

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

Rezső NYERS: Questions théoriques et pratiques de l'intégration économique socialiste	3
Péter VÁLYI: La nouvelle politique financière de la Hongrie	16
Egon SZABADY: Les changements survenus dans la société hongroise au cours des 25 dernières années	28
Tibor BARANYAI: Vers la consolidation de la démocratie syndicale	52
Béla KÖPECZI: La réforme universitaire hongroise	59
A la mémoire de la République Hongroise des Conseils de 1919	69
Sciences humaines	135
Relations franco-hongroises	173
Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères	265

Prix: 7,50 F \$ 1,50 10s 6d 6DM 40 Sch

NOS AUTEURS

REZSŐ NYERS, membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, secrétaire du Comité Central

PÉTER VÁLYI, ministre des Finances

TIBOR BARANYAI, directeur de département du Conseil National des Syndicats

EGON SZABADY, vice-président de l'Office National des Statistiques, directeur de l'Institut de Démographie

BÉLA KÖPECZI, professeur à l'Université de Budapest, vice-recteur

GYULA KISFALUDY, assistant à l'Université de Budapest, ancien secrétaire de l'organisation de la jeunesse à l'Université de Budapest

ANDOR MARÓTI, maître-assistant à l'Université de Budapest

BÉLA KIRSCHNER, maître de conférences à l'Université de Budapest

ZSUZSA L. NAGY, historien, chercheur attaché à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Hongrie

JÓZSEF FARKAS, chercheur attaché à l'Institut d'Histoire Littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie

NÓRA ARADI, maître de conférences à l'Université de Budapest, directrice de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie des Sciences de Hongrie

LAJOS VAYER, professeur à l'Université de Budapest

TEKLA DÖMÖTÖR, maître de conférences à l'Université de Budapest

DÉNES ZOLTAI, chercheur attaché à l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences de Hongrie

SÁNDOR ECKHARDT, professeur honoraire de l'Université de Budapest (décédé récemment)

SÁNDOR BAUMGARTEN, homme de lettres (Italie)

GYÖRGY RADÓ, écrivain, traducteur

GYÖRGY RÁBA, poète, chercheur attaché à l'Institut d'Histoire Littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie

GYÖRGYI MARKOVITS, conservatrice de la Bibliothèque Nationale Széchényi de Budapest

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

VOLUME 4-5, 1969-1970

Publiées sous la direction de Béla Köpeczi
Secrétaire de rédaction: István Fodor
Secrétariat: Budapest, V., Pesti Barnabás u. 1.

SOMMAIRE

L'ÉDIFICATION DU SOCIALISME

Rezső Nyers: Questions théoriques et pratiques de l'intégration économique socialiste	3
Péter Vályi: La nouvelle politique financière de la Hongrie	16
Egon Szabady: Les changements survenus dans la société hongroise au cours des 25 dernières années	28
Tibor Baranyai: Vers la consolidation de la démocratie syndicale	52
Béla Köpeczi: La réforme universitaire hongroise	59

A LA MÉMOIRE DE LA RÉPUBLIQUE HONGROISE DES CONSEILS DE 1919

Béla Kirschner: Société et nation au temps de la République Hongroise des Conseils	69
Zsuzsa L. Nagy: La politique extérieure de la République Hongroise des Conseils	97
József Farkas: La République Hongroise des Conseils et la littérature	114
Nóra Aradi: Les beaux-arts sous la République Hongroise des Conseils	125

SCIENCES HUMAINES

Lajos Vayer: Les recherches sur l'histoire de l'art en Hongrie depuis la libération	135
Tekla Dömötör: Vingt ans d'ethnographie hongroise	151
Dénes Zoltai: Un problème théorique de la musicologie: Progrès et décadence en musique	163

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

Le Passé

Sándor Eckhardt: Notes sur les relations franco-hongroises	173
Sándor Baumgarten: Le comte de Tekeli et les barons Felsheim	183
Éva H. Balázs: Notes sur l'histoire du bonapartisme en Hongrie	186
György Radó: Imre Madách et les Français	208
György Rába: Apollinaire en Hongrie	223
Györgyi Markovits: Hommes de lettres hongrois en France de 1919 à 1945	236

Le Présent

Chronique des relations franco-hongroises 1968	
Économie	257
Culture	260

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES DE HONGRIE PARAISSANT EN LANGUES ÉTRANGÈRES	265
---	------------

L'édification du socialisme

Questions théoriques et pratiques de l'intégration économique socialiste

RÉSULTATS ET PROBLÈMES DE LA COOPÉRATION

Chacun sait que la direction du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois estime nécessaire de passer à un système plus évolué dans la coopération économique des pays-membres du Conseil d'Entraide Économique (Comecon).^{*} Tout en étudiant en profondeur les projets préparés par les partis frères, nous avons procédé à une élaboration préliminaire de nos conceptions.

Étant donné que nous envisageons un développement plus poussé, voire la réforme même du Comecon, il semble justifié de poser la question du rôle qu'a joué cette organisation dans l'histoire économique des vingt dernières années.

Le but des pays-membres du Comecon est de stimuler, grâce à la coopération, une croissance économique rapide, de planifier les échanges et de les protéger contre les contretemps, de créer une protection contre la pression des pays capitalistes, d'aider les pays-membres moins évolués à se développer selon un rythme accéléré.

Le Comecon a-t-il répondu à ces intentions? En toute conscience, nous pouvons répondre que oui.

— Les relations économiques entre les pays ont, en effet, pu se développer, sur des bases solides et les phénomènes spontanés dans l'économie nationale ont pu être prévenus. On a réalisé la coordination des plans quinquennaux et celle des plans à longue échéance a été amorcée. Les échanges commerciaux évoluent conformément à des accords à long terme et ce fait offre une grande sécurité aux différents pays.

— Depuis les débuts de notre coopération, le rythme de croissance de l'économie s'est accéléré. Cela peut être illustré par le taux de croissance de l'indice économique le plus large, du revenu national. Dans les pays du Comecon, entre 1950 et 1967, le taux moyen de croissance du revenu national par tête d'habitant a été de 6,8% par an.

— A l'époque où la discrimination économique était une arme largement utilisée par certains pays capitalistes, les pays socialistes

^{*} L'article de M. R. Nyers fut publié en hongrois dans la revue *Pártélet* (Vie du Parti) en 1969. Certains des projets y mentionnés, comme l'institution d'une banque commune pour le commerce extérieur des pays du Comecon ont été depuis réalisés. — N.d.l.R.

associés s'assurèrent, par leur union, une protection économique adéquate. Bien que les multiples relations économiques entre les nouveaux pays socialistes et le monde capitaliste, fruits d'une longue évolution historique, aient été interrompues il y a vingt ans, ou fortement réduites, aucune récession ne s'ensuivit. Grâce au Comecon, ils purent non seulement remplacer les échanges avec les pays capitalistes, mais ils arrivèrent à élargir mutuellement, et en peu de temps, le marché des matières premières et des produits manufacturés.

— La coopération s'est avérée utile pour la réduction des différences de niveau dans le développement des pays-membres en offrant la possibilité aux pays moins développés de progresser à un rythme plus rapide. Certes, le rapprochement se poursuit lentement, tous ses aspects ne sont pas uniformément positifs, mais les tendances au rapprochement sont en général manifestes...

Tout en reconnaissant l'importance de ces résultats, il est nécessaire de souligner trois des tâches intéressantes de chaque pays: 1°: Il faut trouver de nouvelles sources de croissance économique et éliminer les disproportions qui freinent le développement dynamique. 2°: Dans certaines branches de l'économie il faut ouvrir la voie à la concentration internationale et à la spécialisation plus poussée des forces productrices. 3°: Il faut augmenter la compétitivité des pays du Comecon sur le marché capitaliste mondial et créer un système économique commun et capable de faire face aux effets nuisibles de ce marché. Afin de pouvoir effectivement satisfaire à ces trois tâches, nous devons intégrer dans notre système de coopération une puissante et nouvelle force motrice.

LES LIMITES DU MARCHÉ INTERNE

Pourquoi la nécessité a-t-elle surgi d'ouvrir dans les pays du Comecon une voie plus libre que jusqu'ici, à la concentration et à la spécialisation des forces de production? Parce que la situation actuelle ne favorise pas suffisamment les progrès révolutionnaires de la technique. Un certain isolement se fait sentir dans la recherche scientifique, des lenteurs apparaissent dans la coopération sur le plan de la production et de la rigidité dans le commerce extérieur.

La recherche technique-scientifique n'a de portée que dans les cadres nationaux presque exclusivement, bien que la coopération scientifique, le partage des domaines de recherches, la libre circulation des nouvelles acquisitions scientifiques constituent, en réalité, un des besoins fondamentaux de notre époque. Obtenir que les chercheurs, les établissements et les entreprises y soient intéressés au même titre, est une condition indispensable d'un développement plus rapide.

La coopération dans la production s'est instituée dans une certaine mesure et elle se développe entre nos pays, mais son domaine reste encore

restreint. Les méthodes en usage dans les échanges freinent de leur côté le développement de la coopération et de la spécialisation. D'une part, le système bilatéral de compensation ne favorise que la spécialisation bilatérale tandis que le besoin d'une spécialisation multilatérale se fait sentir; d'autre part, le commerce planifié à l'extrême ne permet guère de fournir des produits dont la planification exacte est impossible mais qui sont d'une grande importance pour le pays acheteur.

De tout cela il ressort avec assez de clarté que les contacts dans certains domaines entre les différentes économies nationales ne sont pas suffisamment étroits, la rigidité administrative marque de son empreinte défavorable les méthodes de coopération. Cet état de choses est une entrave puissante dans l'évolution des forces de production qui ne peuvent pas dépasser les limites nationales atteintes actuellement.

Il est incontestable que, pris séparément, les marchés internes des pays-membres du Comecon, mis à part celui de l'Union Soviétique, sont trop petits, fait qui freine le développement des branches économiques qui auraient justement les plus grandes possibilités de dynamisme. Si, par contre, nous intensifions le développement de ces branches, cela entraîne dans la structure de production des pays une tendance vers les parallélismes, fait que nous avons pu nettement observer au cours de la dernière décennie. Ce n'est pas dans des idées nationalistes qu'il faut chercher l'origine de ces problèmes, mais dans l'effet contrariant des mécanismes de la vie économique. Si des parallélismes surgissent, ce sont la coordination insuffisante des plans et le manque de coordination des conceptions relatives à la croissance économique qui doivent être mis en cause. Mais il faut voir aussi les racines du problème, l'effet limitatif d'un marché national étroit, la séparation dans les calculs économiques de l'économie nationale et des entreprises et les graves difficultés économiques que soulève une mise au point réelle des intérêts nationaux.

Certains problèmes pratiques ne peuvent être résolus que par l'intégration des pays socialistes d'Europe. Je pense aux problèmes suivants:

— Dans l'industrie de transformation, surtout dans l'industrie mécanique des pays-membres du Comecon, des parallélismes très marqués se sont produits, qui sont devenus insupportables. Or, la coopération et la spécialisation internationales avancent, dans le système actuel, avec une extrême lenteur. L'intéressement économique fait défaut, c'est-à-dire, un régime qui puisse pousser les organes d'État aussi bien que les entreprises à prospecter les possibilités et à les utiliser.

— Les échanges d'articles de consommation se situent à un niveau très bas, les restrictions du commerce extérieur dans ce domaine étant excessives. Il s'ensuit que dans la production des articles de consommation les parallélismes dépassent la mesure, mais en même temps, dans chacun des pays, le choix qu'offre le commerce socialiste n'est pas en mesure de satisfaire aux besoins des consommateurs et il reste en dessous du niveau que l'on pourrait atteindre par des échanges plus larges des articles de consommation.

— La production et les échanges des matières premières et des matières de base ne peuvent pas suivre le développement de l'industrie de transformation et, par conséquent, les besoins croissants en matériaux sont de plus en plus difficiles à satisfaire. Le système qui pourrait faire valoir dans ce domaine les intérêts économiques communs n'est pas encore trouvé.

— Le système fondé sur la compensation réciproque bilatérale des échanges freine le rythme de développement dans le commerce extérieur. Le principe « matière première pour matière première » ou « machines pour machines » et celui qui consiste à maintenir des proportions égales entre ces groupes est l'« ennemi mortel » de la spécialisation. Cette tendance est possible parce que le Comecon ne dispose pas d'une devise convertible « forte », parce que l'absence d'un cours de devises réaliste rend difficile l'établissement de la rentabilité des produits.

— Une grande partie de nos pays connaissent de sérieuses difficultés résultant du déséquilibre du commerce avec les pays capitalistes et en voie de développement.

Dans certains pays socialistes, dont le nôtre, l'évolution de la balance des paiements avec les pays capitalistes cause dans la vie quotidienne des tensions répétées devenues un facteur de freinage du développement. Il est impossible d'éliminer ces tensions en introduisant un changement brusque dans les affaires économiques courantes, en déclenchant une campagne de grande envergure visant à des économies dans l'importation. C'est notre coopération sur le marché mondial capitaliste que nous devons rendre plus efficace, plus rentable.

INTERFÉRENCES ENTRE LA POLITIQUE ET L'ÉCONOMIE

La transformation du système de coopération économique est une question dont la portée politique est énorme, et qui a ses répercussions sur les conditions sociales dans nos pays, dans le sens le plus large, et aussi sur l'économie mondiale. Il est donc évident que la décision définitive ne pourra naître que sur le plan politique et après de sérieux débats. Dans quelle mesure pourrions-nous agir sur les conditions économiques, telle est la pierre de touche de notre pensée politique et de notre capacité d'action, et ce, sur le plan international.

Dans le système socialiste, les rapports, l'interdépendance entre la politique et l'économie sont bien plus évidents qu'ils ne le sont dans le système capitaliste. Les manœuvres tactiques de la direction politique entre les différents intérêts qui, dans les pays capitalistes, sont rendues nécessaires par l'existence d'antagonismes inéluctables peuvent être évitées chez nous. Cependant, même dans les pays socialistes, il existe des possibilités de changements dans les tendances politiques, ce dont nous avons eu maints exemples au cours des deux décennies écoulées. Les changements de tendance en politique entraînent des modifications dans les tendances économiques et une nouvelle harmonie des tendances politiques et économiques.

Notre liberté dans le choix nous oblige d'ores et déjà à déterminer avec justesse les tendances de l'évolution dans la période suivante. Pour ce faire, deux objectifs doivent nous guider : servir le développement du socialisme international, d'une part, et servir les intérêts propres des nations en question, de l'autre.

Pour pouvoir décider du programme de développement du Comecon, il est indispensable de donner dès maintenant des réponses pertinentes à un certain nombre de questions d'importance théorique et politique.

La première de ces questions est de savoir si nous devons apporter des corrections au système de coopération actuel, ou si nous devons poser les fondements d'une nouvelle méthode de coopération.

D'aucuns peuvent juger que la question ainsi posée est un peu dépassée, puisque, pour eux, la réponse est déjà trouvée et qu'ils estiment inévitable la mise en place de fondements neufs. Or, sur le plan international, cette question est encore actuelle et cause de discussions. Prise en elle-même, la conception, selon laquelle le système de coopération actuel ayant été fructueux, aucune raison ne motive sa transformation radicale, ne manque pas d'une certaine logique. Ne changeons rien aux fondements, ne touchons pas à l'ordre actuel de la coopération, mais éliminons-en ce qui est défectueux, ou une pratique fâcheuse — disent les représentants de cette conception.

Or, la direction de notre parti est d'avis que la solution de la coopération doit être trouvée sur la base de principes nouveaux. Nous estimons qu'il est impossible de décider dans cette question en partant de l'utilité ou non de l'activité passée du Comecon. Nous considérons — comme je l'ai déjà exposé au début — que le Comecon a été incontestablement utile, même très utile et qu'il le reste maintenant encore. Nous jugeons, néanmoins, nécessaire son renouvellement radical. Nous admettons que même sur les bases présentes la coopération peut être améliorée, mais nous nous rendons compte que les défauts fondamentaux actuels — le manque de matières premières, les parallélismes dans la production, la pénurie de marchandises dont souffre le marché de consommation — accompagnent les mécanismes du Comecon comme l'ombre accompagne le soleil. Ils en sont inséparables. Ils ont, jusqu'ici, entraîné des difficultés supportables, cependant, dans l'avenir, leurs effets seraient infiniment plus pénibles si nous ne changions pas à temps les méthodes de coopération.

A mon avis, il ne serait pas raisonnable d'hésiter en cette matière, à cause du manque de matières et de marchandises, d'avoir peur de l'intégration, du commerce libre et de l'intéressement économique. Penser que le manque de marchandises rend absolument nécessaires les mécanismes économiques actuels signifie confondre les causes et les effets. Car, en temps de paix, le système économique à contingentement administratif ne découle pas du manque de marchandises, mais c'est au contraire les mécanismes du contingentement qui maintiennent ce manque. Celui qui considère la pénurie comme déterminant l'ensemble des choses, ne pourra jamais échapper à ce fléau, car il ne cessera d'obéir à la logique de l'économie de la

pénurie et, par là, ne fera que l'engendrer à nouveau. Nous devons nous affranchir de la pénurie des marchandises et ne serait-ce que pour cela, nous devons opter en faveur des nouvelles méthodes.

INDÉPENDANCE NATIONALE ET INTÉGRATION

L'autre question est de savoir si nous devons développer l'intégration en maintenant le principe de l'indépendance nationale ou si l'effacement de celle-ci est inévitable.

En répondant à cette question, il serait incorrect de considérer a priori une quelconque réduction de l'indépendance nationale (qu'il faut toujours concevoir évidemment sous l'angle de la réciprocité) comme un « épouvantail » auquel il n'est même pas permis de penser. Il est évident que les nations ne vivent pas dans un espace abstrait, dans l'état d'un isolement complet et d'une indépendance absolue, l'évolution économique s'accompagne, au contraire, d'une interdépendance accrue des économies nationales. Accepter une interdépendance réciproque est possible sur des bases raisonnables.

Par contre, dans nos réflexions, nous ne devons pas procéder comme si le problème de l'indépendance nationale n'existait pas. Nous commettrions une erreur grave si nous ne tenions pas compte du fait que dans la période historique où nous vivons, c'est l'économie nationale qui constitue la forme vitale fondamentale des forces productrices et des rapports de production du socialisme. Pour remplacer la planification commune au sommet du Comecon, il est juste de choisir une alternative de coopération où dans le domaine du développement des relations économiques entre les pays certaines fonctions seraient intégrées, mais où l'indépendance nationale resterait un principe de base, où seraient maintenus à l'échelle nationale la planification, le système monétaire et de crédit, le budget et la direction de la vie économique. Dans cette conception, l'intégration économique s'adapterait aux économies nationales indépendantes et s'opérerait au point de rencontre des intérêts nationaux.

La troisième question est de savoir s'il suffit d'établir la coopération à partir des relations intergouvernementales ou s'il faut organiser la coopération économique internationale des entreprises.

Comme on le sait, la coopération est actuellement fondée, dans la pratique, sur les seules relations intergouvernementales et les entreprises ne sont que des organes d'exécution qui n'ont des possibilités d'initiatives que par l'entremise des organes gouvernementaux. Ce système a l'avantage de permettre aux gouvernements d'avoir une vue d'ensemble dans les affaires de coopération et, dans des cas spéciaux, de garantir la priorité des besoins de l'État. Les désavantages résident, outre la lourdeur et la lenteur, dans le fait que la plupart des possibilités de coopération passent inaperçues.

Il n'y a pas lieu, à notre avis, de craindre le développement des relations directes entre les entreprises de production et de commerce des

différents pays. Cela n'ouvre pas la voie aux phénomènes spontanés puisque les entreprises réaliseront une coopération réglementée par l'État et influencée par le mécanisme de l'intégration. Les relations économiques, par contre, s'animeront. La tâche est donc d'assurer un jeu plus libre aux relations entre les entreprises et trusts des pays du Comecon tout en créant un système d'intéressement (devises, douanes, impôts, etc.) qui puisse toujours diriger les efforts des entreprises dans la direction désirable. Les relations entre les pays se réaliseraient ainsi dans l'avenir à trois échelons: à l'échelon des gouvernements (surtout dans les questions du plan, des finances et du commerce extérieur), à l'échelon des différentes branches de l'économie (coordination des conceptions relatives à la croissance de certaines branches) et à l'échelon des entreprises et trusts (dans le domaine de la coopération concrète dans la production ainsi que dans le domaine du commerce).

Quatrième question: faut-il développer le commerce extérieur entre nos pays sur la base d'un échange naturel de marchandises (troc) et d'un système rigide des prix, ou faut-il instaurer un système monétaire développé en permettant certains mouvements dans l'évolution des prix?

Le système de compensation en nature a l'avantage d'offrir une plus grande garantie pour l'écoulement à l'étranger, ce qui est particulièrement important pour l'industrie en voie de développement. De nos jours cependant, ce système a des désavantages considérables. Le commerce de compensation ne peut évidemment être que bilatéral, il rend impossible le développement d'un commerce extérieur à multiples aspects et l'élargissement par ce moyen du marché international, ce qui prive nos pays d'immenses avantages, à savoir de l'effet salutaire du multilatéralisme qui stimule la production, les échanges et la consommation. Les prix de commerce extérieur fixés à long terme ont de leur côté le défaut fondamental d'offrir, certes, une garantie à l'acheteur en ce qui concerne le prix, mais de le livrer fatalement au vendeur en ce qui concerne la qualité, la technologie moderne et les termes de livraison.

Il est évident qu'il faut maintenir le système de coordination des exportations, d'une manière très stricte pour certaines catégories de marchandises et dans les grandes lignes pour d'autres. Cela peut présenter des avantages pour nos pays. Pour certains articles, le blocage des prix est également nécessaire dans le commerce extérieur, tandis que, pour d'autres, une liberté de mouvement est plus fondée. En d'autres termes, il faut abandonner l'immobilisme. Des deux possibilités, notre parti opte pour la création d'un régime monétaire évolué dans le Comecon et d'un système de prix suffisamment souple dans le commerce extérieur. Une évolution ultérieure est inimaginable sans cela. Grâce à des cours du change réels et coordonnés, nous pouvons établir un rapport organique entre les prix extérieurs et intérieurs et nous serons à même d'élucider, pour les calculs des entreprises, les avantages et désavantages de l'exportation, de l'importation et de la coopération internationale, du point de vue de l'efficacité économique. La convertibilité de la devise ouvrira à un commerce extérieur varié des possibilités pour un développement libre et rapide.

RESPECT RÉCIPROQUE DES INTÉRÊTS

Cinquième question: sur la base de quel principe les rapports des pays du Comecon doivent-ils être établis, celui de la fiction d'une « égalité » mécanique, ou, plutôt, celui d'une « égalité en droits » réelle?

Au premier abord, la question a peut-être l'air de relever de la casuistique, mais il n'en est rien, elle ne fait qu'exprimer un dilemme typique de la vie de tous les jours. La question vise ceci: dans l'échange des acquisitions scientifiques, dans le commerce et dans les différents aspects de la coopération, faut-il s'en tenir mécaniquement à la contribution et à la participation égales, ou bien faut-il tenir compte des différences de conditions dans les différents pays, de leurs possibilités spécifiques et du fait que le degré de leur intéressement dans tel ou tel cas n'est pas obligatoirement le même.

Si un pays n'est pas intéressé dans l'une des institutions communes, faut-il exiger sa participation, uniquement pour sauver le principe de l'unité? Nous ne croyons pas que cela soit juste. Faut-il que l'absence d'intérêt de la part d'un ou de deux pays empêche l'activité commune des autres? En aucun cas cela ne saurait être justifié. Si nous achetons à un pays des machines pour une valeur x , devons-nous exiger que ce pays nous achète des machines pour la même somme, même s'il n'en a pas besoin d'autant? Ce serait là une égalité non seulement mécanique, mais aussi très dangereuse. Devons-nous exiger que chaque pays-membre ait le même régime de direction, poursuive la même politique économique et atteigne le même niveau de vie? En le faisant, nous introniserions l'irréel.

Dans les relations entre les pays, il faut rejeter avec détermination l'exigence de l'égalité interprétée mécaniquement comme dépourvue de fondement réaliste. Comparons, par exemple, la situation de notre pays avec celle de l'Union Soviétique. Nous n'avons aucune raison d'avoir honte de la vie scientifique hongroise: il y a, en effet, des domaines de recherche où nous occupons des places fort honorables, où nous sommes même parmi les premiers. Mais dans son ensemble, la science hongroise ne pourra jamais être l'égale de la science soviétique. La capacité de l'Union Soviétique dans la recherche scientifique est à peu près comme celle des États-Unis et elle dépasse celle de l'Europe tout entière. Il va sans dire que notre industrie est plus intéressée à utiliser mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'ici les résultats des recherches soviétiques que ne l'est l'industrie soviétique à propos des nôtres.

Prenons un autre exemple: la part de l'Union Soviétique dans le commerce extérieur hongrois est de 35%, ce qui correspond aux 14% de notre revenu national. Par contre, notre part dans le commerce extérieur soviétique n'atteint que 6%, ce qui représente 0,3% du revenu national de l'U.R.S.S.

Notre position se résume donc à ceci: au cours de l'intégration, il faut s'en tenir fermement à l'égalité en droits de nos pays et au respect réciproque des intérêts de chaque pays. Il faut en outre prendre son parti du

fait que sous bien des aspects l'identité est impossible et que, par conséquent, les méthodes qui prévalent dans la politique économique intérieure, dans la direction intérieure, ne peuvent être identiques dans tous les pays.

PRINCIPES DE L'INTÉGRATION

L'intégration économique pourrait être réalisée, selon nous, en combinant la coordination de la planification et la réglementation du marché international, cela tout en avançant dans deux directions à la fois: il faudrait, d'une part, coordonner les décisions économiques importantes relatives à la division internationale du travail et, d'autre part, augmenter le rôle du marché et des finances. Les réformes économiques en cours dans les pays du Comecon favorisent la réunion organique de ces deux facteurs. Leur trait commun est justement dans l'accord entre la planification centrale et le régime des marchandises et des finances.

Grâce à l'intégration socialiste, nous comptons donner une impulsion vigoureuse à un certain nombre de processus économiques, porteurs d'intérêts réellement communs:

En supprimant le caractère encore assez « autarcique » de la recherche scientifique, nous voulons accroître l'intensité de la coopération scientifique, en accordant une attention particulière aux relations internationales verticales pouvant réaliser l'union de la « recherche-production-réalisation »; élargir considérablement, dans l'industrie et, dans une certaine mesure, dans l'agriculture, la coopération et la spécialisation dans la production fondées sur l'intéressement matériel des entreprises; coopération et spécialisation qui ne connaissent pas de frontières;

développer, en les coordonnant sur le plan international, certaines branches de l'économie ou certaines grandes réalisations où l'importance des nouvelles forces de production dépasse les cadres de l'économie nationale;

en libérant graduellement le commerce des machines, des articles de consommation, des produits de coopération, mettre à la disposition de tous les pays du Comecon un assortiment abondant des meilleurs produits compétitifs en provenance des pays partenaires;

dans des cas spéciaux, permettre la réunion des capitaux sociaux de nos pays dans les cadres d'entreprises communes, et rendre possible le déplacement de la main-d'œuvre si l'intérêt commun l'exige.

Tels sont les processus dont il convient de favoriser l'essor en utilisant correctement les moyens offerts par l'intégration, à savoir la coordination de la planification, la politique commerciale, le mécanisme monétaire et les entreprises communes.

Nous estimons que, dans l'avenir aussi, chaque pays devra décider en toute indépendance de sa politique économique, et c'est le système national (planification étatique, budget d'État, monnaie nationale, etc.) qui fournira la base de l'intégration. Il sera cependant nécessaire d'étudier, dans le cadre du Comecon, les besoins respectifs, d'analyser d'une manière coordonnée

les taux de croissance et les proportions des différentes économies nationales, d'accorder les objectifs économiques et la politique commerciale en face de tiers pays, y compris les pays relevant de l'intégration capitaliste.

A mesure que se développe la division socialiste internationale du travail, les liens qui unissent les appareils de production des différents pays se renforcent et il faut assurer un rôle décisif dans ce processus à la coopération et à la spécialisation dans la production.

Il est d'une extrême importance que les unités économiques qui participent à la coopération et à la spécialisation voient clairement les avantages économiques qui pourront en résulter. Les pays du Comecon doivent résoudre ce problème dans les cadres de leur système économique intérieur.

L'intégration internationale pose la question d'une politique agricole commune entre nos pays. Celle-ci comprendrait la spécialisation d'une partie de la production agricole, l'augmentation de l'échange des produits agricoles dans la communauté, l'utilisation en commun des résultats des sélections et la mise sur pied d'un système vétérinaire unifié et réglementé.

Les programmes de recherches scientifiques et techniques doivent être mieux coordonnés. Dans tous les domaines de la coopération technique et scientifique, il convient de mettre mieux en valeur l'intéressement matériel, ce qui veut dire que l'échange gratuit des résultats scientifiques et techniques ne peut plus être désormais qu'exceptionnel et que celui qui les utilise doit verser en compensation la valeur internationalement admise. De cette façon, l'intéressement de celui qui reçoit sera complété par l'intéressement de celui qui donne.

LE ROLE ACCRU DU RÉGIME MONÉTAIRE ET DU MARCHÉ

De quelle façon conviendrait-il de développer le régime du marché et le régime monétaire qui existent entre les pays du Comecon et quel régime régulateur commercial et financier faudrait-il instaurer?

Pour ce faire, il est tout d'abord nécessaire d'intégrer graduellement les marchés nationaux de ces pays qui, pour le moment, ne se rencontrent que dans des domaines restreints. Cette intégration du marché ne laisserait nullement le champ libre à la spontanéité, les tendances fondamentales de l'évolution économique étant dirigées par la politique économique coordonnée des États et régularisées grâce à un système régulateur du Comecon mis au point par les pays-membres. L'intégration du marché entraînerait un accroissement de la compétition entre les entreprises sur les plans de la productivité, de la technologie et de la qualité, élargirait les vues des économistes et des techniciens, et créerait des possibilités d'accélération du progrès technique.

Nous désirons mettre en œuvre un système de commerce extérieur où la planification et la souplesse iraient de pair. Par conséquent, le régime actuel des accords de commerce extérieur doit être modifié, pour certaines

marchandises le commerce entre les pays du Comecon doit être libre et, à côté des prix fixes, les prix libres devront jouer peu à peu un rôle plus important.

Dans certains domaines déterminés des échanges, nous considérons comme important et nécessaire de permettre aux entreprises de s'entendre entre elles sur le prix afin qu'elles soient en mesure de chercher et de trouver les possibilités et les avantages de commander ou de livrer des surplus.

Dans le commerce extérieur, il est extrêmement important de passer, avec détermination, au régime multilatéral qui doit se substituer au régime actuel, bilatéral, le multilatéralisme ne jouant qu'un rôle formel. Nous estimons que, pour développer les relations multilatérales, il est indispensable de mettre sur pied un système douanier rationnel et efficace pour les pays du Comecon.

Enfin, nous proposons de mettre au point un système de coopération monétaire propre au Comecon. Le multilatéralisme, en effet, suppose, d'une part, la liaison entre les prix nationaux et ceux du commerce extérieur dans le cadre de l'intégration et, d'autre part, il suppose un rapport organique entre les prix du commerce extérieur et ceux du marché mondial. Or, cela n'est possible que par l'intermédiaire du régime monétaire.

C'est avant tout à l'intérieur de l'intégration que nous devons relier la structure nationale des prix et celle du commerce extérieur. C'est là un problème extrêmement compliqué et comportant de multiples aspects que l'on ne peut pas résoudre par un simple recours à une technique d'établissement des prix, mais par la création d'un système monétaire évolué dans le cadre du Comecon, par un mécanisme monétaire qui puisse fournir une base économique réelle dans les comptes découlant des échanges dans le cadre du Comecon aussi bien au niveau central qu'au niveau des entreprises. Pour cela, la devise commune des pays du Comecon doit servir d'instrument effectif de paiement, ou bien, alors il faut admettre la monnaie nationale d'un des pays du Comecon (pratiquement, ce ne pourrait être que le rouble) comme devise commune de réserve et comme base du système de devise convertible.

Certes, il faut se rendre compte que nous ne pouvons avancer que pas à pas sur la route menant à la convertibilité de la devise. Dans un proche avenir, la pleine convertibilité de la devise commune paraît être un objectif irréel qu'il ne sera possible de réaliser qu'au terme d'une longue évolution. Toutefois, dès les années qui viennent, il semble opportun d'entreprendre des mesures coordonnées pour assurer la convertibilité partielle de la devise commune.

Le rôle du marché et du régime monétaire dont nous venons d'esquisser l'importance accrue suppose et entraîne le remaniement des bases du système bancaire et de crédit du Comecon.

Il faut souligner que tout ce qui précède, trace le tableau d'un système d'intégration cohérent et logique. A notre avis, il est extrêmement important d'élaborer le programme concret lui-même dans le cadre d'une synthèse complexe et de ne pas se contenter de se pencher sur tel ou tel aspect

de l'intégration pour le résoudre séparément, ce qui ne mènerait à rien de bon. Les partis et gouvernements intéressés ne peuvent prendre de décisions correctes sur le fond qu'en partant d'un programme complexe. Dans le cas de l'adoption d'un tel programme, la réalisation pourrait se faire progressivement. Nous pouvons considérer la première moitié des années 70 comme une période de transition, tandis que la seconde moitié pourrait marquer l'essor de l'intégration.

En dépit des difficultés auxquelles il faut s'attendre, je pense que les communistes hongrois et l'opinion publique soutiendront l'intégration, car les avantages qu'on peut en attendre sont extrêmement importants :

L'intégration ouvrira de nouvelles perspectives de développement à plus d'une branche de l'économie et son effet général sera d'accroître les forces de croissance de toute l'économie ;

Un des résultats de la compétition internationale dans le domaine de la productivité sera la possibilité de ramener au niveau mondial les dépenses dans une partie importante de la production, ce qui influencera favorablement le niveau des salaires ;

Sur le marché national, il y aura un plus grand assortiment de marchandises, la qualité sera meilleure, la pénurie de certains articles sera plus facile à éliminer et, grâce au tourisme, les pays étrangers amis s'ouvriront plus largement devant nos travailleurs.

L'EFFET INTERNATIONAL DE L'INTÉGRATION DU COMECON

Si ces projets se réalisent et si une communauté économique plus étroite s'établit entre les pays du Comecon, l'importance de ce processus débordera les frontières de nos pays. Nous pouvons être sûrs qu'il sera un facteur important dans l'évolution politique de l'Europe et qu'il fera sentir ses effets jusque dans la politique mondiale.

En analysant les effets plus larges que nous sommes en droit d'attendre, je suppose évidemment que non seulement l'intégration sera réalisée, mais aussi qu'elle évoluera efficacement et que les pays socialistes y participant y trouveront un bon moyen de réaliser leurs buts économiques et d'accroître le bien-être national.

La nouvelle évolution de la communauté augmente l'importance des pays du Comecon dans l'économie mondiale et leur part dans le commerce mondial. L'intégration aura pour résultat d'accélérer tout particulièrement la coopération et les échanges entre les pays associés, ce qui donnera à nos pays plus de poids dans la compétition économique mondiale où nous pourrions occuper une place plus favorable.

Après un certain temps, la mise en place de la communauté douanière et du système monétaire permettra aux pays du Comecon de participer à la réalisation d'une politique monétaire à l'échelle mondiale et, par là, ce domaine cessera d'appartenir en exclusivité aux pays et aux groupements d'intérêt capitalistes.

L'intégration accroîtra notre rayonnement politique et pourra être d'un plus grand soutien pour la classe ouvrière mondiale qui partout mène une âpre lutte contre le capital monopoliste. Nous pouvons apporter à cette lutte une contribution indirecte en renforçant notre communauté économique mais aussi une aide directe, par notre recours, dans le développement de la communauté économique, à des solutions politiques et économiques que les ouvriers peuvent utiliser dans leurs luttes.

L'intégration des pays socialistes pourrait poser la question de savoir s'il ne serait pas possible et rationnel de réaliser l'intégration de ces pays avec le soutien extérieur de l'Union Soviétique, étant donné que celle-ci est en elle-même une immense unité économique intégrée qui n'a pas, ou à peine, besoin d'une intégration plus poussée. Je tiens à souligner qu'aussi bien pour des raisons politiques que pour des considérations économiques, notre parti s'en tient fermement à l'opinion que la future communauté économique sera possible et en bonne voie si une participation intense de l'U.R.S.S. est assurée. La raison politique est que l'intégration doit être fondée sur une union et une alliance politique forte, condition fondamentale de son succès. Or, la force politique principale de notre camp est l'Union Soviétique. Les raisons économiques de leur côté s'imposent, la participation intense de l'U.R.S.S. à l'intégration assurant à plusieurs pays, dont le nôtre, d'immenses possibilités économiques. L'étendue du marché soviétique élargit les possibilités économiques tandis que la recherche scientifique et les capacités techniques de l'U.R.S.S. constituent une des bases principales de l'association. Il serait erroné de supposer que l'Union Soviétique n'est pas intéressée dans l'intégration économique. Elle aussi peut y gagner, car l'intégration lui permet de développer le système de coopération technique, d'approfondir ses relations scientifiques et techniques avec l'industrie d'un groupe de pays représentant 100 millions d'habitants et de résoudre par voie de coopération de nombreuses difficultés de croissance, caractéristiques des grandes unités économiques.

Au cours de l'intégration des pays du Comecon, nous devons accorder une attention toute particulière aux pays socialistes non intégrés, renforcer et élargir la coopération avec eux. Les relations économiques avec ces pays doivent se maintenir sur la base des avantages réciproques et de l'assistance fraternelle qui découlent du comportement politique naturel de nos pays.

L'intégration régionale sera une des caractéristiques de l'Europe de demain. La question se pose de savoir si cette évolution doit conduire à un partage plus net de notre continent, à la désintégration de l'Europe. A notre avis, il n'en sera rien. Il conviendra probablement d'établir et de maintenir entre les groupes économiquement intégrés certains contacts dans les questions où la compétence de la communauté en tant que telle, est en jeu. Mais, de notre côté, nous ne pouvons pas imaginer que la situation en Europe puisse être telle que certaines relations économiques importantes ne restent pas de la compétence des gouvernements des pays intégrés dans tel ou tel ensemble. Loin de vouloir nous isoler de la vie économique du continent, nous voulons y participer plus efficacement encore.

Rezső NYERS

La nouvelle politique financière de la Hongrie

L'évolution économique d'un pays constitue au fond un processus organique. Comme telle, elle réagit généralement d'une manière défavorable à tout changement brusque même si ce dernier est motivé. Aussi, la première année de la réforme, 1968, fut-elle une période difficile aux points de vue économique, politique et psychologique.

LES CAUSES ET OBJECTIFS DE LA RÉFORME

Il est à peine besoin d'insister sur le fait qu'en Hongrie la réforme économique s'imposait. Il ne sera cependant pas inutile de rappeler les raisons qui jouèrent ici un rôle décisif. Ces raisons sont les suivantes :

1. Au cours des quatre ou cinq dernières années, les réserves de l'évolution de l'économie hongroise se sont de plus en plus épuisées en ce qui concerne notamment le recrutement de la main-d'œuvre.
2. La qualité des marchandises ne s'est améliorée que très lentement.
3. Les engagements extérieurs de la Hongrie ont pris une extension de plus en plus grande; notre pays est intervenu de plus en plus activement dans la division internationale du travail.

Ceux qui participaient à la préparation de la réforme — et ils étaient nombreux — ont préféré un changement radical à une série de mesures de moindre importance. Ce changement devait notamment comporter :

- une plus grande indépendance des entreprises;
- un rôle plus actif de l'administration financière;
- la mise en place d'un régime des prix qui, tout en se conformant mieux à la réalité, exerce sur l'économie un effet stimulant;
- l'augmentation de l'intéressement matériel tant des individus que des collectivités;
- et, enfin, mais non en dernier lieu, une plus grande efficacité du commerce extérieur.

Ajoutons encore que la réalisation de ce programme supposait la modification de notre ancienne conception de la planification et de l'exécution du plan. Il fallait envisager une autre méthode pour réaliser les prévisions du Plan national que celle à laquelle on s'était accoutumé en Hongrie et qui consistait pour ainsi dire à décomposer systématiquement les objectifs généraux du Plan en objectifs de détail qui, petit à petit, se réduisaient à des ordres obligatoires donnés aux entreprises et incorporés dans les plans de celles-ci. On entendait donc par économie planifiée un système

selon lequel, pratiquement, toutes les activités économiques se conformaient aux prescriptions du Plan, la somme de ces prescriptions devant être égale à l'ensemble des prévisions du Plan de l'économie nationale.

Personne en Hongrie ne conteste les avantages de la planification. On est d'accord, au contraire, pour admettre la nécessité de fonder les plans de l'économie nationale, mieux que dans le passé, sur l'enchaînement de faits scientifiquement établis, de tenir compte plus qu'on ne le faisait des nouvelles tendances accompagnant l'évolution sociale et de ne jamais perdre de vue les principales lignes du progrès technique mondial. Par contre, nous ne considérons pas comme le critère absolu de l'économie planifiée un système dans lequel les prévisions du Plan de l'économie nationale sont « décomposées », c'est-à-dire transformées en « prévisions de détail » devant être introduites dans les plans des différentes entreprises. Dans les nouvelles conditions, l'art de la direction consiste simplement à employer des moyens économiques et financiers « indirects » permettant d'exercer sur les entreprises une influence suffisamment forte pour les stimuler, pour les amener à rechercher des méthodes permettant d'obtenir des résultats optimaux tant pour les entreprises intéressées que du point de vue de l'économie nationale planifiée.

A côté de la nécessité de changements profonds, le problème s'est par contre posé de savoir si la possibilité existait ou non d'effectuer de tels changements de la manière suivante :

- que les effets des dits changements se fassent immédiatement sentir;
- qu'ils se traduisent par l'augmentation progressive de l'efficacité économique;
- que les changements ne provoquent pas dans les affaires des troubles dont les effets psychologiques pourraient se traduire par la diminution de l'efficacité économique.

RÉSULTATS ET PROBLEMES DE LA PREMIERE ANNÉE

Tel était le problème qui, lors de la préparation de la réforme, se trouvait au centre de nos préoccupations; l'expérience de la première année semble montrer que la solution que nous avons choisie était la bonne.

Cette solution peut être résumée comme suit. D'une part, les changements progressifs prévus devaient être effectués simultanément dans les différents secteurs de l'économie; et, d'autre part, le choix judicieux des éléments et des moyens de la réglementation devait, dès le premier moment, orienter les entreprises dans la bonne direction, tout en permettant, lorsque la nécessité s'en présentait, d'intensifier progressivement la pression sur les entreprises. D'autres éléments du système étaient considérés comme des sortes de freins grâce auxquels on évitait toute surprise affectant l'équilibre de l'économie ou l'occupation de la main-d'œuvre et on permettait aux

entreprises handicapées par les défauts de leur organisation technique de rattraper les autres.

L'année de la réforme était la troisième année d'un plan quinquennal qui visait à la réalisation de quelques objectifs sociaux et économiques de toute première importance: l'augmentation annuelle du revenu national de 4 à 5 %, celle de la production industrielle de 5,5 à 6 %, et celle de la production agricole de 2,5 à 3 %, devaient avoir pour conséquence un rehaussement de 3 à 3,5 % du niveau de vie des revenus réels. Tout cela devait s'accompagner de l'élargissement et de la modernisation des secteurs de base de la production. Le même plan prévoyait l'intervention plus active de la Hongrie dans la division internationale du travail, et l'augmentation de la part du commerce extérieur dans le revenu national; c'était, en même temps, un plan de consolidation des grandes exploitations agricoles socialistes. Il découle de tout cela que pour apprécier judicieusement les réalisations et les défauts de la réforme, il faut se placer à deux points de vue: production industrielle à la suite de la rationalisation des méthodes de la direction économique, changements qui, au cours des prochaines années, pourront activer le rythme de l'évolution.

Les grandes lignes de notre politique économique n'ont pas changé depuis longtemps; cette politique est à la base de tous les plans de l'économie nationale, y compris le 3^e Plan quinquennal. Ceci étant, il suffit de rapprocher les réalités de notre économie des prévisions des Plans pour voir dans quelle mesure ces derniers ont été accomplis, mais aussi pour juger de l'ensemble de l'évolution et tirer des conséquences touchant à l'avenir de la réforme.

Pour ce faire, mentionnons d'abord deux paramètres importants de l'économie hongroise.

Actuellement le revenu national par tête d'habitant est d'environ 600 dollars U.S.A. par an. Le Plan prévoit une augmentation annuelle de cette somme de 4 à 5 %, mais en réalité elle augmente de 5,5 à 6 % par an. Au point de vue du revenu national, la Hongrie n'a donc pas encore atteint le niveau des pays industriellement développés. Il faudrait pour cela que le revenu national dépasse d'environ 100 % son niveau actuel. Si nous prenons en considération le rythme de l'évolution de ces dernières années, cela équivaut à dire que sous ce rapport, nous sommes de 15 ans en retard sur les pays industriellement développés de l'Europe occidentale. C'est une distance assez grande, mais non infranchissable. D'un autre côté, la Hongrie est très avancée par rapport aux pays en voie de développement du point de vue du niveau culturel et du volume de la production. Pour résumer la situation, on peut donc dire que l'économie hongroise, si médiocrement développée qu'elle soit, présente certains aspects des sociétés industrielles modernes (mentionnons sous ce rapport la diminution des heures de travail avec tout ce que cela comporte dans le domaine social, le nouveau caractère des rapports entre les problèmes démographiques d'une part et les problèmes économiques de l'autre, l'importance croissante des prestations industrielles, les progrès faits dans le domaine des recherches techniques et

scientifiques et, notamment, celles relatives à la direction). Soulignons aussi que la priorité est donnée à la liquidation de l'état arriéré du pays (développement de l'infrastructure, la solution au problème du manque relatif de capitaux, l'impressionnabilité particulière de notre économie au volume des importations, etc.).

Pour porter un jugement sur la situation économique de la Hongrie, il faut donc examiner cette situation sous plusieurs aspects; il ne faut pas s'attendre par ailleurs à ce que nous puissions donner une réponse excluant toute équivoque. La tendance générale de l'expansion économique n'a pas changé dans la première année de la réforme, et elle reste conforme aux prévisions du Plan. Cela veut dire que le volume de la production industrielle a augmenté de 5 à 6 %, celui de la production agricole, de 2 à 2,5 %, et le chiffre d'affaires du commerce extérieur, de 8 à 9 %. Le montant des investissements a augmenté de 6 à 7 %, et celui des revenus réels, de 4 %.

Il existe certains secteurs de l'économie dont l'évolution rapide est commandée par des intérêts auxquels nous attachons dans la période actuelle une importance toute particulière. Il semble que, dans la première année de la réforme, nous ayons réussi à en assurer l'expansion à un rythme assez rapide. Dans le secteur industriel, mentionnons la place grandissante qu'occupent les hydrocarbures parmi les sources d'énergie, l'augmentation et la modernisation de l'industrie des moyens de transport et des télécommunications, l'accroissement du volume de la production d'engrais chimiques et de produits antiparasitaires et pharmaceutiques; dans le domaine de l'agriculture, on a implanté des espèces de blé et de maïs plus conformes que les anciennes aux exigences de notre temps, et développé l'élevage des bovins et une aviculture moderne. Ces changements peuvent être considérés comme positifs.

S'il n'y a pas de chômage en Hongrie, la situation de la main-d'œuvre n'est pas exempte de tout problème. Dans les grands centres industriels, la main-d'œuvre manque souvent en même temps qu'un surplus de main-d'œuvre est enregistré dans certaines régions agricoles. Le regroupement de la main-d'œuvre est rendu difficile à la fois par la crise du logement dans les villes et par l'insuffisance des moyens de transport. Devant l'existence simultanée d'un manque relatif et d'un surplus relatif de la main-d'œuvre, nous devons décider s'il est juste d'encourager l'augmentation de la productivité, et si cette augmentation est partout justifiée. Question d'autant plus importante que du point de vue de la productivité du travail notre pays est très arriéré par rapport à ses voisins industriellement plus développés. D'un autre côté, il est évident qu'il faut faire certaines concessions dans nos exigences touchant à la productivité, dans les régions où l'occupation de la main-d'œuvre, surtout féminine, présente des difficultés.

Ce qui est satisfaisant dans la situation de la main-d'œuvre, c'est qu'il n'y a pas de chômage et que l'occupation de la main-d'œuvre dans les régions industriellement peu développées présente de moins en moins de difficultés au cours de ces dernières années. Ce qui est, par contre, regrettable, c'est le rythme insuffisant de l'augmentation de la productivité dans les régions

autres que les centres industriels, c'est le manque de la mobilité de la main-d'œuvre, l'augmentation du nombre des ouvriers dans certaines entreprises peu rentables. Pour améliorer la situation, nos efforts doivent viser l'ensemble de l'évolution : nous devons procéder à la réalisation d'un vaste programme de construction de logements, à la décentralisation systématique de l'industrie, au développement rapide du secteur des prestations, à la modernisation de l'industrie et de l'agriculture.

Le jugement touchant à la réalisation de nos objectifs ne doit pas se fonder uniquement sur les données relatives à la production et à la productivité, mais sur l'examen de l'équilibre économique également. En effet, l'équilibre constitue pour nous la condition fondamentale de l'évolution économique. Cet équilibre, nous l'interprétons d'une manière dynamique, ce qui veut dire qu'une influence positive de la réforme ne peut se faire pleinement sentir sans la stabilité monétaire et la régularité du bilan des paiements internationaux ; il n'est pas dit par cela que l'équilibre économique doive être considéré comme une fin en soi, tout au contraire, il doit toujours s'accompagner du progrès technique et de l'augmentation continue tant de la consommation que de l'accumulation des produits.

Considérés de ce point de vue, les résultats de la dernière période sont satisfaisants en ce qui concerne notamment la situation sur le marché des produits de consommation courante. L'approvisionnement de la population, le choix des marchandises, la stabilité du niveau des prix ont répondu aux prévisions, ce qui a contribué au fait que la population ait accueilli favorablement la réforme, l'augmentation du stock des dépôts dans les caisses d'épargne en étant la preuve.

La demande et l'offre des biens d'investissement ont également exercé une influence sur l'équilibre du marché intérieur, mais dans un sens défavorable. Comme au cours des dernières années, l'excès de la demande sur l'offre a eu pour conséquence une certaine tension sur le marché des investissements. Nous n'avons pas voulu ni n'aurions pu changer cette situation d'une année à l'autre, puisque la durée normale de la réalisation des programmes d'investissements dépasse une année, surtout lorsqu'il s'agit d'investissements de grande envergure. Pour mettre rapidement fin, sur le marché des biens d'investissements, à l'excès de la demande et à l'état de déséquilibre, il aurait fallu stopper une très grande partie des constructions en cours. Ce qui n'était pas souhaitable, car ainsi on aurait brusquement renversé la marche normale de l'économie pour ne pas parler des autres préjudices que l'arrêt des investissements aurait pu causer. L'équilibre sur le marché des investissements ne pourra être réalisé avant trois ou quatre ans. Il va de soi que le déséquilibre de n'importe quel secteur économique entraîne des effets préjudiciables. Nous en avons fait l'expérience. Dans l'industrie du bâtiment, les prix ont considérablement augmenté, les entreprises ont « filtré » les commandes et nous nous sommes vus dans l'impossibilité d'accélérer le rythme des investissements, ce dont notre économie aurait pourtant un besoin urgent.

Nous avons tenté de résoudre ce problème par deux moyens : nous

avons fait des efforts, d'une part, pour restreindre la demande de nouveaux investissements et de l'autre, pour encourager l'industrie du bâtiment. Nous poursuivrons ces efforts au cours des années qui viennent également.

Dans le domaine de la régularisation de la demande, notre tâche a été facilitée par le fait que les investissements les plus importants sont prévus par le budget étatique; aussi avons-nous supprimé dans le budget un certain nombre de constructions. Nous avons eu recours aussi aux différents moyens de la politique des crédits en exigeant des entreprises un certain degré d'efficacité pour leur accorder un crédit. Un vaste programme de mécanisation a été simultanément mis en chantier pour favoriser par tous les moyens, y compris celui de l'établissement d'un système de préférences étatiques, la modernisation et l'évolution de l'industrie des matériaux de construction.

La régularisation des investissements doit continuer à être une de nos principales préoccupations, et nous devons nous attendre à des difficultés dans ce domaine, au cours des années qui viennent également.

Le bilan commercial de la Hongrie était, à la fin de la première année de la réforme, plus satisfaisant que dans les années précédentes.

Il nous semble qu'en élaborant un système d'éléments régulateurs du commerce extérieur, nous avons trouvé le moyen d'encourager les entreprises à faire des efforts pour augmenter les exportations tout en améliorant la structure des exportations et en augmentant leur solde en devises.

Dans tous les secteurs importants, le bilan commercial a été plus satisfaisant que ceux des années précédentes. Il est notamment à souligner que le manque de devises convertibles n'existe plus.

Nous attribuons à ces faits une importance d'autant plus grande qu'au cours des discussions qui ont précédé la réforme, certains avaient formulé la crainte que la réglementation du commerce extérieur n'amène le déséquilibre de la balance des paiements: avec la suppression du caractère obligatoire des plans d'exportation pour les entreprises, celles-ci s'orienteraient, pensait-on, vers le marché intérieur, tandis que la libération des importations entraînerait une augmentation irrégulière de leur volume au point qu'on ne pourrait plus rétablir l'équilibre de la balance commerciale. Il est maintenant prouvé que toutes ces craintes étaient injustifiées: en effet, la Hongrie joue un rôle de plus en plus actif dans les échanges commerciaux entre pays socialistes comme aussi dans ses relations avec les pays capitalistes ou en voie de développement, tout en continuant à être présente sur le marché international des matières, des machines, des installations et des articles de consommation, en qualité de pays vendeur et acheteur.

Au cours de la première et même de la deuxième année de la réforme (1969), le budget étatique a été déficitaire. Cela s'explique par la mise en pratique du principe de l'autonomie des entreprises; en effet, ces dernières transfèrent maintenant à l'État une partie sensiblement moins importante de leurs revenus que précédemment, ce qui leur permet de couvrir avec leurs propres fonds au moins une partie des frais de modernisation, de créer des fonds de réserve et de poursuivre leur propre politique de salaires.

Lors de l'institution du nouveau régime de la direction économique, nous avons consenti aux conseils locaux une plus grande indépendance économique, mesure qui a également agi dans le sens de la diminution des revenus budgétaires. N'oublions cependant pas que, lorsqu'il renonçait à une partie de ses revenus budgétaires au profit des entreprises et des conseils locaux, l'État ne pouvait se décharger sur ces derniers d'une partie correspondante de ses tâches, situation qui se traduit par un déficit provisoire du budget. Ce déficit est peu important (il ne représente qu'un pour cent environ des dépenses), mais sa seule existence suffit pour avertir les organes étatiques que, dans les premières années de la réforme, ils devront toujours choisir les solutions les moins coûteuses et être très prudents dans leur gestion financière.

Pour résumer ce que nous venons de dire de l'exécution du Plan, nous pouvons dire que la réalisation des objectifs du 3^e Plan quinquennal marque un important progrès, ce progrès allant de pair avec le rétablissement de l'équilibre intérieur et extérieur de notre économie, sans que nous ayons trouvé pour autant la solution de tous nos anciens problèmes. La survie de ces derniers constitue naturellement un obstacle dans la réalisation de la réforme.

Mentionnons parmi ces difficultés le rythme trop lent de l'accroissement de la productivité du travail, le manque d'équilibre sur le marché des investissements et l'augmentation insuffisante du développement du volume de nos exportations vers les pays à devise convertible.

PROJETS ET TENDANCES A LONG TERME

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur l'exécution des plans et examiné l'effet de la réforme sur l'équilibre de l'économie, la question se pose de savoir si l'influence de la réforme sur la productivité économique et sur l'accélération de l'évolution à long terme répond ou non aux attentes.

L'expérience d'une ou deux années ne suffit évidemment pas pour donner à cette question une réponse définitive. La réforme a créé, en effet, une situation entièrement nouvelle dont tous les éléments ne se font pas immédiatement sentir. Un certain temps doit s'écouler avant qu'on puisse faire un véritable bilan et porter un jugement sur les effets économiques de la réforme. A l'heure actuelle, nous ne pouvons nous fonder que sur les observations que nous avons été en mesure de faire jusqu'ici. Celles-ci peuvent être résumées de la façon suivante.

La réforme a incontestablement entraîné une sorte de fermentation au sein de l'économie hongroise et des sciences économiques. Le grand nombre de publications qui paraissent et de propositions souvent très intéressantes qui sont faites, en constitue la meilleure preuve. Les directeurs d'entreprises sont conscients de l'accroissement de leur responsabilité maintenant que leurs entreprises sont dotées d'une plus grande indépendance; le changement dans leur mentalité et leur manière d'agir en témoigne assez claire-

ment. Le nouvel esprit se fait jour un peu partout, et il se manifeste dans la manière dont les entreprises réagissent aux mesures économiques.

Ces changements se manifestent sous quatre aspects principaux :

1° La manière de voir « naturelle » caractéristique de l'ancien système de direction économique où l'exécution du Plan était assurée par des ordres directs donnés aux entreprises cède de plus en plus la place à des considérations fondées sur la valeur.

2° La gestion économique des entreprises n'est plus exclusivement régie par des considérations relatives à la quantité de la production, l'attention principale se dirigeant maintenant vers la commercialisation des produits. L'intérêt grandissant qui se manifeste pour l'étude du marché, pour les différentes formes de la publicité, pour la prestation de divers services, etc., constitue un signe de la nouvelle tendance économique.

3° Les organes directeurs des entreprises, depuis qu'ils ne sont plus sous la dépendance directe des organes centraux de l'État, se montrent de plus en plus capables de poursuivre une politique de production autonome.

4° Un nombre croissant d'entreprises dirige maintenant ses efforts sur l'augmentation des bénéfices par les moyens de la rationalisation de la production, de la transformation de la mentalité des employés et du regroupement de la production.

En dépit de tous ces changements, il n'est pas dit qu'au niveau micro-économique, toutes les conditions nécessaires à l'augmentation de l'efficacité économique aient déjà été réunies. Nous devons, sous cet aspect, envisager deux difficultés majeures.

Tout d'abord, un certain nombre d'entreprises poursuivent une politique de la main-d'œuvre et des salaires qui n'est pas satisfaisante. D'une part, le nombre d'employés auquel on était depuis longtemps habitué, n'a pas diminué, et d'autre part, la différence entre les salaires des employés hautement qualifiés occupant des postes responsables et ceux des employés dont la qualification et le rendement de travail ne sont que moyens, n'est pas assez grande.

L'autre domaine où certaines entreprises n'ont pas réagi dans toute la mesure voulue à nos initiatives, est celui du progrès technique. Il semble en effet que dans leur gestion quotidienne, ces entreprises ne tiennent pas suffisamment compte des nécessités de l'évolution à long terme, et que les mesures qu'elles ont prises dans la première année de la réforme visent le plus souvent à la diminution momentanée des frais; ainsi, sans prendre suffisamment en considération les changements à long terme dont le rehaussement du niveau technique de la production prennent un temps un peu long.

Cela dit, il n'en reste pas moins que les bénéfices réalisés par les entreprises dépassent considérablement les prévisions; il est certain aussi que grâce aux changements intervenus au cours des dernières années, la structure de la production et des exportations dans les entreprises s'est améliorée. Tout cela prouve que, dans presque tous les secteurs de notre économie, une transformation est en cours qui peut être considérée comme le début d'un

processus visant à une plus grande efficacité économique et propre à accélérer par la suite l'évolution économique du pays. L'optimisme des économistes hongrois semble donc justifié, au moins en partie, car les premiers résultats de la réforme économique laissent conclure à la transformation de la structure de notre économie dans un sens positif.

Certes, l'augmentation des bénéfices réalisés par les entreprises ne permet pas de conclure à une amélioration du même ordre de la productivité. En effet, le nouveau système des prix a, dans de nombreux cas, permis aux entreprises d'augmenter leurs bénéfices sans grands efforts. Un autre motif de prudence dans nos appréciations, c'est que les subventions de l'État jouent de nos jours encore un rôle assez considérable dans les revenus des entreprises. Le soutien fourni à certaines entreprises par l'État, les dotations et les exemptions aux règles générales de l'imposition dont elles jouissent s'expliquent par deux considérations.

L'une de celles-ci relève du domaine de la politique des prix et de la politique sociale, certaines préférences établies à l'avantage des consommateurs ayant été maintenues pour empêcher la hausse des prix dans la catégorie des articles de consommation courante les plus importants. Il s'agit, avant tout, de certains produits alimentaires et de quelques prestations particulièrement importantes (loyers, communications).

Il n'y a pas lieu d'augmenter le prix de ces produits et prestations d'un jour à l'autre même si le montant des frais de revient dépasse quelquefois celui de la contre-partie. L'État doit intervenir dans ces cas-là par des subventions pour couvrir la différence. La subvention de certains secteurs des exportations, particulièrement importants au point de vue de l'économie nationale, s'explique par les mêmes raisons.

Ces deux catégories bénéficiant de subventions, de dotations, et d'exemptions d'impôts, ne peuvent être abolies, ou ne pourront l'être qu'après un certain temps et par étapes successives.

Il existe, par ailleurs, une autre catégorie de subventions étatiques, destinées celles-là à faciliter pour certaines entreprises le rétablissement de leurs affaires après les pertes qu'elles ont subies dans la première étape du nouveau régime de la direction économique. Chaque fois qu'il s'agissait de l'octroi d'une telle subvention, nous avons pris en considération le degré plus ou moins élevé de la productivité dans les entreprises intéressées et nous avons cherché à établir dans quelle mesure le déficit était imputable à cette circonstance. Grâce à cette méthode, nous avons réduit à un minimum le nombre des entreprises déficitaires.

Le caractère de cette dernière catégorie de subventions est tel qu'il s'agit évidemment d'une aide provisoire donnée aux entreprises pour les remettre à flot. Ces subventions seront donc successivement abolies au cours des prochaines années.

C'est sur la base de la situation générale de notre économie esquissée ici que nous sommes en mesure de nous livrer à des conjectures concernant l'évolution future de la réforme économique et financière. A cet égard, l'opinion des hommes politiques et des économistes peut différer avec leur

tempérament, mais dans les nuances seulement s'ils font preuve dans leur jugement de l'objectivité nécessaire. L'auteur, pour sa part, qui se considère comme un homme objectif et modéré, juge l'évolution avec optimisme, son expérience lui permettant de tirer des données à sa disposition, les conclusions suivantes.

Pour lui, le fait le plus important, c'est que le système adopté pour la réglementation de la direction économique a fait ses preuves, c'est-à-dire qu'il permet l'exercice d'un contrôle sur l'économie sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à des ordres administratifs concernant les détails.

Étant donné que la souplesse accrue des entreprises et la plus grande attention attachée aux fluctuations du marché permettent la création de nouvelles structures économiques, il semble utile qu'au cours des prochaines années, la politique hongroise des crédits, des impôts, des prix et des devises continue dans les grandes lignes de s'inspirer des principes et d'appliquer les méthodes établies.

La modification ultérieure de quelques éléments du nouveau régime économique était prévue dès le début. Elle devra s'effectuer à des intervalles plus ou moins longs (en aucun cas par sauts), et toujours en fonction de la situation économique. Il y a toutefois lieu de distinguer entre les éléments plus ou moins fixes du régime et d'autres dont la modification obéira aux fluctuations de la situation économique.

La politique des cours, le système général de l'imposition, etc., rentrent dans la première catégorie, les règles de détail applicables aux crédits, aux intérêts, etc., dans la seconde catégorie.

Deux considérations devront présider à toute modification.

D'un côté, les principes régissant le nouveau régime de la direction économique et l'effet du marché devront être pris en considération d'une manière absolument systématique. Les mesures de précaution prises les premiers temps devront donc être progressivement abolies. On procédera de la même manière à propos des exemptions financières et des subventions octroyées à certaines entreprises trop faibles pour subvenir à leurs propres besoins dans la période de transition.

Quelques mesures de ce genre ont déjà été prises au cours de l'année 1969. En 1968, par exemple, la limite supérieure de l'augmentation moyenne des salaires dans une entreprise avait été fixée à 4 %; depuis 1969, cette limite n'existe plus.

Le retrait d'un grand nombre d'exonérations fiscales accordées par le ministère des Finances sur la demande d'une entreprise, n'est pas moins symptomatique. Il en est de même pour le remboursement exceptionnel des tarifs douaniers payés par une entreprise.

De l'autre côté, les changements de détail apportés au système doivent viser à la suppression des symptômes de déséquilibre temporaire qui pourront se manifester dans la situation économique.

J'ai mentionné plus haut que l'équilibre de l'offre et de la demande sur le marché des biens d'investissement laissait à désirer. C'est ce qui explique les restrictions tout récemment introduites dans le domaine des

crédits d'investissements, le principe de la sélection régissant désormais notre politique des crédits. La restriction des crédits va de pair avec l'établissement d'un système de préférences dans quelques domaines particulièrement importants, comme celui des investissements liés à l'élevage, l'amélioration de la structure énergétique ou le développement de l'industrie des matériaux de construction.

Ce que nous venons de dire des crédits d'investissements, s'applique aussi — et avec rigueur — au financement des instruments d'échange. Les mesures que nous avons prises dès le début, pour mettre un frein à l'accumulation des stocks par les entreprises, se sont montrées insuffisantes. Depuis 1969, les entreprises, à quelques exceptions près, sont tenues d'utiliser leur fonds de développement pour financer l'augmentation de leur stock d'instruments d'échange, les instituts financiers ne devant s'en charger que dans des cas tout à fait exceptionnels. Certaines autres mesures relevant de la politique des intérêts ont été prises pour renforcer cette tendance et en assurer la mise en valeur.

Tels sont les deux principaux types de changements ultérieurement effectués. Naturellement, nous prévoyons d'autres mesures financières à prendre à long terme, sans avoir encore définitivement fixé notre politique. Les propositions suivantes relèvent de cet ordre d'idées :

Au cours des dix ou quinze années à venir, nous pensons diminuer substantiellement la distance qui existe actuellement entre le niveau des prix des différentes catégories d'articles de consommation courante. A l'heure actuelle, le niveau des prix payés par les consommateurs pour les produits alimentaires est relativement bas, celui des prix payables pour les produits industriels relativement élevé, les prix des prestations publiques et notamment les loyers étant à un niveau particulièrement bas. Les mesures à prendre pour remédier à cet état de choses devront toujours s'accompagner d'autres mesures destinées à l'élévation du niveau de vie, ce qui demande naturellement un certain temps.

D'autres mesures à prendre à long terme concernent l'autonomie économique des organes locaux de l'auto-administration, c'est-à-dire des conseils locaux des départements, des districts, des villes et des communes ; elles permettront à ces derniers de mieux satisfaire à leurs tâches dans le domaine des services communaux.

Le troisième groupe de changements se rapporte aux subventions et dotations étatiques. Nous avons l'intention de supprimer progressivement toutes les dotations, celles notamment qui sont destinées à compenser les pertes. On n'aura recours aux moyens financiers de l'État que pour le financement de quelques établissements indispensables pour accélérer le rythme du progrès technique.

La préparation du 4^e Plan quinquennal pour les années 1971-1975 est en cours. Les prévisions de ce plan tiendront largement compte de l'expérience acquise dans les premières années de la réforme. Complétées par le programme à long terme de notre économie couvrant une période allant jusqu'à 1985, elles nous permettront de tenir compte, lors de l'établissement de la

nouvelle structure de l'économie hongroise, des tendances progressives qui doivent déterminer l'évolution future de la société, de la technique et de l'économie.

Péter VÁLYI

BIBLIOGRAPHIE

B. Csikós-Nagy: Experiences Gained in the Implementation of the Economic Reform in Hungary. *Acta Oeconomica*, 1969. fasc. 1.; I. Huszár: On Living Standard Policy in Hungary. *Acta Oeconomica*, 1969. fasc. 1.; I. Hetényi: Economic Development and Its Equilibrium in Socialism. *Acta Oeconomica*, 1969. fasc. 2.; Z. Román: Pattern of the Hungarian Industry. *Acta Oeconomica*, 1969. fasc. 2. J. Bognár: *Du nouveau dans l'économie hongroise*, Éd. du Pavillon. Paris, 1969.

Les changements survenus dans la société hongroise au cours des 25 dernières années

Les traits principaux de la transformation sociale qui eut lieu dans notre pays sont généralement connus. Mais le public est moins informé sur l'ordre de grandeur des changements survenus dans la structure de la société, ainsi que sur la tendance et le caractère des processus ayant provoqué ces changements.

La description exacte des métamorphoses sociales, de même que l'analyse des rapports entre les événements, exigent la connaissance de données précises, d'une part, et, de l'autre, la mise au jour des rapports entre les facteurs jouant leur rôle dans la modification structurale. Il est notoire qu'à cet égard, les facteurs sont des plus complexes; éléments économiques, sociaux, politiques, techniques, culturels, démographiques et sanitaires jouent tous — individuellement, mais aussi en s'influençant mutuellement — un rôle important dans la formation des traits significatifs de la société. Négliger de tenir compte de n'importe lequel de ces groupes de facteurs entraîne le péril d'une simplification et, partant, le danger que comporte tout travestissement de la réalité. En même temps, pour des raisons pratiques, les tendances et les points de vue des recherches et des analyses sont forcément limités.

Tout en admettant et même en accentuant, la nécessité d'une perspective interdisciplinaire, la présente étude se propose donc d'approcher le problème en se fondant, en premier lieu, sur des données statistiques et en adoptant un point de vue démographique. Cette manière d'aborder la question est justifiée en partie par le fait que, dans les sciences sociales, l'aspect empirique et quantitatif est indispensable. D'autre part, le caractère interdisciplinaire de la démographie atténuée, jusqu'à un certain point, le danger d'un comportement unilatéral.

Toutefois, le caractère des données dont nous disposons, aussi bien que l'importance de l'étude réclament la définition des limites de l'objet traité et de la structure de l'exposé. D'après l'ordre logique de l'analyse — en tenant compte aussi des matières à notre disposition — le schéma qui nous paraît indiqué est le suivant:

- I. La modification de la structure sociale en connexion avec les changements structuraux de l'économie nationale.
- II. Les processus qui engendrent la métamorphose de la structure; la mobilité intergénérationnelle, intragénérationnelle et matrimoniale.
- III. Le rôle des facteurs culturels (scolarité) dans le mouvement social.
- IV. La transformation du rôle socio-économique des femmes; son

effet sur la composition de la micro-société (famille) et de la macro-société.

V. Raisons et conséquences sociales des changements démographiques (composition d'âge, vieillissement, état personnel, dénatalité).

I

Ce qui a exercé l'influence la plus importante sur la structure de la société hongroise, c'est sans doute le développement rapide et la transformation de l'économie populaire. Sous l'effet de ce développement des changements essentiels se sont produits :

- a) dans le nombre et la proportion de la population active
- b) dans la répartition de la population active selon les différentes branches de l'économie populaire
- c) dans la répartition de la population active selon son champ d'activité.

ad a) Par suite de l'accroissement important de l'emploi pendant la période de l'industrialisation socialiste, le chiffre de la population active est passé de 4,4 millions en 1949, à 5,9 millions en 1968. (Tableau 1.) Sa proportion partielle par rapport à la population totale était déjà de 58 % en 1968 contre 48 % en 1949.¹

Tableau 1

Nombre des personnes actives et à charge

Appellation	Population							
	nombre (en mille)				répartition en pourcents			
	1949	1960	1963	1968	1949	1960	1963	1968
Personnes actives	4154	4760	4649	4791	45	48	46	47
Personnes inactives	255	436	774	1106	3	4	8	11
Personnes à charge	4796	4765	4649	4339	52	48	46	42
Population au total	9205	9961	10 072	10 236	100	100	100	100

Cette conjoncture favorable au point de vue du niveau de vie et des revenus individuels (en 1949 on comptait pour 100 personnes actives 109 personnes à charge, tandis que ce dernier chiffre n'était que de 74 en 1968), est contrebalancée dans une certaine mesure par le fait que parmi les personnes gagnant leur vie, ce sont les personnes inactives (notamment les retraités) dont le nombre s'est accru le plus rapidement: en fait, leur nombre a plus que quadruplé, et leur proportion, par rapport à la population entière, est passée de 3 % à 11 %. Par conséquent, l'indice exprimant le taux

¹ Quoique l'étude analyse les changements survenus au cours de 25 années, nous sommes contraints, pour des raisons pratiques, de tenir compte de la période 1949-1968 pour laquelle il existe les sources appropriées. Étant donné cependant que la période 1945-1949 peut être considérée sous maints aspects — au point de vue économique et démographique aussi — comme une période de reconstruction, de retour à la situation d'avant-guerre, les données du recensement de 1949 et de 1941 sont similaires sous plusieurs rapports.

de la productivité économique, la proportion des personnes à charge et des retraités pour 100 personnes actives ne sont passés de 122 en 1949 qu'à 114 en 1968, c'est-à-dire que ce taux s'est abaissé dans une mesure essentiellement plus faible que la proportion des personnes actives et à charge, proportion qui est importante du point de vue de la répartition des revenus. Étant donné les tendances prévisibles dans ce domaine — et auxquelles nous reviendrons dans le chapitre V — on ne saurait trop insister sur l'importance sociale et économique de la divergence entre les deux indices.

Outre les facteurs spécifiquement économiques, l'accroissement du nombre et de la proportion des personnes actives est également en rapport avec certains phénomènes démographiques (ainsi par exemple la modification de la composition d'âge). Mais, de ce point de vue, le changement le plus significatif est dû à l'emploi des femmes de plus en plus fréquent. Nous avons déjà dit que nous traiterions à part ce fait, sous ses aspects social et économique.

ad b) Les transformations les plus importantes dans la composition de la société hongroise se sont effectuées à la suite de la modification de la structure de l'économie populaire. La proportion de l'agriculture — jadis dominante — et qui avait à peine changé pour l'essentiel depuis le tournant du siècle, a diminué à une allure rapide après 1949. Le nombre des personnes employées dans l'agriculture s'est réduit de près de un million (de 2,2 millions à 1,3 million); leur taux, par rapport à l'ensemble de la population active, est passé de plus de 50 % à moins de 30 %. Simultanément, dans l'industrie, dans le bâtiment et dans les communications on a pu enregistrer un développement exactement inverse; le nombre des personnes actives a augmenté de 1,1 million à 2,3 millions. Dans les 10 dernières années surtout, on a pu enregistrer un accroissement notable dans d'autres branches — non agricoles — de l'économie nationale (commerce, services). (Tableau 2.)

Les changements décrits ci-dessus se reflètent également dans la répartition des emplois ayant une très grande importance au point de vue social. Tandis qu'en 1949 la proportion des personnes indépendantes et des

Tableau 2

Composition de la population active selon les branches de l'économie nationale

Date	Nombre des personnes actives (en mille)	agri- culture	industrie bâtiment	Dont		
				communi- cations	commerce	autres branches de l'économie
1 ^{er} Janv. 1949	4154	2196	963	165	220	610
1 ^{er} Janv. 1968	4791	1286	2017	321	361	806
			Pourcentage			
1 ^{er} Janv. 1949	100	52,8	23,2	4,0	5,3	14,7
1 ^{er} Janv. 1968	100	26,9	42,1	6,7	7,5	16,8

membres aidant dans la famille était encore dominante, de nos jours ce sont les couches d'ouvriers et d'employés, ainsi que les membres des coopératives de production qui représentent la grande majorité des personnes actives. (Tableau 3.)

Tableau 3

Répartition de la population active selon les conditions d'emploi

Conditions d'emploi	Personnes actives en pour cent			
	1949	1960	1963	1968
Employés	46	63	69	76
Membres d'une coopérative de production	—	15	27	20
Personnes travaillant dans le secteur privé et les membres de leur famille, les aidant	54	22	4	4
Total	100	100	100	100

Les effets de la modification de la composition professionnelle de la population sont multiples et complexes, qui sont dues au changement de la structure économique. A titre d'exemple, nous mentionnerons ici l'accélération de l'urbanisation. Ce phénomène se traduit, entre autres, dans le fait que la proportion de la population urbaine s'est accrue lentement, mais d'une manière constante, étant de 37 % en 1949 pour atteindre en 1968 44 %. Par ailleurs, certains phénomènes de l'urbanisation (approvisionnement en courant électrique, services municipaux, équipement en institutions sanitaires et culturelles) se répandent de plus en plus dans les agglomérations qui restent, administrativement, des communes.

ad c) Dans la période examinée, un changement radical s'est produit dans la répartition des occupations individuelles, selon le caractère de la sphère d'activité. Partiellement, en raison du progrès technique, partiellement en raison du développement des plus larges unités d'organismes de gestion, le nombre des emplois exigeant une qualification plus élevée s'est accru d'une façon extrêmement rapide. D'autre part, surtout parmi les femmes et parmi les gens plus jeunes, une forte préférence s'est manifestée pour les travaux plus faciles, pour les travaux de bureau, la conséquence étant qu'à maints endroits le nombre des travailleurs non manuels a augmenté dans une mesure dépassant largement les nécessités réelles. Par suite de l'effet conjugué de ces deux facteurs, la proportion des travailleurs manuels-intellectuels, estimée vers la fin des années 40 à 83 % et 13 %, est passée à 76 % et 24 %. (Tableau 4.)

Nous dépasserions les limites de notre étude si nous voulions examiner en profondeur, si le décalage des proportions était justifié et nécessaire. Il n'est pas douteux que cette tendance s'observe en général dans les pays développés, et qu'elle est, jusqu'à une certaine limite, le corollaire

Tableau 4

Proportion des professions manuelle et intellectuelle

Appellation	Distribution des travailleurs actifs en pour cent			
	1949*	1960	1963	1968
Profession manuelle	87	83	81	76
Profession intellectuelle	13	17	19	24
Total	100	100	100	100

* Estimation.

d'une technique et d'une organisation du travail modernes. Cependant, le rythme extrêmement rapide et l'envergure du décalage des proportions dans notre pays peut surprendre. On peut supposer que l'orientation influencée par le « prestige » dont jouissent certaines professions, que l'on observe dans le choix de la carrière, orientation nullement favorable au point de vue de la productivité économique, a pu conduire, dans certains domaines, à des disproportions injustifiées. Pour en juger avec objectivité, il faudrait, naturellement, procéder à des analyses concrètes, fondées sur des données techniques et relevant de l'organisation de la production. Les statistiques nationales, la proportion 3 à 1 entre les travailleurs manuels et les intellectuels, soulignent de toute façon l'actualité du problème.

Étant donné son importance, il semble tout indiqué d'examiner en détail le changement des données se rapportant aux emplois au cours des 8 dernières années. Le nombre des travailleurs manuels a continuellement diminué depuis 1960; en 8 ans cette décroissance représente 8 % de moins de travailleurs manuels. (Tableau 5.)

Tableau 5

Répartition des travailleurs manuels selon les branches de l'économie populaire

Type de la profession manuelle	Travailleurs manuels						Pourcentage en 1968 par rapport à 1960
	nombre (en mille)			pourcentage			
	1960	1963	1968	1960	1963	1968	
Agriculture	1710	1307	944	43	35	26	55
Industrie	940	1013	1180	24	27	32	126
Bâtiment	216	221	275	5	6	7	127
Commerce et industrie hôtelière	155	160	183	4	4	5	118
Transports et communications	207	242	277	5	7	8	134
Services et autres	736	804	796	19	21	22	108
Total	3964	3747	3655	100	100	100	92



Sándor Bortnyik: Lénine, 1918.



Marcell Vértés: Au nom de Sa Majesté le Roi, 1918.

Marcell Vértés: Lukacsics! 1918.



Ceci s'explique par la chute rapide (de 1,7 million à 0,9 million) du nombre des travailleurs manuels dans l'agriculture; dans les autres branches de l'économie populaire le nombre des travailleurs manuels a augmenté. A la suite de ces changements, en 1968, parmi les 3 655 000 travailleurs manuels, près d'un tiers avait une occupation d'un caractère industriel, et plus d'un quart trouvait un emploi dans l'agriculture.

La chute du nombre des personnes actives dans l'agriculture est encore plus grande que ne le montrent les données ci-dessous. Cet état de choses s'explique par la pratique récente qui veut que les exploitations agricoles déploient aussi une activité industrielle, etc., et cela dans le dessein d'occuper plus opportunément les travailleurs et aussi pour réaliser de plus grands bénéfices. Ainsi on comprendra qu'en 1960 7 % seulement des travailleurs manuels actifs dans l'agriculture n'avaient pas d'occupation agricole, tandis qu'en 1968, plus de 20 % de ces travailleurs ont déployé une activité dans l'industrie, le bâtiment, dans les transports en commun, etc.

Parmi les travailleurs industriels, au cours des 8 dernières années, le nombre des serruriers, des tourneurs sur métaux, des mécanos, des monteuses, des ouvriers ajusteurs et des soudeurs s'est sensiblement accru. (Tableau 6.)

Tableau 6

Quelques professions individuelles importantes dans l'industrie

Profession individuelle	Nombre des personnes exerçant la profession de (en mille)			Pourcentage de 1968 par rapport à 1960
	1960	1963	1968	
Serrurier	107	118	155	145
Tailleur, coupeur, couturière	63	64	87	138
Tourneur sur métaux	30	37	51	170
Monteur de voitures et moteurs	20	25	49	245
Mineur	45	51	47	104
Menuisier	39	41	46	118
Mécanicien	24	28	45	188
Soudeur et autres métallurgistes	31	38	44	142
Tisserand	36	38	43	119
Cordonnier et autres ouvriers de l'industrie de la chaussure	37	35	34	92

Le nombre des travailleurs intellectuels a augmenté depuis 1960 de 340 mille, c'est-à-dire de 43 %. (Tableau 7.)

L'augmentation se chiffre chez les employés de bureaux par plus de 150 mille, chez les dirigeants techniques et les employés qualifiés par plus de 100 mille, chez les travailleurs scientifiques, culturels et sanitaires par 75 mille. A la suite de ces changements, en 1968, presque la moitié (44%) des travailleurs intellectuels se recrutent parmi les employés de bureau, tandis que les travailleurs techniques, scientifiques, culturels et sanitaires représentent 50 %, dont la moitié sont des travailleurs techniques.

Tableau 7

Répartition des professions intellectuelles selon l'emploi

Professions intellectuelles	Nombre des personnes exerçant la profession de (en mille)			répartition en pour cent			Pourcentage de 1968 par rapport à 1960
	1960	1963	1968	1960	1963	1968	
Dirigeant technique	80	89	111	10	10	9	139
Dirigeant scientifique, culturel, sanitaire	103	110	146	13	12	13	142
Dirigeant dans l'administration d'État, dirigeant économique	54	59	66	7	7	6	122
<i>Chefs, dirigeants, ensemble</i>	237	253	323	30	29	28	136
Employé technique qualifié	106	124	176	13	14	16	166
Employé scientifique, culturel, sanitaire qualifié	105	112	137	13	12	12	130
<i>Employés qualifiés, ensemble</i>	211	236	313	26	26	28	148
Employé de bureau	348	408	500	44	45	44	144
Total	796	902	1136	100	100	100	143

II

Le chapitre précédent donne une image des différences dans la composition de la société au début et à la fin de la période examinée. Dans beaucoup de pays, la seule méthode possible d'analyse est en effet de confronter des données des différentes époques et de déduire des conclusions à partir des processus qui, entretemps, se sont déroulés. Il est évident cependant que dans le cas de recherches plus poussées, nous ne pouvons nous contenter de ce procédé. En effet, au point de vue social, il n'y a pas que les conclusions finales qui soient d'une importance fondamentale, mais aussi les tendances, l'intensité des processus qui engendrent ces résultats; des résultats définitifs identiques peuvent être produits à la suite de processus sociaux de caractère et de dimensions totalement différents. Prenons un exemple numérique. Si un groupe de 100 personnes se divise, au début de la période analysée, dans la proportion 50-50, et, à la fin de la période envisagée, dans la proportion 60-40, la raison peut en être variable:

- a) 10 personnes du premier groupe sont passées dans le second groupe, ou bien
- b) 30 personnes du premier groupe sont passées du premier dans le second groupe, tandis que 20 autres personnes passaient du second dans le premier groupe.

Il est évident que malgré l'identité des résultats, les problèmes diffèrent essentiellement selon les cas. C'est précisément la raison pour laquelle nos recherches sont centrées sur l'examen du processus du changement dans la stratification, de la mobilité sociales.

En tenant compte des types de base des mouvements sociaux, on peut distinguer 3 types principaux dans cette mobilité:

A) Mobilité intragénérationnelle: changement de situation sociale, de couche sociale, de profession, au cours de la vie d'une seule personne;

B) Mobilité intergénérationnelle: changement de situation sociale par rapport à l'état du père;

C) Mobilité matrimoniale: changement de couche sociale en connexion avec le mariage contracté.

ad A) Sans que nous voulions nous étendre à ce propos sur des questions méthodologiques, il y a lieu de mentionner que l'examen de la mobilité en deçà de la génération peut se faire sous deux formes. Ou bien on examinera si les personnes se trouvant actuellement dans une situation sociale donnée, ont changé ou non de situation (mobilité d'entrée), ou bien on recherchera si des personnes ayant occupé originellement une situation sociale donnée, ont changé et dans quelle mesure, de situation (mobilité de sortie). Cette distinction est essentielle précisément en raison de nos analyses, puisque — on le verra plus tard — les résultats des analyses effectuées dans notre pays présentent des images très différentes selon ces aspects.

En envisageant la mobilité d'entrée, c'est-à-dire en prenant comme point de départ la situation actuelle, on constate que parmi les trois couches sociales fondamentales: les travailleurs manuels non agricoles, les travailleurs manuels agricoles et les travailleurs intellectuels, c'est dans cette dernière couche que la mobilité est la plus forte. Ainsi à Budapest, parmi les travailleurs intellectuels actuels 46 % seulement ont toujours été des travailleurs intellectuels; 35 % proviennent de travailleurs manuels non agricoles, 4 %, de travailleurs manuels agricoles. Par ailleurs, 15 % des travailleurs intellectuels actuels étaient originellement membres de cette couche, mais ont aussi travaillé, au cours de leur existence, en tant que travailleurs manuels.

En ce qui concerne l'entrée, la couche des travailleurs manuels non agricoles occupe une situation médiane quant à la mobilité. Parmi eux, 71 % ont toujours fait partie de cette couche, 16 % proviennent des rangs des travailleurs manuels agricoles, et 6 % des travailleurs intellectuels. Enfin le taux des travailleurs manuels qui originellement étaient des travailleurs manuels agricoles, pour devenir ensuite des travailleurs intellectuels, et enfin des travailleurs manuels non agricoles, est de 7 %.

Ces données pour Budapest sont de l'année 1963; les analyses effectuées à la même époque dans plusieurs villes de province donnent des résultats similaires. Il en ressort que la couche la moins mobile au point de vue de l'entrée est celle des travailleurs manuels agricoles. Ces résultats sont par ailleurs étayés par les données fournies par les recherches dans les villages, elles montrent que plus de 90 % des travailleurs manuels actuels dans l'agriculture appartenaient originellement aussi à cette couche sociale.

L'image est totalement différente si nous envisageons le problème sous un autre aspect, c'est-à-dire du point de vue des sorties. En d'autres termes: si nous examinons dans quelle mesure des personnes appartenant à certaines

couches sociales changent de profession, par rapport à leur profession originelle, ce changement signifiant le passage dans une autre couche sociale.

A la base des recherches opérées en 1963, chez les travailleurs intellectuels, les chiffres des sorties, à Budapest et dans les villes de province, représentent un pourcentage entre 10 et 14. On peut donc en déduire que la majorité de ceux qui ont commencé leur carrière comme travailleurs intellectuels, se maintiennent définitivement dans cette catégorie. Un travailleur intellectuel sur 8 ou 10 seulement est devenu travailleur manuel.

La proportion des sorties est plus élevée chez les travailleurs manuels non agricoles (22 %-25 %). La grande majorité des sortants passent dans la catégorie des travailleurs intellectuels, et un petit nombre d'entre eux seulement, dans la catégorie des travailleurs manuels agricoles.

Enfin, la proportion des sorties est très élevée (25 %-30 %) dans la couche des travailleurs manuels agricoles, dont la majorité devient travailleur manuel non agricole.

En résumant donc les résultats, on peut observer deux tendances principales dans la mobilité à l'intérieur d'une seule génération :

- a) le passage des personnes occupées dans l'agriculture, dans la couche des travailleurs manuels non agricoles,
- b) l'afflux des travailleurs manuels dans les rangs des travailleurs intellectuels.

Il résulte de ces observations que du point de vue de l'origine, c'est la couche des travailleurs intellectuels qui est devenue la plus hétérogène, en raison de l'apport venu en premier lieu des rangs des travailleurs manuels non agricoles. Du point de vue de l'hétérogénéité, une situation médiane est occupée par la couche des travailleurs manuels non agricoles (avec un fort courant de sortie vers les travailleurs intellectuels et avec une entrée à partir des milieux des travailleurs manuels agricoles); enfin la couche la plus fermée est celle des travailleurs manuels agricoles où il existe à peine de transmigration à partir d'autres couches.

La tendance de la mobilité à l'intérieur d'une même génération est presque toujours en ascension, en relation avec l'industrialisation et avec la proportion grandissante occupée par les professions intellectuelles. Les déclassements ont été relativement peu nombreux, en fait, l'afflux des travailleurs manuels dans les rangs de l'intelligentsia n'a nullement signifié l'éviction de leur lieu de travail originel, des intellectuels qui commençaient leur carrière en tant que tels, quoiqu'il faille bien admettre que de temps en temps et sporadiquement certains cas de ce genre aient pu être constatés. (Ceci est confirmé par le fait que 15% à 20% environ des travailleurs ayant eu originellement et actuellement aussi, une occupation intellectuelle, ont exercé, temporairement, un métier manuel.) C'est donc la métamorphose de l'économie nationale qui a rendu possible et nécessaire le passage d'une couche sociale dans une autre et le mouvement vers le haut.

ad B) Le changement de stratification entre les générations (entre pères et fils) ressemble certes à la mobilité à l'intérieur d'une même génération, mais les proportions sont naturellement différentes. En examinant les sor-

ties, on constate d'emblée que la première place revient aux occupations agricoles; parmi 100 pères, travailleurs manuels agricoles, 41 fils seulement se trouvent dans la même couche sociale, 50 sont passés dans la catégorie de travailleurs manuels non agricoles, et 9 dans celle des travailleurs intellectuels. Chez les travailleurs manuels non agricoles, 70% restent dans la même couche sociale, tandis que 24% passent parmi les travailleurs intellectuels et 6% au rang des travailleurs manuels agricoles. Chez les travailleurs intellectuels, 68% restent au même niveau social, le passage à la couche des travailleurs manuels non agricoles est de l'ordre de 30%, tandis que la « sortie » dans l'agriculture se chiffre par un modeste 2%. La mobilité intragénérationnelle est donc plus forte par ses dimensions, et quoiqu'elle soit aussi décisivement déterminée par le processus d'urbanisation et d'industrialisation, sa propension n'est pas aussi unilatérale que celle de la mobilité intergénérationnelle. Par exemple, dans le cas des travailleurs intellectuels, la proportion de ceux dont les enfants sont passés dans les rangs des travailleurs manuels atteint presque un tiers. Il faut cependant souligner que, comparée aux données des pays développés, cette proportion n'est nullement élevée; aux États-Unis, en Suède, en Allemagne Fédérale, en France, les chiffres dont nous disposons dans ce domaine témoignent d'un état de choses semblable.

Les processus intergénérationnels que nous venons d'esquisser, ont donc pour résultat que, du point de vue de l'origine, c'est la composition des travailleurs intellectuels qui est la plus hétérogène. 29% seulement proviennent de parents intellectuels, 45% sont issus de travailleurs manuels non agricoles et 26% de parents travailleurs manuels agricoles. Les parents de 44% des travailleurs manuels non agricoles appartenaient à la même catégorie, les parents de 52% étaient des travailleurs manuels agricoles et 4% étaient issus de la couche de travailleurs intellectuels. A cet égard aussi, c'est la couche des travailleurs agricoles qui est la plus fermée, la proportion de l'homogénéité étant ici de 90%.

ad C) Le caractère ouvert ou fermé de la société, les contacts entre les différentes couches, la liberté ou la contrainte de ces contacts sont conditionnés, outre la mobilité de profession, par la mobilité matrimoniale également.

Le choix de l'époux ou de l'épouse est un comportement individuel, fondé sur une décision personnelle; cependant, les statistiques montrent certaines tendances reflétant des jugements de valeur que les couches sociales ont formés sur elles-mêmes, sur d'autres couches, sur la relation de leur propre groupe avec d'autres couches. On peut constater d'après les données des registres de l'État-Civil hongrois, que la conscience d'appartenir à une certaine couche sociale est encore, dans notre pays, un facteur psychologique qui motive fortement les décisions. Plus des deux tiers des mariages sont contractés par des personnes appartenant à la même couche sociale. Les indices associatifs montrent que la fréquence des mariages homogènes, parmi les couches intellectuelles et agricoles, est de 2 à 3 fois plus grande

que ce qu'elle serait si le choix d'un partenaire n'était pas influencé par des préférences sociales. Au point de vue de la mobilité matrimoniale, le moins influencé est le groupe des travailleurs manuels non agricoles, quoiqu'ici aussi on puisse déceler certaines préférences. Parmi les mariages contractés entre personnes hétérogènes, c'est-à-dire issues de couches différentes, les plus fréquents sont ceux où les parties appartiennent au groupe de travailleurs manuels non agricoles et au groupe des intellectuels. Ici, la majorité se compose d'un mari travailleur manuel et d'une épouse intellectuelle, mais le contraire n'est pas rare non plus, ce qui indique la diminution des différences entre les deux couches à cet égard. Un autre groupe important parmi les mariages hétérogènes est celui des mariages contractés entre des travailleurs manuels non agricoles et des travailleurs manuels agricoles. Cependant, dans cette catégorie, la majorité des maris appartiennent au groupe des travailleurs manuels non agricoles et les femmes, au groupe des ouvrières manuelles agricoles, ce qui est manifestement en relation avec la plus forte mobilité d'emploi des hommes.

Relativement rares sont les mariages entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels agricoles, ce qui signifie que selon l'opinion publique, ce sont ces deux groupes de profession qui se trouvent les plus éloignés l'un de l'autre.

En résumant les analyses relatives à la mobilité sociale, une constatation se dégage, à savoir qu'à la suite de l'important changement dans la stratification, dirigé surtout vers le haut — changement rendu nécessaire par le développement économique et rendu possible grâce à la révolution culturelle —, le caractère ouvert de notre société s'est accru, le mouvement et les contacts entre les différentes couches se sont intensifiés. Il est cependant indéniable que les différences dans le caractère du travail et dans le niveau des revenus se font encore sentir parmi la population et qu'il existe une préférence pour les mariages contractés en dehors d'une même couche sociale. Le mouvement et les contacts sont surtout intenses d'une part entre les travailleurs manuels non agricoles et les travailleurs intellectuels, et, d'autre part, entre les travailleurs manuels agricoles et les travailleurs manuels non agricoles; les couches intellectuelles et les couches des travailleurs manuels agricoles sont de nos jours encore assez éloignées les unes des autres et s'isolent assez nettement les unes des autres. Il faut que le progrès technique et social parvienne à une nouvelle étape pour qu'une plus large ouverture, à cet égard, puisse s'observer dans la structure de notre société.

III

C'est certainement au progrès réalisé dans le domaine culturel qu'est dû le changement le plus important dans la vie de notre société. Ce progrès s'est manifesté dans deux sens. D'abord dans le relèvement général du niveau de la scolarité, ensuite dans l'augmentation des exigences culturelles et la transformation des formes qu'elles ont prises, ce qui est à mettre en

relation, en premier lieu, avec la propagation des moyens de communication de masse.

Ce dernier facteur joue tout d'abord un grand rôle dans la manière différente d'utiliser les loisirs. Selon les recherches effectuées dans ce sens, la radio et la télévision jouent un rôle grandissant dans les loisirs, et surtout dans le temps consacré à l'assimilation de la culture... Le théâtre, la lecture sont quelque peu relégués à l'arrière-plan, et, avec l'extension de la télévision, le cinéma a reculé, lui aussi. Les moyens de communication de masse (radio, télévision, film, presse) se sont généralisés au cours des 25 dernières années, tant dans les villages que dans les villes. Ces moyens de communication ont facilité l'accès de la culture à certaines couches sociales auxquelles, jusqu'alors, toutes les possibilités de culture ou de distraction plus civilisées étaient interdites. A l'heure actuelle, on peut estimer à 4 % seulement la couche sociale qui ne profite pas de ces moyens.

L'importance sociale des moyens de communication de masse est bien illustrée par le fait qu'ils occupent environ les 90% du temps consacré à la culture. Cette proportion assez unilatérale indique d'autre part que notre société a rapidement exploité les nouvelles possibilités techniques et a pris conscience, en même temps, de nouvelles exigences culturelles, dans une certaine direction du moins cette prise de conscience de la société, par contre, ne s'est pas opérée dans tous les domaines de la culture et la société est donc incapable encore de trouver les justes proportions entre les différentes branches culturelles. Notre politique culturelle, à notre avis, doit tenir compte de ce phénomène, afin que les formules culturelles mécanisées, passives ne relèguent pas à l'arrière-plan la lecture par exemple, condition indispensable d'un certain niveau culturel.

Tandis que la propagation et le changement de structure des formes de la culture ont surtout affecté l'utilisation des loisirs, le relèvement du niveau des connaissances acquises dans les écoles a directement influencé les changements dans la structure sociale et professionnelle de la population. La forte mobilité vers le haut dont nous avons fait mention dans le premier chapitre, a été rendue possible grâce à l'extension considérable de l'enseignement. Il est à remarquer que, contrairement à la plupart des processus sociaux-démographiques qui ne se sont déclenchés que vers la fin des années 40 — comme nous l'avons déjà dit —, en matière d'enseignement un progrès marqué se fait sentir immédiatement après la libération. Ce qui eut pour conséquence que, dans la population de 15 ans et plus, la proportion de ceux qui ont terminé l'école générale de 8 classes est passée de 15 % en 1941, à 21 % en 1949 et à 49 % en 1968. La scolarisation des enfants d'âge scolaire peut être considérée en gros comme réalisée. Parmi la population d'âge approprié, la proportion des bacheliers est passée de 4 % en 1941, à 6 % en 1949, et à 15 % en 1968, tandis que celle des diplômés des universités ou des écoles supérieures est passée de 2 % à 4 %. (Tableau 8.)

Outre le relèvement du niveau général de l'enseignement, la structure de la formation dans l'enseignement supérieur s'est modifiée elle aussi con-

Tableau 8

Taux de scolarité

Année	15	18	25
	ans et plus âgés au moins		
	ont achevé les 8 classes de l'école générale	ont passé le baccalauréat	ont obtenu un diplôme de degré supérieur
par mille personnes			
1941	1039	266	85
1949	1425	356	91
1960	2439	615	163
1963	2901	714	178
1968	3878	1094	251
1968 en pour cent par rapport à 1963	134	153	141
En pour cent			
1941	15	4	2
1949	21	6	2
1960	33	9	3
1963	38	10	3
1968	49	15	4

formément aux exigences économiques, et un début de spécialisation a été introduit dans l'enseignement secondaire également.

Dans la première moitié de la période sur laquelle portent nos investigations entre la tendance et la structure de l'enseignement et de la formation professionnelle d'une part, et les besoins économiques de l'autre, une harmonie saine s'est établie — à l'exception de certains désaccords peu significatifs — grâce à la grande capacité d'absorption de l'économie populaire. Les besoins en spécialistes sortant des universités, et souvent même des établissements secondaires, étaient si élevés qu'on faisait presque la queue dans les établissements d'enseignement pour embaucher les étudiants qui venaient de terminer leurs études. Cette situation a changé progressivement au cours des 10 ou 12 dernières années. Quoiqu'il y ait encore une insuffisance de spécialistes dans certains domaines spécifiques, ailleurs la saturation entraîne des difficultés de placement des jeunes ayant terminé leurs études. C'est ainsi que d'après une enquête faite en 1963, 10 à 20% des diplômés supérieurs — dans certains métiers — avaient l'impression qu'ils n'avaient pas besoin d'un diplôme pour faire le travail qu'on leur demandait. Des phénomènes semblables sont sensibles chez une partie des travailleurs disposant d'une formation secondaire ou d'une qualification professionnelle. En fin de compte, dans la période examinée, environ 20 000 personnes ayant terminé leurs études universitaires et 280 000 ayant reçu

La proportion des emplois des hommes — ou le désir d'être employé — a toujours approché chez les adultes les 100 %; ici le changement fut provoqué en partie par la cessation du chômage, et en partie par l'embauche de couches, restreintes par le nombre, qui vivaient jadis sans travail, grâce à un certain revenu. Le changement dans la proportion de l'emploi des femmes, par contre, fut très important. Tandis qu'en 1949 un tiers seulement de la population féminine en âge de travailler était actif, de nos jours deux tiers des femmes gagnent leur vie. La proportion des femmes dans la population active est donc passée de 30 % à presque 40 %. Il est à remarquer au point de vue démographique, qu'entre les deux guerres mondiales la majorité des femmes actives étaient célibataires, veuves ou divorcées, aujourd'hui, par contre, la majorité des femmes actives sont mariées, puisque les femmes mariées et ayant une famille vont de plus en plus travailler.

Il y a, certes, une double fonction — familiale, reproductive et sociale-économique — chez la femme, qui recèle la possibilité des conflits. Suivant la manière selon laquelle les femmes réussissent à trouver une solution à la contradiction entre les deux formes d'activité, il existe trois types d'emploi féminin dans les pays industriellement développés.

Il y a d'abord des pays où le nombre des femmes actives reste approximativement assez élevé entre 20 et 55 ans. Parmi ces pays figurent par exemple la Bulgarie, la Pologne, la Roumanie.

Un deuxième type est représenté par les pays où la plupart des femmes travaillent entre 20 et 25 ans; passé cet âge leur nombre diminue et se maintient à un niveau peu élevé (il en est ainsi par exemple en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suède).

Enfin il y a des pays où l'on constate une crête d'emploi chez les femmes jeunes, suivie transitoirement par une décroissance; mais plus tard, aux approches de la quarantaine, on assiste à une remontée et à une nouvelle pointe dans l'emploi. C'est le cas des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France.

Ces différents types s'expliquent par l'attitude différente des femmes après la naissance de leurs enfants, et leur conception de l'éducation. Les femmes du premier type retournent en général peu de temps après l'accouchement, à leur lieu de travail. Dans le cas du deuxième type, la majorité des femmes mères de famille abandonnent définitivement leur travail. Enfin les femmes appartenant au troisième type ne demeurent chez elles que pendant la période jugée nécessaire pour l'éducation de leur enfant, et au bout de quelques années (surtout lorsque l'enfant atteint la scolarité), elles acceptent de nouveau un emploi.

L'activité économique de la population féminine hongroise ne se range dans aucun de ces groupes. A la fin des années 1940 et au début des années 1950, cette activité relevait plutôt du deuxième type; chez les jeunes, le nombre de celles qui travaillaient était élevé, chez les plus âgées relativement bas. Mais c'était là une situation transitoire, motivée en premier lieu par le fait que les femmes plus âgées avaient moins de raisons de commencer à travailler que les jeunes. Vers la fin des années 1950, on a vu

apparaître les signes d'une conjoncture nous rapprochant du premier type où la proportion des femmes de tous les âges, qui travaillaient était relativement élevée. Depuis peu — grâce surtout à certaines allocations accordées aux femmes pour élever leurs enfants, et à d'autres avantages assurés par le Code du Travail — on observe un rapprochement vers le groupe du troisième type.

Ce type d'allocation² introduit en 1967, outre ses répercussions financières, démographiques et juridiques, a aussi une très sérieuse influence au point de vue de la politique sociale. L'allocation est perçue par les deux tiers des ayants droit, et le nombre des mères qui s'occuperont chez elles de leurs enfants au-dessous de trois ans, restera probablement constamment autour de 130 000-140 000. Ce chiffre représente les 8 % de la population féminine active, proportion qui peut monter à 20-25 % parmi les mères de 20 à 29 ans.

Cette allocation a donné lieu à de vifs débats — avant son introduction et depuis sa mise en vigueur également. Il est indubitable que cette mesure a un effet favorable sur l'hygiène du nourrisson et de l'enfant. Dans les crèches — où d'ailleurs il n'y a de place que pour 10 à 12 % des enfants au-dessous de 3 ans — les maladies, surtout les maladies contagieuses et les rhumes, sont beaucoup plus fréquents que chez les enfants qui grandissent à la maison. Les soins prodigués aux enfants au sein de la famille sont de toute façon plus efficaces.

Mais on se demande par ailleurs si ce type d'allocations n'aurait pas pour conséquence de retirer de la vie économique la main-d'œuvre féminine formée à grand frais. Les données jusqu'ici connues ne justifient pas ces considérations. Le recours aux allocations est en proportion inverse avec la qualification professionnelle, l'effet négatif des allocations, c'est-à-dire l'inactivité se fait donc surtout sentir dans les emplois où une qualification moindre est requise. En principe, c'est dans ces emplois routiniers, mécaniques qu'un remplacement intérimaire sans heurt est imaginable. Il est vrai d'autre part que le manque de main-d'œuvre à un lieu de travail impopulaire, relativement mal rétribué et peu estimé au point de vue social, sera encore plus à déplorer dans le cas de l'utilisation de cette allocation. Il faut également tenir compte de ce fait au cours de l'adoption d'une politique des salaires.

Les avis sont aussi partagés à propos de la question de savoir dans quelle mesure l'introduction de cette allocation est en accord avec la réalisation pratique de l'égalité des droits des femmes, n'empêche-t-elle pas l'activité des femmes hors de la famille? Nous estimons, quant à nous, que la possibilité du choix ne signifie nullement que la carrière des femmes soit rendue plus difficile. Certes, l'absence temporaire d'activité économique peut entraîner un certain retard dans la carrière des femmes, mais dans les emplois

² Ce système d'allocation permet à la mère qui travaille de prendre — si elle le désire — un congé non payé tant que l'enfant n'a pas atteint trois ans, le congé de maternité de 5 mois étant bien entendu maintenu. Durant le congé non payé, elle a droit à des prestations représentant en moyenne les 30 à 40 % de son salaire mensuel.

où la proportion de leur utilisation est importante, cela ne tire pas à conséquence. Pour cette raison l'emploi féminin dit à « double pointe » ne peut pas être considéré comme un phénomène désavantageux, quoiqu'il soit certain que l'interruption d'une activité entraîne des problèmes de toutes sortes: régime du travail, psychologie du travail, problèmes professionnels, formation, etc. — tant du point de vue des femmes que du point de vue de leur lieu de travail.

Tous ces problèmes peuvent être cependant résolus, et pèsent de peu de poids à côté des avantages sociaux et démographiques qu'assure le régime des allocations. Il faut souligner en particulier que ce type d'allocation atteint annuellement 1 milliard de forints et a jusqu'ici très efficacement promu la natalité qui avait à peine été influencée par le système, pourtant bien plus onéreux, de majoration des allocations familiales. Sur le plan financier, il faut remarquer qu'une place dans une crèche coûte mensuellement à l'État 1000 forints environ, donc une somme beaucoup plus élevée que celle qui correspond au montant de l'allocation mensuelle. (Par ailleurs, le nombre des femmes employées dans les crèches approche la moitié du nombre des mères ainsi remplacées, puisque les crèches exigent beaucoup de travail...)

L'emploi des femmes a fortement contribué au décalage dans les proportions du travail physique et du travail intellectuel dont nous parlions. En effet, les femmes ont fait preuve d'une nette préférence à l'égard des emplois intellectuels, et notamment administratifs, de bureau, puis surtout, culturels et sanitaires. Le résultat c'est que, tandis que seul un tiers des travailleurs physiques sont des femmes, elles sont en majorité parmi les travailleurs intellectuels, leur proportion atteint 70 % chez les employés de bureau et dépasse 60% dans les domaines culturels et sanitaires. En dehors des emplois traditionnellement féminins (jardinière d'enfant, sténo-dactylo, infirmière, par exemple), leur nombre s'accroît dans les emplois administratifs, ainsi que dans l'enseignement (institutrice, 70-80 %). La proportion des femmes augmente également dans les carrières intellectuelles (ingénieur, juriste, médecin) où elles n'ont accès à une large échelle que depuis la libération.

L'emploi des femmes, surtout dans les activités intellectuelles, a été favorisé par l'élévation rapide de la fréquentation des établissements secondaires et supérieurs. Il existe encore cependant des différences essentielles en faveur des hommes en ce qui concerne l'achèvement des études parmi la population adulte. (Tableau 10.)

Mais cela peut être attribué, pour l'essentiel, aux caractéristiques d'un système d'enseignement datant d'il y a 25 ou 30 ans; aujourd'hui les femmes se trouvent souvent en meilleure posture en fait de scolarité. Parmi les élèves des écoles secondaires, la proportion des filles est de 58 %. Cette proportion est de 45 % parmi les étudiants des grandes écoles et des universités, ce qui est dû exclusivement au fait que la proportion des étudiantes dans les facultés techniques et agronomiques est très basse (10-25 %). Dans toutes les autres facultés (médecine, pharmacie, lettres, économie politique, droit) les

Tableau 10

Études scolaires terminées, selon le sexe

	15	18	25
	ans et plus âgés		
	au moins		
	ont achevé les 8 classes de l'école générale	titulaires du baccalauréat	ont acquis un diplôme d'en- seignement supérieur
	en pour cent		
1949			
Hommes	22	8	3
Femmes	20	3	1
1960			
Hommes	35	12	5
Femmes	31	6	1
1963			
Hommes	41	13	5
Femmes	36	8	1
1968			
Hommes	52	17	6
Femmes	45	12	2

femmes sont majoritaires. Étant donné que la majorité de ceux qui n'utilisent pas leur formation professionnelle universitaire sont des femmes (il y a cinq fois plus de femmes que d'hommes diplômés, à l'âge actif, qui ne travaillent pas), il y a lieu de réfléchir sur l'économie de l'enseignement. On peut se demander si ce processus de féminisation d'ores et déjà sensible dans certaines branches et s'accroissant encore, ne pourrait pas engendrer des abus dans une partie des professions intellectuelles.

L'activité des femmes d'âge productif influe non seulement sur la structure de la macro-société, sur la composition des travailleurs, mais aussi sur la plus petite unité sociale, sur la famille et sur la répartition du travail à l'intérieur de la famille. Cette influence agit en plusieurs sens. A la place de la grande famille traditionnelle de 3 générations, type de ménage paysan et artisanal urbain, les changements dans les conditions de production ont fait apparaître les petites familles de 2 générations. Parallèlement, l'activité des femmes d'âge productif — en même temps que la pénurie de logement — ralentissent ce processus. Le rôle des grands-parents dans l'éducation des enfants en bas âge est bien connu: dans le cas de l'appartement et du ménage communs, cette tâche est plus facile et pour ainsi dire automatique.

Tous ces facteurs ont pour résultat que le nombre moyen des membres de familles ne cesse de se réduire. En 1960, une famille se composait de 3,26 membres, en 1968, de 3,18 membres. La taille moyenne des ménages

a elle aussi un peu décré, bien que le nombre des ménages formés de 2 familles ait augmenté entre 1960 et 1968.

Une des conséquences de l'emploi des femmes a été le besoin de réduction du temps de travail dans le ménage, cette dernière activité s'étant en partie déplacée dans la production et dans les services. Il serait intéressant d'entreprendre des recherches — qui n'ont pas encore été faites — pour voir dans quelle mesure ce processus a influencé le développement, par exemple de l'industrie de l'alimentation ou des services. Mais il est évident, sans chiffres à l'appui, que le nombre des ménages mécanisés, recourant aux plats à moitié préparés et faisant appel aux différents services augmente de plus en plus et, tout naturellement, dans les familles où la femme travaille. Ce déplacement du travail ménager peut être observé dans toutes les sociétés techniquement développées, et il fait sentir ses conséquences sur l'aménagement des appartements et en général sur la vie familiale.

V

Au cours des 25 dernières années, outre les transformations causées par des facteurs politiques, il y eut, dans notre société, des changements dus à des facteurs démographiques. Puisqu'ils sont dénués de connexions politiques directes, ces changements ne suscitent pas l'attention nécessaire quoiqu'ils soient extrêmement importants, par leurs caractéristiques, leur ordre de grandeur et leurs effets.

La modification de la composition de la population selon l'âge fait partie de ces changements. La population hongroise d'aujourd'hui est plus âgée dans sa structure qu'à n'importe quelle époque de son histoire. Ceci s'explique d'une part par le prolongement de la durée moyenne de la vie, conséquence des conditions de vie et sanitaires, et d'autre part par la chute de la natalité. La proportion des personnes au-dessus de 60 ans n'a cessé de progresser depuis le tournant du siècle, ce processus s'est accéléré au cours des 25 dernières années: de 8% au tournant du siècle, ce chiffre est passé de 11% en 1941 à 16 % en 1968. (Tableau 11.)

Tableau 11

Répartition de la population selon l'âge

Groupe d'âge	La population									
	nombre (mille)					répartition en pour cent				
	1941	1949	1960	1963	1968	1941	1949	1960	1963	1968
0-14 ans	2420	2290	2529	2747	2270	26	25	25	25	22
15-39 ans	3787	3570	3662	3640	3729	40	39	37	36	37
40-59 ans	2111	2272	2397	2465	2558	23	25	24	24	25
60 et plus	997	1073	1373	1493	1679	11	11	14	15	16
Total	9316	9205	9961	10072	10236	100	100	100	100	100

Cette tendance ne se démentira pas au cours des années qui viennent; en même temps, outre les personnes au-dessus de 60 ans, la proportion des groupes d'âge (40-60 ans) productif augmentera lui aussi, au détriment des adultes plus jeunes et des enfants.

Les effets sociaux et économiques du vieillissement sont bien connus. Le nombre des retraités est passé de 560 000 en 1952 à 1 270 000 en 1968; dans la même période la somme des pensions payées a été multipliée par 11. Malgré le fait que le montant des pensions constitue une part toujours croissante du revenu national, le niveau de vie des personnes âgées demeure très en arrière de celui des personnes actives, productives, et, à l'heure actuelle, outre les familles nombreuses, ce sont les vieillards qui constituent le plus grand problème du point de vue de la politique sociale. Quoique le nombre des retraités se soit considérablement accru, à la suite de la transformation socialiste de l'agriculture et d'une législation progressive, il existe encore de nos jours des couches de personnes âgées sans retraite; 30 000 personnes environ d'entre elles jouissent d'une aide sociale systématique. Le montant des pensions, surtout chez les vieillards ayant pris leur retraite il y a longtemps, est relativement bas. La situation est plus favorable chez environ 40 % des retraités qui cohabitent avec les membres plus jeunes de leur famille. Mais les vieillards vivant seuls et dont la pension est faible, en sont réduits à être secourus par leur famille ou à se procurer des revenus supplémentaires.

La situation des retraités s'améliore pourtant, car le nombre des pensions fixées aux termes d'une réglementation juridique ancienne, diminue: le montant des pensions établies d'après d'une législation plus récente est plus élevé. Cependant, la situation des retraités reste difficile, leurs allocations restant fixes, alors que les salaires et les prix augmentent. Par conséquent avec le temps, la valeur réelle des pensions diminue. C'est pourquoi on a envisagé au cours d'une planification à long terme, de rattacher le montant des pensions à l'indice des salaires ou des prix, afin de réduire l'écart dans les conditions de vie entre les couches productives de la population et les couches de gens âgés. Le chiffre de la population âgée est élevé et ne cesse d'augmenter, ce qui rend absolument nécessaire que le passage des groupes d'âge productif à celui des vieillards — passage difficile tant au point de vue psychologique qu'économique — soit facilité dans la mesure du possible, et qu'un mode de vie sans cassure pénible soit assuré aux vieillards...

Un autre changement, moins connu, dans la composition de la population, s'est produit au niveau de la famille. Parmi la population adulte, la proportion des personnes mariées a considérablement augmenté au cours des 25 dernières années. Ceci s'explique non seulement par le fait que les jeunes se marient un peu plus tôt que jadis, mais surtout parce que le nombre de ceux qui restent définitivement célibataires a fortement diminué. En 1941, par exemple, les hommes de 30 à 39 ans sont restés célibataires dans la proportion de 18 %, et 14 % des femmes n'étaient pas mariées.

Ces chiffres ont changé: ils sont baissés de 15 % en 1949, à 7 % en 1968 pour les hommes, de 12 % à 6 % pour les femmes.

Il y a lieu de mentionner à ce propos le fait très connu que le nombre et la proportion des divorces ont augmenté dans une mesure importante au cours des 25 dernières années. Il est moins connu cependant que ces divorces ont à peine influencé la répartition de la population du point de vue de l'état familial, puisque la plupart des divorces ont été suivis d'un remariage. Ainsi, quoique le nombre des divorcés se soit accru, leur proportion dans la population totale reste encore aujourd'hui assez basse (3 %).

Un événement d'une grande portée dans la vie de notre société, au point de vue démographique, a été l'extension rapide de la limitation intensive des naissances, qui a d'une part entraîné bien entendu la réduction du nombre des naissances (tableau 12), et a, par ailleurs, généralisé la

Tableau 12

Proportion des naissances, de la mortalité et de l'accroissement naturel dans les années 1938, 1945-68

Année	Naissances	par mille habitants	
		Mortalité	Accroissement naturel
1938	19,9	14,2	5,7
1945	18,7	23,4	-4,7
1946	18,7	15,0	3,7
1947	20,6	12,9	7,7
1948	21,0	11,6	9,4
1949	20,6	11,4	9,2
1950	20,9	11,4	9,5
1951	20,2	11,7	8,5
1952	19,6	11,3	8,3
1953	21,6	11,7	9,9
1954	23,0	11,0	12,0
1955	21,4	10,0	11,4
1956	19,5	10,5	9,0
1957	17,0	10,5	6,5
1958	16,0	9,9	6,1
1959	15,2	10,5	4,7
1960	14,7	10,2	4,5
1961	14,0	9,6	4,4
1962	12,9	10,8	2,1
1963	13,1	9,9	3,2
1964	13,1	10,0	3,1
1965	13,1	10,7	2,4
1966	13,6	10,0	3,6
1967	14,6	10,7	3,9
1968	15,1	11,2	3,9



Mihály Biró: Nous voulons la République! 1918.

**Proletárok! Előte!
Ti vagytok a világ megváltói!**



OPB

Lajos Szántó
MŰVÉSZET

Lajos Szántó: Prolétaires! En avant! Vous êtes les rédempteurs du monde! 1919.

famille à un ou deux enfants. A cet égard, il faut insister sur le fait que, contrairement à ce que l'on croit, jamais le nombre des couples sans enfant n'a été aussi bas que de nos jours. En 1968 par exemple, 6 % seulement des femmes mariées de 30 à 39 ans étaient sans enfant, ce qui signifie que la proportion des mariages sans enfant est en gros la même que celle supposée des femmes biologiquement stériles. En d'autres termes, la volonté absolue et consciente de ne pas avoir d'enfants est extrêmement rare chez le couple actuel. En même temps, on a vu se répandre le type de la famille de 1 ou 2 enfants, par le recours aux contraceptifs ou à l'avortement légal. Ce problème a une littérature abondante, nous ne nous en occuperons donc pas davantage ici. On peut montrer, avec des chiffres à l'appui, que la diminution du nombre des naissances, qui a débuté à la fin du siècle dernier et qui s'est particulièrement accentuée au cours des 15 dernières années, résulte d'un certain nombre de facteurs, tels le développement économique, le changement dans la structure sociale, le relèvement du niveau culturel, l'emploi des femmes et d'autres éléments tenant à l'évolution de la société moderne.

La proportion élevée des gens mariés et des familles avec enfants indique clairement que la famille n'a pas perdu son importance ni du point de vue de l'individu, ni de celui de la société, quoique ses formes traditionnelles et le contenu de la vie familiale aient subi des changements. La famille demeure toujours le noyau de la société, et il faut insister sur son rôle de plus en plus important et presque exclusif dans la reproduction de la population, les naissances en dehors du mariage devenant de plus en plus rares. Quoique dans la société moderne, la communauté se charge de plus en plus de tâches, la famille demeure néanmoins le moyen le plus important de l'assimilation des connaissances nécessaires à la symbiose sociale, de la socialisation.

Ceci augmente l'importance des mesures de protection de la famille. Ainsi, la portée de l'allocation pour l'enfant dont nous avons parlé plus haut, apparaît dans le fait que pour la première fois, en 1967, la proportion traditionnelle de la fécondité des femmes travailleuses et des femmes au foyer a changé, et c'est chez les premières que le nombre des naissances a quelque peu augmenté. Les résultats connus jusqu'ici montrent que le développement de telles institutions aussi utiles au point de vue démographiques qu'au point de vue de la protection de la famille, semble tout à fait justifié, de même que l'extension de ces mesures dans les domaines (par exemple l'agriculture) où leur effet avantageux ne s'est pas encore fait sentir.

A propos de la protection de la famille, il convient de mentionner aussi le problème des compensations des charges familiales dont le règlement peu satisfaisant a joué un grand rôle dans la diminution du nombre des naissances. Le montant de l'allocation familiale était très faible au début des années 1950. Actuellement, après un certain nombre de majorations, les allocations couvrent, dans les familles de deux ou plusieurs enfants, 20 à 25 % environ des frais nécessités par l'entretien des enfants. Ceci a contribué — en

même temps qu'une politique des salaires insuffisamment nuancée — à créer une situation où la composition démographique de la famille influençait davantage le niveau de vie que le travail du chef de famille. Le maintien d'une telle situation n'est motivé ni du point de vue de la politique sociale, ni démographiquement; l'un des principaux objectifs, à l'avenir, sera donc la garantie dans une mesure satisfaisante des compensations des charges familiales.

Nous disposons depuis plus de cent ans, depuis l'introduction de recensements réguliers et de statistiques démographiques, de données numériques sur la composition et sur l'évolution de la société hongroise. Ces statistiques montrent que les 25 dernières années ont été l'époque de la transformation socialiste, qui a vu se dérouler le processus le plus dynamique de notre histoire moderne. Ces faits se reflètent sans aucune ambiguïté dans les indices, si sensibles aux effets des conditions sociales (mortalité infantile, mortalité due à la tuberculose, etc.) dans les données relatives à la structure économique et agglomérative, au niveau culturel, au processus de mobilité qui, toutes, sans équivoque, offrent l'image, pour la période analysée, d'une société en pleine évolution.

L'évolution de la vie économique (l'augmentation du revenu national et du niveau de la consommation), ainsi que la révolution culturelle ont déterminé la transformation de la société d'une manière fondamentale et ont favorablement influencé son orientation. En même temps, une étude attentive de ces résultats fait apparaître certains phénomènes qui témoignent de la survivance, sous l'effet des traditions ou de l'inertie sociale — d'éléments qui, en dépit de tous les changements survenus dans la réalité sociale, continuent à jouer un rôle déterminant. Le maintien des traditions, la continuité des formes de comportement social ne sont pas à rejeter en eux-mêmes, ils deviennent discutables lorsque la continuité se manifeste d'une façon négative. Prenons l'exemple d'un fait néfaste: la fréquence des suicides — fléau de la Hongrie depuis le début du siècle — n'a pas pu être enrayée. Une semblable stabilité du même ordre se retrouve dans certaines formes de la criminalité. Certes la suppression de la misère et de la précarité de l'existence des larges couches de la population, l'amélioration des conditions de vie ont réduit le volume de la criminalité dans certains domaines, mais la stabilité relative des crimes passionnels, violents, perpétrés contre les personnes, porte la preuve que des tendances asociales existent toujours dans la conception et dans l'attitude de beaucoup de gens. Ces constatations sont valables aussi pour l'alcoolisme dont la base de masse s'est rétrécie, mais reste encore assez large.

Pour compléter ce tableau, il convient de remarquer qu'il serait faux d'attribuer à la survivance des traditions nocives, tous les phénomènes négatifs de notre société. Ce sont précisément les recherches relatives à la criminalité et à l'alcoolisme qui montrent que la transformation rapide, la mobilité à une large échelle interviennent aussi — avec l'affaiblissement des traditions positives et des fonctions traditionnelles de contrôle social — dans l'extension de certaines formes de comportement. Cela prouve une fois de

plus – et nous en avons vu maints exemples au cours de nos investigations dans les domaines limitrophes des sciences sociales et de la démographie – que des processus sociaux positifs, sains en eux-mêmes, ont des conséquences extrêmement complexes et divergentes, parmi lesquelles figurent souvent aussi des phénomènes négatifs.

Rien de tout cela n'altère évidemment le bilan absolument positif des changements sociaux survenus au cours des 25 ans qui viennent de s'écouler. Au contraire, le caractère et l'ordre de grandeur des problèmes sociaux auxquels nous nous heurtons actuellement mettent en lumière la gigantesque évolution dont ce quart de siècle a été témoin. Mais ceux qui étudient les questions sociales doivent analyser d'une manière plus nuancée, plus complète les processus d'évolution des sociétés, ainsi que les multiples incidences qui en résultent. Ainsi seulement aurons-nous une image fidèle et détaillée de la société, à la direction et au développement de laquelle il est de notre devoir de participer.

Egon SZABADY

BIBLIOGRAPHIE

Pour les données personnelles, familiales et de logement fournies par le recensement d'essai (micro-cens) de 1968, l'Office Central des Statistiques, Budapest, 1969.

Les changements dans la structuration sociale et leurs effets démographiques, KSH Bulletins de l'Institut de Recherches Démographiques, 7.

Egon Szabady: « La Natalité en Hongrie pendant les 20 ans qui suivirent la libération », *Demográfia*, N° 1. 1965.

Egon Szabady: « Conséquences économiques et sociales du vieillissement en Hongrie », *Statisztikai Szemle* [Revue Statistique], N° 12. 1963.

Egon Szabady: « Quelques Données au sujet des changements dans la structuration de notre société », *Társadalmi Szemle* [Revue Sociale], N° 4. 1965.

Egon Szabady: « Certains problèmes de la situation des femmes », *Társadalmi Szemle* [Revue Sociale], N° 4. 1967.

« Scolarité et formation professionnelle », *Bulletins de l'Institut des Recherches Démographiques*, 16.

« Allocation — enfants », *Bulletins Périodiques*, Office Central des Statistiques, Budapest, 1969.

Egon Szabady: « Making a Living and Motherhood », *The New Hungarian Quarterly*, N° 34. 1969.

« Effet des facteurs démographiques sur la culture », *Bulletins de l'Institut des Recherches Démographiques*, 15.

István Kemény: *Connexions sociales de la mobilité; Tendances statistiques modernes en Hongrie*, Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1963.

György Vukovich: « La Mobilité économique des trois couches sociales fondamentales », *Demográfia*, N° 3. 1962.

« Certains Enseignements de notre situation démographique ». Étude publiée dans le cadre des projets du Comité de Planification pour la Main-d'Œuvre et le Niveau de Vie, *Demográfia*, Nos 3-4. 1968.

World Views of Population Problems, Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1968.

« Alcoolisme », *Bulletins de l'Institut des Recherches Démographiques*, 24.

Vers la consolidation de la démocratie syndicale

Si la protection et la représentation des intérêts des travailleurs constituent sous le régime socialiste aussi la principale tâche sociale des syndicats, leur rôle y a un caractère plus évolué et présente quelques aspects nouveaux. Notons parmi ces derniers les suivants :

- la consolidation du régime socialiste et du pouvoir ouvrier constituant le suprême intérêt des travailleurs, la défense de ces institutions est liée à la protection de leurs intérêts par les syndicats ;
- la protection des intérêts des travailleurs, intérêts qui peuvent prendre la forme d'intérêts individuels, ou d'intérêts de groupes ou de couches, y est assurée au niveau national, ce qui veut dire que le champ d'influence des syndicats se voit considérablement élargi ;
- les syndicats sont investis de toutes les attributions nécessaires pour leur permettre de participer efficacement tant à la définition des tâches de l'État socialiste et de sa politique économique, sociale et culturelle qu'à la réalisation de cette politique ;
- l'élargissement des compétences des syndicats et de leur champ d'activité s'accompagne de l'augmentation de leur responsabilité.

Tout cela montre assez bien que les activités des syndicats correspondent sous le régime socialiste aussi à un besoin social, et notamment à l'intérêt des travailleurs.

Parmi les multiples problèmes qui se posent aux syndicats hongrois, nous allons attirer l'attention sur cinq d'entre eux dont l'importance pour le mouvement syndical socialiste semble être particulièrement grande.

LES RAPPORTS ENTRE LES SYNDICATS ET L'ÉTAT OUVRIER

L'attitude des syndicats à l'égard du pouvoir étatique est déterminée par le caractère et le contenu de classe de l'État, d'une part, et des syndicats, de l'autre. Étant donné qu'en Hongrie, pays édifiant le socialisme, l'État appartient à la classe ouvrière, et que les syndicats aussi y ont un caractère socialiste, ils collaborent étroitement.

Les syndicats hongrois ont des pouvoirs suffisants pour assurer efficacement la protection des intérêts des travailleurs. Comme le dit le Code du Travail : « Les syndicats en tant qu'organes représentatifs, chargés de la protection des intérêts des travailleurs et de l'amélioration du niveau de vie matériel, social et culturel de ces derniers, du maintien de leurs droits relatifs surtout à leurs conditions de vie et de travail, ainsi que de la représen-

tation des travailleurs aux organes économiques et étatiques, peuvent déployer des activités régulières et y faire participer les travailleurs eux-mêmes tout en les informant des problèmes à résoudre. Les organes étatiques et les entreprises, de leur côté, sont tenus de collaborer avec les syndicats, de les assister dans l'accomplissement de leurs devoirs et de les informer de la suite qu'ils donnent à leurs observations et propositions, en précisant les motifs de la décision. »

En Hongrie, l'État socialiste, reconnaissant le rôle primordial joué dans la société par la classe ouvrière, se propose de réaliser les objectifs historiques de celle-ci. Étant donné que les moyens de production appartiennent à la société, ils conforment leurs activités aux exigences de l'économie socialiste planifiée qui déterminent aussi la manière dont leur direction est assurée. Les réalisations de la production socialiste sont entièrement utilisées par l'État pour la satisfaction des intérêts sociaux des travailleurs et pour l'édification de la société socialiste. L'identité de leur idéologie et de leurs buts de classe a pour conséquence logique la collaboration étroite des syndicats hongrois avec l'État socialiste. La nécessité d'une telle collaboration n'est donc pas commandée par une tactique quelconque, ni imposée par la volonté d'une tierce personne, mais repose uniquement sur la communauté des intérêts et des buts de classe. L'exemple suivant nous aidera à mieux comprendre la nature de ces relations.

Pour le gouvernement ouvrier-paysan et les membres de la direction suprême du mouvement syndical, il est devenu une habitude de se réunir à intervalles réguliers — deux ou trois fois par an — pour examiner en commun la situation du pays et les problèmes qui touchent de près la vie des travailleurs. A ces occasions, le niveau de vie des travailleurs, les salaires, les prix, la politique sociale du gouvernement font l'objet d'une discussion très ouverte. Par la voie de la presse, de la radio et de la télévision, le public est informé en détail des différentes thèses développées par les participants. Le mouvement syndical profite de ces occasions pour soumettre au gouvernement des propositions relatives aux mesures qui lui semblent les plus appropriées à l'amélioration de la vie des travailleurs. C'est ainsi que sur la proposition du mouvement syndical, la période pendant laquelle les jeunes mères ont droit à une allocation, initialement fixée à 30 mois, a été portée à trois ans.

La participation des représentants des syndicats aux activités des organes étatiques, notamment à celles de l'Assemblée nationale et des conseils locaux, montre le prix que l'État attache à leur rôle. Partout où il s'agit de prendre une décision importante relative aux conditions de travail et de vie des travailleurs, les syndicats ont leur mot à dire. Ainsi les syndicats peuvent assurer à tous les échelons des activités sociales la représentation des travailleurs et la protection de leurs intérêts.

A l'échelon suprême de la hiérarchie étatique, les syndicats peuvent discuter leurs points de vue avec le Conseil des ministres, l'Office du Plan et les autres organes nationaux pour contribuer à la conciliation des intérêts divergeants. Très souvent, ils font des propositions en ce qui concerne les

mesures à prendre pour que le stock des marchandises soit proportionné aux besoins de la population, ou pour contribuer de toute autre manière au relèvement du niveau de vie des travailleurs. Pendant les travaux de préparation du 4^e Plan quinquennal, actuellement en cours, l'occasion est donnée aux organes centraux des syndicats d'informer les autorités compétentes des revendications et des observations des travailleurs. Les organes directeurs des différents syndicats professionnels jouent également un rôle important dans le domaine de la conciliation des intérêts divergeants. Ceux notamment qui sont chargés de la représentation des intérêts particuliers des travailleurs d'un secteur déterminé de l'industrie, d'une profession ou d'un métier sont souvent en désaccord avec leur département. Il arrive souvent que sur l'invitation des organes centraux d'un syndicat, le ministre compétent assiste à une réunion syndicale pour donner des informations. Cette sorte d'« exposé ministériel » est même en train de devenir une pratique courante.

La collaboration des organes étatiques et syndicaux se poursuit aussi, mais à un échelon administratif moins élevé, notamment dans les départements et les villes. Les organes territoriaux des syndicats collaborent avec les conseils locaux pour participer à l'amélioration des installations communales et culturelles de leur région; et leurs efforts conjugués contribuent souvent très efficacement au développement de celles-ci.

L'importance du travail commun des directeurs d'entreprises et des comités syndicaux est particulièrement grande. Le résultat de leur collaboration prend corps dans les contrats collectifs et les autres conventions relatives au travail. La plus grande indépendance des entreprises et de leurs organes syndicaux depuis l'introduction du nouveau régime de la direction économique permet aux travailleurs de prendre une part plus active à la solution des problèmes qui les intéressent directement. La consolidation de la démocratie syndicale socialiste dans les groupes syndicaux des entreprises fournit aux travailleurs nombre de nouvelles occasions de participer à la gestion des affaires tant de l'entreprise que du syndicat. En effet, la démocratie dans les entreprises se manifeste entre autres dans la possibilité donnée aux travailleurs d'intervenir dans les discussions; ainsi, les syndicats sont les véritables écoles de la conciliation des intérêts individuels et de la formation d'une nouvelle conscience socialiste chez les travailleurs.

Guidés par le désir de contribuer à l'augmentation de la production et à l'amélioration des conditions de vie et de travail, des dizaines de milliers de travailleurs profitent de ces occasions pour formuler des observations ou faire des propositions. Nous ne prétendons pas que la suite donnée à ces propositions soit toujours satisfaisante; mais il est à constater que, le plus souvent, on en tient compte dans la pratique. Les contrats collectifs pour les deux années prochaines, dont le texte est actuellement en préparation, en fournissent la meilleure preuve. Nombreuses sont les entreprises où les travailleurs se réunissent à plusieurs reprises pour discuter le texte des projets de contrat et pour faire des propositions dont la plus grande partie est prise en considération lors de la rédaction du texte définitif. Ces manifesta-

tions de la démocratie dans les entreprises constituent, pour les travailleurs, la preuve la plus évidente qu'ils sont les vrais propriétaires des moyens de production, des fabriques, des entreprises.

RAPPORTS ENTRE LES SYNDICATS ET LE PARTI

Les syndicats hongrois sont des organisations de masse autonomes — celles de la classe ouvrière au pouvoir en même temps que celles des salariés. Les décisions du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois ne s'appliquent pas directement aux activités des syndicats; elles déterminent seulement les devoirs des communistes, fonctionnaires syndicaux. Les communistes élus dans les organes directeurs des syndicats ont recours aux moyens de la persuasion pour faire accepter par ces organes la politique du parti et pour faire voter les décisions qui en découlent. Un exemple récent illustrera le caractère des nouveaux rapports établis entre le parti et les syndicats; le comité central du Parti a voté une décision de principe sur l'introduction du nouveau système de la direction économique, mais les tâches qui en résultent pour les syndicats ont été définies par le 21^e Congrès des syndicats hongrois qui vota une décision à ce sujet.

Les syndicats en tant qu'organisations autonomes des salariés doivent, dans leurs activités quotidiennes, se conformer aux prescriptions de leurs statuts et aux décisions de leurs organes élus. « Sous la direction idéologique et politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois », dit notamment le texte de leurs statuts, « les syndicats agissent comme membres d'une organisation autonome conformément aux décisions de leurs propres organes directeurs. » Ce sont donc les organes directeurs démocratiquement élus du mouvement syndical et notamment les organes centraux de ces derniers ainsi que les syndicats des différents secteurs de l'industrie qui, compte tenu des intérêts des syndiqués et de ceux de leur secteur, déterminent les objectifs à réaliser dans telle ou telle période. Les mêmes organes sont responsables de la réalisation des objectifs ainsi définis et sont tenus d'en rendre compte, d'une part à leurs électeurs et, d'autre part, aux organes hiérarchiquement supérieurs. Avant de préciser leur point de vue sur un problème particulier, ils doivent se documenter sur la situation du secteur industriel auquel ils appartiennent ainsi que sur les conditions de vie des travailleurs en tant qu'individus et que membres de la communauté dont ils sont membres tout en examinant la question de savoir si la situation actuelle correspond ou non aux besoins sociaux et culturels de ces derniers. Les syndicats, en tant que corps consultatifs, assistent les organes directeurs du Parti et de l'État. Aussi est-il devenu courant en Hongrie qu'avant de préciser sa politique concernant une question d'importance nationale, le Parti demande aux syndicats leur avis. Il en a été ainsi pour la réforme de l'enseignement, et pour le logement, questions intéressant de très près les travailleurs; les projets de plans à long terme relatifs à la solution de ce problème furent soumis aux syndicats avant de recevoir leur forme définitive.

Si donc les syndicats hongrois sont autonomes, ils ne sont pas « indépendants » du parti révolutionnaire de la classe ouvrière. Etre les compagnons de lutte du parti communiste, troupe de choc de la classe ouvrière, est considéré par eux comme un devoir qui les honore. Dans un pays comme la Hongrie, où le bien-être de la classe ouvrière au pouvoir se trouve au centre de toutes les préoccupations, et où les efforts accomplis pour cette cause le sont par le parti de la même classe, une telle « indépendance » serait injustifiée et ne servirait point les intérêts de la classe ouvrière.

Il en résulte que la collaboration du parti et des syndicats sur la base des principes, dont nous venons de démontrer la justesse, fournit la garantie de la coordination des intérêts de la société avec les intérêts particuliers, par exemple, ceux des différents secteurs de l'économie ou des salariés. Ainsi, le mécanisme de notre régime social permet à chacun des différents organes d'accomplir, chacun sous sa propre responsabilité, ses tâches particulières pour assurer le succès de l'édification socialiste.

LES DROITS DES SYNDICATS

Les syndicats exercent les droits suivants :

- droit de consultation ;
- droit d'intelligence ;
- droit de réglementation et de décision ;
- droit de contrôle ;
- droit d'opposition (*veto*) ;
- protection des fonctionnaires syndicaux par le droit du travail.

Passons brièvement en revue ces différents droits.

En vertu du droit de consultation, les organes d'État sont tenus d'informer et de consulter le syndicat avant de régler un problème important relatif au travail ou aux conditions de vie des travailleurs. Le champ d'application de ce droit est très étendu ; il s'applique, par exemple, au jugement porté par les autorités compétentes sur les activités ou le comportement général d'un directeur d'entreprise.

Le droit d'intelligence repose également sur le principe que pour le règlement de toute question importante en rapport avec la vie des travailleurs, le consentement du syndicat doit être demandé. Il en résulte logiquement que toute décision prise par un organe étatique concernant une telle question sans le consentement du syndicat compétent serait considérée comme illégale. Vu l'augmentation de l'indépendance des entreprises sous le nouveau régime de la direction économique, une importance accrue doit être attribuée à la collaboration du directeur d'entreprise avec le comité syndical, leur collaboration pouvant contribuer à une meilleure connaissance de la situation et à une préparation plus soignée des mesures à prendre.

Le droit de réglementation et de décision des syndicats concerne l'administration des assurances sociales, l'organisation des séjours de vacances

à des prix de faveur, la protection du travail, les versements effectués sur les fonds culturels ou sportifs, d'entreprise ou d'assistance sociale. Même si, en règle générale, les syndicats consultent les organes directeurs de l'entreprise, avant de prendre une telle mesure, ce sont eux qui, en dernier ressort, sont responsables de la décision.

Le droit de contrôle des syndicats s'applique également aux questions relatives aux conditions de vie et de travail des travailleurs. Les entreprises sont tenues de donner au syndicat tous les renseignements dont il peut avoir besoin au cours du contrôle qu'il exerce, et si le syndicat attire leur attention sur un manquement, de prendre les mesures nécessaires pour y mettre fin dans le terme voulu.

Le droit d'opposition (*veto*) des syndicats est une institution des dernières années. Le syndicat en fait usage lorsqu'une mesure prise par l'entreprise est contraire aux prescriptions légales régissant le contrat de travail ou si le traitement infligé à un travailleur n'est pas conforme à la morale socialiste. En cas de veto du syndicat, la mesure incriminée ne doit pas être appliquée avant la décision de l'organe supérieur compétent. Le droit de veto peut être exercé soit par le conseil, soit par le comité syndical de l'entreprise. Étant donné la grande importance politique de ce droit du point de vue de la protection des droits des travailleurs, les syndicats conscients de leur responsabilité doivent l'exercer avec la plus grande prudence.

Le droit du travail fait bénéficier les fonctionnaires élus des syndicats d'une protection accrue, ce qui leur permet de se montrer dignes de la confiance des travailleurs dans l'accomplissement de leurs tâches. Les dispositions de la loi mettent à l'abri les dirigeants syndicaux d'un préjudice quelconque qu'ils pourraient encourir par suite de leur mandat. C'est ce qui explique que leur contrat de travail ne peut être rompu ni modifié sans le consentement des organes syndicaux supérieurs.

L'extension des droits des syndicats n'est point une fin en soi, mais plutôt un des signes de l'évolution de la démocratie socialiste qui permet aux travailleurs d'avoir sur la formation de la société et de leur propre sort une influence beaucoup plus marquée qu'autrefois.

LA CONSOLIDATION DE LA DÉMOCRATIE SYNDICALE

« L'adhésion des membres est volontaire. » « La persuasion constitue la méthode principale du mouvement syndical. » L'application de ces deux principes auxquels on attribue dans le socialisme la plus grande importance se trouve à la base du développement de la démocratie à l'intérieur des syndicats. Elle permet en même temps à ces derniers d'exercer sur les masses une influence accrue. Grâce à l'application des méthodes de la persuasion et de l'éducation, 92,5 % des salariés appartiennent de nos jours à un syndicat. Le tableau suivant montre la progression du mouvement syndical et l'augmentation de son influence sur les masses.

Année	Nombre des syndiqués	Pourcentage des syndiqués
1949	1 243 000	90,5
1953	1 870 000	79,2
1958	2 024 000	85,9
1964	2 800 000	90,9
1967	3 132 000	92,5

La situation telle qu'elle se reflète dans les pourcentages indiqués ci-dessus fournit la base du bon « fonctionnement » de la démocratie syndicale sous ses nombreuses formes : élections régulières, comptes rendus par les organes directeurs, révocation des membres qui ne donnent pas satisfaction.

Les méthodes démocratiques appliquées par les organisations syndicales ne sont pas sans influencer les membres qui jouent un rôle toujours plus actif dans le mouvement syndical en utilisant largement leur droit d'intervenir dans la discussion de leurs problèmes. Les réunions des membres, celles des travailleurs d'une entreprise, etc., sont autant de forums où ils peuvent développer leur point de vue, faire des propositions, et, le cas échéant, exercer une critique, notamment sur les activités des personnes occupant des positions importantes. C'est ainsi que le syndicat se transforme en une « école de l'administration » développant chez les travailleurs la faculté de voir les choses d'une manière socialiste ainsi que l'habitude de participer aux affaires publiques. La part active qu'ils prennent dans la gestion des affaires de leur syndicat les aide à se rendre compte des liens étroits qui existent entre leur bien-être personnel et la situation du pays. Voilà comment la démocratie à l'intérieur des syndicats donne cette éducation grâce à laquelle on s'habitue à replacer ses propres problèmes dans leur contexte social. Par toutes ces méthodes, les syndicats, qui sont les plus grandes organisations de masse de la classe ouvrière, lui donnent le sentiment d'être la force motrice de la société.

Tibor BARANYAI

La réforme universitaire hongroise

1. ENSEIGNEMENT: PRINCIPES ET MÉTHODES

Toute université a pour fonction de transmettre des connaissances, de développer la recherche scientifique et d'assurer la formation des spécialistes. Cependant cette définition générale du rôle de l'université ne nous dit pas grand-chose, si nous ne définissons pas le contenu des notions que nous avons utilisées.

Le premier problème qui se pose est celui de la connaissance à transmettre. L'université hongroise avant 1945 a suivi dans ses grandes lignes l'exemple du système allemand et autrichien. Excepté l'enseignement supérieur technique et agricole, toutes les autres branches de la science faisaient partie d'une seule et même université qui avait des facultés de théologie, de lettres, de sciences naturelles, de droit et de médecine. Cette structure présupposait l'existence d'une certaine unité des sciences, unité qui, en pratique, a cessé d'exister depuis longtemps à la suite de la spécialisation. Cette fiction fut tout de même maintenue, d'une part, pour des raisons traditionnelles, d'autre part, dans le dessein de faciliter une centralisation idéologique et administrative très rigide. En effet, après la chute de la République des Conseils de 1919, le courant dominant dans l'université hongroise fut celui de la religion érigée en institution et d'un nationalisme outré. Toute discipline fut plus ou moins imbue de cette idéologie qui, au point de vue scientifique, s'est manifestée sous trois aspects: positivisme du XIX^e siècle, dilettantisme de caractère politique et *Geistesgeschichte* allemande, adoptée, comme fondement d'une orientation moderne, par les meilleurs professeurs. Le choix des matières à transmettre s'est donc fait — à quelques exceptions près — sur la base de ces principes et méthodes. Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des enseignants et des savants excellents, fondateurs d'écoles et initiateurs de nouvelles recherches.

Après 1945, le problème de la connaissance à transmettre s'est posé dans une atmosphère sociale et intellectuelle radicalement changée, qui a exigé la transformation de l'université aussi. Après la nationalisation de l'enseignement, les facultés de théologie sont devenues des Académies de théologie, appartenant à telle ou telle Église, la faculté de médecine s'est transformée en une université indépendante. On a donc tiré les conséquences structurelles de la spécialisation, mais la réforme ne devait pas s'arrêter là. Une conception nouvelle de la culture universitaire devait être élaborée.

Ainsi, on a essayé de rapprocher l'enseignement supérieur des exigences de la pratique, on s'est proposé de chasser l'idéologie réactionnaire qui y avait régné, on a voulu créer une atmosphère démocratique dans les rapports entre professeurs et étudiants. Ce qui a servi le plus le processus de

démocratisation à cette époque, c'était l'organisation des cours de soir et de l'enseignement par correspondance: elle a permis à des milliers et des milliers de personnes de faire des études supérieures qu'ils n'avaient pas été en mesure de poursuivre auparavant à cause de la discrimination économique, sociale ou politique.

Après 1945, la connaissance du marxisme fut une réelle découverte pour les intellectuels hongrois. Le caractère matérialiste du marxisme, son historicité, son objectif (changer la réalité sociale) — ont exercé un attrait considérable sur une jeunesse avide de faire quelque chose de nouveau et aussi sur les professeurs. Cela ne veut pas dire que tous les enseignants l'aient accepté. Même après vingt ans de transformation sociale, on a un pourcentage très élevé de professeurs sans-parti et de non marxistes.

Les résultats de cette première période sont indéniables, mais des fautes ont été commises. Ainsi, un esprit praticiste s'est imposé qui a amené un appauvrissement des programmes, l'introduction de méthodes pédagogiques proches de celles de l'enseignement secondaire, la dépréciation de la recherche scientifique. La diffusion du marxisme s'est faite sous sa forme dogmatique, avec des déformations et des simplifications, ce qui, dans la crise survenue après 1953, a beaucoup contribué au chaos idéologique.

En 1961, on a procédé à une réforme générale de l'enseignement, l'enseignement supérieur y compris. Les principes qui ont présidé à cette réforme sont les suivants: rapprochement de l'enseignement et des besoins de l'économie nationale et de la vie culturelle et scientifique; modernisation des connaissances à transmettre, c'est-à-dire sélection plus juste, tenant compte de l'évolution scientifique, et renouvellement et enrichissement de l'enseignement du marxisme, apte à contribuer à la formation d'une conception adéquate du monde des jeunes spécialistes. Ainsi, on a procédé à la différenciation plus poussée des programmes et à un choix plus scientifique des thèmes à traiter. On a assuré une place plus large à l'initiative et au goût personnel du professeur et de l'élève. On a cherché à développer l'enseignement de l'histoire de la philosophie, de la psychologie, de la sociologie, de l'éthique, de l'esthétique, de la pédagogie, etc. En général, un libre esprit de discussion s'est instauré, qui a permis la formation de plusieurs courants dans la même discipline. Le caractère pratique de l'enseignement a beaucoup gagné grâce à l'extension des séminaires ou exercices pratiques, aux stages organisés sur le terrain, à l'utilisation de la cinquième année d'études à l'initiation au travail pédagogique ou scientifique.

Peut-on être content des résultats obtenus? On est loin de le croire. Nous pensons que l'université doit procéder sinon à une révolution, du moins à une réforme permanente. En effet, en ce qui concerne les connaissances, nous nous heurtons toujours à la difficulté qu'on appelle chez nous « maximalisme ». Les progrès de la science accumulent des donnés et des connaissances nouvelles, ce qui devrait imposer une sélection continue de la matière; or, notre enseignement, le plus souvent, ne fait qu'ajouter les choses nouvelles aux anciennes et il excelle par son caractère pseudo-

encyclopédique. Un autre problème se présente à propos de l'orientation générale: nous sommes de plus en plus convaincus que l'université, surtout dans les deux premières années, devrait contribuer à la « formation fondamentale » des étudiants et que la spécialisation ne devrait intervenir qu'après ces études. Un troisième problème regarde la formation de la personnalité. De ce point de vue, il est absolument nécessaire d'établir des rapports plus étroits entre les diverses sciences, pour tenter de donner une vue synthétique du monde, suivant en cela la tendance de l'évolution scientifique qui ne va pas uniquement dans le sens de la différenciation, mais aussi dans celui de l'intégration et répond aux besoins d'humanisation d'une société menacée d'aliénation.

Pour réaliser ces tâches, il faut procéder non seulement à une réévaluation permanente de la conception de contenu de l'enseignement universitaire, mais aussi à une révision plus radicale des méthodes pédagogiques. Nous pensons que ce sont surtout les exercices pratiques qui peuvent favoriser un type d'enseignement intensif. Évidemment, on ne peut pas se passer des cours magistraux, mais ceux-ci ne doivent pas faire étalage d'une érudition positiviste ou d'un essayisme fumiste, ils ont pour tâche d'attirer l'attention sur les tendances générales de l'évolution de telle ou telle discipline, sur les relations entre les différents phénomènes et sur les problèmes scientifiques à résoudre. Il faut aussi diminuer le nombre des heures que les étudiants doivent passer à l'université en fréquentant les cours et en assistant aux exercices pratiques qui, chez nous, au moins en principe, sont obligatoires. Le nombre de ces heures atteint aujourd'hui dans certaines spécialités 36 à 38 par semaine; ces derniers temps, dans beaucoup de facultés on est revenu à 25. Cette réduction permet aux étudiants de consacrer plus de temps au travail individuel, condition fondamentale d'un relèvement du niveau de la formation intellectuelle et aussi d'une bonne spécialisation. Ce changement de méthodes ne peut se faire qu'en assurant certains facteurs objectifs à la fois. On a besoin de bibliothèques et de laboratoires bien équipés, de nouveaux locaux et d'un personnel enseignant plus nombreux.

2. LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE: SON RETARD ET SES POSSIBILITÉS

Passons maintenant à la recherche scientifique qui se fait dans le cadre de l'université. Jusqu'à ces dernières années, cette activité fut reléguée à l'arrière-plan — surtout dans certaines disciplines et dans certaines facultés et chaires. Cela s'explique, d'une part, par l'accroissement du nombre des étudiants et par l'accumulation des tâches pédagogiques, mais aussi, d'autre part, par une répartition du travail d'ordre plus général, que nous considérons comme de plus en plus nuisible. En effet, après 1949, l'Académie des Sciences a commencé à fonder des instituts, d'abord surtout dans le domaine des sciences naturelles, puis aussi dans celui des sciences sociales et humaines. On ne peut guère nier que l'efficacité de ces organisations est

de beaucoup supérieure à celle des établissements d'enseignement supérieur dans certains domaines de la recherche, surtout en ce qui concerne les travaux collectifs. Tout cela ne justifie pas une limitation de la recherche universitaire qui fut imposée dans certains domaines, limitation qui d'ailleurs, il faut bien le dire, ne fut jamais générale, puisqu'un nombre assez important de chaires de sciences naturelles ont poursuivi leurs travaux avec l'aide de l'Académie. Cependant, la majorité des enseignants n'avaient d'autres possibilités que de préparer une thèse de candidat ou de docteur ès lettres ou ès sciences, degrés scientifiques qui déterminent aussi l'avancement. Selon une statistique officielle, ce n'est que 20% du temps de leur travail que les enseignants peuvent utiliser aux activités de la recherche. Ce chiffre n'est que très approximatif: l'activité pédagogique interrompt souvent le travail scientifique et diminue son degré d'efficacité.

Nous croyons que l'université ne peut pas résoudre ses tâches pédagogiques si les enseignants ne s'occupent pas d'une façon active des problèmes scientifiques de l'heure. Le travail de modernisation et de sélection des connaissances peut-il se faire sans qu'on soit en permanence au courant des résultats nouveaux, sans qu'on puisse expérimenter soi-même les méthodes récemment inventées? Le recrutement des nouveaux chercheurs se fait, qu'on le veuille ou non, à l'université. Les enseignants peuvent-ils être indifférents à leur choix ou incapables de les orienter? Les chaires n'ont-elles pas de bons spécialistes qui peuvent aider à la solution des problèmes scientifiques et, un petit pays comme le nôtre, peut-il se permettre de créer, dans tous les domaines, des instituts académiques?

La question du développement de la recherche scientifique universitaire dépasse le cadre de l'enseignement supérieur. Partout dans le monde, dans les pays socialistes aussi, certains chercheurs ou des écoles et courants scientifiques ont tendance à s'assurer une situation de monopole dans le domaine d'une discipline donnée. Contre cette tentative, subjectivement compréhensible, mais objectivement nuisible, il faut trouver des remèdes institutionnels propres à favoriser la compétition et même la concurrence. Les résolutions prises récemment par le Comité central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois au sujet de la politique scientifique préconisent le développement de la recherche dans le cadre de l'université aussi.

3. STRUCTURE: DÉMOCRATIE ET EFFICACITÉ

Notre système universitaire a été de tout temps très centralisé, mais ces traditions ont été poussées à l'extrême par une politique dogmatique. Certains changements sont intervenus depuis, mais la structure, dans son essence, est restée la même. Ainsi, c'est le Conseil des ministres ou le ministre de l'Éducation nationale qui nomme les principaux fonctionnaires de l'université.

Les professeurs sont élus à vote secret, mais ils sont également nommés — sur la base de cette élection — par le Conseil des ministres. Les chargés

de cours (*Privatdozent*) sont nommés par le ministre, les maîtres-assistants et les autres enseignants (assistants, etc.) par le recteur. Au près du recteur, fonctionne un conseil universitaire, composé des vice-recteurs, des doyens, d'un certain nombre de professeurs. Au près des doyens, on a des conseils de facultés, composés des responsables de toutes les chaires. Après la nationalisation, certaines mesures démocratiques ont été prises : les organisations sociales pouvaient déléguer leurs représentants dans les différents conseils, dans le conseil universitaire tout aussi bien que dans ceux des facultés.

Les programmes – bien qu'après consultations avec les autorités universitaires respectives – sont prescrits par le Ministère de l'Éducation. L'utilisation des sommes figurant au budget de l'université est liée à mille et une lois et décisions.

Un nouveau décret portant sur les statuts des établissements de l'enseignement supérieur prévoit une indépendance plus grande de l'université à l'égard des organes supérieurs. Ainsi, en matière de contenu de l'enseignement (programmes, examens, méthodes, etc.), c'est l'université qui sera compétente. Une représentation plus nuancée des diverses catégories d'enseignants et de la jeunesse sera admise dans les conseils de l'université, qui auront des membres élus. Certains fonctionnaires des établissements d'enseignement supérieur seront également élus, avant d'être nommés par le Conseil des ministres ou par le ministre. La gestion financière de l'université sera plus indépendante dans le cadre d'un budget déterminé.

L'unité de base de toute université est la chaire. Comme le nombre des étudiants varie, on peut avoir des chaires avec un personnel enseignant nombreux ou réduit, et, pour des raisons de spécialisation ou de tradition, on a plusieurs chaires pour la même discipline. Depuis quelque temps, une tendance de plus en plus forte se manifeste en faveur d'une meilleure coordination de l'activité des chaires qui s'occupent des mêmes secteurs de la science ou de disciplines apparentées. Une telle coordination est nécessaire au point de vue de l'enseignement tout aussi bien que de la recherche scientifique. Cependant, toute uniformisation dans ce domaine serait néfaste.

La Faculté des Sciences, par exemple, peut bien organiser des instituts au sens propre du mot qui coordonnent l'activité de plusieurs chaires, ayant des laboratoires et des bibliothèques communs. La situation de la Faculté des Lettres est beaucoup plus compliquée, la spécialisation y est plus poussée et les bases matérielles de la coordination sont plus restreintes. Nous procédons, à l'heure actuelle, à l'expérimentation d'une forme plus souple de coordination qui prévoit le groupement d'un certain nombre de chaires sous la direction d'un conseil composé des enseignants et des représentants des organisations sociales, qui a pour tâche la discussion des programmes de l'enseignement et des plans de recherche scientifique. Certains veulent attribuer à ces conseils des compétences plus grandes dans le choix du personnel et dans la solution des problèmes financiers.

4. ÉTUDIANTS: PROBLEMES ET SOLUTIONS

La tâche essentielle de l'université est de former des spécialistes qui puissent contribuer au progrès de la science, de l'économie, de la vie culturelle, en individus conscients de leurs problèmes personnels et de ceux de la collectivité. Outre la transmission des connaissances et l'éveil de l'intérêt pour la recherche scientifique, l'université a donc pour tâche d'aider à la formation de l'individu en tant qu'être humain et non pas seulement en tant que spécialiste. Avant d'aborder ce problème, jetons un coup d'œil sur la situation de l'étudiant dans l'université hongroise.

Comme dans tout pays du monde, l'évolution de la science et de la société a amené chez nous aussi une augmentation considérable du nombre des étudiants. A l'heure actuelle, on compte neuf fois plus d'étudiants qu'en 1938: environ 90 000, étudiants inscrits aux cours du soir et à l'enseignement par correspondance compris. En 1937-1938, on n'avait que 16 établissements d'enseignement supérieur, aujourd'hui, plus de 90. A côté d'universités et d'écoles supérieures, où la durée de formation est de 4 à 5 ans, on a commencé à fonder des écoles techniques professionnelles supérieures qui ont un programme d'études étalé sur deux ou trois ans. Tous ces facteurs ont amené l'accroissement de l'effectif du personnel enseignant qui est passé de 1 700 à 9 000.

Ce sont des caractéristiques qui, malgré certaines différences, se retrouvent dans tous les pays plus ou moins développés. Cependant, le changement de la structure sociale a amené chez nous des transformations spécifiques de l'enseignement supérieur. Ainsi, l'État socialiste, qui organise la vie économique et culturelle sur la base de plans préétablis, propose aux jeunes sortant de l'université des débouchés assurés. La planification dans ce domaine se fait de la façon suivante: l'Office du Plan calcule, sur la base des indices du développement des diverses branches de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, du service public et des autres secteurs, le nombre des spécialistes, dont on aura besoin dans un avenir prévisible, c'est-à-dire dans 15 ou 20 ans, il communique ce chiffre aux ministères respectifs qui, à leur tour, répartissent le contingent parmi les établissements de l'enseignement supérieur.

L'université est accessible à tous au point de vue social, politique ou financier, mais la planification impose un examen d'entrée par lequel un grand nombre de candidats sont éliminés dès le début.

Quels sont les critères de l'admission? On tient avant tout compte du résultat obtenu par l'élève dans l'enseignement secondaire, résultat qui compte pour moitié dans l'admission. A l'examen d'entrée, il y a un écrit et un oral, qui, par leur caractère, sont proches d'une *Intelligenzprüfung*. Ces derniers temps, on emploie même des tests pour avoir des renseignements aussi riches que possibles sur les capacités du candidat. Dans le jury figurent, outre les enseignants, nommés par le doyen, les représentants de l'organisation du parti de l'établissement et ceux de l'organisation de jeunesse. L'étudiant refusé peut faire appel au recteur de l'université ou au ministre



Bertalan Pór: En avant, pour nos femmes et nos enfants! 1919.



Róbert Berény: Aux armes! Aux armes! 1919.

Béla Uitz: Engageons-nous dans l'Armée Rouge. 1919.



pour demander la révision de la décision. Il faut dire que le nombre des candidats refusés est assez élevé, surtout dans certaines sciences qui sont très à la mode; dans d'autres, par contre, il est insuffisant. C'est une meilleure orientation professionnelle qui peut remédier à ce mal, à quoi on s'applique depuis quelque temps.

L'examen d'entrée étant sévère, le nombre des étudiants éliminés au cours des années universitaires est assez faible. C'est un problème qui nous inquiète, car le meilleur système d'examen ne peut garantir le choix des étudiants les plus doués. On commence à prétendre qu'il faudrait admettre un nombre plus élevé de candidats, afin de pouvoir les observer au cours des études universitaires, et cela d'autant plus que le problème des débouchés n'est pas résolu d'une façon absolument satisfaisante. En effet, la planification des besoins ne peut être que très approximative dans certains domaines et les désirs personnels entrent souvent en conflit avec les possibilités. Jusqu'à ces derniers temps, tout étudiant, ayant obtenu son diplôme, devait recevoir un poste plus ou moins correspondant. Il y a deux ans, on a introduit le système des concours, ce qui veut dire que les postes vacants sont annoncés et que les étudiants posent leur candidature et viennent en concurrence avec des gens plus âgés et plus expérimentés. Le nombre des postes offerts est en général suffisant, mais il ne correspond pas toujours aux capacités ou aux goûts des jeunes. Il est, par exemple, inévitable que les étudiants, dont les parents habitent Budapest, refusent des postes qui leur sont offerts en province. Le système est donc loin d'être parfait, mais, par là, on évite au moins un chômage intellectuel massif, dû à une mauvaise prospection et à une organisation impropre à satisfaire les besoins sociaux.

Un des éléments essentiels de la démocratisation de l'enseignement supérieur est le changement de la composition sociale des étudiants. Avant la guerre, il n'y avait que 3,5 % de fils d'ouvriers et de paysans parmi eux. Après la libération, le mouvement des collèges populaires a cherché à recruter des étudiants parmi les jeunes ouvriers et paysans et il les a aidés par tous les moyens possibles. Ce mouvement a contribué à la formation d'une nouvelle couche d'intellectuels qui a pris part d'une façon active à l'édification de la société nouvelle. En 1949, en condamnant certaines manifestations d'avant-gardisme de ce mouvement, on a procédé à sa liquidation, ce qui a créé plus tard des difficultés de recrutement et de formation. Il est vrai qu'après cette date, par des mesures gouvernementales, on a réussi à augmenter d'une façon considérable le nombre des étudiants défavorisés, mais les conditions collectives et intellectuelles nécessaires à leur éducation n'étaient pas toujours assurées. Après 1949, on a prévu le pourcentage des étudiants admissibles venant des diverses catégories sociales et, ainsi, on est arrivé à un chiffre de 55 % de fils d'ouvriers et de paysans, y compris ceux d'anciens travailleurs manuels devenus entre-temps des fonctionnaires. Le principe même d'assurer une proportion juste aux catégories sociales défavorisées a servi la justice et a permis un choix plus riche de personnes douées. Le développement de la société et le changement de la politique ont entraîné, il y a six ans, l'abolition de ce système de sélection: à l'heure

actuelle, on ne prescrit plus le pourcentage des différentes catégories sociales à l'examen d'entrée et tout étudiant peut être reçu sur la base de ses résultats et de son attitude humaine. Cependant, cela ne veut pas dire que, dorénavant, les fils d'ouvriers et de paysans ne doivent pas être aidés dans leurs études. En effet, on ne peut guère nier que dans un milieu ouvrier ou paysan — malgré les progrès obtenus au point de vue de la culture générale — les conditions de formation soient moins favorables que dans les milieux intellectuels. L'Organisation des Jeunesses Communistes a la tâche particulière de veiller à ce que cette aide soit accordée et elle organise, surtout dans les écoles secondaires, des cours et des séminaires à cette fin. A l'heure actuelle, nous avons dans l'enseignement supérieur 38% de fils d'ouvriers et de paysans, qui sont effectivement des enfants de travailleurs manuels. La répartition de ces étudiants diffère suivant les types d'université ou d'école supérieure. Leur nombre est plus grand dans les établissements de caractère technique ou agricole et plus faible dans les autres. Par exemple, à l'Université Eötvös de Budapest, où nous avons une faculté de droit, de lettres et de sciences naturelles, ce chiffre s'élève à 25 %. L'opinion publique est extrêmement sensible à ce problème et l'on ne peut pas dire que cette dernière expérience ne soit pas discutée.

Une autre caractéristique de notre système d'enseignement supérieur est l'aide matérielle quasi générale qu'on accorde aux étudiants. En 1966-67, 92,4 % d'étudiants des cours normaux (c'est-à-dire de la journée) ont reçu une aide quelconque de l'État. Près de la moitié de ces 50 mille étudiants ont été hébergés dans les collèges, à peu près 80 % d'entre eux ont pris leurs repas dans les restaurants universitaires. Près de 50 % des étudiants reçoivent des bourses dont le montant (150 à 1 000 Ft) est défini sur la base de la situation sociale des parents et sur celle des résultats obtenus par l'étudiant au cours de ses études. Ainsi, le montant de la bourse varie, mais elle couvre les besoins primordiaux. Certains étudiants mariés ou dont les parents vivent dans des circonstances particulières ont des difficultés financières qu'on essaye de résoudre par une aide spéciale. Ajoutons à tout cela qu'à peu près 20 % des étudiants reçoivent la « bourse sociale » accordée par une usine ou une coopérative agricole avec l'obligation, après leurs études, de travailler pendant un certain temps chez leurs « protecteurs ». Un nouveau décret a quelque peu changé ce système mettant l'accent sur le travail de l'étudiant au point de vue de l'aide qu'on lui accorde. Ainsi la somme de l'allocation sociale a diminué et celle de la bourse d'études a augmenté. Nous sommes aux premières expériences qui ne nous permettent pas de tirer des conclusions. Une chose est certaine : la différenciation du point de vue du travail s'est imposée.

La vie politique et culturelle des étudiants est organisée. Près de 90 % d'entre eux sont membres des Jeunesses Communistes, qui a une section spéciale d'étudiants et qui cherche à faire participer les jeunes à la vie politique et sociale du pays, qui aide leur orientation et se charge aussi des tâches syndicales, de la défense des intérêts. Ainsi, dans l'attribution des diverses prestations et bourses, elle joue un rôle décisif, l'appareil de l'univer-

sité ne faisant que le travail administratif dans ce domaine. Les institutions culturelles des jeunes reçoivent une subvention de l'université, elles sont gérées par les directeurs nommés par les recteurs, mais leur activité est organisée par les étudiants. C'est ainsi qu'ils ont leurs orchestres, leurs chœurs, leurs ensembles théâtraux, leurs cercles de peinture et de sculpture, leurs clubs de cinéma, etc. Ils organisent aussi des cercles d'études dans les diverses disciplines, dirigées surtout par les jeunes enseignants. Les meilleurs travaux qui y sont présentés et discutés sont publiés. Les représentants de l'organisation de jeunesse sont membres des divers conseils et ils ont le droit d'y intervenir et d'exposer leur point de vue. Leur rôle est décisif dans l'attribution des allocations, des bourses et d'autres avantages économiques aux étudiants. On est en train de discuter de l'élargissement de leur participation à l'élaboration des programmes, des conditions d'examen, du travail pratique, etc. Dans les foyers, auprès du directeur nommé par le recteur, fonctionne un conseil d'étudiants qui organisent la vie intérieure de chaque institution.

On peut se demander pourquoi la jeunesse estudiantine hongroise n'a pas bougé au moment où, dans toutes les autres universités du monde, on a assisté à des mouvements de protestation de caractère d'ailleurs fort divers. On pourrait répondre que les expériences historiques du peuple hongrois avaient suggéré la prudence ou la résignation. Je ne crois pas que l'histoire soit toujours un maître de philosophie sceptique ou de conformisme, surtout s'il s'agit de la jeunesse. Je pense que d'autres facteurs plus convaincants ont joué en ce sens, au moins dans le cas des éléments les plus actifs. D'abord, une conception ouverte de l'édification de la nouvelle société qui, ces derniers temps, s'est manifestée par la réforme de la gestion économique, mesure d'une importance primordiale, affectant aussi la vie politique et culturelle du pays. La réforme de l'enseignement de 1961 et les initiatives prises depuis ont démontré que l'université elle-même ne veut pas se cramponner non plus à des conditions et à des structures périmées. Cela veut dire que, dans cette atmosphère de réformes, la jeunesse universitaire ne se présente pas comme une couche sociale isolée.

Cette jeunesse veut se préparer à sa profession, elle veut vivre dans une société économiquement et techniquement développée, mieux organisée et plus démocratique, et réaliser dans ce cadre son bonheur personnel. Le dosage de ces objectifs est fort différent d'un étudiant à l'autre, mais on ne peut guère nier que, pour la majorité, la volonté de progresser est inséparable de la nécessité de se préparer d'une façon convenable aux tâches futures qui les attendent dans une société en transformation permanente.

Une analyse plus détaillée pourrait donner une image plus nuancée de l'attitude politique de la jeunesse universitaire hongroise, mais ces quelques indications suffisent – je crois – à expliquer les différences qui existent entre les mouvements universitaires de l'Europe occidentale et entre la situation des étudiants en Hongrie.

BIBLIOGRAPHIE

J. Fekete: « Public Education in the Last 25 Years ». *The New Hungarian Quarterly*, Summer 1970, 94–107.; *L'Enseignement supérieur en Hongrie*. Tankönyvkiadó, Budapest, 1968.; *700 ans d'enseignement supérieur en Hongrie*. Budapest, 1970.; I. Fodor: *L'Université et les étudiants, France–Hongrie 1970*.; T. Erdey–Grúz: «L'Enseignement supérieur et la recherche scientifique». *Nouvelles Études Hongroises*, 1968.; sur la nouvelle direction dans le domaine des sciences v. *Synthèses*, mai 1970 et *Nouvelles Études Hongroises*, 1971.

A la mémoire de la République Hongroise des Conseils

Société et nation au temps de la République Hongroise des Conseils

Il y a cinquante ans, plus précisément le 21 mars 1919, que fut constituée la République Hongroise des Conseils, par la voie pacifique, sans effusion de sang. De par son caractère, la révolution socialiste, qui a créé le nouveau pouvoir politique, était aussi une révolution internationale. Moralement et militairement aussi, elle fournit une aide à la révolution soviétique de Russie, en accélérant en même temps l'épanouissement des forces révolutionnaires à un échelon international. Mais son caractère international devint tout particulièrement manifeste par la preuve qu'elle fournissait d'une révolution prolétarienne détachée de tout jeu du hasard et de tout intérêt local: elle ne fut pas réduite à la Russie. Au dire de Lénine: « Si, jusqu'à nos jours, le pouvoir soviétique n'a vaincu qu'en deçà de notre pays, parmi les peuples appartenant à l'ancien empire russe, si, jusqu'à nos jours, les hommes de courte vue et pour qui il est particulièrement difficile d'abandonner leur vieille mentalité habituelle (même s'ils faisaient partie du camp des socialistes); si ces gens pouvaient penser que ce tournant inattendu vers la démocratie prolétarienne-soviétique a été suscité exclusivement par les circonstances spéciales à la Russie; et quand dans les particularités de cette démocratie se reflètent, comme en quelque miroir grossissant, les vieilles particularités de la Russie des tzars; si une telle opinion pouvait jusqu'ici tenir, à l'heure actuelle, elle s'est trouvée entièrement fausse. »¹

La Hongrie du mois de mars, à la faveur d'une révolution démocratique bourgeois relayée elle-même, en moins de cinq mois, par une révolution socialiste, a fourni aussi une réponse objective à la question de savoir laquelle des ailes politiques répondait convenablement, dans le mouvement ouvrier international, aux intérêts du prolétariat, c'est-à-dire aux intérêts effectifs de la nation. La thèse notamment, selon laquelle ce fut, depuis la formation de l'impérialisme, la liquidation de l'ordre bourgeois que l'histoire européenne a mise à l'ordre du jour, ainsi que, parallèlement, la préparation de la classe ouvrière à la lutte pour le pouvoir, cette thèse a été ap-

¹ Œuvres de Lénine, tome 29, éd. Szikra, 1953, p. 222.

prouvée, en théorie plutôt que comme une nécessité pratique et politique. Même dans les pays qui connurent leur révolution bourgeoise à la fin de la guerre, la direction opportuniste du mouvement ouvrier ne concevait pas la transformation démocratique comme une étape ni comme une condition préalable de la lutte pour la réalisation immédiate de la dictature du prolétariat. Dans ces pays, la tâche stratégique n'a pas été identifiée à une lutte impérieuse pour créer les conditions du passage vers la révolution socialiste, lutte qu'on devait commencer le lendemain même de la révolution bourgeoise. Cette mentalité persistait même dans les pays où la révolution bourgeoise s'est faite contre la bourgeoisie, et où, au début, les conditions objectives furent antibourgeoises.

Par contre, la révolution socialiste de Hongrie a montré avec une évidence absolue que la dictature du prolétariat est un produit inéluctable des contradictions du régime impérialiste, et que, ce qui découle des précédents, le parti ouvrier qui, sur le sol de l'impérialisme, au sens stratégique, vise à la stabilité de la démocratie bourgeoise, parvient nécessairement à trahir la classe ouvrière et la nation, en conséquence du fait que la démocratie et le problème de l'évolution démocratique, par suite du caractère de l'impérialisme et de la contradiction fondamentale, sont devenus, sur le plan objectif, le problème de la lutte entre la contre-révolution et la dictature du prolétariat.

Le mois de mars en Hongrie reflétait en même temps, et cela d'une façon absolue, le contenu national et international de la révolution prolétarienne, les liens étroits entre les deux, leur unité, leur enchevêtrement. Car, d'une part, les États impérialistes de l'Entente furent un danger immédiat pour l'existence nationale de la Hongrie; par conséquent, le patriotisme a joué un rôle important dans la démission du gouvernement Károlyi-Berinkei, représentant les intérêts démocratiques de la petite-bourgeoisie, d'autre part, la Hongrie était un petit pays où le socialisme et l'indépendance nationale devaient être associés dans un processus identique, dont la stabilité dépendait des forces révolutionnaires internationales, du sort de la révolution internationale, avant tout de l'alliance avec la Russie soviétique.

La révolution hongroise fut, comme nous venons de le dire, le résultat des processus qui avaient lieu dans l'impérialisme international, mais elle fut en même temps un produit inévitable des contradictions qui se signalèrent dans la société hongroise. Le nouveau gouvernement révolutionnaire qui s'est constitué sous le nom de Conseil Gouvernemental Révolutionnaire — le Directoire —, fut l'expression des phénomènes suivants: en Hongrie, la démocratie bourgeoise était incapable de lever les obstacles qui se dressaient devant l'évolution nationale, les tentatives, donc, d'introduire un régime fondé sur la démocratie bourgeoise ne pouvaient être que temporaires, que seule la rencontre extraordinaire des circonstances historiques et des forces en présence a permis de faire. Le nouveau gouvernement a aussi apporté le témoignage d'une révolution prolétarienne, seule capable de créer les conditions objectives pour la solution effective des problèmes

sociaux et des contradictions en Hongrie. C'est que, par rapport à l'évolution nationale, l'histoire a posé ses conditions de la manière suivante: la révolution démocratique bourgeoise évoluera en une révolution socialiste, sinon, un régime ne tardera pas à s'installer, plus réactionnaire que celui d'avant octobre 1918. Ainsi, le 21 mars 1919 est devenu l'héritier des tâches dont dépend l'évolution d'une nation et dont la réalisation a dépassé les limites d'une révolution démocratique bourgeoise. En conséquence de tout cela, la dictature du prolétariat n'était pas l'expression exclusive des intérêts du prolétariat. Elle était une nécessité nationale. La révolution de mars fut une révolution non seulement internationale, mais populaire et nationale au plus haut point, elle fut le résultat de processus objectifs, ainsi que le moyen de satisfaction de besoins objectifs, et comme telle, elle traduisait une situation objective dans laquelle les intérêts de la classe ouvrière, de même que ceux de l'évolution nationale devenaient entièrement identiques, ce qui veut dire qu'aucune véritable évolution nationale, dans le stade de l'impérialisme, ne saurait se concevoir sans la classe ouvrière.

Le front qu'on a opposé à octobre 1918 a donc signalé, d'une part, la maturité de la classe ouvrière, son aptitude à être la classe dirigeante de la nation, à assumer un rôle conforme à la place qu'elle occupait objectivement dans la société capitaliste, de même qu'à s'orienter dans la problématique complexe qu'offraient les circonstances spéciales de la société hongroise. Le moment en question signalait aussi le fait que la reconnaissance de ce rôle, de la part d'autres classes, s'est effectuée, volontairement ou involontairement.

La reconnaissance, de même que la réalisation de ce rôle de premier plan qui incombait à la classe ouvrière, ne se sont, naturellement, pas effectuées du jour au lendemain, et elles ne furent pas exemptes de contradictions. C'est que le processus, pendant lequel les ouvriers sont parvenus à se constituer en classe, exigeait plusieurs dizaines d'années, c'est ainsi que la grande-bourgeoisie, cette seconde classe dominante qui s'était constituée vers le tournant du siècle, a créé, en alliance avec la classe des grands propriétaires, un État bourgeois, conservateur et anti-démocratique, qui mettait un obstacle devant les libertés publiques, bourgeoises et démocratiques. Ce fut à peu près au même moment que, par suite du compromis austro-hongrois de 1867, plusieurs questions vitales de la société furent reléguées à l'arrière-plan de la lutte de classe, des couches importantes de la société, notamment la bourgeoisie moyenne, la petite-bourgeoisie, de même que les intellectuels, s'intégrèrent au système du dualisme, pour ne revendiquer, tout au plus, que certaines réformes libérales. En ce qui concerne les ouvriers, placés dans des circonstances sociales extrêmement pénibles, ils devaient lutter, depuis 1867, pour la reconnaissance de leurs droits économiques et politiques les plus élémentaires. Ils devaient faire la connaissance du marxisme, puis, tâche encore plus difficile, apprendre à l'appliquer aux circonstances spécifiques de la Hongrie. Au milieu des circonstances complexes où se trouvaient la société hongroise ainsi que le mouvement ouvrier international, ce processus ne pouvait aboutir à son

stade de réalisation qu'en passant par des étapes contradictoires. La situation fut aggravée par le seul parti ouvrier, le Parti Social-démocrate qui, dès avant la fin du siècle, avait gagné les eaux du réformisme. Ce tournant comportait un risque énorme. En Hongrie comme ailleurs, l'impérialisme s'accompagnait du raffermissement de la réaction, et de l'accroissement des antagonismes sociaux. Ainsi, toutes les questions non résolues, notamment l'autonomie nationale, le démocratisme, la question paysanne, le problème des nationalités, furent à nouveau mis à l'ordre du jour. Puisque ces questions ne pouvaient être résolues que par la voie de la révolution, l'action sociale de la classe ouvrière commençait à passer au premier plan. La bourgeoisie, notamment, par son point de vue politique, par le stade de son évolution, était inapte à assumer les tâches en question, voire même, par le rôle qu'elle jouait dans le régime au pouvoir, elle s'enfermait dans une fidélité au conservatisme, et une hostilité à la révolution. Pour ce qui est des autres classes ou couches de la société, elles s'opposaient à tout changement essentiel qui devait affecter le régime politique, cette réinstallation sociale vieille de quelques dizaines d'années, ou bien, par suite de leur rôle joué dans la société, et en conséquence de leur désorganisation, de l'insuffisance de la plate-forme politique, elles n'auraient pas pu se charger de répondre aux exigences que posait l'évolution objective de la société. Ce groupement des forces de classe, ainsi que les dimensions des tâches à assumer signalaient en même temps le fait que, sans recourir au marxisme, sans recourir à l'application juste du marxisme, aucune évolution positive ne saurait se concevoir dans la société hongroise, en d'autres termes: l'évolution positive de la nation hongroise, évolution conforme aux exigences de la société, évolution qui puisse satisfaire la société d'une part, et l'application du marxisme de l'autre, constituent une unité indivisible. Cela signifiait dans les circonstances d'alors, en dépit de la forme un peu simplifiée que nous donnons à notre analyse, que, quoique l'antagonisme du capital et du travail soit devenu fondamental dans la société hongroise, une structure politique antidémocratique s'étant maintenue, les tâches stratégiques immédiates furent liées à une nouvelle révolution démocratique. En vue du caractère de la révolution, la grande propriété, chargée de traits féodaux, a joué un rôle déterminant, en ce sens que la structure politique réactionnaire, à plusieurs égards mais non pas dans son ensemble, se joignait à la grande propriété, à l'évolution de celle-ci qui adoptait la voie prussienne; en ce sens aussi que la révolution démocratique, sans la paysannerie, ne pouvait aboutir qu'à un échec. La classe ouvrière, pour sa part, privée, du moins momentanément, du terrain démocratique, c'est-à-dire au moment où les rapports politiques « traditionnels » se dissolvent, comme ce fut le cas de la Russie entre février et juillet 1917, cette classe ouvrière ne pouvait pas revendiquer le pouvoir pour le prolétariat, dans l'espoir d'une victoire effective. Cependant, le régime au pouvoir traduisant l'alliance de la grande-bourgeoisie avec les grands propriétaires, la lutte menée pour cette transformation démocratique, à moins qu'elle ne tombât dans des inconséquences, ne pouvait se dérouler que sans la bourgeoisie et contre la bourgeoisie, pour devenir

ainsi, par la force des choses, une révolution déclenchée contre le grand capital. Une révolution fondée sur l'antagonisme du travail et du capital et que, par conséquent, on devait déterminer comme un chemin conduisant directement au seuil de la révolution socialiste. En d'autres termes, ce ne fut pas la démocratie bourgeoise « habituelle » ou « normale » qui fut mise à l'ordre du jour en Hongrie, mais une révolution plus populaire, plus démocratique, qui fit passer en même temps au premier plan la lutte menée pour la transition dans la révolution prolétarienne.

En examinant l'époque dans ces rapports, on doit constater avec évidence que la responsabilité du Parti Social-démocrate est devenue plus grande, l'importance de la politique exercée par ses dirigeants fut augmentée dès les premières années de notre siècle, car cette politique, qui se prétendait marxiste, et qui était la politique du parti de l'extrême-gauche en Hongrie, devait refléter le marxisme, et, ce qui revient au même, reconnaître les tâches effectives, et procéder à leur solution. Il est vrai qu'en 1903, le Parti Social-démocrate a précisé sans équivoque que c'était « la première fois que l'évolution crée les conditions préalables de la liquidation de l'oppression millénaire et de l'exploitation... Les antagonismes de classes deviennent de plus en plus aigus... un nouveau régime social devient nécessaire... » et que, pour ce qui est de la tâche historique, le prolétariat « ne pourra l'accomplir qu'en faisant la conquête du pouvoir politique ».²

Cependant, il était loin de comprendre le caractère révolutionnaire de la transformation démocratique, les conditions et les moyens de sa solution, son rapport étroit avec la révolution socialiste. Il est vrai qu'au cours de ses luttes économiques et politiques, le parti touchait à de nombreuses questions importantes, mais, d'une part, il se mouvait sur un terrain étroit, d'autre part, cette lutte ne s'intégrait jamais à une conception générale, exigée non pas par la situation tactique et stratégique, mais par l'établissement des premiers fondements d'une société socialiste, dont la nécessité, du reste, a été approuvée aussi par les sociaux-démocrates. Le peu de fermeté scientifique qui se manifestait fréquemment dans la direction exercée par les sociaux-démocrates, se mêlait en même temps à de nombreux buts positifs qu'ils s'assignaient, à une critique sincère exercée vis-à-vis des abus sociaux, critique dans laquelle, plus d'une fois, l'esprit révolutionnaire des ouvriers jouait aussi un certain rôle, indépendamment des intentions de leurs dirigeants. Sur le plan tactique, on y voyait, parallèlement aux éléments constructifs, une méconnaissance des forces en présence, des démarches tactiques erronées, la mise au premier plan des moyens inadéquats, ainsi que, par suite de la conception non scientifique de la tactique, un penchant à abandonner ses propres principes et à accepter des compromis.

Il est indubitable que cette direction politique empêchait, dans une forte mesure, la classe ouvrière de comprendre ses vraies tâches sociales, ainsi que la vérification définitive du fait que des forces différentes, depour-

² *A magyar munkásmozgalom történetének válogatott dokumentumai* [Documents sélectionnés pour servir à l'histoire du mouvement ouvrier en Hongrie], dans ce qui suit: DSHMOu, tome 3, Budapest, 1955, éd. Szikra, pp. 138-139.

vues de tout ce qui caractérise les sociaux-démocrates, mais représentant, dans certaines circonstances historiques, un certain point de vue positif, n'expriment pas la solution réelle des contradictions sociales.

Ni au début de notre siècle, ni dans les années 1910, ni pendant la première guerre mondiale, la direction du Parti Social-démocrate n'a été à la hauteur de sa tâche. Il a efficacement contribué à la tentative qui s'est faite, après la victoire de la « Révolution des roses d'automne », pour réaliser un régime démocratique petit-bourgeois, sous la direction du gouvernement démocratique petit-bourgeois qui s'était formé avec la collaboration du Parti Social-démocrate.

Octobre, cependant, quoique de façon particulière et ambiguë, a bien montré qu'un changement positif s'était effectué dans l'ordre traditionnel de la société. Le caractère bourgeois du régime n'a pas été supprimé, mais les proportions ont été déplacées dans le pouvoir politique : dans le gouvernement, le plus démocratique jusqu'alors dans l'histoire du pays, prenaient part des partis qui ne représentaient pas, d'une façon générale, le règne de la grande propriété et du grand capital, mais, au dire de Béla Kun : « le régime de la propriété privée, au sens général du terme ».³

L'avènement du Parti Social-démocrate au gouvernement ne signifiait certes pas l'avènement politique de la classe ouvrière, le fait cependant que la révolution était réalisée en dépit des partis bourgeois et de la direction sociale-démocrate, et que le Parti Social-démocrate s'est vu obligé d'entrer dans les remparts du gouvernement, signalait un changement fondamental dans la situation sociale et politique de la classe ouvrière. Avec la victoire de la révolution, avec la proclamation de la République, quoique temporairement et pour un court espace de temps, la classe ouvrière s'est élevée au rang de classe dirigeante de la nation, et, en dépit de la remise du pouvoir, en dépit de la politique exercée par le Parti Social-démocrate, on ne pouvait plus faire abstraction de la volonté de la classe ouvrière. Grâce à la solution révolutionnaire de la crise, et tout en maintenant les droits démocratiques, il était désormais permis de constituer une sorte de double pouvoir, puis, la possibilité était offerte de créer un nouveau parti révolutionnaire, le Parti des Communistes de Hongrie, ainsi que la possibilité, pour la classe ouvrière, d'assumer la tâche relative à l'élargissement de la révolution. La nécessité de cette dernière fut la conséquence, entre autres choses, du passage amorcé au stade suivant de la révolution.

Pendant la période d'octobre à mars, qui se faisait par plusieurs étapes, le mouvement et le groupement des forces de classe s'effectuaient par des processus contradictoires, où plus d'une fois les forces révolutionnaires devaient capituler, mais où, à la fin, la politique gouvernementale a dû succomber, quoique la politique gouvernementale, avec la politique menée par la direction sociale-démocrate, fut obligée d'accepter des modifications importantes. Puisque l'antagonisme fondamental est graduellement devenu l'antagonisme essentiel à l'intérieur de la société, et que le gouvernement

³ Béla Kun: *Válogatott írások és beszédek* [Choix d'écrits et de discours], tome 2, Budapest, 1966, p. 99.

était incapable de résoudre une seule grande question sociale, ce fut tantôt la contre-révolution, tantôt la dictature du prolétariat qui furent mises à l'ordre du jour.

Le pouvoir et la base illusoire du gouvernement ont assez vite disparu. Quand mars arriva, ni à l'intérieur, ni en dehors du pays, il ne disposait d'aucun appui susceptible de lui assurer pour longtemps le maintien de l'équilibre relatif des classes. Il ne fallait qu'une crise politique de quelque importance pour mettre en lumière l'inertie du gouvernement. C'était un gouvernement voué à l'échec. L'état de choses qui se présentait ainsi mit le Parti Social-démocrate aussi devant un dilemme. Ce fut la note, une sorte d'ultimatum, inséparable du nom du colonel français Vix qui, le 20 mars, exigea l'évacuation de territoires hongrois et qui produisit ainsi la crise empêchant le gouvernement de bénéficier d'un nouveau répit. Ce fut à propos de cet événement que la direction sociale-démocrate devait se décider: se ranger aux côtés du prolétariat ou, par son abstention, frayer, involontairement, la route à la contre-révolution. Le gouvernement n'osa ni refuser ni accepter la note, il démissionna pour céder la place aux sociaux-démocrates. Et ce fut la faillite de la politique de Károlyi. Le fait que le Parti Social-démocrate n'a pas osé prendre seul le pouvoir et que la direction sociale-démocrate accepta l'union avec le Parti des Communistes de Hongrie, signifiait aussi la faillite de la direction sociale-démocrate d'alors, tout en reflétant non seulement la justesse de la politique du Parti des Communistes de Hongrie, mais encore la conscience de la responsabilité de certaines personnes de la gauche et du centre du même Parti Social-démocrate.

L'union qui s'est établie entre les deux partis, fut précédée, comme on sait, par une lutte acharnée entre eux. C'est que la création du Parti des Communistes de Hongrie, le 24 novembre 1918, ne signifiait pas simplement l'avènement d'une nouvelle opposition en face du Parti Social-démocrate, mais une nécessité historique qui découlait des contradictions sociales que la politique gouvernementale d'alors était incapable de lever. Conformément à cet état de choses, le programme du Parti des Communistes de Hongrie, qui comprenait le passage immédiat vers la révolution socialiste, ainsi que la révolution elle-même, a donné réponse aux questions en suspens. Le Parti des Communistes de Hongrie était persuadé que ce processus ne pourrait se réaliser que dans la lutte contre le gouvernement, ainsi que contre la direction sociale-démocrate, par la conquête des conseils, et par le raffermissement du pouvoir des conseils, au détriment du gouvernement bourgeois. Ce point de vue était la conséquence de la situation effective, traduisant la différence entre deux conceptions diamétralement opposées, lesquelles découlaient des deux approches différentes des tâches stratégiques.

Tout cela, cependant, au bout d'un certain laps de temps, n'a plus exclu la possibilité, de la part du Parti des Communistes, d'un certain rapprochement éventuel entre les deux partis. Pour éviter la lutte fratricide, le Parti des Communistes tenait d'abord à ce qu'une scission se produisît à

l'intérieur du Parti Social-démocrate, tandis que, plus tard, il comptait sur la rupture que la direction sociale-démocrate devait faire avec le gouvernement bourgeois et la conception démocratique bourgeoise. Ce fut cette deuxième conception dont Vágó, le 8 janvier, a rendu compte à la séance du conseil ouvrier, au nom de la fraction communiste,⁴ réunion où l'on délibérait sur les modalités de la solution de la crise de janvier.

Comme conditions de la collaboration, le Parti des Communistes mit au point le texte que voici : « Lutte de classes contre l'État bourgeois, armement du prolétariat contre la contre-révolution de la bourgeoisie, occupation immédiate de la terre, par l'intermédiaire des conseils des agriculteurs pauvres. Introduction du contrôle ouvrier dans les grandes usines, première étape vers la direction ouvrière et la mainmise de l'État prolétarien sur les instruments de production... On doit incontinent réorganiser le conseil des délégués ouvriers de Budapest, en sorte que le parti devienne l'institution de classe du prolétariat, son organe de lutte et de pouvoir, et que le Conseil Ouvrier de Budapest convoque immédiatement le congrès des conseils ».⁵ En dépit de la décision prise par le Conseil Ouvrier, la coalition gouvernementale continuait à fonctionner et une série de provocations fut entreprise contre le Parti des Communistes. Le 11 février, le *Vörös Ujság* (Journal Rouge) rendit compte du projet de résolution, formulé le 7 février par la fraction communiste du Conseil Militaire de Budapest, réitérant le dessin de collaborer avec le Parti Social-démocrate. Le projet de résolution partit du fait que « L'organisation contre-révolutionnaire a atteint en Hongrie des dimensions qui autorisent désormais le prolétariat à proclamer la République en danger et de prendre des mesures exceptionnelles pour liquider la contre-révolution... » Pour y atteindre, il proposa la création d'une commission révolutionnaire centrale qui aurait dû être l'organisme central des forces armées, dans lequel des délégués auraient représenté le Conseil Ouvrier de Budapest, le Parti Social-démocrate de Hongrie et le Parti des Communistes de Hongrie. Enfin, le 13 février, quoique de façon vague, on parle déjà de la possibilité d'une collaboration, lors même où la dictature du prolétariat serait admise.⁶

Le Parti des Communistes comptait en même temps avec la possibilité que le juillet 1917 russe pourrait se répéter aussi en Hongrie,⁷ il prit donc des mesures pour que, dans les circonstances d'une éventuelle clandestinité, l'activité des communistes pût se maintenir. Et, en effet, lorsque le 20 février une partie importante des dirigeants communistes fut arrêtée, les organisations communistes continuaient à fonctionner, et la préparation de l'insurrection armée fut accélérée. En même temps, dans la direction du Parti Social-démocrate aussi, une activité plus intense était signalée de la part de certaines forces désireuses de dépasser la démocratie bourgeoise,⁸

⁴ *Népszava* [Voix du Peuple], 11 janvier 1919.

⁵ *Vörös Ujság* [Journal Rouge], 11 janvier 1919.

⁶ *Vörös Ujság*, 13 février 1919. « Comment faut-il exécuter la contre-révolution? »

⁷ *Vörös Ujság*, 28 décembre 1918. « Les vraies causes des crises gouvernementales ». PI. Arch. Collection de tracts II. 11/1919/1037.

⁸ Cf. par exemple : *Népszava*, 25 février 1919. « La séance du Conseil Ouvrier ».

et de se rapprocher des buts que se proposait le Parti des Communistes. Cela ne voulait pas dire encore que ces dirigeants étaient fermement engagés pour la dictature du prolétariat ou pour la fusion avec le Parti des Communistes. (Même après l'arrestation des dirigeants communistes, Landler et Hamburger tenaient des réunions d'usine consacrées à la justesse de ces conditions.) Cependant, leurs vues politiques, en rapport avec leur contact avec les masses, devenaient plus radicales, puis, le raffermissement du mouvement prolétarien en Allemagne influait sur eux, parallèlement au fait qu'une partie des masses ouvrières et des fonctionnaires désirait aussi la cessation de la lutte fratricide. Tout cela eut pour conséquence le rapprochement avec le Parti des Communistes, devenu un point de plus en plus important. C'est de ce point de vue qu'on doit évaluer la décision prise au début de mars par le Conseil Ouvrier et la direction du Parti Social-démocrate, invitant les ouvriers communistes à s'inscrire parmi les membres du Parti Social-démocrate. Cette décision n'était autre chose qu'un démenti opposé à la décision prise le 9 février par le Congrès du Parti Social-démocrate, excluant les communistes du parti ouvrier frère. Elle était en même temps la révision de la décision prise le 28 janvier par le Conseil Ouvrier, écartant des conseils ouvriers les communistes.⁹ Bien entendu, cette décision, ainsi que les articles qui la favorisaient, ne furent pas une solution, cependant, une lettre écrite le 11 mars par Béla Kun à Ignace Bogár,¹⁰ révèle qu'au moins une partie des dirigeants communistes laissa la voie libre à l'accommodement.

A cet égard, la lettre, écrite dans la prison, évoquait deux possibilités : ou l'accord avec l'aile révolutionnaire des sociaux-démocrates, ou la fusion avec le Parti Social-démocrate, si ce dernier n'hésite pas à adopter la conception de la dictature du prolétariat. Il est indubitable que cette conception du processus de réalisation de la révolution prolétarienne était différente de la tactique des bolcheviks. La différence se comprend aisément, étant donné que la conception hongroise découlait des circonstances qui formaient les composantes essentielles de la situation révolutionnaire en Hongrie. Nous devons retenir d'abord que, en ce qui concerne le processus de son évolution, la direction du Parti Social-démocrate de Hongrie accusait des différences aiguës, de sorte que, entre les masses ouvrières du parti et sa direction, l'antagonisme s'accroissait de plus en plus. Puis, la relation entre le Conseil Ouvrier de Budapest en fonction et la direction sociale-démocrate, de même que le rôle joué dans le gouvernement par le Parti Social-démocrate révélait une différence par rapport à la situation en Russie, de février à juillet. Et enfin, l'évolution rapide de la classe ouvrière peut apporter une crise révolutionnaire, qui est susceptible de contraindre la direction du Parti Social-démocrate à abandonner la politique menée jusqu'alors.

⁹ Cf. [sur ce qui vient d'être exposé : *Vörös Újság*, 30 janvier 1919. « Le masque est tombé », et. PI. Arch. Gy. 1-954.

¹⁰ « Lettre à Ignace Bogár ». Béla Kun : *A Magyar Tanácsköztársaságról* [A propos de la République Hongroise des Conseils]. Éd. Kossuth, 1958, pp. 139-148.

A peine 10 jours se sont écoulés depuis la lettre du 11 mars et la direction sociale-démocrate arrive, en effet, dans une situation qui ne lui permettait plus de continuer sa politique invétérée, ainsi que d'éviter la fusion de ce parti d'un effectif de 700 000 personnes avec le Parti des Communistes de Hongrie, comptant 30 000 membres. Cette situation était particulièrement en rapport avec l'attitude des masses importantes du prolétariat, lesquelles renièrent la direction officielle des sociaux-démocrates. La position des dirigeants de droite est devenue ainsi très théorique quant à l'influence à exercer sur la situation historique effective, malgré le fait qu'au point de vue organisation, le prolétariat n'a pas déserté le Parti Social-démocrate. Un facteur important a été constitué par l'aveu des partenaires gouvernementaux, selon lequel des positions politiques étaient devenues des positions illusives, aveu auquel s'ajoutait le fait que le gouvernement était incapable d'obtenir l'appui de la politique internationale. On pouvait, par contre, compter sur la révolution internationale, et la possibilité d'une alliance militaire directe avec la Russie soviétique n'était pas exclue non plus. Une telle alliance semblait être favorisée par la désorganisation des forces contre-révolutionnaires, dépourvues d'organisme dirigeant, lequel était en état de dissolution, et dépourvues aussi d'une plate-forme que les forces populaires auraient pu alimenter. C'est que les masses importantes de la paysannerie ont adopté les vues de la classe ouvrière. Il est vrai qu'une partie de la paysannerie prit une attitude d'indifférence, mais cette neutralité n'a pas permis aux paysans riches, hostiles à l'évolution révolutionnaire, mais faibles quant à leur position dans le village et leur organisation, de faire obstacle à l'aboutissement du processus révolutionnaire. Dans les différentes couches des intellectuels, la situation était identique. La petite-bourgeoisie était intacte de toute organisation, le gros de ses forces prenait une attitude d'attente.

Les mobiles qui ont contraint la direction du Parti Social-démocrate à accepter la plate-forme de la dictature du prolétariat, ont signalé, en même temps, que la nouvelle situation historique n'a pas déterminé la théorie chez une partie importante des dirigeants, tandis que leur pratique en demeurait intacte. Par contre, le point de vue, de même que l'attitude des forces de classes de la société hongroise traduisaient le fait que la révolution socialiste était une révolution nationale non seulement dans ses buts, mais encore en ce qu'elle rassemblait la forte majorité de la nation, pour remporter la victoire par l'alliance effective entre les éléments les plus vigoureux de la nation.

QUELQUES PARTICULARITÉS DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ EN FORMATION

Sur le plan de la lutte de classes, la période qui succède à la victoire de la révolution prolétarienne constitue une étape particulièrement spécifique de l'évolution. La prise du pouvoir par le prolétariat ne peut s'effectuer qu'au moment où la forte majorité de la population aperçoit avec évidence

que le programme pour lequel, et la tactique avec laquelle la lutte s'est déroulée pour le nouveau pouvoir étaient bons. Cependant, la prise du pouvoir ne crée qu'une condition préalable, selon laquelle toutes les conséquences qui découlent du pouvoir de type nouveau doivent être transplantées dans la pratique. C'est ainsi qu'on doit constituer, entre autres choses, la base économique du pouvoir politique, car les fondements du gouvernement effectif ne sauraient être formés qu'en second lieu.

Pour ce qui est des tâches qui se sont présentées à cet égard, la situation de la révolution socialiste hongroise était plus facile que celle de la révolution russe. Non seulement par le fait qu'elle avait la possibilité de puiser dans l'exemple et les leçons fournis par la révolution russe, mais aussi par le fait que la victoire remportée par la voie pacifique permettait la mise en pratique rapide des mesures révolutionnaires. Déjà le fait que, sur une échelle nationale, le régime des Conseils, de type nouveau, s'est réalisé sans choc notable et sans résistance, et que sa structure de classe correspondait en son essence aux exigences de la dictature du prolétariat, finit par créer la possibilité de répondre dûment à la tâche de l'administration. Il est vrai que dans les élections des conseils la liaison du principe territorial et du principe d'usine n'a pas été appliquée, et que de nombreux membres de l'ancienne bureaucratie, quoique dans un nouveau champ d'activité, continuaient à fonctionner dans la nouvelle administration, même en surnombre, dépassant le nombre requis des spécialistes et dont la majorité, sinon en résistance ouverte, du moins en conservant son ancienne idéologie et sa morale bourgeoise, n'ont pas cessé de déployer une certaine activité. Les autorités départementales étaient souvent très indulgentes sur le problème de la loyauté, ce qui augmentait l'indifférence par rapport aux affaires de la société. Une telle circonstance fut aggravée par l'inexpérience même des dirigeants révolutionnaires des conseils, et, pour ce qui était de l'acceptation des sacrifices révolutionnaires, les directoires manquaient d'unité. Différentes tendances freinaient ainsi le fonctionnement du nouveau régime. Bien sûr, la machine d'État, fonctionnant pendant la République des Conseils, traduisait en même temps le manque d'expérience indispensable que la période succédant à la révolution démocratique bourgeoise était incapable de fournir. Elle traduisait aussi les antagonismes à l'intérieur du parti, ainsi que la situation difficile où se trouvait la République des Conseils sur le plan tant intérieur qu'international. Les faits et les données prouvent cependant qu'en dépit des contradictions qui se manifestèrent, la majorité des Conseils était à la hauteur de leur tâche, tant dans l'accomplissement de leurs devoirs sociaux, que dans la loyauté révolutionnaire. L'appareil d'État traduisait l'essentielle différence de classes qui le caractérisait par rapport à l'ancien pouvoir politique, y compris sa situation transitoire qu'apportait nécessairement le passé proche du capitalisme et que le nouvel État était incapable d'effacer aussitôt. Dans son essence et dans ses tendances, le régime des Conseils était marqué par les particularités du pouvoir d'État, lesquelles sont indispensables pour la transition au socialisme, sans pouvoir écarter, bien sûr, car une telle entreprise serait impossible, tout ce qui relevait de la

société bourgeoise. Les particularités de cette dernière furent quand même secondaires, à l'état subordonné.

On savait bien que la possibilité des « machinations politiques et contre-révolutionnaires » n'avait pas été liquidée avec la prise du pouvoir. Plus tard, les coups de force contre-révolutionnaires en furent le témoignage éloquent. On considérait aussi une des expériences des révolutions, selon laquelle la transformation marche de pair avec la pression qu'exercent les éléments en décomposition de l'ancienne société et que cette pression crée une anarchie. On procéda incontinent à la création de la Garde Rouge et du Tribunal Révolutionnaire. Aucune de ces institutions n'était capable d'assumer sa tâche principale de façon impeccable. La structure de la Garde Rouge se caractérisait par l'admission de l'ancienne police, tandis que le Tribunal était paralysé par sa double fonction, car la justice ordinaire rentrait aussi dans sa compétence. Le Commissariat du Peuple pour la Justice, placé sous la direction des sociaux-démocrates, tardait à créer la magistrature ordinaire. L'activité de la justice signifiait, pourtant, non seulement un état extraordinaire, mais le début du processus où non seulement domine la liquidation de la résistance, mais encore s'y déploie l'activité d'une institution qui, par des lois et des règlements, protège l'ordre légal. Le Conseil Gouvernemental considérait ces organismes non pas comme des moyens de raviver la lutte des classes (quoique la lutte de classe puisse devenir plus aiguë qu'elle n'a été avant la victoire de la révolution), mais, au contraire, comme des instruments pour créer une situation où les antagonismes de classes doivent progressivement diminuer. Déjà le lendemain de la victoire, c'est-à-dire le 22 mars 1919, le *Vörös Ujság* ne manqua pas de déclarer ceci : « Nous voulons continuer à éviter toute effusion de sang... La terreur rouge ne devient nécessaire que là où travaille la terreur blanche. Que la classe bourgeoise veuille noter ceci : ...le prolétariat aurait le droit de demander compte à la bourgeoisie de son sang répandu, de sa sueur. Il ne le fait pas. Mais il exige d'elle, de la manière la plus ferme, de ne pas vouloir empêcher l'affranchissement de ses esclaves d'autrefois. »¹¹ Cette prise de position ainsi qu'une pratique correspondante caractérisaient la période de la République des Conseils. Les écarts furent faits surtout vers la droite, beaucoup moins vers la gauche. La conception que nous venons de signaler découlait d'une part d'un raisonnement d'ordre général, selon lequel les méthodes de la révolution prolétarienne doivent être subordonnées à l'adversaire, d'autre part, d'une considération selon laquelle la dictature du prolétariat marcherait de pair avec la cessation immédiate des classes et des antagonismes de classes.

Il est indubitable que cette conception était intimement liée à l'économie naissante de la dictature du prolétariat, lorsque l'on procéda à l'exploitation des exploités et qu'on fit énergiquement appel aux intellectuels et aux spécialistes bourgeois pour créer et pour réaliser le nouveau mécanisme économique. Bien sûr, d'autres motifs y jouèrent aussi leur rôle. Ainsi,

¹¹ *Vörös Ujság*, 22 mars 1919. « La dictature du prolétariat ». Une conception analogue anime l'article intitulé « Petit catéchisme révolutionnaire », dans *Délmagyarország* [la Hongrie du Sud], 25 mars 1919, etc.



Béla Uitz: Humanité, 1919.



Béla Uitz: Soldats rouges, en avant! 1919.

entre autres, un événement du mois de mars, quand les intellectuels, la « bourgeoisie travailleuse » accepta, dans sa majorité, la nouvelle situation politique. A l'opposé de la révolution russe, cet événement apporta la facilité, à la République des Conseils, d'englober les spécialistes bourgeois dans le travail, presque au lendemain de la révolution. Cependant, le laps de temps dont on disposait était insuffisant pour créer des circonstances dans lesquelles la couche des intellectuels aurait pu accepter le rôle dirigeant de la classe ouvrière, liquider l'illusion de la classe transcendante, sans faire évoluer le démocratisme vers l'humanisme général.

L'idéologie de la majorité était un mélange d'idées nationalistes, petites-bourgeoises et bourgeoises, ses mœurs et ses coutumes rappelaient l'attitude bourgeoise-féodale de la gentry. Ces facteurs ne se présentèrent ni collectivement, ni brusquement, ni continûment pendant l'ère de la République des Conseils, ils nécessitèrent cependant une lutte idéologique et politique contre ces vues et ces conceptions fausses. Il est vrai qu'on faisait certaines démarches avec précipitation, mais ce n'était pas cela qui était caractéristique. La vue selon laquelle les intellectuels sont les serviteurs de la bourgeoisie n'était pas dominante. La définition générale et fondamentale consistait à identifier les intellectuels aux créateurs et aux conservateurs de la culture et de la technique. Ce point de vue est à considérer comme un point de départ positif pour une bonne politique d'alliance qui, bien sûr, ne saurait oublier la voie historique parcourue par les intellectuels, ni même la création d'une relation indispensable pour le maintien de la dictature du prolétariat.

Pour jeter les bases économiques du régime prolétarien, il était nécessaire de nationaliser les usines, les banques, etc. Cependant, la conquête du pouvoir économique n'est qu'un premier pas vers le socialisme. Le pas décisif qu'on doit faire contre le capital ne consiste pas à l'anéantir en tant que classe, au sens économique du terme. Son pouvoir reste grand, grâce à ses relations, ses expériences, et aussi à la force des habitudes. L'essentiel consiste à créer une situation où le bourgeois devient incapable de vivre et de se reproduire dans la société, puis, la formation d'un régime de production stable, lequel institue la consolidation, du point de vue prolétarien, du contrôle de la production et de la consommation. Même dans ce domaine, les 133 jours ont vu naître des dispositions économiques effectives qui fournissent des exemples susceptibles d'être imités. Nous pensons ici non seulement aux bureaux chargés d'administrer les matériaux, ni même aux Conseils locaux, aux Conseils Industriels des arrondissements, au Conseil Économique du Peuple, etc., mais aussi à des composantes telles que la question de la discipline dans le travail, l'introduction du travail obligatoire, de même que la pratique de la démocratie d'usine qui, en dépit des antagonismes qui peuvent se présenter çà et là, a une importance internationale et qui était une tentative fructueuse pour assurer à la classe ouvrière non seulement un rôle objectif dans la formation des rapports de production, mais encore, par l'intermédiaire du Conseil Ouvrier exerçant son contrôle, dans l'esprit de la démocratie socialiste, de lui assurer de s'ingérer dans le méca-

nisme du processus de la production, en sorte que, comme individu aussi, il puisse s'identifier à son usine. Bien sûr, les composantes que nous venons de mentionner n'étaient que des pas faits dans le sens du socialisme et comme tels, elles découlaient organiquement d'un schéma qui n'est autre chose que la transition du capitalisme au socialisme. Dans leur fonctionnement, elles reflétaient aussi la situation de la Hongrie d'alors, les circonstances économiques désastreuses, le blocus que faisaient les impérialistes.

Dès que parut le décret XXXVIII, du 3 avril, du Conseil Gouvernemental Révolutionnaire, la situation, concernant la question agraire, était, comme on sait, problématique. Il est vrai que, en conséquence du décret, la grande propriété a cessé d'exister. Des coopératives se sont formées sur une superficie de sept millions et demi d'arpents. Il est vrai aussi qu'une telle cessation de la propriété privée des latifundia ne contredisait pas, au fond, le principe du socialisme, mais elle était incompatible avec la pratique socialiste, et, surtout, elle ne correspondait pas à la nécessité historique qui exigeait, aussi en Hongrie, l'achèvement de la révolution démocratique bourgeoise, inévitable pour la révolution prolétarienne. Par dessus le marché, cette manière de liquider la propriété privée de la classe des grands propriétaires ne marchait pas de pair avec le changement essentiel de l'organisation du travail. La direction restait, en maints endroits, dans les mains des anciens propriétaires, ce qui entraînait une ambiguïté dans les rapports de production socialiste. A cela s'ajoutait le fait que ceux du prolétariat agraire, qui n'entraient pas dans les coopératives de production, étaient placés dans une situation extrêmement difficile, ce que les fermiers aisés pouvaient, dans le déroulement de la lutte de classes, exploiter plus d'une fois à leur profit. Il est cependant vrai que la paysannerie des coopératives, ainsi que la majorité de la paysannerie pauvre, selon le témoignage des documents, étaient jusqu'au bout opposées aux forces de la contre-révolution, mais l'alliance active avec les éléments les plus révolutionnaires dépendait du partage des terres. Une partie de la paysannerie moyenne restait, jusqu'au bout, fidèle à la République des Conseils, en dépit de son appréhension de la socialisation. La grande propriété était sa rivale. Les grandes masses des propriétaires moyens adoptèrent, cependant, une position neutre, ce qui signifiait que ni la réaction ni la République des Conseils n'étaient capables de les utiliser en tant que force active. Bien sûr, dans les rangs de la paysannerie pauvre et de la paysannerie moyenne, les rapports avec la République des Conseils ont changé, dans une certaine mesure, dans les différentes périodes: en avril et au début de mai, ils étaient plus positifs qu'à la fin de juin, pour reprendre leur marche positive au début du mois de juillet. On peut, par contre, affirmer avec certitude qu'avec l'aggravation notable de la situation internationale, le point de vue et l'attitude de ces couches n'ont pas changé de manière à permettre à la réaction de déclencher une émeute générale.

Parallèlement avec les mesures prises sur le plan politique et économique, d'importantes tentatives ont été faites pour changer positivement la politique sociale, de même que la politique culturelle. Dans le domaine de

l'enseignement, de la science, ainsi que des tendances artistiques, on procéda à la liquidation des obstacles qui se dressaient devant les anciens efforts démocratiques, ainsi qu'à l'élaboration des principes qui répondaient aux exigences du temps. Ce qui était particulièrement caractéristique, c'était une certaine exigence nécessitant l'implantation d'un nouveau contenu idéologique, populaire et démocratique. Il va sans dire que des tendances et des conceptions opposées aux principes socialistes cherchèrent en même temps à s'infiltrer. En constatant cet état de choses, on doit souligner qu'il était d'une part entièrement compréhensible, car, dans ces domaines, on ne pouvait s'appuyer que sur certaines directives générales, d'autre part, comme cela se fait régulièrement, les éléments révolutionnaires de la petite-bourgeoisie s'efforcent aussi, dans le cas des révolutions, de gagner leur place au soleil.

Sans vouloir analyser de façon détaillée les questions déjà mentionnées, pour les caractériser dans toute leur complexité à travers les différentes périodes de la République des Conseils, nous nous contenterons de constater ce qui suit.

La société de la République des Conseils était une société de classes faisant ses premiers pas dans la direction du socialisme, et qui, par conséquent, était encore nécessairement imprégnée de nombreuses particularités des rapports capitalistes, mais qui, en son essence, était la négation de ces rapports. Elle était donc une société transitoire qui, à l'aide des moyens que lui fournissait la dictature du prolétariat, a contribué à inaugurer de nouveaux rapports sociaux et de production. Elle a été dirigée par la classe ouvrière qui, dans toutes les périodes du nouveau régime politique, jouait un rôle décisif. Grâce à ces nouveaux organismes, elle a créé du nouveau dans la société hongroise, non seulement comme forme, mais encore comme contenu.

Et ce nouveau contenu marchait de pair avec la réorganisation absolue de la société, pour instituer, enfin, l'alliance des éléments les plus vigoureux de la nation. Pour la grande majorité de la nation, sa dictature signifiait la démocratie, malgré que ni la dictature ni la démocratie ne pussent s'épanouir dans leur totalité, sous tous leurs aspects. Dans les buts qu'elle s'est prescrits figurait la liquidation entière des antagonismes de classe, thèse professée par elle dès le début, et qu'elle voulait réaliser en liquidant incontinent, sur le plan économique, les deux classes régnautes, pour procéder à l'instauration d'un nouveau mécanisme économique. S'étant rendu compte des exigences objectives de la lutte de classes, elle institua une nouvelle alliance, dans la conviction que l'application de méthodes convenables était nécessaire, lesquelles contribuent à créer les conditions préalables de la cessation des antagonismes de classe. A cet égard, elle a déterminé avec justesse la principale ligne de clivage des antagonismes, elle fit une tentative pour détecter la signification de l'unité et de l'application de la lutte de classes par rapport aux classes et aux alliés. Plusieurs causes l'empêchèrent cependant de procéder à une application suivie. Les obstacles qu'elle rencontra étaient les suivants: les antagonismes entre sociaux-démocrates et

communistes, qui se sont manifestés pendant le renouveau social, à l'intérieur du parti, et aussi dans la direction de l'État; le rôle dirigeant du parti n'a été compris qu'à demi; la tâche démocratique de la paysannerie a été méconnue, elle a été traitée comme question économique plutôt que politique; la situation internationale était compliquée; des conceptions de la droite et de la gauche ont persisté.

La direction qu'elle a tracée: la transformation de la société, les projets selon lesquels elle voulait y arriver, en n'oubliant pas les contradictions dont une partie découlait de la situation objective, une partie, moindre, des fautes subjectives, tout cela a ouvert la perspective non seulement vers le nouveau, mais encore vers la satisfaction concrète des exigences qu'avait posées l'histoire. Il n'est que bien vrai que les tendances contraires suscitées par la situation effective exercèrent, elles aussi, leur influence, en aggravant la réalisation d'une ligne générale de direction, augmentant les obstacles et les négativités qui provenaient du manque d'unité des forces agissantes.

Sur ce plan, l'entrave la plus pénible a été imposée par l'intervention ouverte de la contre-révolution que la dictature du prolétariat devait affronter au bout d'à peine un mois et qui suscitait une situation compliquée et redoutable. Et ce fut ainsi que la première dictature du prolétariat reçut la tâche d'effectuer de nouveaux changements dans la société, parallèlement avec la guerre de l'indépendance nationale qu'elle eut à soutenir.

INDÉPENDANCE NATIONALE ET ÉGALITÉ DES DROITS DES NATIONS

Le droit des nations à disposer d'elles-mêmes était revendiqué vers la fin de la guerre et passé dans l'opinion publique à tel point, qu'il n'y avait presque aucune tendance politique en Europe centrale et orientale, qui n'eût professé cette thèse, dans son programme ou sous forme de slogans. Mais son interprétation était des plus diverses, identique seulement dans son contenu, conforme au nationalisme bourgeois ou petit-bourgeois de chacun des pays. Ce contenu, pour des raisons diverses, a été plus ou moins adopté par les masses populaires. Pour ce qui est des partis sociaux-démocrates, ils adoptèrent, eux aussi, cette interprétation, si non, ils n'avaient pas assez de force pour contrebalancer le processus. En ce qui concerne les partis ou groupements communistes, ils n'étaient encore qu'au stade initial de la concentration des énergies et tout leur ensemble ne représentait pas encore une force suffisante pour contrebalancer les tendances opposées. Ainsi, au moment de la réalisation du régime prolétarien, les dirigeants de la République Hongroise des Conseils durent affronter le nationalisme bourgeois et petit-bourgeois des pays environnants, ainsi que l'opposition qui découlait du fait que les dirigeants des nouveaux États désiraient tout faire pour freiner dans leurs États l'effervescence révolutionnaire. En conséquence de tout cela, la Hongrie nouvelle eut à compter non seulement avec les conséquences d'un éventuel refus opposé à la note de Vix. En dehors

de cela, les communistes, le parti, ainsi que les sociaux-démocrates jouant un rôle de premier plan dans le direction d'État, ont bien compris ceci: ce n'est qu'en conséquence de l'élargissement de la révolution prolétarienne internationale que la Hongrie pourrait avancer, sur la route qui mène à la liquidation de l'impérialisme et en même temps consolider la dictature du prolétariat de Hongrie. C'est pour cela qu'il a fallu mobiliser toutes les forces pour que se constituent les conditions de la politique légitime d'une défense nationale, les conditions de la guerre d'indépendance, contre une offensive interventionniste éventuelle. Une telle tâche exigeait, d'une part, la création de conditions militaires et diplomatiques, d'autre part, la réalisation d'une politique internationaliste vis-à-vis des nationalités, laquelle nécessitait non seulement la révision entière de l'ancienne politique nationalitaire, mais encore une attention particulière vis-à-vis de la situation de la Hongrie et de son destin qui dépendait objectivement de la révolution internationale.

En traitant cette complexité de problèmes, nous devons envisager la situation objective, pour partir de ceci: les dirigeants de la République des Conseils n'avaient aucune intention d'entrer en un conflit armé avec les États nationaux-nationalitaires, sortis du démembrement de la Monarchie austro-hongroise. Cette intention était formulée dès le lendemain de la prise de pouvoir, dans l'appel intitulé *A tout le monde*: « La Révolution prolétarienne hongroise, nous la plaçons sous la protection du socialisme international, décidés que nous sommes de la défendre contre toute attaque, jusqu'à la dernière goutte de notre sang... nous exprimons en même temps notre bonne volonté de conclure le plus tôt possible une paix susceptible d'assurer les conditions vitales des classes travailleuses, et de permettre pour nous la coexistence pacifique avec tous les peuples du monde, en premier lieu avec nos voisins. »¹²

Le 30 mars, à un des collaborateurs de la *Neue Freie Presse*, Béla Kun déclara, entre autres choses, ceci: « Le gouvernement adopte le point de vue de la paix. Il veut vivre en paix avec tous les peuples de l'Univers... Nous ne sommes pas partisans de l'intégrité territoriale... Nos relations avec les États neutres sont bonnes, elles ne changent pas... L'organisation de l'Armée Rouge, nous l'entreprenons avec la plus grande vigueur. Mais cette Armée Rouge n'a pas d'intentions agressives. »¹³

Au début d'avril, par rapport au problème que nous venons de mentionner, la note de réponse remise par le général Smuts, avec la signature de Garbai et de Kun, contenait ceci: « Nous demandons la convocation de la conférence, proposée par nous et approuvée aussi par le général Smuts, laquelle, parallèlement avec les délibérations de la conférence de paix à Paris, formée des délégués de la République Hongroise des Conseils, de la Bohême, de la Roumanie, de la Serbie et de la Yougoslavie, de l'Autriche-Allemande, s'assemblerait de la façon la plus urgente possible, de préférence à Prague ou à Vienne, non seulement pour fixer les frontières politiques,

¹² *Vörös Ujság*, 23 mars 1919. « A tout le monde. »

¹³ *Vörös Ujság*, 30 mars 1919. « Déclaration du camarade Béla Kun. »

mais pour résoudre toutes les questions économiques qui pourraient se poser entre les pays. A propos de cela, nous déclarons catégoriquement que la République des Conseils de Hongrie n'a pas adopté le principe de l'intégrité territoriale, tout en désapprouvant la solution des questions territoriales sur la base de la conquête impérialiste. »¹⁴

Voilà la conception dans laquelle a été formulée l'idée de l'indépendance et de l'autonomie de la Hongrie qui s'attachait ainsi au droit à disposer d'elle-même, en reconnaissant en même temps le même droit dévolu aux États nationaux environnants.

Les questions laissées en suspens par rapport aux puissances de l'Entente, on voulait les régler, dès le début, par la voie pacifique.¹⁵

Conformément à ces principes, le Conseil Gouvernemental a donné son approbation à l'accord de Belgrade, conclu par le gouvernement Károlyi.¹⁶

Même après l'intervention déclenchée en avril, le Conseil Gouvernemental, sa séance du 25 avril le prouve, était prêt à accorder des concessions. Le 30 avril 1919, Béla Kun, au nom du Conseil Gouvernemental Révolutionnaire, s'adressa à Wilson, président des États-Unis, avec les ouvertures de paix suivantes :

« Monsieur le Président, nous avons envoyé aujourd'hui la note suivante aux gouvernements tchécoslovaque, yougoslave et roumain : Monsieur le Président, j'ai l'honneur de déclarer, au nom du gouvernement des Conseils révolutionnaires de Hongrie, la reconnaissance sans conditions des exigences territoriales-nationales que vous avez formulées. Vous avez motivé ces exigences par la volonté de mettre fin à l'asservissement millénaire que les classes régnantes de Hongrie avaient imposé à vos compatriotes. Vous avez été persuadé d'agir ainsi dans l'intérêt et selon la volonté de ces couches de la population. Le gouvernement précédent n'a pas accepté vos propositions et s'attachait au droit prétendu historique qui faisait dériver le droit à l'oppression de l'oppression antérieure. Dès le premier jour de notre avènement au gouvernement, nous avons rompu avec cette conception. De nouveau, nous avons déclaré solennellement que nous n'avons pas adopté le principe de l'intégrité nationale, et nous faisons maintenant directement savoir que nous reconnaissons sans conditions toutes vos exigences territoriales-nationales. Nous exigeons en revanche la cessation immédiate des hostilités, la non-ingérence dans nos affaires intérieures, le commerce transitaire libre, la conclusion d'accords commerciaux qui correspondent aux intérêts économiques des deux parties, la protection des minorités nationales demeurées sur votre territoire. Vous aurez atteint par là tout ce que vous vouliez atteindre. Il est inutile que vous versiez une seule goutte de sang, que vous sacrifiiez la vie d'un seul soldat, que vous imposiez le fléau de la guerre aux régions paisibles, pour que puissent réaliser leurs efforts nationaux les classes qui avaient opprimé leurs compatriotes sur le plan national et culturel et qui avaient été en même temps les oppresseurs des masses laborieuses de notre peuple. Au moment où nous avons accordé à nos compatriotes le droit à l'affranchissement national, nous nous sommes libérés nous-mêmes de la domination de ces classes. Nous nous sommes affranchis nous-mêmes, et nous ne voulons plus rentrer sous le joug de ces oppresseurs. Nos institutions intérieures, nous les considérons comme notre propre affaire et pour cela nous croyons fermement qu'au cas où vous prenez les promesses antérieures au sérieux, nous pouvons dès ce moment rétablir entre nous l'état de paix. J'attends votre réponse. Pendant que

¹⁴ *Vörös Ujság*, 7 avril 1919. « L'Entente négocie avec le gouvernement des Conseils. »

¹⁵ Cf. par exemple *Népszava*, 5 avril 1919.

¹⁶ Cf. par exemple l'exposé de Béla Kun, le 19 avril 1919. « La séance mémorable du Conseil Ouvrier et Militaire. Discours du camarade Kun. » *Népszava*, 20 avril 1919.

nous vous communiquons tout cela, nous voudrions souligner que dès l'heure actuelle aucun intérêt national ne saurait justifier le maintien de l'état belliqueux de maintenant. Désormais, il est indubitable que la continuation de la guerre, de la part des gouvernements intéressés, offense de la manière la plus brutale les intérêts nationaux proclamés par eux-mêmes. S'ils continuent quand même la guerre, les hostilités ne pourront être qu'au service d'intérêts étrangers, ceux de l'impérialisme étranger, en premier lieu de ceux des classes régnautes de Hongrie.

Au nom du Conseil Gouvernemental Révolutionnaire

K u n

commissaire du peuple pour les affaires étrangères »^{16/a}

Même au temps des succès éclatants de la campagne du Nord, lorsque Clemenceau, le 7 juin, envoya un télégramme au Conseil Gouvernemental en invitant les détachements hongrois à terminer leur campagne militaire et en offrant « l'invitation des délégués du gouvernement hongrois devant la conférence de paix », ce qui n'était du reste qu'une manœuvre, le Conseil Gouvernemental parla à nouveau de la possibilité des négociations. Le Conseil Gouvernemental déclara que ce n'était pas de la part des troupes de la République des Conseils que l'offensive a été déclenchée contre les pays engagés dans l'intervention. Il suggéra « l'envoi de délégués qui formeraient une commission sous la présidence d'un délégué choisi dans un des États alliés; cette commission se réunirait sans tarder à Vienne, en vue de l'exécution des décisions prises dans la convention militaire du 13 novembre. On procéderait ainsi à la solution des questions relatives à cette convention, de même qu'à la solution temporaire des questions économiques... »¹⁷ L'intention d'un accommodement pacifique se fit sentir au moment aussi où, vers la fin de juillet, la direction du parti et du gouvernement, méconnaissant les conséquences, ordonna la réalisation de la note de Clemenceau, et l'Armée Rouge, conformément aux intentions de l'Entente, évacua les territoires slovaques.

Le gouvernement de la dictature hongroise du prolétariat faisait tout pour assurer la coexistence pacifique avec les États environnants, mais il formula l'exigence légitime de faire reconnaître par les États environnants la souveraineté du pays. Cependant, dans les circonstances données, cette légitime exigence, par suite de l'offensive déclenchée par les forces impérialistes, ne pouvait se faire jour que par l'intermédiaire d'une guerre de défense nationale, imposée à la République des Conseils. Ce fut ainsi que la réalisation de la dictature du prolétariat et la guerre légitime de défense nationale devinrent une seule et même chose. La question du patriotisme et le cheminement vers le socialisme se complétaient pour constituer un processus identique. La mise en œuvre du droit de la nation à disposer d'elle-même dépendait de l'Armée Rouge, des conditions suffisantes de la direction militaire, mais aussi du jeu des forces internationales. Au fond, les questions de la défense nationale jouaient ainsi un rôle déterminant dans la solution d'une

^{16/a} la PI. Arch. IML. 138/., p. 28-30 (en allemand).

¹⁷ *Vörös Újság*, (édition spéciale), 10 juin 1919. « Le télégramme de Clemenceau. »

série d'autres problèmes, comme dans la rupture avec les dirigeants de droite, question sur laquelle nous reviendrons encore.

En ce qui concerne le problème de la défense militaire, celui-ci demandait en premier lieu une logistique convenable. Les antagonismes qui se signalaient sur ce plan entre les communistes et les anciens dirigeants du Parti Social-démocrate, au sujet du recrutement ou de l'armée régulière, des mesures à prendre contre les phénomènes contre-révolutionnaires, etc., faisaient partie des questions fondamentales déterminées par la situation objective de l'histoire. À côté de l'appel à faire aux spécialistes militaires, du niveau du commandement militaire, de l'entretien convenable des familles des combattants, de la production, etc., la guerre de défense nationale, ainsi que l'approche idéologique de la révolution, ne formaient pas non plus des facteurs insignifiants.

Les dirigeants de la République des Conseils ont formulé plus d'une fois le caractère national et patriotique de la révolution et de la guerre de défense nationale. Et cela non seulement sous le rapport que nous avons déjà indiqué, mais encore au sens où ils ont motivé la nécessité de la révolution, comme moyen de maintenir l'existence nationale. Le radiotélégramme adressé le 23 mars, en allemand, anglais, français, roumain et tchèque, aux ouvriers du monde entier, indiqua comme une des principales causes de la victoire remportée par la révolution, l'impérialisme de l'Entente, « désirant dépouiller la Hongrie, par le démembrement de son territoire, de tous ses vivres, de toutes ses matières premières industrielles, de toutes les conditions de sa subsistance ».¹⁸

A la question posée par le correspondant du *Hamburger Fremdenblatt*, de savoir sous quelles conditions la République des Conseils serait disposée à conclure la paix, Béla Kun répondit: « Nous ne sommes pas en guerre avec l'Entente. Mais si c'est en vertu du droit de l'épée que l'Entente voulait conclure la paix avec nous, si elle voulait faire ce qu'a fait le général Hoffmann à Brest-Litovsk, si elle donnait l'impression d'avoir combattu non pas contre le militarisme, mais pour sa propre politique militariste, dans ce cas, la guerre qui doit se déclencher ne ressemblera pas aux guerres d'autrefois, car elle sera le combat des opprimés contre les oppresseurs, semblable à la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, où toute la population prit les armes contre les Anglais qui voulaient les abaisser au niveau d'une colonie exploitée. »¹⁹ Les démarches faites en vue de l'épanouissement de la révolution culturelle signalent aussi la constellation que nous venons de retracer. Par l'idée changée de la patrie, le caractère national a été pareillement déterminé.²⁰ Enfin, l'accent mis sur la notion de dictature du prolétariat, fonctionnant comme un moyen temporaire et transitoire, servant à liquider les antagonismes de classes, signifiait la fixation de la tâche qui consistait à créer l'unité nationale.

Cependant, ni l'idée de la guerre de défense nationale, ni le caractère

¹⁸ *Vörös Újság*, 23 mars 1919. « A tout le monde. »

¹⁹ Béla Kun: *Válogatott írások és beszédek* [Choix d'écrits et de discours], pp. 228-229.

²⁰ *Vörös Katona* [le Soldat Rouge], 30 mars 1919.

national de la révolution prolétarienne ne passèrent de façon satisfaisante au premier plan dans les formules idéologiques. Ce phénomène était en rapport non seulement avec l'immaturation, sur le plan théorique, mais encore avec la manière dont on s'imaginait la cessation des antagonismes entre les nations, lesquels étaient considérés comme une conséquence des antagonismes de classes. Leur solution était machinalement identifiée à la victoire de la révolution prolétarienne. Cependant, une cause d'ordre pratique a aussi contribué à ces vues, celle notamment qui nécessitait la mise en relief de l'internationalisme, de la révolution, du caractère de lutte de classes de la guerre patriotique, pour montrer l'attitude oppositionnelle de la République des Conseils par rapport au nationalisme pratique des puissances adverses, ainsi qu'au nationalisme du passé hongrois. Ce qui est extrêmement digne d'attention, c'est l'approche de cette question compliquée, par exemple de la part de Béla Kun, au moment où, le 7 juin 1919, on fêtait, au Théâtre Municipal, les succès remportés par la guerre de défense nationale. Les festivités eurent lieu dans le cadre de la séance du Conseil Central Révolutionnaire des Ouvriers et des Militaires de Budapest. « Victoire sur les fronts, contre-révolution, lutte contre l'indigence, voilà les trois moments les plus importants de la situation politique d'aujourd'hui... » disait Béla Kun. « Lutte contre l'indigence : ceci est en étroit rapport, chers camarades, avec la contre-révolution, ainsi qu'avec les victoires qui s'effectuent sur les fronts. L'impérialisme, lorsqu'il s'est jeté sur la Hongrie bourgeoise battue, lui a enlevé le territoire de ravitaillement. Il l'a privée de la possibilité de vivre et de subsister, il a privé le prolétariat de la possibilité d'instaurer ici une existence économique autochtone. L'indigence découle directement de la politique que l'impérialisme pratiquait déjà auparavant et qu'il ne cesse de pratiquer vis-à-vis de la Hongrie. Le blocus avec lequel l'Entente cerne la Hongrie soviétique, ainsi que la Russie soviétique, pèse indubitablement sur le ravitaillement de notre pays... Guerre révolutionnaire, lutte contre la contre-révolution, et lutte contre l'indigence, donc, lutte à outrance contre la contre-révolution internationale et intérieure (Bravo!), c'est exclusivement la dictature, chers camarades, exclusivement la dictature du prolétariat qui nous en a rendus capables. La Hongrie bourgeoise n'aurait su résoudre aucun de ces problèmes. Elle avait adopté le principe de l'intégrité territoriale, elle s'était enlue dans sa politique nationaliste et chauviniste, elle, la Hongrie bourgeoise, n'aurait jamais été capable de s'affranchir elle-même. Elle n'en aurait jamais été capable, car une guerre révolutionnaire de la part du prolétariat est la condition préalable de la liquidation de toute communauté d'intérêt avec la classe des capitalistes. La condition consiste en ceci : le prolétaire doit se rendre compte du fait que son sang versé, que ses fatigues, ses peines, ses souffrances et son dévouement n'augmentent plus le profit des capitalistes. Ce n'est pas l'idée de l'intégrité territoriale qui nous a fait adopter le point de vue du prolétariat... Nous ne voulons rien atteindre, camarades, rien qui soit au détriment des autres, mais au prolétariat de la Hongrie nous voulons assurer sa subsistance (Bravo!), nous voulons raffermir notre dictature, nous voulons assurer

la possibilité de continuer à édifier ici le socialisme (Bravo! Bravo!). Voilà le but de notre politique internationale. »²¹

Il est hors de doute que l'accent insuffisamment mis sur l'affranchissement national et sur le caractère national de la guerre de défense, signifiait un désavantage et des difficultés sur le plan de la politique intérieure, en ce qui concernait tout particulièrement les couches qui, d'un jour à l'autre, ne savaient pas coordonner le nationalisme avec l'internationalisme. Le nationalisme se manifestait, en premier lieu, dans le corps des officiers, il jouait ainsi un certain rôle positif aussi. Cependant, le caractère national, relégué au second plan par la propagande, n'avait pas une influence décisive sur la conduite des personnes engagées dans la guerre de défense, le nationalisme n'ayant pas déterminé le caractère de la guerre défensive. Un problème beaucoup plus ardu se cachait dans la non-exécution du partage des terres.

C'est qu'en examinant ceux qui constituaient la base de notre guerre de défense nationale, ainsi que ceux qui y ont participé, et aussi même les résultats acquis par le commandement militaire sous le chef de l'état-major, le général Stromfeld, nous devons constater la justesse du raisonnement que nous venons de faire. Les faits prouvent de toute évidence que les considérations dominantes étaient celles de la lutte de classe pour ce qui était de la relation entre la guerre et la dictature du prolétariat, ce qui, plus d'une fois, n'est devenu, certes, sensible, que de façon détournée. Ce n'était que chez quelques-uns tout au plus que se manifestait un patriotisme indépendant de la dictature du prolétariat.

Les classes régnautes de naguère réagissaient, elles aussi, contre les événements de la République des Conseils et faisaient leur lèse-patrie selon une conception de classe.

En ce qui concerne enfin le nationalisme du corps des officiers, cette attitude englobait, à quelques exceptions près, le désir de liquider la dictature du prolétariat, ce qui était particulièrement visible dans la capitulation de Kratochwill, en avril, dans l'émeute contre-révolutionnaire à Budapest, le 24 juin, puis, le 20 juillet, au temps de la préparation et de l'exécution de l'offensive sur la Tisza.

En analysant l'histoire de la République des Conseils, une question se pose automatiquement, à savoir si, au moment où les interventionnistes tchèques étaient obligés de faire leur repli, et où se constitua la République Slovaque des Conseils, il ne s'agissait pas du rétablissement de la Hongrie historique socialiste, de l'exportation de la révolution. La question demande une réponse, étant donné que les dirigeants de la République des Conseils attendaient la cessation définitive des antinomies nationales, de la révolution mondiale des socialistes internationaux.²² Pour ce qui est du reste de la Hongrie, ils la considéraient comme un bastion ou un chaînon pouvant servir de point de départ à la révolution de l'Europe centrale et orientale et dont le destin tient du destin de la révolution internationale.

²¹ Béla Kun : ouvrage cité, pp. 333, 334 et 339.

²² Cf. par exemple *Vörös Újság*, 20 mars 1919. « Auto-détermination prolétarienne. »

En ce qui concerne la première partie de la question, la confrontation de plusieurs documents nous autorise à dire notre opinion. La Constitution provisoire parlait encore d'une République des Conseils de Hongrie adoptant une base fédérale.²³ Dans son exposé du 15 mai, préparant le congrès du parti, Béla Kun a dit ceci : « Notre but consiste à créer une République internationale des soviets, forme transitoire vers l'empire du socialisme réalisé à l'échelle internationale. »²⁴ Chez nous, la question nationale ne pose aucun problème à la suite de l'avènement du prolétariat au pouvoir. Du reste, pour ce qui est de la question nationale, c'est le droit d'auto-détermination du prolétariat qu'il faut professer.

Étant donné que, dans un État bourgeois, le droit des nations à l'auto-détermination équivaut au droit à l'autodisposition de la bourgeoisie, en conséquence cependant du fait que nous avons appartenu à une nation d'opresseurs : « Que personne ne fournisse des prétextes à la bourgeoisie de tel ou tel État pour qu'elle puisse nous duper en soutenant que les Hongrois n'ont pas cessé d'être chauvins, nous devons adopter l'attitude la plus conciliante et, par dessus le marché, nous devons rompre avec la politique de l'intégrité territoriale... »²⁵

Lors du congrès du parti en juin, dans son explication servant à exposer le programme du parti, il fit un appel réitéré : « Il y a des fomentateurs nationalitaires qui identifiaient volontiers le prolétariat hungarophone à la bourgeoisie hungarophone. Nous devons jeter bas toutes les armes qu'ils possèdent. » En attirant l'attention sur la sensibilité nationale, il a précisé ceci : « Du reste, comme partisans de la République fédérative, nous nous efforçons de créer le système des Républiques des Conseils, fédérées entre elles, en leur assurant au plus haut point l'autonomie nationale et culturelle, l'auto-gouvernement et l'indépendance. »²⁶

Enfin, le paragraphe 88 de la Constitution promulguée par la République Socialiste Fédérale des Conseils de Hongrie déclara ceci : « La République Socialiste Fédérale des Conseils de Hongrie ne pose pas d'obstacle devant les nations qui en sont capables par leur nombre et leur capacité économique, de former des républiques des conseils à part, sur les territoires libérés, en alliance avec la République des Conseils. »²⁷

Les Déclarations précédentes permettent de reconstituer la conception suivante :

Le terme de fédéral se rapportait à l'alliance avec les nationalités de Hongrie, ainsi qu'à la situation dans laquelle les nations des territoires affranchis forment une république des conseils alliée à la République des Conseils.

La première interprétation ne signifie pas une fédération effective, tandis que la seconde fixe déjà une fédération proprement dite, sans définir, cependant, avec précision, ce que veut dire le terme de « territoires af-

²³ DSHMOu Vol. 6/A, pp. 100-101.

²⁴ DSHMOu Vol. 6/A, p. 493.

²⁵ DSHMOu Vol. 6/A, p. 493.

²⁶ DSHMOu Vol. 6/B, p. 18.

²⁷ Ibid., p. 222.

franchis », et s'il s'agit d'une interprétation dépassant les cadres de la Hongrie historique. Si l'on prête une attention suffisante à l'observation faite par Béla Kun au mois de mai, observation que nous avons citée plus haut, et si l'on rend compte du vœu exprimé, selon lequel, au cas d'une révolution socialiste, la République Hongroise des Conseils serait favorable à une fédération avec l'Autriche allemande, on peut en déduire que Béla Kun et les dirigeants de la République des Conseils n'étaient pas hantés par l'image de la Hongrie historique. C'est ici que nous devons observer que déjà la conception fédérale, de même que sa réalisation avec les nations de la Hongrie historique était une prise de position politique extrêmement positive, rentrant dans la catégorie des principes léninistes touchant les nationalités. Cependant, la création de la République Slovaque des Conseils, de même que le projet amorcé par ses dirigeants prouvent sans équivoque que, dans la conception fédérale non plus, les territoires affranchis n'ont pas été conçus comme territoires de la Hongrie historique socialiste. Bien sûr, le fait qu'une République indépendante des Conseils fut déclarée par les Slovaques, et qu'un Conseil Gouvernemental Slovaque fut formé à part, n'est pas encore une preuve suffisante. Le fait, toutefois, que la fédération des deux Républiques n'a pas eu lieu, que le but, selon la formule donnée par Janousek, président du Conseil Gouvernemental Slovaque, consistait en ce que la République Tchécoslovaque devait entrer en fédération avec la Hongrie et la Russie ukrainienne, et que les Slovaques ne voulaient pas se détacher de la République Tchécoslovaque,²⁸ suffit à donner la réponse à la première partie de la question que nous avons posée.

En ce qui concerne enfin la seconde partie de la question, nous prenons comme point de départ ce qui est contenu dans l'article de Lénine, écrit en septembre 1916, sous le titre de « Programme militaire de la Révolution prolétarienne ». Le socialisme vainqueur en un seul pays, lit-on dans l'article, « ...doit déclencher en même temps les efforts immédiats de la bourgeoisie d'autres pays à écraser le prolétariat victorieux de l'État socialiste. Dans des cas semblables, la guerre, de notre part, est juste et légitime, une guerre qui se ferait pour le socialisme et pour l'affranchissement des autres peuples de l'oppression bourgeoise. »²⁹ La formulation léniniste comprend ainsi la nécessité de la guerre défensive, par conséquent la prise en considération d'une situation où l'État prolétarien se voit obligé de franchir ses propres frontières, dans l'intérêt de sa guerre défensive, dans l'intérêt de l'anéantissement de l'ennemi. C'est ce qui est arrivé au temps de la campagne victorieuse que la République des Conseils a faite dans le Nord du pays. Il est hors de doute que, dans son appel, la République des Conseils offrit au peuple slovaque la création de la République Slovaque des Conseils. Avec, toutefois, la campagne victorieuse, elle n'a créé que la possibilité de faire progresser la situation révolutionnaire, effectuée sur ce

²⁸ « [L'importance historique et le prestige international de la République Hongroise des Conseils.] » Michel Dzovik: *A Szlovák Tanácsköztársaság és szlovák nemzet önrendelkezési joga* [la République Slovaque des Conseils et le droit de la nation slovaque à l'auto-détermination], Budapest, éd. Kossuth, 1959, pp. 144-145.

²⁹ Œuvres de Lénine, tome 23, Budapest, Éd. Szikra, 1951, p. 77.

territoire, vers la révolution. La protection contre l'exportation de la contre-révolution a créé une situation historique, grâce à laquelle le peuple slovaque, bénéficiant d'une aide internationale, a pu créer le régime prolétarien dans une partie de la Slovaquie.

Les documents et les déclarations concernant la question nationale et nationalitaire, documents que nous avons déjà signalés et dont nous rendrons compte plus bas, nous offrent des points d'appui, pour en tirer quelques nouvelles conclusions.

Dans la République des Conseils, la question nationale était considérée, dans son ensemble et sur le plan théorique, comme un problème de caractère de classe. C'était la confédération, en tant qu'étape intermédiaire et temporaire, qui fut définie comme composante de la république universelle des socialistes internationaux. Cependant, les problèmes relatifs à la genèse et à la collaboration de ces fédérations, la définition de leurs formes, leur mécanisme, n'étaient aucunement élaborés. C'était une tâche qui attendait l'avenir.

Du reste, la création de la confédération était intimement liée non seulement à l'exemple fourni par la Russie, mais encore à la situation historique objective, à la nécessité de la défense contre l'impérialisme international.

La pratique décelait pourtant un avertissement: la question des nationalités n'était aucunement simple. Comme exemple, nous pouvons citer la lettre, écrite par la fraction allemande du parti et dont on donna lecture le 15 avril 1919. On exigeait dans cette missive la mise en vigueur du principe des nationalités et le droit des nationalités à l'autodétermination, pour que, à côté des Hongrois et des Allemands, d'autres nationalités soient pareillement élues au Conseil Ouvrier de Budapest, étant donné que « la Hongrie est un État multinational et la population de Budapest ne se compose pas uniquement de Hongrois et d'Allemands, mais encore de Slovaques, de Serbes et d'autres nationalités ».³⁰ Mais on pourrait mentionner d'autres exemples encore, en premier lieu les Wendes, puis les habitants des départements de l'Ouest, peuplés de Hongrois.

Les dirigeants de la République des Conseils comptaient en même temps avec le voisinage des nouveaux États nationaux-nationalitaires avec la République des Conseils, sans que, dans les États en question, la Révolution socialiste se déclençât immédiatement. C'est sous ce rapport qu'écrivit le *Népszava*, dans son numéro du 13 mai 1919, que la République des Conseils reconnaît le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et qu'elle est disposée à arranger toute question territoriale litigieuse, dans l'esprit de ce droit: « Nous n'avons pas adopté le principe de l'intégrité territoriale, et, en ce qui concerne la Haute-Hongrie, la Transylvanie, le Sud, le Banat et Temesvár, nous sommes disposés à accepter la décision de la population de

³⁰ PI. Arch. Actes de la commission 500 du Conseil Ouvrier et Militaire du Centre Révolutionnaire de Budapest, pp. 3-4. Analysés par Ernest Gergely, dans sa thèse: *A nemzetiségi egyenjogúság a Magyar Tanácsköztársaság jogszabályaiban és állami gyakorlatában* [l'Égalité de droit des nationalités dans le statut et dans l'administration de la République Hongroise des Conseils]. En manuscrit; p. 394.

ces territoires ». Mais cette volonté de consentir ne se rapportait pas à la politique de conquête impérialiste. On a ajouté à cette déclaration qu'on accepterait même le droit de ces territoires contigus à se détacher de la Hongrie, pourvu qu'une décision émane du peuple et non pas de quelques généraux ou diplomates.

Il est vrai que, sur le plan de la théorie et de la politique, on ne voyait pas avec assez de netteté la place qui revenait à la question nationale-nationalitaire dans le processus de maturation de la Révolution internationale. Par rapport à l'avenir, on examinait ce problème de façon simplifiée. On ne saurait cependant pas affirmer que la pratique seule ait été juste dans ce domaine. Aucune analyse théorique n'a été faite de manière suivie et détaillée, les déclarations et les codifications juridiques reflètent, quand même, une approche théorique exacte des principes qui doivent présider à la solution de toute question minoritaire. Béla Kun a défini, comme nous disions plus haut, l'autodétermination nationale comme une autodétermination de la bourgeoisie, tout en faisant la distinction, à propos des États nationalitaires, entre l'oppression capitaliste et l'oppression nationalitaire. Le 10 juin, par exemple, en parlant de la campagne militaire dans la Haute-Hongrie, il déclara que l'Armée Rouge contribuait non pas au nationalisme impérialiste, ni même à l'oppression nationale, mais à l'affranchissement prolétarien, ainsi qu'à l'affranchissement de l'oppression nationale de toute espèce. Bokányi, lui aussi, parlait de la liquidation de la double oppression, à la séance plénière des Conseils.³¹

Le *Kassai Vörös Ujság* [Journal Rouge de Kassa], du 17 juin, saluait la République Slovaque des Conseils en soulignant qu'elle avait mis fin à l'oppression capitaliste et nationale. Dans le débat sur le projet de Constitution, Rónai, l'un des élaborateurs et rapporteurs de la Constitution, déclara qu'après l'affranchissement des territoires, un soviet hongrois devient nécessaire,³² puis, il définissait les nationalités comme des nations ayant la plénitude des droits, telle que la nation hongroise.³³

Il aurait été, sans doute, préférable, de la part de la République des Conseils, de faire une déclaration concernant le droit des peuples à l'autodétermination, déclaration qui aurait dû paraître au moment de la formation de la République, qui aurait dû formuler les droits des nationalités plus tôt. Mais la Constitution, au fond, déclarait des droits qui, déjà, prévalaient. Le paragraphe 2 de la Constitution Provisoire soulignait déjà que chaque nation vivant sur un territoire important et contigu doit créer à part son conseil national et son comité d'exécution, ce qui impliquait l'autonomie territoriale. Elle garantissait en même temps l'entière égalité de droit des langues, l'évolution de la culture nationale. Dans ce dessein, les différentes nations pouvaient constituer leur conseil national qui, ce qui était une condition juste, ne devait pas concurrencer l'organisation des Conseils, fondée

³¹ *Tanácsok Országos Gyűlésének Naplója* [Journal des Séances Plénières des Conseils], 14 juin 1919-23 juin 1919, Budapest, 1919. Athenaeum, p. 46.

³² *Ibid.*, p. 248.

³³ *Ibid.*, pp. 258 et 259.

sur la diversité territoriale (Constitution, § 84). La langue de l'administration a été déterminée par la langue de la majorité vivant sur le territoire en question, mais la langue de la minorité pouvait servir de moyen de s'adresser aux organes des Conseils. Il est devenu possible aux territoires contigus, s'étendant sur plusieurs districts, de se constituer en arrondissement, aux nombreux arrondissements de produire un arrondissement national. La République des Conseils instaura un commissariat du peuple allemand, un autre pour les Ruthènes, dont chacun avait la compétence d'émettre des décrets. Conformément au décret LXXVII, émis le 28 avril par le Conseil Gouvernemental,³⁴ aux Conseils Nationaux allemand et ruthène furent subordonnés les Conseils nationaux d'arrondissement, avec une attribution touchant les départements, puis ont succédé les Conseils de district, et enfin ceux des communes et des villes. Le Conseil National Ruthène, par exemple, pouvait déléguer 20 membres à la Séance Plénière des Conseils. Le 5 mai, les Tchèques et les interventionnistes roumains ont occupé la Subcarpathie, pendant le bref laps de temps dont on disposait, l'histoire n'était pas pauvre en événements. La langue ruthène a percé, un décret était en préparation sur "orthographe ukrainienne, des livres scolaires en langues maternelles sont sortis de l'imprimerie, on projeta la construction d'une école supérieure ukrainienne, on a créé la nouvelle administration, etc.

En ce qui concerne l'autonomie allemande, elle a été réalisée dans la Hongrie occidentale. Vers la fin d'avril, les délégués des départements de Sopron, Moson, Vas et Pozsony, instituèrent le *Gaurat für Deutsch-Westungarn*. Puis, le 17 juillet, on instaura l'arrondissement national des Allemands de la Hongrie occidentale, en délimitant les communes qu'il devait englober. Cela signifiait que cet organisme disposait des affaires d'un territoire administratif cohérent, et qu'au fond, il administrait ses affaires intérieures aussi, d'une façon autonome.

Bien sûr, les quelques mois n'étaient pas suffisants pour détecter tous les rapports de la question des nationalités et pour produire un mécanisme accompli sur tous les plans. On ne peut pas faire abstraction des circonstances, dans lesquelles fonctionnait la dictature du prolétariat, ni même du fait que l'évolution ultérieure et le changement dépendaient de l'éventualité d'une révolution prolétarienne dans les autres pays. Ce qui s'est accompli sur le plan de l'indépendance nationale et de la question nationalitaire, était une initiative grandiose, signifiait un changement fondamental, cette politique ayant, au fond, ses débuts léninistes, quoique chargée de certaines contradictions. Même pour les successeurs tardifs, elle recèle un objet d'étude remarquable.

*

La République Hongroise des Conseils fut abattue par un ennemi extérieur, supérieur en nombre. En dépit de son échec, elle a joué un rôle significatif tant dans l'histoire de notre peuple que dans le mouvement

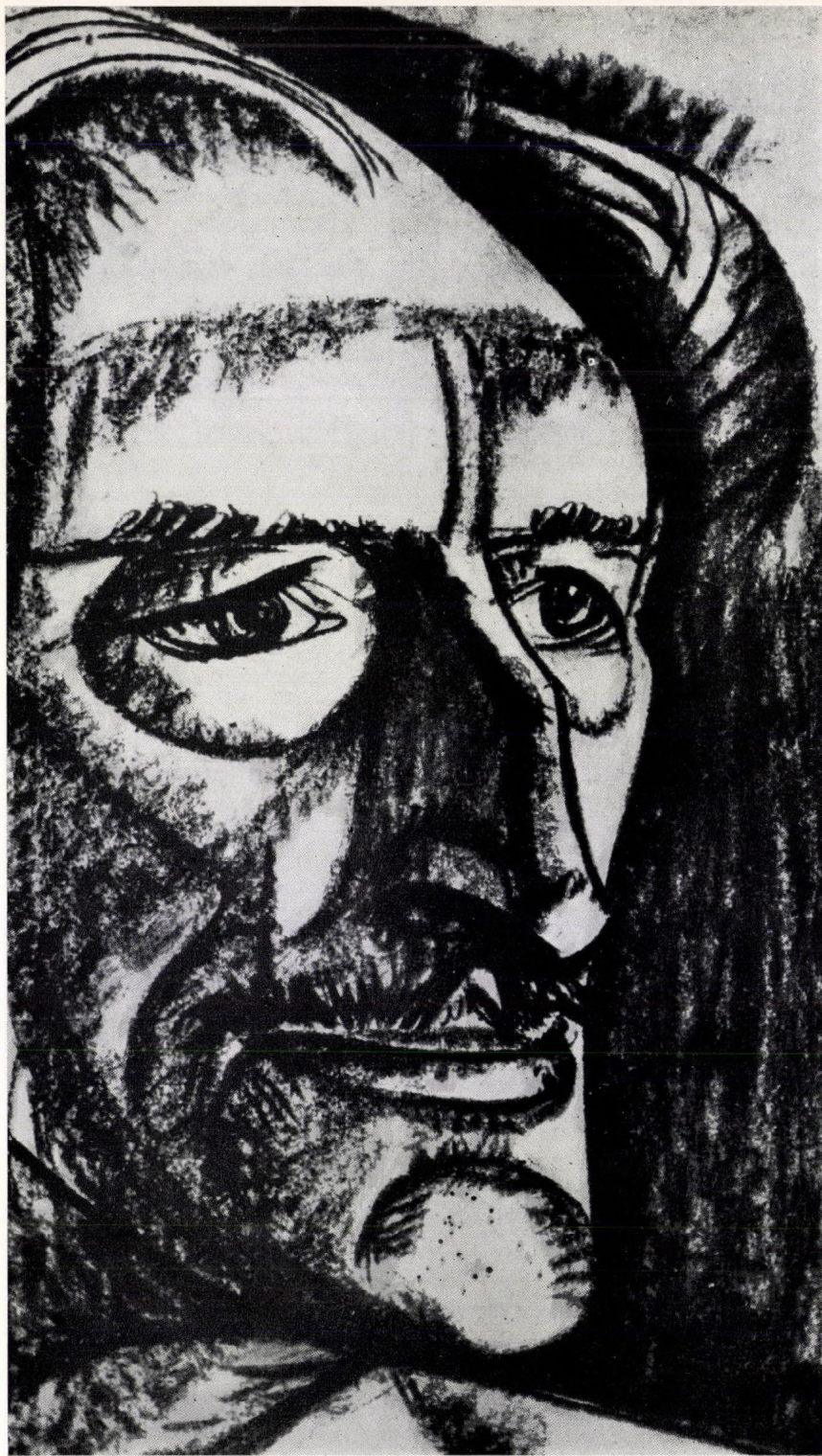
³⁴ *Tanácsköztársaság*, le 29 avril 1919. La question de l'égalité de droit des nations est traitée aussi dans le manuscrit d'Ernest Gergely, dans la multiplicité de ses aspects.

ouvrier international. Ses résultats acquis, ainsi que les fautes qu'elle a commises, servent de témoignage historique. Son souvenir survivra, intact, durant des siècles, car elle fait partie des événements les plus saillants dans l'histoire de notre peuple. Elle fournit sans contradiction la preuve de la vérité des idées léninistes, car elle offrit une solution aux problèmes de notre peuple, de notre nation, et continue d'offrir une ressource d'énergie, en nous permettant d'assumer, d'une manière communiste, les tâches que nous imposent le présent et l'avenir.

Béla KIRSCHNER



Béla Uitz: Prestation de serment (de la série « Général Ludd »), 1923.



Béla Uitz:
Barbusse,
1924.

La politique extérieure de la République Hongroise des Conseils

(Choix de documents)

Les principes et les objectifs que les dirigeants de la République des Conseils se proposaient de réaliser, dans des conditions extrêmement graves de la vie internationale, changèrent radicalement la politique extérieure du pays, tout comme sa politique intérieure. La révolution du 21 mars 1919 avait comme but d'instaurer en Hongrie le socialisme, le communisme, afin de donner le pouvoir et les biens à ceux qui les produisent. L'exemple où les masses et les dirigeants puisaient leur enthousiasme était fourni par la Russie Soviétique. Le programme intérieur engendra nécessairement les deux idées fondamentales sur lesquelles reposait la politique extérieure: alliance et collaboration fraternelle avec la révolution russe et relations pacifiques avec tous les autres pays, surtout avec les voisins, pour permettre la réalisation de l'immense tâche qui les attendait à l'intérieur, et de la transformation sociale-économique.

La Hongrie était considérée à l'époque comme constituant une des étapes de la révolution mondiale, estimée imminente, comme un territoire où non seulement il fallait maintenir la révolution prolétarienne mais d'où il fallait assurer son rayonnement. La République des Conseils attendait de l'affermissement et de l'extension de la révolution prolétarienne la solution à l'ensemble des problèmes que posaient la coexistence pacifique des peuples, les conflits nationaux particulièrement graves après la guerre et les maux sociaux. C'est à partir de cette conception que la République des Conseils, la première dans l'histoire, osa rompre avec le principe de l'intégrité territoriale et avec le programme qui en découlait, osa ouvertement renoncer aux « droits historiques » qui, auparavant, avaient été une cause de guerre dans le bassin danubien et étaient appelés à le redevenir par la suite. L'espoir dans la révolution mondiale, le principe du respect des traditions historiques et de la soumission aux conditions économiques et géographiques étaient le point à partir duquel elle s'efforçait d'obtenir que les peuples danubiens élaborent eux-mêmes, avec des moyens pacifiques, les formes de la collaboration dont la nécessité était évidente.

Au moment où prenait forme le système impérialiste de paix, ces principes et ces aspirations devaient défendre non seulement la révolution prolétarienne mais aussi les intérêts nationaux hongrois: les deux étaient inextricablement liés.

Vu la situation internationale du pays, les dirigeants de la République des Conseils se voyaient dans l'impossibilité de prendre des initiatives effectives pour réaliser ce programme de politique extérieure. Le gouvernement n'avait de relations diplomatiques qu'avec l'Autriche. Le large front

de l'intervention armée le séparait de son unique allié, la Russie Soviétique et ainsi cette alliance ne pouvait pas engendrer de formes de collaboration qui pussent fournir un soutien dépassant l'aide idéologique.

• Même le gouvernement démocratique du comte Mihály Károlyi ne pouvait compter à la conférence de paix sur une attitude et sur une politique de compréhension amicale, le pays étant traité en pays ennemi vaincu. La République des Conseils, à son tour, signifiait que la révolution prolétarienne, estimée naguère plus éloignée, s'était implantée en Europe centrale. Cette circonstance ne manquait pas de renforcer et d'affermir l'opposition à la conférence de paix des puissances impérialistes envers la Hongrie.

Les grandes puissances aussi bien que leurs petits alliés s'efforçaient, conformément à leur politique générale anti-révolutionnaire, de liquider le plus tôt possible ce foyer d'où, comme ils le craignaient, la vague révolutionnaire, partie de la Russie Soviétique, pouvait s'étendre avec rapidité. Des différends existaient entre certaines grandes puissances et certaines personnalités politiques quant aux moyens à appliquer, mais il n'y en avait pas quant au but final. Pour liquider la République des Conseils ils recoururent au blocus économique, à la pression diplomatique, à l'incitement de la contre-révolution hongroise et, en tout premier lieu, aux armes. Aussi, l'histoire de la République des Conseils et tout particulièrement sa politique étrangère n'étaient-elles au fond rien d'autre qu'une lutte menée pour la survie et cela dans des conditions de plus en plus graves.

En fin de compte, la dictature du prolétariat en Hongrie fut vaincue par la supériorité numérique des forces armées des pays voisins, pays bénéficiant du soutien de la conférence de paix. Ce sont eux qui firent accéder au pouvoir la contre-révolution révisionniste avec Miklós Horthy à sa tête. Isolée, disposant de peu de forces, la République des Conseils était incapable de résister à la pression exercée sur elle par les forces conjuguées de presque tout le monde capitaliste de l'époque.

Les quelques documents publiés ici ne peuvent donner qu'un tableau fragmentaire de la situation internationale dans laquelle se trouvait la République des Conseils et des aspirations de celle-ci, ils ne peuvent pas les montrer dans toute leur complexité. Même sous cette forme, ils peuvent faire comprendre avec netteté les traits essentiels de sa politique extérieure, de sa lutte pour survivre. En outre, ils mettent en évidence la politique, fermement hostile à la révolution, des grandes puissances, dont la France, politique dont les conséquences devaient être néfastes à la nation hongroise entière et à l'avenir de l'Europe centrale.

La République des Conseils échoua en 1919, mais les fondements de son programme en politique extérieure, adaptés à d'autres temps et à d'autres circonstances, restent un programme vivant.

Zsuzsa L. NAGY

Appel du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement
au prolétariat international

Aujourd'hui à midi, le Conseil des commissaires du peuple de la République Hongroise des Conseils a émis par radiotélégraphie l'appel suivant en langues allemande, anglaise, française, roumaine et tchèque:

« A tout le monde! Nous annonçons aux ouvriers du monde qu'en Hongrie les partis social-démocrate et communiste se sont fondus en un parti socialiste et, au nom de tous les ouvriers, soldats et paysans, ils ont instauré la dictature du prolétariat qui, sans verser une seule goutte de sang, a pris le pouvoir. Provisoirement, c'est le Conseil des commissaires du peuple qui exerce le pouvoir d'État jusqu'à ce que le Congrès des conseils des paysans, ouvriers et soldats adopte définitivement la constitution de la République Hongroise des Conseils.

Tout le prolétariat hongrois, uni dans sa résolution, se range sous le drapeau de la dictature du prolétariat, de la révolution sociale mondiale et il veut mener la lutte contre l'impérialisme en commun avec la République Soviétique Russe et avec tous les prolétaires du monde qui ont reconnu que l'action révolutionnaire commune des ouvriers, soldats et paysans est l'unique voie qui mène à la victoire sur les forces de l'impérialisme international, à la réalisation du socialisme.

Deux forces ont fait naître la révolution prolétarienne en Hongrie. L'une était la résolution commune aux ouvriers, aux paysans pauvres et aux soldats de ne plus porter le joug du capital. L'autre, c'était l'impérialisme de l'Entente qui, en mutilant le territoire de notre pays voulait et veut le priver de toutes ressources alimentaires, des matières premières de son industrie, de toutes les conditions de vie. A l'ultimatum de l'Entente exigeant la cession immédiate et définitive de la Hongrie à l'oligarchie roumaine, le peuple hongrois répondit par l'instauration de la dictature du prolétariat.

Les conquérants bourgeois tchéco-slovaques et roumains veulent briser la révolution des ouvriers hongrois par la force des armes. Soldats tchéco-slovaques et roumains, nous nous adressons à vous: refusez l'obéissance, révoltez-vous, tournez vos armes contre vos propres oppresseurs, ne soyez pas les bourreaux de vos frères ouvriers et soldats hongrois. Nous nous adressons aux ouvriers et paysans tchéco-slovaques et roumains. Qu'ils secouent le joug de leurs oppresseurs qui, afin de renforcer leur propre puissance, pour remplir leur poche, les forcent à faire la guerre contre leurs frères.

Nous nous adressons au prolétariat du monde entier, aux ouvriers anglais, français, italiens et allemands et nous les sommons d'employer toutes leurs forces pour faire front contre les capitalistes de leurs pays qui veulent étrangler par la faim la révolution des prolétaires hongrois. Nous plaçons cette révolution sous la protection du socialisme international et nous sommes décidés de la défendre jusqu'à notre dernière goutte de sang contre toute attaque. Tout en ayant la ferme décision de défendre la République Hongroise des Conseils contre tous, nous exprimons notre volonté de conclure au plus tôt possible une paix qui assure les conditions vitales des classes laborieuses et qui nous permet de réaliser la co-existence pacifique avec tous les peuples du monde, en premier lieu avec nos voisins. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! Vive la révolution socialiste mondiale! Vive l'internationale révolutionnaire des ouvriers, soldats et paysans!

Au nom du Conseil des commissaires du peuple
de la République Hongroise des Conseils

Béla KUN

commissaire du peuple
aux affaires étrangères »

Vörös Ujság, Mindenkihez! [Journal Rouge, A tout le monde!], le 23 mars 1919.

Le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement exprima ses intentions pacifiques, sa disposition à négocier, dans la note qu'un diplomate italien, le prince Livio Borghèse fit parvenir à Paris.

*

Note du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement
adressée à la conférence de paix de Paris

Le nouveau gouvernement de la Hongrie, le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement reconnaît la validité de l'armistice signé par le gouvernement précédent et estime que le refus de la note remise par le lieutenant-colonel Vix ne signifie pas sa violation.

En invitant la Russie à entrer en alliance avec la République Hongroise des Conseils, le gouvernement ne pensait pas que ce pas pût être interprété comme l'expression du désir de rompre toute relation diplomatique avec les puissances de l'Entente et encore moins comme une déclaration de guerre à l'Entente. L'alliance avec la Russie n'est pas une alliance diplomatique formelle, elle est bien plus, si l'on peut employer cette expression, une « entente cordiale », une amitié naturelle fondée sur la structure identique de la constitution des deux côtés qui, selon les vues du gouvernement hongrois, ne peut en aucun cas être interprétée comme une union agressive. Au contraire, la nouvelle république hongroise a le ferme désir de vivre en paix avec toutes les autres nations et de ne concentrer toute son activité que sur la réorganisation pacifique du pays.

C'est la force des événements qui a contraint le Parti Socialiste Hongrois à prendre le pouvoir exécutif. Il se propose d'instaurer un nouvel État social, un État où chacun vive de son propre travail. Cet État social ne nourrira pas de sentiments hostiles envers les autres nations. Au contraire, il veut collaborer avec elles dans l'intérêt de la grande solidarité humaine.

Le gouvernement de la République Hongroise des Conseils se déclare prêt à discuter les questions territoriales sur la base du principe d'autodétermination des peuples, l'intégrité territoriale est prise en considération uniquement en harmonie avec ce principe.

Il saluerait avec plaisir à Budapest une mission civile et militaire de l'Entente à laquelle il garantirait le droit à l'exterritorialité et se chargerait d'assurer sa sécurité absolue.

Béla KUN

commissaire du peuple aux affaires
étrangères

Budapest, le 24 mars 1919.

(Voir: Papers Relating to the Foreign Relations of the United States. The Paris Peace Conference 1919, tome V, Washington, 1946. p. 18.)

*

Cette note et la réponse à lui donner ont été discutées par les représentants des grandes puissances.

*

Extrait des délibérations du Conseil des Quatre

29 mars 1919

...M. ORLANDO. — Il vient d'arriver de Budapest un officier italien porteur d'une lettre du prince Borghèse. Celui-ci, nommé ministre plénipotentiaire à Belgrade, a quitté cette ville après l'incident que vous connaissez au sujet de ses lettres de créance, et il revient en Italie

par Budapest et Vienne. S'étant arrêté à Budapest, où une de ses sœurs habite, il s'y est trouvé pendant la prétendue révolution et il nous envoie une lettre fort intéressante, que je pourrai faire traduire si vous le désirez.

Le point important, c'est que le nouveau gouvernement a fait une démarche auprès du prince Borghèse, lui déclarant que le mouvement révolutionnaire avait été provoqué par des causes politiques plutôt que sociales, que ce mouvement était socialiste mais non bolcheviste, et qu'il désirait avoir des relations amicales avec l'Entente. Ils ont prié le prince Borghèse de nous faire parvenir une sorte de déclaration ou mémorandum. Le prince Borghèse leur a répondu qu'il était à Budapest à titre purement privé. Mais il n'a pu refuser de nous faire parvenir le mémorandum par cet officier dont je vous ai parlé.

J'ai eu les mêmes hésitations que le prince Borghèse avant de vous communiquer ce document. Mais j'ai cru préférable de vous le montrer. J'ajoute que nous n'avons pris vis-à-vis des Hongrois aucune espèce d'engagement.

Le Président WILSON (après lecture). — C'est un document très intéressant et je crois ce qu'il dit. Ne pouvons-nous pas discuter immédiatement la question de l'envoi à Budapest d'une mission interalliée, qui nous est demandé par le signataire de ce mémorandum?

M. LLOYD GEORGE. — Après tout, je ne vois pas pourquoi nous traiterions les Magyars autrement que les Croates. Les Croates, comme les Magyars, ont combattu jusqu'au bout et très vigoureusement contre nous. Les Magyars n'ont jamais été les ennemis de la France ni de l'Angleterre. Ils ont eu sans doute des hommes d'État comme Tisza, dont la responsabilité est grande, mais qui n'étaient soutenus que par un électorat très restreint. Nous avons des relations avec les Croates et les Slovènes, qui ont sur la conscience la mort d'un très grand nombre de soldats alliés. Pourquoi ne pas entrer en conversation aussi bien avec les Magyars?

M. CLEMENCEAU. — Nous pourrions toutefois attendre le retour des représentants que nous avons à Budapest. On nous dit que les révolutionnaires hongrois ont emprisonné le colonel Vix.¹

M. ORLANDO. — Chose curieuse, et qui ferait croire à la télépathie, ce que M. Lloyd George vient de dire est précisément ce que les Hongrois ont dit au prince Borghèse: les Croates et les Polonais ont été admis comme des amis par les Alliés; pourquoi pas les Hongrois?

M. LLOYD GEORGE. — Des Polonais se sont battus contre nous en France jusque dans les derniers temps.

M. CLEMENCEAU. — Il vaudrait mieux ne pas prendre une décision avant d'avoir pu causer avec nos ministres des Affaires étrangères.

Le Président WILSON. — Je ne sais pas s'ils ne sont pas un peu liés par le point de vue particulier des chancelleries, l'idée des précédents, etc...

M. LLOYD GEORGE. — Sachons prendre une décision: ne faisons pas avec la Hongrie comme avec la Russie: une Russie nous suffit.

M. CLEMENCEAU. — Prenez garde que ce gouvernement hongrois a fait une offre d'alliance aux bolcheviks.

Le Président WILSON. — En le prenant au mot, nous pouvons faire quelque chose d'utile pour la paix.

M. CLEMENCEAU. — J'envverrais d'abord quelques hommes là-bas voir la situation. Envoyer d'emblée une mission régulière pour tendre les mains aux Hongrois, je ne sais pas si nous le pouvons.

Le Président WILSON. — Après tout, n'avons-nous pas envoyé de tous côtés des missions chargées d'enquêtes?

M. LLOYD GEORGE. — Nous avons même des missions en pays ennemi, à Vienne, par exemple.

M. CLEMENCEAU. — Je rappelle que notre représentant à Budapest, le colonel Vix, a été arrêté par le nouveau gouvernement hongrois.

M. ORLANDO. — Notre officier dit qu'on l'a relâché et qu'il est parti pour Belgrade.

¹ Vix était le délégué militaire des Alliés à Budapest.

M. CLEMENCEAU. — En tout cas, j'aimerais mieux attendre d'avoir des nouvelles à ce sujet avant d'envoyer là-bas un autre représentant.

M. LLOYD GEORGE. — J'y enverrais volontiers un homme comme Smuts. (A M. Clemenceau) : Je sais que vous ne l'aimez pas après la lettre que je vous ai lue.

M. CLEMENCEAU. — Je le respecte; mais j'aimerais mieux que vous envoyiez là-bas quelqu'un d'autre.

(Paul Mantoux: Les Délibérations du Conseil des Quatre — 24 Mars-28 Juin 1919. — Centre National de la Recherche Scientifique. Paris, 1955. pp. 80-82.)

Extrait des délibérations du Conseil des Quatre

31 mars 1919^a

M. PICHON. — Je considère comme absolument impossible de répondre à cette ouverture du gouvernement provisoire de Hongrie. Ce serait la plus grave des fautes. Quelles sont les circonstances? A la suite de conflits sanglants entre Roumains et Hongrois de Transylvanie — pays qui, nous l'avons reconnu, doit appartenir à la Roumanie — nous avons décidé d'interposer une ligne neutre entre les combattants. Nous avons fait savoir à Budapest que la détermination de cette ligne ne préjugait pas notre décision finale sur la frontière roumano-hongroise.

Que s'est-il passé? Cela reste encore obscur, quoique le départ du comte Károlyi et le changement qui a suivi donnent à supposer que la chute du gouvernement précédent n'a pas été involontaire. Une république des soviets a été proclamée. Nos missions ont été chassées et le premier acte du nouveau gouvernement a été de s'adresser à Lénine et de lui dire qu'on était prêt à marcher avec lui. Aujourd'hui, le gouvernement provisoire de Hongrie nous écrit qu'il n'y a pas d'alliance entre lui et la République des Soviets. Ce n'est pas très clair.

Il va sans dire que je ne désire pas intervenir dans les affaires intérieures de la Hongrie. Mais on nous demande, dans le document que nous venons de lire, d'entrer en conversation sur les questions territoriales. Les questions territoriales sont celles qui intéressent les populations opprimées par l'ancien gouvernement hongrois, les Slovaques, les Transylvains, les populations du Banat, de la Croatie et de la Bosnie, auxquelles nous avons promis la liberté.

Nous ne pouvons pas oublier que les Hongrois sont parmi nos ennemis les plus acharnés. La responsabilité du gouvernement hongrois dans les origines de la guerre est terrible. Il suffit de rappeler le rôle d'un homme comme Tisza. La politique hongroise a conduit celle de la Monarchie et les Hongrois ont combattu pour la soutenir. C'est un ennemi qui nous offre de négocier, et de négocier sur les intérêts des nationalités que nous avons promis de libérer. Si nous acceptons cette offre, nous nous aliénerions ces nationalités qui sont ou seront nos alliées : elles ne comprendraient pas que, quand nous nous appliquons ici à déterminer leurs frontières, nous allions en discuter avec les Hongrois. En ce qui concerne la Roumanie en particulier, nous sommes tenus plus que jamais de la soutenir au moment où nous la considérons comme une barrière contre le bolchevisme.

Je ne puis accepter d'entrer en négociations avec la Hongrie sur des questions territoriales. Quand ce gouvernement proteste qu'il n'a pas d'alliance avec la Russie, je ne peux pas oublier que son chef, Béla Kun, a été l'ami et le complice de Lénine. Entrerions-nous, contre nos alliés, en rapports avec un gouvernement de soviets? Serait-ce la préface de négociations avec la Russie? Nous nous engagerions alors dans une voie nouvelle que, quant à moi, je ne peux pas accepter.

M. LANSING. — Il me semble que nous avons une certaine responsabilité dans ce qui s'est passé en Hongrie. Nous avons essayé d'être justes en établissant une ligne de démarcation entre Roumains et Hongrois. Il s'agit de savoir si la ligne elle-même est juste.

^a A cette séance prirent part aussi les ministres des Affaires étrangères des grandes puissances.

Ce sont les Roumains qui, les premiers, ont passé la ligne fixée par l'armistice. Nos experts, quand il s'est agi d'arrêter les hostilités, ont indiqué une ligne suivant assez exactement les indications ethnographiques ; mais nous avons demandé à la Hongrie de se retirer à cent kilomètres à l'ouest de cette ligne. L'effet de cette décision a été de leur faire croire que leur frontière serait celle du traité roumain de 1916. Il n'y a pas de gouvernement en Hongrie qui puisse accepter cela et c'est ce qui a jeté le pays dans le bolchevisme.

M. PICHON. — Je rappelle qu'il s'agit d'une décision de la Conférence. La question a été étudiée à fond. Des généraux sont venus exposer devant vous les résultats de cette étude. Nous avons agi en toute connaissance de cause. Ce que nous avons fait déplaît à la Hongrie. Mais si la Conférence est incapable aujourd'hui d'imposer sa décision à un État ennemi, nous ne pouvons espérer faire la paix nulle part.

La Hongrie nous répond par la révolution, par l'expulsion de nos missions.³ Nous sommes liés à la Roumanie, à qui nous avons promis de libérer les populations transylvaines. Nous avons tracé une ligne que nous croyons juste. Allons-nous désavouer la Roumanie ? Ce serait une faute impardonnable.

*

Le Président WILSON. — Nous discutons comme s'il était dans nos intentions d'entrer en relations diplomatiques avec la Hongrie pour la fixation des frontières. Ce n'est pas ce que nous voulons faire. Mais nous pouvons envoyer en Hongrie une mission pour savoir ce que pensent les Hongrois. Il est impossible, je le reconnais avec M. Pichon, d'entrer avec eux en relations régulières, sans quoi les autres États ennemis pourraient demander le même privilège. Mais il faut éviter, par une attitude trop dure, de pousser un pays après l'autre dans le bolchevisme.

Le même danger existe à Vienne. Si nous avions à tracer là une ligne de démarcation, Vienne pourrait se jeter le lendemain dans le bolchevisme. Si de pareils événements se répètent, nous n'aurons pas de paix, parce que nous ne trouverons plus personne pour la conclure.

En ce qui concerne la Hongrie, nous voulons la séparer de l'Autriche. Il ne servirait à rien de lui dire : « Nous ne voulons rien avoir à faire avec vous ; nous sommes purs et blancs comme neige, nous n'avons jamais rien eu à faire, ni les uns ni les autres avec des gouvernements révolutionnaires. » Quant à moi, je suis prêt à entrer en conversation avec n'importe quel coquin, si ce qu'il me propose est acceptable et que mon honneur reste intact.

Il ne peut pas être question d'envoyer à Budapest des agents diplomatiques, mais un homme de confiance, ayant l'expérience et l'autorité voulues, qui irait dire aux Hongrois : « Je n'ai pas de pouvoirs des gouvernements associés, sauf sur un point. Vous nous dites que vous voulez expliquer votre position : faites-le ; nous ne comprenons pas ce qui se passe chez vous. Vous dites que vous n'avez pas d'alliance avec le bolchevisme : expliquez-nous ce que vous avez fait. »

Il est possible, comme l'ont dit M. Lansing et le baron Sonnino, que nous ne soyons pas sans responsabilité dans les événements de Budapest. Il faut avant tout éclaircir la situation. Le gouvernement de Budapest n'est pas chargé des crimes que nous reprochons aux bolcheviks de Russie. Il est probablement nationaliste. C'est un gouvernement de soviets parce que c'est la forme de révolution à la mode et il peut y avoir bien des espèces de soviets. Il faut dire seulement au gouvernement provisoire de Hongrie :

« Nous avons lu votre aide-mémoire et nous venons vous demander ce que vous avez à dire. »

(Paul Mantoux: Les Délibérations du Conseil des Quatre — 24 Mars-28 Juin 1919. — Centre National de la Recherche Scientifique. Paris, 1955. pp. 98-100, 101-102.)

*

³ Seule une partie des missions partit et cela aussi malgré la demande formelle de Béla Kun.

Le général Smuts fut chargé de cette mission. Il négocia à Budapest les 4 et 5 avril 1919. Après son départ, les troupes du Royaume de Roumanie, ensuite celles de la République Tchécoslovaque ont attaqué la Hongrie.

*

Passages du discours de Béla Kun, commissaire du peuple aux affaires étrangères, prononcé à la séance du 19 avril 1919 du Conseil des Ouvriers et des Soldats de Budapest

Le prolétariat décide lui seul de ce qu'il doit faire, et ensuite il doit agir. La dictature du prolétariat signifie la rupture avec toute diplomatie secrète, avec toute politique faite en cachette. Maintenant, sans ambages, je vous dirai tout ce que nous savons, toutes les conclusions que nous tirons des signes et des symptômes. Deux courants mondiaux s'affrontent autour de la République Hongroise des Conseils : le capitalisme impérialiste et le socialisme bolchevik. Nous participons à cet affrontement. Vous connaissez, camarades, notre échange de notes avec le général Smuts qui, mandaté par l'Entente, est venu dans notre pays. Notre position n'est pas fondée sur l'intégrité territoriale mais nous voulons vivre, c'est pourquoi nous nous refusons à supprimer la ligne de démarcation.

Nous nous sommes refusé à permettre que nos frères prolétaires libérés qui se trouvent dans la zone neutre fussent de nouveau soumis au joug du capital, car cela serait revenu à priver le prolétariat de Hongrie des conditions nécessaires à son existence physique. L'offensive des boiards roumains s'est déclenchée. C'est un épisode de la lutte internationale des classes, du conflit entre la révolution et contre-révolution internationales.

Raisonnant froidement, nous savions que cela se produirait. En instaurant la dictature du prolétariat en Hongrie nous n'avons pas inclus dans nos calculs la possibilité de l'emporter par la force des armes dans une guerre régulière sur les troupes de l'Entente. Nous ne pensions pas qu'avec les six divisions autorisées par le traité d'armistice nous pourrions arrêter l'offensive qui, de tous côtés, nous menace.

Népszava [Voix du peuple], 20 avril 1919. Séance historique du Conseil des Ouvriers et des Soldats. — Passages soulignés dans le texte original.

*

L'appel du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement à W. Wilson, président des États-Unis

(Le 28 ou 29 avril 1919)

Monsieur,

Du sang et des cendres, le sang du prolétariat versé jusqu'à la dernière goutte, la fumée et les ruines des villages dévastés pendant la guerre marquent le chemin de vos alliés, sous le signe de la civilisation supérieure et de l'amour de la paix que vous professez. Nous ne croyons pas que cette manière d'agir corresponde aux principes qui sont les vôtres et dont l'essence est de permettre à chaque pays de décider son propre sort dans le sens qu'il juge le plus convenable du point de vue de son évolution future ou de ses intérêts présents. Les morts dans un silence sépulcral, les mutilés avec des soupirs, protestent contre l'action de vos alliés contre la République Hongroise des Conseils, protestent contre la seule pensée que cette action fût engagée en votre nom ou avec votre consentement.

Nous, membres du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement de la République Hongroise des Conseils, qui voulons édifier sur la place de l'anarchie capitaliste une république fondée sur le travail organisé, nous qui avons pris le pouvoir pour empêcher les effusions déraisonnables de sang, la guerre civile et l'anarchie totale dans ce pays, nous vous invitons à empêcher cette nouvelle effusion de sang avant que tout le peuple laborieux de ce pays ne soit enseveli sous les ruines de son propre pays, avant qu'il ne soit noyé dans son propre sang.

Lorsque nous prîmes le pouvoir, nous n'avions pas de forces armées qui pussent nous soutenir. Et pourtant, la prise de pouvoir n'a pas été suivie de conflits sanglants. En un temps extrêmement bref nous avons pris des mesures fondamentales et radicales dans le domaine de la reconstruction économique et politique de la société et cela sans nous heurter à quelque résistance que ce soit. Tout s'était passé sans bouleversements, d'une manière qui n'a pas de précédent dans l'histoire de l'humanité. Ces succès sont dus au fait que la démocratie prolétarienne, désir de tous les travailleurs et de toutes les travailleuses, de la grande majorité de la population, offrit l'unique possibilité de garantir la continuité de la production et l'existence de la population après l'écroulement total du capitalisme. Il ne fait pas de doute que ceux qui ont rançonné le sang versé dans la guerre pour accaparer des millions ne se résigneront pas de leur gré au nouvel ordre des choses. Ces gens-là, et seuls ces gens-là, cherchent à n'importe quel prix à rétablir l'ancien régime odieux et ils ne cessent de se lamenter auprès de ceux qu'ils ont le plus basement calomniés. Ceux qui demandent la protection sont les mêmes qui accueilleraient avec une joie débordante la nouvelle de chaque navire coulé se souciant peu des centaines et des centaines de femmes et d'enfants qui y périrent. Aussi inhumains qu'avant, ils ne se soucient guère maintenant que le soutien accordé à une minorité insignifiante qui dans le meilleur des cas ne peut être que provisoire, entraîne le sacrifice de milliers de vies humaines.

Nous vous invitons à prendre des mesures afin de faire cesser immédiatement toute action militaire dirigée contre nous d'autant plus que nous sommes convaincus que l'on peut nous confier la régularisation de nos affaires intérieures en conformité avec les principes que vous professez sans que cela touche de quelque manière que ce soit la situation internationale. Le Conseil de Gouvernement déclare n'avoir l'intention d'intervenir dans les affaires intérieures d'aucun autre pays. Aussi se croit-il en droit de vous demander d'arrêter les forces armées qui menacent la vie de nos citoyens et qui visent à renverser notre ordre intérieur. Nous sommes prêts à toutes les éventualités. Nous ne nous refusons pas d'affronter le danger d'être exterminés jusqu'au dernier.

Le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement de la
République Hongroise des Conseils :

Garbai
président

Kun
commissaire du peuple

(Voir : Papers Relating to the Foreign Relations of the United States. The Paris Peace Conference 1919, t. XII, Washington, 1947, pp. 453-454.)

Proposition de Paix du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement faite à W. Wilson, président des États-Unis, et aux Gouvernements Tchécoslovaque, Yougoslave et Roumain.

(Le 30 avril 1919)

Monsieur le Président,

Aujourd'hui nous avons envoyé aux gouvernements tchécoslovaque, yougoslave et roumain la note suivante : Monsieur le Président, au nom du Gouvernement Révolutionnaire des Conseils de Hongrie j'ai l'honneur de déclarer que nous reconnaissons sans réserve les prétentions territoriales nationales avancées par vous. Vous avez motivé ces prétentions par votre volonté de mettre fin à l'oppression séculaire de vos compatriotes par les classes dirigeantes hongroises. Vous pensiez agir par là conformément à la volonté et aux intérêts de ces couches de la population. Le gouvernement précédent n'a pas accepté vos propositions et s'en est tenu au prétendu droit historique qui justifie le maintien du droit à l'oppression par l'oppression précédente. Dès le premier jour de l'exercice de notre gouvernement, nous avons rompu avec ce principe. Nous avons réitéré nos déclarations solennelles pour affirmer que nous ne tenons pas au principe de l'intégrité territoriale et maintenant nous

portons directement à votre connaissance que nous reconnaissons sans réserve toutes vos prétentions territoriales-nationales. En revanche nous exigeons la cessation immédiate des hostilités, la non-intervention dans nos affaires intérieures, le transport libre en transit, la conclusion d'accords économiques qui répondent aux intérêts économiques des deux côtés et la protection des minorités nationales restées sur votre territoire. Par là vous aurez atteint tout ce que vous cherchiez à atteindre. Il n'y a pas besoin de verser encore du sang, de sacrifier même un soldat, de déchaîner la furie de la guerre sur des régions paisibles afin de permettre de réaliser leurs aspirations nationalistes à des classes qui opprimaient leurs compatriotes dans les domaines national et culturel et qui en même temps étaient les oppresseurs des masses laborieuses de notre peuple. Au moment où nous avons accordé à nos compatriotes le droit à la libération nationale, nous nous sommes libérés du règne de ces classes. Nous nous sommes libérés nous-mêmes et nous ne voulons plus nous soumettre au joug de ces oppresseurs. Nous considérons que nos institutions intérieures constituent notre propre affaire, c'est pourquoi nous sommes convaincus que dans le cas où vous prenez au sérieux les promesses faites jusqu'ici, nous pouvons rétablir dès cette heure l'état de paix entre nous. J'attends votre réponse. En vous communiquant ce qui précède nous voudrions noter qu'à partir de ce moment aucun intérêt national ne justifie plus le maintien de l'état actuel de guerre, et à partir de ce moment il ne peut plus subsister de doute que la poursuite de la guerre par les gouvernements en question porte une grave atteinte aux intérêts nationaux dont ils parlent. Et si, malgré tout, ils poursuivent la guerre, cela ne peut se faire que pour des intérêts étrangers, pour les intérêts de l'impérialisme étranger, et en tout premier lieu pour les intérêts des classes dirigeantes hongroises.

Au nom du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement :

Béla Kun

commissaire du peuple aux affaires étrangères

(Archives de l'Institut de l'Histoire du Parti près le Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois. IML 138-8. pp. 28-30.)

*

Ces appels n'ont pas eu de réponse, ce qui a contraint le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement à poursuivre la guerre défensive. Lorsque ces succès militaires ont créé une situation critique pour l'armée tchécoslovaque, les grandes puissances défendirent leur allié. Par leur pression parvinrent à faire retirer l'Armée Rouge.

*

The Council of Four

June 7, 1919

WCP-940

Telegram to the Hungarian Government at Buda-Pesth. Communicated by Secretariat General

Translation

Appendix I to CF-52

Paris, 7 June, 1919

The Allied and Associated Governments are on the point of summoning Representatives of the Hungarian Government before the Peace Conference at Paris in order that the views of the Conference on the proper frontiers of Hungary may be communicated to them.

It is at this very moment that the Hungarians launch violent and unjustified attacks against the Czecho-Slovaks and invade Slovakia.

The Allied and Associated Powers have, however, already shown their firm determination to put an end to all useless hostilities by twice stopping the Roumanian Armies which had crossed the Armistice lines and then those of the neutral zone, and by preventing them from continuing their march on Buda-Pesth; also by stopping the Serbian and French Armies on the Southern Hungarian front.

In these circumstances, the Government of Buda-Pesth is formally requested to put an end without delay to its attacks on the Czecho-Slovaks, otherwise the Allied and Associated Governments are absolutely decided to have immediate recourse to extreme measures to oblige Hungary to cease hostilities and to bow to the unshakeable will of the Allies to make their injunctions respected.

A reply to the present telegram should be made within 48 hours.

(Papers Relating to the Foreign Relations of the United States. The Paris Peace Conference 1919, t. VI, Washington, 1946, pp. 246-247.)

Réponse du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement à la note de la Conférence de Paix de Paris en date du 7 juin 1919

A Monsieur Clemenceau, Président de la Conférence de Paix, Paris,

Le Gouvernement de la République Hongroise des Conseils accueille avec plaisir l'intention des gouvernements des États alliés et associés d'inviter la Hongrie à la Conférence de Paix de Paris. *La République Hongroise des Conseils n'a d'intentions hostiles envers aucun peuple du monde, elle désire vivre en amitié et en paix avec chacun d'eux d'autant plus que la base de sa politique n'est pas l'intégrité territoriale.*

Elle n'a pas eu l'intention d'attaquer et elle n'a pas attaqué la République Tchécoslovaque non plus avec le peuple de laquelle elle voulait et veut toujours vivre en paix et en amitié. Elle s'en est toujours tenue aux lignes de démarcation tracées par les États alliés et a respecté les décisions de la convention militaire du 13 novembre.

Elle avait pourtant le regret de constater que *les armées de la République Tchécoslovaque, des Royaumes Yougoslave et Roumain, profitant du prestige des États alliés et violant la convention militaire conclue le 13 novembre, pénétrèrent dans le territoire de la République Hongroise des Conseils quand, sous la menace d'être étranglés, contraints par la nécessité suprême, nous avons pris les armes.* Nous prenons note avec plaisir de ce que les États alliés ont ordonné à la République Tchécoslovaque et aux Royaumes Roumain et Yougoslave de mettre fin à leur offensive, mais nous sommes forcés de constater que les dits États n'ont pas accompli les ordres des Alliés, que leur offensive n'a été arrêtée que par notre contre-offensive. Nous constatons en même temps que même aujourd'hui nos armées se trouvent *en deçà de la ligne de démarcation établie par la convention du 13 novembre.*

Le gouvernement de la République Hongroise des Conseils réitère sa déclaration qu'elle est disposée à cesser sans délai les hostilités avec tous ces États afin d'éviter l'effusion inutile du sang et afin de donner satisfaction aux ordres des Alliés en République Tchécoslovaque et dans les Royaumes Roumain et Yougoslave.

Afin de faire cesser les hostilités, de mettre en vigueur les décisions de la convention militaire du 13 novembre et afin de régler les questions qui s'y rapportent, enfin dans le dessein de résoudre provisoirement les questions économiques, nous estimons nécessaire que les États intéressés envoient leurs délégués pour former un comité qui, sous la présidence du représentant d'un des États alliés, se réunirait sans délai à Vienne.

La République Hongroise des Conseils est prête à faire tout ce qui est de nature à favoriser la paix juste et équitable, la compréhension mutuelle entre les peuples et à mettre fin une fois pour toutes à l'effusion de sang.

Béla Kun m.p.

commissaire du peuple aux affaires
étrangères de la République Hongroise
des Conseils

Vörös Ujság, Rendkívüli kiadás, 1919 június 10. Clemenceau távirata [Journal Rouge, édition spéciale, le 10 juin 1919. Le télégramme de Clemenceau]. — Passages soulignés dans le texte original.

The Council of Four

June 13, 1919

Appendix V (A) to CF-65

M-261
Telegram

General

In their telegram of June 7th, the Allied and Associated Powers expressed their firm determination to put an end to all useless hostilities. To this determination they adhere; and they expect and require all the Nations and Governments concerned to assist them in carrying it out.

They have reason to think that the chief motive animating those responsible for what would otherwise seem senseless bloodshed is the belief that the future frontiers of the New States will be modified by the temporary accidents of military occupation. This is not so. No State will be rewarded for prolonging the horrors of war by any increase of territory; nor will the Allied and Associated Powers be induced to alter decisions made in the interests of Peace and Justice by the unscrupulous use of military methods.

They desire therefore to declare :

1. That the frontiers described in the accompanying telegram⁴ are to be the frontiers permanently dividing Hungary from Czecho-Slovakia and from Roumania.
2. That the armed forces of these States must immediately cease hostilities and retire without avoidable delay within the national frontiers thus laid down.

The Allied and Associated Powers are aware that in certain places these frontiers cut railways necessary for the economic service of both the coterminous States : and also that there are a certain number of small frontier adjustments which can only be finally settled by impartial investigation on the spot. Provision for both these cases is made in the Treaty of Peace; and in the meanwhile, they should not be allowed to stand in the way of the policy insisted on by the Allied and Associated Powers. With the smallest goodwill they are capable of local arrangements; and, if differences should arise, these should be referred to Allied Officers on the spot, whose award must be treated as binding until Peace is finally declared.

Appendix V (B) to CF-65

M-261A
Telegram

Hungary (Special)

In accordance with these general principles the Hungarian Army now fighting in Czecho-Slovakia is required immediately to withdraw behind the assigned frontier of Hungary, within which all other Hungarian troops are required to remain. If the Allied and Associated Governments are not informed by their representatives on the spot within four days from mid-day on June 14th, 1919, that this operation is being effectively carried out, they will hold themselves free to advance on Buda-Pesth, and to take such other steps as may seem desirable to secure a just and speedy Peace.

⁴ Ce passage du télégramme n'est pas publié ici.

The Roumanian troops will be withdrawn from Hungarian territory as soon as the Hungarian troops have evacuated Czecho-Slovakia. The Allied and Associated Powers must insist that, during this operation, the Roumanian troops shall be unmolested, and that no attempt shall be made to follow them across the Roumanian Borders.

G. Clemenceau

(Papers Relating to the Foreign Relations of the United States. The Paris Peace Conference 1919, t. VI, Washington, 1946, pp. 411-412.)

Réponse du Conseil Révolutionnaire de Gouvernement à la note de la Conférence de Paix en date du 13 juin

A Monsieur Clemenceau, Président de la Conférence de Paix, Paris,

Monsieur le Président, nous accusons réception de votre télégramme envoyé au nom des Puissances Alliées et Associées. Le gouvernement de la République Hongroise des Conseils réitère l'expression de sa sincère satisfaction de la décision des Puissances Alliées et Associées de mettre fin à toute hostilité inutile. Nous déclarons solennellement que *notre gouvernement les aidera de toutes ses forces à réaliser cette intention.*

La République Hongroise des Conseils, dont le peuple a fait presque sans effusion de sang la plus grande révolution de son histoire, n'était et ne sera jamais à l'origine d'effusions de sang inutiles.

La République Hongroise des Conseils n'a pas misé sur l'oppression d'autres nations, sur des conquêtes militaires, son but est de supprimer toute oppression et toute exploitation. Nous sommes fermement convaincus que ce ne sont pas les incidences temporaires de la conquête militaire, mais les grands intérêts communs de l'humanité, les intérêts communs et solidaires des travailleurs qui décideront des frontières des nouveaux États jusqu'à ce que les murailles qui divisent les peuples s'écroulent. Pour nous, qui fondons notre destin sur la solidarité fraternelle des travailleurs du monde entier, rien ne peut être plus étranger que l'effort de prolonger les horreurs de la guerre. Toute mesure qui vise à la paix et à la justice trouvera un appui ferme dans la République Hongroise des travailleurs.

Le gouvernement de la République Hongroise des Conseils déclare sans hésitation, en toute franchise et sincérité que non seulement nous respectons l'invitation des gouvernements des Puissances Alliées et Associées de mettre fin sans délai aux hostilités mais que d'ores et déjà nous y avons répondu pleinement. *La poursuite de l'effusion de sang ne dépendait pas de nous mais des armées de la République Tchécoslovaque, qui, en profitant de la cessation des opérations que nous avions ordonnée conformément à l'appel des gouvernements alliés et associés, ont pris l'offensive que nous ne pouvions de nouveau arrêter que par nos contre-offensives destinées à enrayer leur avance. Les conflits sanglants ne dépendent pas de nous, c'est confirmé par le fait que dans les territoires occupés par les Roumains nous n'avons pas avancé d'un seul pas et, de plus, nous n'avons même pas tenté de le faire l'armée roumaine n'ayant pas engagé de nouvelles offensives. Nous sommes toutefois forcés de constater que vu la situation actuelle du front tchécoslovaque, tenant compte des possibilités de donner des ordres et de procéder à leur exécution, nous ne sommes pas en mesure de retirer nos armées et d'évacuer les régions en question dans le délai indiqué par le télégramme comme terme extrême.*

Nous pouvons d'autant moins le faire que le télégramme, malgré la mention extrêmement urgente, ne nous est parvenu que le 15 juin vers midi. Afin de pouvoir exécuter, sans verser de sang, le retrait de nos troupes et afin de pouvoir évacuer les régions par nos troupes et par celles des Roumains, sans verser de sang et sans commettre de violences, nous nous sommes adressés aujourd'hui aux gouvernements et aux grands quartiers généraux de la République Tchécoslovaque, et du Royaume de Roumanie afin d'envoyer à notre quartier général ou à un autre endroit convenu des militaires pourvus de pouvoirs requis, comme parlementaires, qui puissent, en accord avec notre grand quartier général, établir les conditions de l'évacuation.

Nous avons pourtant le regret de devoir constater que les gouvernements des Puissances Alliées et Associées n'ont pas encore offert la possibilité de donner audience directe à la République des Con-

seils pour exposer ses désirs politiques et économiques d'importance vitale et de plus, même le tracé des frontières ne nous fut communiqué que partiellement.

Nous nous empressons de constater que les frontières qui nous ont été communiquées de cette manière *ont l'air d'être tracées par les armes*, en contradiction avec la déclaration des gouvernements alliés et associés selon laquelle la conquête militaire ne peut pas être la base des frontières des nouveaux États.

Enfermé dans ces frontières, il est absolument impossible de produire, de créer une vie économique normale, comme il est impossible dans les conditions actuelles de l'économie mondiale et des échanges internationaux, d'assurer la simple existence physique de la population que renferment ces frontières.

Nous attendons l'occasion de pouvoir prouver devant la Conférence de Paix cette affirmation et de la fonder sur des données.

Permettez-nous, à cette occasion, d'attirer votre attention sur notre note précédente où nous avons exposé la demande de convoquer les gouvernements de l'ancienne Monarchie Austro-Hongroise à une conférence où ils puissent, en tant que parties également intéressées, discuter la liquidation de l'ancienne monarchie.

Notre position n'est pas fondée sur l'intégrité territoriale, nous ne parlons pas des régions habitées uniquement par des Hongrois et détachées par le nouveau tracé des frontières de notre République, nous voulons seulement souligner que *dans de pareilles conditions même un régime gouvernemental fondé sur un pouvoir aussi solide que le nôtre n'est guère capable d'empêcher que la lutte pour l'existence dans ces frontières ne dégénère en une guerre de tous contre tous.*

En réaffirmant une fois de plus que de notre part nous avons non seulement cessé toute opération offensive mais que nous prenons aussi des mesures et nous avons donné l'ordre à nos troupes de se conformer aux termes de l'appel et de faire tous les préparatifs nécessaires pour agir en ce sens, nous vous prions *d'user de votre influence afin que nos demandes adressées à cette fin aux gouvernements de la République Tchécoslovaque et du Royaume de Roumanie soient accomplies.*

Nous vous prions d'inviter les gouvernements mentionnés plus haut à prendre contact avec nous de la manière indiquée afin de mettre à exécution vos ordres et, avant tout, à faire cesser de leur côté aussi toute effusion de sang inutile, à mettre fin à leurs offensives par lesquelles ils ne peuvent que prolonger les horreurs de la guerre.

Béla Kun m.p.

commissaire du peuple aux affaires
étrangères de la République Hongroise des
Conseils

Népszava, Kun Béla elvtárs válasza Clemenceaunak [Voix du Peuple, Réponse à Clemenceau du camarade Béla Kun]. Le 19 juin 1919. — Passages soulignés dans le texte original.

*

Avant le retrait de l'Armée Rouge, le 16 juin 1919, les ouvriers de Slovaquie ont instauré le République Slovaque des Conseils.

*

Le Congrès National des Conseils salue l'instauration
de la République Slovaque des Conseils

(extrait)

Président: Chers Camarades! J'ai le plaisir de vous faire savoir, et vous aussi vous apprendrez certainement avec plaisir qu'hier, à midi, à Eperjes, nos frères, les prolétaires slovaques ont proclamé dans des circonstances solennelles la République indépendante Slovaque des

Conseils. La République Slovaque des Conseils a adressé un télégramme de meilleurs vœux au premier Congrès des Conseils de la République Hongroise des Conseils en exprimant le désir que bientôt nous dirigerions en commun les affaires des deux républiques des conseils libérées. A la même occasion elle a adressé un télégramme à l'Armée Rouge de la République Hongroise des Conseils pour la saluer. Eux aussi, ils veulent être dignes de notre Armée Rouge en ajoutant leurs forces aux nôtres pour parfaire notre grande œuvre de libération.

Ces manifestations fournissent une preuve de ce que la dictature du prolétariat porte la solution aux deux plus difficiles problèmes de l'histoire du monde. L'un est l'antagonisme des classes, l'autre l'antagonisme des nations.

.....

Nous pouvons en être fiers car les pouvoirs précédents n'arrivaient pas à résoudre, par la force, ces deux problèmes, mais la pensée libératrice du prolétariat, l'idée de la liquidation des luttes des classes détruisent dans les âmes les murs dressés entre les classes, font écrouler les barrages qui séparent les nations et unissent les cœurs des millions. La proclamation de la République Slovaque exprime d'une manière frappante que les cœurs se rapprochent, les barrages s'écroulent enfin, que l'homme deviendra homme sur cette terre et accomplira la vocation dont Engels avait dit que l'histoire précédente de l'humanité n'était autre chose que la vie dans l'empire de la nécessité et que l'heure a sonné de passer dans l'empire de la liberté.

Nous saluons la République Slovaque des Conseils dans son immense tâche historique et nous croyons fermement que nos cœurs et nos sentiments se fondront dans l'unité, que nous fournirons à l'Europe un exemple dans les questions de la lutte des classes et du nationalisme et que par là nous serons des pionniers. Nous envoyons à nos camarades par télégramme aussi nos meilleurs vœux pour ce travail de pionnier.

Procès-Verbaux du Congrès National des Conseils. Budapest, 1919, pp. 46-47. Président de la séance: Dezső Bokányi.

*

Le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement a pris les mesures nécessaires conformes au contenu de la note du 13 juin de la Conférence de Paix. Néanmoins, les troupes roumaines se refusaient à se retirer derrière les lignes qui leur avaient été fixées.

*

Note de Béla Kun à Clemenceau, Président de la Conférence de Paix

Monsieur le Président,

Dans votre télégramme expédié le 13 juin vous avez dit qu'au moment où nos troupes auront évacué dans la guerre qui nous fut imposée le territoire adjugé à la République Tchécoslovaque et auront occupé les frontières tracées pour la République Socialiste Fédérative des Conseils de Hongrie, *les troupes royales roumaines commenceront immédiatement l'évacuation de la ligne de la Tisza* et se retireront derrière les frontières qui sont indiquées en détails dans votre télégramme. Dans notre réponse et notre télégramme qui suivit j'ai déjà communiqué que la République Socialiste Fédérative des Conseils de Hongrie, témoignant *son hostilité à toute effusion inutile de sang*, a donné satisfaction à cet appel. Comme les événements survenus le prouvent, j'ai tenu ma parole d'autant plus que j'étais d'accord avec vous pour penser que *les frontières tracées par la force des armes ne peuvent pas subsister en tant que frontières d'État*.

En même temps j'ai attiré votre attention, Monsieur le Président, sur le fait qu'il était nécessaire d'avoir des garanties concrètes assurant que les troupes royales roumaines exécutent les ordres des gouvernements des Puissances Alliées et Associées.

Je n'ai pas obtenu ces garanties concrètes. Dans mon dernier télégramme, je me suis déclaré prêt à accepter, comme garantie subjective, votre parole assurant que les troupes royales roumaines évacueront les régions complètement dévastées d'au-delà de la Tisza.

Monsieur le Président. Vos mandataires ont certainement porté à votre connaissance que nos troupes ont cessé les combats qui leur furent imposés contre la République Tchécoslovaque, et le 24 juin ont occupé les limites de la zone neutre établie avec le général Pellé. Nous étions donc en droit d'attendre que, conformément au contenu de votre télégramme du 13 juin, sur ordre des gouvernements des Puissances Alliées et Associées, les troupes royales roumaines commencent, elles aussi, à se retirer derrière les frontières qui leur furent indiquées, afin de faire preuve de leurs intentions pacifiques et de leur accord avec l'appel selon lequel les frontières imposées par la force des armes ne peuvent pas être des frontières d'État.

Malgré votre promesse et votre ordre les troupes royales roumaines n'ont pas commencé le retrait, mais de plus, après le 24 juin, à plusieurs endroits, dont Tiszaluc, ont engagé des offensives repoussées évidemment par les troupes de notre Armée Rouge. Malgré notre grand regret de voir du sang versé inutilement, nous étions toutefois contraints, engagés par votre parole même, d'empêcher les troupes roumaines d'entreprendre au mépris des ordres des gouvernements des Puissances Alliées et Associées des combats de plus grande envergure.

Nous n'évoquons même pas le comportement barbare des troupes royales roumaines qui nous a été signalé par les rapports de nos travailleurs habitant ces régions, nous devons seulement préciser devant vous que les parties de la France dévastées par les troupes de Hindenburg sont de véritables oasis par rapport au désert que les troupes roumaines ont créé du point de vue de la vie économique de ces régions.

Permettez-nous, Monsieur le Président, de vous prier de répondre à la question de savoir si votre parole et la parole des gouvernements des Puissances Alliées et Associées ont assez de poids pour que les troupes royales roumaines se retirent sur la ligne fixée pour elles par ces gouvernements. Nous croyons que vous avez les moyens d'arrêter l'effusion inutile de sang même si vos paroles ne s'adressent pas à un pays voulant la paix, exempt de toute politique impérialiste comme la République Socialiste Fédérative des Conseils de Hongrie qui, après une guerre victorieuse, a mis fin à l'effusion de sang face à la République Tchécoslovaque. Nous vous prions, Monsieur le Président, de faire reconnaître votre volonté par les troupes royales roumaines comme la République Socialiste Fédérative des Conseils de Hongrie a fait valoir sa propre volonté lorsqu'elle a interrompu la guerre contre les troupes tchécoslovaques qui lui fut imposée mais qu'elle avait menée victorieusement.

Nous vous prions de réitérer votre ordre du 13 juin afin de pouvoir mettre à exécution votre ordre précédent. C'est seulement dans la situation ainsi créée que la République Hongroise des Conseils pourra se justifier devant son peuple d'avoir accepté votre déclaration comme garantie.

Dans l'espoir que les gouvernements des Puissances Alliées et Associées pourront faire respecter leur autorité et leurs ordres par les troupes royales roumaines, je vous prie d'agréer l'expression de ma considération

Béla Kun

commissaire du peuple aux affaires
étrangères

Népszava. Clemenceau szava [La parole de Clemenceau]. Le 12 juin 1919. — Passages soulignés dans le texte original.

*

Pourtant, la Conférence de Paix n'a rien fait en vue du retrait des troupes roumaines. Au contraire, elle s'apprêtait à liquider définitivement la République des Conseils et a publié sa décision de ne pas négocier avec le Conseil Révolutionnaire de Gouvernement.

*



Gyula Derkovits : Marche (de la série « 1514 »), 1929.



Gyula Derkovits: Paysan aiguisant sa faux (de la série « 1514 »), 1929.

The Council of Heads of Delegations

July 26, 1919

(A Selection)

...It was decided to issue in the Press and by wireless the following declaration:

"The Allied and Associated Governments are most anxious to arrange a Peace with the Hungarian People and thus bring to an end a condition of things which makes the economic revival of Central Europe impossible and defeats any attempt to secure supplies for its population. These tasks cannot even be attempted until there is in Hungary a Government which represents its people, and carries out in the letter and the spirit the engagements into which it has entered with the Associated Governments. None of these conditions are fulfilled by the administration of Béla Kun: which has not only broken the armistice to which Hungary was pledged, but is at this moment actually attacking a friendly and Allied Power. With this particular aspect of the question it is for the Associated Governments to deal on their own responsibility. If food and supplies are to be made available, if the blockade is to be removed, if economic reconstruction is to be attempted, if peace is to be settled it can only be done with a Government which represents the Hungarian people and not with one that rests its authority upon terrorism.

The Associated Powers think it opportune to add that all foreign occupation of Hungarian territory, as defined by the Peace Conference will cease as soon as the terms of the armistice have, in the opinion of the Allied Commander-in-Chief, been satisfactorily complied with."

(Papers Relating to the Foreign Relations of the United States. The Paris Peace Conference 1919, t. VII, Washington, 1946, pp. 321-322.)

La République Hongroise des Conseils et la littérature

Les documents qui suivent ont été choisis dans la riche récolte littéraire du printemps 1919, époque révolutionnaire qui constitue une page glorieuse dans l'histoire de notre pays. Les manifestations des écrivains qui ont accepté de servir la révolution socialiste fournissent une preuve de plus de l'esprit séculaire de notre littérature qui, au moment des grands tournants historiques s'est toujours jointe aux mouvements intellectuels les plus modernes, s'assimilant les idées les plus progressistes pour donner une impulsion nouvelle au courant vivant de la littérature. La lutte pour la survie nationale et l'idée du progrès social se rencontrèrent en 1919, rencontre dont naquit une littérature neuve par ses conceptions et qui a fécondé plusieurs générations.

Cette littérature était l'aboutissement du mouvement littéraire né au début du siècle, à la suite de l'effervescence sociale qu'elle exprimait. Le chef de file en était Endre Ady avec sa poésie révolutionnaire et, pendant la première guerre mondiale, ses rangs furent complétés par les forces considérables de l'avant-garde hongroise inspirée par l'idéologie du mouvement ouvrier et marquée par le nom de *Lajos Kassák*. C'était en même temps l'ouverture à une littérature d'esprit socialiste car, au temps de la République des Conseils, la plupart des écrivains progressistes s'étaient engagés *en toute conscience* à servir le progrès social et ils travaillaient, forts de leur foi, dans « le nouveau monde de l'homme nouveau ».

Les conditions historiques particulières de la révolution prolétarienne en Hongrie (qui a vaincu sans verser de sang et qui a pu s'assurer les sentiments nationaux du peuple en acceptant de défendre le pays contre les prétentions impérialistes), et, en outre, la politique culturelle du nouveau pouvoir ont largement facilité cette prise de position positive. Les objectifs culturels officiels comprenaient tous les buts que les plus éminentes personnalités de la culture et de l'art progressistes s'étaient assignés auparavant. Le pouvoir cherchait à « sauvegarder pour le présent et pour l'avenir toutes les valeurs authentiques du passé ». Selon la formule de Zsigmond Kunfi qui dirigeait les affaires culturelles: il fallait « libérer le génie créateur des chaînes que lui imposaient la fortune, le pouvoir et la richesse, sauver l'ouvrier de la prison qu'étaient pour lui l'ignorance et la vie sans joie — voilà le contenu spirituel, culturel de la révolution prolétarienne ».

La République des Conseils a nationalisé les théâtres, les cinémas, les musées et les bibliothèques pour les mettre au service de l'éducation des masses. Dans les théâtres, des classiques mondiaux — Shakespeare, Molière, Ibsen, Hauptmann, Gorki — et les auteurs hongrois progressistes prenaient

la place des pièces dont l'intérêt n'était que commercial et les larges masses des travailleurs recevaient des billets de théâtre à prix réduit. L'implantation d'un réseau d'établissements culturels pour les masses et de bibliothèques publiques fut entreprise. L'édition, la presse et les écoles furent nationalisées. La réorganisation de l'enseignement supérieur permit de donner des chaires à des savants progressistes qui avaient été mis à l'écart, comme *Mihály Babits*, *Marcell Benedek*, *György Király* et *József Turóczy-Trostler*. Dans les organes directeurs des arts (« directoires ») nommés par le Commissariat à l'Instruction Publique, prirent place les personnalités les plus illustres, dont *Béla Bartók*, *Zoltán Kodály* et *Béla Reinitz* dans le directoire de la musique, *Béni Ferenczy*, *Bertalan Pór*, *Béla Uitz* et *Márk Vedres* pour les arts, *Oszkár Beregi*, *Gyula Hegedüs*, *Árpád Ódry* et *Márton Rátkai* pour le théâtre.

La composition du directoire des écrivains garantissait que la vie littéraire fût dirigée par les meilleurs représentants des différents courants et groupements de la littérature progressiste et, ainsi que dans ce domaine aussi, l'unité nationale fût créée. Il est donc compréhensible que même des écrivains bourgeois aient adhéré avec enthousiasme à la République des Conseils, sans évidemment aller jusqu'à une acceptation des *principes* du mouvement communiste et de la dictature du prolétariat.

Et maintenant, laissons parler les documents.

József FARKAS

CONFÉRENCE LUE AUX THÉÂTRES ROYAL, HONGROIS ET MUNICIPAL

Le temps vous a confirmé dans vos espoirs. Vous vous êtes éveillés à la conscience et vous avez créé le règne dictatorial du peuple travailleur.

Ceux qui, jusqu'ici, s'installaient dans l'aisance infinie, dans les plaisirs inépuisables procurés par votre misère travailleuse, par votre sort comparable à celui de l'animal, aujourd'hui, sous les coups de vos bras robustes, pleurent et expient leurs crimes incommensurables.

L'édification d'une vie nouvelle est engagée. Le système économique de l'ancien régime est anéanti et le nouveau régime communiste suit avec assurance la voie qui conduit nécessairement à son but.

Or, parallèlement à l'exploitation économique, il faut liquider aussi l'exploitation spirituelle, les prétendus arts bourgeois. Ces prétendus « artistes » sont mille fois plus criminels que le capitalisme, car ils se sont employés à dérouter les masses, à infecter leur esprit candide et sain.

Car, voyez-vous mes frères!

S'il n'y avait eu personne pour défendre et louer le mode de vie capitaliste, pour insinuer aux hommes qu'il était nécessaire, s'il n'y avait eu personne pour servir et flatter ce régime scléroté d'exploitation, la force de la lutte des classes unies, le règne du capitalisme appartiendrait à nos souvenirs sanglants. Mais il y en avait des quantités et ce *n'est pas un hasard* que la plupart des écrivains et des artistes aient servi le capitalisme et créé la culture capitaliste. Il n'y avait qu'une petite poignée d'hommes jeunes pour mener une lutte intransigeante contre l'ensemble de la bourgeoisie effrénée, car ils se rendaient bien compte que ce que l'on ose appeler culture aujourd'hui est un simple produit du mode de vie capitaliste. Cette poignée d'hommes continue de professer qu'il faut presque tout changer dans la vie des hommes si nous voulons que cette vie devienne saine, et digne de l'homme.

Et, tout d'abord, il faut changer cette littérature, cet art décadent, baveux, qui peut convenir aux bourgeois fainéants, mais qui ne peut satisfaire des hommes et des femmes durcis dans le travail et dont seule la force, le monumental, le cri retentissant peuvent être dignes.

Un cri retentissant qui vous enseigne et qui vous pousse vers des voies nouvelles, qui ne se contente pas de montrer le mal, mais aussi les portes qui s'ouvrent sur le but.

Il les ouvre et montre dans tout son éclat la vie de l'homme nouveau, de la femme nouvelle dans le communisme, dans la perspective rouge de la santé, de la force et du chant.

Mes frères!

Ce que vous voyez et ce que vous vivez aujourd'hui, la fausse morale, la femme dans le baignoire de la cuisine, la mort précoce causée par la tuberculose, les petits poèmes pleurnichards et les scènes lunatiques, tout cela sont des survivances condamnées à mort de la civilisation bourgeoise.

Nous autres, jeunes artistes, socialistes ou anarchistes, mais toujours révolutionnaires éternels de la création, nous vous apportons une nouvelle culture, à vous dont la force et l'intelligence étaient jusqu'ici esclaves de l'exploitation physique et spirituelle des bourgeois.

Nous proclamons l'avènement d'une femme nouvelle, d'un homme nouveau, d'un nouveau type d'homme, d'une nouvelle famille, une humanité tout entière. Nous faisons pour vous une démonstration de la force et de la pensée, pour vous dont nous sommes sortis et à qui nous revenons maintenant dans une fraternisation heureuse.

Nous saluons la vie qui germe, les puissances viriles, nous saluons le prolétariat souffrant et travaillant du monde entier pour qui notre révolte et notre chant n'auront pas de cesse.

Sándor Barta

Vörös Lobogó [Drapeau Rouge], le 26 avril 1919.

L'HEURE EST AU THÉÂTRE!

(Extraits)

« Cette fois, nous nous mettons sérieusement à écrire des pièces de théâtre. Cette époque me convient et convient au théâtre. Car il n'y a pas au monde de sujet meilleur que la vérité toute crue où la vie est en cause. Je dois avouer que je me suis longtemps tenu à distance du théâtre parce qu'au fond, il fallait écrire pour les bourgeois, autrement c'était l'échec. Je me rappelle la lecture de la « Nourrice » devant des messieurs compétents et, de plus, grands connaisseurs, qui me persuadaient de ne pas perdre à la fin de la pièce, la petite nourrice, car » disaient-ils « ni les bourgeois ni le peuple n'aiment les fins tristes et, d'ailleurs, on ne peut emmener les jeunes filles voir de telles pièces. Il faut faire attention, il faut être agréable, il faut mentir. Dans presque toutes mes pièces ultérieures, le troisième acte est mauvais, car j'étais obligé d'adoucir presque tous mes troisièmes actes pour le public d'alors, sans que je l'aie voulu. »

« Mais cette fois, notre temps est venu. On verra ce que nous pourrons faire, libérés de la fausse ambition, de la cupidité et de la terrible contrainte de l'argent. Mais je ne voudrais pas non plus que les gardiens officiels du théâtre actuel, des hommes de qualité d'ailleurs, veuillent m'imposer ou imposer à mes collègues leur personnalité. Ce sont des hommes de parti et ils sont forts, mais, moi aussi, je suis un écrivain engagé, et, moi aussi, je suis fort. Et il me semble que je vois mieux mes propres personnages, de plus de côtés et avec plus d'intensité qu'eux. Et je tiens à mes deux yeux! Je les leur donne, mes yeux, si s'en reçoit l'ordre formel, mais la communauté ne pourra rien en faire, elle pourra les jeter à la poubelle, ils n'auront plus aucune valeur. »

Nulle part plus qu'ici, chez nous, il n'existe de possibilité d'assumer l'acte d'écrire de nouvelles pièces de théâtre. Qu'on nous laisse un peu, nous qui, tels des Prométhées au col blanc, étions enchaînés et bourrés d'avances. Pour ma part, je suis heureux et fier de voir

tomber les chaînes de l'ancienne morale, de l'ancienne mode et contrainte, de pouvoir ouvrir mes bras tout larges et de faire enfin ce que toujours j'aurais voulu faire.

Sándor Bródy

Színházi Élet [Vie théâtrale], les 5-12 avril 1919.

MESSAGE DE MAXIME GORKI

Maxime Gorki adressa à la République Hongroise des Conseils un télégramme dont le texte est le suivant :

« De tout cœur, nous vous saluons. Une vie nouvelle s'est ouverte pour nous, le monde entier suivra bientôt votre exemple. »

M. Gorki »

Népszava [Voix du Peuple], le 30 mars 1919.

LE MESSAGE DE GORKI

Jadis, les empereurs et les rois envoyaient des messages, des déclarations. Pour la plupart, ils déclaraient la guerre, la mort, la destruction. Ils avaient « tout pesé, tout considéré »*. Au moins le pensaient-ils, eux, les souverains par la grâce de Dieu qui ignoraient la grâce, et s'ils ne le pensaient pas dans leur for intérieur, en tout cas, ils le disaient. Ils parlaient à « nos peuples », mais ils estimaient que ce peuple était un troupeau (dont ils étaient le pasteur), que le peuple était leur troupeau qu'ils pouvaient conduire où leur bon plaisir, leur volonté souveraine le dictaient, le plus volontiers aux abattoirs. Ils enrubannaient, empanachaient et enivraient le peuple, « leurs peuples fidèles », pour qu'il meure de gaieté de cœur pour eux, pour une province, pour une lubie, pour une manie de la grandeur. Pour le profit des autres, dans l'intérêt de brigands capitalistes et impérialistes.

Aujourd'hui, d'autres messages sont importants, les messages que les peuples s'envoient. Des télégrammes partent du cœur d'un peuple au cœur de l'autre, des messages fraternels et joyeux. Les prolétaires de tous les pays s'unissent après de longues luttes, et dans le repos qui suit les batailles victorieuses, ils s'adressent des messages. Csepel, un des fournisseurs en munitions du capitalisme en envoi à Moscou, ancien bastion du tsarisme moscovite. Ici, le camarade Lénine et l'étincelle enflamme d'un feu révolutionnaire l'âme de millions d'ouvriers et apporte la fête au monde des prolétaires. Les messages viennent des vrais grands hommes, des héros de l'esprit, des soldats de la pensée, des souverains de l'idée. Peu avant, c'était Henri Barbusse, le grand écrivain français, le pacifiste des tranchées, qui s'adressait à tous les travailleurs intellectuels du monde, leur tendait une main fraternelle, appelait à l'union tous les poètes, artistes et savants du monde qui professent avec une foi profonde la nouvelle religion de la communauté humaine. Maintenant, c'est le grand écrivain de la Russie révolutionnaire, son chef spirituel, qui envoie un message encourageant à la nouvelle République Hongroise des Soviets. Le message nous vient de Maxime Gorki qui, pendant la guerre, soignait et consolait des soldats hongrois blessés. L'héritier de Tolstoï qui, en tant que chef des intellectuels russes, a adhéré, il y a peu, à Lénine, s'étant déclaré solidaire de la révolution qui veut sauver de l'esclavage blanc tout un monde. Le message enthousiaste et réjouissant de Gorki aux travailleurs intellectuels hongrois donne de nouvelles forces dans la poursuite de la lutte pour la victoire finale du prolétariat. Nous, héritiers de Petöfi, nous continuons inébranlables notre marche sous le drapeau de la liberté universelle, vers le Monde meilleur et plus beau de la justice.

Gyula Juhász

Délmagyarország [la Hongrie du Sud], le 2 avril 1919.

* Paroles par lesquelles commence l'*Appel à nos peuples*, de François-Joseph I^{er}, au moment de la déclaration de la guerre à la Serbie, en 1914.

LE NOUVEAU THÉÂTRE

J'ai jeté un dernier coup d'œil sur le théâtre où brillèrent des lampes orange et où les fauteuils en velours rouge s'alignaient. Il nous arrive parfois de regarder en étranger les choses que nous avons devant nous, ignorant les profondeurs de l'avenir et de l'histoire. J'avais le sentiment que le théâtre, paré de toutes les grâces par le capital qui le rendait accessible aux privilégiés, appartenait déjà au passé. Naguère, hier encore, il était une bonbonnière, un studio, un coffre d'or, un écrin de diamant, une cage de velours, mais l'avenir ne donnera guère ses faveurs à de tels endroits. Le théâtre bolchevik se dressera sur des fondements plus solides, il lui faudra des espaces plus aérés pour ses tragédies et un amphithéâtre pour accueillir les spectateurs. Il regardera ces théâtres intimes, au raffinement excessif, comme les petits jeux de société que de jeunes aristocrates s'inventaient.

Pourquoi cette époque n'avait-elle pas d'art dramatique véritable et profond? Parce qu'elle était immorale, tout simplement. Même au plus secret de notre âme, nous n'osions nous avouer que notre société était construite sur de telles sentines, que les merveilleuses fleurs de la culture et de l'art d'hier et d'aujourd'hui poussaient sur le fumier de l'oppression, de l'exploitation, de la foire aux âmes. La lèpre de ce monde est dans l'expression de la morale. Ceux qui osaient toucher aux mensonges de l'ancien ordre bourgeois ne dénonçaient que des détails et ce qu'ils voulaient dire se perdait dans l'inconséquence de leur pensée, car être à moitié moral revient à être entièrement immoral. La société hypocrite se sentait parfois mal à l'aise et, pour essayer de rassurer sa conscience, elle fardait les plaies et les abcès pour les cacher. Ils n'en étaient pas guéris, mais du moins restaient-ils invisibles. Le capital, l'argent, le pouvoir ne s'en étalaient que plus tranquillement dans leurs automobiles électriques et bien chauffées. On jetait deux sous à la mendicante grelottant sur le pavé, on distribuait aux enfants nécessiteux du lait et du pain gratuits, on accueillait les soldats infirmes dans des hôpitaux militaires aux installations luxueuses et, souvenir éternel on leur offrait des yeux en verre et des prothèses à prix réduit, mais on ne pensait jamais à liquider institutionnellement l'aumône, à rendre inutile la condescendance des riches et à offrir aux malheureux valets de ferme, au lieu des duvets des hôpitaux, la paix. Toute cette société étouffait sous les détritres. La conscience humaine était absente, seule existait la conscience de classe. Et tout comme le capital dans ses crises de conscience, dans le *lucidum intervallum* de la folie de l'or, s'occupait de bienfaisance, le théâtre dit « moderne » ne donnait, lui non plus, que des aumônes. Il montrait une partie de l'injustice, la vie de quelques misérables et de quelques déshérités, sans en tirer les conséquences. Il jetait dans leur chapeau l'aumône de la sensibilité, mais il n'arrivait que jusqu'à la compassion, et jamais il ne s'est élevé jusqu'à la découverte que c'était là une situation insoutenable, que pas un seul être humain ne pouvait continuer à vivre ainsi, jamais il ne parvint jusqu'à la révolte. Le public de l'ancien théâtre voulait bien larmoyer dans sa loge, mais, après le spectacle, il tenait à dormir.

Nous n'avons jamais troublé leur sommeil. Sur les scènes des théâtres, au XVIII^e siècle, tout le monde, même le bourgeois, pensait comme les aristocrates, parlait comme eux, en alexandrins rimés, avec une césure fixe. Aux XIX^e et XX^e siècles, par contre, chacun reprenait les idées et les sentiments de la bourgeoisie. Nous qui vivons aujourd'hui, nous ignorions au fond à quel point notre art était bourgeois. Dès le premier instant, le capital mettait tout à son service. L'écrivain qu'il éduquait depuis l'enfance ne se rendait pas compte des idées et des doutes qui étaient tués en lui avant de naître, il ne voyait pas en quoi sa liberté de mouvement était limitée. Oui, la « littérature » à la mode et le « bon théâtre » devinrent un article sur le marché du capital. Là, il était permis de chatouiller les problèmes délicats, de faire des couplets sur les maladies vénériennes, mais il était interdit de dénoncer les souffrances criantes, la misère physique et morale de l'humanité, c'eût été « désagréable », une preuve de mauvais goût. Un psychologue français a écrit un livre sur les grands succès théâtraux des dernières décennies. Il a démontré que les pièces qui jouissaient d'une grande popularité devaient leur succès à la folie nationaliste ou aux vues bourgeoises qu'elles traduisaient. Nous ne chercherons pas les exemples très loin. Un des plus grands succès de notre théâtre a été une pièce sur un pauvre diable qui subitement

devient riche. Voilà l'idéal d'hier, voilà les vues élevées, les ambitions de ce temps. Même au théâtre, « le porc affamé rêve de glands » — d'argent ou d'amours bon marché.

Devons-nous regretter cet art et ce théâtre? Depuis dix ans, dans chacun de mes écrits, je proclame que le théâtre bourgeois touche à sa fin. Son dernier grand homme, Ibsen, offre un diagnostic clinique de cette société en désagrégation, ses héros sont des malades, des suicidés, des idiots. Je crois que le théâtre bolchevik qui aura derrière lui une société sans complexe, une société morale, pourra enfin affirmer quelque chose, sans recourir aux raffinements du métier pour exercer un effet, qu'il ne devra plus réunir, dans un tout petit théâtre, les connaisseurs auxquels on ne peut parler que dans le jargon des sentiments compliqués. Après l'action l'art de l'action, le théâtre. De nouveau, des cirques et des amphithéâtres accueilleront les spectateurs, le théâtre retrouvera l'universalité humaine qu'il avait à l'âge d'or de la Grèce.

Et le théâtre ne sera plus un lieu de distraction, il sera la cathédrale où se recueilleront des hommes libres et moraux.

Dezső Kosztolányi

Színházi Élet [Vie théâtrale], 30 mars-2 avril 1919.

LA NOUVELLE HISTOIRE EST A ÉCRIRE

(Extraits)

Kunfi, ce commissaire à tête de poète, y a déjà songé sans doute, et quelque part peut-être, on sort les bougies pour éclairer les ténèbres sépulcrales du passé historique de la Hongrie. Ces morts des temps lointains, comment seront-ils sous l'éclairage au radium de notre nouvelle vision? Les cercueils plombés, immobiles depuis des siècles sont brisés comme des coquilles de noix par les vrilles d'acier. Peut-être aurons-nous enfin le livre d'histoire qui présentera sous leur forme humaine faible ou dure, nos ancêtres changés en pierre, en mythe, en cuistres, en statues effrayantes dans la nuit lointaine.

*

La nouvelle histoire sera un livre dénonciateur.

Nous devons renoncer aux plus beaux mensonges dont nous avons usé pendant des siècles pour nous flatter. Nous devons enlever le fard du visage de notre idéal; nous devons regarder dans le ventre de l'être adoré; nous devons démolir des statues royales pour voir la sciure à l'intérieur; nous devons déshabiller des idéaux que l'imagination populaire étend, les mains jointes, dans la chapelle ardente des saints et des héros...; nous devons évoquer l'esprit de György Dózsa et voir sur le champ de foire, dépouillés de leurs appas, les porteurs de grands noms vénérés depuis les bancs de l'école et, peut-être, en rouler quelques-uns dans la boue pour rendre au moins quelque justice aux temps passés.

L'avocat des prolétaires doit enfin écrire son livre, lui qu'on jetait en prison s'il osait ouvrir la bouche. Que sa vérité éclate, cette vérité que, jusqu'ici, il devait écrire sur les murs des prisons, car il ne pouvait l'exprimer autrement. Il ne faut pas craindre qu'une catastrophe nationale en résulte. Tous savaient en Hongrie que des comtes et des princes avaient acquis des royaumes par trahison, parjure et autres bassesses. Les Habsbourg, ces saintes nitouches d'hier, sont malades. Nous savions que les historiens nationaux, d'Anonymus à Mihály Horváth avaient embelli les choses. Que la plus grande partie de notre histoire est une histoire triste et malhonnête de joueurs de carte, que c'est le pauvre qui avait raison et non pas les grands, que nous placions sur nos autels des héros en papier-mâché, que la collection appelée galerie de portraits historiques est surtout une galerie d'hommes méchants, que les justes pourrissaient dans des cachots, tandis que le déchet flottait à la surface: — et pourtant, jusqu'ici, c'est en vain que nous cherchions le livre qui racontât la véritable histoire des idéaux nationaux éclos d'œufs de coucou. Nous avons peu de rois qui n'aient eu les mains entachées de sang et, pourtant, nous leur érigeons des statues. Presque toutes nos flammes s'éteignirent au cours de l'histoire dans la malédiction et, pourtant, nous

croions toujours qu'une nouvelle flamme en sortirait. La plupart de nos faits historiques ne sont que grincements de dents, gémissements, moisissure de prison et misère puante. Des rois succédaient à des rois. Et tous apportaient le malheur.

*

Il ne faut pas avoir peur de la nouvelle histoire, de la nouvelle Hongrie, de l'explosion des volontés et des idéaux humains emportés par l'élan révolutionnaire. Que le vieux monde se défasse, s'écroule et périsse. Le purin où avons roulé affleurerait déjà nos lèvres. La vie ne peut être plus monstrueuse qu'elle ne l'était. Les aventures que connaîtra l'homme nouveau en se frayant une voie dans l'épaisseur des forêts, deviendront un souvenir. Le pèlerin arrivé au sommet regarde, émerveillé, le précipice dont il émerge. Ce sont les écrivains qui, dans des livres historiques, lui ont montré les dangers de cette forêt pleine de brigands, qu'il avait fuie.

Il faut d'abord ouvrir les yeux au peuple, à ce peuple abusé, bourré de mots d'ordre, conduit à l'abattoir et aux élections de députés, il faut lui montrer les mensonges de l'histoire. Qu'une fois pour toutes, on mette fin à la littérature abrutissante des almanachs de village, aux horreurs grand-guignolesques et aux stupidités des histoires de colportage. Il faut défendre aux débiteurs des lettres du vieux monde de vendre encore des almanachs, de mauvais romans, une littérature de bourrage de crâne. Dès aujourd'hui, il faut faire écrire pour le peuple des livres généreux et beaux, animés par un esprit neuf, il faut lui donner une histoire délivrée du mensonge.

Gyula Krády

Magyarország [Hongrie], le 15 avril 1919.

FLAMBEAU

Le nouveau titre que porte ce journal doit signifier la chaleur, la lumière et l'éclat: la chaleur, la lumière et l'éclat de la civilisation que nous voulons faire parvenir dans tous les recoins ténébreux des cœurs, des esprits, des logis étroits, dans toutes les régions arriérées du pays. La civilisation mondiale était jusqu'ici une plante chétive et languissante, elle poussait ses faibles racines dans le sol maigre d'une mince couche de la société. Parfois, elle semblait n'être autre chose qu'un privilège de plus pour les privilégiés, qu'un luxe pour ceux à qui tous les luxes étaient donnés. Nous voulons en faire un arbre géant chargé d'abondantes fleurs, qui pousse ses racines vigoureuses dans le sol fécond de l'âme de millions d'hommes et qui apporte à tous une récréation, de la joie, de la satisfaction intellectuelle et de l'élévation spirituelle. Il n'est pas de prophètes plus ridicules que ceux qui, devant le règne du prolétariat, craignent pour l'avenir de la culture. On peut dire de tout que ce n'est qu'un moyen, mais la culture est un but. Pendant l'année qui vient, le prolétariat hongrois fera plus pour la culture que n'ont fait, pendant les cinquante ans écoulés, le capitalisme, tous ses actes et tous ses gouvernements. Nous réaliserons tout ce dont les charlatans et politiciens de l'ancien régime n'ont fait que bavarder, et les exaltés, que rêver. Au village, la plus belle maison sera l'école. Toutes les voies seront ouvertes aux talents (cette fois-ci pour de bon) qui pourront s'épanouir. L'université servira la science, et la science aura des laboratoires dont elle ne pouvait même pas rêver à l'époque où, pour installer quelques misérables, instituts de recherche, il fallait organiser, même dans des pays relativement développés, des collectes auprès des particuliers. Une grande part, une part belle et sacrée de l'immense et merveilleuse œuvre de la dictature du prolétariat sera le travail grâce auquel elle veut faire participer des millions d'hommes à la civilisation du monde, grâce auquel elle veut poser les fondements d'une nouvelle civilisation.

C'est au service de ce travail-là que le Commissariat à l'Instruction Publique veut mettre le *Flambeau*. Ce journal doit être l'organe spécial de l'école et de la science, de la littérature et de l'art, des problèmes publics des instituteurs et des savants, des écrivains et des artistes. Il doit offrir une tribune libre à l'esprit créateur, il doit lui-même enseigner et développer la culture. Il doit sauvegarder toutes les valeurs authentiques du passé, les trans-

mettre au présent et à l'avenir, et les mettre au service de la cause du prolétariat, car la cause du prolétariat et la cause de la culture ne font qu'une. Celui qui travaille aujourd'hui, travaille pour un nouveau millénaire, le feu allumé maintenant éclairera les siècles à venir. Le *Flambeau* doit s'engager dans sa nouvelle voie conscient de cette mission, le lecteur doit le lire, pénétré de ces sentiments.

Zsigmond Kunfi

Fáklya [Flambeau], 20 avril 1919.

PRÉCISIONS

(Détail)

Si je fais la déclaration suivante, c'est uniquement pour fournir des précisions aux lecteurs de bonne foi, mais mal informés par suite de la présentation malveillante des faits; ce n'est pas pour défendre ma politique ou celle du Commissariat du Peuple dont j'assume la direction.

Le Commissariat du Peuple à l'Instruction publique n'accordera son soutien officiel à la littérature de quelque courant ou de quelque parti que ce soit. Le programme culturel des *communistes* ne fait de distinction qu'entre la bonne et la mauvaise littérature et se refuse à rejeter soit Shakespeare, soit Goethe sous le prétexte qu'ils n'étaient pas des écrivains socialistes. Mais il se refuse également à ouvrir dans l'art la voie au dilettantisme sous le prétexte de socialisme. Le programme culturel des *communistes* est d'offrir au prolétariat l'art le plus pur et le plus élevé et nous ne permettrons pas que l'on corrompe son goût avec une poésie de mots d'ordre dégradée en instrument politique. La politique n'est qu'un moyen, le but est la culture.

Ce qui a une vraie valeur littéraire trouvera, d'où qu'il vienne, le soutien du commissaire du peuple et il n'est que trop évident que celui-ci soutiendra en premier lieu l'art qui pousse dans le sol prolétarien, dans la mesure où cet art est véritablement de l'art.

Le programme du Commissariat du Peuple à l'Instruction publique est de *remettre les destins de la littérature entre les mains des écrivains*.

Le Commissariat ne veut pas d'un art officiel et ne veut pas non plus de la dictature de l'art du parti. Le point de vue politique restera encore longtemps un point de vue de *sélection*, mais il ne doit pas dicter les directions à la production littéraire. Il doit servir de filtre et non pas être une source exclusive!

Jusqu'ici, le Commissariat du Peuple n'était pas intervenu dans la vie littéraire. En fin de compte, il laissera à l'organisation des écrivains le soin de la diriger. Celui, donc, qui attaque le Commissariat dans ce domaine en répandant des calomnies est ou bien stupide, ou bien de mauvaise foi et, sous un emballage littéraire, il lance, qu'il lui plaise ou non, une bombe politique.

György Lukács

Vörös Ujság [Journal Rouge], le 18 avril 1919.

LES ARTISTES DU JOURNAL « MA »**

Nos frères!

En ce mois de mai 1919 où tout est consommé, nous te saluons, homme, dans la révolution qui sauvera le monde. Tes bras et ton esprit sont déjà en train de créer les fondements économiques d'une vie meilleure, plus fraternelle. Nous autres, jeunes artistes, les éternels rénovateurs révolutionnaires de la culture, les messagers de la plénitude joyeuse de la vie, nous vous apportons le mode de vie de l'homme purifié, plus dur, plus pensant, nous vous apportons l'art nouveau.

** [Aujourd'hui].

Au-delà des plaintes maladroitement et efféminées, nous vous apportons la lutte incessante avec sa possibilité maximale de création. Avec ces extraits de nos œuvres écrites pendant la guerre, et par notre séance démonstrative qui aura lieu le 2 mai (vendredi), nous montrerons qui nous sommes, pour répondre aux représentants de l'art bourgeois déchaînés contre nous. Nous soulignons que c'est contre eux que nous nous dressons, contre eux qui, dans toute leur manière de vivre, se sont engagés à servir la bourgeoisie et à abuser du prolétariat de la manière la plus inhumaine.

Nos frères révolutionnaires!

Aujourd'hui, dans toutes les villes du monde, c'est pour vous, pour une vie plus belle que l'on entonne l'hymne de la joie.

Les poètes qui professent notre foi, chantent partout la vie nouvelle devant vos frères en révolte. Avec leur voix, avec notre voix, qui ne font qu'une, nous vous saluons dans la perspective rouge de la lutte et de la pensée.

Ma [Aujourd'hui], Numéro spécial de mai 1919.

CAPITAL

Le capitaliste dit:

« Mon fils, accumule des capitaux! Si tu as de l'argent, tu as tout. Avec de l'argent, tu peux acheter du confort, de la nourriture, de l'amour. Ton argent remplace l'intelligence, la force, le travail. C'est dans l'argent que s'accumule toute la valeur du monde; amasse de l'argent, garde-le jalousement, et tu verras les peintres venir à toi, heureux d'employer tout ce que leur âme a de plus généreux à fixer ta beauté pour l'éternité, les poètes te justifier devant l'éternité, usant des louanges les plus précieuses, les musiciens donner des concerts les soirs d'hiver dans tes salons et les laquais, avec une profonde déférence, s'empresser autour de toi tandis que les invités t'apportent toutes les valeurs de l'amitié. Amasse de l'argent: tu pourras être répugnant, méchant et abominable: pour ton argent, tu auras plus de bonté que Jésus, plus de sagesse que Salomon, et plus de beauté qu'Apollon. Accumule l'argent, l'argent et encore l'argent! »

Le communiste dit:

« Mon fils, accumule un capital! Si tu es entouré d'amour, tu n'auras pas à avoir peur de la vie. Si tu vis dans une alliance solide avec tes frères, les hommes, tu seras libéré et tu pourras réaliser dans le bonheur le contenu de ta condition humaine. Si tu es artiste, tu n'auras pas à craindre la déchéance devant la vanité des hommes, si tu es savant, tu ne devras pas te débattre dans la médiocrité de la lutte pour l'existence, si tu es ouvrier, tu ne deviendras pas une vis dans la machine de l'exploitation. Qui que tu sois, tu pourras obéir à l'impératif intérieur de ta propre vie, tu pourras être homme et ta vie sera d'une pureté céleste et d'une innocence angélique. Tu pourras vivre la vie à laquelle la nature nous destine. Amasse donc de vrais trésors, accumule en toi les valeurs les plus précieuses de ta vocation. Sois humain, sois homme. Homme juste et sans méchanceté. Sois un rayon qui jaillit pur du soleil éternel de l'humanité, pour tracer vers l'éternité la voie orgueilleuse du destin éternel de l'humanité. »

Zsigmond Móricz

Pesti Futár [Courrier de Pest], le 4 avril 1919.

LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE

(Extraits)

Enfin voilà liquidée la censure du capital dont celui-ci a toujours nié l'existence, mais qui était une réalité bien vivante, encourageait soigneusement la mauvaise littérature et étouffait dans ses germes la littérature teinte du rouge de l'idéologie révolutionnaire, la seule littérature vraie.

Cette censure était présente dans le contrôle des maisons d'édition et dans les instructions données aux lecteurs et aux rédacteurs, souvent directement aux auteurs. Elle était présente dans la mentalité bourgeoise de ces lecteurs et de ces rédacteurs que l'éditeur engageait d'après ce critère, elle était présente dans les vues des critiques littéraires de la société capitaliste, dans le jugement que dictaient les préférences du consommateur de livres et de journaux recruté parmi les plus riches, présente même dans l'éducation que la société capitaliste de classes dispensait aux écrivains, elle était présente jusque dans le fait que les conditions extérieures de l'écriture, l'alphabet lui-même étaient plus facilement accessibles aux fils de bourgeois.

Nous voyons devant nous une immense foule d'écrivains qui veulent passer au complet, en tant qu'écrivains, dans l'État prolétarien. C'est un instinct vital compréhensible, mais en grande partie désespéré. La nouvelle littérature écartera les mauvais auteurs et les faibles, et parmi les écrivains représentant l'idéologie du monde défunt, parmi ceux qui n'ont pas mené une lutte intransigeante dictée par leurs impulsions les plus profondes, elle n'acceptera que ceux qui représentent le plus haut niveau, un niveau artistique absolu.

Dans l'ancien monde écroulé, la censure du capital veillait inexorablement, elle barrait de ses grosses pattes toutes les voies et ne laissait passer facilement que ceux qui lui étaient chers, donc la fausse littérature sans valeur, la littérature bête et abrutissante, les nouvelles et les poèmes de *Pesti Hírlap* et de *Új Idők*. Leurs auteurs trouvaient des portes grandes ouvertes et un accueil chaleureux. Ceux, par contre, qui apportaient les valeurs sacrées de l'art véritable, ne pouvaient percer, après une lutte surhumaine contre l'immense résistance, que si leur force créatrice était si puissante, dépassait tellement celle des favoris du capital, qu'elle brisait tous les barrages. Endre Ady vivait dans une lutte désespérée contre les portes et les murailles fermées.

Les justes, qui, peu nombreux, se rencontrent un peu partout, les Zola et les Dostoïevski, fournissaient un prétexte auquel se référait l'idéologie bourgeoise pour ne jamais reconnaître l'existence de la censure capitaliste, pour la nier en toute conviction, évoquant des arguments culturels dignes d'un avocat.

Mais on ne peut pas induire le prolétariat en erreur. Son esprit est vierge, ses yeux ne sont pas brouillés par le venin. Là où le raisonnement bourgeois bavarde d'écrivains et d'art, lui, au premier coup d'œil décèle derrière les mots, les passions cachées et condamnées à périr.

Il n'est pas possible de sauver et d'introduire dans l'État prolétarien une littérature mauvaise et nuisible. Un bon nombre d'écrivains hongrois qui ont écrit jusqu'ici, n'écritont plus. Dans la société capitaliste, des milliers de talents honnêtes n'arrivaient pas à se faire entendre, ne fût-ce qu'une seule fois, car les cerbères du capital les refoulaient, par des arguments esthétiques, il est vrai, forts d'une conviction sincère mais stupide. De la même manière, il n'y aura pas, dans notre société de grâce pour le rebut et pour l'infection. Le raisonnement bourgeois, ce faux modèle déformé, s'escrime à prétendre que le vrai talent ne se perd pas, qu'il lutte jusqu'au jour où il perce; il se réfère à ceux qui, dans le monde ancien, à force de volonté, sont devenus écrivains. Mais le raisonnement bourgeois n'est que bêtise et fausseté, car il en va comme je le dis: le prétendu écrivain se présente, on l'accueille avec joie, et il peut aussitôt s'épanouir; les vrais écrivains périssent, seuls les plus forts parmi eux peuvent survivre à titre de curiosité.

Le prolétariat est aujourd'hui le soleil dont rayonnent la lumière et la chaleur, lui seul peut vivifier toute chose, et il vivifie et fait s'épanouir tous ceux qui lui sont utiles. Il ne se laissera pas abuser et il n'acceptera pas de compromis.

Lajos Nagy

LE DIRECTOIRE ET LE COMITÉ DES ÉCRIVAINS

Le passage au régime communiste s'accompagne naturellement de liens plus étroits entre l'État et la littérature. Récemment, le camarade Béla Balázs, au nom du commissaire du peuple à l'Instruction publique, a exposé devant les représentants invités des milieux littéraires, l'avenir de la littérature et la situation des écrivains dans la République des Conseils et a indiqué que le Commissariat du Peuple créerait un *directoire et un comité des écrivains* chargés de résoudre les problèmes de la littérature et d'établir le cadastre des écrivains. A ce moment-là, ce programme a rassuré les milieux littéraires. Maintenant, le Commissariat du Peuple vient de créer le *directoire des écrivains* dont les membres sont: Mihály Babits, Béla Balázs, Lajos Barta, Lajos Biró, Lajos Kassák, Aladár Komját, Zsigmond Móricz, Ernő Osváth, Béla Révész, Gyula Szini et membre, *ex officio*, György Lukács, commissaire du peuple à l'Instruction publique.

Le commissaire Lukács a nommé membres du comité d'écrivains: Imre Berkes, Ede Bresztovszky, Tibor Déri, Artúr Elek, Antal Farkas, Lajos Fülep, Milán Füst, Géza Gárdonyi, Oszkár Gellért, Andor Halasi, Henrik Hajdu, Jenő Heltai, Dániel Jób, Ede Kabos, Frigyes Karinthy, Jenő Kortsák, Dezső Kosztolányi, Géza Laczkó, Anna Lesznai, Lajos Mikes, Tamás Moly, Lajos Nagy, Mihály Révész, Vilmos Rozványi, Aladár Schöpflin, Dezső Szabó, Géza Szász, Árpád Tóth, Zseni Várnai. Par suite de la nationalisation des maisons d'édition, c'est l'*État des prolétaires lui-même qui sera désormais l'éditeur des œuvres littéraires* et les membres de ce comité prendront les décisions sur les œuvres à éditer par l'État.

Népszava [Voix du Peuple], le 11 mai 1919.

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS DE TEXTES:

Irodalom-forradalom 1917-1919 [Littérature-révolution 1917-1919]. Publ. par László Remete. Budapest, 1956.

Mindenki újakra készül... [Tous s'attendent à du nouveau...], I-IV. Publ. par József Farkas. Budapest, 1959-1967.

A Magyar Tanácsköztársaság Művelődéspolitikája [La Politique culturelle de la République Hongroise de : Conseils]. Publ. par Katalin Petrák et György Milei. Budapest, 1959.

LITTÉRATURE:

József, Farkas: « *Rohanunk a forradalomba* ». *A modern magyar irodalom útja 1914-1919* [« Nous nous précipitons vers la révolution ». La littérature hongroise moderne de 1914 à 1919]. Budapest, 1957.

Osváth, Béla: *A Tanácsköztársaság színházpolitikája. Tanulmányok a magyar szocialista irodalom történetéből* [La Politique théâtrale dans la République des Conseils. Études sur l'histoire de la littérature socialiste en Hongrie]. Budapest, 1962, pp. 96-114.

Panorama de la littérature hongroise du XX^e siècle. Budapest, 1965, Corvina.

Klanciczay, T. - Szauder, J. - Szabolcsi, M.:

Histoire abrégée de la littérature hongroise. Budapest, 1962, Corvina.

Les beaux-arts sous la République Hongroise des Conseils

Il est difficile de feuilleter les documents qui nous rappellent la situation des beaux-arts sous la République Hongroise des Conseils sans éprouver de l'émotion et du respect. Pendant les quelques mois que dura la lutte pour l'existence et le pouvoir, l'attention des dirigeants se porta sur tous les aspects de la vie culturelle d'une société moderne. Ils trouvèrent le temps d'améliorer la situation sociale des artistes, encore aggravée par la guerre. Ils mirent des ateliers à la disposition des artistes et des étudiants des beaux-arts, ils leur fournirent des aides financières et bloquèrent à leur usage le matériel dont les artistes avaient besoin. Ils soutinrent et multiplièrent les colonies d'artistes et entreprirent de résoudre d'une façon organisée les problèmes d'existence des artistes pour que ces derniers puissent se consacrer entièrement à leur travail créateur. Dans le pays entier des initiatives absolument neuves virent le jour : des villages nommèrent des « commissaires aux beaux-arts » et des agglomérations industrielles, culturellement arriérées, organisèrent des expositions. Des mesures furent prises en vue de réorganiser sur une base moderne la protection des monuments historiques et on s'occupa de réorganiser également la collection de peinture moderne étrangère au Musée des Beaux-Arts de Budapest. L'histoire des beaux-arts et de l'esthétique furent enseignées à des universités libres et à des universités ouvrières. C'est à cette époque que Frédéric Antal devint un collaborateur du Musée des Beaux-Arts et c'est lui qui prépara, avec Jean Weidle et Hugo Kenczler, la nationalisation des objets d'art se trouvant en propriété privée. Une exposition de ces objets fut mise sur pied et c'est à cette occasion que, pour la première et la dernière fois, le public de Budapest put voir, entre autres richesses, le célèbre tableau de Manet, les Folies-Bergère.

L'École Nationale des Beaux-Arts renvoya les représentants tardifs de l'académisme historique et les artistes dits de l'avant-garde, tandis que les membres du groupe des *Nyolcak* [Les Huit] et des activistes étaient nommés aux fonctions de professeur. Károly Kernstok, la personnalité dirigeante du groupe des « Huit », constitué en 1911, était, dès janvier 1919, commissaire du gouvernement aux beaux-arts, dont la cause était donc confiée à des mains compétentes. Le rapide essor qui caractérisa aussi bien la révolution bourgeoise de 1918 que la République des Conseils ne se limita pas aux intentions. Il n'est pas que les dossiers et les décrets pour nous permettre de reconstituer cette évolution. L'activité de l'artiste, l'interprétation de l'idée de l'artiste-citoyen qui devait faire beaucoup plus tard son apparition sur le plan international, surtout sous l'influence du mouvement mexicain et plus près de nous, des écrits de Siqueiros, est née en 1918

comme un produit naturel de la vie et s'est épanouie avec une étonnante rapidité, durant les semaines de la République des Conseils. Et ce qui est le plus important et qui élève cette période au rang d'un tournant non seulement dans l'histoire générale, mais aussi dans celle des beaux-arts, c'est la qualité des œuvres d'art qui voient alors le jour. Car le Gouvernement des Conseils avait avant tout besoin d'œuvres d'art et il était assez fort pour les inspirer. Il réserva des murs aux affiches de Bertalan Pór et de Béla Uitz, quoiqu'une partie seulement des œuvres projetées ait pu être exécutée. Il fit décorer les rues et les places de statues qui, par la suite, furent vite détruites et dont la mémoire ne nous est conservée que par quelques photos faites accidentellement le 1^{er} mai 1919. Mais il nous reste le témoignage des affiches, créations d'un art de l'affiche qui permit à Iván Hevesy d'écrire en avril 1919 dans le périodique *MA* [Aujourd'hui] que « les affiches sont les fresques modernes ».

Ce grand effort soudain, dont nous sommes témoins dans les beaux-arts, n'aurait cependant pas su se réaliser sans antécédents. Les arts graphiques et, notamment, l'art de l'affiche, réagissent évidemment très vite à des situations nouvelles. Mais, ici, il s'agit de bien davantage d'œuvres monumentales d'une valeur permanente, « d'affiches destinées à survivre aux siècles » comme Hevesy, pour continuer la citation mentionnée plus haut, a caractérisé la fresque. Ceux qui créèrent les affiches, étaient dans leur grande majorité des peintres et ils étaient parmi les meilleurs de leur temps. Les racines historiques de l'art graphique de 1919 vont rejoindre l'époque de 1910, époque à laquelle la question impitoyable qui se posait aux beaux-arts secoués, partout en Europe, par une crise violente, était « et maintenant quoi? », tandis que la rupture avec le passé, la négation du passé créaient nombre de variantes de la dialectique du progrès qui passe par la négation.

La situation qui régnait autour de 1910, était en gros caractérisée par le fait que les représentants de l'académisme du xix^e siècle se voyaient encore confier des commandes officielles et que le rôle initiateur de la colonie et de l'école d'artistes de Nagybánya — dont l'entrée en scène en 1896 avait marqué la rupture avec la peinture d'atelier et la victoire de la peinture de plein-air hongroise — avait pratiquement pris fin. La conception de Nagybánya, l'aspiration à créer une unité de l'ambiance entre l'homme et le paysage, n'était plus apte à satisfaire les passions en pleine effervescence des années 1910. Au lieu de la projection d'un état d'âme, on s'efforçait d'accéder à des vérités d'une valeur plus générale. Le cercle Galilei qui groupait étudiants et intellectuels progressistes devint un des forums où les idées nouvelles commençaient à être proclamées. Les pensées exprimées par Kernstok dans une conférence qui devait déclencher le débat furent développées par György Lukács dans sa réponse *Les chemins se séparent*, qui dévoilait l'impuissance de la méthode impressionniste. Et parmi les critiques, György Bölöni fut le premier à s'intéresser aux tendances dont s'inspiraient les mouvements de caractère avant-gardiste des années 1910.

Les huit peintres qui firent leur apparition en 1911 — parmi lesquels Pór, Uitz et Róbert Berény marquèrent de leur activité la République des

Conseils — cherchaient la publicité et s'inspiraient d'idées qui, pour être dignement exprimées, exigeaient les surfaces murales. Ils prétendaient matérialiser les notions d'esthétique, de force, de jeunesse, en exprimant plus d'une fois sous le prétexte de thèmes bibliques, le contenu des idées qui leur étaient chères. Plusieurs d'entre eux, en premier lieu Kernstok lui-même, étaient des socialistes à bon escient; ils voulaient exercer une influence sociale, grâce à leur art, ils voulaient exprimer des idéaux sociaux, changer la situation sociale existante. L'état des choses, cependant, ne permettait pas que leurs desseins se transforment dès cette époque en véritables œuvres d'art. Il suffit de rappeler — pour ne mentionner que les faits les plus évidents — la politique de guerre du parti social-démocrate pour comprendre la complexité des objectifs proclamés et l'incertitude des positions: les artistes résolus à agir par le moyen de leurs œuvres n'étaient guère en position de trouver une forme artistique adéquate.

Les Huit étudièrent l'expérience du cubisme et de l'expressionnisme et s'en servirent: ces tendances survécurent dans leurs œuvres, tantôt sous une forme plus pure, tantôt en s'influençant mutuellement. A côté de natures mortes à composition sévère et de portraits composés à la manière cubiste-expressionniste, nous rencontrons des compositions inspirées très vaguement par Marées, exprimant une aspiration à l'équilibre, un esprit de résolution et de stabilité, conçu un peu « hors du temps ». Après la fin de l'existence éphémère du groupe des Huit, les artistes qui voulaient sortir du marasme, et aussi beaucoup de ceux qui concevaient la révolution sociale et artistique comme un tout inséparable, se groupèrent autour des ateliers du périodique *MA* [Aujourd'hui]. Parmi les artistes actifs entre 1918 et 1919, des peintres comme Sándor Bortnyik, János Nemes Lampérth, János Kmetty et Béla Uitz sortaient du milieu de *MA*. Cette période était celle où le périodique *MA* était ouvert à toutes les tendances stylistiques, sans toutefois attribuer de valeur absolue à aucune expérience formelle; dans le premier numéro de *MA*, Lajos Kassák désignait précisément l'art de l'affiche comme le genre qui — pour faire usage d'un mot plus moderne — est libre de choisir entre les nouveautés des « ismes » dans l'intérêt de la plus grande communication possible. (La période viennoise du périodique *MA*, fut différente et en matière de beaux-arts, Kassák, comme le prouve son manifeste sur l'ainsi dite architecture picturale — n'admettait plus qu'une seule forme picturale.

Les mouvements révolutionnaires des années 1910 nous font comprendre qu'en Hongrie, ces groupements avant-gardistes formaient une avant-garde au sens étymologique du mot également. A leurs yeux, les révolutions dites formelles ne constituaient pas une solution, mais des moyens, et ils n'y voyaient pas un objectif ou une méthode, mais bien un procédé qui devait servir à la création d'œuvres inspirées d'un esprit social et révolutionnaire. Les événements des années 1918 et 1919 ne firent qu'approfondir la conscience de la réciprocité des arts et de la révolution et même après la chute de la République des Conseils, la notion d'art révolutionnaire impliquait, dans son contenu comme dans ses tendances, un art nouveau, révolutionnaire, préparant la voie à une nouvelle société socialiste.

En 1918, *MA* publia, entre autres, les travaux de Sándor Bortnyik, le premier portrait de *Lénine* en Hongrie, les gravures et les dessins *Étoile Rouge*, *Drapeau Rouge*, etc. Les affiches de Marcell Vértès (Vertès) et ses protestations contre la terreur contre-révolutionnaire ont, elles aussi, été créées en 1918. Vértès s'est plus tard établi en France. Le grand nombre d'affiches sur la République des Conseils, pris dans son ensemble, a la valeur d'un document sur cette époque (environ cinquante affiches figuratives et avec inscriptions), leur valeur artistique étant évidemment variable. Du point de vue stylistique, elles portent l'empreinte, que l'on retrouve partout en Europe, des affiches de la fin du Modern Style, mais les meilleures d'entre elles nous apportent du nouveau et, sous certains aspects, elles ne dépassent pas seulement l'art de l'affiche, mais l'art universel de cette époque.

J'ai mentionné plus haut que les fresques et les statues étaient tombées victimes de l'iconoclasme contre-révolutionnaire; dans certains cas, les fresques n'arrivèrent pas même au stade du carton. Pendant quatre mois et demi, beaucoup de choses ont été faites, mais un travail créateur, calme, de longue portée, était évidemment impossible. Les meilleures affiches, celles qui tendaient à une synthèse, ne sauraient être jugées comme les résultats des luttes sociales et artistiques de quelques semaines, mais bien comme ceux d'une dizaine d'années, comme des œuvres qui couronnent le mouvement inachevé des Huit, qui résonnent des cris impatients des activistes et qui sont l'expression générale figurative de notions sociales.

L'homme rouge au marteau, dessiné par Mihály Biró, fait son apparition dans les rues, en tant qu'affiche du journal quotidien du parti social-démocrate. Par la suite, il devient l'insigne du parti et l'emblème de l'éditeur. En 1919, nous le rencontrons de nouveau sur une affiche pour le 1^{er} mai, en 1922, il réapparaît en Chine, comme frontispice d'une plaquette incitant à la grève, et en 1965, en Angleterre, où il orne le frontispice du livre « *A painter of our time* » de John Berger (Édition Penguin Books). La couleur rouge, le marteau, les muscles formidables de l'ouvrier constituaient chacun un élément symbolique bien connu: réunis, ils prennent l'importance d'un système de signes, condensant l'idée jusqu'à l'intelligibilité générale d'un symbole. Sur d'autres affiches dessinées par Biró, le poing rouge qui brise la table de la conférence de Paris, le trône renversé, etc., etc., nous présentent des symboles qui ne pouvaient prendre une forme picturale que dans l'atmosphère passionnée d'un tournant historique.

Il y a aussi plusieurs affiches de la République des Conseils dont les rapports avec l'art d'artistes étrangers sont plus ou moins sensibles. Mais, même si l'une ou l'autre de ces affiches rappellent des dessins de Käthe Kollwitz ou d'autres œuvres d'art, cela n'est nullement — surtout quand il s'agit d'affiches — manque d'originalité, mais le développement naturel d'une forme picturale, d'un type de composition ou d'autres caractéristiques, la recherche d'une solution artistique analogue de la part d'artistes de divers pays, mais travaillant dans le même esprit. Un exemple caractéristique d'une convergence dans les symboles ou même dans l'invention, mais pas dans la solution artistique, est le retour fréquent d'un motif des affiches de recrute-



Gyula Derkovits: L'enfoncement de la porte (de la série « 1514 »), 1929.



Gyula Derkovits: Dózsa sur les remparts (de la série « 1514 »), 1929.

ment, une figure qui braque son bras raide et son index sur le spectateur. Ce motif fait sa première apparition avec la figure de l'officier sur l'affiche de l'Anglais Leete en 1914, il se retrouve aux États-Unis, en 1917, avec la figure du citoyen portant un haut de forme (avec les couleurs du drapeau), en 1919, en Hongrie, sous la forme d'un soldat rouge qui accuse les contre-révolutionnaires, et en 1920, en Union Soviétique, sous l'aspect de l'ouvrier au bonnet militaire, à la chemise rouge, recrutant des volontaires, dessiné par D. S. Moor. L'idée et le motif sont indentiques, mais le contenu et la solution artistique diffèrent; ce ne sont pas là les seuls exemples et il y a tout lieu de croire que ceux qui s'occupent de l'histoire de l'affiche auront encore l'occasion de faire d'autres rapprochements du même genre.

Les meilleures affiches de la République des Conseils — œuvres de Biró, Berény, Pór et Uitz — sont toutes différentes par le style et la composition, mais aussi par les moyens de propagande qu'elles utilisent. L'affiche dessinée par Biró à l'intention du 1^{er} mai, avec sa silhouette rouge, pouvait tout aussi bien frapper ceux à qui l'art des symboles de l'Extrême-Orient était familier. Les affiches de Bertalan Pór nous intéressent sous un autre rapport: ce sont elles qui caractérisent le mieux les idées du groupe des Huit. Parmi les huit artistes de ce groupe, Pór fut celui dont les œuvres atteignent au plus haut degré de perfection; non seulement il désirait décorer de grandes surfaces murales, mais il sut réaliser ce désir. Sur l'affiche *Proletaires de tous les pays, unissez-vous!* l'élan qui émane des formes masculines abstraites, sortant du bord gauche et faisant flotter un grand drapeau rouge, le jeu des rouges et des verts produisent l'effet d'une fresque. C'est l'ardeur juvénile, le large souffle qui, dès 1910, imprégnait vaguement l'œuvre de cet artiste et qui se concrétise sur le plan social quand le pouvoir des ouvriers devient une réalité historique. Le même artiste, pendant les années d'émigration en Slovaquie et à Paris, devait condenser son aspiration à l'action et la liberté — cette fois encore indirectement — dans des figures symboliques de taureaux et de bergers.

Une autre affiche de Bertalan Pór, dessinée en 1919, *En avant, pour vos femmes et vos enfants*, présente une composition semblable à celle de l'affiche précédente. A gauche, un groupe de soldats sort du plan de l'affiche. Une des figures de ce groupe fait flotter un grand drapeau rouge. Mais ici le drapeau échappe presque entièrement au cadre pour faire place à une grande figure féminine allégorique proclamant l'idéal et rappelant la devise. Un des soldats du groupe jette un coup d'œil en arrière et aperçoit l'apparition. Cette figure féminine allégorique, incarnant la liberté, la patrie, la nation, représentée avec des combattants, compte de nombreux antécédents dans l'histoire des beaux-arts. Depuis *La Liberté Conduit le peuple* (1830) de Delacroix et *Marseillaise* (1832) de Rude, nous retrouvons cette double incarnation dans les œuvres de Daumier (en 1870), de Käthe Kollwitz (en 1899), et autres encore; cette déesse de la victoire, qui peut finalement être ramenée à Nikê et l'élue de la mythologie chrétienne, l'unique dans la foule, à avoir les yeux ouverts sur la vision. Dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit pas seulement de la manière dont un type important

de composition du romantisme français a survécu; les œuvres mentionnées ont influencé les artistes sous d'autres rapports également: plusieurs représentations françaises et allemandes de combats de barricade en 1848 peuvent être ramenées à la peinture de Delacroix et la silhouette que nous voyons dans le tableau de Rude se projette sur le fond des canons dans une affiche anti-militariste d'El Lissitzky du temps de la première guerre mondiale. Cette parenté nous mène jusqu'à l'affiche de Pór et, plus loin encore, son intérêt consistant dans le fait que la masse combattante est représentée en même temps que le symbole de la lutte. Cette notion presque centenaire a été ranimée par l'affiche de Pór et dans une forme plus mûre encore, par la figure féminine, appelant à la charge, de Béla Uitz *En avant, prolétaire 1871* (1923), ou par le frontispice de Diego Rivera (1928, Moscou, Krassnaïa Niva), dans lequel la composition de Delacroix est transposée dans la Commune de Paris et la monumentale figure féminine étant cette fois une ouvrière réelle, l'allégorique, le symbolique sont devenus typiques. L'affiche de Pór est un bel exemple de la manière dont l'art puise tout naturellement et de maintes façons aux sources intarissables des beaux-arts.

La concentration des symboles et des significations devait forcément amener à une concentration de la généralisation et à la création d'un type, d'une nouvelle espèce. Un exemple en est l'affiche de Berény qui — avec l'affiche de Biró dessinée à l'intention du 1^{er} mai — fut une des affiches les plus populaires de la République des Conseils. Ce sont ces deux affiches qui survécurent le mieux dans l'opinion publique, comme les symboles de la révolution prolétaire (ils fournirent le motif dominant à maints tracts répandus illégalement dans les années trente) et l'affiche de Berény, elle aussi, figura (sans aucune équivoque) comme symbole de la République des Conseils. Et cela dépendait d'une façon décisive de la solution artistique adoptée: un marin s'élançant, son bras et le drapeau rouge qu'il agite forment une parabole ouverte à gauche, cette parabole renfermant l'inscription *Aux armes! Aux armes!* et c'est de cette façon que se résout la contradiction inhérente d'une composition strictement close en elle-même, mais en même temps ouverte dans toutes les directions d'une manière chaque fois différente. Mais le motif, la figure du marin, mérite notre attention en tant qu'il personnifie ici la révolution prolétarienne. L'art de l'affiche en Europe avait déjà connu dans les années 1910 la figure de marin, à la signification un peu semblable, allusion à la liberté, la liberté du monde, ce motif pouvant être associé à l'espace infini de la mer, à l'internationalisme. Dans notre cas, pourtant, le symbole et la signification sont plus concentrés: c'est la révolution sociale elle-même qui est personnifiée par la figure du combattant actif et, à ce moment du processus de création de symboles qui se poursuit au cours du vingtième siècle, le symbole devient type et annonce le début d'un nouveau processus de formation de types. Comme fond historique, il n'y a pas que le marin *en général* avec sa connaissance des mers, des côtes lointaines, mais la tradition très précise du croiseur *Potemkine*, du croiseur *Aurore* et de la révolte, très proche dans le temps et dans l'espace, des marins de Cattaro en 1918: l'affiche de Berény généralise ces leçons de l'histoire.

Et il faut à nouveau insister ici sur le fait qu'à l'époque des tournants historiques, la force explosive des problèmes sociaux exerce une influence concentrée et le processus de formation de symboles, tout comme le sens de l'action, mûrissent à un rythme accéléré.

L'affiche *Soldats rouges, en avant* de Béla Uitz revêt un caractère de synthèse sous un autre rapport. Quoique ce soit dans l'art de Béla Uitz — comme dans celui des autres, à l'exception de Mihály Biró — la première œuvre réellement révolutionnaire, l'évolution conduit directement jusqu'à la représentation du marin montant à l'assaut. La tendance à la densité qui caractérisait les œuvres précédentes de l'artiste — dessins, tableaux à l'huile — continua et l'aspect monumental qui en était le trait principal, s'accrut. Du point de vue stylistique, les divergences sont évidemment nombreuses, parce que le genre et la facture, ainsi que la fonction de l'œuvre changèrent. Des solutions nouvelles, ce sont le dessin remplissant entièrement la surface, la masse abstraite, traitée en tant qu'élément expressif et constructif, des marins en marche, le rythme et l'élan qui émanent du rythme du mouvement et des taches placées en ligne, la dureté du contraste entre les noirs et les blancs, à peine adoucie çà et là par des noirs atténués et les reflets des lettres rouges de la marge inférieure dans la partie supérieure de l'affiche. Celle-ci implique une prise de position résolue, sans ambiguïté, une marche disciplinée et irrésistible. La solution formelle, y compris le rythme figuratif qui prend sa pleine valeur dans l'interprétation nouvelle qui en est faite, survit comme élément de composition moderne jusqu'à la fin des années vingt et dans les tendances artistiques révolutionnaires du début des années trente. La preuve en est fournie par plusieurs feuilles de la série de gravures sur bois *1514* de Gyula Derkovits, série qui, en 1929, à l'époque de la grande crise internationale, à la veille des grandes manifestations ouvrières de 1930 en Hongrie, évoque — en leur donnant l'aspect de masses de prolétaires — les paysans de la révolte dirigée par György Dózsa et écrasée dans le sang en 1514. De tout ce qui a été créé par Béla Uitz sous la République des Conseils, il ne nous reste que cette affiche. Ses grands panneaux ont été détruits et sa grande fresque, *l'Humanité*, destinée au Parlement, ne put être achevée, seule son ébauche témoigne d'une conception nouvelle des montages. Plus tard, en 1923, dans la série d'estampes du *Général Ludd*, ses conceptions de l'époque de la République des Conseils continuent à s'exprimer plus ou moins directement, mais ce sont déjà des produits de l'émigration, portant l'empreinte de l'écrasement de la révolution.

Dans l'histoire des beaux-arts, tout comme dans l'histoire générale, il est impossible de se demander ce qui se serait passé, si...? Si les troupes interventionnistes, mobilisées d'urgence, n'avaient pas écrasé la République des Conseils, si cette tendance monumentale des beaux-arts hongrois avait eu le temps de mûrir et de porter ses fruits. Il est évident que, pendant les quelques mois que dura la République des Conseils, aucune unité artistique, concevable dans l'abstrait, ne pouvait se faire jour et qu'au cours de ces semaines d'une lutte difficile, il était impossible de tirer tous les problèmes au clair et de résoudre les discussions qui se déroulaient dans le domaine de

l'art, en Europe aussi bien qu'en Hongrie. La lettre ouverte adressée par Lajos Kassák à Béla Kun ne fait qu'esquisser les problèmes déjà posés ou encore latents, les débats publics qui se préparaient et qui — faute de temps — ne purent avoir lieu et ne furent repris que dans l'émigration.

La contre-révolution horthyste mit fin pour un temps en Hongrie à tout progrès, à toute élucidation des problèmes essentiels. Les artistes qui avaient été actifs pendant la République des Conseils se virent contraints à prendre le chemin de l'émigration, leurs prétentions artistiques elles-mêmes furent « proscrites ». En dehors des artistes directement engagés dans la révolution prolétarienne, beaucoup d'autres artistes émigrèrent parce qu'ils ne voulaient pas être identifiés avec le premier système politique en Europe qui s'acheminait vers le fascisme: László Moholy-Nagy, Marcell Breuer et Farkas Molnár, par exemple, devinrent professeurs au Bauhaus. Mais pour longtemps, il n'y eut pas de place non plus dans nos beaux-arts pour tout ce qui était monumental, pour tout ce qui, par son sujet, réclamait la publicité et les grandes surfaces murales. On a dit plus tard — et non sans raison — de la peinture hongroise des années vingt qu'elle était « caractérisée par le lyrisme ». Certes, mais c'était là une sorte de défense, un refuge contre la terreur physique et intellectuelle, la réaction en somme normale du citoyen-artiste au changement d'époque que la césure artificielle de la contre-révolution entraîna dans l'histoire des beaux-arts.

Les leçons des beaux-arts sous la République des Conseils recommencèrent à exercer leur influence une dizaine d'années plus tard, leçons qui ne touchaient pas au style, ni à la forme extérieure, mais bien à l'essentiel, et généralisaient la faculté d'opérer un choix dans la réalité ainsi que la méthode. Cela est sensible dans l'activité de Gyula Derkovits, István Dési Huber et, plus tard, du Groupe d'Artistes Socialistes, constitué en 1934. L'œuvre des artistes de 1919 ne s'intégra pas à l'histoire des beaux-arts hongrois, ou ne le fit que plus tard, sans continuité. Róbert Berény fut parmi les premiers à revenir en Hongrie, dès les années vingt et par la suite il fit d'excellentes affiches commerciales, mais peignit aussi des tableaux à l'ambiance lyrique, dans un esprit constructif. Mihály Biró rentra, moribond, en 1948. Bertalan Pór avait déjà soixante-six ans quand — en 1946 — il reprit sa place dans la vie artistique hongroise. Quant à Béla Uitz qui est le seul artiste survivant des grands de la République des Conseils, il vit à Moscou, d'où, de temps à autre, il vient rendre visite à la Hongrie.

Le fascisme en Hongrie contraignit les combattants de la République des Conseils à une émigration qui devait durer un quart de siècle. Ce n'est que de nos jours que l'histoire peut compenser l'interruption qui s'est produite dans la continuité des beaux-arts, de nos jours où les valeurs et l'expérience accumulées dans les beaux-arts hongrois sont accessibles à tous et à la disposition des artistes désireux de continuer la tradition.

BIBLIOGRAPHIE

Des représentations en couleur de toutes les affiches de la République des Conseils se trouvent dans *Plakate der ungarischen Räterepublik* (avec une préface de Bertalan Pór, Budapest, 1959, Corvina).

Les ordonnances et décrets de la République des Conseils ayant trait aux beaux-arts sont contenus dans une documentation ronéotypée, en langue hongroise, sous le titre *les Beaux-Arts sous la République Hongroise des Conseils* (Budapest, 1960, éditée par le Centre de Documentation pour l'Histoire des Beaux-Arts, avec une préface de Lajos Németh).

Le rapport des affiches avec l'art européen est traité par Nóra Aradi dans son étude *Des rapports de quelques affiches hongroises de 1919 avec l'étranger* (publiée dans *Művészettörténeti Értesítő* 1966, n° 2, pp. 122-138, en langue hongroise).

Les antécédents et les particularités esthétiques des affiches hongroises ainsi que leur place dans l'histoire des beaux-arts hongrois sont analysés par Nóra Aradi dans le chapitre *A forradalmi hullám előzményei és a Magyar Tanácsköztársaság művészete* [les Antécédents de la vague révolutionnaire dans les beaux-arts à l'époque de la République des Conseils] d'un livre sur l'histoire des beaux-arts socialistes en Hongrie et en Europe, sous presse, en langue hongroise à Budapest (1970, Corvina).

Les livres suivants, qui traitent des artistes mentionnés dans le texte, offrent, même s'ils sont édités en langue hongroise, une grande richesse d'illustrations, permettant d'acquiescer une vue d'ensemble. Les titres des œuvres reproduites dans les catalogues sont tous cités en langue française également. Les catalogues comportent un résumé en français de l'étude préliminaire.

Béla Szij: Berény Róbert (Budapest, 1964, édité par *Képzőművészeti Alap Kiadóvállalat* [Éditions du Fonds des Beaux-Arts], série *A művészet kiskönyvtára* [Petite Bibliothèque des Beaux-Arts] LVI, en langue hongroise).

Catalogue de l'exposition commémorative des œuvres de Róbert Berény, Galerie Nationale Hongroise, 1963 (avec une préface de Béla Szij).

Catalogue de la rétrospective de Sándor Bortnyik, Galerie Nationale Hongroise à Budapest, 1969 (avec une préface de Gábor Ö. Pogány).

Gábor Ö. Pogány: *Derkovits* (Budapest, 1959, Corvina; en allemand).

Anna Elmacher: « Gyula Derkovits et son influence sur le Groupe des Artistes Socialistes ». (*Bulletin de la Galerie Nationale Hongroise*, 1965, n° 5, pp. 3-20).

Júlia Szabó: « Les Autoportraits de Gyula Derkovits ». (*Bulletin de la Galerie Nationale Hongroise*, 1965, n° 5, pp. 21-39).

Nóra Aradi: « Die Selbstbildnisse des Gyula Derkovits ». (*Bildende Kunst*, 1969, n° 1, pp. 11-16).

Júlia Szabó: « Die Holzschnittfolge « 1514 » von Gyula Derkovits. » (*Acta Historiae Artium*, 1964, nos 1-2, pp. 171-210).

Lajos Németh: « Das Gemälde von Gyula Derkovits « Drei Generationen ». » (*Acta Historiae Artium*, 1960, nos 1-2, pp. 103-114).

Éva Körner: *Derkovits Gyula* (Budapest, 1968, Corvina. Cette monographie est publiée en hongrois et veut être exhaustive).

Catalogue de l'exposition commémorative de Gyula Derkovits, Galerie Nationale Hongroise à Budapest, 1965 (avec une préface de Júlia Szabó).

Catalogue de l'exposition commémorative d'István Dési Huber. Galerie Nationale Hongroise à Budapest, 1964 (avec une préface d'Olga M. Heil).

Zsuzsa Molnár: *Nemes Lampérth* (Budapest, 1967, Corvina, *A művészet kiskönyvtára* [Petite Bibliothèque des Beaux-Arts] n° 12, en hongrois).

Catalogue de l'exposition commémorative de Bertalan Pór, Galerie Nationale Hongroise à Budapest, 1966 (avec une préface d'Anna Elmacher).

Uitz-album (*Mélanges Uitz*) (Budapest, 1967, Corvina, avec une préface de Ferenc Münnich).

Catalogue de l'exposition de Béla Uitz, Galerie Nationale, à Budapest, 1968 (avec une préface de János Mácza).

Sciences humaines

Les recherches sur l'histoire de l'art en Hongrie depuis la libération

Au cours des années qui ont immédiatement suivi la libération, dans la situation fort grave due aux dévastations de la guerre, les spécialistes de celle des sciences sociales dont les objets d'étude sont constituées non seulement de documents écrits fixant des œuvres de la pensée, mais aussi de monuments — donc, les spécialistes de sciences sociales comme l'archéologie, l'ethnographie et, justement, l'histoire de l'art — se sont adonnés, en Hongrie comme ailleurs en Europe, à sauver, à recenser, à conserver et à restaurer les monuments d'art et les objets d'art du pays qui venait de subir des pertes considérables. Dans les pays où, comme c'était le cas en Hongrie, un nouvel appareil d'État avait remplacé l'ancien, il était indispensable de réorganiser en même temps le réseau des musées et les institutions s'occupant des monuments d'art. Et pourtant, à un moment où commençait l'accomplissement de ces tâches imposées par l'histoire, dès la première période de la reconstruction, les chercheurs d'âge mûr ont sorti de leurs tiroirs, des manuscrits déjà achevés, ils ont terminé les manuscrits qu'ils avaient à rédiger, et les chercheurs de la jeune génération se sont également mis au travail. Bientôt, les études ont commencé à paraître: les musées furent les premiers à publier, dans de modestes cahiers, de brèves communications témoignant de leurs travaux; c'est, en effet, dans les musées que travaillent, en Hongrie, la plupart des spécialistes de l'histoire de l'art, étant donné qu'il n'y a qu'une seule chaire universitaire, l'Institut d'histoire de l'art de l'Université Loránd Eötvös de Budapest, qui emploie des enseignants et des chercheurs spécialisés dans ce domaine. Le Musée National de Hongrie, le plus ancien du pays et l'ancêtre, en somme, de tous nos autres musées, fut des premiers à faire paraître ses publications. Aujourd'hui, d'ailleurs, ce musée réunit surtout des objets relatifs à l'archéologie et à l'histoire du pays. Le Musée des Beaux-Arts qui était également dépositaire, à l'époque, des monuments de l'art hongrois, s'est lui-même présenté dès cette première période avec des études parues dans le *Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts*. En Hongrie comme à l'étranger, les milieux professionnels ont salué à juste titre, en ces publications, les premiers résultats durables d'une activité de recherche en train de reprendre, et cela d'autant plus qu'entre les deux guerres mondiales, l'histoire de l'art n'avait pas eu, en Hongrie, de périodique autonome à sa disposition: c'étaient des revues historiques et archéolo-

giques qui publiaient les études volumineuses aussi bien que les communications brèves, relatives à notre domaine, et les volumes de l'annuaire du Musée des Beaux-Arts, pourtant d'une haute tenue scientifique, ne paraissaient dans l'entre-deux-guerres qu'à des intervalles fort irréguliers. Or, après 1949, année de la réorganisation de l'Académie des Sciences de Hongrie, deux revues hongroises d'histoire de l'art ont bientôt commencé leur parution, l'une en langue hongroise (*Művészettörténeti Értesítő* [Bulletin d'histoire de l'art]), parue à partir de 1952, l'autre, lancée un an plus tard et intitulée *Acta Historiae Artium Academiae Scientiarum Hungaricae*; cette dernière a permis aux auteurs hongrois de publier leurs résultats dans les langues étrangères les plus usitées de leur domaine. En 1954, le Musée des Arts Décoratifs de Budapest a commencé la publication de ses *Annales* et le Musée National de Hongrie a également inauguré sa série de publications annuelles sous le titre *Folia Archaeologica*. Signalons, dès maintenant, la revue du nouveau musée d'histoire de l'art, fondé en 1957, la Galerie Nationale Hongroise, dépositaire, pour le moment, de monuments d'art hongrois des XIX^e et XX^e siècles, mais appelé à présenter le développement de l'art hongrois tout entier, depuis la fondation de l'État hongrois jusqu'à nos jours; en effet, peu après sa fondation, dès 1959, ce musée a entrepris la publication de sa série intitulée *Bulletin de la Galerie Nationale Hongroise*. A un moment où l'Académie n'avait pas encore commencé la publication des périodiques que nous venons de mentionner, une institution créée par le Ministère de l'Éducation nationale en vue d'encourager la recherche, le Groupe de Travail des Historiens hongrois de l'art, a inauguré elle-même la série de ses annuaires en 1951. Plus tard, cette même institution, toujours sous l'autorité de Ministère de l'Éducation nationale, s'est transformée en Centre de Documentation d'Histoire de l'Art et c'est en cette qualité qu'elle a entrepris la publication d'une série de volumes paraissant fréquemment mais à des intervalles légèrement irréguliers; ses volumes contiennent des études destinées en premier lieu à faire connaître, parallèlement aux périodiques édités par l'Académie et les musées, les résultats des recherches portant surtout sur l'histoire de l'art hongrois. Au cours de ces dernières années, ce même Centre a publié plusieurs sources et plusieurs comptes rendus de discussions importants, contribuant par là à stimuler la recherche ultérieure.¹ Vers la fin des années cinquante, un nombre de plus en plus grand de musées de province se sont mis à publier des annuaires. Étant donné que la plupart des études publiées dans ces annuaires concernent l'archéologie, l'ethnographie et l'histoire locale, il n'est pas nécessaire de donner ici une énumération complète de ces publications; il convient cependant de souligner qu'à la suite de l'enrichissement progressif des musées de province en monuments d'art, ces annuaires publient depuis un certain temps des résultats

¹ *A Magyar Művészettörténeti Munkaközösség Évkönyve 1951* [Annuaire du groupe de travail hongrois d'histoire de l'art 1951]. Budapest, 1952, etc.; — *A magyar Tanácsköztársaság képzőművészeti élete* [Vie artistique sous la République Hongroise des Conseils]. Budapest, 1963; — « Bauhaus »-szám. *Adalékok a Bauhaus történetéhez és magyarországi vonatkozásaihoz* [Numéro sur le « Bauhaus ». Contributions à l'histoire du Bauhaus et à ses rapports avec la Hongrie]. Budapest, 1963. En 1969, l'Académie des Sciences de Hongrie a créé un Institut d'Histoire de l'Art qui englobe le centre mentionné ci-dessus.

de recherches de plus en plus intéressants, des articles de plus en plus importants concernant notre domaine. Il y a ainsi une dizaine d'annuaires de musées provinciaux qui complètent la série des périodiques édités par les musées nationaux de Budapest et des autres revues d'histoire de l'art. Il faut souligner, en outre, que ce n'est pas seulement dans les publications des musées d'art de Budapest et des musées de province que nous trouvons des études intéressantes l'histoire de l'art, mais également dans les annuaires des musées d'histoire, du Musée d'histoire du théâtre et du Musée d'histoire littéraire. Il arrive, en effet, que ces annuaires publient des études qui relèvent de l'histoire de l'art non seulement du point de vue du sujet traité, mais aussi du point de vue de la méthode d'analyse. En dehors de toutes ces publications périodiques qui sont des publications érudites, il convient de faire état des revues appelées à faire connaître l'art vivant, à servir les objectifs et les intérêts de la politique artistique et à satisfaire les lecteurs qui s'intéressent à ces problèmes: mentionnons *Szabad Művészet* [« l'Art libre »] qui a paru jusqu'à 1956, ensuite la revue *Műterem* [« l'Atelier »] qui lui a succédé pendant un an et, finalement, la revue mensuelle *Művészet* [« l'Art »] qui paraît encore de nos jours et qui publie non seulement des articles relatifs à l'art vivant, mais aussi les résultats de recherches érudites relatives à des périodes anciennes, sous une forme accessible au grand public. De cette énumération détaillée des périodiques et des revues, il ressort non seulement à quel point, dans le domaine de l'histoire de l'art, l'activité a été de plus en plus intense au cours des vingt années qui ont suivi la seconde guerre mondiale — mais aussi qu'en comparaison avec l'entre-deux-guerres, les possibilités de publication, sous leur forme la plus vivante et la plus directe, c'est-à-dire sous forme de périodiques, sont devenues incomparablement plus riches dans notre spécialité.

En ce qui concerne les recherches elles-mêmes, on peut constater qu'elles concernent dans l'ensemble, deux domaines. Les musées de Budapest tout comme ceux de province ont remis en ordre, après l'ouverture de leurs expositions, les dépôts dont ils disposaient et ils ont entrepris de préparer des catalogues par matières conformes à l'état des recherches — tâche qui aurait dû être accomplie depuis longtemps. Quant aux institutions chargées du soin des monuments historiques, elles ont entrepris des fouilles de grande envergure, parallèlement aux travaux de réparation qui s'imposaient après le siège de Budapest et les autres dommages causés par la guerre. Au cours des recherches qui accompagnèrent ces travaux, nos spécialistes ont adopté des méthodes nouvelles, complexes. Les plus importantes de ces fouilles sont celles qui sont destinées à mettre au jour les restes médiévaux et, çà et là, les restes d'époque moderne de la forteresse et du château de Buda; les résultats fort importants de ces fouilles ont été publiés et soumis à un examen critique dans un volume dû à László GEREVICH.² Parallèle-

² *A Budai vár feltárása* [Les Fouilles du château fort de Buda]. Budapest, 1966. Les publications des résultats des fouilles et les analyses détaillées qui les concernent se trouvent dans l'annuaire d'archéologie et d'histoire de l'art édité par le Musée de l'Histoire de la Capitale: *Budapest Régiségei* [Antiquités de Budapest] dont les volumes XIV-XXI sont parus pendant la période qui nous intéresse.

ment, la préparation des inventaires des monuments historiques a été entreprise; comme pour les catalogues de musée, le besoin d'inventaires conformes à l'état de l'érudition moderne se faisait sentir depuis de longues dizaines d'années. En ce qui concerne les monuments artistiques aussi bien qu'en ce qui concerne les objets d'art, les recherches portèrent en premier lieu sur l'histoire de l'art hongrois, en tenant compte des monuments existant dans le pays et des objets conservés dans nos musées — il n'en est pas moins vrai que, dès les premiers jours de la période d'après-guerre, les historiens hongrois de l'art se consacrèrent non seulement aux recherches relatives à la Hongrie, qui constituaient leur tâche primordiale, mais aussi, et d'une manière continue, à des recherches relatives à l'histoire de l'art universel. Pour arriver à la création d'une synthèse moderne de l'histoire de l'art hongrois, il faut naturellement passer par la préparation de monographies sur l'histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des arts décoratifs, et il faut en même temps constituer des corpus et des catalogues.

Il faut avant tout que nous donnions ici un exposé relativement détaillé sur les ouvrages topographiques concernant les monuments historiques. Le recensement des monuments de l'art hongrois a été effectué avant tout par les collaborateurs des volumes de l'ouvrage dit grande topographie. Les premiers volumes parus, dans l'ordre chronologique, sont ceux concernant la ville de Sopron, le département de Nógrád, la ville de Budapest et le département de Pest; ces volumes contiennent un inventaire de monuments historiques qui vise à être complet, ainsi que des chapitres qui passent en revue l'évolution historique des territoires dont il est question, considérés comme unités artistiques locales. Si les volumes de la grande topographie continuent à être publiés au même rythme, nous posséderons d'ici environ dix ans le triple des volumes déjà parus et cet ensemble constituera, pour la moitié environ du territoire de la Hongrie, une publication de base digne de confiance au service de la recherche. La préparation de chaque volume de la topographie exige des investigations de source et des travaux documentaires d'une ampleur inconnue jusqu'ici dans les recherches d'histoire de l'art en Hongrie. En dehors de l'ouvrage dit la grande topographie et qui vise à être complet, un manuel de dimensions plus modestes a été créé, qui correspond, pour l'essentiel, au *Dehio-Handbuch* de l'histoire de l'art allemand.³

Il existe une série de monographies qui contiennent des exposés sur

³ Les volumes déjà parus de la grande topographie: *Esztergom műemlékei I. Múzeumok, kincstár, könyvtár* [Les Monuments d'Esztergom I. Musées, trésors, bibliothèque] par István Genthon. Budapest, 1948 (fondé, pour l'essentiel, sur des relevés d'avant-guerre). — Endre Csatai—Dezső Dercsényi: *Sopron és környéke műemlékei* [Monuments historiques de Sopron et de ses environs]. Budapest, 1953; édition revue: 1956. — *Budapest műemlékei I.* [Monuments historiques de Budapest I.]. Budapest, 1955; II. Budapest, 1962. — *Pest megye műemlékei I-II.* [Monuments historiques du département de Pest I-II.] Budapest, 1958. — *Nógrád megye műemlékei* [Monuments historiques du département de Nógrád]. Budapest, 1954. — Volumes de la petite topographie: István Genthon: *Magyarország műemlékei* [Monuments historiques de la Hongrie]. Budapest, 1951; édition augmentée et munie d'une bibliographie: István Genthon: *Magyarország művészeti emlékei* [Monuments historiques de la Hongrie] I.: Budapest, 1959; II.: 1961; et III.: Sándor G. Zakariás: *Budapest művészeti emlékei* [Monuments historiques de Budapest]. 1961.

l'urbanisme et les monuments historiques de nos villes;⁴ ces monographies sont évidemment en connexion avec les travaux dont nous venons de faire état.

Si nous désirons esquisser un tableau de ces vingt dernières années dans les recherches d'histoire de l'art en Hongrie — nous pourrions dire également: un tableau de l'activité de recherche qui a été déployée dans notre pays depuis la seconde guerre mondiale —, nous devons tenir compte du fait que le lecteur étranger s'intéressera surtout à deux domaines: il s'intéressera en premier lieu, croyons-nous, aux ouvrages de synthèse que les spécialistes hongrois de l'histoire de l'art auront pu produire durant cette période, en ce qui concerne avant tout, l'art de Hongrie, tant ancien que moderne, et l'évolution historique de cet art; deuxièmement, le lecteur étranger demandera également des ouvrages de synthèse que nous aurons pu produire dans le domaine de l'histoire générale de l'art. Naturellement, les historiens hongrois de l'art — tout comme les historiens de l'art de n'importe quelle autre nationalité — considèrent comme leur devoir primordial et comme leur droit de s'occuper dans leurs recherches des monuments historiques de leur pays, de l'ancienne Hongrie médiévale et de l'époque moderne, et aussi du territoire de la Hongrie contemporaine, de mettre à jour ou de reconstituer l'évolution artistique qui se manifeste dans ces monuments; c'est là l'attitude de nos spécialistes aujourd'hui et c'était là leur attitude par le passé. Dans la période qui nous occupe, les historiens hongrois de l'art ont publié un ouvrage de synthèse en langue hongroise et un autre qui a été édité en différentes langues étrangères. L'ouvrage de synthèse écrit en hongrois a paru en deux volumes; la première édition a vu le jour en 1956 et en 1958, depuis, c'est la quatrième édition qui est en cours de préparation.⁵ Les auteurs de cet ouvrage d'ensemble sont des spécialistes des différentes périodes de l'histoire de l'art, qui ont fait preuve de leur compétence et des résultats qu'ils ont obtenus dans leur domaine grâce à de nombreuses monographies. Les résumés de nos connaissances sur les différentes époques ont été rédigés d'une façon concise, conformément à des points de vue modernes, mais en visant à une diffusion aussi large que possible: l'ouvrage n'est pas destiné au cercle étroit des spécialistes, mais aux couches les plus diverses du nouveau public hongrois désireux de s'instruire. Cette synthèse en deux volumes ne constitue donc pas une publication représentative de l'activité de nos chercheurs expérimentés; il n'en est pas moins que c'est un résumé qui souligne les résultats obtenus et qui fait ressortir, en même temps, les nombreuses taches blanches qui subsistent encore dans les recherches relatives à l'histoire de notre art national. C'est justement pour cette raison que les bibliographies qui accompagnent ces

⁴ Endre Csatai: *Sopron*. Budapest, 1954. — László Gerő: *Eger*. Budapest, 1954. — Dezső Dercsényi—Frigyes Pogány: *Pécs*. Budapest, 1956. — Dezső Dercsényi—László Zolnay: *Esztergom*. Budapest, 1957. — Jenő Fitz: *Székesfehérvár*. Budapest, 1957. — Virgil Borbiri—István Valló: *Győr város építéstörténete* [Histoire architecturale de la ville de Győr]. Budapest, 1956. Nous ne citons ici que les plus importants volumes.

⁵ *A magyarországi művészet története I. Magyarországi művészet a honfoglalástól a XIX. századig* [Histoire de l'art en Hongrie I. L'Art en Hongrie de la Conquête du pays au XIX^e siècle]. Budapest, 1956; et II.: *Magyar művészet 1800-1945* [L'Art hongrois de 1800 à 1945]. Budapest, 1958. Les deux volumes ont été réunis en un seul lors de la 2^e édition, en 1962; la 3^e édition date de 1964.

deux volumes sont particulièrement précieuses: elles constituent une sorte d'histoire abrégée de la recherche, une bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'art hongrois. Le premier volume qui retrace l'histoire de l'art hongrois jusqu'à 1800, a été publié sous la direction de Dezső Dercsényi, le deuxième qui embrasse la période comprise entre 1800 et la fin de la seconde guerre mondiale, sous celle d'Anna Zádor. Le résumé en langues étrangères de l'histoire de l'art hongrois est dû à un auteur de la vieille garde, Antal Kampis;⁶ ce livre a paru en 1966. Dans cette synthèse très concise, l'auteur ne cherche pas à faire valoir des points de vue nouveaux: l'ouvrage est un précis destiné à fournir des informations à un public étranger de non-spécialistes. Il est fort regrettable que ce volume, d'une très belle présentation et qui, ne serait-ce que par les informations qu'il fournit, comble une lacune ressentie depuis longtemps, ne contienne aucune bibliographie des travaux publiés en hongrois et en langues étrangères, alors qu'une telle bibliographie aurait également fait apprécier le livre par les spécialistes étrangers.

Après ces ouvrages de synthèse embrassant toute l'évolution de l'art hongrois, depuis la fondation de l'État magyar jusqu'à nos jours, il faut que nous parlions avant toute autre chose des monographies relatives aux différentes époques. Constatons tout de suite avec regret que l'histoire de l'art n'a produit en Hongrie aucune monographie consacrée à une époque de l'art ou à une période historique dans son ensemble. Nous ne pouvons faire état que de monographies relatives à certaines époques de telle ou telle branche de l'art. Étant donné cependant les graves lacunes qu'ont malheureusement présentées, pendant les cent ans qui ont précédé la période qui nous occupe, les recherches d'histoire de l'art en Hongrie, les chercheurs durent très souvent effectuer des toutes premières tâches du travail méthodique, du rassemblement des matériaux et de leur publication critique à l'esquisse d'une ligne de développement. C'est ce qui explique le caractère surtout documentaire de ces ouvrages, leur caractère de corpus. Jamais auparavant, au cours de l'histoire de nos recherches, on n'avait publié un nombre aussi considérable d'ouvrages de ce genre. Nous sommes donc en droit de constater qu'au cours de ces vingt à vingt-cinq dernières années, les recherches d'histoire de l'art ont connu en Hongrie un essor très net et obtenu des résultats imposants, même si cet essor ne se manifeste pas en monographies relatives à toute une époque ou à l'histoire complète d'un genre.

Parmi les monographies qui traitent une époque donnée dans l'histoire d'un genre donné, nous ferons état avant tout de l'histoire de la sculpture et, en particulier, de la monographie de Dénes RADOCSAY, consacrée à l'histoire de la sculpture gothique sur bois en Hongrie, c'est-à-dire aux œuvres qui se trouvent sur les autels à volets;⁷ cette monographie fait partie d'une série de corpus que l'auteur consacre aux beaux-arts du moyen âge hongrois. Mentionnons, en outre, l'ouvrage de Mária AGGHÁZY sur l'his-

⁶ Antal Kampis: *L'Art en Hongrie*. Budapest, 1966; le livre a également paru en allemand et en anglais.

⁷ *A középkori Magyarországi faszobrok* [Sculptures sur bois de la Hongrie médiévale]. Budapest, 1967.

toire de la sculpture baroque hongroise.⁸ Parmi les monographies qui traitent les différentes époques de la peinture hongroise, signalons celle de Dénes RADOCSAY sur les fresques hongroises du moyen âge, ainsi que le volume que le même auteur a consacré aux panneaux peints du moyen âge hongrois; ces deux volumes constituent des ouvrages de synthèse importants.^{8a} Comme ce fut le cas pour la sculpture, après le gothique, les chercheurs se sont tournés vers le baroque. Nous possédons deux volumes dus à Klára GARAS, l'un consacré à la peinture des XVI^e et XVII^e siècles, l'autre à celle du XVIII^e siècle.⁹ Comme on voit, il n'existe à l'heure actuelle aucun ouvrage de synthèse consacré à la peinture ou à la sculpture de l'époque romantique ou de la Renaissance. En ce qui concerne l'époque romantique, nous disposons en tout cas d'une synthèse déjà ancienne, quant à la Renaissance, les essais de synthèse se heurtent à de nombreuses difficultés objectives et méthodologiques. Dans le domaine de l'architecture du moyen âge et de la Renaissance, nous possédons en tout cas des monographies relatives à certains monuments importants qui constituent en elles-mêmes d'utiles points de départ.¹⁰ Parmi les monographies qui préparent la grande synthèse de l'histoire de l'art hongrois, celles qui sont consacrées à l'histoire des arts graphiques en Hongrie, aux arts graphiques des différentes époques allant jusqu'au XX^e siècle, occupent une place privilégiée. Des ouvrages fort importants sont parus dans ce domaine, ouvrages qui ont ouvert de nouvelles voies à la recherche. La première époque de la gravure sur bois en Hongrie constitue le sujet du livre de Mme Z. SOLTÉSZ.¹¹ Dénes PATAKY a consacré un livre à l'histoire de la gravure sur cuivre en Hongrie depuis ses débuts jusqu'au milieu du XIX^e siècle;¹² enfin, Teréz GERSZI a écrit une histoire de la lithographie hongroise, suivie d'un grand catalogue dû à Gizella CENNER-WILMHELB.¹³ Par ailleurs, nous trouvons un catalogue semblable, conforme au système des catalogues d'art graphique, dans le livre de Dénes PATAKY dont nous venons de faire état. Nous pouvons mentionner à ce propos le livre de Dénes PATAKY sur l'art du dessin en Hongrie,¹⁴ ouvrage qui présente à l'aide d'un texte bref mais d'une riche série d'illustrations, l'évolution, du moyen âge au XX^e siècle, de l'art du

⁸ *A barokk szobrászat Magyarországon I-III* [La Sculpture baroque en Hongrie I-III]. Budapest, 1959; Volume comprenant les illustrations: *Alte Holzfiguren in Ungarn*. Budapest, 1961.

^{8a} *A középkori Magyarország falképei* [Les Fresques du moyen âge hongrois]. Budapest, 1954. *A középkori Magyarország táblaképei* [Les Panneaux peints du moyen âge hongrois]. Budapest, 1955. En outre: *Gothic Panel Painting in Hungary*. Budapest, 1963.

⁹ Klára Garas: *Magyarországi festészet a XVII. században* [La Peinture en Hongrie au XVII^e siècle]. Budapest, 1955, et *Magyarországi festészet a XVIII. században* [La Peinture en Hongrie au XVIII^e siècle], Budapest, 1957.

¹⁰ Géza Entz: *A gyulafehérvári székesegyház* [La Cathédrale de Gyulafehérvár]. Budapest, 1958. — József Csemegi: *A budavári főtemplom középkori építéstörténete* [L'Histoire architecturale médiévale de la cathédrale du quartier du Château de Buda]. Budapest, 1955. — Jolán Balogh: *Az esztergomi Bakócz-kápolna* [La Chapelle Bakócz d'Esztergom]. Budapest, 1955, ouvrage publié dans *Acta Historiae Artium III*—1956, sous le titre *La cappella Bakócz di Esztergom*.

¹¹ Z. Soltész: *A magyarországi könyvdíszítés a XVI. században* [Les Ornaments des livres en Hongrie au XVI^e siècle]. Budapest, 1961.

¹² Dénes Pataky: *A magyar rézmetszés története a XVI. századtól 1850-ig* [Histoire de la gravure sur cuivre en Hongrie du XVI^e siècle à 1850]. Budapest, 1951.

¹³ Teréz Gerszi: *A magyar kőrajzolás története a XIX. században* [Histoire de la lithographie hongroise au XIX^e siècle]. Budapest, 1960.

¹⁴ Dénes Pataky: *A magyar rajzművészet* [L'Art du dessin en Hongrie]. Budapest, 1960 et *Zeichnung und Aquarell in Ungarn*. Budapest, 1961.

dessin, un domaine limitrophe entre la peinture et l'art graphique de reproduction. En connexion avec l'histoire de l'art graphique nous devons faire état d'un ouvrage d'ensemble qui contient des matériaux pouvant servir de sources à la recherche; ce travail, qui relève de l'histoire générale de l'art, n'en est pas moins relatif à la Hongrie. Il s'agit du corpus, établi à la façon d'un catalogue, des représentations, des vues de la capitale — Pest, Buda et Óbuda — exécutées avant 1800; ce volume, œuvre de György Rózsa, ouvre des voies nouvelles non seulement à l'histoire de l'art, mais aussi à l'histoire urbaine et à l'histoire de la civilisation. La suite de ce volume, due à Ervin SEENGER et qui comprendra les vues de Budapest exécutées entre 1800 et l'avènement de la photographie est à l'état de manuscrit et attend d'être publiée. En ce qui concerne les domaines voisins de celui des monographies d'époque, nous mentionnerons deux auteurs. Jolán BALOGH nous présente, sous la forme d'un catalogue représentatif — nous pourrions même dire: en corpus¹⁵ — la vie artistique à l'époque du roi Mathias Corvin. Nous venons de parler de catalogue et de corpus, mais il y a plus, car, après avoir fourni à propos de chaque objet d'art et de chaque monument toutes les précisions que l'on s'attend à trouver dans un catalogue, l'auteur expose, dans autant de petites études monographiques séparées, tout ce qu'une étude d'ensemble, une monographie d'époque ou une monographie de genre exposeraient à propos du monument en question. En attendant que paraisse une œuvre d'ensemble sur toute l'époque de la Renaissance et sur tous les genres qui y sont représentés, ce travail remplace utilement une synthèse historique sur la Renaissance hongroise. L'importance du livre tient surtout à l'analyse critique des sources écrites et aux reconstitutions effectuées d'après ces sources. L'autre auteur, Károly LYKA, expose à l'aide d'un grand nombre de données concrètes dans de petits livres consacrés à l'histoire de la sculpture et de la peinture, l'histoire de l'art, surtout des beaux-arts et des arts décoratifs, depuis le début du siècle jusqu'à nos jours. Ces volumes relèvent à la fois du domaine de l'exposé historique et de celui de la publication de sources historiques.¹⁶ Károly LYKA, doyen des historiens d'art hongrois, est décédé presque centenaire, il y a quelques années; il a donc été critique et chroniqueur de l'époque dont il parle. Ses livres, qui vont à travers la première et la seconde guerre mondiale jusqu'au milieu du xx^e siècle, constitueront une monographie d'époque, sous la forme d'un recueil de sources.

Nous devons mentionner enfin les travaux de synthèse, sous forme d'essais relatifs à la peinture du xx^e siècle, de Gábor Ö. POGÁNY. Dans son premier livre, consacré aux révolutionnaires de la peinture hongroise et publié en 1947, il expose les problèmes de la période décisive de la peinture hongroise du xx^e siècle, qui fit transition entre l'époque de l'entre-deux-guerres et celle de l'après-guerre; il examine également les liens entre cette

¹⁵ *A művészet Mátyás király udvarában* [L'Art à la cour du roi Mathias]. I-II. Budapest, 1966.

¹⁶ Károly Lyka: *Festészeti életünk a millenniumtól az első világháborúig* [Peintres et peinture en Hongrie depuis le millénaire de la fondation de l'État hongrois — 1896 — jusqu'à la première guerre mondiale]. Budapest, 1953. — *Festészetiünk a két világháború között 1920-1940* [La Peinture hongroise entre les deux guerres mondiales]. Budapest, 1956.

période et les tendances d'avant-garde du début du siècle.¹⁷ L'auteur a consacré d'autres essais à la peinture du XIX^e et du XX^e siècles.¹⁸

Au nombre des monographies publiées en vue de synthèses futures, mentionnons quelques ouvrages particulièrement importants — consacrés à certains artistes, à leurs œuvres, à un monument ou à un objet d'art. Conformément à la nature même de l'évolution de l'art hongrois, les monographies examinent avant tout les œuvres des artistes du XIX^e et du XX^e siècles. En ce qui concerne l'histoire de l'architecture, notons des monographies consacrées aux maîtres du classicisme national du XIX^e siècle: celle d'Anna ZÁDOR consacrée à Mihály Polláck¹⁹ et celle de Jenő RADOS consacrée à József Hild.²⁰ Nous disposons également d'une monographie sur le maître de l'architecture éclectique, Miklós Ybl²¹ et d'une autre sur le chef de file de l'« art nouveau » hongrois, Ödön Lechner.²² Malheureusement, en ce qui concerne l'histoire de la sculpture, nous ne pouvons mentionner aucun ouvrage marquant correspondant réellement à ce que l'on attend d'une monographie, exception faite pour le livre de Sándor KONTHA sur l'œuvre de László Mészáros,²³ un sculpteur dont l'activité se place entre 1930 et 1940. Par contre, en ce qui concerne l'histoire de la peinture, nous pouvons citer plusieurs livres d'importance diverse. En suivant l'ordre chronologique selon les artistes, mentionnons d'abord la monographie de Lajos VÉGVÁRI sur le peintre réaliste hongrois, Mihály Munkácsy,²⁴ et le livre d'Ilona BERKOVITS, sur Mihály Zichy.²⁵ En ce qui concerne la période impressionniste du début du siècle, notons le livre de Lajos NÉMETH sur l'œuvre de Simon Hollósy, celui d'István GENTHON sur la peinture de Károly Ferenczy et de Nóra ARADI sur István Réti.²⁶ Lajos NÉMETH a publié une monographie sur János Nagy Balogh²⁷ et une autre sur l'un des plus intéressants artistes hongrois du XX^e siècle, Tivadar Csontváry Kosztka.²⁸ En ce qui concerne la période postérieure à l'impressionnisme, István Genthon a publié, dans le cadre d'un essai, l'œuvre de József Rippl Rónai, artiste qui fit un temps partie du groupe *Nabis*.²⁹ Une autre série de monographies est consacrée aux groupes d'artistes qui ont, en Hongrie aussi, joué un rôle important dans la vie artistique du XX^e siècle. Nous devons mention-

¹⁷ Gábor Ö. Pogány: *A magyar festészet forradalmárai* [Les révolutionnaires de la peinture hongroise]. Budapest, 1947.

¹⁸ *Magyar festészet a XIX. században* [La Peinture hongroise au XIX^e siècle]. Budapest, 1955 et *Magyar festészet a XX. században* [La Peinture hongroise au XX^e siècle]. Budapest, 1959. — Parus aussi sous les titres *Die ungarische Malerei des XIX. Jahrhunderts* et *Die ungarische Malerei des XX. Jahrhunderts*, Budapest, 1960.

¹⁹ Anna Zádor: *Polláck Mihály 1773-1855*. Budapest, 1960.

²⁰ Jenő Rados: *Hild József, Pest nagy építője életműve* [L'Œuvre de József Hild, grand architecte de Budapest]. Budapest, 1958.

²¹ Ervin Ybl: *Ybl Miklós*. Budapest, 1956.

²² Jenő Kismarty-Lechner: *Ödön Lechner*. Budapest, 1961.

²³ Sándor Kontha: *Mészáros László. 1905-1945*. Budapest, 1965.

²⁴ Lajos Végvári: *Munkácsy Mihály élete és művei* [Vie et œuvres de Mihály Munkácsy]. Budapest, 1958. V. aussi: *Katalog der Gemälde und Zeichnungen Mihály Munkácsys*. Budapest, 1959.

²⁵ Ilona Berkovits: *Zichy Mihály élete és művei (1827-1906)* [Vie et œuvre de Mihály Zichy, 1827-1906]. Budapest, 1964. V. aussi: *Mihály Zichy, Leben und Werk*. Budapest, 1964.

²⁶ Lajos Németh: *Hollósy Simon és kora művészete* [Simon Hollósy et l'art de son époque]. Budapest, 1956. — István Genthon: *Ferenczy Károly*. Budapest, 1963. — Nóra Aradi: *Réti István*. Budapest, 1960.

²⁷ Lajos Németh: *Nagy Balogh János*. Budapest, 1960. ■

²⁸ Lajos Németh: *Csontváry*. Budapest, 1964. L'ouvrage est également paru en allemand et anglais.

²⁹ István Genthon: *Rippl Rónai József*. Budapest, 1958.

ner à ce propos la monographie de Krisztina PASSUTH sur le groupe des *Huit* qui fit connaître en Hongrie les résultats du cubisme et de l'expressionnisme.³⁰ La monographie d'Éva KÖRNER consacrée à l'un des plus grands maîtres de l'art hongrois du xx^e siècle, Gyula Derkovits paraîtra prochainement. La recherche s'acquittera par là d'une dette déjà ancienne; il n'y avait jusqu'ici en ce qui concerne Derkovits, que des mémoires et des souvenirs personnels ayant valeur de document.³¹ Il en est d'ailleurs de même de l'autre grand pionnier hongrois de l'art socialiste, István Dési Huber: nous possédons des mémoires concernant son œuvre, ainsi qu'un volume de ses écrits.³²

Examinons maintenant les publications des documents écrits de l'histoire de l'art hongrois. Une série spéciale a été consacrée aux documents sur l'histoire de l'art. En dehors des écrits relatifs à István Dési Huber dont nous venons de parler, nous pouvons mentionner, à titre d'exemple, au xix^e siècle, les écrits de Bertalan Székely, et à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle, les écrits de László Mednyánszky,³³ sans parler de la publication en hongrois de documents relatifs à l'histoire générale de l'art. Dans une autre série, relevant plutôt de l'histoire littéraire, nous trouvons la publication des mémoires de József Rippl-Rónai et de l'un des plus importants sculpteurs de la première moitié de ce siècle, Fülöp Ö. Beck.³⁴ Dans la même série, nous trouvons également un ouvrage à caractère d'anthologie: il s'agit d'un choix de critiques de la première moitié du xx^e siècle, réunies par Géza Perneczky.³⁵ Notons également dans cette série un choix des œuvres de Máriusz Rabinovszky, célèbre critique et spécialiste de l'histoire de l'art, durant la première moitié de ce siècle.³⁶

Pour terminer cette revue des publications de caractère monographique, nous devons parler des ouvrages relatifs à une œuvre d'art. La première place revient à ceux qui contiennent les éditions en fac-similé des manuscrits enluminés de Hongrie, les plus belles et les plus riches œuvres de l'art médiéval hongrois de l'enluminure. Mentionnons ici le plus remarquable manuscrit du trecento hongrois, le *Képes Krónika* [Chronique enluminée] de l'époque des Anjou,³⁷ ainsi que plusieurs reproductions des manuscrits de la bibliothèque du roi Mathias Corvin à Buda, dans la série *Bibliotheca Corviniana*.³⁸ Cette série publie les *Corvina* (=manuscrits de la

³⁰ Krisztina Passuth: *A Nyolcak festészete* [La Peinture des Huit]. Budapest, 1968.

³¹ Madame Gy. Derkovits: *Mi ketten* [Nous deux]. Budapest, 1954.

³² Madame I. Dési Huber: *Dési Huber István*. Budapest, 1964. — István Dési Huber: *A művészetről* [Sur l'art]. Écrits réunis par Anna Elmacher. Budapest, 1959.

³³ Székely Bertalan *válogatott művészeti írásai* [Écrits choisis de Bertalan Székely sur l'art]. Choix, introduction et notes de László Maksay. Budapest, 1962. — Mednyánszky László *naplója* [Journal de László Mednyánszky]. Publication, introduction et notes d'Ilona Brestyánszky. Budapest, 1960.

³⁴ Rippl-Rónai József és Beck Ö. *Fülöp emlékezései* [Mémoires de József Rippl-Rónai et de Fülöp Ö. Beck]. Budapest, 1957.

³⁵ *Kortársak szemével* [Vu par les contemporains]. *Írások a magyar művészetről 1896-1945* [Écrits sur l'art hongrois 1896-1945]. Choix, introduction et notes de Géza Perneczky. Budapest, 1967.

³⁶ *Két korszak határán. Válogatott művészeti írások*. [A la limite de deux époques. Choix de textes sur l'art]. Budapest, 1965.

³⁷ *Képes Krónika* [Chronique enluminée]. Édition en fac-similé avec des études de Dezső Dercsényi, Klára Csapodi-Gárdonyi et László Mezey. Budapest, 1964.

³⁸ Ilona Berkovits: *A magyarországi Corvinák* [Les Corvina se trouvant en Hongrie]. Budapest, 1962. — *Illuminated Manuscripts from the Library of Matthias Corvinus*. Budapest, 1964.



Gyula Derkovits: Escarmouche (de la série « 1514 »), 1929.

Biró



Mihály Biró: Le 1^{er} mai 1919, 1919.

bibliothèque de Mathias Corvin) se trouvant en Hongrie, mais aussi les Corvina dispersées partout dans le monde, reconstituant, pour ainsi dire, la bibliothèque du grand roi Renaissance. Nous mentionnerons au même titre l'édition de la *Biblia pauperum* de la bibliothèque d'Esztergom,³⁹ publication qui relève cependant de l'histoire générale de l'art; toujours est-il que cette édition en fac-similé constitue une des belles réalisations de la technique et de l'art hongrois de l'imprimerie.

La série des monographies relatives aux arts décoratifs hongrois est constituée de volumes qui présentent au public des collections d'objets et d'œuvres relevant du domaine de certains métiers, conservées au Musée des Arts Décoratifs et dans d'autres musées. Les courts textes d'introduction sont accompagnés de nombreuses illustrations. Jusqu'ici, il y a dans cette série des recueils consacrés à l'histoire du costume, à la céramique, l'art du textile, du verre, de l'ébénisterie, du métal, etc.⁴⁰ Il faut cependant constater avec regret qu'en ce qui concerne justement l'art décoratif, la plupart des auteurs d'exposés historiques se contentent de présenter un genre à une époque donnée en choisissant quelques œuvres représentatives et réduisent leurs textes aux points les plus importants de l'évolution historique, au lieu de penser aux spécialistes en leur fournissant assez de détails pouvant être utilisés au cours de l'élaboration d'ouvrages de synthèse consacrés à l'histoire de l'art décoratif hongrois, ou de monographies sur telle ou telle de ses époques.

Toujours dans le domaine des arts décoratifs, il convient de mentionner les études, publiées dans diverses revues, de Sándor MIHALIK, chercheur éminent appartenant à la vieille génération. Notons également les articles, parus dans les publications de différents musées et dans les périodiques de l'Académie, de Lajos HUSZÁR, éminent spécialiste de la numismatique hongroise. Les contributions de ces deux chercheurs permettent de reconstituer l'histoire de l'art hongrois, mais elles ont également trait aux domaines voisins de l'histoire générale de l'art.⁴¹

A ce propos, il convient d'évoquer la série de petites monographies en hongrois destinée à faire connaître les plus importants monuments architecturaux et les plus remarquables groupes de monuments de la Hongrie. On a récemment publié de petites monographies du même genre, en langues étrangères également.⁴² Une autre série de même conception, *A mű-*

³⁹ *Biblia Pauperum. Az esztergomi Főszékesegyházi Könyvtár Blockbuch Biblia Pauperuma.* [Le « Blockbuch » *Biblia Pauperum* se trouvant à la bibliothèque de la cathédrale d'Esztergom]. Étude et notes par Z. Soltsész. Budapest, 1966.

⁴⁰ Tous les volumes sont également parus en langues étrangères. Béla Krisztinkovich: *Habán fajszenek* [Faïences des Habans]. Budapest, 1962. — Lajos Huszár: *Magyar éremművészet* [Monnaies de Hongrie]. Budapest, 1963. — Piroška Weiner: *Mézeskalácsformák* [Formes à pain d'épices en bois sculpté]. 1964. — Ákos Koczogh: *Modern magyar féművésesség* [L'orfèvrerie moderne en Hongrie]. 1964. — Ilona Brestyánszky: *Modern magyar kerámia* [Céramique hongroise moderne]. 1965. — Angéla Héjj-Détari: *Régi magyar ékszerek* [Anciens bijoux hongrois]. 1965. — Hedvig Szabolcsi: *Meubles français en Hongrie*. 1964. — István Erdélyi: *Avar művészet* [L'Art des Avars en Hongrie]. 1966. — Ákos Kiss: *Barokk fajszenművészet Magyarországon* [La Faïencerie baroque en Hongrie]. 1966. — Mária Sternegg: *Reneszánsz intarziák Magyarországon* [Marqueteries Renaissance en Hongrie]. 1966. — Ilona Tombor: *Festett asztalosmunkák* [Menuiseries hongroises décorées de peintures]. 1967.

⁴¹ Lajos Huszár: *A budai pénzverés története a középkorban* [Histoire de la frappe des monnaies à Buda au moyen âge]. Budapest, 1958.

⁴² Dezső Dercsényi: *Az esztergomi királyi vár* [La Château royal d'Esztergom] — Géza Entz: *A budavári plébániatemplom* [L'Église paroissiale du quartier du Château de Buda]. En français, anglais et allemand.

vészet kiskönyvtára [Petite bibliothèque de l'art] est consacrée aux grands maîtres de l'art hongrois et de l'art universel — à des peintres, plus rarement à des sculpteurs et à quelques architectes. Les illustrations et les reproductions sont précédées de brèves introductions. Toutes ces séries s'adressent surtout à un public désireux d'acquérir des connaissances artistiques, mais dans le cas d'artistes hongrois dont l'activité n'a pas encore fait l'objet d'un examen approfondi, ces livres jouent un rôle important non seulement du point de vue de la vulgarisation des connaissances artistiques, mais même de celui de la recherche jusqu'à la parution d'ouvrages plus complets. Il en est de même des albums illustrés contenant les reproductions accompagnées d'une introduction des œuvres importantes de l'art hongrois. Mentionnons celui qui reproduit les affiches de la République Hongroise des Conseils de 1919 et qui équivaut à un corpus et à un catalogue. Il en est de même de l'album consacré à Béla Uitz, album qui, jusqu'à ce que paraisse une monographie consacrée à ce peintre, peut remplacer une étude monographique.⁴³

Nous passerons maintenant en revue les recherches hongroises consacrées à l'histoire générale de l'art. Il est de tradition, en Hongrie, dans les recherches d'histoire de l'art depuis le XIX^e siècle, de ne pas se contenter de la reconstitution du passé de l'art hongrois, mais de participer activement aux recherches relatives à l'histoire universelle de l'art. Au cours de ces 25 dernières années, les spécialistes hongrois de l'histoire de l'art sont restés fidèles à cette tradition. Mais il nous manque encore une synthèse marxiste moderne hongroise de l'histoire universelle de l'art. Il existe de nombreuses études brèves et quelques publications de grande envergure, volumes importants qui peuvent être considérés comme les stades préparatoires de cette synthèse: c'est à eux que nous allons maintenant consacrer notre attention.

La plus importante publication hongroise parue dans le domaine de l'histoire universelle de l'art relève des recherches thématiques. C'est Andor FIGLER qui a publié deux importants volumes en allemand comprenant la liste des thèmes de l'art figuratif baroque — il s'agit du baroque international, donc de l'art universel —, y compris la peinture, les arts graphiques et la sculpture.⁴⁴ Il convient, en outre, de faire état de deux monographies importantes relatives à l'histoire universelle de l'art: la première est celle de Lajos VAYER sur un maître des débuts de la Renaissance italienne, Masolino; dans cet ouvrage, l'auteur arrive à des résultats inédits au sujet de plusieurs problèmes: celui des rapports entre artiste et mécène, celui des corrélations, à l'époque étudiée, entre l'art de Florence et l'art de Rome, et enfin — à propos d'un exemple concret — de l'application de la méthode moderne de la recherche de programmes.⁴⁵ Par ailleurs, dans le cadre de ses études — parues dans *Acta Historiae Artium* — relatives à Giotto, à Ma-

⁴³ Uitz. Avec une préface de Ferenc Münnich. Budapest, 1967.

⁴⁴ Andor Figler: *Barockthemen*. Budapest, 1956.

⁴⁵ Lajos Vayer: *Masolino és Róma* [Masolino et Rome]. Budapest, 1962.

solino Ghiberti, à Schongauer, à Rembrandt et à Daumier, de même que dans ses études plus anciennes sur l'iconographie historique hongroise, le même auteur a déployé une activité remarquable dans les domaines de jonction entre l'histoire de l'art hongrois et celle de l'art universel. L'autre monographie de grande importance est celle de Klára GARAS qui analyse pour la première fois, grâce à des études personnelles, l'ensemble de l'œuvre de Maulbertsch.⁴⁶ Ce n'est pas par hasard si la première monographie consacrée à ce maître, l'un des plus grands du baroque tardif, est due à un spécialiste hongrois: c'est, en effet, en Hongrie que se trouvent certaines créations des différentes périodes de Maulbertsch, créations qui peuvent être considérées comme des œuvres principales. Par ailleurs, Klára GARAS est une spécialiste de l'art baroque et, en particulier, de la peinture. C'est de ce domaine que relèvent les études qu'elle a publiées dans *Acta Historiae Artium* ainsi que dans le *Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts*.

Les volumes parus dans la série des sources de l'histoire de l'art jouent également un rôle important dans les recherches relatives à l'histoire universelle de l'art. Un de ces volumes contient le *Trattato della pittura* de Léonard de Vinci, l'autre la traduction hongroise des écrits d'Émile Zola sur l'art.⁴⁷ Ce volume de Zola est le premier de la littérature internationale à réunir les œuvres de ce grand romancier sur l'art. Par ailleurs, la majorité de nos publications sur l'histoire universelle de l'art est constituée par les catalogues des collections de nos musées.

Étant donné leur nombre, il est impossible d'énumérer ici les catalogues des expositions temporaires. Il n'en convient pas moins de mentionner, à propos de la célèbre galerie des maîtres anciens du Musée des Beaux-Arts, le catalogue scientifique en deux volumes, d'Andor FIGLER.⁴⁸ Le catalogue, établi par Jolán BALOGH, de la collection des sculptures du Musée des Beaux-Arts, doit paraître prochainement. La collection des œuvres graphiques du Musée des Beaux-Arts, collection qui est également d'une importance internationale, a été publiée pour la première fois dans deux albums illustrés accompagnés d'annotations détaillées. Les dessins anciens, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre classiques du XIV^e siècle à 1800, ont été publiés par Lajos VAYER, tandis que les feuilles du XIX^e et du XX^e siècles, également dues à des maîtres devenus classiques, ont été éditées par Dénes PATAKY.⁴⁹ Un ensemble plus restreint de dessins a été publié par Iván FENYŐ dans une publication consacrée aux dessins d'Italie du Nord conservés au Musée des Beaux-Arts.⁵⁰ Nous devons faire état parmi les

⁴⁶ Klára Garas: *Franz Anton Maulbertsch*. Budapest, 1960.

⁴⁷ Émile Zola: *Válogatott művészeti írások* [Écrits choisis sur l'art]. Choix, introduction et notes de Géza Lengyel. Budapest, 1961. Lionardo da Vinci: *A festészetről* [Sur la peinture]. Introduction par Miklós Boskovits. Budapest, 1967.

⁴⁸ Andor Figler: *Országos Szépművészeti Múzeum. A Régi Képtár katalógusa* [Musée National des Beaux-Arts. Catalogue de la Galerie des Maîtres Anciens]. Budapest, 1954. Deuxième édition augmentée en langue allemande: Andor Figler: *Katalog der Galerie alter Meister*. Budapest, 1967.

⁴⁹ Lajos Vayer: *A rajzművészet mesterei* (Maîtres de l'art du dessin). Budapest, 1957 et Dénes Pataky: *A rajzművészet mesterei. XIX-XX. század* [Maîtres de l'art du dessin. XIX^e-XX^e siècles]. Budapest, 1958. Plusieurs éditions en langues étrangères.

⁵⁰ Iván Fenyő: *Norditalienische Handzeichnungen aus dem Museum der Bildenden Künste in Budapest*. Budapest, 1965.

grands catalogues de l'importante publication de la Galerie des Peintures du Musée Chrétien d'Esztergom, due à trois chercheurs de la jeune génération, qui s'occupent, par ailleurs, également de l'histoire universelle de l'art.⁵¹

Il y a quelques années qu'a commencé une série intéressante qui publie les œuvres d'origine étrangère, tant anciennes que modernes, des musées de Budapest, sous la forme de catalogues accompagnés de riches séries d'illustrations et de toutes les indications nécessaires sur ces œuvres. Ces volumes ne se bornent pas à la collection de l'un ou de l'autre des musées: ils réunissent plutôt les œuvres provenant d'une époque donnée, appartenant parfois à un genre donné, et ils puisent leurs matériaux dans les collections du Musée des Beaux-Arts, du musée d'Esztergom, des musées de province ainsi que dans des collections privées.⁵²

On a publié, en 1956, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, une histoire de la plus grande collection d'art de Hongrie, le Musée des Beaux-Arts de Budapest. Ce volume expose avec minutie et précision l'évolution de chaque collection du Musée et rend compte de l'activité déployée par le Musée au cours de son histoire, tant dans le domaine de l'enrichissement des collections que dans celui des expositions et des publications.⁵³

Les spécialistes hongrois de l'histoire de l'art ont rédigé et publié plusieurs ouvrages bibliographiques. Fruit d'un travail collectif, la bibliographie de l'histoire de l'art hongrois a été publiée dès les premières années de la période d'après-guerre, en 1950. Cependant, le seul mérite de cette publication est de rassembler des matériaux; leur répartition présente, en effet, de sérieuses faiblesses, ce qui rend le volume fort difficile à utiliser.⁵⁴ La bibliographie courante publiée depuis 1953 dans *Művészettörténeti Értesítő* [Bulletin de l'histoire de l'art] constitue une plus importante et plus sérieuse réalisation; cette bibliographie qui vise à donner des relevés complets peut servir de base solide à une publication ultérieure, dans un domaine plus strictement délimité. Parmi les bibliographies spécialisées, il faut absolument mentionner la bibliographie raisonnée fort importante, publiée à l'occasion de la conférence académique internationale des historiens de l'art tenue à Budapest, en 1965. Cette bibliographie contient tous les travaux des spécialistes hongrois sur l'art gothique et la Renaissance; bibliographie spécialisée, elle a été rédigée par un groupe de travail de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Université Loránd Eötvös de Budapest.⁵⁵

Dans ce résumé, nous ne parlerons pas des recherches sur l'art de

⁵¹ Miklós Boskovits—Miklós Mojzer—András Mucsi: *Az esztergomi Keresztény Múzeum képtára* [Galerie des peintures du Musée Chrétien d'Esztergom]. Budapest, 1964; édition en allemand: 1965.

⁵² Klára Garas: *Olasz reneszánsz portrék a Szépművészeti Múzeumban* [Portraits italiens de la Renaissance au Musée des Beaux-Arts]. Budapest, 1965. — Miklós Boskovits: *Korai olasz táblaképek* [Primitifs italiens en Hongrie]. Budapest, 1966. — Marianna H. Takács: *Spanyol mesterek* [Maîtres espagnols], 1966. — János Véghe: *XV. századi német és cseh táblaképek* [Tableaux allemands et bohémiens du XV^e siècle en Hongrie]. 1967. — Ágnes Czobor: *Holland tájképek* [Paysages hollandais]. 1967. — Miklós Mojzer: *Holland életrajzok* [Tableaux de genre hollandais]. 1967. — Tous les volumes sont également parus en langues étrangères.

⁵³ *A Szépművészeti Múzeum 1906-1956* [Le Musée des Beaux-Arts 1906-1956]. Budapest, 1956.

⁵⁴ Béla Biró: *A magyar művészettörténeti irodalom bibliográfiája* [Bibliographie des travaux hongrois sur l'histoire de l'art]. Budapest, 1955.

⁵⁵ *L'art du gothique et de la Renaissance (1300-1500)*. Bibliographie raisonnée des ouvrages publiés en Hongrie. I-II. Rédigée par Miklós Boskovits. Budapest, 1965.

l'Antiquité et sur celui des pays non européens; nous tenons à souligner cependant que, dans ces deux domaines, les spécialistes hongrois ont publié de nombreuses œuvres de qualité témoignant ainsi d'une intense activité de recherche. Nous disposons d'ouvrages remarquables sur l'art gréco-romain, celui de l'Orient antique, de l'Asie médiévale et moderne et enfin d'Afrique.

Pour terminer, nous devons parler des conditions qui président à l'édition, en Hongrie, des ouvrages d'histoire de l'art. Il convient de souligner qu'en dehors de la Maison d'édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, qui édite non seulement deux périodiques, mais aussi la grande série topographique et de nombreuses monographies, il existe deux autres maisons d'édition, les Éditions du Fonds des Beaux-Arts et les Éditions Corvina, qui ont publié un grand nombre d'ouvrages au cours de la période que nous examinons. Il n'en faut pas moins dire que, durant ces dernières années, l'édition, qui se répand en Hongrie comme partout dans le monde, d'albums comprenant de grandes reproductions en couleur, fort bien présentées, fait souvent diminuer la possibilité d'éditer des ouvrages d'érudition qui publieraient les résultats inédits de recherches plus approfondies. En tout cas, les relativement grandes possibilités de publication ont permis, au cours de ces dix dernières années, de publier presque sans exception les thèses écrites dans le cadre de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Université; il est vrai que ces thèses ne sont pas publiées sous la forme de série spéciale, mais soit dans les périodiques de l'Académie, soit en volumes spéciaux. Il serait trop long de les énumérer. Nous nous contenterons de constater qu'il y a en Hongrie environ 250 spécialistes de l'histoire de l'art qui publient régulièrement. Le nombre de ces spécialistes se répartit équitablement entre les époques plus anciennes et les époques récentes; la plupart de ces chercheurs se consacrent naturellement — ce qui ne peut être qu'approuvé — à l'histoire de l'art hongrois. En dehors des œuvres publiées, il convient de mentionner les communications orales. Ces communications se font dans le cadre de la Société Hongroise d'Histoire de l'Art, d'Archéologie et de Numismatique, qui fêtera bientôt son centenaire. Il suffit d'évoquer Zoltán Oroszlán, président de cette société depuis plusieurs dizaines d'années, pour comprendre qu'elle regroupe non seulement des représentants de l'histoire de l'art, mais aussi de la philologie classique, de l'archéologie classique et des spécialistes de l'art antique. Durant ces cinq dernières années, les spécialistes hongrois de l'histoire de l'art se sont intégrés au circuit des échanges scientifiques internationaux: après une absence de plusieurs années due à la guerre froide, nous avons participé pour la première fois au congrès international de Bonn en 1964; à cette occasion, tout comme lors de la conférence spécialisée d'histoire de l'art tenue à Budapest en 1965 et dont nous avons déjà fait état, nous avons fait connaître nos résultats devant un auditoire international de spécialistes. Dans la série des congrès du Comité International d'Histoire de l'Art, qui aura, lui aussi, bientôt un siècle d'existence, le vingt-deuxième Congrès International de l'Histoire de l'Art fut organisé à Budapest, en automne 1969, par la

Commission d'Histoire de l'Art de l'Académie des Sciences de Hongrie, au siège de l'Académie. Les musées et les organismes chargés de l'entretien des monuments historiques contribuent également de façon importante au travail d'organisation, travail qui sera centralisé à l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Université Loránd Eötvös de Budapest.

Nous pouvons donc constater qu'il existe en Hongrie une activité vivante et saine dans le domaine des recherches sur l'histoire de l'art. Il y a cependant une lacune que nous tenons à mentionner : nous n'avons pas, en Hongrie, d'institut de recherche autonome, indépendant de l'enseignement universitaire et des tâches pratiques des musées. L'absence d'une telle institution explique en grande partie le retard sensible qui se manifeste, par rapport aux réalisations pratiques de l'histoire de l'art, dans les résultats des recherches consacrées aux problèmes théoriques, comme l'élaboration d'une esthétique marxiste spécifique de l'art, ou bien la résolution des problèmes méthodologiques.

Lajos VAYER

Vingt ans d'ethnographie hongroise

L'ethnographie hongroise, tout comme les autres sciences sociales, a connu beaucoup de changements au cours des vingt ans qui ont suivi la deuxième guerre mondiale. De nouvelles institutions, de nouvelles formes d'organisation ont surgi qui ont permis l'approfondissement des recherches et ont ouvert des possibilités plus larges au développement des principes fondamentaux et des méthodes.

Les changements correspondent à l'évolution de la société elle-même puisque l'objet de l'ethnographie, la culture populaire traditionnelle, a, lui aussi, subi des changements considérables. Pendant cette période le visage du village hongrois s'est transformé à une cadence vertigineuse. Une des premières mesures prises après la guerre a été la réforme agraire si longtemps attendue. Elle fut suivie de la transformation des structures de l'agriculture hongroise et de la modernisation des techniques ainsi que de l'évolution du système de l'enseignement dans les villages et des conquêtes de la radio et de la télévision. Ces faits ont radicalement modifié les conditions de la vie du village, la situation économique et culturelle des paysans, leur mode de vie, habitat, etc., et ont eu, par conséquent, des répercussions profondes sur le rôle social du folklore. Les conditions changées impliquaient de nouvelles tâches pour la recherche ethnographique et la poussaient à réviser les conceptions traditionnelles et les méthodes de recherches relatives à la culture paysanne.

Une tâche urgente s'imposait, il s'agissait de former la promotion d'ethnographes dont on avait besoin pour venir à bout des tâches accrues. L'enseignement de l'ethnographie dans les universités fut renforcé par la création de nouvelles chaires qui, en quelques années, élaborèrent un programme moderne. Au cours de ces vingt ans, plus de cent cinquante ethnographes ont été formés aux deux chaires de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, à savoir à la chaire de culture matérielle et à celle de folklore; à la chaire d'ethnographie de l'Université Kossuth Lajos de Debrecen et à l'Université József Attila de Szeged. Les chaires sont, en même temps, des bases importantes de la recherche scientifique. (L'étude d'Imre Katona: *Enseignement universitaire de l'ethnologie en Hongrie*, in: *Ethnologia Europaea* IV, 1967, pp. 280-283, offre une vue d'ensemble de l'enseignement de l'ethnologie aux universités de Hongrie.)

Les jeunes diplômés quittant l'université sont généralement affectés aux musées possédant des collections d'objets relatifs à la culture matérielle. Ces musées déploient en plus une activité intense dans la recherche ethnographique et ils possèdent, en outre, des archives ethnographiques. Il convient de mentionner, en premier lieu, le Musée National d'Ethnographie

redevenu indépendant en 1947 (28 chercheurs) où se trouvent les archives centrales d'ethnographie. On trouve également des ethnographes professionnels dans une trentaine de musées de province où ils sont chargés de recueillir des objets relevant de l'agriculture, du costume, de l'art décoratif, etc., pour enrichir les collections du musée, et de pourvoir à leur entretien. Ils effectuent, en outre, des enquêtes dans le domaine du folklore local et procèdent à leur systématisation. Les collaborateurs des musées provinciaux publient les résultats de leurs recherches en partie dans les publications centrales de cette discipline, en partie dans les annuaires des musées de province qui paraissent régulièrement.

Dès les premières années de l'après-guerre, le besoin se fit sentir de créer un institut de recherches indépendant où les spécialistes pourraient consacrer leur plein temps à la recherche. Pendant quelques années, l'Institut d'Ethnographie (Néptudományi Intézet) fonctionna en tant qu'institut indépendant de ce genre. Chronologiquement, le deuxième centre fut le Groupe Ethnomusicologique de l'Académie des Sciences de Hongrie, pourvoyant aux tâches scientifiques de la recherche ethnomusicologique. Ses succès sont une claire démonstration de l'influence que peut avoir sur le développement d'une discipline un institut scientifique équipé d'archives classées et possédant un plan centralisé pour diriger les travaux. Un des résultats de ce travail fut la publication des différents tomes de la série *Corpus Musicae Popularis Hungaricae* où sont systématisés et publiés les documents musicaux de la vie populaire. Le premier tome contient les jeux d'enfants, le deuxième les chants (avec paroles) se rapportant aux fêtes de l'année, le troisième ceux liés au mariage, le quatrième les chants des marieurs et le cinquième les plaintes. Le tome V est déjà pourvu d'un large résumé en anglais. La série porte les noms de Béla Bartók et de Zoltán Kodály, montrant par là que ce travail gigantesque est dû à leur initiative. Zoltán Kodály a dirigé jusqu'à sa mort (1967) le travail du groupe et la rédaction des tomes de la série.

Après quelques années de préparation, en 1967, le Groupe de Recherches ethnographiques de l'Académie des Sciences devint indépendant sous la direction de Gyula Ortutay. Il est appelé à diriger les entreprises communes dans le domaine de l'ethnographie, tels les nouveaux manuels projetés, les dictionnaires, la bibliographie ethnographique et les travaux sur le point d'être terminés de l'atlas ethnographique de Hongrie. Tandis que la tâche des musées est, en premier lieu, de conserver les objets se rapportant à la culture matérielle traditionnelle, le Groupe de Recherches fera une place aux textes folkloriques et aux catalogues, tels les catalogues des contes, des légendes et des chants populaires, les archives concernant la médecine populaire, les croyances, etc. C'est également là qu'on organise et dirige les recherches ethno-sociologiques.

Après avoir brièvement décrit les principales institutions chargées des recherches ethnographiques, nous nous proposons de présenter un tableau des méthodes et objectifs principaux de notre discipline au cours de la période examinée.

Dès le début, on a jugé extrêmement important de dresser le bilan des travaux et résultats des époques précédentes. Les œuvres d'éminents chercheurs disparus furent publiées. Du point de vue théorique, la publication la plus importante fut celle des œuvres choisies de János Honti, mort prématurément pendant la guerre (Honti, János: *Válogatott tanulmányok* [Études choisies], 1962, Akadémiai Kiadó); elles comprennent aussi la version hongroise des œuvres les plus importantes de l'auteur parues en langues étrangères. Une ancienne dette de l'ethnographie hongroise fut payée avec la publication des œuvres inédites de Lajos Kálmány, János Kriza, János Berze Nagy.

Parallèlement à la réorganisation des institutions et à la réforme de l'enseignement, les fondements théoriques et les méthodes de l'ethnographie furent également révisés.

Depuis ses débuts, l'ethnographie hongroise montre deux tendances principales qui se dessinent nettement dès la fin du xviii^e siècle. Les représentants d'une de ces tendances cherchaient avant tout les particularités anciennes, nationales, dans la culture paysanne traditionnelle; l'autre tendance, d'inspiration politique, se proposait de découvrir avec objectivité et de changer la situation économique et culturelle de la paysannerie hongroise. Les meilleurs représentants de notre discipline réunissaient ces deux tendances dans une unité dialectique, mais dans l'analyse et l'utilisation de la culture matérielle paysanne et du folklore, certaines divergences se maintiennent. Les formes archaïques de l'économie paysanne passaient, déjà au xix^e siècle, pour des curiosités historiques, très intéressantes du point de vue de l'ethnogenèse et de la connaissance des stades anciens de l'exploitation agricole et de sa technique, impossibles à reconstituer d'autres manières, mais qui, dès le xix^e siècle, témoignaient de l'état technique arriéré de la paysannerie hongroise. La situation n'est pas tout à fait la même dans le folklore, puisque la poésie, la musique, l'art décoratif populaires ont créé des formes esthétiques d'une si grande valeur qu'elles ont pu exercer une influence importante même sur la littérature et l'art hongrois modernes.

Les chercheurs et les poètes (dont Petőfi) de l'Ere des Réformes (début du xix^e siècle) réunissaient l'intérêt politique porté au peuple à l'amour de sa culture traditionnelle et c'est ainsi que la poésie populaire, par exemple, a pu être un sérieux facteur de l'éclosion de la poésie nationale. Nous pouvons mentionner aussi l'exemple de Bartók dans les œuvres de qui le chant populaire s'intègre au langage musical le plus moderne de son temps et exprime un message progressiste nouveau.

Tandis que les plus éminents ethnographes et artistes hongrois réunissaient toujours les deux tendances en question, les années 1930 virent réapparaître chez une partie des ethnographes ainsi que dans l'opinion publique un faux romantisme paysan, le culte exalté de la culture paysanne dite « ancestrale et immuable ». A la même époque, des écrivains-sociologues et des ethnographes soucieux de politique s'opposaient à ces descriptions idylliques, révélaient la situation objective du village hongrois et pesaient les

possibilités de son développement. Après la deuxième guerre mondiale, il fallait, dans l'ethnographie, faire le point des tendances idéologiques de l'époque précédente. (Il est à noter pourtant qu'une partie des débats s'étaient déroulés en dehors des forums de l'ethnographie, à la Société des Écrivains, dans le cadre des débats sur l'art et sur la politique.)

Le bilan de l'héritage des époques précédentes fut dressé soit au cours de débats, par exemple, aux séances publiques de la Société Hongroise d'Ethnographie, société au passé respectable, et dans des articles de revues, soit au cours de travaux concrets.

Un travail collectif de ce genre qui permit de tirer les positions au clair, fut par exemple l'enquête à l'échelle nationale organisée à l'occasion du centenaire de la guerre d'indépendance et de l'affranchissement des serfs en 1848. Des ethnographes, des folkloristes et des collaborateurs volontaires, qui, dès le début, prirent une part active aux travaux ethnographiques régionaux, prirent note des traditions et souvenirs des paysans sur les événements d'il y a cent ans, ce qui fournit un tableau concret des vues et de la conscience historique et politique de la paysannerie hongroise. Les résultats de cette enquête furent publiés et analysés dans une série d'études (celles de Gyula Ortutay, István Sándor et d'autres).

Un autre travail concret qui permit de préciser la notion ethnologique de « peuple » fut la confrontation du mode de vie paysan avec le mode de vie et la culture des ouvriers industriels. La question qui se posait était de savoir si les méthodes de l'ethnologie sont ou non aptes à l'étude du mode de vie des ouvriers concentrés dans des villes et, en premier lieu, celui des ouvriers de la grande industrie. Dans toute l'Europe, c'est là une question qui occupe les ethnologues et la polémique qu'elle a soulevée n'est pas encore close. En tout cas, ce travail a permis de confronter avec plus de précision les traits analogues et divergents de la culture paysanne et de celle des ouvriers industriels. Le plus fructueux fut l'examen comparatif de la musique paysanne et des chants ouvriers. Un des résultats du travail concret de documentation est le livre intitulé *A parasztdaltól a munkásdalig* [Du chant paysan au chant ouvrier], Budapest, 1968, d'Imre Katona, János Maróthy et Antal Szatmári, ainsi que la monographie de Maróthy sur la culture musicale des ouvriers.

Les articles théoriques et les débats parus dans les périodiques ont contribué à la transformation des conceptions de l'ethnographie. Le périodique fondamental dans ce domaine reste *Ethnographia*, fondé en 1890, organe officiel de la Société Ethnographique Hongroise. Après la guerre, le besoin a surgi de publier une revue en langues étrangères qui puisse faire connaître à l'étranger les travaux exécutés et en cours en Hongrie. Ce furent les *Folia Ethnographica* qui vécurent deux ans, puis leurs successeurs les *Acta Ethnographica* paraissant depuis 1950. A côté du *Néprajzi Értesítő* [Bulletin Ethnographique], publié depuis 1900, par le Musée Ethnographique, paraissent d'autres périodiques également. Depuis 1960 paraît, avec, comme rédacteur, Béla Gunda, la publication de la chaire d'ethnographie de l'Université Kossuth Lajos de Debrecen, *Műveltség és Hagomány* [Culture

et Tradition], depuis 1956, les *Néprajzi Közlemények* [Communications Ethnographiques] et d'autres périodiques et annuaires dont le plus jeune est l'annuaire du Groupe de Recherches Ethnographiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, *Népi kultúra — népi társadalom* [Culture populaire traditionnelle — société populaire traditionnelle], paru pour la première fois en 1968.

La Commission Ethnographique de l'Académie des Sciences de Hongrie (organe dont les membres sont élus parmi les meilleurs représentants de l'ethnographie, professeurs, directeurs de musées et d'autres établissements) a donné, en 1968, la définition suivante des tâches actuelles de la recherche ethnographique :

« a) Il faut étudier dans tous ses détails, dans ses rapports historiques et géographiques, dans sa détermination écologique, une culture, un mode de vie dont l'évolution séculaire, tout en subissant des changements successifs, a été déterminée par les traditions de la paysannerie opprimée qui représente la grande majorité de notre peuple, culture et mode de vie dont les documents écrits parlent à peine, mais dont les souvenirs sont encore suffisamment accessibles.

« b) Étant donné que ce mode de vie est une formation historique, que les éléments en sont nés à des époques historiques différentes, qu'il s'agisse d'outils ou de formes de la conscience, leur formation et leur évolution doivent être suivies dans le temps.

« c) Il faut révéler les valeurs progressistes et les valeurs artistiques de la culture traditionnelle et il faut procéder à leur analyse historique, sociale et esthétique.

« d) Il faut élucider les lois d'évolution de la culture traditionnelle, les rapports culturels de la différenciation de la société en classes, les particularités nationales, les liens avec les peuples voisins, les déterminants locaux. »

Parmi les tâches à accomplir, cette énumération comprend aussi l'élucidation des liens avec les peuples voisins, c'est-à-dire la confrontation de la culture paysanne hongroise avec celle des voisins dont l'évolution s'est poursuivie selon les mêmes lois. Cette tâche trouva une expression dans les conférences du Congrès International tenu à Budapest, en 1963, publiées dans le recueil *Europa et Hungaria*. Le thème du congrès était : « La culture populaire hongroise entre l'Orient et l'Occident ». Les lignes principales en avaient été tracées, en 1957, par Gyula Ortutay qui, dans son discours d'entrée en fonction comme recteur de l'Université déclara que « ...les recherches folkloriques, les recherches dans le domaine de la poésie populaire ne conduisent pas à un isolement chauvin, au contraire : c'est un domaine qui présente les plus beaux exemples, précieux pour toute l'humanité, de la fraternité, d'une coexistence réellement pacifique des nations ». — Pendant la même période, une conférence internationale sur les légendes (1963) et un symposium sur le mode de vie des pâtres (1967) eurent également lieu en Hongrie.

Certains recueils de travaux poursuivent le même but que les rencon-

tres internationales, c'est-à-dire l'analyse des rapports de certains phénomènes ethnographiques dans l'Europe de l'Est. Tels sont, par exemple, sous l'égide de László Földes: *Viehzucht und Hirtenleben in Ostmitteleuropa* et le recueil sous presse, avec, pour rédacteur, Iván Balassa: *Getreidebau in Ost- und Mitteleuropa*. Les recherches relatives aux liens entre les peuples de l'Europe de l'Est figurent dans le plan de recherche de la chaire de Debrecen. Le livre de Béla Gunda *Ethnographia Carpathica* a déjà paru à ce titre.

Les résultats des recherches ethnographiques sont en général publiés selon deux principes, soit par unités géographiques ou groupes ethniques dans les cas où les monographies peuvent embrasser tous les phénomènes de la culture populaire, soit par thèmes et, dans ce cas, les travaux se divisent, en gros, en deux groupes, ceux qui sont relatifs à la culture matérielle et ceux qui traitent des questions du folklore.

Parmi les monographies répondant à une unité géographique, mentionnons la description monographique d'Átány (Edit Fél—Tamás Hofer), en cours depuis des années, dont quatre volumes sont prêts à être imprimés et dont certaines parties ont déjà été publiées. Des monographies sur des régions restreintes ou sur certains villages ont également paru, des œuvres strictement scientifiques aussi bien que des livres de vulgarisation. Tels sont les livres d'Aurél Vajkai sur le village de Szentgál, et ceux de János Kodolányi, Imre Katona, Sándor Dömötör, Sándor Bálint. Depuis quelques années, des travaux sont en cours pour faire la synthèse de tous les éléments historiques et contemporains de la culture des « Palóc », un des groupes ethniques hongrois dont l'importance n'est pas seulement numérique.

Les principales questions théoriques faisant l'objet des recherches folkloriques peuvent être rattachées aux groupes de problèmes suivants: Quelles sont les lois générales de la poésie transmises dans la tradition orale? Quels sont les rapports de l'individu et de la collectivité dans la création, dans la vie des genres de la poésie populaire? A ces questions s'ajoutent les questions spécifiques posées par les différents genres, les rapports entre la littérature et le folklore, la recherche des méthodes de l'examen esthétique et structural, les méthodes de la publication des textes et aussi la question de la survivance au xx^e siècle de la poésie populaire. Un débat intéressant eut lieu à propos de cette dernière question dans la revue *Ethnographia*.

Parmi les études théoriques, mentionnons, en premier lieu, les œuvres de Gyula Ortutay, et parmi elles, l'étude intitulée *Variante, invariante, affinité*, parue en 1959 dans les *Communications de la II^e Section de l'Académie des Sciences de Hongrie*, ainsi que les études du professeur Károly Marót (décédé en 1963) sur les questions historiques des rapports entre la poésie populaire et la littérature. Dans les débats théoriques, la génération des aînés et celle des plus jeunes ont pris une part égale. Citons surtout les noms de Vilmos Voigt, Imre Katona, Márton Istvánovits, László Péter qui ont participé d'une manière particulièrement active à la discussion de ces questions.

Les genres en prose sont publiés dans les volumes de la série *Új Magyar Népköltési Gyűjtemény* [Nouveau Recueil de Poésie Populaire Hongroise], sous la direction de Gyula Ortutay. Les tomes sont établis selon le répertoire

d'un village, d'une famille de conteurs et d'un conteur individuel. Mentionnons ici, en particulier, les trois gros volumes contenant les contes de Lajos Ami; Sándor Erdész en a réuni 262. On ne connaît guère, dans toute l'Europe, de conteur ayant un répertoire aussi riche. C'est dans les cadres de cette série que fut publié le volume *Légendes populaires de Karcsa*, recueillies par Iván Balassa. Les questions théoriques posées par les genres en prose occupent, outre les chercheurs déjà mentionnés, Ágnes Kovács qui dirige les travaux du nouveau catalogue hongrois des contes. Imre Ferenczi, Ilona Dobos, Vilmos Voigt, Tekla Dömötör, István Sándor et plusieurs chercheurs de la jeune génération s'occupent des légendes et des récits.

Les questions historiques relatives aux ballades hongroises ont été traitées d'une manière exhaustive par Lajos Vargyas dans son livre cité dans la bibliographie. Les textes de nos ballades, d'une beauté classique, ont paru dans plusieurs recueils pendant cette période, grâce aux soins de Gyula Ortutay, Lajos Vargyas, Imre Csanádi, Ildikó Kriza et d'autres. Au cours des vingt ans écoulés, on a pu recueillir des types de ballades inconnus, ou à peine connus, parmi les *Csángó* (groupe ethnique hongrois) vivant en Moldavie (Roumanie), établis en partie pendant la guerre en Hongrie. (József Faragó—János Jagamas—Júlia Szegő: *Moldvai csángó népdalok és néballadák* [Chansons et ballades populaires des Csángó de Moldavie] Budapest—Bucarest, sans année).

La collecte et l'analyse historique et structurale de la poésie lyrique populaire ainsi que des œuvres mineures en forme libre du genre épique en prose, se font moins activement, mais avec des résultats intéressants (Vilmos Voigt, Imre Katona, Péter Pogány). Outre les publications scientifiques, beaucoup de recueils de contes et de légendes furent publiés pour le grand public. La publication, dirigée par Gyula Ortutay, de deux séries de contes est en cours, pour faire connaître au public hongrois les contes des peuples de notre globe. 34 volumes de la série ont déjà paru par les soins de la maison d'édition *Európa* contenant des contes en provenance de toutes les régions du monde.

L'intérêt porté au folklore hongrois se manifeste aussi dans le fait que, pendant la période en question, trois anthologies de contes hongrois, de caractère scientifique, ont paru chez des éditeurs étrangers en plusieurs langues européennes, et qu'une monographie sur la ballade populaire hongroise a paru sous la plume d'un chercheur étranger.

Les recherches dans le domaine des croyances et des coutumes populaires se sont également enrichies de travaux considérables. Au centre des recherches relatives aux croyances populaires se trouvent les questions du chamanisme. Dans les recherches portant sur la préhistoire des Hongrois et sur les croyances populaires, ce problème occupe une place centrale depuis l'époque où l'on a découvert que le système religieux existant chez les peuples apparentés aux Hongrois par la langue, système dénommé « chamanisme », montre des analogies structurales avec certains phénomènes des croyances populaires en Hongrie. Après les premières recherches romantiques sur la religion préhistorique, Géza Róheim, le premier au

xx^e siècle, a donné à ces travaux des fondements scientifiques. Il fut suivi par Vilmos Diószegi après les années 1950 (*A sámánhit emlékei a magyar népi műveltségben* [Survivances du chamanisme dans la culture populaire hongroise], 1958). Diószegi, le premier parmi les spécialistes des croyances populaires, organisa une enquête à l'échelle nationale et prit ensuite part à des expéditions sur place parmi les peuples de Sibérie et de Mongolie. Il en a apporté une immense documentation relative au chamanisme et cent chants chamaniques enregistrés sur bande magnétique. Parmi les chercheurs plus jeunes les travaux d'Éva Cs. Pócs donnent beaucoup d'espoir. Tout comme Diószegi, elle fonde ses théories sur l'immense matériau qu'elle a elle-même recueilli.

Les recherches relatives aux coutumes populaires offrent un domaine extrêmement large et complexe, mais Ákos Szendrey (décédé en 1965) a touché à presque tous les problèmes qu'elles soulèvent. Le dépouillement des résultats scientifiques qu'il a obtenus, est encore en cours. Tekla Dömötör a systématisé les documents historiques et les données des archives se rapportant aux coutumes liées aux fêtes de l'année (*Naptári ünnepek — népi színjátás* [Fêtes du calendrier — théâtre populaire], 1964) et elle a établi les types des jeux populaires dramatisés connus en Hongrie. Les relations entre ces questions et l'histoire du théâtre furent élucidées par le professeur Tibor Kardos. — Les coutumes liées aux fêtes du calendrier sont décrites par János Manga surtout pour les régions habitées par les Palóc. Les coutumes et les formes de jeu dans la Hongrie de l'Est sont traitées dans les livres de Zoltán Ujváry et Imre Ferenczi, leur monographie commune (*Farsangi dramatikus játékok Szatmárban* [Jeux dramatiques du carnaval dans le comitat de Szatmár], 1962) traite également de ce groupe de questions. Des chercheurs de tous les âges, Ferenc Bakó, Erzsébet Györgyi, Imre Németh, s'occupent également des coutumes, rites de passage auxquels ont donné lieu les solennités de la vie humaine. Les investigations des structures traditionnelles de la collectivité embrassent également des branches très variées. Il faut mentionner tout d'abord les livres devenus classiques de Lajos Kiss, un des doyens de notre discipline. Imre Katona a décrit la vie des terrassiers dans une série de belles études. Tibor Bodrogi, Judit Morvay, Tamás Hofer et d'autres poursuivent des recherches touchant aux questions théoriques qui se rapportent à ce domaine.

Nous avons déjà parlé des travaux exécutés par les ethnomusicologues hongrois. Ils ne se limitent évidemment pas à la publication du *Corpus Musicae Popularis Hungaricae*. Des monographies de villages, des systématisations des chants populaires, des monographies sur des instruments de musique populaires ont été également publiées pendant la période donnée. Des tentatives ont été faites pour explorer la musique des peuples apparentés aux Hongrois et la confronter avec la musique hongroise. Tout comme dans le problème du chamanisme, les théories romantiques cèdent la place à un travail comparatiste concret et objectif. Les chercheurs s'occupant de la danse populaire peuvent, eux aussi, se vanter de succès considérables; comme exemple, nous citerons le travail typologique de György Martin.

Les recherches dans le domaine de l'art décoratif et du costume populaire se font surtout dans les musées où des collections systématisées sont à la disposition des chercheurs. Le groupe de chercheurs du Musée National d'Ethnographie, Klára Csilléry, Edit Fél, Alice Gáborján, Tamás Hofer, Mária Kresz et la génération plus jeune tâchent de mettre les problèmes au point dans des monographies ou par périodes historiques. János Manga a écrit une monographie sur l'art des bergers.

On trouve d'excellentes informations sur les résultats des recherches relatives à la culture matérielle dans deux études du professeur István Tálasi: *Az anyagi kultúra kutatásának tíz éve* [Dix ans de recherches sur la culture matérielle], *Ethnographia*, 1955; et pour la période suivante, dans l'étude en langue allemande, parue dans le recueil intitulé *Europa et Hungaria*. Dans tous les domaines de la culture matérielle, des travaux ont été menés à bien dont les résultats figurent dans des monographies embrassant telle ou telle région ou traitant tel ou tel thème, sur les cartes en préparation de l'atlas ethnographique ainsi que dans les discussions qui se déroulent dans le cadre de l'Académie des Sciences de Hongrie, lors des soutenances de thèse. Les monographies traitent des questions essentielles de l'agriculture, du jardinage, de l'horticulture, de la viticulture, de l'élevage, de la pêche, de l'alimentation, de l'habitat, de la construction. De ce groupe relèvent l'œuvre de Sándor Bálint sur le paprika de Szeged, les monographies d'Iván Balassa sur le maïs et la charrue, ainsi que les travaux fort variés de Jenő Barabás, qui s'étendent aussi bien aux questions théoriques de la méthode ethnographique qu'à celles de l'habitat et de la nourriture. Le livre de Tamás Hoffmann paru en 1963 *A gabonaneműek nyomtatása a magyar parasztsók gazdálkodásában* [Dépiquage des céréales au rouleau dans l'exploitation paysanne en Hongrie], est une revue du sens théorique et de la justesse des vues historiques de la jeune génération. Hoffmann est par ailleurs le rédacteur de *Agrártörténeti Szemle* [Revue d'Histoire Agraire]. Parmi les représentants de la jeune génération, citons également le nom de Nándor Ikvai. Des conceptions justes et des recherches de détails très soigneuses caractérisent les études relatives à l'élevage de László Földes, László Keszi-Kovács, Attila Paládi Kovács et d'autres, les ouvrages d'Ede Solymos sur la pêche danubienne, d'István Vincze sur la viticulture hongroise, d'Eszter Kisbán sur la nourriture.

Les investigations dans le domaine de l'habitat et de l'architecture populaire sont poursuivies en commun par des ethnographes et par des historiens de l'architecture. Les travaux de László Vargha et des chercheurs de son école témoignent des résultats acquis dans ce domaine.

Les études et livres déjà parus ou sous presse, traitent de la culture matérielle, du folklore et des structures sociales dont nous venons de parler, n'épuisent évidemment pas les questions régionales ou thématiques dont s'occupent nos chercheurs, mais l'énumération détaillée déborderait les cadres de ce compte rendu. Il y a pourtant lieu de noter qu'à côté du but essentiel de l'ethnographie hongroise qui est l'étude de la culture populaire hongroise, en liaison évidemment avec la culture des autres ethnies vivant

dans notre pays et dans les pays voisins, des travaux considérables s'effectuent dans le domaine de l'ethnologie générale. C'est à ce niveau que se situe l'étude des peuples finno-ougriens. Leur culture matérielle (János Kodolányi), leur musique, leurs croyances et d'autres problèmes sont soumis à des études comparatives dont nous avons déjà parlé. Márton Istvánovits se spécialise dans la culture des peuples caucasiens, László Mándoki, dans l'étude comparative des dénominations des étoiles.

L'étude de l'art des peuples d'outre-mer est possible grâce aux collections conservées au Musée National d'Ethnographie, dont la collection de la Nouvelle-Guinée est une des plus importantes. Les descriptions et analyses qui en ont été faites, ont été également remarquées à l'étranger et à juste titre.

L'art des peuples d'outre-mer est traité principalement dans les livres de Tibor Bodrogi, les autres études relevant du domaine de l'ethnologie générale paraissent dans les *Acta Ethnographica*. Une entreprise importante, même sur le plan international, est la bibliographie internationale due aux soins du Musée d'Agriculture, la *Bibliographia Rerum Rusticarum Internationalis* ainsi que les Archives historiques des outils de l'agriculture, établies également au Musée.

Comme nous le voyons, le domaine des recherches ethnographiques est très étendu et, dans bien des cas, il touche aux domaines d'autres disciplines. Les travaux monographiques des vingt dernières années ont rendu possible la rédaction d'un manuel de synthèse; en effet, le dernier ouvrage de ce genre date d'il y a trente ans et a vieilli dans son contenu ainsi que dans ses conceptions. Cette œuvre est destinée à faire le point de recherches trop ramifiées, à réunir les études de détail dans un tableau d'ensemble de la culture populaire traditionnelle hongroise.

C'est pour ce but que servent les travaux sur l'atlas, les archives des textes et les catalogues en préparation et aussi la plus importante entreprise du Musée d'Ethnographie, le skanzen en cours de construction dont les objets bien choisis fourniront un tableau authentique d'un mode de vie en plein changement. La transformation du village hongrois est, en effet, si considérable que les générations suivantes d'ethnographes pourront s'attaquer à leur tâche en ayant recours à d'autres méthodes et en poursuivant d'autres objectifs.

Tekla DÖMÖTÖR

BIBLIOGRAPHIE

(Ce choix comprend les monographies et quelques études théoriques d'importance parues en langues étrangères)

Iván Balassa: *Die Sagen eines Dorfes*. In: *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae* 15 (1966), pp. 233-291.

- Béla Bartók: *Das ungarische Volkslied*. (Faksimile-Nachdruck. hrsg. von Denijs Dille.) Editio Musica, Budapest, 1965, 473 S.
- Béla Bartók: *Rumänische Volkslieder aus dem Komitat Bihar* (Faksimile-Nachdruck) Budapest, 1967, 441 S.
- Béla Bartók: *Volksmusik der Rumänen von Maramures*. (Faksimile Nachdruck) Budapest, 1966, 286 S.
- Béla Bartók: *Melodien der rumänischen Colinde* (Weihnachtslieder). Faksimile-Nachdruck, Budapest, 1968, 470 S.
- Tibor Bodrogi: *l'Art de l'Océanie*. Corvina, Budapest, 1961 (en anglais: 1959, en allemand: 1962). 48 pp. 170+10 photos.
- Tibor Bodrogi: *Art in Northeast New Guinea*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1961. 277 pp. 5 plates, 2 maps.
- Tibor Bodrogi-Lajos Boglár: *Opuscula Ethnologica Memoriae Ludovici Biró Sacra*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1959. 472 pp. 2 maps.
- Corpus Musicae Popularis Hungaricae*. (Publ. par Béla Bartók et Zoltán Kodály) Vol. 5. *Síratók-Laments*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966.
- Linda Dégh: *Märchen, Erzähler und Erzählgemeinschaft*. 435 pp. Berlin, 1962.
- Vilmos Diószegi: *Glaubenswelt und Folklore der sibirischen Völker*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1963. 534 pp.
- Vilmos Diószegi: *Tracing the Shamans in the Siberia*. Anthropological Publication, Oosterhout 1968. 328 pp. 24 photos.
- Vilmos Diószegi: *Die Überreste des Schamanismus in der ungarischen Volkskultur*. In: Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae 7 (1958) pp. 97-137.
- György Domanowszky: *La Céramique populaire hongroise*. 73 pp. Corvina, Budapest, 1968.
- Tekla Dömötör: *Masken in Ungarn*. In: Schweizerisches Archiv für Volkskunde, Jg. 63. (1967), Heft 3-4, Basel.
- Tekla Dömötör: *Ungarischer Volksglauben und ungarische Volksbräuche zwischen Ost und West*. In: Europa et Hungaria; Akadémiai Kiadó, Budapest, 1965, pp. 311-325.
- Edit Fél: *Ungarische Volksstickerei*. Corvina, Budapest, 1961 (en anglais: 1961). 138 pp. 64+8 Bildtafeln.
- Edit Fél-Tamás Hofer: *Hussards, pâtres, paysans*. Corvina, Budapest, 1966.
- Edit Fél-Tamás Hofer-Klára Csilléry: *L'Art paysan en Hongrie*. Corvina, Budapest, 1958 81 pp. 241 photographies. (en anglais et en allemand la même année).
- László Földes: *Viehzucht und Hirtenleben in Ostmitteleuropa*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1961, 699 pp. 6 Bildtafeln, 14 Karte.
- Folk Music Research in Hungary*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1964, 61 pp. 54 photos.
- Béla Gunda: *Die regionalen und strukturellen Belange der ungarischen Volkskultur*. In: Europa et Hungaria, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1965, pp. 13-27.
- Márton Istvánovits: *Dissemination in the Caucasus of Tales Belonging to the "Change of Sex"-type*. In: Acta Ethnographica, Tom. IX. Fasc. 3-4, pp. 227-251.
- Imre Katona: *Die ungarischen Erdarbeiter*. In: Acta Ethnographica, Tom. VII. 1958, pp. 155-219.
- Imre Katona: *Types of Work Groups and Temporary Associations of Seasonal Labour in the Age of Capitalism*. In: Acta Ethnographica, Tom. XI. Fasc. 1-2.: pp. 31-85.
- Imre Katona: *Historische Schichten der ungarischen Volksdichtung*. Helsinki, 1964. Folklore Fellow Communications.
- Zoltán Kodály: *Folk Music of Hungary*. Corvina, Budapest, 1960. (en allemand: 1956.) 199 pp. 6 photographs.
- Zoltán Kodály: (ed.) *Járdányi-Kerényi: Volksmusikbibliothek*
1. *Ungarische Volksliedtypen* (224 pp.)
 2. *Ungarische Volksliedtypen* (197 pp.)
 3. *Volkstümliche Lieder* (236 pp.)
- Akadémiai Kiadó, Budapest, 1964.
- Ágnes Kovács: *The Hungarian Folktale-catalogue in Preparation*. In: Acta Ethnographica, Tom. IV. 1955, pp. 443-479.

- Ágnes Kovács: *Ungarische Volksmärchen*. Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf-Köln, 1966, 347 pp.
- Mária Kresz: *Ungarische Bauerntrachten (1820-1867)*. I-II. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1957, 164 pp. text, 64+32 T.
- János Manga: *Ungarische Volksinstrumente*. Corvina, Budapest, 1969.
- Gyula Ortutay: *Ungarische Volksmärchen*. Rütten und Loening, Berlin 1957, 562 pp.
- Gyula Ortutay: *Hungarian Folk Tales*. Corvina, Budapest, 1962, 544 pp.
- Gyula Ortutay: *Kleine ungarische Volkskunde*. Corvina, Budapest, 1963, 229 pp.
- Gyula Ortutay: *Principles of Oral Transmission in Folk Culture*. In: Acta Ethn. Tom. VIII. 1959, pp. 175-221.
- Gyula Ortutay-Tibor Bodrogi: *Europa et Hungaria. Congressus Ethnographicus in Hungaria. 16-20. X. 1963*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1965, (art. en anglais, français, allemand et russe). 537 pp.
- Benjamin Rajeczky-Lajos Vargyas: *Studia Memoriae Belae Bartók Sacra*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1959.
- Bálint Sárosi: *Die Volksmusikinstrumente Ungarns, Handbuch der europäischen Volksmusikinstrumente*. Serie I. Bd. I. - Leipzig s.a. 146 p.
- Lajos Takács: *Occasions et débit de récitations épiques populaires chantées sur des événements d'actualité*. In: Acta Ethnographica Tom. IV., 1955, pp. 419-443.
- István Tálasi: *Die materielle Kultur des ungarischen Volkes in Europa*. In: Europa et Hungaria. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1965, pp. 27-59.
- Ilona Tombor: *Alte ungarische Schreinermalereien*. Corvina, Budapest.
- Lajos Vargyas: *Researches into the Medieval History of Folk Ballads*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1967. 303 pp., 7 annexes.
- Vilmos Voigt: *Die ostseefinnische Volksdichtung als Gegenstand der europäischen Folkloristik*. In: Congressus Secundus Intern. Fenno-Ungaristarum. Helsinki, 1968, pp. 411-420.
- Vilmos Voigt: *Towards Balancing of Folklore Structuralism*. In: Acta Ethnographica, Tom. XVIII. 1969, pp. 246-255.

Un problème théorique de la musicologie: Progrès et décadence en musique

Je partirai d'une question de méthode maintes fois posée et dont la solution nécessiterait une analyse plus approfondie. Il s'agit de choisir le point de vue historique qui sera le nôtre, les critères et les étalons qui nous permettront de nous orienter.

Car il est indispensable de pouvoir s'orienter quand on cherche à tracer les vraies lignes et à déceler les lois véritables de l'évolution de la musique au **xx^e** siècle. Il n'est évidemment pas difficile de distinguer, à partir de critères formels et techniques, les différentes tendances qui se font jour dans notre siècle. Les différences entre les styles de Richard Strauss et d'Arnold Schœnberg, de Sibelius et de Bartók, de Prokofiev et de Messiaen, peuvent être définies avec plus ou moins d'exactitude grâce aux méthodes de recherche dont nous disposons et qui sont en gros valables. Cependant, la musicologie marxiste ne peut se contenter d'établir une simple carte de courants stylistiques et de lignes évolutives du langage musical qui ont l'air de suivre leurs propres lois intérieures. En fin de compte, si nous étudions le passé, c'est au premier chef pour mieux nous orienter dans le présent. Voilà donc que le musicologue marxiste, surtout lorsque l'objet de ses recherches est le passé récent, se trouve en face des mêmes problèmes que le critique qui exerce ses jugements sur l'actualité: il doit faire la différence entre les valeurs réelles et les valeurs moindres (sinon fausses), entre l'humain et l'antihumain, entre ce qui représente la vraie ligne de l'évolution et ce qui, en fin de compte, en sera éliminé. Il va de soi que l'historiographie ou la critique ne peuvent s'arroger le droit de prononcer des jugements définitifs et d'être sûres de leur infaillibilité, séparer les justes et les damnés. Mais, l'abstentionnisme sceptique, le refus de se prononcer, de porter des jugements de valeur ne sont pas non plus des attitudes viables. Les normes rigides, nous le savons, sont aussi nuisibles que l'application de faux étalons, résultats de spéculations subjectives. Les uns et les autres déforment le vrai sens et les vraies proportions de l'histoire, tuent la sensibilité aux changements. Peut-on imaginer une historiographie de la musique qui veuille dépasser le niveau des chroniques et qui, volontairement ou non, renonce à toute échelle, se débarrasse de toute norme?

Se tenir à une norme signifie avant tout adopter le point de vue historique.

Si Adorno dit que c'est à partir de Schœnberg qu'il faut comprendre Bach et non l'inverse, il a raison du point de vue méthodologique, mais pour le fond, il y a évidemment matière à discussion. A notre avis, le poète prolétarien hongrois Attila József saisit mieux le fond des choses lorsqu'il indique

dans l'art de Bartók le point d'où le chemin à rebours conduit à la vraie compréhension de Bach. Les marxistes ne devraient même pas songer à discuter la justesse de cette méthode. Le mot de Marx « l'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe » offre une indication non seulement pour l'analyse historique des formations socio-économiques mais aussi pour la compréhension de la dialectique intérieure de l'évolution culturelle. Surtout s'il s'agit d'un art comme la musique qui, n'ayant qu'une existence virtuelle dans l'écriture, doit être exécutée pour devenir une réalité sonore. Les œuvres musicales ne deviennent réalité qu'au cours de l'exécution où leur contenu concret, historique et humain est évoqué, représenté pour un public. Il est peut-être superflu de prouver que cette « représentation » est inimaginable sans une certaine confrontation entre ce qui appartient au passé et ce qui vit dans le présent. C'est pourquoi, malgré son air paradoxal, la thèse d'Adorno est profondément juste. Pour « comprendre » Bach il ne suffit pas de l'approcher d'une manière « immanente » dite « objective », c'est-à-dire en mettant a priori « entre parenthèse », les conséquences. Car enfin, le passé le plus classique était en son temps un présent et un présent lourd de problèmes à résoudre. Pour le comprendre pleinement il faut connaître non seulement les formes cristallisées mais aussi le processus difficile de la cristallisation. Schoenberg, et davantage encore Bartók, peuvent servir ainsi de point de départ pour une compréhension plus complète des grandes œuvres musicales du passé proche ou lointain.

Ce principe méthodologique reste évidemment valable dans les recherches musicologiques relatives aux cinq ou six dernières décennies.

RÉVOLUTION CULTURELLE ET CULTURE MUSICALE

Si l'historiographe marxiste du xx^e siècle prend au sérieux, du point de vue idéologique, le choix d'un repère lui permettant de s'orienter, il doit le trouver, au sens où nous l'entendions plus haut, dans la nouvelle culture socialiste en train de se constituer. Les musicologues marxistes sont d'accord sur ce point. Reste à voir dans quel sens la musique socialiste peut devenir le levier d'Archimède dans nos recherches historiques.

Il me semble indispensable ici aussi d'évoquer à ce propos l'idée de Marx sur l'inégalité du développement. La naissance et l'extension prise par la culture socialiste sont incontestablement les événements les plus révolutionnaires dans la civilisation du xx^e siècle. Il faut être aveugle pour ne pas voir que la culture socialiste est le dépositaire du véritable avenir de la culture, perpétuant les grandes valeurs culturelles et les faisant s'épanouir dans de nouvelles créations. Il est également incontestable que la culture socialiste ne s'est pas constituée d'un coup, dans tous les domaines de la civilisation. Même à l'intérieur des arts, on observe une grande inégalité dans le caractère et le rythme de leur développement dans le sens socialiste. Pour prendre un exemple hongrois: Attila József a illustré la poésie prolétarienne avec des œuvres d'une valeur universelle, dans la peinture réaliste-socialiste

de Derkovits la nouvelle idéologie s'associe à de hautes valeurs esthétiques. Par contre, dans la musique hongroise du xx^e siècle nous n'avons pas encore de personnalité du rang de Bartók qui ait en même temps une conscience socialiste. Sans voir dans ce fait, une loi immuable, éternelle, et tout en tenant compte des efforts en vue d'une musique socialiste-réaliste, nous sommes bien obligés de nous rendre à l'évidence. Ainsi, notre orientation historique ne s'appuie-t-elle pas sur un point fixe mais sur l'évolution d'un processus.

Ce processus d'ailleurs est contradictoire, ce dont on se rend compte dès qu'on envisage l'élaboration de la culture musicale socialiste sous l'angle des masses auxquelles elle s'adresse.

Il fut un temps, et nous n'en sommes peut-être pas tout à fait sortis, où dans notre idée la révolution culturelle socialiste se présentait comme une évolution en ligne droite, un peu comme les philosophes du xviii^e siècle envisageaient l'évolution de l'homme et le triomphe de la « Raison » auquel elle devait aboutir. Par son contenu fondamental, la révolution culturelle entend assiéger et prendre les « forteresses » de la civilisation, donner aux masses travailleuses ce qui leur revient par un droit inaliénable, à savoir la jouissance des biens culturels dont elles étaient frustrées et à la création desquels elles ont toujours contribué soit indirectement (par leur travail productif) soit directement (par leur activité créatrice dans la musique, poésie, etc. populaires). Sans la participation active des masses, cette culture serait acculée dans l'avenir à une crise sans issue et à la perte massive de ses valeurs. Sans la reconnaissance de ce point crucial de l'histoire de la civilisation, toute politique culturelle vraiment socialiste est inexistante et impensable dans l'avenir.

Mais toute pratique est inefficace, voire erronée dans la politique culturelle si l'enseignement sur la révolution culturelle n'est pas interprété à l'aide de la méthode léniniste, si nous nous représentons ces « forteresses » comme s'élevant à l'issue de grandes routes toutes droites sur lesquelles le défilé triomphant des nouveaux conquérants avance d'un flot irrésistible. En face de ces constructions de l'esprit, un fait sociologique s'impose, à savoir que, pour rester dans la métaphore, une part considérable des assiégeants n'éprouve pas même le désir d'accéder au trésor de la forteresse, si bien protégé par les monopoles des classes, qu'elle se contente de camper dans les cours extérieures et de satisfaire ses besoins culturels avec les productions semi- ou tout à fait commerciales de l'industrie musicale.

Il fut un temps où nous étions enclins à voir dans la déification de l'opérette ou de la musique facile un héritage encore actif du monde bourgeois. Or, la question s'est avérée bien plus compliquée. Il fallut d'une part prendre acte du fait que l'identification de la culture et de la distraction a des racines profondes, que la demande d'un art destiné uniquement à divertir se retrouve aussi bien dans la société socialiste et y prend même des proportions nouvelles. Il est rare, nous le savons, que l'homme moyen, affranchi des servitudes de la misère, trouve de lui-même, spontanément, le chemin de Gorki. Les mots, les livres ouvrent souvent la voie vers la littéra-

ture commerciale. D'autre part, demander que l'art « divertisse » peut corrompre indirectement la jouissance de l'art véritable. Je me réfère ici encore à des recherches sociologiques. Nous savons que celui qui a un compositeur « préféré » ou des œuvres « préférées », a déjà fait un grand pas vers l'assimilation de la culture musicale. Aussi, les sociologues de la musique apprécient-ils à juste titre le fait qu'un participant à une enquête réponde à la question « quel est votre compositeur préféré? ». Et cependant le processus positif, le siège de la forteresse, peut avoir sous cet angle des sous-produits négatifs.

PHÉNOMENES RELATIFS A L'INÉGALITÉ DE L'ÉVOLUTION

Qui ne connaît ce « mélomane » dont le compositeur « préféré » est Mozart ou Verdi? Il ne manque aucune occasion d'écouter et de réécouter les œuvres ou les passages qu'il aime. (La technique moderne lui fournit toute l'aide possible.) Notre mélomane procède de cette manière pour tirer ensuite des caractéristiques formelles de l'œuvre si souvent entendue, une norme de la perfection et pour, au nom de Mozart ou de Verdi, refuser Prokofiev ou Bartók. Nous devons ajouter que celui qui trouve Bartók ou Prokofiev « informe », ou « dissonant » par rapport à Mozart ou à Verdi, ne comprend naturellement pas entièrement l'objet de sa vénération. La « jouissance » de l'œuvre se limite dans ce cas à la perception superficielle et elle n'est pas autre chose, en grande partie, que la jouissance de la chose que l'on reconnaît. Alban Berg avait toutes les raisons de dire dans une interview à la radio: « Cette exigence bruyante de la tonalité jaillit moins d'un besoin de rapporter tout à une tonique que d'un désir d'entendre les harmonies connues, disons-le ouvertement, d'entendre l'accord parfait. » Les « passages » connus, les tournures mélodiques, les harmonies de la tonalité majeur-mineur accoutumées deviennent de cette sorte des normes sacrosaintes.

Ce n'est pas nécessairement à un conservatisme idéologique conscient que nous avons affaire ici. Différents sondages nous donnent quelques fois une image ahurissante de personnages importants occupant des postes responsables qui, dans leurs idées, dans leurs conceptions politiques et éthiques, ont fait leur cause du socialisme mais qui, dans une partie secrète de leur moi, et en particulier par leurs conceptions esthétiques, pourraient accepter comme idéal Sixtus Beckmesser, le pédant notaire petit-bourgeois des *Maîtres chanteurs* de Wagner qui, en entendant une œuvre nouvelle n'a d'autre idée que de la confronter aux règles de la tablature. Dans ce cas-là, nous avons affaire à une schizophrénie d'un genre spécial: un homme progressiste se cramponne dans sa conscience esthétique à tout ce qui est conventionnel, à tout ce qui est « régulier » donc dépourvu de contenu, en fin de compte au cliché. Il n'est pas besoin de démontrer longuement que la révolution culturelle s'arrête, va à rebours, se prive du son contenu socialiste qu'elle

implique si nous ne décelons pas ces conditions internes qui se reproduisent sans cesse, si nous ne les combattons pas avec la force et l'attention requises.

Tout ce que nous venons de dire montre peut-être que nous devons tenir compte de certains phénomènes relatifs à l'inégalité de l'évolution même si nous nous appuyons sur la culture musicale socialiste pour nous orienter dans la représentation de l'histoire de la musique à notre époque. Cette manière de procéder nous permettra peut-être de mieux comprendre l'essence des critères dont nous avons parlé.

LA DÉCADENCE A DEUX FACES

La distinction entre le progrès et la décadence est une condition inévitable de l'esquisse d'un tableau objectif des processus réels composant la musique de notre siècle. Mais la frontière qui sépare ces deux notions, et la notion elle-même de décadence, pose toute une série de problèmes de principe. Nous n'avons pas encore oublié le temps où la décadence, le formalisme, l'art pour l'art, etc. étaient devenus des étiquettes qui servaient à une qualification idéologique directe. Une fois collées à une œuvre ou à un artiste, ces derniers étaient discrédités politiquement, l'élaboration d'un jugement historique et esthétique valable devenait impossible. Il est donc compréhensible que l'esthétique marxiste, affranchie des entraves dogmatiques, n'ait plus aucune sympathie, et c'est très peu dire, pour cette interprétation de la décadence. Il est par contre incompréhensible que plusieurs de nos collègues, même bien doués, la renvoient tout naturellement à la phraséologie de la politique culturelle volontariste de l'époque du culte de la personnalité et rejettent, par conséquent, tout recours à ce concept.

Il est impossible de consentir à une « réaction » aussi enfantine à cette politique culturelle profondément compromise. La décadence n'est pas une invention de l'esprit, c'est une notion qui a sa source dans les faits et les processus réels de l'histoire des arts, mais le caractère trop hétérogène du contenu de cette catégorie rend son emploi scientifique très difficile. Il serait donc opportun de distinguer au moins deux types de décadence.

En empruntant à Hans Eisler son expression fort juste de *volksnahe Dekadenz*, on pourrait définir l'un de ces types comme une forme « populaire » faussement démocratique de la décadence. C'est un opium musical destiné sciemment au « peuple ». Par l'intermédiaire d'une culture bourgeoise déclinante, il pénètre, en effet, dans le peuple pour y faire naître des besoins esthético-idéologiques spécifiques et pour les satisfaire aussitôt.

De quels besoins s'agit-il? Comme nous le savons, Leibniz, le grand philosophe allemand, tenait le monde (dans le sens cosmique et social à la fois) pour le meilleur des mondes possibles. Les arts doivent donc représenter, sur le plan sensoriel, cette harmonie préétablie du monde. C'est dans ce contexte que se place la définition souvent citée de la musique: selon Leibniz, l'activité musicale est une sorte d'exercice arithmétique qu'exécute inconsciemment l'âme en jouissant de la musique. Il n'est pas besoin ici d'en-

trer dans l'analyse détaillée de cette thèse. Je me contenterai d'attirer l'attention sur deux moments liés entre eux : selon Leibniz, la musique fournit une image sensorielle (donc imparfaite) d'un ordre cosmique et c'est de là que provient sa force incantatrice (« la musique nous charme »).

Il est indéniable que dans l'idée de Leibniz, cette affirmation du monde était bien plus que la défense d'un ordre social vieilli et en décomposition, la défense de la « misère allemande ». Même si c'est sous une forme estropiée par cette misère, il a tout de même esquissé les idées philosophiques des manières, il prévoyait le progressisme bourgeois qui affirme l'appartenance de l'homme à ce monde dans lequel, en fin de compte, il reconnaît son propre univers. Il pouvait donc demander à l'art de charmer, de faire jouir des richesses de la vie et des rapports positifs et harmonieux de l'homme avec le monde.

Pourtant, au cours de l'évolution bourgeoise, cette affirmation de l'harmonie de l'univers devait nécessairement se retourner. Non pas sous l'effet du hasard, non pas en raison du « vieillissement », de l'usure du principe fondamental. Avec la stabilisation de l'ordre bourgeois naissait le besoin d'une apologie conservatrice. Le système existant est « le meilleur des mondes possibles » — l'écho de la thèse de Leibniz, résonne encore à nos oreilles. Mais le sens et le contenu de cette thèse se sont depuis longtemps transformés. Elle n'est plus l'affirmation de ce monde en tant qu'univers propre à l'homme, mais un mot d'ordre apologétique d'une classe qui, depuis plus d'un siècle barre le progrès de l'humanité. Que valent de nos jours les phrases bien connues sur « la grande société » ? Pensons au Vietnam ! Le Candide de Voltaire, cette confrontation « aliénante » de la thèse de Leibniz avec la réalité nue, est plus actuel que jamais.

La transformation est fidèlement reflétée par le tournant que l'on peut observer dans la seconde moitié du siècle dernier dans les idées bourgeoises sur l'art. Que l'on pense à l'important courant esthétique des dernières décennies du siècle, à la théorie dite de « l'intuition ». Théodor Lipps qui l'avait mise au point, se vantait d'avoir été le Copernic de la philosophie de l'art, en discréditant à jamais l'objectivisme esthétique pour le remplacer par le subjectivisme esthétique. La beauté, dans ce sens, est entièrement une projection subjective. Le monde objectif n'est en soi ni beau ni laid, c'est l'être subjectif, en projetant dans la réalité ses sentiments vitaux les plus personnels qui crée le fait esthétique. « La jouissance esthétique est une jouissance de soi objectivée. » Quel doit donc être le critère de l'art authentique ? La capacité de le vivre, la capacité du sujet de pouvoir s'identifier au monde extérieur et de faire ainsi de l'objectivité, esthétiquement neutre en soi, une expression de ses processus vitaux les plus personnels. C'est dans ce cas et dans cette mesure que l'art est une « jouissance » et une « distraction ».

Ce n'est pas par les livres que ces idées ont pénétré dans la vie, mais au contraire, elles furent introduites dans les manuels d'esthétique comme reflet des processus vitaux réels de l'art bourgeois. Qui pourrait nier que le courant fondamental de l'impressionnisme adoptait la théorie de l'intuition, en

faisait son art poétique propre, valable non seulement pour les beaux-arts mais aussi pour la musique? (Soit dit en passant, on pourrait et l'on devrait démontrer que les grands impressionnistes, de Monet à Debussy, n'étaient pas grands parce qu'ils étaient impressionnistes, mais parce que dans leur art ils ont su dépasser le subjectivisme sensualiste et hédoniste de la théorie de l'intuition.) Qui pourrait nier que l'industrie artistique bourgeoise s'est organisée justement pour une reproduction élargie de la marchandise musicale qui « charme » et qui « divertit » en servant « l'intuition »? Déjà entre l'impressionnisme et la musique dite de salon les frontières commencent à s'effacer. Et enfin qui pourrait nier que l'art devenu marchandise corrompt aussi la réceptivité? On sait que la vie musicale des sociétés bourgeoises développées, la consommation musicale, entraîne la répétition de ce qui est accoutumé pour provoquer une jouissance sensorielle. Hans Eisler a raison de demander ce que devient dans les grands opéras Figaro, cette pièce jadis anti-féodale. Pour employer le mot de Brecht, elle devient l'objet d'une jouissance artistique « culinaire » que les « connaisseurs » admirent si, avec leurs manteaux, ils ont aussi laissé au vestiaire leur bon sens. Dans une de ses études, Adorno dit que parfois il faut défendre Bach contre ses « admirateurs ».

Il n'y a pas de doute que ce sont là autant de signes de décadence, d'une décadence pour laquelle l'intuition, la jouissance de l'harmonie imaginaire, la distraction rabaisée au niveau commercial, sont devenues un fétiche. Il va sans dire que la gamme des nuances est extrêmement large. Elle comprend la production commerciale, la musique divertissante vulgaire, allant des chansons « tziganes » encore appréciées de beaucoup jusqu'aux anciennes et nouvelles variantes de la musique de salon, mondaine et élégante, mais elle comprend aussi la musique faussement sérieuse qui, tout en affichant des préoccupations artistiques, ne contient qu'une harmonie formelle. Une opérette de Lehár ou une œuvre écrite pour le violon et dans laquelle la virtuosité est érigée en absolu, ont en commun l'euphémisme, le culte d'une harmonie imaginaire ou mensongère. Et ce dans un monde qui vit dans le cauchemar de mots tels qu'ypérite, Guernica, Auschwitz, Hiroshima.

Pourtant, il serait très incorrect de supposer, comme le font de nos jours, même des théoriciens aux prétentions marxistes, que la *volksnahe Dekadenz* est l'unique type de la décadence, quelque nombreuses que soient ses variantes. La vérité est, par contre que l'art inhumain, dans son essence, trahit aussi une autre ligne d'évolution qui, avec un programme réfléchi, s'écarte de la tendance à la fausse popularité tandis qu'une critique cruelle est exercée à l'égard du culte de l'harmonie fictive. Qu'il me soit permis de citer le nom d'un autre philosophe dont les théories musicales continuent à exercer une influence plus grande encore que celles de Leibniz, c'est Arthur Schopenhauer qui traitait d'« optimisme infâme » la métaphysique idéaliste aplanissant les contradictions. Il opposait, audace inouïe à son époque, à la théorie de « l'harmonie préétablie » sa théorie de la dissonance préétablie, et trouvait l'essence du monde dans l'instinct aveugle impossible à diriger, dans la « Volonté ». La grandeur de la musique consisterait à faire

sentir ce tourbillonnement des forces irrationnelles, d'offrir une image directe de la vie insensée à l'échelle cosmique. Avec cette philosophie de la musique, Schopenhauer introduisait en réalité une décadence d'un nouveau type. Nous savons que l'expression de la dissonance cosmique, existant une fois pour toutes, donc impossible à résoudre, est une des normes esthétiques les plus en vogue de l'art poétique bourgeois du xx^e siècle.

Le « mérite » d'en avoir fourni une formulation théorique revient à Wilhelm Worringer qui, dans les premières décennies de notre siècle, se proposa de reformuler d'une façon moderne la théorie de « l'intuition ». Il admettait l'axiome de Lipps sur le subjectivisme esthétique, lui aussi parle avec une ironie dédaigneuse des théories « banales » selon lesquelles l'art serait une image de la réalité. Pourtant, selon lui, la théorie de « l'intuition » n'offre d'explication suffisante que pour certaines époques, elle est impuissante dès qu'il s'agit de l'art primitif ornemental, du gothique ou des nouvelles tendances expressionnistes. C'est que l'harmonie permettant cette intuition, la *Weltfrömmigkeit* [piété cosmique] ne représente pas le rapport « authentique » entre l'homme et le monde, ce rapport revêt plutôt l'aspect de quelque « agoraphobie intellectuelle », d'une angoisse cosmique (*Weltangst*). C'est l'attitude de l'homme pétrifié de peur devant les phénomènes du monde menaçant. La projection artistique de ce choc ne doit donc pas refléter les phénomènes de la vie organique, elle doit recourir à « l'abstraction », à la représentation visionnaire des formes mortellement figées.

Il ne faut pas croire que le programme de Worringer ne fut suivi que dans certaines tendances des beaux-arts. Je ne citerai qu'un seul exemple. En analysant le monodrame de Schoenberg l'« Erwartung », Adorno a trouvé le secret de toute une école : « L'angoisse de l'homme solitaire est devenue le canon du nouveau langage ». Il va de soi que, pour nous, l'œuvre de Schoenberg n'est pas seulement l'expression du sentiment d'une catastrophe cosmique. Eisler voit juste en disant qu'en certains points le sentiment catastrophique peut devenir concret. Dans quelques-unes de ses œuvres, Schoenberg remplace l'angoisse cosmique par une expression bouleversante de l'angoisse très historique, on pourrait dire reconcrétisée, de personnes entassées dans un abri. C'est vrai, mais justement parce que c'est vrai, il faudrait démontrer dans ce contexte aussi que les grands compositeurs se réclamant des tendances d'avant-garde engendrées par l'expressionnisme, ne sont pas grands en raison de leur style expressionniste ou autre, mais grâce au fait que tout en utilisant et en transformant certains éléments formels créés par l'avant-garde, ils ont dépassé l'esthétique de Worringer. De l'agoraphobie cosmique ne pouvait et ne peut guère surgir une vraie critique de la société, un art vraiment humaniste, mais bien une démission intellectuelle et esthétique et une réconciliation avec les forces inhumaines puisée dans le sentiment d'être sans défense.

LA CATHARSIS COMME CRITERE

Peut-on oublier qu'une décadence de ce genre, dans un art fier de son caractère d'élite, n'a pas plus de valeur que la forme vulgairement démagogique du déclin que nous venons d'examiner. Évidemment, l'histoire de la musique n'est pas une simple histoire des idéologies. Elle n'est pas non plus l'histoire de telle ou telle intention, qu'elles soient honnêtes ou même révolutionnaires. L'historien de la musique, au xx^e siècle, doit écrire l'histoire d'œuvres concrètes, il ne doit pas perdre de vue que l'œuvre dans son existence objective et en tant que composition achevée, ne peut représenter un vrai progrès artistique, une valeur humaine effective que si elle est une œuvre génératrice de catharsis et si, comme telle, elle évite les écueils de la vraie décadence, c'est-à-dire l'harmonie superficielle et le choc impuisant.

Dans quel sens puis-je parler ici de catharsis? Ce n'est pas un hasard que ce terme de l'esthétique grecque ait été ressuscité de nos jours dans la théorie marxiste de l'art. György Lukács entend par effet de catharsis l'effet de l'art véritablement grand, dans la mesure où la représentation artistique du monde humain bouleverse « l'homme entier » jusqu'au tréfonds de son être, l'aide à surmonter sa particularité, à s'identifier au contenu historique de l'espèce humaine. En effet, la catharsis est un processus provoqué sous l'effet du bouleversement, qui nous fait dépasser la dissonance pour atteindre à une harmonie supérieure: la représentation musicale, sans embellir le monde humain, forme en nous l'humain. Ce bouleversement affranchit, et le choc pétrifiant lui est aussi étranger que la fatuité de la fausse harmonie vulgaire. *Wozzeck* d'Alban Berg, la *Cantata Profana* de Bartók, le *Canto Sospeso* de Luigi Nono et le dernier concerto pour violoncelle de Chostakovitch, malgré leurs différences stylistiques, sont, dans ce sens, des œuvres génératrices de catharsis. Elles disent, dans un langage articulé, l'essentiel de notre époque, de cette époque si profondément déchue mais qui se retrouve, reprend conscience et recommence son ascension.

Il me semble que c'est dans ces régions-là qu'il faut chercher la véritable frontière entre le progrès et la décadence.

DÉNES ZOLTAI

BIBLIOGRAPHIE

Nous publions cette étude pour attirer votre attention sur l'activité du musicologue D. Zoltai, qui a publié avec J. Ujfalussy: «Ästhetisch-philosophische Probleme der Musik des 20. Jahrhunderts». *Studia Musicologica*, 1966; *A zeneesztétika története I.* (Histoire l'esthétique musicale). Budapest, 1966, Zeneműkiadó; *A modern zene emberképe* (L'homme par la musique moderne). Budapest, 1969, Magvető.

Relations franco-hongroises

Le Passé

Notes sur les relations franco-hongroises

Ce sont les derniers écrits du regretté Sándor (Alexandre) Eckhardt, ancien professeur à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, mort en 1969. Ce chercheur infatigable de l'histoire des relations franco-hongroises est né en 1890, à Arad, dans le Banat. Il fit ses études à l'université et au Collège Eötvös de Budapest, puis il les poursuivit à l'École Normale Supérieure de Paris, à titre d'élève étranger. Il fut nommé en 1923 professeur à la Faculté des Lettres de Budapest où il fut titulaire de la chaire de français pendant 35 ans, contribuant à la formation d'un grand nombre d'intellectuels épris de culture française. Dans le domaine du français, il s'est occupé de Remy Belleau (1917) et de la littérature du XVI^e siècle, des relations franco-hongroises (mentionnons surtout son ouvrage sur les idées de la Révolution française en Hongrie, 1924) et des problèmes du « génie français » (le Génie français, Paris, 1943). Son sujet préféré, dans la littérature hongroise, fut l'œuvre de Bálint Balassi, premier grand poète hongrois du XVI^e siècle, œuvre à laquelle il consacra plusieurs ouvrages. Ses dictionnaires et ses grammaires françaises ont facilité la diffusion de la langue française dans notre pays.

1^o UN HONGROIS

AMI DE LA DAME AUX CAMÉLIAS ET SPECTATEUR CRITIQUE DES DEUX PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DU ROI S'AMUSE

Rodolphe Apponyi, attaché de l'ambassade d'Autriche, Hongrois de naissance, connaissait fort bien Mlle Plessy, modèle de la première pièce à succès de Dumas fils qui mit à la mode, même dans le beau monde, le thème de *la Traviata*. Il a fourni de copieux renseignements sur elle à la comtesse de Sainte-Aulaire, très curieuse de connaître la manière de vivre des prostituées. Dans une de ses lettres (15 mars 1852) adressée à la « divine » comtesse Nogarolli qui, avec son mari, le comte Antoine Apponyi, habitait déjà en Hongrie, il rapporte les détails de cette conversation: « Mme de Sainte-Aulaire me fit mille questions sur le genre de vie des grisettes, lorettes et femmes entretenues. Elle me parla de la pièce du *Camélia blanc*, et m'a demandé si j'avais connu la dame en question. Je lui ai dit que oui, qu'elle avait de l'esprit, qu'elle avait été fort gentille, mais qu'elle n'avait pas été aussi intéressante que la dame dans la pièce, qu'on lui avait donné beaucoup

d'argent : Stackelberg, entre autres, 300 000 frs, et lorsque je lui ai demandé ce qu'elle en avait fait, elle ne savait comment me répondre. Tous les meubles de son ravissant appartement, les vases en vieux sèvre, en porcelaine de Chine et du Japon, ses admirables bronzes, ses tapis, jusqu'à ses chevaux et sa voiture, rien n'était payé et toute malade, souffrante mourante, qu'elle était, elle n'avait pas de quoi payer ses dépenses journalières. Ses anciens adorateurs et amis lui fournirent de quoi payer le médecin et ce qu'il lui fallait pour vivre, mais lorsqu'elle était à toute extrémité, ses nombreux créanciers se présentèrent en foule et sans le jeune Aguado on aurait saisi jusqu'au lit de la pauvre mourante. Cette pauvre petite Plessy, continuai-je, personne ne l'ennuyait autant que le vieux Tufiakin qui lui envoyait de très fortes sommes seulement pour avoir le droit de passer chez elle une heure dans le courant de la matinée.

— Mais, reprit Mme de Sainte-Aulaire, dans la pièce il est question de l'ennui qu'elle éprouve avec ses adorateurs, avec tous nos élégants de Paris.

— L'auteur de la pièce, repris-je, est sous ce rapport, parfaitement dans le vrai. Au reste, ce n'est pas elle seulement, mais bien d'autres qui ont éprouvé ce même inconvénient dans le rapport intime avec nous autres. Lady Harriett d'Orsay me l'a dit mille fois que l'ennui la prenait quelquefois tellement avec Antonin¹ qu'elle en devint mélancolique. Elle finit par jouer aux échecs avec lui, ne sachant plus comment faire passer le temps.

— Et avec le Duc d'Orléans? m'interrogea Mme Sainte-Aulaire.

— Le duc d'Orléans, repris-je, était aux dire de Lady Harry,² charmant, entraînant, inépuisable d'esprit dans les entre-actes, et l'on pouvait lui pardonner si de temps à autre il ne répondait pas tout à fait à ce que la femme en attendait. Antonin avait sous ce rapport plus de régularité; il était comme une pendule montée qui sonne ni plus ni moins qu'elle doit sonner tous les jours à une heure précise.

— N'ont-elles pas de grands remords? N'ont-elles pas la nostalgie de la vie régulière?

— Il faut encore distinguer ici, repris-je, les deux classes: celles qui ont les cartes de la police: elles ont souvent à combattre la misère, elles voient et comprennent le côté hideux de leur position, tandis que la femme dans la catégorie de Mlle Plessy est entourée d'hommage et de luxe. On est à ses pieds, on tâche de lui plaire par l'esprit ou par la beauté. Celui qui l'entretient est considéré comme le mari, les autres sont ses amants. Le mari d'adoption est plus ou moins jaloux, plus ou moins complaisant; on le ménage à cause de son argent, mais il se trouve dans la position des maris dans le monde, et la femme entretenue croit non sans quelque raison en valoir celle du grand monde qui commet des infidélités à son mari. C'est ce qui fait qu'elles sont si impertinentes avec les femmes galantes du grand monde, les considérant comme leurs rivales. Elles sont parfaitement bien instruites de tout ce qui se passe dans nos salons, et en savent quelquefois plus long que nous-mêmes. »

¹ C'est certainement Antonin de Noailles dont il est souvent question dans les lettres.

² Maitresse du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe.

Cette analyse de la vie des courtisanes de grand style constitue un excellent commentaire pour la pièce de Dumas. Le comte Apponyi reconnaît lui-même, en expert, que la vie de l'héroïne, sans compter son courage, montre fidèlement un aspect du grand monde.

*

L'on comprend que le comte Apponyi, si conservateur, ne parle qu'avec mépris de Victor Hugo. Il le rencontre quelquefois dans les salons, chez Mme Girardin, la marquise de la Bourdonnay et l'entend haranguer à l'Assemblée Nationale, en 1848, où — dit-il — l'on ne l'écoutait que parce qu'il voulait parler de théâtre. Tout cela nous était connu (*Journal du comte R. Apponyi* IV, p. 195) et, de plus, Ernest Daudet a publié ces pages qui racontent l'aventure galante du comte Rodolphe avec Juliette Drouet qui était alors une petite actrice dans un théâtre de boulevard et qui lui a fait des propositions dans un bal masqué. (II, p. 362).

Nous avons lu aussi chez Ernest Daudet le récit qu'il fit de la première du *Roi s'amuse*, à laquelle le comte avait assisté. C'était une seconde « bataille d'*Hernani* » (II, p. 289). Il est évident que le comte Rodolphe était blessé par le titre et la tendance de la pièce. Néanmoins, l'éditeur oublia de décrire, comme le comte, la mise en scène (24 novembre 1832):

« Au premier acte, V. Hugo nous montre François I^{er} au milieu de sa Cour; il y a bal au Louvre et pendant qu'on entend la musique dans le lointain, François I^{er} et son fou Triboulet se moquent de toute la Cour de la manière la plus lourde, la plus triviale, la plus commune du monde; c'est un portefaix et non pas ce roi chevaleresque et galant!... Au second acte la scène est divisée en deux parties. D'un côté la cour d'une maison, de l'autre une rue. Cette maison est celle de Triboulet avant qu'il y entre un *brave*, c'est-à-dire un assassin à gages qui lui vient offrir ses services. Il ne prend pas cher et tue chez lui et en ville; on paye la moitié comptant, le reste quand il livre le cadavre. Tout cela se débite sur la scène aussi simplement que je vous le dis, et Triboulet à tout hasard prend l'adresse du brave... »

Rodolphe a décidément le goût classique: « A côté de moi j'avais un écrivain [qui fait des] critiques dans les feuilletons des journaux: il se disputait beaucoup avec les partisans du romantisme. Je fus fort de son avis et lui répétais quelques phrases ridicules qui lui étaient échappées ». Et Rodolphe qui écrit à Jablonitz en Hongrie promet à sa mère de lui envoyer la pièce si elle est publiée: « Si je puis me la procurer, je vous l'enverrai comme un monument de l'égarement de l'esprit humain. »

Ses impressions étaient si fortes que dans sa prochaine lettre il revient sur la représentation et cite de mémoire quelques vers pour en montrer l'absurdité (11 nov. 1832). Cette lettre manque entièrement dans l'édition d'Ernest Daudet:

« Au risque de vous ennuyer, je ne puis résister [à la tentation] de revenir encore une fois sur la pièce de V. Hugo et de vous citer quelques vers qui

me reviennent en ce moment. Un des courtisans en parlant de la prétendue maîtresse de Triboulet dit :

...ma foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Plus tard V. Hugo met dans la bouche de Clément Marot, lorsqu'il regarde à la porte de la chambre du roi enfermé avec Blanche, le vers suivant :

Le lion a traîné la brebis dans son antre.

Lorsque Triboulet revient à la Cour cherchant sa fille, il dit entre autres injures aux courtisans réunis :

...au milieu des huées
Vos mères aux laquais se sont prostituées.

Et lorsque sa fille en sortant de la chambre du roi raconte sa honte il s'écrie :

...Je n'avais en ces lieux
Que ta virginité pour reposer mes yeux !

En ce moment le comte de Saint-Vallier qu'on va mener à la Bastille recommence ses imprécations contre François I^{er} et dit que puisque le ciel et la terre ne le punissent pas :

...ce roi prospérera !
Comte ! vous vous trompez, quelqu'un vous vengera !

— répond Triboulet et la toile tombe.

Dans le cinquième acte lorsque Triboulet croit avoir François I^{er} dans le sac, il adresse au cadavre ce vers qui a fait rire tous les spectateurs :

M'entends-tu ? M'entends-tu ? M'entends-tu ? M'entends-tu ?

Cette première représentation a offert entre toutes les indécences que je vous ai marquées plus haut encore le scandale d'admirateurs forcenés et tumultueux qui chaque fois qu'un coup de sifflet bien mérité se faisait entendre, s'écriaient : « A la porte les stupides ! A la porte les brutes, les malheureux ! » Malgré cette cohorte bien disciplinée et applaudissant à outrance tout ce qui donnait au public un véritable dégoût, malgré cette claque extraordinaire, les sifflets ont été assez forts pour que le nom de V. Hugo n'ait été jeté que dans le tumulte. Et j'espère que nous ne verrons plus jamais sur la scène d'autres tragédies de V. Hugo. »

Les citations de Rodolphe sont en général assez fidèles. A propos de la première, il se trompe en ce qu'il la met sur les lèvres d'un courtisan, alors que celle-ci reproduit l'avis de François I^{er} qui déconseille Triboulet de se faire entourer de savants : « Moi, foi de gentilhomme... » Le texte qui

succède au viol présente cette légère variante au lieu de « en ces lieux » : « ...et n'avais sous les cieux Que ta virginité pour reposer mes yeux! »

Le cas le plus intéressant est celui du dernier vers. On ne saurait croire que le comte ait été trahi par sa mémoire puisqu'il rapproche même l'hilarité du public classique à propos de ce vers composé de quatre reprises de la même question. Dans le texte définitif, ce vers fait défaut. Dans le monologue, on ne peut relever que trois fois ce « M'entends-tu? » : une fois au milieu d'un vers, deux fois après un silence.

Rodolphe Apponyi témoigne donc qu'un vers de V. Hugo a disparu à la suite du tumulte public...

Néanmoins, tout le monde n'était pas révolté dans le haut monde. Nous, au moins, voyons une preuve de la popularité qu'y gagne Triboulet en ce qu'un duc fit habiller en Triboulet un de ses laquais pour assister à la noce d'un de ses parents (23 avril 1836) :

« On nous avait tous fourrés dans la petite église de Notre-Dame-de-Lorette. Il y faisait une chaleur insupportable. Les enfants de chœur chantaient faux pendant tout l'interminable office; le curé de la paroisse nous a dit un discours incomparablement bête et ennuyeusement long. Le duc de Doudeauville avait eu l'idée baroque de faire habiller son affreux nain dans le costume des fous du temps de François I^{er}. Ce monstre était donc affublé d'un pantalon collant rouge qui fit ressortir encore davantage son horrible conformation; il avait une coiffure à la marotte sur la tête et la marotte à la main. Le duc plaça son fou derrière la voiture, flanqué de deux immenses chasseurs, tout galonnés. Ceci est déjà passablement ridicule, mais ce qui l'est jusqu'à l'inconvenance, c'est qu'il fit entrer ce monstre affublé ainsi dans l'église avec la marotte sur la tête et une autre à la main. »

Afin d'éviter toute note de pessimisme, E. Daudet a omis même le portrait assez défavorable que le comte Rodolphe dessina de Mme Hugo. Il fit sa rencontre dans le salon de Delphine Gay et fut frappé par sa beauté qui n'excluait pas quelque chose de vulgaire (27 mars 1836) :

« Parmi tout ce monde il y avait aussi la femme de Victor Hugo, une personne très commune quant à son extérieur, belle pourtant, mais si noire, si forte, avec un regard affreusement hardi et des bras et des mains si forts et si rouges, avec des cheveux très noirs, mais ternes et tirant un peu sur le rouge comme du crin et au moins aussi épais. »

Les détails ci-dessus conservés par le comte hongrois méritent d'être remarqués par les connaisseurs français de Victor Hugo.

2^o LES NOMS HONGROIS EN FRANCE

La rencontre de deux langues qui ont des orthographe différentes, d'origine très éloignée, conduit à des erreurs nombreuses. Les Français très attachés à leur langue et à leur orthographe, surtout depuis l'époque classique, sont peu enclins à se plier à la mentalité des autres peuples alors que ceux-ci s'efforcent de faire le contraire.

C'est le cas des Hongrois qui parlent une langue dont l'orthographe et la prononciation se sont développées indépendamment de l'histoire de la langue française pour de multiples raisons à la fois géographiques et historiques.

Ainsi, le Français, jusque-là peu curieux de la culture hongroise, se trouve en face d'une langue qui apparaît à ses yeux pleine de bizarreries et d'étrangetés.

Nous allons voir comme cela est sensible dans l'orthographe et la prononciation des noms propres hongrois et combien le français manque de souplesse dans l'utilisation de ces vocables.

a) Syntaxe

Les erreurs, — ces erreurs doivent être considérées comme telles au point de vue du hongrois — embrassent le domaine entier de la langue, car n'oublions pas que les noms propres y occupent une place analogue aux autres mots. Cependant, la syntaxe a son rôle spécial dans le cas de noms propres.

Batthyani, Sandor, Poërio, victimes!

(V. Hugo: *Châtiments* XII.)

Le poète français, grand ami des Hongrois pendant toute sa vie et qui vivait à côté de nombreux émigrés hongrois dans l'île Guernesey (Sándor Teleki, Ede Reményi, etc.) connaissait bien le nom du poète Petőfi Sándor, disparu à la bataille de Segesvár (1849), mais il ignorait que Sándor (qu'il écrit sans accent) n'est qu'un « post-nom » et pouvait être rendu par Alexandre dans sa langue. Ce n'est qu'un nom (de baptême), qui pouvait être porté par n'importe quel sujet hongrois. En hongrois, le *prénom* est inconnu et l'usage des post-noms est de règle. En français, ce post-nom, qui exige un ordre différent, n'est d'usage que dans les énumérations officielles (militaires, électorales, judiciaires) qui n'appartiennent pas au langage courant.

De même l'*Eau de Janos* est devenu nom commun parce que l'étiquette de la bouteille d'eau minérale répandue en France portait le nom complet hongrois du grand ennemi des Turcs: Hunyadi János (Jean de Hunyad) où *Janos* n'est qu'un post-nom.

Le nom du poète classique du socialisme, *József Attila* a prêté à des erreurs analogues. *Attila* passe souvent pour nom de famille alors que le nom d'*Attila* est fréquemment donné aux enfants hongrois. Le nom de famille est ici József. La sœur du poète s'appelait *József Jolán*.

b) Consonnes doubles orthographiques

Les consonnes doubles orthographiques sont assez nombreuses en hongrois et désignent des consonnes phoniques simples qui ne figurent pas dans l'alphabet latin. Je donne ici les équivalences approximatives:

cs pron. fr. = tch; *gy* = gi(aour); *ny* = gne; *ty* = ti(en); *sz* = s; *zs* = j.

Le Français qui ignore cette équivalence prononce ces signes à sa manière, c'est-à-dire à la française.

Cs pour lui est donc *ks* (=x, vexer, taxe). « ...un jeune peintre hongrois qui a exposé avec succès, au dernier salon, *Munkaksy*. Il est né à *Munkaks*, d'où son nom... Il est vivant comme un Tzigane » (Mme Adam: *Mes angoisses et nos luttes*, p. 290).

Cette prononciation se maintient: « Et puis, tout d'un coup, éclate le 17 janvier 1957, l'affaire du bazooka. *Kovaks* fait des déclarations qui stupéfient la police et M. Robert Lacoste et les milieux politiques » (M^e Isorni, cité par Mad. Jacob, Libé, 8-9 mars 1964). Et, tout récemment: « Émission du meilleur goût, réalisée avec beaucoup de simplicité et de force par M. Yves *Kovaks* » (Figaro litt., 6-12 mai 1968).

Le nom de famille *Kovács* est très répandu en Hongrie et vient du nom commun *kovács*, 'maréchal ferrant' en vieux français 'le fèvre'. (D'où les noms de famille: Lefèbvre, Lefébure, Favre, etc.)

La prononciation des doubles polonais est mieux connue des Français: *cz* est lu *tch*, p. ex. dans *Mickiewicz*, *Czartoryski*. C'est ainsi qu'elle est souvent appliquée aux noms hongrois qui sont graphiés par *cs* en hongrois: *Munkácsy* (Claretie: *La Vie à Paris*, 1882). Sans doute, le nom lui était connu par ouï-dire.

De même *sz* hongrois est prononcé fautivement *ch*. Le nom de la ville de Szeged est souvent dit 'chégued' chez les Français au lieu de 'ségued'.¹ *Mindszenty* est nommé 'Mindchénti', assez souvent.

L'équivalence des autres doubles est presque inconnue et remplacée par les simples français: *gy* est pris pour *gi*, *ny* pour *ni*, *ty* pour *ti*. Cette prononciation se rencontre, il est vrai, archaïquement dans certains noms de famille hongrois qui remontent au moins au xvi^e siècle, par exemple *Batthiány*, lire: *batiagni*. Mais le Français lit régulièrement de cette manière: *Kemény* 'kéméni', *Abony* 'aboni', *Ladány* 'ladani'.

Le nom de famille hongrois *Zichy* est prononcé 'zitchi' et constitue une exception archaïque en hongrois.

En général, les noms magyars sont lus à la française. Le nom du grand romancier hongrois Maurice Jókai était prononcé 'joké', comme l'atteste sa propre surprise lorsqu'on le reconnaît sous ce nom à Bruxelles où l'attendaient ses admirateurs contemporains qui l'avaient lu en traduction. (Bisztray: *Jókedvű magyar irodalom* [La littérature hongroise amusante], p. 225.) L'origine du nom explique la prononciation hongroise: *Jóka* est le nom d'un village et il est muni du suffixe d'origine *i*.

¹ Le typo français compose récemment par erreur *Szeged* prenant le *z* pour un *r*. (Nouvelles Littéraires, 25 juillet 1968. p. 3.)

c) Morphologie

Les noms en *s* final sont considérés souvent comme des pluriels.

Le Csiko, prompt, comme l'éclair, passe au galop, jetant dans l'air la chanson de la bien-aimée. (Jacques Normand : Aux inondés de Szegedin, 1879).

Csikós est le gardien de haras, *csikó* est le nom du poulain en hongrois. On rencontre aussi *czarda* pour *csárdás*, danse hongroise.

d) Signes orthographiques

Accent.

Il va sans dire que les Français ignorent que l'accent hongrois a toujours une valeur phonétique: *á* = à peu près *â*, *é* = *e* long comme dans *les*, etc. L'accent aigu est toujours signe de la longueur et jamais celui de l'intensité: *á*, *é*, *í*, *ó*, *ú*; il est redoublé pour *ő*, *ű*. Mais en français, il se trouve toujours supprimé dans l'impression. Les consonnes nasales sont longues à l'intérieur du mot, et remplacent souvent le *á* long: *Sandor* est employé pour *Sándor*.

Les Eljen! (Émile Blavet: *la Vie parisienne 1888 Eljen! Eljen!*). L'auteur a souvent entendu le mot signifiant « Vive! » au cours de son voyage. En Hongrois, l'accent aigu n'est jamais omis.

ő, *ö* est une voyelle qui a deux formes en hongrois et l'on distingue les mots à *ő* long et à *ö* bref.

Rien dans l'orthographe française ne correspond à ces voyelles. On pourrait cependant transcrire la première par *eu(x)*, la seconde à peu près par (n)*eu(f)*. Les journaux français relatent la visite du Premier hongrois à Paris et à Lyon M. Jenő [Jenő] Fock (N¹¹e République, 29 mars 1968). Coppée fait une poésie sur Istvan Benko, magnat de la steppe hongroise... ce qui correspond à Benkő, nom fort connu en hongrois.

De même, le nom de la rivière Kőrös est rendu simplement par Koros: O prés verts du Koros, steppes de Coumanie... (Bornier, 1885). (*s* final est prononcé, comme toujours, *ch* en hongrois, *s* en français dans les mots étrangers.)

L'avocat Eötvös Károly est nommé Outvoès dans la presse de l'époque (République Française, 19 juillet 1883). Ici, on s'est efforcé au moins de réserver un traitement particulier au second *ö*.

Les Norvégiens sont plus connus en France avec leur *ø* (*øre*) qui se prononce comme le *ő* hongrois.

e) Accent d'intensité

Quant à l'accent d'intensité, il est précisément le contraire de l'accent français: il tombe toujours sur la première syllabe du mot. Ainsi, tous les noms hongrois prononcés sans emphase portent à tort l'accent sur la dernière syllabe dans les bouches françaises.

f) *Les noms d'origine allemande*

La prononciation des noms allemands est souvent erronée chez les Français. Or, ces noms ont passé quelquefois en hongrois. Dans les textes français, les fautes passent en même temps. P. ex. la famille des Wittelsbach qui a donné des rois et des reines à la Hongrie est rendu par Wittelbasch chez les auteurs français. *Mayerling ou le destin fatal des Wittelbasch* est le titre du volume de Célia Bertin dont parle *le Monde* du 10 janvier 1968.

Le Tyrol a pour chef-lieu Innsbruck. Il est rare qu'on ne trouve pas Innsbrück chez les Français qui corrigent ainsi l'usage allemand (pont de l'Inn).

Par contre, Gluck est écrit et prononcé avec *ou* et le compositeur célèbre a adopté cette graphie et prononciation au lieu de *Glück* qui serait la prononciation juste. Ici sans doute, Gluck a contribué à l'usage erroné, car il fréquentait beaucoup les Italiens — Calzabigi était son librettiste —, qui n'ont pas la voyelle *ü* dans leur langue.

On lit aussi Liszt au lieu de Liszt, nom du grand compositeur hongrois. « ...et le piano de l'abbé Liszt » (Pontmartin, 1884). Tout le monde l'appelle d'ailleurs Franz Liszt avec le prénom allemand (P.ex. Larousse). Balzac écrit: « Allemand comme le grand Litz. » (*Le Cousin Pons*, VI, 538.) Ailleurs, il écrit qu'il est Hongrois. Marcel Proust, lui, écrit toujours Liszt (III, p. 130; IV, p. 149) dans la 1^{ère} édition de la *Recherche*.

L'écriture de Tokaj est due probablement à l'usage allemand qui paraît toujours ainsi sur les cartes et les eaux-fortes à la place de *j magyar* (Tokaj). Il était d'usage aussi dans les rapports militaires.

On trouve, en 1869, la graphie Deack, pour Deák.

g) *Les noms de la Guerre d'Indépendance de Rákóczi*

Il est fort curieux de considérer la manière dont eut lieu la première rencontre importante entre l'orthographe française et celle des noms hongrois.

L'occasion en fut la guerre d'indépendance du prince Rákóczi.

Le nom même du Prince présente de nombreuses variantes: Louis XIV le nomme en général Prince Ragotsky, mais, chez des contemporains français, on trouve Ragotzi, Ragotski, Ragozki, Rogkotzy, Ragosi, Ragotsi, Ragozzi et, rarement, comme il écrit lui-même: Rákóczi. Dans la presse, on rencontre le dérivé: Ragoekistes, qui désigne alors le hongrois 'kouroutz' (kuruc). Un auteur comique fait même l'anagramme Kiragots.

Dans l'émigration, il a pris le nom de comte de Sáros, francisé sous la forme de Saaros où *s* représente le *ch* de la prononciation hongroise.

Son beau-père Thököly s'écrit dans tous les imprimés Tekeli ou Thekeli, Tekely, Teckeli, Tékély, Tequeli, ce qui atteste la prononciation avec *é* fermé au lieu de la forme à *ö* qui existe encore aujourd'hui dans la localité, d'où le nom est tiré (Tököl).

Le plus souvent, on trouve le nom du général comte Bercsényi sous les formes suivantes: Bersini, Berzinj, Beresin, Berceny.

Le nom du général Szirmay se présente tantôt sous sa forme correcte: Sirmay, tantôt sous la forme de Schirmay.

Les trois seigneurs dont l'exécution avait eu lieu bien avant François Rákóczi figurent sous le nom de Serin ou Mons de Serini (Zrínyi), Nadasti (Nádasdi), Frangipani. Le premier se présente aussi sous la forme de (Helene de) Estrin (Zrínyi Ilona, mère du prince Rákóczi).

Le général comte Károlyi devient en français Caroli, Karoli;

Le comte Forgács, Forgats ou Forgatz.

Csáky, Chaky.

Eszterházi, Esterhasi, ce qui rend à peu près correctement la prononciation hongroise.

Le nom de la principale victime de la diète d'Ónod est représenté sous la forme d'Ockolizani Pal (Okolicsányi Pál). Ónod est rendu par Onoth.

Le comte Reua représente le comte Révay: le diplomate hongrois de Rákóczi figure sous le nom Vettes, Vetes (Vetés).

Voici encore quelques noms de lieu: Temesvard pour Temesvár, l'île de Schut (de l'allemand Schütteninsel = Csallóköz), Mihacz pour Munkács, confondu avec Mohács; Eperjez, Leutschau, Tokay. Relevons Ketto, coquille pour Kálló.²

Sándor ECKHARDT

² Tous ces noms sont tirés de l'ouvrage de M. Béla Köpeczi: *A Rákóczi-szabadságharc és Franciaország* [La Guerre d'Indépendance de Rákóczi et la France], 1966.

Le comte de Tekeli et les barons Felsheim

Nous confessons qu'il nous coûte toujours un effort de rappeler le nom de Charles Pigault-Lebrun. Il fut pourtant — si on ajoute foi à la *Biographie Universelle* de Michaud qui lui consacre une demi-douzaine de pages à deux colonnes — « le plus fameux romancier de l'époque impériale ». L'auteur de la notice Parisot évoque à ce propos les grandes ombres de Walter Scott et de Goethe, tout en insistant sur le fait que les romans dont il est en train de dresser la liste ne peuvent être mis à côté de la *Clarisse* de Richardson ou de *Don Quichotte*; un jugement auquel nous souscrivons.

Ce fut en préparant notre thèse sur Thomas Hope que nous nous trouvâmes mis en présence de Pigault-Lebrun, grâce à un critique qui, pour en faire l'éloge, compara les *Barons Felsheim* du « fameux » romancier à *Anastasius* de Hope.

Ce nom de « Felsheim » nous fit rêver. N'avait-il pas une sonorité hongroise?¹ Notre instinct nous conseilla bien. Nous avons appris peu après que les Felsheim étaient d'excellents allemands, mais nous n'avons néanmoins pas perdu notre temps: dans un long chapitre, le comte Tekeli fait personnellement le récit de ses triomphes, ses amours, ses vicissitudes.

Le roman est d'ailleurs intéressant et amusant. On comprend, et cette fois nous citons la *Biographie des Hommes Vivants* qui dit, à l'aube de la Sainte-Alliance — qu'il « n'est point de boutique de libraire et de cabinet de lecture où la jeunesse débauchée, les cuisiniers et les laquais ne trouvent » ce livre. On fait grief à l'auteur de sa manière qui, pour être étourdissante, n'en est pas moins graveleuse. Nous dirions plutôt — car le licencié se pardonne aujourd'hui — que peu touché par le préromantisme, il ambitionne d'être un épigone de Voltaire. Et, de ce fait, certaines phrases pourraient figurer dans *Candide*. Il manie le sarcasme et l'ironie presque aussi bien que son modèle et, comme lui, multiplie les pointes contre les prêtres; afficher cette antipathie ne demandait pas un courage excessif en 1798, date de la parution du roman.

A mi-chemin entre le picaresque et l'historique, les *Barons Felsheim* a pour toile de fond une Allemagne d'opéra-comique; Madame de Staël n'est pas encore passée par là. Les aventures amoureuses et autres des protagonistes, père et fils, se succèdent à un rythme endiablé sur une durée d'une centaine d'années ou presque, ce qui permet à l'auteur de disserter sur les faits mémorables survenus sous le règne du Roi-Soleil et sous celui de Frédéric II de Prusse.

¹ Il y aurait une intéressante étude à faire sur les noms « hongrois » que les auteurs étrangers inventent: Zilah (Claretie), Sandorf (Verne), Metzengerstein (Poe), Miazinsky (Hope), etc.

Le personnage le plus en vue du roman n'est pas un des barons, c'est — pour parler le jargon du théâtre — une utilité, le hussard Brandt. Ayant vieilli au service de cette famille de hobereaux, il accomplit ses actions d'éclat parfois sur un champ de bataille, souvent dans une taverne, le tout par bonté d'âme. Fidèle et astucieux, il a toujours un expédient prêt pour gagner quelques louis d'or ou pour son propre compte ou pour le bénéfice de ses maîtres. Gogol, en écrivant son *Revizor*, a dû se souvenir de ce Brandt déguisé en ambassadeur.

Pigault-Lebrun écrit avec verve. En ancien officier, il se plaît à refaire des campagnes sur du papier imprimé. Fils de son siècle, il se mue volontiers en psychologue ou en moraliste. Voici la princesse Apaffy: « Elle paraissait moins attachée à son mari qu'à son rang. » Voici l'empereur Léopold: « Faible comme tous les souverains qui ne sont pas nés avec des qualités supérieures ou qui ne sont pas formés à l'école de l'infortune ». « Le mélange le plus extraordinaire d'héroïsme et de sensibilité » caractérise celle qui va défendre la forteresse de Munkács. Quant au Hongrois, il était « brave et par conséquence fier, reconnaissait un chef et ne voulait pas de maître. La violation de ses privilèges l'irrita et quand un peuple belliqueux prend les armes il ne les dépose pas aisément. »²

L'auteur a lu Rousseau et même Gessner, dont il loue « l'aimable candeur ». Il va donc nous montrer des paysages idylliques, ensoleillés où tout suggère le bonheur. Un beau jour, un de ses couples amoureux en se promenant aperçoit une maisonnette « adossée à la roche... qui la garantissait des vents du nord; une jeune vigne en couvrait le toit en partie ». Un vieillard s'avance vers eux, « sa taille était haute, sa démarche noble, sa figure, que le temps et le malheur avaient sillonnée de rides, était cependant belle et imposante ». Cet auguste vieillard, c'est Tekeli.

On peut à juste titre s'étonner de sa présence et en Allemagne et dans ce roman où le récit que le comte fait des hauts et des bas de sa carrière remplit un tiers du premier volume. Nous aurions bien pu nous passer de faire sa connaissance; mais un roman même humoristique s'il veut être pris aux sérieux doit compter un certain nombre de pages. Il arrive un moment où le lecteur se lasse des exploits les plus cocasses, et où l'inspiration de l'auteur tarit. A quoi servent les travaux des confrères? On dépouille leurs travaux et, la conscience nette, on introduit entre deux chapitres de son propre livre un morceau rapporté. Le grand public n'aura pas à se plaindre: il sera instruit. Pigault-Lebrun nous avertit en effet que l'épisode Thököly est « historique ».³

Les sources où il puisait ses renseignements ne manquaient pas. De Préchac, Du May, Vanel, l'abbé Brenner, d'autres encore⁴ parlaient et reparlaient des troubles et des révolutions de Hongrie. Le romancier ajoute

² La Hongrie n'était pas une terre inconnue. Dans le roman, on mentionne le vin de Tokay: « c'est avec cela que l'empereur se régale »..., les « chariots de Hongrie ou voitures d'osier »... « les chevaux hongrois richement harnachés »...

³ P. 202. — Nous nous servons de l'édition de Bruxelles, 1819. Ses deux volumes se sont égarés à la Bibliothèque Vaticane.

⁴ Voir la Bibliographie d'I. Kont.

des dialogues, — Ilona (rebaptisée Amélie) Zrínyi s'écrie: « On ne pleure pas les héros... on les imite et on les venge » — il mêle un peu d'amour aux scènes de bataille: ainsi nous apprenons que « le ciel reçut les premiers serments de deux enfants proscrits, fugitifs », et ainsi, les paroles de ce « fugitif »: « Je lui prodiguai les plus douces caresses... elle me sourit et sans autre maître que la nature, je devins son époux ». Par la suite, le siège de Vienne, la libération de Buda, les intrigues du sérail, l'occupation de la Transylvanie par les Impériaux, tout se retrouve. Une seule péripétie nous surprend, elle est inédite: Thököly s'approche de sa tombe et il soupire: « Je ne voulais pas y descendre sans avoir revu mon pays natal, sans avoir parlé ma langue maternelle ». Il quitte la Turquie, parcourt, incognito, la Hongrie et trouve enfin un asile dans le voisinage de Lunebourg; ce pays « couvert de forêts et de rocs escarpés » lui plut; là il va cultiver son jardin. Il meurt en paix: « les tendres soins, les douces prévenances de l'active amitié embellirent ses derniers jours, et des larmes sincères coulèrent sur sa tombe ».

C'est émouvant; mais pourquoi un Hongrois? La vie de Pierre le Grand ou du prétendant Stuart auraient intéressé davantage ses lecteurs. Thököly lutta contre l'Autriche, la France du Directoire aussi. Est-ce la raison de son choix? Nous voudrions en faire valoir une autre. Aux alentours de 1770, le régiment du jeune Pigault-Lebrun était cantonné à Lunéville. Dans les salles du château, des tapisseries étaient accrochées aux murs; elles représentaient des batailles et des sièges de la campagne contre les Turcs et proclamaient la gloire du duc Charles de Lorraine.⁵

Ce fut peut-être en les regardant que le romancier fut confronté pour la première fois avec la réalité hongroise; elles auraient pu servir d'illustrations au chapitre « Tekeli ». (Lunebourg, n'est-il pas une allusion à Lunéville?)

Quoi qu'il en soit, *les Barons Felsheim* a eu un grand nombre d'éditions, fut traduit en néerlandais et adapté à la scène en Espagne.⁶

Sándor BAUMGARTEN

⁵ Nous avons eu la chance de les voir dans l'exposition du bicentenaire du rattachement de la Lorraine à la mère patrie.

⁶ Une adaptation moins fidèle est *le Siège de Mongats*, mélodrame de Pixérécourt (les ouvrages des deux écrivains parurent chez le même éditeur, chez Barba).

Notes sur l'histoire du bonapartisme en Hongrie

Pour les historiens, les anniversaires constituent une belle occasion de réviser, de compléter et d'enrichir leurs connaissances relatives à une personnalité historique. C'est ainsi que le centenaire de Napoléon vient fort à propos: il est temps, en effet, pour mieux connaître l'histoire de la pensée politique, de réexaminer le problème du bonapartisme en Hongrie. A-t-il existé et si oui, dans quel milieu, quels étaient ses antécédents et quelles furent ses conséquences? Nous n'avons pas l'intention de parler ici des troupes hongroises ayant participé aux guerres napoléoniennes, ni de la proclamation de 1809 de Napoléon, ni même de la défaite, à la bataille de Győr, des troupes nobiliaires hongroises connues sous le nom d'*insurrectio*. Nous nous proposons de publier trois documents qui pourront peut-être offrir de nouveaux points de vue à la recherche relative à cette période importante des relations franco-hongroises. La carrière personnelle de l'auteur de ces documents, le milieu social dont il est issu et sur lequel il désire agir, les conditions socio-historiques générales dans lesquelles ces documents furent écrits, nous autorisent à parler de bonapartisme en Hongrie.

Le premier de ces trois documents est une histoire de France, du début de la Révolution jusqu'au tournant du siècle, écrite en latin. Le deuxième, une lettre écrite en français, adressée à Napoléon, qui expose les doléances des protestants de Hongrie. Le troisième, un projet de constitution pour la Hongrie, adressé également à Napoléon. Les deux derniers peuvent être datés du printemps de 1809. Leur auteur est un gentilhomme hongrois, Gergely Berzeviczy.

Berzeviczy était connu des historiens et économistes hongrois comme un éminent économiste du début du XIX^e siècle. Il écrivit des œuvres importantes surtout sur l'industrie et le commerce de la Hongrie, sur les perspectives nécessaires de son commerce extérieur et sur la situation de la paysannerie. Ce n'est qu'au cours de ces dernières années que l'on s'est rendu compte que cet économiste était, au fond, un politicien mis à l'écart qui, dans sa retraite forcée, s'occupait des problèmes sociaux et économiques de son époque. Au fond, ce qu'il aurait voulu ce n'était pas écrire sur ces sujets, mais changer les structures, influencer sur l'évolution. Or, il semble bien que ses vues, mises à part les plus radicales, n'étaient pas celles d'un homme isolé, que sa carrière, l'évolution de sa pensée recèlent des enseignements qui peuvent être généralisés.

Il faut, pour commencer, préciser le milieu où vécut Berzeviczy, et sa carrière. Berzeviczy descend d'une famille de propriétaires nobles des co-

mitats du nord-est de la Hongrie de l'époque. Sa famille, ses amis appartiennent à un type de nobles dont la situation économique est très particulière par rapport à celle de la noblesse hongroise de type courant et dont l'attitude idéologique et politique mérite, par conséquent, de retenir notre attention. On se représente habituellement le gentilhomme hongrois vivant confortablement dans son château ou sa gentilhommière, étudiant des compendiums juridiques, s'adonnant à la chasse. Ce train de vie lui est assuré par de grandes étendues de terres, d'immenses troupeaux et, surtout, par les redevances et les corvées des paysans. Or, le propriétaire de la Haute-Hongrie n'avait jamais possédé de grands domaines continus. Au lieu du sol maigre, il s'intéressait davantage au sous-sol, au profit qu'il espérait tirer des mines. Presque toujours, il possédait des vignes dans les régions de viticulture du Hegyalja dont les vins sont connus sous le nom de Tokay et dont l'exportation lui procurait depuis des siècles des revenus considérables. Ces gentilshommes entreprenants se caractérisaient par une activité économique qui allait de pair avec beaucoup de souplesse intellectuelle. Il était courant de les voir parler quatre ou cinq langues, leurs serfs étant en majorité des Slovaques et des Saxons, eux-mêmes, ayant le hongrois comme langue maternelle, apprenaient dès les petites classes le latin et, à ce siècle des Lumières, la connaissance du français était très fréquente. Enthousiastes, ils lisaient les auteurs philosophiques allemands et français, et les Polonais, émigrés en Hongrie après le partage de la Pologne, répandirent facilement parmi eux la branche française-polonaise de la franc-maçonnerie. Ces gentilshommes de la Haute-Hongrie, éclairés, souples, ambitieux, étaient en général protestants, aussi ne pouvaient-ils, aux termes des paix dites de religion conclues entre les Habsbourg et la Hongrie, occuper que des postes insignifiants à l'échelle des comitats. Beaucoup de leur énergie inutilisée restait disponible pour l'activité économique et, pourtant, dans la situation surgie après la guerre de Sept Ans, ils se heurtaient à des difficultés grandissantes. La perte des débouchés silésiens et polonais, l'incertitude dans l'écoulement des vins, représentaient des problèmes sérieux. Il est rare de trouver des exemples aussi convaincants que celui de ces propriétaires de Hongrie qui jette une lumière nette sur la manière dont les problèmes économiques débordent le plan économique pour devenir politiques. Ils attendent de la réforme de la vie économique l'amélioration de leur situation devenue difficile et cette attente s'attache à une personne, à celle du corégent éclairé, le futur Joseph II, dont ils espèrent obtenir des mesures salutaires. Ce fait est d'autant plus compréhensible dans les milieux protestants qu'ils mettent à juste titre leur espoir en Joseph II et qu'ils attendent de lui la réalisation de la tolérance confessionnelle. Le joséphisme, prise de position en faveur du programme de Joseph II, est solidement implanté dans cette région, bien plus que dans les comitats de l'Ouest, catholiques et moins touchés par les problèmes économiques. Berzeviczy, lui aussi, sitôt ses études terminées, devient un jeune champion du joséphisme et il le restera au cours des voyages d'études qu'il fait trois ans durant, en Allemagne, en France, en Angleterre et aux Pays-Bas. Les mouvements qui secouent les

États belges ne le laissent pas indifférent, mais au début, en 1787, il pense encore que le service dévoué de l'Empereur, les succès dans la réalisation des réformes, contrebalanceront les pertes qu'il aurait à subir en tant que noble à la suite de l'introduction d'une contribution pour la noblesse projetée par Joseph II (projet qui provoqua des discussions pendant des dizaines d'années entre la cour et le pays).

Quand, en 1789, il commence à Buda sa carrière de fonctionnaire, qui ne devait d'ailleurs durer que quelques années, il ne trouve plus le programme de Joseph II aussi convaincant. Les difficultés provenant de la guerre et de la politique extérieure font dégénérer ce programme, contradictoire dès l'origine. Les buts objectifs sont incontestablement salutaires, mais pratiquement, c'est le chaos et le désarroi en haut et, au niveau des citoyens, on observe les événements polonais, belges et ensuite français avec une fièvre croissante et on tente d'en adapter la leçon aux conditions hongroises. Berzeviczy est un de ceux dont l'activité illustre cette évolution :

En 1789, tout en étant franc-maçon, il prononce un discours dans lequel il soulève ouvertement la question: l'Autriche traite la Hongrie comme l'Angleterre ses colonies américaines. Les Hongrois devraient suivre l'exemple des États-Unis d'Amérique dans leur déclaration d'indépendance, leur lutte victorieuse pour leur liberté.

À l'automne de la même année, après la destruction de la Bastille, son objectif est la liquidation du règne des Habsbourg, objectif qu'il expose dans l'article intitulé « les Principes de domination de l'Autriche en Hongrie ».

Au printemps 1790, il traite la même question dans un article en latin intitulé « De dominio Austriae ».

En 1793, il fait le compte rendu de l'exécution de Louis XVI dans un tract resté inédit à l'époque. Berzeviczy, lecteur assidu du *Moniteur*, suit avec angoisse les opinions demandant l'intervention. Pour Louis XVI, l'homme, il a de la pitié, mais « même si des cruautés furent commises en France, de quel droit une puissance étrangère pourrait-elle s'ingérer dans les affaires intérieures d'une nation libre et indépendante? l'orage, la persécution ne feront que renforcer cette révolution. Elle est la volonté du peuple, donc guerre et force n'y peuvent rien... »

À la même époque, Berzeviczy et son cercle fondent un club de lecture à Buda, à l'exemple de celui du Palais Royal de Paris et du *Lesecabinet* de Vienne. Parmi les journaux français, ils sont abonnés au *Moniteur*, à *l'Esprit de Journaux*, au *Mercur de France* et au *Journal de Paris*. Les membres du cercle éprouvent de la sympathie pour la révolution. Deux ans plus tard, leur majorité est déjà membre des organisations des « Jacobins hongrois ». Berzeviczy, à l'instar des autres Hongrois nobles, progressistes, qui s'occupent de politique, adhère à la Société des Réformateurs. Leur nombre peut être évalué à une centaine. Lui et ses compagnons n'ont même pas connaissance de l'organisation des intellectuels radicaux, de la Société « Liberté et Égalité ». La Société des Réformateurs comprend en gros des gentilshommes propriétaires de la Haute-Hongrie, ce qui est mentionné dans le rapport

d'un émissaire français daté de décembre 1796, qui souligne la possibilité d'une insurrection dans le dos de l'Autriche. La base en est le territoire des comitats que nous venons de présenter en décrivant le milieu dans lequel évolue Berzeviczy. L'émissaire français a établi son rapport à partir d'expériences personnelles, il énumère des personnes et familles nobles d'esprit révolutionnaire. Le nom de Gergely Berzeviczy occupe la seconde place dans cette énumération. Grâce à sa situation sociale et à ses relations, lui-même, comme tant d'autres, échappe au procès des Jacobins, mais il est forcé de démissionner et de se retirer dans ses propriétés de Lomnic. C'est à ce moment, en 1796, qu'il écrit son tract intitulé « Majestätsprozess » que, par des voies secrètes, il envoie à l'étranger où il est publié. Il qualifie les exécutions d'assassinats affreux et illégaux et estime que le programme professé par les Jacobins hongrois comprend des revendications justifiées.

Les années suivantes le trouvent en voyage en Pologne. Son objectif direct est d'exporter par la voie fluviale du vin et d'autres produits afin de résoudre les graves problèmes d'exportation qui se posent depuis des décennies aux propriétaires des régions environnantes et à lui-même. Ces voyages, cependant, ne visent pas seulement l'ouverture de nouveaux débouchés pour le vin de Tokay; il est loin de ne plus s'intéresser au cours des événements politiques en Europe. Parfois, il se rend à Vienne, mais le voyage aventureux en Pologne l'enrichit d'autres enseignements. En août 1796, il passe jusqu'à Gdansk et dans des circonstances fort troubles, il séjourne pendant des semaines à Varsovie. Bien des choses attirent son attention, il juge beaucoup d'entre elles dignes d'être notées, par exemple que les patriotes polonais ne cessent pas de porter au-dessus du cœur le portrait encadré de Kościuszko. Il est probable qu'il ait rencontré, au cours de ce voyage, l'émissaire français qui esquisse à l'usage du Directoire, les possibilités d'insurrection en Pologne et en Hongrie et qu'il lui ait fait connaître les conditions existant dans la Haute-Hongrie. Sa deuxième excursion en Pologne a lieu en 1807, époque où, sous protectorat français, la Principauté de Varsovie est déjà créée. Berzeviczy, qui entretenait depuis sa jeunesse, de bonnes relations avec des aristocrates et politiciens polonais, avait la possibilité de s'informer sur tout ce que la presse étrangère, régulièrement reçue, ne lui apprenait pas. La manière dont les Polonais, soutenus par les Français, avaient chassé les Prussiens, pouvait lui servir d'exemple pour la liquidation de la domination autrichienne. Le fait que Napoléon avait lui-même appelé les Polonais sous les armes pour élaborer, également en personne, la constitution polonaise, qui suivait en gros la constitution française de 1800, pouvait lui inspirer l'espoir que dans un moment historique propice, la même chose pourrait se répéter en Hongrie. Ses calculs étaient justes, et, pourtant, il s'était trompé, — l'histoire se permet souvent de ces paradoxes.

Après ce tableau d'ensemble, examinons maintenant les écrits de Berzeviczy adressés à Napoléon ou se rapportant à lui:

Le premier relate l'histoire de la France au cours des dernières décennies. Le titre du manuscrit latin de 200 pages est: *Revolutionis et belli populi*

Gallici brevis conspectus in usum eorum qui linguas modernas Europae non callent. Cet ouvrage a donc été écrit pour des Hongrois, surtout pour les nobles et les intellectuels qui, en dehors de leur langue maternelle, ne comprennent que le latin. Berzeviczy, qui au cours de ses études avait également appris l'anglais, faisait venir à son domicile éloigné les journaux allemands et, en outre, le *Journal de France* et cherchait à se procurer les œuvres politico-historiques les plus importantes, obéit en accomplissant cette tâche volontairement, à ce que sa profession de foi politique lui dictait. Dans son manuscrit, il estime que la révolution française est un phénomène de l'ordre des forces élémentaires et il la compare aux grandes transformations qui avaient changé le visage de la terre. Pour le moment, la prise de position des historiens, les répercussions ne sont pas favorables : l'immense changement révolutionnaire survenu jadis à Rome, et qui transforma cette dernière de royauté en république et de république en empire, nous est connu sous une lumière favorable grâce aux historiographes de l'Empire. Mais la situation serait tout autre si nous pouvions lire la description du grand tournant faite par quelque historiographe de la cour des Tarquins ou de Porsenna.

« Nous autres contemporains, nous jugeons la révolution française selon des points de vue contradictoires. Que de passions, que de tensions émotives séparent l'opinion des hommes ! Et ce, non seulement dans les gouvernements où la parole ne dit pas ce que le cœur sent, mais même ici où, par une faveur particulière de l'époque, l'on sent ce que l'on veut et l'on peut dire ce que l'on sent. » Au Parlement anglais, Fox et Sheridan élèvent leur voix en faveur des Français, le philosophe Priestley accepte le martyre pour les idées de la révolution française, mais au même moment, Pitt décrit cette révolution avec colère et haine et Burke, lui-même, jadis défenseur de la liberté américaine, devient un ennemi acharné des Français et qualifie la république de tigre sanglant. Dans cette lutte des opinions, des dizaines d'années devront passer avant que, après la perte de millions d'hommes, la postérité puisse prendre position. Quelle sera cette prise de position ? Cela dépend des circonstances : « si la France surmonte avec succès les guerres horribles, si elle se délivre de cette situation menacée de tous côtés, si la république, née d'orages, de destruction et de victoires, survit, tous les temps chanteront ses louanges et les actions d'éclat qui ont illustré surtout la première étape de la révolution, cacheront les taches sombres. Mais si la république ne l'emporte pas, si elle s'épuise, si la liberté chérie s'évanouit telle un rêve fiévreux, si, des ruines de la république naît la dictature, si le fondement de la révolution, l'égalité des droits et des devoirs se perd, le jugement plein d'accusations de la postérité sera l'inverse. »

« La Révolution française est née du siècle en gestation. L'histoire de l'humanité a ses étapes importantes qui soutiennent, telles des piliers, l'évolution humaine. Telles sont l'antiquité romaine, la naissance du christianisme, la migration des peuples, la constitution de la papauté, la découverte de l'Amérique, les débuts de l'impression des livres, la Réforme. C'est à ces événements qu'il faut rattacher dignement la Révolution française dont nous nous proposons d'exposer la brève histoire. Nous en avons été les

témoins contemporains. Nous devons nous reprendre après l'émerveillement où nous avait plongés le cours rapide de ces événements mémorables. » Berzeviczy tâche de n'écrire que la vérité, exempte de tout parti pris et il ne cherche pas à charmer par des beautés stylistiques, car les choses les plus grandes, les plus importantes doivent être écrites le plus simplement possible.

Après l'introduction, le premier chapitre relate la préhistoire de la révolution et ses premières années jusqu'en 1792. Berzeviczy y parle sur le ton du plus grand respect :

« Cette belle région de l'Europe, la France, abonde en tous les dons de la nature, son peuple, son génie national, sa situation entre deux mers, entourée de frontières stables, la destinent à diriger le destin de l'humanité par l'immense influence dont elle jouit. » La structure politique, la constitution de la France subit différents changements. Berzeviczy décrit en détail les événements et s'efforce, en effet, de se tenir au principe de *sine ira et studio*. Tout en parlant sur un ton de compassion de Louis XVI, il condamne profondément sa trahison; tout en restant étranger à la terreur, il estime que le rôle historique des Jacobins est exceptionnel. Souvent, il reproduit des discours pris à ses sources pour animer son exposé. La galerie historique qu'il esquisse est de toute façon très variée car il la place dans un large contexte européen, il prend position à propos du rôle de chaque gouvernement et de chaque personnalité historique. Qu'il nous soit permis de citer son appréciation de la dissolution de la Convention :

« Les historiographes qui relatent les actes des grands hommes exposent en général aussi le caractère de ces derniers. Mais quel Tacite pourrait relater pour la postérité l'histoire pragmatique de la convention française, de ses actes héroïques et criminels, de cette série d'événements politiques qui frôlent le miracle. Des hommes inconnus, venus d'un anonymat obscur, ont fait preuve, pendant trois ans de dictature, de tant d'énergie, de courage, de sauvagerie et de cruauté qu'ils dépassent de loin la grandeur ancienne des Romains. Des médecins, des avocats, des professeurs et des commerçants deviennent tout d'un coup des législateurs, des ministres, des gouverneurs ou des généraux, secouent jusqu'au fond l'Europe ébranlée, renversent le trône vénéré comme sacré depuis quatorze siècles et exécutent le roi, engagent la lutte contre tous les souverains de l'Europe, sans armée, sans armes, sans réserves, sans argent et sans crédit... » Cette convention aurait transformé l'Europe même si « déchirée par des discordes, se détruisant elle-même, elle n'avait dilapidé le meilleur de ses forces ».

Nous ne pouvons donner de réponse fondée à la question de savoir quelle était la position de Berzeviczy dans son jugement sur les différentes couches de la société française et les partis, et dans son appréciation de l'importance des personnalités historiques. Sa prise de position était influencée, en premier lieu, par sa propre situation sociale, déterminée par la classe à laquelle il appartenait. C'est un noble hongrois qui, dans la propagation des solutions démocratiques, va jusqu'au bout, exige des li-

bertés démocratiques, sympathise avec la république, mais dès qu'il ajoute des analogies hongroises au modèle étranger, dès qu'il offre en exemple à la société hongroise, l'évolution française, il fait certaines restrictions. L'ordre féodal est haïssable pour lui. Il a du bon sens et des connaissances historiques et économiques approfondies, et il se rend compte que le maintien du peuple dans le servage, la répartition inadmissible des droits et des obligations, la structure aristocratique de la société doivent conduire à une explosion et pas seulement en France. Tôt ou tard, mais étant donné l'état arriéré de la Hongrie, plutôt tard, les problèmes se manifesteront avec une force explosive. Une nouvelle constitution, une nouvelle structure sociale sont nécessaires. La revendication des réformes, qu'il nomme « patriotisme véritable », correspond, en Hongrie, à la position de la Gironde et au centre des Jacobins polonais. Le mérite de ce girondin hongrois est d'autant plus grand qu'en face de lui, il n'avait pas de montagnards. Dans la Hongrie d'après 1794, sa voix est la plus radicale et, ce qui n'est pas négligeable, c'est une voix qui tient compte de la réalité. Pendant son séjour à Paris, en 1787, il avait pu connaître superficiellement plusieurs futurs girondins. Fait étonnant, dû peut-être à ses programmes surchargés qui ne lui permettaient pas de prendre quotidiennement des notes, nous savons très peu de choses de ses relations à Paris. Nous savons pourtant qu'il fréquentait, presque journellement, le club du Panthéon. Nous savons encore que, parmi les membres de la Gironde, en tant que franc-maçon hongrois, il s'intéressait tout particulièrement, en dehors de Brissot, à Philippe d'Orléans en qui les Hongrois respectaient le grand maître des francs-maçons français et dont les aspirations au trône belge rencontraient la vive sympathie des politiciens hongrois, très attentifs au mouvement national en Belgique. Nous avons vu qu'il avait reconnu l'importance extraordinaire des Jacobins, mais il était, de cœur, pour la Gironde. Il éprouva une profonde compassion en les voyant conduits à l'échafaud. « Tous allaient à la mort avec la plus grande force de l'âme et avec un courage extrême, plusieurs en acclamant la république. » La voie suivie par Berzeviczy conduit donc *du josphinisme à la Société des Réformateurs et, sur le plan français, à la Gironde*. C'est de là qu'il fait le pas suivant vers le bonapartisme.

Nulle autre personnalité de la Révolution française ne gagne autant la sympathie de Berzeviczy que Bonaparte. Il estime nécessaire de souligner que celui-ci descend d'une famille noble appauvrie, il décrit les conditions de son éducation, ses premiers succès. Il se réfère aux paroles du général pour faire ressortir son sens de l'honneur et sa fierté, et il cite longuement son discours adressé à ses soldats à Milan. Son ton devient encore plus chaleureux quand il parle de Bonaparte apportant la liberté aux peuples d'Italie. Nous sentons entre les lignes la référence à des analogies hongroises, à des possibilités semblables : « Il est connu que, depuis des temps immémorables, l'amour de la liberté et de l'indépendance était très fort dans le peuple. Plus grande est la partie du peuple qui vit dans le servage et dans la misère, plus ce sentiment est vif. Sous ces deux rapports, l'Italie était prête aux changements. » Décivant les réactions des Milanais, l'auteur

étudie à part celle de l'aristocratie et du clergé qui ont lutté de toutes leurs forces contre les Français. La petite noblesse (*nobilitas minor*) et le bas clergé étaient du côté de la liberté. Berzeviczy approuve la sévérité de Bonaparte et des Français contre les résistants. Après la description vive, riche en épisodes, des batailles d'Italie, il se permet encore une digression pour décrire, en 1797, la situation italienne comme suit: « Après les campagnes de l'année précédente, la situation a radicalement changé en Italie. Nulle part ailleurs, les révolutions ne surgissent et ne se suivent à une cadence aussi rapide que là où le peuple gémit sous une oppression politique ou spirituelle. Les prêtres et les souverains ont recouru à tous les moyens pour tourner le fanatisme religieux du peuple contre les Français. Par endroits, ils obtinrent des succès, pourtant, la majorité du peuple, affranchi de son joug, s'était mise du côté des Français. » Sa sympathie pour Bonaparte et les Français, son antipathie envers les anciens régimes sclérosés trouvent une expression claire à propos de Venise: « La république aristocratique cinq fois centenaire a cessé d'exister, c'était un régime cruel et injuste qui se maintenait uniquement par le respect qu'inspirait son ancienneté. Voilà une preuve incontestable de ce qu'à la première occasion, les formes vieilles du gouvernement s'écroulent par suite de leur inaptitude si elles ne sont réformées conformément aux exigences du temps présent. »

Le deuxième directoire provoque les critiques de Berzeviczy. L'exposé des trois dernières années du siècle est introduit par les paroles suivantes: « Jamais encore une nation n'a fait preuve, au cours de huit années, de tant de force nationale que les Français. Ni l'histoire de l'antiquité, ni celle des temps suivants n'offrent un exemple comparable au leur. Le Directoire aurait dû profiter avec modération de la splendeur de cette force nationale, mais il n'a pas largué les voiles au moment des vents trop propices. » Il n'attribue pas l'aventure égyptienne au « rêve oriental » de Bonaparte, mais affirme que celui-ci obéit à l'ordre du Directoire. Selon Berzeviczy, là où Bonaparte procède à la pacification, il fait valoir sa politique personnelle. L'armistice de Leoben, la paix de Campoformio sont une preuve de son mérite, l'échec en Égypte est le crime du Directoire. Ce que Bonaparte a accompli en Égypte est louable, il a agi « avec une énergie admirable, ne ménageant pas les grandes dépenses ». « Des sociétés savantes s'étaient formées et ont commencé leur activité. Il prenait soin de relever et d'éduquer le peuple. Si cette partie bénie de la terre avait été gouvernée dans cet esprit, quelles conséquences profitables en seraient survenues pour les hommes habitant toute l'Asie et l'Afrique. Mais on ne peut pas devancer (*anticipare*) la Providence. La situation menacée de la France demanda le retour de Bonaparte et c'est ce que Sieyès également lui a fait dire. » C'est ainsi que Bonaparte devient premier consul. Après un tableau concis du chemin parcouru par Napoléon jusqu'au consulat à vie, il récapitule sa brève biographie soulignant cette fois la manière dont il défendit, le 5 octobre 1796, la Convention contre les attaques. En Napoléon, Berzeviczy voit le fils fidèle de la révolution, le champion de la paix en Europe, de la transformation démocratique de l'Italie et, peut-être, de toute l'Europe.

En conclusion de son manuscrit, il résume en cinq points ses thèses sur la Révolution française. 1) Les causes de la Révolution française: les abus du pouvoir royal, le luxe de la cour, l'oppression du peuple par la noblesse et l'Église. Où les conditions de vie du peuple sont bonnes, une telle révolution est impossible. 2) L'essentiel dans les transformations en France n'est pas la liquidation du pouvoir royal. Le consul est en fait le roi du pays. « La liquidation des privilèges nobiliaires et ecclésiastiques, l'égalité des droits et des devoirs, la liquidation des droits féodaux, la meilleure situation du peuple, voilà ce que j'estime être l'essentiel dans les transformations survenues en France, transformations qui ont rendu le peuple français invincible. Quelles sont les causes du caractère explosif et sanglant de ces transformations, quelle en fut la contribution des puissances extérieures, que se serait-il passé en France si cette coalition ne s'était pas constituée, je ne me prends pas à décider de cette question. » 3) On ne peut se faire une opinion sur l'ensemble de la Révolution qu'en connaissance du cours pris par les événements. 4) Il est regrettable que les Français n'aient pas gardé l'Égypte, cela aurait été infiniment important pour le monde entier. 5) Il est évident que Bonaparte commettra des fautes pendant son gouvernement dont les responsabilités sont écrasantes. C'est là une chose humaine. Mais tant qu'il vivra, il gardera sa grandeur d'âme.

Ainsi, au tournant du siècle, Berzeviczy est déjà bonapartiste. Dans les familles apparentées et amies habitant la Haute-Hongrie, cette évolution des esprits se manifeste souvent sous une forme naïve: on donne, par ex, le nom de Napoléon aux garçons. Berzeviczy, poursuivant fidèlement son activité, écrit, agit, exige des changements et des améliorations dans l'esprit du bonapartisme. Au début de 1809, il adresse *une lettre* à Napoléon à laquelle il joint la lettre de doléance, rédigée par lui, que les protestants hongrois ont présentée à la cour de Vienne pour demander à l'Empereur François la régularisation de leur situation. Toutes les fonctions étaient fermées à Berzeviczy, politiquement compromis, mais il déploya une vive activité dans l'étude des questions économiques et, en outre, il avait encore assez d'énergie pour s'occuper, tout laïc qu'il fut, des affaires des luthériens habitant les régions d'au-delà de la Tisza. Au cours des années, il s'était heurté à bien des problèmes, avait tâché d'intervenir, avec peu de succès d'ailleurs, dans les affaires de différentes églises et écoles, dans les épreuves touchant des familles. Il pensait que Napoléon, grand fils de la France éclairée, ne pourrait pas rester indifférent devant les malheurs des protestants hongrois. Quatre pages d'une lettre non datée sont adressées à Napoléon, mais nous ignorons si cette lettre fut jamais expédiée, si elle parvint jamais jusqu'à l'Empereur.¹

« Les siècles passés se perdent dans l'éclat de la grandeur de Votre Majesté! Sir, Vous avez arrêté le débordement de la révolution et après avoir changé le chaos en ordre, après avoir élevé la France au sommet de la puissance et de la gloire, Vous avez par le cours rapide de Vos victoires regeneré l'Europe. Mais Votre Grandeur ne se borne pas à l'héroïsme de la guerre. Votre coeur soupire après la paix et n'ayant plus rien à gagner dans la guerre,

¹ Dans les textes cités de Berzeviczy, nous avons gardé l'orthographe de l'auteur.

tous vos soins seront dirigés vers la paix, pour pouvoir y développer la même grandeur et consoler l'humanité des souffrances innombrables. Ce que vous avez fait pour le bonheur de l'humanité au milieu de la guerre: nous laissez deviner ce que vous ferés au milieu de la paix. Ami des sciences, des arts, de la moralité, de la culture, de la religion et du progrès de l'humanité vers son but divin de la perfection vous avez vaincu aussi les tenebres, les préjugés, le fanatisme, l'intolérance et tous ces fléaux de l'humanité qui la dégradent.

« Nous protestants de l'Hongrie, quoique sujets d'une famille, qui était animé d'une haine aveugle contre Votre Majesté, nous n'avons jamais méconnus votre grandeur et a présent, lorsque les liens, qui nous ont arrêtés sont rompus, nous sommes empressés d'offrir à Votre Majesté le tribut volontaire de notre hommage, de notre plus profonde veneration et de notre entière confiance.

« Que Votre Majesté daigne permettre à crayonner le tableau de notre situation. La Réformation a fait des progrès rapides en Hongrie. La dictature papale, ce fantôme des tenebres a trouvé en Hongrie beaucoup d'adversaire et déjà la doctrine de Wiclif et de Huss fut agréable à l'Hongrie, d'autant plus celle de Calvin et de Luther. Le jésuite Martinus Szentivany et le dominicain Stephanus Arator reconnaissent dans leurs ouvrages que sous Ferdinand I. toute la noblesse, le peuple et tous les Magnats à l'exception de quelque familles ont été protestants. Les Hongrois ont accepté la réformation beaucoup plus volontiers que le Christianisme, auquel ils ont été forcés par le roi Etienne I.; le droit d'accepter une religion étant toujours le même, celui qui est effectué volontairement surpasse toujours celui qui est effectué par contrainte.

« Mais les Jésuites se sont emparés de la famille régnante de l'Autriche. Les persécutions les plus injustes et les plus barbares eurent lieu contre les protestants. La politique s'empara de cette animosité et les guerres civiles désolèrent l'Hongrie pendant deux cents ans. Par les pacifications de Wien 1604 et de Linz 1645 les protestants ont obtenu le droit d'égalité avec les catholiques en Hongrie; ces pacifications furent garanties par la France, par l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne elles furent confirmés par quantité des lois diétales; elles furent insérées dans les diplômes inauguraux des rois; donc les droits des protestants en Hongrie étaient éminemment constitutionnelle: et pourtant tout cela n'était pas suffisant pour arrêter la furie de la persécution et pour sécuriser les protestants. Des moyens viles, des sophismes ridicules, des exceptions malhonnêtes ont du servir de prétexte à l'injustice la plus aveugle. Par exemple: on n'est pas obligé de tenir la parole aux hérétiques, tous les droits des protestants doivent être entendus sans préjudice de la religion catholique; les protestations partielles de quelques évêques ou magnats catholiques; l'application de la loi au cas des résolutions spéciales; les mots singillatives *adhuc, hactenus, causa pacis* etc. voilà les points sur lesquels on s'est appuyé pour renverser la justice, la loyauté et l'honneur.

« L'empereur Joseph II. avait trop d'élevation d'âme pour ne pas dédaigner cette politique, autant nuisible que misérable. Il établit le principe de la tolérance et son successeur Leopold II. donna la loi de 1791 art. 26. qui en confirmant tous les droits des protestants en Hongrie et tous les lois donnés à leur faveur, fixa leur sort de nouveau.

« Contre cette loi dernière, qui devait une base renouvelée de l'union et de la paix intestine: la même tactique fut employée dont on s'est servi pour renverser la paix de Wien et de Linz. Sans persécution ouverte, que l'esprit du temps a rendu presque impossible, on a su par des menées sourdes malveillantes et déchirer cette loi de sorte, qu'il n'y-a aucune paragraphe qu'il ne soit déjà violé, confondu, altéré et qu'avec les assurances simulées d'observer la loi rien n'est plus au cœur de nos ennemis, que de la renverser.

« En recherchant d'où vient cette maladie dangereuse nous ne pouvons en trouver la cause principale dans la maison ci devant régnante, obligée par leur religion même d'obéir à chaque gouvernement, que Dieu a bien voulu leur donner, n'étant ni par sa hiérarchie, ni par ses dogmes ecclésiastiques subordonnés à aucune autre obligation que celle de l'état et abominant par principe caractéristique, tous ces horreurs des excommunications, interdits, soulèvements, détronisation, dont les papes se sont rendu coupables et qui ont provoqué la réformation. Nous ne pouvons trouver la cause principale de cette maladie de l'état, que dans le clergé catholique, qui ayant la puissance prédominante en Hongrie et visant au monopole de cette puissance, en est bien jaloux et regarde les protestants comme ses antagonistes les plus dangereux, qui tantôt par serment rendu au pape, tantôt par principe,

par coutume, même par la mode antique et barbare en Hongrie, est animé à employer tous les moyens possibles pour soutenir cette animosité, cette scission, ce fanatisme religieux. Nous sommes bien convaincu Sire, que tant que le clergé catholique retiendra ses grands domaines, richesses et revenus, tant qu'il aura le droit, qu'aucune tribunal de l'état ne peut pas exister, sans qu'il n'y-ait des membres du clergé, jamais il-n-y-aura en Hongrie union, paix, et prospérité de l'état.

« Nous joignons ici une deduction des plaintes justes que nous avons depuis le tems de cette dernière loi. Votre Majesté daignera en voire qu'à present, au XIX siècle, au siècle de Napoleon nos enfans arrachés de leur familles sont trainés par les hayduques chez les prêtres catholiques pour etre convertis; les époux dispersés, copulés et recopulés par force; les pères contraints a donner des reversales par lesquels ils s'obligent de faire des enfans catholiques, d'élever ses enfans dans la foix catholique; les protestans forcés non seulement de donner le dixme de leur procreation aux prêtres catholiques, mais aussi de travailler pour eux et leur paroisses; les cloches et les tours (des protestants!) otés sous divers pretextes; les emplois donnés bien rarement aux protestans et dans la partie camerale, la plus lucrative, presque jamais. Le systeme d'éducation publique arrangé de sorte que les protestans ne peuvent pas participer. Les actes synodales de l'an 1792, les plaintes diplomatiques donnés au nom des corps entiers de protestans au de la de deux millions d'habitans, retenus sans reponse et remede.

« Il n-y-a-pas de patrie, ou il n-y-a liberté de conscience. Nos droits sont indubitables en Hongrie; le sentiment en est profond et l'injustice que nous avons de souffrir a causé un ressentiment vif, pourtant nous avons remplie nos devoir scrupuleusement, mais beaucoup d'entre nous etoit sur le point de demander l'emigration.

Grace à Dieu, qui nous a envoyé Votre Majesté. Nous implorons la juste protection de Votre Majesté et nous l'esperons avec confiance. Nous demandons rien que ce qui est la svit de nos droits; nous demandons que Votre Majesté ait la grande dureter (?) ce que svit:

1. Les protestans ayans des droits constitutionnels indubitable en Hongrie auront leur existence du droit egale aux catholiques.
2. Tous les querelles de transitu, reversalibus, recopulationibus, turribus, et campanis, decimis, datiis, praestationibus plebanis vel ecclesiis catholicis faciendis, mixtis matrimoniis, applicatione ad officia, diebus festis observandis, caeremoniis peragendis etc. etc. sont abolis à jamais par l'egalité des droits, des églises chretiennes.
3. Il sera pourvu, que les protestans, participeront egalement au benefice de l'éducation publique, sans prejndice de leur religion. »

C'est là que se termine la quatrième page de la lettre et les formules de politesse usuelles y manquent. Nous ignorons son sort. Berzeviczy l'avait-il écrite par prévoyance, en attendant l'occasion de pouvoir la faire parvenir à son adresse ou bien y avait-il une copie au net qu'au printemps de 1809, avec les copies des requêtes mentionnées dans la lettre, il aurait expédiée? Tout cela reste incertain.

On peut dater de 1809 le *projet de constitution* de Berzeviczy (55 pages) qu'il rédigea à l'intention de Napoléon. Il devait songer à l'exemple des Polonais et espérer que Napoléon libérerait aussi la Hongrie et octroierait au pays une nouvelle constitution. Connaissant bien les conditions en Hongrie, ayant dans plusieurs ouvrages posé la question de son état arriéré, il esquissa la situation et établit lui-même un projet de constitution. Le ton soucieux et en même temps plein d'espoir reflète fidèlement les aspirations de l'auteur:

« L'auteur de ce petit ouvrage est d'une famille noble hongroise tres ancienne et dans la puissance de ses prerogatives nobilitaires il se trouve tres bien. Mais son patriotisme n'est pas celui d'un egoisme masqué: il sacrifiera volontiers ses prerogatives au salut de sa patrie

— voila le vrai patriotisme... La regeneration des etats de l'Europe, l'ouvrage du Grand Napoleon ebranle maintenant aussi l'Hongrie. C'est un bienfait douloureux. Puisse mes vœux et mes esperances ardentès être accomplies! Que l'Hongrie surmonte cette cryse avec bonheur! Qu'elle profite du moment qui ne reviendrat sitôt! Les souffrances de la generation presente sont adoucies par l'esperance d'un avenir meilleur: c'est un sentiment sublime, de souffrire avec resignation pour le bonheur de la posterité.

« Animé du devoir d'y contribuer autant que je peux, je soumetts ce petit ouvrage à la sagesse de celui, qui tient d'une main ferme la balance du monde, qui aussi grand en paix qu'en gverre va decider aussi du sort de ma chere patrie.

« O ma chere patrie! je t'embrasse et je te serre a mon coeur! Puisse ta mort politique, approche, être suivie d'une resurrection et ascension glorieuse.

« Il me semble, que c'étoit une predestination divine, que dans un aveugement politique inconcevable la maison d'Autriche en poussant au bout son antagonisme a provoqué a la gerre et meme attaqué l'invincible Napoleon. La maison d'Autriche sera vaincue et vraisemblablement detronisée: c'est un crime de la croire ches nous, mais je prevois bien. Cette catastrophe peut être tres salutaire à l'Hongrie et jose esperer qu'elle le sera. »

Voici le début du manuscrit. Dans la suite, l'auteur s'excuse des lacunes que présentent ses connaissances de la langue française.

« Pardon pour les fautes gramaticales et ortographiques! — depuis 20 ans je n'ai pas occasion de parler ou écrire francois et sur cet ouvrage je ne peux consulter personne. Si le moele en est bonne, je supplie de vouloir passer l'ecorce.

« Ce n'est sera qu'une rapsodie faite à la hate, mais ce sera le resultat, de l'étude des plusieurs années, des connaissances locales et d'une patriotisme epuré: tel il n'est indigne peut être de l'attention du plus grand monarque, dont la grandeur est caracteristique aussi par ce, qu'elle ne dedaigne rien. »

Le reste du manuscrit se divise en quinze chapitres. Le premier décrit *la constitution hongroise*:

« Proprement, dans le sens veritable du droit politique nos n'avons pas une constitution determinée: Celle ci, que nous croyons d'avoir... est plutôt un droit coutumier. » Le Corpus Juris hongrois est un mélange de constitution, de lois, de décrets et de résolutions conciliaires. « On dit que ce desordre même est constitutionnel et que la constitution elle même doit être éternelle... La constitution hongroise fondée uniquement sur le systeme feodale doit être changée, parce que le systeme feodale a déjà perdu sa vie. Ce systeme a été bien bon dans son tems rendu necessaire par l'époque barbare, de la migration des peuples, mais à present il doit faire place a son tour a un autre systeme, plus juste et liberale, également rendu necessaire par le developpement politique. » Les intéressés, en tout premier lieu le puissant clergé catholique et la noblesse qui jouissent de tous les avantages, trouvent dans la constitution hongroise tout ce qui leur est agréable, mais aucune obligation. Grâce aux procédés juridiques inextricables, les avocats et les juristes peuvent se procurer des fortunes et acquérir du pouvoir, grâce à la constitution, les autorités des comitats peuvent s'opposer au gouvernement central. Aussi a-t-elle beaucoup de défenseurs: « les cris et clameurs sur la constitution, qui pour la conserver retentissent à present par tout, ne sont pas le patriotisme veritable... le salut de l'état est incomptable avec le systeme feodale, le patriotisme veritable est de changer, de regenerer la constitution. »

Le deuxième chapitre, portant le titre *Du militaire*, expose longuement, sous un angle historique, l'évolution au cours des siècles de l'armée hongroise et de l'obligation au service militaire en Hongrie. Il traite des diètes qui ont adopté des lois portant sur la levée des soldats, il se réfère, comme à la dernière, à celle de 1808, ce qui est important pour dater le manuscrit. (A propos de ce que l'on appelle l'insurrection de la noblesse, il elabora

en 1806 un traité en allemand, en 1807 un autre en latin sur le problème militaire et sur les immunités fiscales de la noblesse.) Ses impressions personnelles avaient dû être très profondes, car le ton de cette partie du texte n'est pas celui d'une argumentation objective :

« Cet arrachement des recruts par force est le moyen le plus abominable et non moins barbare que la traite des negres en afrique. La nuit de l'arrachement est une nuit de l'inhumanité, de l'injustice et de l'horreur. L'aversion du peuple en est si grande, que les plus cruels mutilations, les plus violentes moyens sont employés pour se soustraire. »

La paysannerie porte en outre le poids écrasant de l'entretien de l'armée. L'insurrection de la noblesse, cet héritage des temps féodaux, est absolument dépassée, ce qui fut prouvé au cours des guerres françaises.

Le chapitre III traite, comme l'indique son titre, de *la noblesse*, mais il embrasse toutes les couches privilégiées. Le passage le plus volumineux analyse la situation privilégiée de l'Église. Les plus hautes dignités nationales sont remplies dans leur majorité par les membres du clergé, mais la base principale de la puissance de celui-ci est le domaine ecclésiastique extrêmement étendu. Berzeviczy estime que la sécularisation des propriétés des Églises serait urgente ainsi que la transformation des membres du clergé en fonctionnaires payés, dépendant de l'État. Les privilèges de l'aristocratie et de la noblesse sont fondés sur de purs abus,

« reelment l'état n'existe que pour ses prerogatives. Il est impossible que le royaume fleurisse, qu'il developpe toutes ces forces dont la nature l'a pourvu richement, tant que cela reste ainsi ».

Par suite des partages des domaines survenus au cours des siècles, la plus grande partie de la noblesse est parfaitement appauvrie.

« C'est la classe la plus inutile des habitans. A l'ambition de ses ancêtres elle joint le mepris de tout travail; elle est affectée des vices de la puissance autant que ceux de la pauvreté. Elle est desobéissante et disposée a tous les excès, d'autant plus, qu'armée de l'immunité nobilitaire elle sait eluder la justice vindicative. »

Le tiers-état constitue le sujet du chapitre IV. C'est là que les contretemps dans l'évolution hongroise se manifestent de la manière la plus tragique. Le système féodal s'oppose aux aspirations de la bourgeoisie. Tandis qu'en Europe, cette lutte a déjà pris fin, en Hongrie, elle est encore très vigoureuse. Nombreuses sont les anciennes lois déclarant que les rois ne peuvent pas accorder de franchises de ville et même dans les tout derniers temps, ces lois ont été renouvelées. La Hongrie possède en tout 48 villes royales, 605 bourgades et 10 797 villages. Le pays s'étend sur 40 033 km² avec plus de sept millions d'habitants, mais le sol fertile pourrait en nourrir le double. Le plus frappant est pourtant le petit nombre des villes. Selon Berzeviczy, en Europe occidentale et en Italie, le rapport entre les villes et les villages est de 1 : 3, tandis qu'en Hongrie, il est de 1 : 20. Le nombre des villes est pourtant un indice important, ainsi dans les comitats du Nord, les moins fertiles, sa patrie, le bien-être est plus grand grâce à la densité

des villes. Dans la région d'au-delà de la Tisza, Debrecen est l'unique ville, c'est pourquoi le nombre de ses habitants s'est exceptionnellement accru. Les besoins exigent au moins une ville royale dans chaque comitat et il faut mettre fin à l'anomalie selon laquelle le vote de Buda, de Pest et de Pozsony (Presbourg) et d'autres villes d'une importance semblable vaut le vote d'un seul noble. (Il y a un proverbe hongrois disant qu'« une ville royale n'est pas plus qu'un gentilhomme ».) Une des raisons des disproportions réside dans l'impuissance de nombreuses villes de se maintenir en face de la pression féodale, qui leur a fait perdre leurs privilèges de ville. Mais l'autre raison est la peur qu'aux diètes, les villes ne soutiennent pas le roi par leurs votes. Mais, s'écrie Berzeviczy, « pourquoi donc les membres du clergé et de la noblesse devraient ils avoir toujours la supériorité? ».

Le chapitre V s'intitule *Les paysans* et, sans se nommer, l'auteur du projet de constitution sort presque ici de son anonymat. Devant lui, se trouve — écrit-il — un ouvrage sur la condition paysanne. Il en utilisera le contenu et les données. Dans la suite, il décrit les graves problèmes qui caractérisent la situation de la paysannerie hongroise en se fondant sur sa propre œuvre *De indole rusticorum*, publiée en 1802. Il constate que s'il peut bien y avoir certains différends entre les membres de l'aristocratie et du clergé, leur unité est complète s'il s'agit de l'oppression des paysans.

« Chacun, libre des préjugés doit être convaincu maintenant que l'état ne peut jamais développer toute sa force et sa puissance, qu'il ne peut pas eclorer, si la classe de ses habitants la plus nombreuse, la plus active, la basis de la pyramide sociale, si les paysans ne sont pas dans une situation bonne, aisée... L'oppression, la misère, la stupidité, l'immoralité, l'esclavage de cette classe est non seulement nuisible, mais aussi dangereuse. »

Il expose brièvement l'histoire de la situation des paysans, décrit d'une manière dramatique les sanctions qui suivirent l'écrasement de la révolte des paysans en 1514. Il entre dans les détails en décrivant les impôts, les redevances seigneuriales, les charges provenant des constructions, de la levée et de l'entretien des soldats qui pesaient à l'époque sur la paysannerie. Tout est à la charge du paysan, tandis que la noblesse jouit d'exemptions fiscales au titre de l'insurrection de la noblesse qui n'a qu'une importance fictive.

« ...et ils n'ont pas ni le droit de propriété, ni le droit de concivilité, ni cel de leur personnes, ils n'ont pas la representation ni a la diète, quoi que ils en supportent les frais, ni aux congregations de la comté, ils sont exclus des emplois publiques, leurs seigneurs sont leurs juges... La situation des paysans en Hongrie est très impolitique et tres nuisible. »

Joseph II voulait changer radicalement cette situation intenable et il prépara l'imposition de la noblesse. Selon les données des recensements, en face de près de 326 000 nobles, il y a plus de sept millions de non-nobles. La proportion est donc de 1 à 21, tandis que la répartition des terres se présente comme suit: 16/20 aux mains des nobles et 4/20 aux mains des paysans. A la répartition injuste des biens, s'ajoute la répartition absolument confuse des impôts selon les comitats et les districts. « S'il y a quelque chose à améliorer en Hongrie, c'est le sort et la condition des paysans » — conclut-il.

Le chapitre VI porte le titre *La puissance royale*. L'auteur porte un jugement très positif sur la royauté à ses débuts. Mais la réforme, venue d'en haut, de la religion et de la constitution, exécutée surtout par le premier roi de Hongrie, n'a pas eu la suite qu'on aurait attendue.

« Mais cette puissance [royale] a été successivement affaiblie. La lutte de l'aristocratie féodale avec la puissance royale a été générale en Europe; en Hongrie, qui dans les progrès de la culture étoit toujours en arrière d'un siècle, elle étoit exaspéré et elle dure encore. »
« ...l'Hongrie ne peut pas être élevée à ce degré de bonheur que la nature bienveillante lui a destiné, que par la puissance royale, qui seul est en état de vaincre tous les oppositions... »

Dans le chapitre VII intitulé *La législation*, Berzeviczy expose l'opinion selon laquelle la nation doit évidemment prendre part à la législation, cependant, en Hongrie, seule la noblesse se considère comme la nation.

« ...la grande majorité, presque 7/8, n'ont pas la représentation; ceux qui y vont ne sont pas bien rangés. Il y a tant des prêtres, que la diète ressemble quelque fois à un concile. »

Même les préambules aux textes des diètes reconnaissent qu'il faut apporter des changements aux lois. Néanmoins, les tentatives dans ce sens sont restées vaines. Ainsi, les ouvrages volumineux préparés par les commissions déléguées par la diète de 1791 existent, mais n'ont eu aucun effet. (Berzeviczy se réfère aux *elaborata* qui contenaient des propositions relatives à tous les problèmes, à commencer par les questions économiques, jusqu'aux culturelles. Les commissions déléguées par la célèbre diète de 1790-91 travaillèrent pendant des années sur ces projets qui ne furent pourtant pas publiés avant l'ère des réformes et ne parurent qu'en 1828. Berzeviczy avait accès à ces manuscrits dont il cite et utilise les données dans ses propres œuvres politiques et économiques. C'est ce qu'il fait dans son livre sur la paysannerie en Hongrie et dans celui qui se rapporte aux problèmes du commerce.)

Le chapitre VIII du projet de constitution traite de l'*administration du pays*. Il décrit la structure des comitats. A leur tête se trouve un « *főispán* » [gouverneur] avec deux « *alispán* » [ses suppléants], suivis de notaires et de percepteurs qui s'occupent des dépenses militaires et des caisses communes. Les *judices nobilium* auraient pour tâche d'exécuter les décrets dans les unités territoriales et de pourvoir à la justice. Ils ont comme collaborateurs le *vicejudium* et quelques jurés. Ces fonctionnaires sont désignés par le *főispán* et élus par la communauté nobiliaire du comitat. Les assesseurs aux fonctions honoraires, sont nommés directement par le *főispán*. Les assemblées des comitats procèdent aux élections par acclamation. « Tous les dispositions du gouvernement, tous les affaires publiques, tous les plaintes particulières sont traités dans des congregations. » Tout cela est parfaitement vieilli. « Personne n'est responsable au gouvernement en cas de négligence ou desobéissance. » C'est que la congrégation se réserve le droit de « suspendre les ordres du gouvernement ». La paysannerie n'est pas représentée, l'assemblée traite longuement des questions insignifiantes, expédie en hâte ce qui est important, l'essentiel est que le procès-verbal soit

achevé. La direction supérieure est également contradictoire. Dans le pays c'est le Conseil qui est à la tête des affaires et quoique son président, le palatin, soit un archiduc Habsbourg, il est quand-même subordonné à la chancellerie hongroise de Vienne qui n'est autre chose que le secrétariat du roi. « Ces deux tribunaux sont en conflit perpétuel, l'oligarchie hongroise ayant son nid dans la chancellerie. »

En ce qui concerne *la justice* traitée dans le chapitre IX, Berzeviczy la compare à la situation qui existait jadis à Naples. En Hongrie, aussi, des procès remontant à une centaine d'années enrichissent les avocats et la raison principale en est le statut de la propriété nobiliaire. « La perennalité des dominans... la confusion et la multitude de nos loix, le surchargement des formalités et la cupidité des juges et des avocats » sont les maux fondamentaux auxquels s'ajoute le grand nombre des instances moyennes et suprêmes à Pest et dans les comitats qui portent des jugemens contradictoires à cause desquels les procès ne finissent pas de recommencer. Quant au droit criminel, « réellement nous n'en avons pas : c'est par l'usage et par un droit coutumier que cet objet est traité. » Après les réglemens de l'époque de Joseph II, on assiste à une rechute. On abuse de la peine de bastonnade, dans les prisons, la promiscuité parmi les criminels et les prévenus est affreuse. Au lieu de prisons, on aurait besoin de « maisons de correction » : « moraliser le peuple à l'élever, prévenir le crime, corriger les scelerats sans le desespérer. Voilà ce qu'il faut en Hongrie et peut être par tout, plus au moins. »

Le chapitre X traite les affaires *économiques* du point de vue de trésor. Il indique que les revenus du souverain dépassent les vingt millions. Une partie provient des domaines royaux qui, pourtant, sont mal gérés et qui pourraient valoir des revenus plus importants si le trésor consentait à les vendre. Après avoir énuméré les bénéfices provenant du sel, des mines et des douanes, l'auteur expose une doléance : bien que ce soient les mines de Hongrie et de Transylvanie qui fournissent à la Monarchie le métal précieux, il ne vient de Vienne que de la monnaie fiduciaire sans valeur et qui cause de graves dommages à la vie économique.

Dans le chapitre XI, l'auteur esquisse la situation de *l'agriculture, de l'industrie et du commerce*. Il constate que l'inflation due à la monnaie fiduciaire est à l'origine de l'essor de l'agriculture grâce à la hausse des prix. Mais ce n'est là qu'une amélioration apparente. « La masse de tous les produits peut être triplés et la population doublé en Hongrie, vu la fertilité naturelle du pays. » Il sort de nouveau de l'anonymat du projet de constitution et se cite lui-même, notamment son ouvrage *De industria et commercio Hungariae*.

« Le resultat en est, que l'industrie et le comerce de l'Hongrie sont dans une situation coloniale, etant subordonné au profit des autres provinces de la Monarchia Autrichienne. L'exportation de l'Hongrie est prohibée et agravée pour que les provinces Autrichiennes en puissent jouir a meilleur marché. L'importation est prohibée ou agravée pour que les provinces Autrichiennes puissent debiter exclusivement leur fabricats en Hongrie. Les étrangers n'achettent pas non plus de l'Hongrie et les prohibitions reciproques s'entassent

l'un sur l'autre. La cour n'a aucune raison plausible pour cette restriction (qui d'ailleurs nuit à toute la Monarchie...) que celui de la constitution hongroise, dont la différence et les abus provoquent la prédilection du gouvernement pour les provinces autrichiennes. »

Ensuite, il expose l'idée qui lui tient à cœur et qu'il a formulée dans plusieurs de ses ouvrages en latin ou en allemand, à savoir que la Hongrie est destinée à relier le commerce du Nord et celui du Sud. La liaison entre les cours d'eau (Oder, Vistule, Dunajec, Poprad, Hernad, Tisza, Danube ou encore la Drave et la Save) peut assurer un trafic entre les mers et un bon transport des marchandises. (Il ne fait pas seulement de la propagande pour ce mode de transport, mais, comme nous l'avons mentionné à propos de son voyage en Pologne, il l'utilise aussi en pratique.) La liaison Danube-Noire offre la possibilité du commerce avec l'Asie et à l'époque du blocus continental, la Hongrie est invitée à jouer un rôle important. « Le moment favorable de rouvrir ce commerce seroit à présent, pendant la guerre entre la France et l'Angleterre... »

Dans le chapitre XII *La religion*, il récapitule, en plusieurs points, les thèses que nous connaissons d'après sa lettre sur la situation des protestants. Il y a des citations mot à mot, mais le ton, envers le gouvernement de Vienne, est plus critique. C'est le clergé, en tout premier lieu les Jésuites, qui sont à l'origine des persécutions des protestants. Pendant deux siècles, la guerre a tout embrasé et maintenant encore, elle couve. « Le gouvernement ne semble pas vouloir déraciner ce mal, permettant, que les protestants soient toujours aigris, divexés, blessés dans leurs droits. C'est peut être par fanatisme, peut être par politique pour débiliter l'Hongrie. » Par rapport à la lettre demandant l'aide de Napoléon, il y a un nouvel élément : « ... pour le recrutement de l'armée ces sont les protestants, qui sont capturés par préférence ». Donc, un tiers de la population du pays, plus de deux millions d'âmes « est traité aussi impolitiquement et injustement, sans compter les Grecs non unis, qui quoique traités mieux, s'attachent beaucoup plus aux protestants, qu'aux catholiques. »

Le XIII^e chapitre, sur *les écoles* est relativement bref. Par suite de l'influence du clergé ignare, le niveau n'est pas satisfaisant dans les écoles catholiques bien dotées et possédant les biens sécularisés au temps de Joseph II; il ne l'est pas davantage dans l'enseignement supérieur. Les écoles protestantes, qui n'ont aucune subvention de l'État, dont la structure est mauvaise et qui sont pauvres, obtiennent néanmoins de meilleurs résultats. Le fait s'explique par les nombreuses fondations protestantes qui offrent des bourses dans les universités allemandes. Mais les étudiants protestants fréquentent les universités allemandes éclairées même en dehors des cadres de ces fondations et à leur retour ils exercent une influence dans l'enseignement et dans la vie publique « par cet esprit de libéralité ».

Le chapitre XIV, sous le titre de *Remarques générales*, contient des vérités douloureuses, fournissant comme un fondement à ce qui suit dans le projet concret de constitution. « C'est à la mode à présent de glorifier tout en Hongrie. Cette mode vient de la cour, qui flatte les hongrois pour avoir leurs subsides... » « On parle beaucoup de la nation hongroise, mais il

faudrait fixer le sens véritable de ce mot. L'intérêt de la noblesse a créé l'axiome que la nation hongroise est le corps de nobles à peu près 300 000 âmes. Mais ce n'est pas la nation, parce que celle-ci consiste en 7 000 000 âmes et elle n'est pas hongroise... C'est comme ci devant le Saint Empire Romain, qui n'était ni saint, ni empire, ni romain. Ainsi faut pas parler de la nation hongroise mais du royaume hongrois... Il est hors de doute, qu'on peut vivre avec agrément en Hongrie, surtout la noblesse, qui est hospitalière, luxurieuse, sociable, jouissante. Mais est-ce donc la destination entière d'un état?... Faut-il rester éternellement avec indolence sur le même degré de médiocrité, en arrière d'un siècle?... » Il est besoin de procéder à des réformes, à la transformation de la société. Cela ne peut se faire qu'avec l'aide d'un gouvernement fort, centralisé, selon la formule de l'auteur, qui pense à celui de Bonaparte, avec l'aide d'« une dictature suprême ». Les différends entre les classes, les différentes classes de la société et les confessions sont si compliqués que personne ne peut « s'élever à la hauteur du patriotisme véritable, dont le premier attribut est de sacrifier son intérêt propre au bien générale de la patrie. On a beaucoup vanté le patriotisme hongrois dans ces guerres contre la France. » Il est incontestable que, par suite de la répartition injuste des subsides, de nombreuses familles nobles sont ruinées. Cependant, l'essentiel est que « les feudalistes haïssent le système de Napoléon... L'animosité contre les Français est grande en Hongrie, même dans le peuple. » On a tout mis en œuvre contre les Français, « le fanatisme religieux autant que le fanatisme politique ». « Or celui, qui s'attachera la masse du peuple par des bienfaits loyaux et justes, aura toujours la supériorité des forces pour lui. » Ce n'est pas une constatation, c'est un conseil!

Le chapitre XV qui suit, contient l'essentiel du manuscrit: il énumère ses propositions en 78 paragraphes en les adaptant à la précédente revue historique dont il suit les différents passages. Le titre du chapitre est *Projet de la réforme*. Le projet de constitution forme une cinquième partie de ce manuscrit volumineux. L'auteur réunit aux exigences découlant des conditions locales celles des thèses des constitutions française et anglaise qui sont adaptables à la Hongrie. Dans certains points, il prend son parti des possibilités, dans d'autres, surtout dans le désir d'améliorer la condition paysanne, il devance son temps d'un demi-siècle. Il estime nécessaire de séparer les pouvoirs législatif et exécutif, d'introduire le service militaire obligatoire général, d'une durée de cinq ans, pour lequel les recrues seraient tirées au sort d'après la liste de recensement. Les immunités nobiliaires et l'insurrection de la noblesse, archaïque, doivent cesser. Des anciennes institutions, il ne veut garder que les formations militaires des paysans libres dans les régions frontalières dont la situation juridique et économique est sympathique à l'auteur du projet.

Le plus important est la revendication, bien rarement avancée dans la Hongrie de l'époque par un noble, de transformer la situation de la noblesse. Le gentilhomme devrait garder son nom et son titre, mais l'égalité devant la loi et devant l'impôt doivent l'intégrer dans la communauté des citoyens.

Par contre, il doit disposer librement de ses propriétés. La loi sur l'inaliénabilité des biens patrimoniaux, héritage du XIV^e siècle, en interdisant l'aliénation des propriétés nobiliaires, leur rendant les crédits inaccessibles. En proposant l'annulation de cette loi, Berzeviczy devance d'un bon quart de siècle les grandes diètes dites de réformes qui poseront ces problèmes. Tout comme le service militaire, le paiement de contributions doit, lui aussi, être obligatoire pour tous les nobles. Il voit le contrepoint de l'évolution de la noblesse *non pas* dans un développement plus intensif des villes et de la bourgeoisie, mais dans la réforme de la condition paysanne. Pour les villes, il se contente de répéter la proposition déjà formulée dans sa revue historique, à savoir qu'une ville royale au moins doit exister par comitat. Mais chacune doit être représentée à la diète et l'entrée en fonction des bourgeois doit être libre. Les propositions relatives à la paysannerie sont absolument radicales pour l'époque au point que même la révolution de 1848 ne pourra revendiquer et donner davantage. Les terres seigneuriales labourées par les paysans doivent devenir leur propriété, les redevances et la corvée doivent pouvoir être rachetées. La dîme et la neuvième doivent être supprimées, les paysans doivent avoir le droit de remplir des fonctions. Ils doivent être représentés aux assemblées des comitats, et à la Chambre basse de la diète. Ils doivent participer à l'institution nouvelle des juges de paix. Un noble, un bourgeois, un paysan devraient, chaque années alternativement être élus à ce poste, au scrutin secret. La paysannerie jouerait donc un rôle dans le gouvernement du pays, même si ce rôle n'était encore qu'insignifiant. A la tête du gouvernement se trouve le roi qui possède le pouvoir exécutif indivis et partage avec les états le pouvoir législatif. Une revendication particulière, remontant aux griefs des Hongrois, est que l'éducation de l'héritier du trône soit confiée à une personne proposée par la diète. Cette dernière doit se réunir tous les cinq ans en sa qualité de législateur et tous les 25 ans pour réviser la constitution et adopter les amendements nécessaires. L'impôt voté ne peut être perçu qu'avec l'approbation de la diète devant laquelle les ministres du roi doivent présenter leurs comptes. La diète dispose de deux Chambres, les députés font partiellement face à leurs propres frais, y compris les députés paysans à la Chambre basse et les députés des commerçants venant des quatre régions du pays, ce qui est peu équitable. Le roi se charge par contre des frais des députés des hauts tribunaux à la Chambre haute et des professeurs d'université à la Chambre basse dont le nombre est de six et qui sont délégués par les confessions catholique, protestante et orthodoxe.

La constitution doit également assurer l'amélioration professionnelle de l'administration des comitats. Là aussi, l'auteur demande la séparation des organes exécutifs et juridiques. Le roi nommera le *főispán* et les autres fonctionnaires recommandés par celui-ci. La participation de la noblesse à l'assemblée du comitat est liée à un cens peu élevé, 500 florins de revenu annuel, suffisant pourtant pour pratiquement tenir à l'écart la petite noblesse, pauvre mais vaniteuse, ignorante mais susceptible, dont Berzeviczy estime la présence nuisible. Au contraire de ce qui avait lieu dans le passé, les députés des villes et des villages participent aux assemblées des comi-

tats où, tout comme à la diète, les décisions sont prises à la majorité des voix et au scrutin secret. L'élection des juges de paix et des députés à la diète s'y fait également au scrutin secret. Pour coordonner l'activité du gouvernement central et la direction particulière des comitats, il propose que les *főispán* soient membres, sans droit de décision, du conseil de lieutenance qui est l'organe gouverneur du pays. Pour la chancellerie, sa proposition est sommaire: « La chancellerie est abolie ». Deux points importants de la réforme de la justice: « § 62. Le code Napoléon sera reçu en Hongrie avec les modifications nécessaires. § 63. Le droit criminel sera établi selon les principes du code Napoléon. » La sécularisation des propriétés des Églises et, en outre, la vente du domaine du trésor serviraient le renouveau de la vie économique. Un ministre de l'économie doit diriger les affaires, conformément aux besoins du temps, et, en cinq ans, il faut liquider la circulation de la monnaie fiduciaire. « Il y aura liberté de commerce et d'industrie en Hongrie, d'où l'état colonial est aboli à jamais. » La pleine égalité confessionnelle doit exister pour les Églises, les particuliers et les écoles. Étant donné que le pays est habité par diverses nationalités: « La langue latine continuera d'être langue politique du royaume, selon le modèle classique des romains ». (C'est cette proposition-là, reprise dans plusieurs œuvres de Berzeviczy, qui lui a valu l'opposition des contemporains et de véhémentes critiques de la part de la postérité. Ses vues progressistes n'étaient nullement en accord avec l'essor national de son temps ce qui, évidemment est un défaut.)

En conclusion, il écrit:

« Le bonheur de l'Hongrie, l'indépendance, la sécurité, la prospérité publique et privée, le bien-être de chaque classe des habitants, dont aucune ne puisse être opprimée; la justice égale pour tous, la liberté politique religieuse et scientifique, la culture, la moralité, la gloire de l'Hongrie seront le but du gouvernement et son patriotisme. Le roi jure d'être toujours le premier patriote. »

C'est ainsi que se termine le troisième document, le projet de constitution.

*

La question se pose de savoir si Berzeviczy essaya de faire parvenir ses écrits à Napoléon. Nous ne sommes pas en mesure, pour le moment, de fournir une réponse certaine. S'il y eut une tentative dans ce sens, cela ne pouvait être que par l'entremise de deux personnes, sur lesquelles les archives du Ministère des Affaires Étrangères de France peuvent fournir quelques renseignements. L'un est Charles Gimbernat, vice-directeur du Musée de Madrid, dont nous savons qu'au début de septembre 1805, il séjourna dans les Tatras, comme hôte de Berzeviczy. Ils firent de grandes excursions au Pic de Lomnic et aux célèbres lacs des environs. Le même Gimbernat écrit dans sa lettre datée du 9 mai 1809 à Augsbourg (Arch. Etr. Correspondance politique, Autriche, n° 383, p. 29) que ses notes sur l'Espagne ont plu à Napoléon et il lui offre ses services: « La campagne présente me rappelle

souvent le voyage qu'en 1805 j'ai fait dans les Karpathes en Hongrie, où l'espèce humaine dégradée sous le joug de la féodalité attends un libérateur ». Ces paroles rappellent beaucoup celles de Berzeviczy. Il n'est pas impossible que ce personnage qui offre également des cartes géographiques à Napoléon, se charge par ailleurs de transmettre des documents politiques. La distance semble pourtant parler contre cette supposition. Il est plus plausible d'admettre que Jean Sok, agent de la cour de Vienne, ancien camarade d'université et ami intime de Berzeviczy pendant de nombreuses années, ait été chargé d'une telle médiation. (Ibid. Supplément de 1809. 172-3. Vienne, 25 juin.) Son nom revient dans un rapport secret qui traite des problèmes matériels de la cour de Vienne, présente certaines personnalités, parle des conditions en Hongrie. Du point de vue de notre sujet, on remarquera la façon dont les protestants hongrois sont caractérisés: « Les protestants forment une masse considérable par son industrie, ses richesses et ses lumières ». Il mentionne le mémoire remis à l'empereur François, et rédigé par Berzeviczy, auquel l'empereur se réfère dans sa lettre adressée à Napoléon. Ensuite le texte dit: « La petite noblesse consistante principalement en propriétaires, ne demandent que la liberté du commerce, qui consiste pour elle à vendre ses denrées, qu'elle a en grande abondance, dans toute la monarchie et qu'on mette fin au monopole par lesquels elle est grevée... (elle)... connaît peut la Cour et fait traiter ses intérêts par des agens hongrois, entre lesquels un Mr. Sok et Mr. Viták sont les plus considérés, l'un et l'autre éclairés sur le intérêts de leur patrie, ennemis de la maison d'Autriche et enthousiastes de l'Empereur Napoleon, mais circonspectes, attendu qu'ils ont beaucoup à perdre. »

*

L'alliance de Napoléon et de la maison des Habsbourg, consacrée par le mariage, rendit tous les projets hongrois illusoire. L'activité ultérieure de Berzeviczy, ses tentatives, ses requêtes et ses œuvres tiennent compte de cette situation. Toutefois, jusqu'à sa mort survenue en 1822, il ne cessera de lutter en vue de rendre les Hongrois conscients de l'absurdité des conditions féodales et de leurs conséquences désastreuses.

Éva H. BALÁZS

BIBLIOGRAPHIE

Pour les œuvres relatives aux relations entre Napoléon et la Hongrie, voir Kosáry, D.: *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába* [Introduction aux sources de l'histoire de Hongrie et à l'historiographie hongroise] II. Budapest 1954. Passim, mais surtout les pp. 546, 555 et 603. — Sur la vie et les œuvres économiques de Gergely Berzeviczy, voir Gaál, J.: *Közgazdaságunk a Széchenyi előtti korszakban. Berzeviczy Gergely élete és művei* [l'Économie hongroise avant Széchenyi. Vie et œuvres de Gergely Berzeviczy], Budapest 1909. — Deux tracts politiques de Berzeviczy sont publiés dans: Benda Kálmán: *A magyar jakobinusok iratai* [Écrits des Jacobins hongrois] I. Budapest 1957, pp. 92-105 et III. Budapest 1962,

pp. 326-53. — D'autres écrits politiques sont publiés en appendice à la monographie traitant la première partie de sa vie, de H. Balázs, Éva: *Berzeviczy Gergely, a reformpolitikus* (1763-1795) [Gergely Berzeviczy, le réformateur], Budapest 1967. — Sur les trois ouvrages de Berzeviczy, l'histoire de la révolution française est mentionnée ici pour la première fois. Archives Nationales, Budapest, archives familiales, P. 53. Archives de la famille Berzeviczy, Manuscrits, n° 33. La lettre adressée à Napoléon était également inconnue. Ibid. n° 123. Sous cette cote, se trouve aussi le projet de constitution en langue française dont Henrik Marczali a déjà rendu compte dans *Budapesti Szemle*, 1907. pp. 41-54.

En dehors des archives de famille conservées aux archives de Budapest, nous avons également étudié à Paris, aux Archives des Affaires Étrangères, le n° 383 et son Supplément, le n° 384 de l'année 1809 dans la Correspondance politique, Autriche. Le rapport de l'émissaire français qui a visité la Hongrie en 1796 est publié par Sándor Vadász: *Magyar-lengyel felkelési terv 1797-ben* [Projet d'insurrection hungaro-polonais en 1797]. *Századok*, 1969, sous presse. — Pour les relations avec la Pologne, voir encore B. Lesnodorsky: *Les Jacobins polonais*. Paris 1965. Bibliothèque d'histoire révolutionnaire.

Imre Madách et les Français

En plus des poésies de Sándor PETŐFI et des romans de Mór JÓKAI, c'est la *Tragédie de l'Homme*, poème dramatique d'Imre MADÁCH¹, qui fit connaître dans beaucoup de pays la littérature hongroise du XIX^e siècle. Traduite en plus de vingt-cinq langues, cette œuvre eut déjà accès près du public de cinq continents, et l'histoire de ses traductions et de ses représentations théâtrales est riche en détails curieux.

Le français, tout de même, a une importance toute spéciale dans cette histoire polyglotte: il y joue un rôle non seulement comme langue de traduction, mais il eut son importance aussi dans la vie d'Imre Madách.

Et non seulement la langue, mais aussi la littérature, toute la culture française joua un rôle décisif dans la formation des idées de ce poète hongrois et, spécialement, dans la naissance de son chef-d'œuvre, la *Tragédie de l'Homme*.

Nous voulons donner un aperçu de cette route: d'abord, nous allons résumer les étapes de l'influence française dans la vie d'Imre Madách, dans la formation de ses idées, puis, dans la seconde partie de nos réflexions, nous jetterons un coup d'œil sur la carrière de la *Tragédie de l'Homme* dans le domaine de la langue française.

1

Imre Madách est entré en relation avec la langue et la culture françaises dès son enfance.

Un détail curieux peu connu: les premières phrases de Madách qui passèrent à la postérité, sont écrites en français. C'est un fait curieux, mais un coup d'œil sur la route historique de la société hongroise ou, au moins, sur celle de la famille Madách,² peut nous convaincre que ceci n'est pas extraordinaire.

La famille Madách appartenait à cette partie de la noblesse hongroise qui joua un rôle pendant presque toute l'histoire de la Hongrie. L'ancêtre de cette famille fut élevé à la noblesse en 1235, et, parmi ses descendants au cours des siècles, il y eut des officiers, des avocats et des écrivains, des catho-

¹ Imre Madách (1823-1864) auteur de poésies et de drames en vers. Hors son chef-d'œuvre, la *Tragédie de l'Homme*, on a joué aussi sur la scène hongroise plusieurs fois sa comédie satirique *le Civilisateur* et sa tragédie biblique *Moïse*, mais c'est la *Tragédie de l'Homme* qui attirait l'attention sur son talent original: sur sa philosophie qui, avec toute sa profondeur, nous atteint facilement, grâce à la suggestion des moyens d'expression poétique de Madách.

² Voir: Iván Nagy: *Magyarország [nemes] családai* [les Familles [nobles] de la Hongrie] 1857-1867. T. VII, pp. 225-226.; Mihály Latkóczy: *Madách Imre őseiről* [Des aïeux d'Imre Madách] Budapesti VII. ker. állami főgimnázium 1900-1901 évi érejtője, pp. 3-48.

ques convertis au protestantisme et des protestants redevenus catholiques, des capitaines qui luttèrent contre les Turcs et les Habsbourg, gagnaient, perdaient et regagnaient des propriétés... Jamais cette famille ne fut plongée dans la misère et jamais elle ne s'enrichit trop: au cours des siècles, elle représenta l'invariable moyenne de la société hongroise, cette noblesse qui portait l'uniforme ou faisait de la politique et des procès et qui fut à la base de la vie culturelle, littéraire de son pays. Au commencement du XIX^e siècle, les initiatives littéraires hongroises comptaient encore pour des aventures téméraires, car, dans la vie publique, les Hongrois parlaient latin — moyen de défense contre l'allemand imposé par l'administration autrichienne — pendant que, dans les familles érudites, on parlait aussi le français. Ainsi, il n'est pas du tout extraordinaire que le petit-fils de l'avocat Sándor Madách, défenseur des « Jacobins hongrois », comprenne déjà dans sa première enfance, outre son hongrois maternel, aussi la langue française. Le 5 novembre 1828, il félicita son père avec ces vers français:

Je vous souhaite de tout mon cœur
Une longue vie et du bonheur

— et sa mère, à l'occasion du Nouvel An:

Si le cours du Nouvel An
Prenait sa source dans nos cœurs,
Vos jours tout doucement
S'écouleraient dans le bonheur.

Ce sont les premiers manuscrits d'Imre Madách, trouvés dans son héritage.³ C'est curieux, mais ce n'est pas extraordinaire.

Des centaines d'enfants de la noblesse hongroise écrivaient des rimes de félicitation, parfois même en français: tout comme Imre Madách. Des centaines parmi eux fréquentèrent le gymnase et ensuite, la Faculté de Droit: tout comme lui. Des douzaines, peut-être des centaines parmi eux écrivirent des poèmes à leurs premières amours,⁴ s'enflammèrent pour les idées libérales et devinrent des fonctionnaires provinciaux: tout, tout comme lui... Et certainement, lui aussi, comme ses collègues, aurait pu couler doucement sa vie, oubliant peut-être les expériences littéraires de sa jeunesse et les ennuis domestiques, les ressentiments entre sa rigide mère catholique et sa coquette femme protestante, enfin oublié lui-même par la postérité, tout comme des milliers de ses contemporains — si la série des tragédies de sa propre vie en même temps qu'une série de lectures impressionnantes n'avaient pas réveillé son talent caché.

L'enthousiaste pour des idées libérales, le patriote fervent était trop faible et maladif pour pouvoir prendre part à la guerre qui correspondait à son propre idéal, la guerre de 1848-49. Ce fut le commencement de sa dépression. Son jeune frère adoré perdit la vie dans cette guerre, sa sœur

³ Ces autographes se trouvent dans le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Hongroise (Országos Széchényi Könyvtár)

⁴ Imre Madách: *Lantvirágok* [Fleurs de lyre]. Pest 1840.

adorée fut assassinée avec son mari et son fils par des bandits. Lui-même, après la défaite nationale, cacha le secrétaire de Lajos Kossuth. Ce dernier échappa, mais Madách fut arrêté.⁵ Pendant l'année de son emprisonnement, son bonheur domestique s'écroula : l'abîme entre sa mère et sa femme se creusa irrévocablement, l'épouse jadis adorée dut quitter la maison, et alors, au point le plus bas de sa dépression, Imre Madách chercha refuge dans ses lectures.

Parmi les lectures, qui, s'associant à son talent caché et à ses souvenirs tragiques, donnèrent jour à son chef-d'œuvre, il y avait des œuvres importantes de la littérature française. Mais, à part ses rencontres juvéniles avec la langue française, ce n'était pas la première fois que Madách faisait la connaissance de l'esprit français. Parmi les livres hérités de son grand-père, il trouva les suivants:⁶

— *Almanach Historique de la Révolution Française*, par Jean-Paul BABAUT SAINT-ÉTIENNE, orateur et publiciste français, girondin, exécuté en décembre 1793;

— *l'Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, par Antoine FANTIN DES ODOARDS, polygraphe qui « a laissé beaucoup de livres et pas une œuvre » comme le dit un ancien « dictionnaire-manuel⁷ des écrivains »;

— les *Mémoires* du général Charles-François Dumouriez, témoin des temps héroïques.

En dehors de ces ouvrages, la bibliothèque de Sándor Madách contenait surtout des livres franc-maçonniques. Cette bibliothèque de 61 livres fut complétée par des parents du poète. Imre Madách aîné, Mme Anna Majtényi et d'autres membres de leur famille réunirent une bibliothèque de 250 volumes, parmi lesquels nous trouvons des œuvres classiques de la littérature française et des livres en vogue en leur temps :

Des œuvres de VOLTAIRE, de CORNEILLE, de MOLIÈRE, de LAFONTAINE, de MONTESQUIEU, de FÉNELON, de MME DE STAËL, de MME DE SÉVIGNÉ, de LA ROCHEFOUCAULD, de LAMENNAIS, de MME DE GENLIS, de DANCOURT, de MARMONTEL, de LESAGE, etc. En voici quelques titres : *Télémaque*, de Fénelon ; *Six nouvelles morales et religieuses*, de Mme de Genlis ; *Nouveaux contes moraux*, de Marmontel ; *Histoire de Gil Blas*, de Lesage ; *Charivari*, de Dancourt et *Précis des opérations de l'armée du Danube sous les ordres du Général Jourdan* — ces titres nous donnent une idée de l'atmosphère qui régnait dans le château des Madách.

Le poète lui-même enrichit cette collection par des œuvres de Victor HUGO et par d'autres ouvrages de LESAGE et de MME DE STAËL ; son auteur favori était le peu connu Louis DE LA HAYE, vicomte de Cormenin, qui écrivit sous le nom de plume de TIMON. Ce nom de plume fut même emprunté

⁵ János Rákóczi, secrétaire de Kossuth, chercha refuge chez Madách au printemps de 1851 et le quitta un an après. Madách fut arrêté en août 1852 et mis en liberté le 7 mai 1853.

⁶ Voir : Károly Balogh : *Madách az ember és a költő* [Madách, l'homme et le poète]. Budapest 1934, pp. 81-84. ; József Bajza : *Madách Imre könyvtára* [la Bibliothèque d'Imre Madách]. Magyar Könyvszemle, 1915.

⁷ Loliée Frédéric—Gidel Charles : *Dictionnaire-Manuel illustré des écrivains et des littératures*. Paris, 1906, p. 325.

par Imre Madách, quand il envoya des communications concernant le conseil général de Balassagyarmat à la presse métropolitaine avant les années de guerre. L'œuvre du même Timon, *Livre des orateurs* fut aussi une des sources de la *Tragédie de l'Homme*, surtout dans le tableau de Paris.

Donc, Imre Madách, auteur de rimes françaises enfantines et du chef-d'œuvre la *Tragédie de l'Homme*, entretenait des relations permanentes avec la culture française.

Le fait que ces relations n'étaient pas purement passives, unilatérales, est prouvé par l'échange de lettres entre Imre Madách et son meilleur ami, Pál Szontágh, où ils se réfèrent à DIDEROT et à VOLTAIRE, à Alfred DE VIGNY et à George SAND, à LAMARTINE et à BALZAC, à Victor HUGO et à Eugène SUE.

Voici deux citations de ces lettres. « *Selon Victor Hugo, le caractère d'une femme est pour la plupart qu'elle n'a aucun caractère.* » (Lettre de Madách à Szontágh, du 2 mars 1843). — « *Les Mystères de Paris d'Eugène Sue contiennent un personnage, la Goualeuse, qui est si magnifique, surtout quant à sa réalisation, qu'il n'est pas facile de trouver son pareil.* » (Lettre de Madách à Szontágh du 31 octobre 1843).⁸

Par contre, les influences que les diverses lectures du poète exercèrent sur la *Tragédie de l'Homme*, ont été minutieusement analysées par un nombre considérable de philologues. Quant aux influences françaises, László JUHÁSZ consacra des études spéciales à cette question.⁹

László Juhász nous apprend que c'est Károly Szász qui, en 1862, année de la première édition de la *Tragédie de l'Homme*, « *aborda le premier les relations de Madách avec la littérature française, en comparant 'la Tragédie de l'Homme' à 'la Légende des Siècles' de Victor Hugo* ». ¹⁰ Juhász, après avoir rendu compte de l'article de Szász, constate que sa thèse était assez abstraite: « *puisque Madách ne pouvait avoir aucune connaissance de 'la Légende des Siècles' avant septembre 1859, la possibilité d'une influence est à écarter* ». Tout de même, la supposition erronée de l'influence de la *Légende des Siècles* sur la *Tragédie de l'Homme* parut chez d'autres philologues aussi, par exemple chez Ignác KONT, dans son *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*.¹¹ Juhász réfute aussi la constatation de János ERDÉLYI, également de l'année 1862, « *selon laquelle Madách aurait eu sous les yeux certains mots de Victor Considérant* ». ¹² Mais László Juhász est d'accord avec d'autres analyses philologiques sur la possibilité d'influences françaises dans la *Tragédie de l'Homme*, comme celles du livre *De l'Humanité, de son principe et de son avenir* de Pierre LEROUX, du *Livre des Orateurs* de CORMENIN-TIMON et des œuvres de LAMARTINE: *Jocelyn* et *la Chute d'un ange* — hypothèses lancées par Mór Kármán, Ernő Czöbel, Dezső Pais, etc.¹³

⁸ Ces lettres de Madách se trouvent au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Hongroise (Országos Széchényi Könyvtár).

⁹ László Juhász: *Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'Homme*. Szeged, 1930. (Études françaises publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged, 4.)

¹⁰ Károly Szász: *Az ember tragédiájáról* [De la Tragédie de l'Homme]. Szépirodalmi Figyelő, 1862.

¹¹ Ignác Kont: *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*. 1902, p. 349, note.

¹² János Erdélyi: *Madách Imre* [Imre Madách]. Magyarország, 1862.

¹³ Mór Kármán: *Az ember tragédiája* [la Tragédie de l'Homme]. Budapesti Szemle, 1905, pp. 57-115. — Ernő Czöbel: *Madách és Cermenin-Timon* [Madách et Cermenin-Timon]. Egyetemes Philológiai Közöny, 1912, p. 160. — Dezső Pais: *Madách és Lamartine* [Madách et Lamartine], ibid. 1919.

Voici un exemple de ces parallèles. Selon le livre de Cormenin, Danton prononça les paroles suivantes: « *Et que m'importe d'être appelé buveur de sang? Que m'importe ma réputation? Que la France soit libre et que mon nom soit flétri!* »

Chez Madách (dans la traduction de Jean Rousselot): « *Si nous avons dû répandre le sang, / Nous voulons bien qu'on nous traite de monstres / Pourvu que la Patrie soit grande et libre!* »

László Juhász lui-même trouve aussi d'autres traces des influences françaises dans *la Tragédie de l'Homme*, prouvées par des analyses détaillées. Ici, nous nous limitons à une énumération des auteurs et des œuvres: *Le monde comme il va*, *l'Ingénu* et les *Lettres philosophiques*, de VOLTAIRE; *les Ruines*, de Constantin François CHASSEBEUF; les œuvres de LAMARTINE; *les Châtiments* et *la Caravane*, de Victor HUGO; *les Paroles d'un Croyant*, *le Pays et le Gouvernement* et *le Livre du Peuple*, de LAMENNAIS; certaines œuvres des saint-simonistes, de BAZARD, d'ENFANTIN, etc. Ces influences ne furent naturellement pas toujours directes, et bien qu'elles se prouvent par des citations, cela ne signifie parfois qu'une réminiscence.

L'étude solide et bien documentée de László Juhász ne termina pas les recherches des influences françaises sur *la Tragédie de l'Homme*. Des recherches postérieures, nous ne citons ici que les deux articles de József WALDAPFEL: *Madách et Rousseau* et *Madách et Fourier*;¹⁴ tandis qu'un intéressant parallélisme à propos de *la Tragédie de l'Homme* était analysé par István SÓTÉR.¹⁵

En conclusion de toutes les recherches d'influences, citées ou non citées, directes, indirectes ou imaginées, nous pouvons en distinguer deux catégories: les influences sur l'idée fondamentale et celles sur certains détails du poème dramatique d'Imre Madách.

Ce n'est pas seulement la littérature française qui influença Madách. Toute une série de recherches étudient des éléments anglais et allemands qui se réfléchissent dans *la Tragédie de l'Homme*. C'est surtout le *Faust* de GOETHE qu'on évoque souvent à cet égard, appelant même l'œuvre de Madách, « le Faust hongrois ». Cette affirmation est inacceptable. Mais il faut remarquer que quelques analogies — surtout la scène au ciel, l'apparition du diable, le quatuor Faust-Marguerite-Méphistophélès-Marthe dans le *Faust* et le quatuor Tancrede-Isaure-Lucifer-Hélène dans *la Tragédie de l'Homme*, ainsi que d'autres détails — trompèrent déjà le premier critique du poème, János ARANY. Celui-ci, autorité éminente de la vie littéraire hongroise, secrétaire général de l'Académie des Sciences, poète et rédacteur, jeta un premier regard rapide sur le manuscrit de l'auteur inconnu, que lui présenta un ami commun, et, après ce premier coup d'œil, ses nombreuses occupations détournèrent son attention de ce poème dramatique qui lui paraissait une simple imitation du *Faust*. Oui, son premier coup d'œil n'avait fait qu'effleurer la première scène, où les anges glorifient le Seigneur,

¹⁴ József Waldapfel: *Madách és Rousseau* [Madách et Rousseau], — *Madách és Fourier* [Madách et Fourier]. Irodalomtörténet, 1942; Magyar Tudomány, 1965.

¹⁵ István Sóter: *Autres « tragédies de l'homme »*. Une expérience classique: *Camus: La Chute*. Dans: Aspects et parallélismes de la littérature hongroise. Budapest 1966, pp. 51, 73-86.

où Satan, l'ange déchu, engage un pari avec le Seigneur, dont l'enjeu est l'homme — comme chez Goethe. Mais un an après, quand, dans un moment tranquille, Arany prit en main le manuscrit pour la deuxième fois, il ne put s'en séparer, car il découvrit non seulement la différence très importante qui provient de ce que Goethe cherche la réponse à la question du sort humain dans la vie individuelle de son Faust, tandis que Madách embrasse dans sa perspective tout le défilé de l'histoire de son début légendaire jusqu'à son terme futur — mais aussi celle qui provient du décalage d'un demi-siècle qui sépare la naissance de ces deux œuvres, la première moitié du XIX^e siècle, l'époque où les prémices économiques, scientifiques et techniques de la vie moderne naquirent, l'époque où les révolutions nationales commencèrent à tourner en luttes ouvertes pour le pouvoir, l'époque où l'Europe fut sillonnée de voies ferrées, où les premières grandes usines furent construites et où, après les théories utopistes de SAINT-SIMON et FOURIER, les théories scientifiques de MARX et ENGELS se formèrent — tous ces changements de l'époque se réfléchissent immanquablement dans les différences substantielles entre le *Faust* et la *Tragédie de l'Homme*. Arany lut sur le champ jusqu'au bout le poème de Madách et le publia bientôt.

Et voici l'histoire poétique d'Adam et d'Eve, expulsés du paradis, commençant leur vie terrestre et se rencontrant sous des formes diverses et aux périodes historiques différentes; l'histoire d'Adam et de Lucifer qui traversent l'ancienne Égypte où Adam-Pharaon est déçu du pouvoir autocratique; l'ancienne Grèce, où Adam-Miltiade est désillusionné de la démocratie des démagogues; l'ancienne Rome, où Adam-Sergiulus est déçu de la « *dolce vita* » classique; Byzance, où Adam-Tancrède est vexé par le fanatisme; Prague, au XVII^e siècle, où Adam-Kepler se trouve confronté avec l'obscurantisme; Paris, où Adam-Danton est condamné par la terreur; Londres, où Adam-Ouvrier voit le vrai visage du capitalisme. Et les désenchantements suivent leurs cours: celui que la technocratie régnant dans le Phalanstère cause à Adam-Savant; celui de l'espace dont Adam-Astronaute reconnaît les limites des possibilités; celui, enfin, du monde de glace, où l'avenir déçoit Adam-Voyageur. Suit le tableau final où, après tous les désenchantements, la devise « *Homme, lutte et aie confiance* » qui résume son espoir inébranlable, donne à Adam l'énergie de reprendre effectivement la route entrevue en songe. Les détails, réfléchissant la biographie tragique de l'auteur et même ses souvenirs érotiques, et surtout l'unité artistique de tous les éléments de la *Tragédie de l'Homme* exercèrent déjà un effet considérable sur ses premiers lecteurs et critiques.

Et c'est cette grande impression qui amena les éditeurs, les traducteurs, les metteurs en scène, les acteurs et les illustrateurs à ressusciter cette tragédie, à la faire paraître en hongrois et en traduction, à la jouer en Hongrie et à l'étranger, à l'illustrer, pendant plus de cent ans.

Cinq traductions publiées, quatre retransmissions radiophoniques, une intéressante présentation théâtrale: voici la somme provisoire de la deuxième étape du thème *Imre Madách et les Français*, c'est-à-dire de la carrière de *la Tragédie de l'Homme* dans l'aire de la langue française.

De vives discussions roulent désormais, depuis cent ans,¹⁶ principalement autour de trois problèmes, à savoir, 1^o si *la Tragédie de l'Homme* est pessimiste ou optimiste; 2^o si elle est progressiste ou réactionnaire; et 3^o si elle est un drame destiné exclusivement aux lecteurs ou aussi aux spectateurs et au théâtre. Quelques spécialistes français ont aussi pris part dans ces disputes, surtout, naturellement, les traducteurs du poème dramatique.

Le premier Français qui s'intéressa à *la Tragédie de l'Homme* était un journaliste, Ludovic RIGOUDAUD. En octobre 1863, il adressa la lettre suivante à Madách:

« Monsieur, veuillez excuser l'indiscrétion de ma demande. Occupé dans votre pays à faire des recherches sur la littérature hongroise, votre *Tragédie de l'homme* est tombée entre mes mains. — Les premières feuilles lues, reconnaissant une œuvre de goût et de mérite, j'ai pris la peine de traduire le volume en entier et aujourd'hui que l'ouvrage est terminé quant à la question de la traduction, je viens solliciter de votre obligeance, votre approbation à sa publication prochaine, et vous prier de me dire si je puis disposer de vous pour les renseignements qui me seront nécessaires, pour polir et corriger mon manuscrit. — Dès que j'aurai terminé, je prendrai la liberté d'aller moi-même vous consulter, ou si non, je vous adresserai le manuscrit, avec prière de relever les erreurs que mon peu de connaissance de votre langue a rendu inévitable. — N'ayant rien voulu terminer avant de vous consulter, j'ai préféré vous écrire ne pouvant en ce moment me déranger retenu par des occupations sérieuses. Aussitôt votre réponse reçue, je vous adresserai les demandes de renseignements sur quelques points obscurs pour moi, ainsi que les développements me paraissant nécessaires pour mon ouvrage. — Recevez, Monsieur, avec l'expression de toutes mes sympathies pour votre livre et pour votre talent, celle de mes sentiments les plus respectueux et les plus distingués. — Ludovic Rigoudaud. Hôtel de l'arbre vert, 68. Presbourg, le 12 8bre 1863. »

Et voici la réponse de Madách, écrite aussi en français, qui se trouve aujourd'hui, ainsi que la lettre de M. Rigoudaud, aux archives de la Bibliothèque Nationale Széchényi:¹⁷

« Alsó-Sztrégova. 1864 17 Feb. — Monsieur! — Si le libraire m. Emich n'avait pas tardé de m'envoyer votre lettre — il y a déjà long temps que j'aurais pu vous remercier de l'intention, par la quelle vous allez m'honorer, en vous chargeant de la traduction de « *La tragédie de l'homme* ». — Si vous souhaitez à cet égard quelques renseignements — vous n'aurez qu'à vous adresser directement à moi. Vous me mettez par là dans l'agréable situation de pouvoir tout à l'heure satisfaire à votre demande. — C'est l'adresse: Émeric de Madách à A. Sztrégova la dernière poste: Szakal. — Du reste je me signe avec respect — Votre — humble serviteur... »

¹⁶ Voir: Lajos Kántor: *Száz éves harc « Az ember tragédiájá »-ért* [Une lutte centenaire pour la *Tragédie de l'Homme*]. Budapest 1966, Irodalomtörténeti füzetek 53.

¹⁷ La lettre de Ludovic Rigoudaud ainsi que la réponse de Madách se trouvent au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale Hongroise (Országos Széchényi Könyvtár).

Cette réponse n'atteignit pas M. Rigoudaud, elle fut renvoyée à l'expéditeur, M. Rigoudaud avait déjà quitté la Hongrie, et nous perdons toutes les traces de sa personne et de sa traduction.

Le premier texte français de *la Tragédie de l'Homme* passé à la postérité parut en 1881 à Budapest. Le journal *Gazette de Hongrie*, rédigé par Amédée DE SAISSY, publia dans son supplément *Revue Hongroise*, dirigé par l'Académie des Sciences de Hongrie, la traduction fragmentaire faite par Bálint VARGA¹⁸. Ces fragments ne sont parfois que le résumé de l'original.¹⁹ Voici, par exemple, le commencement du poème :

« Le Seigneur se réjouit d'avoir achevé son œuvre. Elle tourne, la machine, et il faudra des millions d'années avant qu'il soit nécessaire d'y réparer quelques rouages. »

Pour comprendre bien le prosaïsme de ces lignes, voici leur adaptation poétique par Jean ROUSSELOT :

« Oui, mon ouvrage est terminé. Voilà
La machine lancée. Le créateur
Peut prendre du repos. Cet univers,
Au sein des cieux bien posé sur son axe,
Des millions d'ans pourront le voir tourner
Sans que défaille un seul de ses rouages. »

La *Gazette de Hongrie* était un journal destiné aux lecteurs francophones en Hongrie. Nous ne savons pas combien d'exemplaires en arrivèrent en France, mais nous croyons que cette traduction ne pouvait exercer aucune influence, ni sur les lecteurs, ni sur les critiques français.

L'étude *la Tragédie de l'Homme et les Français*, publiée par Géza BIRKÁS,²⁰ rend compte de quelques autres tentatives qui sont restées en manuscrits.

Le premier Français qui publia sa traduction de *la Tragédie de l'Homme*, fut Charles DE BIGAULT de CASANOVE.²¹ Sa traduction parut en 1896, d'abord dans le *Mercur de France*, revue littéraire des écrivains symbolistes, et, la même année, sous forme de livre dans deux éditions.²² C'est une traduction en prose, non seulement du point de vue de la forme, mais aussi du point de vue du style : c'est une prose assez froide et assez sèche, ce que démontre le même passage que nous avons cité plus haut :

« Le grand œuvre est terminé, et il est bon. La machine est en marche, le Créateur se repose. La roue tournera des millions d'années avant qu'il soit besoin d'y changer une dent. »

¹⁸ Bálint Varga (1856-1943) était professeur de lycée, historien de la littérature et traducteur littéraire. Il a traduit des œuvres de Boileau, de La Fontaine et la *Chanson de Roland* en langue hongroise.

¹⁹ *La Tragédie de l'Homme par Imre Madách*. *Gazette de Hongrie*. 1881. Nos 81., 82., 83., 84., 1882. Nos 1, 2, 3, 4.

²⁰ Géza Birkás: *Az ember tragédiája és a franciák* [la Tragédie de l'Homme et les Français]. Budapest 1942, Az Irodalomtörténeti Füzetek 8.

²¹ Charles de Bigault de Casanove (1847-1910) était professeur de lycée d'abord à Paris, puis à Nantes. Il enseignait l'histoire. Il connaissait les langues scandinaves et le hongrois, il a traduit Ibsen, Strindberg, quelques poèmes de Petöfi, la tragédie *Bánk bán* de Katona, il a écrit des études sur la littérature hongroise.

²² Emerich Madách: *la Tragédie de l'Homme*. Traduit du Hongrois par Ch. de Bigault de Casanove. *Mercur de France*. 1896. t. 19, pp. 13-43, 294-336, 405-440; t. 20, pp. 80-89. — Idem. Paris. 1896. XII, 254 p. Deux éditions.

Cette traduction est tout de même un travail soigné et consciencieux : il pouvait donner une bonne idée du contenu de l'œuvre de Madách.

M. Birkás et Antal NÉMETH, ce dernier le metteur en scène fameux du poème de Madách et auteur du livre *la Tragédie de l'Homme sur la scène*,²³ rendent compte aussi des tentatives théâtrales. Le projet d'une représentation fut déjà conçu, en 1892, par le directeur parisien, M. POREL : *le Figaro* en rendit compte. Un second projet fut conçu en 1898 par la direction du Théâtre de la Porte Saint-Martin. Mais aucun de ces plans ne fut réalisé.

Quand la traduction de Bigault de Casanove parut dans le *Mercur de France*, une autre version française de la même œuvre était déjà prête, celle de Guillaume VAUTIER.²⁴ L'écrivain Zsigmond JUSTH, un des pionniers des relations littéraires franco-hongroises, ami de M. Vautier, le persuada de traduire *la Tragédie*, car il espérait qu'il pourrait convaincre aussi un des directeurs de théâtre français à la présentation de ce drame. Mais Justh mourut tôt, et le texte de Guillaume Vautier resta en manuscrit jusqu'à 1931, date à laquelle il parut à la Librairie Française de Budapest et chez Piccart à Paris, en même temps. La Librairie Française de Budapest, dirigée par un autre pionnier des relations franco-hongroises, Joseph Louis FÓTI, s'occupait aussi de la propagation d'œuvres littéraires hongroises en France : après une anthologie de nouvelles hongroises et un volume des poèmes d'Ady, parut dans le troisième volume de la série *les Chefs-d'œuvre de la littérature hongroise*, le drame de Madách dans la traduction de Guillaume Vautier.²⁵

En lisant ce texte, on a tout de suite l'impression que M. Vautier était un bon connaisseur non seulement de la grammaire, mais aussi de l'atmosphère de la langue hongroise. Mais ce n'est pas seulement de ce point de vue que la traduction de Vautier surpasse celle de Bigault de Casanove. L'élément plus important est le fait que ce texte partiellement versifié donne aussi une idée des qualités poétiques de l'original, ce qui manquait aux traductions antérieures. Même les parties non versifiées ont ici un rythme poétique tel que si l'on taillait ses lignes de prose en vers, on obtiendrait de beaux vers libres. Par exemple, les lignes déjà citées deux fois sonnent chez Vautier ainsi :

« Le grand ouvrage est achevé, oui ;
la machine tourne, le Créateur repose.
L'univers, désormais, évolue sur son axe :
les millions d'années se succéderont
sans qu'il faille renouveler un cran. »

²³ Antal Németh : *Az ember tragédiája a színpadon* [la Tragédie de l'Homme sur la scène]. Budapest 1933.

²⁴ Guillaume Vautier (1866-1937) arriva, âgé de douze ans, en Hongrie pour être le compagnon d'étude d'un jeune aristocrate. Il apprit la langue hongroise, passa le baccalauréat à Budapest, et entra dans la carrière consulaire française. Il fut en poste en Hongrie, en Autriche et en Russie, cependant, il garda toujours une vive sympathie pour la Hongrie, il écrivit un livre sur la vie économique de ce pays et traduisit des œuvres hongroises.

²⁵ Emeric Madách : *la Tragédie de l'Homme*. Poème dramatique hongrois. Traduction de G. Vautier. Préface de J. Louis Fóti. Budapest 1931. 252 p. — Idem. Paris, 1931.

L'excellent poète-traducteur hongrois, Dezső KOSZTOLÁNYI donna une analyse très fine de cette traduction. « Elle ne contient aucun malentendu, ni négligence » — écrit Kosztolányi et il s'incline en même temps devant la langue et l'art de traduction français: « Lorsque quelque chose est traduit en français, nous avons l'impression que des lampes s'allument derrière chaque mot, et nous voyons le système osseux de la pensée: et nous voyons aussitôt s'il a valu la peine de formuler cette pensée ou non. Or, le poète hongrois sort de cette épreuve avec honneur. Souvent, même, nous découvrons des beautés nouvelles... »²⁶

Il est intéressant de mentionner que l'écrivain français Claude FARRÈRE a connu la traduction de Guillaume Vautier déjà sous forme de manuscrit. De passage à Budapest, en 1926, il en parlait avec admiration.²⁷

Deux philologues hongrois, János HANKISS et Lipót MOLNOS donnèrent des conférences sur l'œuvre de Madách dans diverses écoles supérieures et universités françaises. La plus importante de ces conférences fut celle du 23 avril 1934 à la Sorbonne. Les professeurs VAN TIEGHEM et SAUVAGEOT, le metteur en scène BATY, etc., y étaient présents; le professeur Fernand BALDENSBERGER, célèbre comparatiste lui-même, écrivit dans une revue son avis sur Madách. « *Madách rejoignait...* — écrit Baldensperger — *les salubres pessimistes occidentaux. Non point ceux qui recommandent l'inertie à cause de la nécessité de recommencer l'effort, ni ceux qui préparent les reculades en décrivant les résultats obtenus, mais les vrais constructeurs de la conscience occidentale, de cet 'audax Iapheti genus' qui ne disparaît point sans laisser son étincelle à ses héritiers...* »²⁸

Je crois que ces mots de M. Baldensperger, cités dans l'article de M. Birkás, expriment la plus intéressante opinion française sur le poème de Madách. Et bien que ce « salubre pessimisme » défini par Baldensperger soit tout autre chose que ce pessimisme vulgaire dont quelques critiques avaient accusé *la Tragédie de l'Homme* et l'accusent encore de nos jours (voir l'écho critique de la malheureuse représentation du *Burgtheater* de Vienne, en 1967), bien qu'à mon avis Baldensperger ait raison dans l'essence — j'avoue tout de même que j'ai peur de ce mot « pessimisme ». Car les disputes centenaires sur le problème de savoir si le poème de Madách est pessimiste ou optimiste, sont, à mon avis, artificielles et stériles. A mon avis, le fait qu'une œuvre d'art soit pessimiste ou optimiste, n'est pas décidé par les critiques, mais par le public: si le lecteur, le spectateur ou l'auditeur laisse le livre, quitte le théâtre, ferme son poste de radio avec une âme plus élevée, s'il éprouve ce qui, depuis les anciens Grecs, s'appelle *catharsis*, ce sentiment qui peut être produit aussi par des émotions très tragiques — alors cette œuvre d'art est optimiste. Une œuvre légère ou même amusante doit être considérée comme pessimiste, si on la quitte avec un sentiment de vide, de désillusion... L'effet de *la Tragédie de l'Homme* étant sans doute la pure *catharsis*, elle ne doit pas être appelée « pessimiste », même si la transposi-

²⁶ Dezső Kosztolányi: *Madách franciául* [Madách en français]. A Pesti Hírlap Vasárnapja. 20, IX, 1931.

²⁷ Voir: Birkás, op. cit., p. 9; Pesti Hírlap. 5, XII, 1926.

²⁸ Voir: Birkás, op. cit., p. 10.; Fernand Baldensperger: *La « Tragédie de l'Homme » et les prévisions positivistes*. Revue des Études Hongroises, 1934.

tion de ce terme est vraie, comme chez Baldensperger. Nous voulons citer à cet égard ce que dit Madách, l'homme trompé, par la bouche de Kepler, mari trompé :

« La femme ! Singulier mélange de bien et de mal, de miel et de poison. Pourquoi attire-t-elle ? Sans doute parce que le bien lui est propre et que le vice tient au temps qui l'a vu naître. »

C'est encore la traduction de Vautier. Et, maintenant, nous retournons à la carrière française de l'œuvre de Madách.

En 1937, elle fut enfin présentée sur une scène française d'un genre curieux : dans un théâtre de marionnettes.

Il n'y a que trois ans qu'à l'Institut Français de Budapest, Géza BLATTNER a fait une conférence : cet artiste hongrois, qui a vécu des dizaines d'années à Paris et qui est décédé peu après sa visite à Budapest, était l'initiateur et le créateur de la dite représentation de marionnettes. M. Blattner, un des pionniers du théâtre moderne de marionnettes en Hongrie, émigra en 1924 à Paris, et quand, dans le cadre de l'Exposition Mondiale de 1937, les montreurs de marionnettes organisèrent un festival international de leur art, la Compagnie Arc-en-Ciel, dirigée par M. Blattner, y présenta *la Tragédie de l'Homme*.

Pour cette représentation curieuse fut faite une traduction spéciale — plutôt une adaptation — par le peintre hongrois Zsigmond CSELÉNYI-WALLESHAUSEN²⁹ qui s'occupait aussi des marionnettes et habitait aussi à Paris, et par l'artiste français Fernand PIGNATEL. Ce texte témoigne que MM. Walleshausen et Pignatel étaient bien familiarisés avec les exigences de leur art. Pour éviter une trop grande quantité de personnages parlants, ils ont réduit les scènes historiques et utopiques en dialogues d'Adam et de Lucifer, tandis que tous les autres personnages — y compris aussi Eve — ne sont que des marionnettes muettes, ce qui intensifie, *lege artis*, la force symbolique de l'œuvre. Très lapidaire et frappant, ce texte est proportionné aux exigences d'un théâtre de marionnettes, où la représentation ne dure pas longtemps et où la jeunesse, les « soldats, les gens du peuple » forment la majorité des spectateurs.

Pour caractériser cette concision des vers, voici les quatre lignes que nous avons citées déjà en trois versions ; la version ici est extrêmement brève, tout de même, le sens en est complet :

« Oui, l'œuvre est terminée !
La machine tourne
et tournera sans arrêt,
pour l'éternité. »

Le poète Jenő MOHÁCSI, propagandiste de Madách, auteur d'une belle traduction allemande de *la Tragédie de l'Homme* et qui fut victime des assassins nazis, assista à la représentation parisienne et en rendit compte

²⁹ Zsigmond Cselényi-Walleshausen (1888) peintre et homme de lettres hongrois.

dans la presse; c'est grâce à lui que nous savons que le grand poète français, Paul VALÉRY s'intéressait aussi vivement à cette entreprise artistique.³⁰

À la veille de la seconde guerre mondiale, Lipót MOLNOS, alors directeur du Centre d'Études Hongroises à Paris, négocia la présentation du poème dramatique avec des directeurs de théâtres français, et même avec le directeur de la Comédie Française. La guerre mit fin à ces projets.³¹

Après la guerre, deux excellentes traductions françaises de *la Tragédie de l'Homme* ont été faites.

Un élève du grand savant de la langue et de la littérature hongroise, le professeur Aurélien SAUVAGEOT, Roger RICHARD³² qui a traduit en vers français des poèmes d'Endre ADY, Mihály BABITS, Árpád TÓTH, Lőrinc SZABÓ et Miklós RADNÓTI, donna de Madách une traduction en prose. Cela, non pour plus de commodité, mais par principe.

M. Richard motive sa méthode dans un article paru dans la revue parisienne *France-Hongrie*, en 1961:

« ... Encore s'agit-il de la rime hongroise, bien moins rigoureuse que la rime française classique au point de prendre pour des oreilles françaises l'allure d'une simple assonance... Traduire l'ensemble de la *Tragédie de l'Homme* en vers français eût été renchérir sur la forme de l'original. Le vers blanc, par ailleurs, n'est pas d'usage sur la scène française. Dans ces conditions, le seul parti à prendre était bien de traduire l'essentiel en prose — quitte à rythmer fortement cette prose en tels ou tels passages où il convenait d'accentuer. En quelques occurrences, celles-là mêmes où Madách régularisait sa rime, j'ai fait appel au vers blanc octosyllabique... Je n'ai rimé que par exception, quand une équivalence formelle paraissait devoir l'emporter sur la littéralité du rendu. Cette combinaison de prose, de vers blancs et de rares vers rimés est sans doute un compromis. Je persiste à la croire la seule solution possible... Je tiens, qu'une traduction intégrale en vers français eût par trop écarté de la fidélité souhaitée à l'esprit profonde de l'œuvre... »³³

De notre part, nous ajoutons que le rythme poétique, même dans les passages en prose, a une qualité que nous avons déjà mise en relief dans la traduction de Vautier: une qualité qui vient sûrement de la sonorité extraordinaire de la langue française, et que l'on aperçoit encore plus dans la prose de Richard. Un exemple pris dans le monologue d'Adam-Miltiade avant sa décapitation — ses paroles à son épouse:

« L'éclair qui frappe le roc
ne doit pas l'atteindre.
Moi seul dois mourir.
Et pourquoi donc vivrai-je?
Je vois que c'est un leurre
cette liberté pour laquelle
toute une vie j'ai combattu. »

Quant au sort de cette traduction dont les qualités surpassent toutes les traductions françaises antérieures, laissons le traducteur en parler de nou-

³⁰ Jenő Mohácsi: *Az ember tragédiája — francia bábjáték formájában* [la *Tragédie de l'Homme* — sous forme de guignol français]. Pesti Napló, 1937. N° 161, p. 22.

³¹ Voir: Birkás, op. cit., pp. 12-13.

³² Roger Richard (1917) travailla à l'Institut Hongrois de Paris, où il est devenu un des poètes-traducteurs de la poésie hongroise.

³³ Roger Richard: *Un chef-d'œuvre universel de la littérature hongroise*. France-Hongrie, N° 70, pp. 48-54.

veau lui-même: « *Je me rends compte aujourd'hui — écrit-il dans son article — que je ne manquais pas de témérité en osant entreprendre il y aura bientôt quinze ans, alors que je n'avais pas même terminé mes études de hongrois à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, la traduction de la Tragédie de l'Homme. Quelque peu conscient pourtant de mon audace, je fis une première approche de ce monument grandiose, dont les 4 114 vers n'étaient pas sans m'intimider. Cette première approche prit la forme d'une réduction et d'une adaptation pour la radio...* » Ces lignes de M. Richard concernent les émissions de septembre 1946 et juin 1948 par la Radiodiffusion Française et, en novembre 1946, par le Studio de Lausanne de la Radiodiffusion Suisse. Pour l'édition chez Corvina, M. Richard a complété son texte réduit.³⁴

Et voici que nous sommes arrivés au dernier événement de cette histoire des relations de *la Tragédie de l'Homme* avec les Français.

L'*Anthologie de la Poésie hongroise*,³⁵ cette œuvre très importante, imaginée et publiée par feu Ladislav GARA, œuvre qui faisait époque dans les relations littéraires franco-hongroises et, il est permis de le dire, dans la traduction poétique en France, contient un fragment de *la Tragédie de l'Homme* dans la traduction de Jean ROUSSELOT.³⁶ C'était le premier pas de la route qui guidait à la publication du texte intégral par Corvina en 1966, texte que M. Rousselot appelle « adaptation ».³⁷

En comparant ces deux textes, nous voyons, outre des passages analogues, des différences intéressantes. Voici, par exemple, le Chœur au commencement de la scène de Londres:

« La vie est un flot en rumeur
Chaque vague est un nouveau monde;
Pourquoi plaindre celle qui meurt
Et trembler pour celle qui monte? »

au lieu de... « *sur celle qui monte?* »

Ce n'est qu'une nuance; mais le quatrain suivant a complètement changé. En 1962 il était:

« Fini! Repos! C'est l'angélus!
Que nous remplacent les élus
Promis à une vie nouvelle
Dans cette œuvre sempiternelle! »

Et le même quatrain en 1966:

« C'est l'angélus qui sonne. Allons
Nous reposer. Ceux qui verront
Pointer l'aube d'une vie neuve
Reprendront pour nous le grand-œuvre. »

³⁴ *La Tragédie de l'Homme*. Poème dramatique d'Imre Madách. Traduit du hongrois par Roger Richard. Budapest 1960. 272 p. — Idem. Budapest 1964. 272 p.

³⁵ *Anthologie de la Poésie Hongroise*. Établie par Ladislav Gara. Paris 1962. 502 p.

³⁶ Jean Rousselot (1913) poète, romancier, essayiste; de la littérature hongroise il a traduit encore Attila József et Gyula Illyés.

³⁷ Imre Madách: *la Tragédie de l'Homme*. Adaptation française de Jean Rousselot. Budapest 1966. 229 p.

Que signifient ces différents polissages gros et fins? Ils témoignent du fait que les traducteurs-artistes ne se contentent pas de solutions rapides et temporaires, mais recherchent toujours le meilleur. Comment? — voudrait-on demander — puisque de tous les traducteurs français de Madách, M. Rousselot est le seul qui ne comprenne pas le hongrois! C'est vrai et ajoutons que la majorité des traducteurs de l'*Anthologie de la Poésie hongroise* ne connaît pas notre langue. Peut-on donner, dans ces circonstances, une traduction de valeur? En principe, je déteste la méthode de la traduction brute versifiée par quelqu'un d'autre. Mais le réalisateur de la dite anthologie, M. Ladislav Gara, n'a pas employé cette méthode mécanique et aride. « *Pour ceux de nos adaptateurs qui ne lisent pas le hongrois — écrit-il dans ses commentaires — nous avons établi des 'textes de base' qui étaient moins des traductions mot à mot que 'sens à sens'... Au stade de la mise en œuvre, l'adaptateur français et le traducteur hongrois ont généralement travaillé en étroite collaboration...* » A cette confession de L. Gara, nous pouvons ajouter que les collaborateurs sont devenus ainsi des co-auteurs. Voici ce que M. Rousselot a dit de son co-auteur. « *Cet ami ne pouvait être que Ladislav Gara avec qui, depuis déjà dix ans, je naviguais à travers cette poésie hongroise... Je dois dire que ma collaboration avec l'homme modeste, mais tenace et scrupuleux à l'extrême qu'est Ladislav Gara ne fut pas de tout repos... Gara brandissant l'original, moi luttant pied à pied pour défendre mes vers, tous deux animés d'une égale passion madáchienne qui confinait à la fureur, nous eûmes ainsi d'innombrables, de bruyantes, d'épuisantes séances au cours desquelles il m'arriva, je le confesse, de m'encolérer au point de balayer nos manuscrits d'un revers de main et de dire des choses fort désagréables à mon bourreau, quitte à reconnaître le lendemain qu'il avait raison... comme toujours.* » Dans sa préface, M. Rousselot donne une analyse détaillée et très intéressante de sa solution aux problèmes prosodiques, analyse qui est tout d'abord une discussion du théorème de M. Richard. Ce dernier est arrivé à la conclusion que le meilleur équivalent français prosodique de *la Tragédie de l'Homme* ne peut être qu'un compromis — la combinaison de prose, de vers blancs et de rares vers rimés... La réponse théorétique de M. Rousselot, que l'on peut lire dans la préface de sa traduction, serait maintenant trop longue pour la citer; au lieu de cela nous verrons, en conclusion, sa réponse pratique, ses vers.

La méthode établie par L. Gara a fait ses preuves maximales: son co-auteur, Jean Rousselot, sans la connaissance de la langue hongroise, imaginait une francisation géniale de cette prosodie problématique que M. Richard avait résolue par un compromis. Voici ce qu'en dit M. Rousselot: « *Cette idée, je la dois à Wagner qui, attribuant à chacun des héros essentiels de la 'Tétralogie' un thème musical qui lui est propre, a considérablement diversifié les caractères et, par là-même, l'œuvre en soi. Pourquoi, pensais-je, ne pas donner à chacun des personnages majeurs de 'la Tragédie de l'Homme' un langage rythmique approprié à sa nature et qui ne soit utilisé que par lui? Que les 7-3 ou 3-7 fussent dévolus à Lucifer, voilà qui semblait évident. L'heptasyllabe n'est-il pas boiteux, pointu, piquant, provoquant, rebelle, diabolique pour tout dire?... Le 5-5, rythme dansant, allègre et gracieux, convenait fort bien à l'assez futile et légère Eve... etc.* »

Écoutons maintenant ces *leitmotifs* wagnériens de Rousselot. Les 4-6 *seigneuriales* :

« Oui, mon ouvrage est terminé. Voilà
La machine lancée. Le créateur
Peut prendre du repos. Cet univers
Au sein des cieux bien posé sur son axe,
Des millions d'ans pourront le voir tourner
Sans que défaille un seul de ses rouages. »

Et voici le rythme boiteux de Lucifer dans le tableau de Byzance :

« A quoi bon? Jamais tu ne pourras faire
Prévaloir l'individu sur l'époque.
Il n'est qu'un nageur perdu dans ce flot
Qui tout emporte ou submerge à son gré.
L'homme peut suivre le cours de son temps,
Il n'en peut être le guide. L'histoire,
A qui donne-t-elle le nom de grands?
A ceux qui ont su comprendre leur siècle
Plutôt que créer des idées nouvelles.
Le coq ne fait pas se lever le jour:
C'est lui qui chante quand le jour se lève. »

Nous terminerons cette étude par le monologue d'Eve à la fin de la scène de Londres, synthèse des divers éléments que nous avons mentionnés: du « rythme dansant, allègre et gracieux » même dans cette scène de triomphe de la femme éternelle, triomphe sur la danse macabre de l'époque de Madách — et de cette *catharsis* dans laquelle fusionnent l'idée fondamentale de l'œuvre et le sort tragique de l'auteur et de sa femme :

« Tu peux bâiller tant que tu veux, abîme!
Ne crois pas que ta nuit me fasse peur!
Il n'y descend qu'une poussière infime,
Née de la terre... En mon nimbe vainqueur,
Je passe outre! Amour, Poésie, Jeunesse
Me guident vers mon pays immortel.
Sur tous posé comme un rayon du Ciel,
Vois mon sourire: il verse la tendresse
Au monde entier, et la joie, et le rêve... »

György RADÓ

Apollinaire en Hongrie

La poésie d'Apollinaire débutant est caractérisée par la notion du temps, tandis que plus tard, il paraît de plus en plus amené à exprimer celle de l'espace: les poèmes d'*Alcools* sont régis plutôt par la première, ceux de *Calligrammes* par la seconde.¹ Les vers d'*Alcools* éclosent, emportés aussitôt par un souffle nostalgique, la plupart, métriques, mais librement associés, dans lesquels l'auteur n'éprouve que des impressions de sa *présence dans ce monde*, impressions quelque peu ombragées par l'écoulement irréversible du temps et, d'autre part, il s'attarde souvent à déplorer la fugacité de la condition humaine. En revanche, quelques poèmes écrits un peu plus tard, comme *Cortège*, *le Voyageur*, *Vendémiaire* et *Zone*, poèmes d'une veine épique le plus souvent composés en vers libres, semblent reprendre le chemin indiqué par *le Larron*, déjà présenté par Marie-Jeanne Durry comme un « poème d'un vagabond un peu abandonné, fantaisiste et d'une quête incertaine. »² Mais en ce qui concerne ce poème de jeunesse, sa conception rappelle par certains aspects certaines tentatives symbolistes, comme l'affirme Michel Décaudin qui nous propose de reconnaître le modèle probable du *Larron* dans *le Vagabond* d'Adolphe Retté, paru en 1896 dans *la Plume*, dont « le récit alterne avec le dialogue »,³ structure à rapprocher à juste titre avec celle du poème d'Apollinaire, tandis que *Zone et Cie*, sous le signe de l'ubiquité, aux frontières ouvertes et dans l'espace et dans l'utopie, revendiquent déjà d'emblée les honneurs de l'avant-garde et se rattachent directement à l'univers simultanément perçu du *Musicien de Saint-Merry*, poème éminemment caractéristique à l'art poétique empreint de « l'esprit nouveau » des *Calligrammes*.

Ce préambule nous paraît d'autant moins superflu que la fortune littéraire d'Apollinaire en Hongrie a suivi un itinéraire inverse de celui du poète même; c'est sa poésie d'avant-garde qui éblouit la première ses confrères hongrois; sa manière post-symboliste n'eut qu'un écho tardif, mais durable.

Apollinaire fut très vite reconnu par les artistes hongrois. Le sculpteur toujours éloquent en langage plastique, Béni Ferenczy, expressionniste à ses premières heures, assiste déjà avant la première guerre mondiale à une conférence du poète, prononcée sur la sculpture nègre dans l'atelier parisien d'Archipenko.⁴ Andor Németh (1891-1953), le futur romancier et critique

¹ Armand Hoog: « Littérature en Silésie », cit. par André Rouveyre: *Apollinariennes. Nouvelle Revue Française*, 1938, II, p. 907.

² Marie-Jeanne Durry: *Guillaume Apollinaire: Alcools*, I, 1956, p. 226.

³ Michel Décaudin: *Le Dossier d'Alcools*, 1965, p. 151.

⁴ Béni Ferenczy: *Kép és írás* [Image et Écriture], 1961, pp. 30-31.

littéraire pertinent, va voir Apollinaire en 1914 chez lui, dans son appartement boulevard Saint-Germain et, dès lors, il le fréquente régulièrement à la rédaction des *Soirées de Paris* où il a l'occasion de connaître également Cendrars, appelé « le secrétaire d'Apollinaire » dans les mémoires de l'écrivain hongrois. Ces souvenirs évoquent surtout le farceur et l'organisateur invétéré.⁵

C'est le *Musicien de Saint-Merry* qui ouvrit la série des traductions hongroises d'Apollinaire, publié dans le premier numéro de la revue *A Tett* [l'Action], en 1915, presque immédiatement après que le poème eut vu le jour dans les pages des *Soirées de Paris*, donc bien avant qu'il ne fût publié dans *Calligrammes*. Précédé seulement des pages d'introduction de la première revue d'avant-garde en Hongrie, la version magyare de ce « poème-événement » d'Apollinaire paraît présenter les caractères d'un manifeste. Le traducteur, Tivadar Raith (1893-1958), devenu poète expressionniste, alors étudiant à Paris, a mené à bien une adaptation un peu rudimentaire, au souffle un peu court et manquant de naturel; mais c'est précisément l'aspect sauvage de sa version qui a mis en relief un tempérament appelé à devenir vite un modèle pour les jeunes poètes d'avant-garde en Hongrie.

En effet, l'influence d'Apollinaire ne manqua pas de se faire sentir dans quelques poèmes hongrois et il va sans dire que son traducteur est le premier à imiter le ton récitatif du chantre français. Mais Lajos Kassák (1887-1967), lui-même, pionnier numéro un de l'avant-garde sur les rives du Danube, réagit intensément à la voix sonore, animée d'une fièvre simultanée de l'auteur du *Musicien de Saint-Merry*:

où les profondes fonderies d'acier de Westphalie nous chanteront
et aussi derrière les bœufs de trait le paysan hongrois fruste
et tiens aussi mon parler populaire ivre lequel
s'élançe le premier dans la terre défrichée.

(*A la Joie*)

Dans ses mémoires, l'auteur s'attarde un instant à méditer sur ces vers de jeunesse: « On écoute ici la voix moderne de la littérature du vingtième siècle. Quand je l'écris, Verhaeren et Apollinaire étaient encore vivants et moi, jeune poète, je ne me sentais pas du tout « un familier de la mort », mais je l'étais de ceux qui s'adonnaient à chanter la beauté nouvelle de la vie. »⁶ Voilà un hommage sans périphrase à « l'esprit nouveau »!

Mais c'est seulement à partir de la traduction de Raith que Kassák — selon son propre témoignage — arriva à connaître le style d'Apollinaire. La simultanéité, Kassák, à la fois poète et peintre, l'avait déjà exploitée dans les poèmes qu'il a écrits après avoir visité l'exposition des peintres futuristes italiens à Budapest, eux-mêmes simultanistes en peinture. Kassák a été jusqu'à publier un récit intitulé *Sous « Enterrement d'un anarchiste » toile de*

⁵ Németh Andor emlékirataiból. Közreadja Réz Pál [Extraits des *Mémoires* d'Andor Németh, publiés par Pál Réz]. *Jelenkor*, 1964, pp. 345-346.

⁶ Lajos Kassák: « A magyar avant-garde három folyóirata » [Trois revues littéraires de l'avant-garde hongroise]. *Helikon*, 1964, 2-3, p. 220.

Carlo d. Carrà. Pure coïncidence, mais digne d'être mentionnée : un poème de Kassák, écrit dans cette manière mi-futuriste, figure avec le 2^e *Canonier conducteur* d'Apollinaire, dans le premier numéro d'une revue internationale de Zurich, *Der Mistral*, rédigée par le hongrois Emil Szittya, ancien compagnon de route du poète magyar vagabondant à travers l'Europe en quête d'un travail de compagnon serrurier.⁷ Quant aux deux poèmes parus dans *Der Mistral*, dus respectivement à Kassák et à Apollinaire, Romain Rolland leur a consacré un alinéa horrifié dans son journal des années de guerre en apostrophant bel et bien l'un, futuriste, et en décrivant l'autre sur un ton ironique.⁸

Mais ce qui est plus fort, c'est que le nom d'Apollinaire ne manque pas de se faire remarquer dans une querelle littéraire devenue un événement mémorable de l'histoire de la poésie hongroise. Mihály Babits (1883-1941), un des maîtres du renouveau littéraire magyar au début du siècle, artisan d'un art poétique teinté des idées de Bergson, poète dont la nouveauté consiste pour une part dans le symbolisme et, quelque peu, dans la méditation sur l'écriture de Mallarmé, a dressé un bilan de la première année de *A Tett*, publié dans la revue *Nyugat* [Occident]. Babits, en admettant de bonne grâce la maîtrise du poète-rédacteur manifestée dans ses vers libres, s'empresse de citer, à titre d'exemple, le beau finale des *Constructeurs*, chef-d'œuvre de Kassák : « Que donc ils se réjouissent, les poètes d'aujourd'hui, eux qui chantent — le visage naissant du temps — à ROME, à PARIS, à MOSCOU, à BERLIN, à LONDRES, à BUDAPEST. » (Ad. de Guillevic.) Pourtant, il attribue un rôle capital à l'art d'Apollinaire dans l'inspiration de Kassák et même dans le programme de sa revue : « Ce simultanésisme doit sa naissance à la perception simultanée des événements et des scènes, il se réclame le droit de s'étendre jusqu'à l'aperception des sentiments collectifs de l'humanité » — écrit-il en insistant aussi sur le côté social relevé dans le simultanésisme de Kassák : « Ses thèmes, conformément au programme simultanésiste, comprennent jusqu'à la conquête des ressorts révolutionnaires de la vie collective et de la technique moderne, rendus au service d'une vie psychique interne. » Babits n'hésite pas à distinguer les poètes hongrois « simultanésistes » de leurs semblables futuristes qui lui paraissent assoiffés jusqu'à la neurasthénie d'aventure, et qui, selon lui, ne font que reprendre la tradition décadente. Malheureusement, Babits, qui est encore à la recherche d'une conception du symbolisme insolite en Hongrie, se méprend sur l'esprit novateur des « simultanésistes » et en vient à reconnaître leurs antécédents dans les romantiques allemands et hongrois, particulièrement dans la philosophie de la nature de Schelling.⁹

Il va sans dire que chaque poète revendique une originalité absolue et Kassák ne fait pas exception. Aussi refuse-t-il d'être considéré comme « un simultanésiste proprement dit » et tout en récusant les arguments défavora-

⁷ Cf. *Der Mistral*, Zurich, le 3 mars 1913, pp. 1-3.

⁸ Romain Rolland : *Journal des années de guerre 1914-1919*, 1952, pp. 346-47.

⁹ Mihály Babits : « Ma, holnap és iredalom » [Aujourd'hui, demain et littérature]. *Nyugat*, 1916, II, 17, pp. 328-340.

bles de Babits, il insiste pour sa part sur l'aspect entièrement nouveau de l'avant-garde, voire sur ses tendances sociales.¹⁰ Néanmoins Kassák, comme nous l'avons déjà mentionné, avouera franchement dans son autobiographie, *la Vie d'un homme*, ne pas avoir connu Apollinaire avant que Raith ne lui eût remis son adaptation du *Musicien de Saint-Merry*: « C'est un beau poème, une poésie étrange et simultanée. C'est la première fois que je lis quelque chose d'Apollinaire pour découvrir tout de suite une parenté entre moi et cet homme lointain et inconnu. Raith n'est pas arrivé à saisir son dynamisme intérieur, ni son langage riche et vivace. »¹¹ Phénomène curieux, mais d'autant plus significatif que Kassák, qui n'a pas eu l'occasion de lire l'original du poème d'Apollinaire, est disposé à porter un jugement sans ambages sur la traduction de Raith. Signe d'une audace peut-être mal fondée, mais aussi preuve indiscutable d'une affinité du poète hongrois avec son confrère français, ce qui nous amène pourtant à distinguer deux aspects du simultanéisme dans l'évolution de Kassák: le premier dû à l'aperception parallèle des phénomènes différents, procédé qui rappelle celui des peintres futuristes représentant des mouvements simultanés sur leurs toiles, et le deuxième consacré par la parution de la revue *A Tett*, éminemment collectif, d'une inspiration d'ubiquité, qui accuse une attitude tournée vers l'avenir.

Kassák, suivant aussi un peu l'exemple d'Apollinaire, s'est proposé dans son périodique, rebaptisé *Ma* [Aujourd'hui], l'unique revue littéraire d'avant-garde à cette époque de guerre, de présenter toutes les écoles littéraires outre-danubiennes, y compris l'unanimisme, le futurisme, l'expressionnisme pêle-mêle. C'est ainsi que l'on fut amené à divulguer à nouveau les idées d'Apollinaire, celles qu'il avait exprimées dans son essai *le Cubisme*, traduit et publié seulement en 1919.¹²

Mais, dès ce moment, l'intérêt porté à l'œuvre du poète français ne cesse de croître. Fait peut-être qui surprend les étrangers: le nombre des artisans hongrois d'Apollinaire augmente beaucoup plus vite outre les frontières que dans le pays même; ce qui s'explique surtout par les circonstances politiques de la Hongrie, car, après l'échec des révolutions de 1918-1919, la plupart des écrivains d'avant-garde ont choisi la route de l'émigration.

Andor Németh, que nous avons déjà mentionné, publia en 1920, à Vienne, sur les pages de *Bécsi Magyar Újság* [Journal Hongrois de Vienne] un article consacré à l'analyse du cosmopolitisme de la poésie d'alors et il y a insisté sur le rôle important d'Apollinaire théoricien. Trois ans plus tard, c'est de nouveau lui qui, sous prétexte de présenter la nouvelle poésie française, a souligné dans *Diogène*, périodique paru aussi à Vienne, l'importance d'Apollinaire et celle de ses disciples.¹³ C'est également en 1923 que le poète de future renommée nationale, Gyula Illyés (1902), cor-

¹⁰ Lajos Kassák: « A « rettenetes nagy hamu » alól Babits Mihályhoz » [A Mihály Babits, de dessous « la cendre épaisse et horrible »]. *Nyugat*, 1916, II, 18, pp. 420-424.

¹¹ Lajos Kassák: *Egy ember élete* [la Vie d'un homme]. 1932, II, 3, p. 154.

¹² Traduction de Zsófia Dénes. *Ma*, 1919, 2, pp. 19-21.

¹³ Andor Németh: « Francia poéták » [Poètes français]. *Bécsi Magyar Újság*, 1920, 144, p. 6. — *Új francia költők* [Nouveaux poètes français]. *Diogène*, 1923, 21, pp. 6-9.

respondant de Paris de la revue de langue hongroise de Vienne *Ék* [Cale], dans un bilan de la poésie française dite moderne attribua encore le rôle de protagoniste au regretté Apollinaire, et ne manque pas d'y insérer une traduction réussie de *Liens*, poème éminemment simultanériste. Deux ans plus tard, l'horizon d'Illyés paraît encore dominé par la silhouette gigantesque d'Apollinaire, comme le prouve sa traduction du calligramme *Il pleut*, publié dans la revue *Ma* de Kassák, de nouveau à Vienne.¹⁴ Mais la revue *Periszkóp*, rédigée en 1925-1926 dans la ville d'Arad, appartenant dès 1920 à la Roumanie, retentit aussi du nom d'Apollinaire. Déjà le premier numéro citant textuellement quelques vers du poète revendique son héritage spirituel, puis, dans le deuxième numéro, parut l'essai sur Henri Rousseau, dans le troisième une adaptation de *la Folie Rousse*, réalisée par Pál Szegi (1902-1958) poète et critique séjournant alors à Paris et, enfin dans le quatrième, Illyés fait une analyse pertinente du surréalisme où il souligne le rôle de précurseur de l'auteur des *Mamelles de Tirésias*. Son essai est suivi d'une adaptation succulente de *la Colombe poignardée et le Jet d'eau*.¹⁵

Entretemps en Hongrie, Raith reprend ses activités d'avant-garde dans sa revue *Magyar Írás* [Écrits Hongrois] où il publie encore quelques traductions d'Apollinaire, tandis qu'un autre périodique, *Ádám és Éva*, propose la traduction du *Passant de Prague*.¹⁶

Jusqu'alors c'est indéniablement « l'esprit nouveau » d'Apollinaire qui a marqué les poètes hongrois de l'époque. L'anthologie de József Molnár et d'Aladár Tamás, consacrée à la poésie française contemporaine, comprendra sept poèmes d'Apollinaire, mais on n'y aperçoit pas de trace du symbolisme.¹⁷ Certes, ces traductions manquent d'aisance, le style en est rude et le vocabulaire emphatique et terne à la fois, faiblesses où il faut voir autant ces symptômes d'un esprit de révolte que les traces de l'esprit destructeur du Dada, non sans affinité avec la quête d'aventure du poète des *Calligrammes*.

Cependant, le chapitre le plus considérable de la fortune littéraire d'Apollinaire en Hongrie est celui de son influence sur l'art poétique de quelques poètes hongrois. Kassák, ce promoteur inlassable de l'avant-garde, écrit, en 1922, *le Cheval meurt et les oiseaux s'envolent*, épopée moderne qui vit le jour plus tôt en version allemande, en Autriche. A première vue, le texte n'est pas sans présenter quelque parenté avec les poèmes-fleuves de Cendrars et d'Apollinaire même, mais un examen plus approfondi du poème nous conduit à cette idée que le poète a plus longuement médité, voire mieux digéré la leçon de l'avant-garde. György Rónay attribue une part prépondérante à Apollinaire dans la structure du poème de Kassák. « Il n'aurait pas été conçu sans la connaissance de *Zone* et *le Musicien de Saint-Merry* »

¹⁴ Gyula Illyés: *Az új nemzetközi irodalom ismertetése és kritikája. I. Az új franciák* [Compte rendu et critique de la nouvelle littérature étrangère. I. Poètes français nouveaux]. *Ék*, 1923, 1, pp. 5-6. — *Esik* [Il pleut]. *Ma*, 1925, 10.

¹⁵ Cf. György Szabó—István Gál: « A « Periszkóp » 1925-26. Egy romániai magyar folyóirat » [Périscope 1925-26. Une revue littéraire hongroise de Roumanie]. *Filológiai Közlemények*, 1962, pp. 72-97.

¹⁶ Ici et ailleurs, nous renvoyons à la bibliographie critique de György Rába: *Apollinaire en Hongrie*. *Revue des Lettres Modernes* — Guillaume Apollinaire. 1966 (5) 128-130; 1967 (6) 167-171.

¹⁷ József Molnár—Aladár Tamás: *Új francia költők* [Nouveaux poètes français]. 1927, p. 71.

— écrit-il.¹⁸ Il n'y a pas de réminiscences d'Apollinaire dans *le Cheval meurt...* et, pourtant, on est amené à y découvrir même plusieurs de ses procédés, dont celui de la fameuse simultanéité:

25 avril 1909

je me préparais à filer vers Paris à pied escorté du sculpteur sur bois
la petite ville croupissait dans sa mare en jouant de l'harmonica
j'écarterai de toi mes ailes protectrices ô Saint
Christophe jamais plus tu ne seras le fils
de ton père...

La simultanéité se présente différemment chez l'un et chez l'autre: chez le poète français, elle est l'expression d'un sens de l'ubiquité, chez Kassák, elle est liberté des associations tout en empruntant beaucoup à la technique du montage, très caractéristique des poèmes-conversations. (Cf., p.ex.: *les Fenêtres* d'Apollinaire¹⁹). S'il est vrai que la manière de raviver des sensations passées par un procédé familier aux cinéastes, la technique de « flash-back » nous fait songer encore un peu au style de *Zone*, la différence n'en reste pas moins grande entre les deux poétiques. Certes, on décèle même un soupçon de penchant au procédé des effets de choc, par exemple dans *le Cheval meurt*, mais on peut penser aussi à l'influence du Dada, si sensible dans quelques vers d'expression agrammaticale, teintés d'ironie absurde. Et qui plus est, les messages sont opposés. Les visions du poète des *Collines* sont d'un utopiste authentique, tandis que Kassák, dont le poème-fleuve retrace les épisodes autobiographiques vécus durant ses vagabondages, n'hésite pas à dénoncer quelques travers sociaux et même à prendre parti pour des idées révolutionnaires.

Il y a aussi une différence manifeste entre les thèmes des poèmes-événements d'Apollinaire et celui de *le Cheval meurt...* Les parties épiques de *Zone et Cie* semblent dictées par l'expressivité lyrique du poète, cependant l'autobiographie en vers libres de Kassák a une structure dynamique différente, nommée par l'auteur-même « psycho-physique », structure appelée à communiquer, outre l'information, autant l'état psychique, voire « les plaisirs musculaires » de l'auteur que son programme social. Conformément à cette conception hautement ambitieuse, ce poème de longue haleine, structuré en strophes latentes, se compose de trois niveaux: chaque épisode donne lieu d'abord à un récit presque banal, ensuite à une série de visions au niveau des tropes, enfin à un passage d'inspiration dadaïste. Notre analyse démontre peut-être une sorte de syncrétisme de la poétique de Kassák, mais la part d'Apollinaire, due au simultanisme, à la technique de montage, voire au procédé des poèmes-conversations et à l'énumération des souvenirs et, enfin, à l'esthétique des effets de choc, n'en paraît pas la plus infime.

Ami de Crevel et de Marcel Sauvage, Gyula Illyés, qui débuta dans

¹⁸ György Rónay: *Kassák és az izmusok*. [Kassák et les mouvements d'avant-garde]. Irodalomtörténet, 1959, 50.

¹⁹ Cf. André Billy: *Apollinaire vivant*. 1923, pp. 54-55.

les rangs du surréalisme, en conserva — entre autres — le goût de la recherche des sources inaltérées de l'inspiration poétique, qu'il sut interpréter en des scènes de vie drues et des images quelque peu oniriques. Dans son premier recueil *Nehéz föld* [Terre lourde], 1928, on ne rencontre qu'un seul vers d'Apollinaire — « Et la terre plate à l'infini — Comme avant Galilée... » — réminiscence de *la Maison des Morts* ou simple allusion, intercalé dans son poème *Tékozló* [l'Enfant prodigue].

L'influence d'Apollinaire est plus sensible dans deux de ses poèmes, conçus plus tard : il s'agit de *Feuilles mortes* et *Ode à Europe*, qui marquent deux tournants de vie du poète. Or, c'est *la Chanson du Mal-Aimé* dont la structure sert de modèle à chacun de ces poèmes.

A la recherche d'une attitude à la fois libérée des principes réputés orthodoxes du surréalisme et des pièges d'un réalisme définitivement révolu, le poète fait appel à la magie poétique de *la Chanson du Mal-Aimé*, où se trouvent associés les traits du post-symbolisme, la nostalgie du ton et les associations vagues, voire déjà libres, et une technique éminemment d'avant-garde, celle du montage. Peut-être aurait-il été plus juste d'intituler ce poème d'Apollinaire *Élégie*, bien que son ton, comme le poète et critique hongrois György Rónay le montre et démontre, manifeste un pathos plus dynamique que les poèmes précédents, ceux-ci jouant plutôt sur une corde mélodique et suave.²⁰

« Mon beau navire ô ma mémoire » — dit Apollinaire, et se laissant emporter par des associations et par des souvenirs, il se remémore, à plusieurs plans des prises de conscience, les épisodes de sa vie sentimentale : anecdotes historiques, aventures vécues, observations impressionnistes et élévations du cœur ; tout est bon pour évoquer l'avvers et le revers de la chronique d'un amour-passion. La structure de *la Chanson* est d'autant plus subordonnée à la technique du montage qu'elle implique plusieurs airs, plusieurs fragments provenant de différents moments de cette histoire d'amour ; en conséquence, elles expriment des états d'âme foncièrement discordants.

Ode à Europe a une portée moins subjective et des perspectives plus historiques ; le thème est présenté en quatre scènes dont le lieu et le moment diffèrent entre eux, comme s'il s'agissait d'un cycle ou d'une série : d'abord, on assiste à l'évocation d'une atmosphère fiévreuse d'un passage clandestin à la frontière de l'Allemagne, de la France et du Luxembourg, puis succèdent quelques instantanés d'un amour pour une jeune fille komie, amour qui a pour toile de fond certains coins de Moscou, le poème continue par un hymne bref et limpide, adressé à toutes les filles du monde et se termine par une scène d'escapade d'Europe représentée cette fois-ci en homme. La structure de ce poème, due à une technique de montage, rappelle de près celle de *la Chanson*, tandis que le rythme des strophes composées de cinq vers à onze syllabes, moins richement rimés mais en revanche rythmés par un flux et un reflux d'associations inattendues et, qui plus est, truffés d'enjambements, évoque d'une façon encore plus nette la tonalité d'Apollinaire. Il est

²⁰ György Rónay : *Új francia költők. Bevezető* [Nouveaux poètes français. Introduction]. 1947, p. 65.

également intéressant de noter que les strophes de cette *Ode*, où les émotions paraissent déterminées par l'expression d'une idée maîtresse du poids universel, accusent aussi un mélange de tons, mélange destiné à rehausser une esthétique de surprise à la manière d'Apollinaire :

Nous avons cherché Luxembourg
comme Jason la terre de la laine d'or
conduits oh conduits Ariadne vers
où l'on n'a pas besoin de passeport où
la police distribue du pain.

Un brin d'anecdote, souffle pathétique, rire fripon et tendance satirique, tout contribue à créer une ambiance de double-sens, l'un lyrique et l'autre ironique, reflet du précédent qui produisent, à l'exemple du style doux-amer de *la Chanson*, un effet de choc.

Le poème *Feuilles mortes* est composé aussi de plusieurs parties dont l'architecture nous fait penser d'autant plus à *la Chanson du Mal-Aimé* que, contrairement à *Ode à Europe*, il n'y a plus de vers blancs. Sa structure, dénuée de parties narratives et d'impressions, le soumet d'emblée à l'état pur de la conscience et aux associations libres; raison de plus pour en reconnaître le modèle dans le style d'Apollinaire, de plus en plus subtil et irréel. Dans *Feuilles mortes*, les événements et les phénomènes simultanément aperçus sont remplacés par une expression inédite, quelque fois saugrenue, sur le modèle d'« un oiseau qui vole en songe », comme dit Illyés, lui-même, de processus intérieurs :

Évadé un roi aveugle
toupille et sanglote dans l'obscurité
comme la mouette il vole de haut en bas
sur les cimes des vastes écumes
c'est une serinette d'enfant qu'il empoigne.

Évidemment, les différentes nuances de ton de *la Chanson* sont appelées à traduire les élans d'une passion à moitié éteinte qui se ranime de temps à autre, pendant que les prises de vue par ci et par là antagonistes d'Illyés, celle de phantasme foncièrement différente de celle de ses tropes accompagnés, de leur part, tout de suite d'une mise à nu de leur mécanisme, justifient pleinement une tendance ironique passablement étrangère au tempérament d'Apollinaire, et elles mettent également en relief le côté absurde des phénomènes, procédé hérité du Dada :

Pays paysages et aussi d'îles
sur lesquels je fondais mon espérance
s'abîment autour de moi comme des galères!
Sur chacun d'eux une vierge supplie
jusqu'à ce que l'écume ne rejaillisse dans sa bouche.

Somme toute, Illyés ne se montre pas un disciple humblement soumis aux leçons d'Apollinaire, et son credo poétique accuse nettement des recher-

ches individuelles auxquelles les résultats des chapelles diverses semblent savamment intégrées. Quant à la tranche faite de *la Chanson du Mal-Aimé* et assimilée à son art poétique, elle manifeste un penchant au juste milieu, ressenti pour une œuvre où la notion du temps et celle de l'espace ont également leur part. En effet, un sentiment de dépaysement et une rêverie nourrie de rencontres irrévocablement révolues s'y révèlent non seulement sur des plans géographiques bel et bien distants, mais éprouvés à des moments différents, c'est-à-dire « montés » d'une façon simultanée, comme nous venons de démontrer, mais aussi fortement liés à une prise de conscience historique, engagée même. La sensibilité d'Apollinaire, interprétée de cette manière à la fois arbitraire et originale, accuse une littérature en marche qui hésite entre la tentation du post-symbolisme et celle de l'avant-garde. Mais ce qui est significatif, c'est que les poètes et les critiques littéraires hongrois sont parvenus à ce carrefour de l'avant-garde, et qu'ils vont évoluer, comme nous verrons tout à l'heure, vers une transvaluation dans le sens du classicisme des conclusions du symbolisme. Il va sans dire que l'inspiration surréaliste, étant parmi les mouvements d'avant-garde la plus proche du symbolisme, contribuera à faire pencher la balance.

Dès les années 1930, la génération montante réussira à explorer plus profondément le passé littéraire d'Apollinaire, pour s'en approprier quelques traits, propres à créer un univers poétique qui ne sera pas sans présenter quelque affinité avec les manières d'*Alcools*, notamment avec la sensibilité des « Rhénanes ». Il s'agit d'un art poétique naissant, qui réussit à allier avant tout chant et nostalgie, associations libres et formes métriques rigoureusement élaborées; donc il paraît assortir des effusions de cœur mi-romantiques à un idéal littéraire qui fait songer à des conventions classiques. Mais la praxis va de pair avec la théorie, la poésie avec la traduction poétique.

La première d'entre les anthologies de la poésie française contemporaine menée à bien par György Rónay et publiée en 1939, comprend seize poèmes d'Apollinaire dont un seul, *les Collines*, représente le recueil éminemment d'avant-garde, *Calligrammes*. Moins d'une année après, les *Poèmes choisis* d'Apollinaire sont à leur tour publiés, traductions dues à Miklós Radnóti (1909-1944) et István Vas (1910). Ce choix, remarquable, assorti d'une étude pertinente, comprend également seize poèmes dont seulement six appartiennent à *Calligrammes*. C'est Miklós Radnóti qui s'est réservé la part du lion dans l'entreprise, car il a adapté dix poèmes d'Apollinaire et, de plus, il les a repris dans le livre de « ses poèmes étrangers » où les notes sur le poète mettent en relief surtout les qualités de l'auteur d'*Alcools*: « Tout en détruisant et créant des formes, il a donné un nouvel essor à la chanson française. C'est une grâce féerique et un ton grotesque, inédit qui caractérisent ses tropes » — écrit-il entre autres. Voilà un Apollinaire dont l'aspect d'avant-garde est d'autant plus contesté que, outre la citation qui elle-même le rattache à la tradition, Radnóti ne fait qu'une allusion à ses procédés réputés modernes, notamment à ses calligrammes, mais il s'empresse aussitôt de retracer brièvement l'histoire de cette pseudo-

innovation. « On y reconnaît un trait qui se trouve caractéristique de toute la poésie d'Apollinaire; même ses innovations les plus sauvages accusent quelque tradition: c'est un explorateur audacieux, mais il s'avère aussi le plus digne héritier de Villon et Verlaine » — conclut-il victorieusement. Radnóti, lui-même poète dadaïste et surréaliste de la première heure, paraît, en traduisant Apollinaire, se remémorer son ancienne aventure spirituelle et il ne manque pas de souligner, dans la postface du recueil de ses traductions, aussi le côté inédit de la poétique d'*Alcools*: « La corrélation des syntagmes, des phrases et des vers, caractéristiques des poèmes d'Apollinaire, implique une signification particulière: les associations inséparables, le jeu emblématique des enjambements font partie organique de la mystique du poème. Il arrive souvent que cette sorte d'absence jette une nouvelle lumière sur la simultanéité des visions, sur l'aspect cohérent des associations inattendues. »²¹ Cette esquisse de portrait d'Apollinaire en fait plutôt un post-symboliste, maître des analogies, point trop éloigné de Mallarmé, qu'un révolté échevelé.

C'est le même mirage d'Apollinaire qui a inspiré quelques beaux poèmes de Radnóti. On reconnaît aisément le ton mélancolique d'*Alcools* dans les instantanés quasi oniriques des *Cartes postales* (titre français en original) et c'est l'exemple « d'une grâce féérique et d'un ton grotesque », conférés aux vers de *Il faut laisser*.

Le soleil est assis sur les nuages, un bouc, attaché à la corde,
démontre et déambule, mélancolie blanche à la barbe,
et tape de sa patte les flaches d'eau du pré.
Un V de colonne d'oiseaux nage sur les espaces célestes
et disparaît parfois dans le crépuscule du soir.

Le recueil posthume de Radnóti (*Ciel écumant*, 1946) recèle encore quelques traces d'une lecture approfondie d'Apollinaire. Les visions quelque peu pathétiques, empreintes d'une douleur universelle de *Flammes scintillent* et la séquence de scènes de *Dans mes souvenirs* coordonnant sang, fleurs bariolées et rayons du soleil, rappellent, le second plus nettement que le premier, la manière exploitée dans les tranchées par le poète canonnier-conducteur, tandis que le calligramme *Fleur* est un hommage de la part du traducteur de *la Colombe poignardée* et *le Jet d'eau*. Certes, c'est une révolte esthétique domptée que Radnóti, ancien militant dans les rangs de l'avant-garde, revendique, comme héritage, de la poétique d'Apollinaire. Il est bien compréhensible qu'il soit amené à célébrer l'œuvre des *Calligrammes* comme « belle de merveilles », remarque qui témoigne d'une admiration pour un art plutôt élégiaque que subversif.

Non moins négligeable est l'influence d'Apollinaire, subie et avouée par György Rónay (1913), traducteur et exégète du « flâneur des deux rives », dans quelques-uns de ses poèmes, poète qui devait écrire plus tard de nouvelles douzaines d'adaptations et qui fit dans son *Panorama de la*

²¹ Miklós Radnóti: *Orpheus nyomában* [A la recherche d'Orphée]. 1943, p. 173.

nouvelle poésie française (1947) un portrait très nuancé de son aîné français. Un beau poème de jeunesse, écrit un peu dans la manière des *Saltimbanques*, et intitulé plus tard par l'auteur, critique sévère de sa propre poésie, *Apollinaire* est moins un pastiche qu'un hommage véritable du romaniste hongrois au génie du « poète assassiné ». L'évocation d'un cirque installé sur quelques planches emportées par les flots, et observé par le poète du haut d'un pont, rappelle par le thème du fleuve, symbole de l'écoulement du temps, le poème *le Pont Mirabeau*, et même une faculté maîtresse de l'auteur d'*Alcools*:

Sous le pont où vont les badauds
flottent des loques vert bleu rouge
la foule rit la foule bouge
pour mieux regarder le radeau

là-bas une grasse péniche
tournait tournait — quel cirque fou —
et sur son plat-bord un Hindou
— était-il pauvre était-il riche —

charmait le peuple des poissons
en leur jetant du pain Ces linges
t'en souvient-il et ces vieux singes
qui imitaient une chanson

peut-être avaient-ils froid Soudain
on entendit douze trompettes
et toi tu secouas la tête
oh la musique c'est mondain

Adaption d'Alain Bosquet

Dans un autre poème de Rónay (*Variations sur un air ancien*), c'est le tourbillon des souvenirs doux-amers évoqués qui surgissent également des vers d'*Alcools*, qui lui avaient conféré déjà l'aspect d'une prise de vue « carnavalesque »: le mot est une vraie trouvaille de Rónay-même, adapté à l'idéal littéraire du jeune Aragon séduit qu'il était, lui aussi, par le mirage d'Apollinaire. Mais nous sommes surpris de découvrir encore dans son récent recueil (*les Rubans de la mer*, 1969) un poème conçu à Cologne, où figurent des allusions à la célébration du Rhin par Apollinaire. Le fleuve, le cortège, le voyage, tourbillon carnavalesque, tout contribue à exprimer une obsession du thème de temps.

Zoltán Jékely (1913) dont les débuts poétiques eurent un retentissement considérable, autre traducteur d'Apollinaire ainsi que de Nerval et de Laforgue, se révèle non moins enchanté par la magie d'*Alcools*. Ses poèmes *Lettre*, *Dans un observatoire*, et surtout, *l'Élégie de la Belle-Bergère*, écrits respectivement dans les années 1935 et 1936, dont la mélancolie réflexive et pourtant concise, gnomique même, désarma la critique d'alors, dénotent, par leur structure strophique, mélodique et librement associée, une ressemblance frappante avec *la Chanson du Mal-Aimé*. Le dernier d'entre eux, surtout, semble d'autant plus s'en inspirer qu'il présente, outre les caracté-

ristiques déjà mentionnées, le curieux mélange d'un vocabulaire concret légèrement grotesque et d'effusions sentimentales, mélange dont le dosage évoque celui d'*Alcools*, bien qu'on soit aussi amené à y reconnaître, notamment dans des paroles vibrantes de désespoir métaphysique, quelque reflet de l'âme-sœur de l'autre poète préféré de Jékely: j'ai nommé Nerval.

Ce qui rappelle avec encore plus de force la sensibilité d'Apollinaire, c'est l'expression réitérée d'une angoisse due à la perception du passage du temps et si l'on se rappelle, outre les poèmes cités de Rónay, les messages respectifs des vers de Radnóti qui résonnent à une corde du poète français, messages faciles à élucider grâce à l'alliance du thème de la carte postale, du souvenir et de la vision de guerre, on est amené à conclure à la résurrection d'une sensibilité mi-romantique, à laquelle s'ajoute la désillusion d'une génération qui a survécu au naufrage de l'avant-garde. En effet, comme un critique, ancien condisciple de Radnóti, le démontre, la connaissance de la poésie étrangère à peu près contemporaine et particulièrement celle d'Apollinaire a contribué autant à dépoussiérer la littérature hongroise de schémas périmés et de la grisaille des écoles officiellement réputées qu'à ramener les jeunes poètes magyars à des sources d'inspiration abandonnées par les compatriotes qui les ont précédés, romantiques et pré-symbolistes pêle-mêle.²²

Cette nouvelle vague de sensibilité avait déjà été observée par un critique contemporain et mise en relief dans son compte rendu sur les traductions d'Apollinaire de Radnóti et Vas. András Komor, après avoir sincèrement loué tour à tour le ton naturel, les métaphores bien associées et les visions dont l'effet frappe juste aussi en hongrois, n'hésite pas à déplorer l'absence du rire dans les adaptations récentes, le rire lui étant apparu comme éminemment caractéristique d'Apollinaire. A son avis, les nouvelles versions hongroises l'ont rendu plus tragique et solennel qu'il ne le fut, et ces chansons-là lui semblent entonner une mélodie élégiaque. Cet Apollinaire lui apparaît « comme un révolté apprivoisé, introspectif, ami de la mélancolie, assoiffé de sérénité, un saint rassurant », et il ne manque pas de décrier quelques vers où, preuve de l'absence de l'ambiguïté caractéristique, le farceur disparaît sous le poète tragique et pur. Mais Komor, en cherchant des prétextes pour justifier quelque peu le décalage du ton, dans les nouvelles versions magyares d'Apollinaire, est amené à découvrir la justification dans l'évolution du poète-même qui, séduit par la perspective de combiner le modernisme avec un esprit cartésien, se réclama presque du classicisme.²³ C'est une analyse pleine de finesse et d'acuité des changements survenus dans la poésie hongroise un peu à l'exemple d'Apollinaire plutôt qu'une chronique exacte de l'évolution intellectuelle et poétique de l'auteur français.

Dès l'année 1945, les éditeurs devenus graduellement socialisés et les

²² Dezső Baróti: « Világirodalmi szemináriumon. Ceruzavonások a fiatal Radnóti Miklós arcképéhez » [A un cours de littérature étrangère. Croquis pour un portrait du jeune Miklós Radnóti]. *Nagyvilág*, 1964, 11, p. 1755.

²³ András Komor: « Guillaume Apollinaire magyarul » [Guillaume Apollinaire en hongrois]. *Nyugat*, 1940, 12, pp. 577-579.

entreprises des maisons d'édition devenues entreprises d'État, la fortune littéraire d'Apollinaire doit être envisagée avant tout comme un problème de publication. Indéniablement le culte d'Apollinaire en Hongrie connut dès ce moment une renaissance, puisque plusieurs choix de ses poèmes, y compris une édition bilingue établie et préfacée par György Gera²⁴ jusqu'à une richissime édition de prose et de poésie, dont la réalisation est due aux soins de Pál Réz,²⁵ furent publiés en hongrois. Parallèlement des études consacrées à l'œuvre du poète et à des problèmes de littérature comparée se multiplièrent.²⁶ Apollinaire, poète de chevet et du public et de ses confrères hongrois donne l'exemple d'une synthèse de l'Ordre et de l'Aventure, somme de tous les mirages littéraires.

György RÁBA

²⁴ Guillaume Apollinaire: *Válogatott versek* [Poèmes choisis]. Édition bilingue. Texte établi et postface de György Gera. 1958, p. 400.

²⁵ *Guillaume Apollinaire válogatott művei*. [Œuvres choisies. Texte établi et annoté de Pál Réz. 1968, p. 600.

²⁶ István Vas: *Guillaume Apollinaire*. Csillag, 1955, pp. 1883-1888. — Albert Gyergyai: « Rimbaud és Apollinaire » [Rimbaud et Apollinaire]. *Nagyvilág*, 1957, 7, pp. 1048-1057. — György Rába: « Apollinaire utókora » [la Fortune littéraire d'Apollinaire.]. *Nagyvilág*, 1962, 11, pp. 685-689. — György Rába: « Apollinaire, az avant-garde költő » [Apollinaire, poète d'avant-garde]. *Nagyvilág*, 1965, 6, pp. 901-908.

Hommes de lettres hongrois en France de 1919 à 1945

« L'encre des écrivains, ce n'est, hélas! que mélangée avec le sang et les larmes qu'elle prend une valeur d'immortalité. » C'est sur le tombeau de Marcel Willard, au cimetière du Père-Lachaise, que sont gravés ces mots, sur un des nombreux tombeaux où gisent les martyrs de la Résistance de diverses nations. Parmi ces martyrs, les Hongrois ne manquent pas.

Des communistes et des sans-parti, des étudiants, des journalistes, des ouvriers, des ingénieurs, des centaines d'hommes et de femmes hongrois avaient pris part entre les deux guerres à la lutte du peuple de France, leur patrie d'adoption, et ont écrit leurs noms dans l'histoire de la Résistance. « Notre ennemi commun, c'est le fascisme. Nous nous unissons à la nation française pour lutter contre la barbarie, contre la domination hitlérienne » — écrivit, en août 1939, le numéro spécial de *Szabad Szó* [la Libre Parole]. L'appel pour s'engager dans l'armée française fut écouté par un grand nombre de volontaires hongrois; ce nombre, d'après le témoignage de sources diverses, peut être évalué à 3 000 environ.¹

La résistance armée ne doit pas être séparée d'une résistance intellectuelle qui remonte à plusieurs dizaines d'années précédant cette époque sanglante.

« ... il y a les temps où la permanence de telles ou telles idées progressistes, révolutionnaires et patriotiques sur le sol d'un pays ne peut être assurée que si quelques militants de ces idées quittent le pays et disent dans l'émigration toute la vérité, cette vérité qu'on ne peut dire encore tout entière dans le pays même; voilà la justification morale et politique de toute émigration. Rester, cela ne procure pas encore le mérite, tout comme l'émigration ne constitue pas forcément un crime... » — écrivait József Révai en 1939, dans *Úzenet* [le Message], de Paris.² Mais cette constatation valait aussi pour une période précédente, lorsque, après l'effondrement de la République des Conseils de 1919, nombre d'intellectuels hongrois de gauche se virent obligés de quitter cette Hongrie devenue contre-révolutionnaire. — Une partie de ces gens se réfugia alors à Paris pour y « dire toute la vérité ». L'histoire de la résistance intellectuelle hongroise de l'entre-deux-guerres en France connaît, outre ceux des révolutionnaires professionnels, les noms de beaucoup d'écrivains, de publicistes, tous de gauche: Mihály Károlyi, György Bölöni, Tibor Déry, Gyula Illyés, Pál Aranyossi, Endre Bajomi Lázár, László Gereblyés, Antal Forgács, László Gara, László Földes, Frigyes Karikás, Aladár Komját, Endre Murányi-

¹ Endre Bajomi Lázár: *Hongrois de la Résistance*. Paris, 1946. Éditions Bateau Ivre.

² *Úzenet* [le Message] 1939, n° 4. *Otthonmaradás és dezertálás* [Rester et fuir].

Kovács, Imre Palotás, Sándor Sarló, Aladár Tamás; d'artistes: Bertalan Pór, Marcell Vértes, Zoltán Váli, István Beöthy. Il faut mentionner aussi József Ligeti, chorégraphe, metteur en scène et promoteur du nouveau style des représentations données devant des publics d'ouvriers, ensuite les musicologues Pál Arma et József Kozma; ce dernier mit en musique la célèbre « Ballade » de Louis Aragon. Les femmes écrivains engagées dans le mouvement ouvrier, Mme Gy. Bölöni (connue comme écrivain sous le pseudonyme de Sándor Kémeri), Arany M. Abonyi, Magda Aranyossi, Irén Komját et Vilma Ligeti, prirent une partie active, elles aussi, dans la lutte pour les idées progressistes.

Émigrés en France, ces intellectuels hongrois mettaient en œuvre les formes les plus diverses de l'action culturelle pour mobiliser des dizaines de milliers de Hongrois vivant en France, contre le fascisme, pour les engager dans la lutte internationale, pour libérer les peuples de l'esclavage.

La *Ligue Hongroise pour les Droits de l'Homme*, présidée par Mihály Károlyi, adopta, au printemps 1926, comme principe d'action, l'article 35 des lois constitutionnelles de la France, qui prévoit que « lorsque le gouvernement ne respecte pas les droits des gouvernés, ceux-ci acquièrent de ce fait le droit à la révolte, voire, il devient de leur devoir de se révolter ».

Dans les années vingt, la vie culturelle dans le milieu de l'émigration hongroise, qui se traduisait surtout par des représentations théâtrales, était à son apogée. Sujet principal: la révolution. C'est pour commémorer celle de 1919 que fut écrite une pièce en un acte, intitulée *Margitkörúti fogházban* [Dans la prison du boulevard Margit], par Bálint Kaposi, pseudonyme de Gyula Illyés, qui vivait à Paris à cette époque, et jouée, en 1926, à la fête du Secours Rouge, à la salle Belleville. Voici comment l'auteur s'en souvient, quarante ans après l'événement: « ... en effet, nous avons été quelques-uns à écrire une pièce intitulée *Dans la prison du boulevard Margit*. Si j'ai bonne mémoire, j'en ai été le metteur en scène, comme celui de tant d'autres. Nous écrivions aussi de petites pièces satiriques — c'étaient les meilleures de toutes — et nous les jouions nous-mêmes. » — Pál Aczél adapta à la scène un roman de Lébédinski, *Une semaine*, deux pièces de Frigyes Karikás furent également représentées.

Cette action culturelle du mouvement ouvrier fut promptement à réagir contre l'avènement du nazisme, témoin: la représentation de la pièce intitulée *le Procès de Leipzig*, en 1933. Les « soirées espagnoles » étaient aussi les manifestations d'une prise de position ferme et résolue, d'une réaction vive et passionnée aux événements brûlant d'actualité, de même que l'étaient toutes les activités de l'*Union des Jeunes Hongrois de France* [Magyar Fiatalok Szövetsége] dont les représentations réunissaient toujours jusqu'à 1500 personnes.

Dès le début, les émigrés hongrois entretenaient des contacts étroits avec le PC et avec les principaux intellectuels français de gauche: Marcel Cachin, rédacteur en chef de l'*Humanité*, prononça un discours commémoratif à l'occasion de la représentation de la pièce *Hét év után* [Sept années après], en 1926. M. Aurélien Sauvageot fit une conférence sur *les Répercus-*

sions de la Révolution française en Hongrie lors de la fête organisée par le *Groupe Villon de l'Association des Hongrois Francophiles*, pour commémorer la Révolution. Maurice Thorez, en inaugurant une soirée hongroise consacrée à Molière, fit l'éloge du metteur en scène József Ligeti et de sa troupe. Tristan Tzara, Louis Aragon, Jean Cassou, André Chamson et d'autres entretenaient également des relations amicales avec le *Cercle des Écrivains et des Artistes Hongrois de Paris* [Párizsi Magyar Írók és Művészek Köre].

*

Les activités de *presse* étaient au centre de la résistance intellectuelle. Entre 1923 et 1944, les Hongrois émigrés ont mis sur pied une cinquantaine de périodiques, malgré les difficultés que faisait la police française de concert avec la mission diplomatique de la Hongrie de la contre-révolution. Ces activités devinrent des plus remarquables pendant l'occupation allemande et la Résistance nationale qu'elle déclencha.

Tous les problèmes idéologiques et pratiques importants étaient traités dans ces publications, avant tout dans celle du parti communiste, le *Párizsi Munkás* [Ouvrier parisien], qui collaborait avec le PC français. Le premier numéro parut — grâce à une souscription des lecteurs —, le 15 juillet 1924, et le dernier, le 6 août 1939, sous le titre *Szabad Szó* [la Libre Parole], car on dut en changer le titre treize fois pendant ces quinze années. Voici les quatorze titres consécutifs: *Párizsi Munkás*, *Új Harcos* [Nouveau combattant], *Fáklya* [Flambeau], *Szikra* [Étincelle], *Osztályharc* [Lutte des classes], *Riadó* [Alarme], *Munkás Újság* [Journal des ouvriers], *Előre* [En avant!], *Munkásfront* [Front ouvrier], *Proletár* [Prolétaire], *Munkásélet* [Vie ouvrière], *Munkásszemle* [Revue ouvrière], *Új Igazság* [Vérité nouvelle], *Szabad Szó* [la Libre Parole].

Dans l'article de fond intitulé *Message aux ouvriers hongrois* de son premier numéro, le *Párizsi Munkás* définit ainsi son programme: « Voici vingt ans déjà que le pouvoir du prolétariat hongrois s'est effondré. Les militants les plus éminents de la révolution prolétarienne sont morts ou ont disparu dans l'ombre des prisons et des camps d'internement de Horthy, ou ils ont été obligés de vivre loin de leur pays. Anéantis les résultats de tant de luttes difficiles, mais glorieuses... Et pourtant, opprimée par une poignée d'hommes bornés, cupides et corrompus, mais armés jusqu'aux dents, la classe ouvrière de la Hongrie attend inlassable que vienne la nouvelle aurore de la révolution... Maintenant que nous faisons entendre notre voix pour la première fois par l'intermédiaire d'un organe hongrois édité à l'étranger, nous adressons nos vœux fraternels à ceux qui ont été pourchassés, à ceux qui ont été humiliés et accablés, à ceux qui vivent dans la misère, à tous les camarades qui luttent, qui travaillent et qui souffrent avec nous!... Nous devons continuer notre combat avec le dévouement digne de l'éducation politique et syndicale et des traditions révolutionnaires du prolétariat organisé... »

Le journal fut confisqué ou interdit à plusieurs reprises; les change-

ments de titre servaient à déjouer ces mesures policières, tandis que la continuité était assurée par un tour habile de la rédaction, à savoir par la publication en feuilletons d'un roman de Máté Zalka, *Mese az örökbékéről* [Conte sur la paix éternelle].

Voici quelques-uns des sujets les plus importants que l'on peut relever dans *Párisi Munkás*: le culte de la pensée révolutionnaire, les traditions de la Révolution française, la sauvegarde du souvenir de la République Hongroise des Conseils, la propagande en faveur du front populaire pour une collaboration internationale contre le fascisme. L'organe était en liaison étroite avec la classe ouvrière, tant en France qu'en Hongrie, et, tâche extrêmement difficile dans de pareilles circonstances, avec la gauche de Hongrie. A plusieurs reprises, il réagit avec une rapidité qui peut étonner, aux nouvelles arrivant du pays, par exemple, à celle du procès du *Front de Mars*, et il traitait toujours des problèmes du mouvement des écrivains dits populistes, problèmes concernant le courant littéraire dit sociographique, qui, encore au stade du développement, devait lutter contre les poursuites des autorités. Mais toutes ses questions politiques et idéologiques n'excluaient point les belles-lettres: ni les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, ni les contributions, parues originellement dans d'autres périodiques, des écrivains émigrés n'y manquaient, et on publiait aussi le plus grand nombre possible des meilleurs travaux littéraires soviétiques.

Il n'est que trop évident que le journalisme du PC hongrois présentait les mêmes faiblesses que celui des autres PC, français ou non. Néanmoins, il faut constater, surtout à partir du milieu des années trente, un effort pour corriger ces fautes et pour arriver à ce que les informations du journal fussent plus complètes. Les *Szabad Szó* de 1937-38, d'un contenu riche et varié, en sont un bon témoignage. Le but principal était, à cette époque, de démasquer le fascisme allemand et sa variante hongroise, le mouvement des croix fléchées, de lutter contre les lois racistes, de prouver la justesse de la politique du *Front de Mars*. Au bas des articles, on trouve les noms de Gyula Alpári, Endre Bajomi Lázár, György Bölöni, Gyula Illyés, Aladár Komját, József Madzsar. Le *Journal de guerre* [Háborús napló] de Miklós Radnóti fit son apparition.

Voici deux documents qui montrent la réaction des autorités hongroises:

2394/Pol
1931

Budapest, le 10 juin 1931.

Au sujet du premier numéro du journal communiste *Lutte des classes*. (Voir ci-joint.)

La Légation du Royaume de Hongrie à Paris fait part de ce que l'hebdomadaire communiste *Szikra* a cessé de paraître, et que le parti communiste, comme cela était à prévoir, continue de publier son hebdomadaire sous un nom différent, le cinquième après ceux de *Párisi Munkás*, *Új Harcos*, *Fáklya* et *Szikra*.

Le présent hebdomadaire est identique en tout point à son prédécesseur *Szikra*, il ne s'agit donc que d'un simple changement de nom.

La Légation du Royaume de Hongrie fera des démarches auprès des autorités françaises pour obtenir l'interdiction de ce périodique portant un nom nouveau.

Veillez trouver ci-joint le premier numéro de la publication communiste *Osztályharc*.

Le présent document a été remis entre les mains de M. le ministre des Affaires intérieures et de M. le ministre de la Justice du Royaume de Hongrie.

A l'intention de son excellence Monsieur le Ministre des Affaires intérieures du Royaume

Pour le ministre:

A p o r

conseiller de légation³

L'autre document, également confidentiel, nous apprend que ce même conseiller de légation a envoyé au ministre hongrois des Affaires intérieures trois numéros du journal *Riadó* [Alarme] avec la mention que celui-ci devait être considéré comme remplaçant *Osztályharc*, interdit le 24 août 1931 par le préfet de Paris. A une note du ministre, le chef du bureau hongrois pour la presse répond laconiquement:

« ...étant l'organe des communistes hongrois vivant à Paris, — comme il ressort de ses articles —, je juge nécessaire l'interdiction du journal *Riadó*, dans l'intérêt public. »

La Légation de Hongrie à Paris suivait donc avec une très grande attention les publications du parti; mais celles-ci ne se faisaient pas faute de lui accorder la même attention. Un rare document en témoigne: c'est l'édition de janvier 1935 de *Március 8* [Le 8 mars], « magazine des ouvrières révolutionnaires » et supplément du journal *Munkásélet* [Vie ouvrière] puis de *Munkásszemle* [Revue ouvrière]. Or, ce numéro fut imprimé non sur du papier ordinaire, mais sur un papier destiné à des fins toutes différentes: sur celui, très officiel, de la Légation de Hongrie.

Aussi longtemps que paraissait le magazine imprimé, Magda Aranyossi en était la rédactrice. Elle en assurait aussi la composition, avec Mme Oberson, typographe française, et elles en tiraient régulièrement 700 exemplaires. Le petit atelier d'imprimerie, 17 rue des Clois, avait un personnel composé uniquement de sympathisants « votant Cachin » et qui collaboraient donc volontiers avec les communistes hongrois. — Plus tard, Magda Aranyossi passa à la rédaction de *Femmes*, organe du mouvement *Contre le fascisme et la guerre impérialiste*.⁴

Le tribunal correctionnel royal de Budapest s'occupait aussi de la presse d'émigration. La diffusion de *Párisi Munkás* fut interdite, de nombreux numéros confisqués et la mise au pilon prononcée à l'encontre de toute publication qui viendrait le remplacer. Mais c'est pourtant *Szabad Szó* qui causa le plus de souci aux autorités: entre 1935 et 1939, presque tous ses numéros furent l'objet de poursuites judiciaires. Cela s'explique par le fait qu'au cours de ces années-là, la Hongrie présentait de plus en plus les caractères d'un pays fasciste, et les mesures totalitaires prises à cette époque visaient surtout la presse, pour conduire finalement à la censure

³ FL Főügy. Ir. B. M. 1931. VII. res. 3. tét. 5532. 16 juin 1931.

⁴ Renseignement fourni le 22 nov. 1967 par Magda Aranyossi, que l'auteur remercie vivement.

complète. On trouve constamment les mentions « Procédure sommaire », « Juridiction exceptionnelle », « A confisquer immédiatement » sur les documents qui nous sont restés du tribunal correctionnel royal de Budapest. Voici un extrait d'un jugement prononcé par le tribunal: « ... Attendu que la publication déferée au tribunal présente effectivement la Hongrie comme un pays où la liberté individuelle se trouve constamment violée, où ceux qui professent des idées contraires à la tendance politique au pouvoir sont cruellement persécutés, où règnent misère et oppression (...) Attendu qu'y sont contenues des affirmations mensongères qui sont de nature à discréditer l'État hongrois et à porter atteinte à son honneur... Attendu qu'aucun procès n'a pu être intenté à quiconque des auteurs des articles incriminés qui sont anonymes ou résident à Paris, ainsi que le directeur responsable de l'organe et le personnel de l'imprimerie... il doit être procédé à la confiscation. »⁵

Pendant quinze ans, la presse du parti subsista et fournit des informations et des explications qui aidaient les milliers d'émigrés hongrois loin de leur pays, à conserver leur place de citoyen conscient dans la vie de leur pays et dans l'évolution du monde, et à préparer les changements qu'ils voulaient voir se réaliser. Le personnel augmentait toujours, surtout dans les dernières années où il se recrutait aussi parmi les écrivains sans-parti. Ceci se comprend facilement, puisque le parti travaillait justement à l'élaboration d'une politique de front populaire. Parallèlement aux organes communistes, d'autres, également antifascistes, se constituaient, qui se proposaient de critiquer et de combattre le régime de Hongrie et son idéologie inhumaine et malsaine. Bien qu'ils aient été presque tous éphémères, ils constituent de précieux documents, indispensables quand on veut dresser un bilan complet de la presse hongroise en France.

Le premier, par ordre chronologique, des périodiques hongrois — antérieur même à *Párisi Munkás* — était à l'époque qui nous intéresse, le *Párisi Újság* [Journal Hongrois de Paris], dont la rédaction fut confiée à József Halmi et dont le premier numéro parut le 9 décembre 1923. Ce premier numéro eut un fort tirage: en deux jours, il en fut vendu 10 000 exemplaires. Rien que dans le restaurant hongrois très populaire de l'ingénieur Mautner, on en vendit 200 le jour même de la parution. Le dessinateur des affiches de publicité était Marcell Vértes. Nous reproduisons ici quelques lignes de l'article de fond bilingue du premier numéro: « Nous savons tous très bien que Paris est la ville des révolutions, et qu'elle est, et qu'elle restera pour nous, peuples qui luttons pour l'indépendance et la liberté, un exemple et un enseignement... profondément émus, nous nous inclinons toujours devant la Flamme Sacrée du Tombeau du Soldat Inconnu, et devant les morts qui sont tombés sur le champ d'honneur non seulement pour leur patrie, mais pour le bonheur de toute "humanité!" »⁶ M. Sándor Benamy, qui était un des rédacteurs de *Párisi Újság*, a eu l'amabilité de nous fournir (le 4 mai 1967), de précieux

⁵ PI Arch. Btszk 3145-1937. M. 41 225-41 228.

⁶ Texte retraduit et non reproduit. (Note du traducteur.)

renseignements sur la création et les débuts de cette publication : quand le *Bécsi Magyar Újság* [Journal Hongrois de Vienne] avait cessé de paraître, plusieurs des journalistes émigrés se mirent à la recherche d'autres organes où faire entendre leur voix. Ils se fixèrent à Paris pour y fonder un journal hongrois, le *Párisi Újság*. Ils choisirent comme rédacteur en chef József Halmi, un excellent publiciste hongrois. Pour se mettre à couvert de toute vexation de la part des autorités françaises, ils firent de Claude Farrère, ami dévoué des Hongrois, le protecteur de l'entreprise. Mais ce dernier, après la publication « dans son propre journal » d'un article bilingue violent contre l'affaire Bethlen (István Bethlen, premier ministre hongrois ; il s'agit d'un emprunt de francs français qui se solda par un scandale) s'empressa de démissionner de son titre de directeur. Aussi deux numéros seulement de ce périodique ont-ils paru, quoiqu'au cours de son existence éphémère, il autorisât déjà les plus grandes espérances. C'est là que parurent la première adaptation hongroise, par Gyula Illyés, de la *Ballade des Dames du Temps jadis* de Villon et un reportage, dans le second numéro, du jeune poète László Hajnal et de Tibor Déry, reportage qui portait le titre *Un écrivain hongrois qui s'est fait garçon de boutique*, dont voici un petit extrait :

« ... le travail manuel est presque toujours plus honnête et plus sérieux que la plupart des occupations dites intellectuelles ; pour ma part, je serais heureux d'avoir appris quelque métier. Cependant, je dois avouer que mon métier d'écrivain me procure un bonheur bien plus grand. Mais puisqu'il ne vaut point tant que pour survivre, je préfère le travail de garçon de boutique à celui, disons, d'un directeur ou d'un curé... Et d'ailleurs, que je confie quelque chose ou non au papier, cela dépend beaucoup moins de ma situation matérielle que de ces anges qui m'entourent. Voilà quinze jours déjà que je lutte avec un Esprit en me nourrissant exclusivement avec des croissants et avec du vin rouge, mais je travaille, je travaille sans cesse, car seul le travail aide à s'évader de la misère, à supporter la vue des êtres vivants qui crèvent de faim autour de nous... »

Le *Párisi Futár* [Courrier de Paris] eut une existence encore plus brève. Il avait été fondé par le jeune Sándor Benamy qui choisit pour cela le pseudonyme Ben Ami, ami du peuple. Un seul numéro parut, le 10 février 1924. « Notre vaste revue avait à peine expiré que j'avais déjà mis au monde son successeur, le *Párisi Futár*. Celui-ci était d'un format plus petit, rectangulaire. Vu de loin, il paraissait une humble fiche d'addition. Je l'avais écrit moi-même d'un bout à l'autre et je m'étais procuré les fonds nécessaires en engageant ma montre d'or... Le docteur Warsavszky, un dentiste polonais extrêmement gentil, m'a remis la somme avec les hochements de tête réprobateurs d'un vrai père... Cette fois-ci, je n'ai eu recours à aucun directeur, notre expérience me le défendait ; j'ai racolé simplement un gérant, un individu de nationalité française, car il était obligatoire d'en avoir un... »⁷

Une publication hebdomadaire intéressante était, dans les années vingt,

⁷ Sándor Benamy : *Kis pénznel nagy utakon* [Grands voyages avec de petites bourses], Budapest, 1961, p. 99.

Köztársaság [République] dont le premier numéro date du 1^{er} mai 1925, mais qui parut avec la mention « deuxième année », car nous la considérons comme le successeur direct de son homonyme de 1919 de Budapest. Son rédacteur en chef était Imre Fehér qui devait plus tard quitter la gauche, son rédacteur, Viktor Dugovich, mais c'est la forte personnalité de Mihály Károlyi qu'on devinait et qui définissait l'orientation même de *Köztársaság*. — Les autorités hongroises ont interdit aux PRT hongroises d'acheminer cette publication. Le numéro du 5 mars 1925 du journal *Népszava* [Voix du Peuple; organe social-démocrate de Budapest] relate les répercussions qu'a suscitées l'hebdomadaire de Károlyi, dans un article intitulé « Trois émigrés condamnés par contumace. La sentence a été rendue pour « outrage à la nation », commis par voie d'articles parus dans le journal (hongrois) édité à Paris ».

Non moins digne d'attention, l'hebdomadaire *Párisi Hírlap* [Gazette de Paris], fondé en 1930, paraissait encore en 1940. Malgré le nombre des rédacteurs qui se sont succédé, il resta fidèle, jusqu'à sa disparition, à sa tendance anti-fasciste. Il gagna beaucoup en qualité lorsque la rédaction fut confiée à György Bölöni. La liste des noms des collaborateurs est déjà éloquent en elle-même: Arany Abonyi, György Andersen, Lajos Barta, Béla Dániel, Imre Gyomai, László Kőrösi, András Szilágyi. Au mois d'avril de la même année, le nom de György Bölöni disparaît des pages de la revue, mais non l'esprit progressiste qu'on lui connaissait. Le roman *Haláltábor* [Camp de mort] d'Imre Gyomai continue d'y paraître en feuilletons, Mme Károlyi insère un article intitulé *Ce que j'ai vu à Moscou*. En 1936, la revue prend résolument parti pour les révolutionnaires espagnols. Les articles antifascistes se multiplient en même temps que se manifeste un esprit critique à l'égard de la politique stalinienne. C'est, néanmoins, de cette époque que date un document sur l'interdiction de distribuer cette publication, document paru dans le numéro 19/1940 des *Arrêtés des Postes et Télécommunications hongroises*.

Deux numéros seulement de 1936 nous sont restés de cette publication qui porte le titre *Au-delà des Grilles* et qui se présentait comme le « Bulletin officiel du Comité de Secours des Hongrois emprisonnés pour leur conviction ». Parmi les noms figurant à la présidence de ce comité, publiés dans le bulletin, nous trouvons ceux de Romain Rolland, de Mihály Károlyi, puis ceux de György Bölöni et d'Imre Tarr. Ce dernier est mort au cours de la guerre d'Espagne.

En janvier 1933, le *Comité Hongrois pour la Propagande de la XVIII^e section des Amis français des Soviets* sortit, à Paris, son bulletin mensuel hongrois polycopié et illustré, intitulé *l'Ami de l'URSS*.

Le *Horizont* [Horizon], publié onze fois entre 1930 et 1934 par un jeune Hongrois émigré en France après 1919, A. Pál Loffler, était une revue littéraire de haute importance. Loffler en était le rédacteur et le typographe à la fois, il travaillait absolument seul dans son minuscule appartement de 19^e (3, rue David-d'Angers). On peut lui attribuer le mérite d'avoir publié plusieurs études, nouvelles et poèmes étrangers qui, du moins en ce temps-là,

n'auraient pu bénéficier d'aucune publicité, telle la traduction hongroise, dans le numéro 1/1934, de l'étude de Lénine sur *la Littérature de la classe ouvrière* parue par la suite aussi dans la presse française, ou celle de deux études de Gorki, *Ouvriers, écrivez!*, dans le numéro 2/1932, et *Aux humanistes* (2/1931). Parmi les auteurs non hongrois, figurent Henri Barbusse, Johannes R. Becher, Maxime Gorki, Jean-Richard Bloch, Ernst Glaeser, Maïakovski; parmi les auteurs hongrois, mentionnons Frigyes Karikás, József Berda, András Szilágyi. Le *Horizont* avait des lecteurs non seulement en France, mais aussi en Union Soviétique, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et en Roumanie.⁸

Le « Comité des Hongroises amies de la paix et luttant contre la guerre » lança, en 1937, sa revue illustrée *Nők a jövőért* [les Femmes pour l'avenir]. Elle prit une part active aux mouvements progressistes, devait se consacrer aux problèmes des femmes, de l'éducation des enfants et à d'autres, tant théoriques que pratiques. Elle devait aussi assurer dans chacun de ses numéros une large place à des articles anti-militaristes et antifascistes d'auteurs tels que Mmes Bölöni et Károlyi, pour n'en citer que ces deux.

C'est au printemps 1939 que parut la revue littéraire la plus importante des Hongrois émigrés en France, *Úzenet* [Message], (Revue des Gens de Lettres Hongrois à Paris). Rédigée par Aladár Tamás, elle eut six numéros entre les mois de mars et d'août 1939. « Notre revue — écrivait le premier numéro — diminue la distance qui nous sépare de nos camarades restés dans le pays, avec lesquels nous nous proposons de continuer notre travail. Nous espérons l'union de tous les écrivains hongrois partisans de la progression et de la liberté. » *Úzenet* était diffusé, en dehors de Paris, dans plusieurs grandes villes de France, et un peu partout où vivaient des Hongrois, aux États-Unis, au Canada, en Amérique du Sud. La Hongrie en eut toujours 100 à 120 exemplaires. La continuité entre les numéros était assurée par un débat suivi sur l'unité intellectuelle et par des articles sur la mission des écrivains. A la Conférence internationale de mai 1939 pour la sauvegarde de la paix, de la démocratie et de la civilisation, convoquée à Paris par l'illustre physicien, Paul Langevin et l'écrivain Sir Norman Angell, prix Nobel de la paix, Ferenc Földes prononça un discours dans lequel il précisait ainsi le sens de cette unité et de cette mission: « Notre revue de politique culturelle a été fondée dans un esprit militant, dans le dessein de contribuer à répandre une culture hongroise libre et démocratique, à combattre le fascisme dans le domaine idéologique, pour la victoire de la liberté de la pensée et de la parole et pour que la personnalité puisse s'épanouir librement. Mais, sachant bien que, de nos jours, l'histoire est arrivée à un tournant décisif, nous considérons que la lutte à l'échelon national ne suffit point. Aujourd'hui, la lutte internationale doit l'emporter! » — 600 députés, venus de 28 pays avaient participé à la conférence, parmi lesquels Leonhard Frank, Lion Feuchtwanger, Heinrich Mann, Upton Sinclair, Egon Erwin Kisch. *Úzenet* en rend compte dans son avant-dernier numéro,

⁸ Renseignement fourni par A. Pál Löffler, Paris, le 18 mai 1967.

daté de juin 1939. Mihály Károlyi à Londres avait été invité à la conférence, et c'est en sa qualité de membre de la présidence qu'il prononça son discours intitulé *Pour une Hongrie libre, indépendante et démocratique*, dans lequel il dit notamment : « ... il y a une Hongrie qui se fait voir dans la vie politique et diplomatique. Mais il y a une autre Hongrie aussi : c'est celle des ouvriers, des paysans, des intellectuels. Celle-ci ne peut se faire valoir dans la législation, car si fort qu'elle puisse entendre sa voix dans la littérature, elle se heurte constamment à la résistance de ceux à qui appartient encore la direction du pays. Et c'est dans cette autre Hongrie qu'il faut chercher les esprits les plus éveillés, les gens les plus doués, les plus dévoués de la nation. C'est à cette autre Hongrie que la culture hongroise doit tout son apport des dernières années, qu'il s'agisse d'œuvres littéraires et artistiques ou de réalisations scientifiques. C'est la Hongrie de la progression vers la démocratie, de la lutte acharnée contre la dictature fasciste, de la sauvegarde de la paix, de la bonne entente avec les peuples voisins.

« On peut encore étouffer sa voix, mais si le destin élabore un monde où il y aura encore un pays qui s'appelle Hongrie, ce sera, voilà notre profonde conviction, cette autre Hongrie, libre et démocratique... »⁹

En août 1939, *Úzenet* cesse de paraître. Le mois suivant, lorsque la guerre éclate, le parti communiste français doit passer à la clandestinité où se développe de mieux en mieux l'activité des émigrés aussi : en 1940, au mois de juillet, à la suite d'un accord signé avec le parti communiste français, le mouvement clandestin des Hongrois émigrés commence à s'organiser. Beaucoup d'entre eux entrèrent alors dans l'armée française, et des groupes de résistance se formèrent tant à Paris qu'en province. Le mouvement se faisait toujours plus ample et l'hiver 1943 vit se former le groupe clandestin des intellectuels avec László Gereblyés, László Dobossy et Miklós Marsovszky comme membres fondateurs. Au printemps 1944, date importante dans l'histoire de l'émigration hongroise en France, les Hongrois déjà organisés ont opéré la fusion avec le mouvement français pour l'indépendance.

« La presse clandestine du parti communiste français prit la tête de la Résistance française et en assumait la tâche de l'organisation et de la propagande. 318 numéros de *l'Humanité* parurent pendant l'occupation (50 000 000 d'exemplaires au total). Pour la période qui va de juillet 1940 à juillet 1941, il faut compter deux millions 696 mille tracts édités et mis en circulation par les communistes. Des milliers de nos camarades couraient chaque jour le danger de mort pour appeler le peuple français, au nom du parti, à reconquérir la liberté de leur patrie » — lit-on dans un article d'Irén Komját qui a travaillé pour les presses clandestines française et hongroise du parti à partir de l'automne 1940.¹⁰

Lajos Papp, qui fut l'organisateur de la presse clandestine hongroise en France,¹¹ y avait été envoyé par le parti hongrois, en 1937, quand les voyages étaient devenus relativement moins difficiles à faire, grâce à l'Exposition

⁹ *Új Hang* [Voix Nouvelle], juillet 1939.

¹⁰ Irén Komját : *Az idők sodrában* [Années cruelles], Kossuth Könyvkiadó, Budapest, 1964. p. 212.

¹¹ Mémoires (manuscrit) de Lajos Papp.

Mondiale. Il prit contact d'abord avec György Bölöni, puis, par l'entremise de celui-ci, avec Mihály Károlyi. Dès l'été 1940, Lajos Papp entreprit d'organiser le groupe clandestin hongrois et sa presse.

Au début, les activités étaient assez réduites: de nuit, on distribuait les tracts du parti communiste et on couvrait les murs de slogans. Mais le mouvement s'élargissait de plus en plus. Il recruta les prisonniers revenus, parmi lesquels Imre Palotás, István Rostás, László Gereblyés, qui se chargèrent de la création de périodiques et du travail d'organisation parmi les écrivains et les artistes.

En août 1943, fut créé le *Magyar Függetlenségi Mozgalom* [Mouvement Hongrois pour l'Indépendance], vaste organisation influente qui groupait effectivement des masses et comptait beaucoup de sympathisants.

L'époque de la Résistance vit surgir en France une quinzaine de périodiques, fondées par les communistes hongrois et leurs collaborateurs. L'une des premières d'entre elles, le *Bulletin d'information* qui paraissait en langue française au cours de l'été 1940 à raison de 180 à 200 exemplaires par semaine, était faite par Irén Komját et ses deux fils et par Mme Péter Mód, János Reismann, György Bölöni, Vilma Ács, pour n'en citer que quelques-uns.

La publication la plus importante et qui subsista le plus longtemps était le *Magyar Szemle* [Revue Hongroise] du Mouvement hongrois pour l'Indépendance. Il paraissait du 1^{er} août 1943 jusqu'en 1949, en hongrois et en français, d'abord mensuellement, puis comme hebdomadaire, à raison de 40 à 100 exemplaires polycopiés. Les rédacteurs étaient Lajos Papp et László Gereblyés. Parmi les écrivains qui travaillaient pour la revue, on trouve György Bölöni, Mme Bölöni, László Dobossy, Péter Földes, Imre Palotás. Le travail technique incombait à Klári Hertczka; le tirage était assuré par Béla Sós. Le premier numéro publia une analyse détaillée de la situation en Hongrie, celui du mois d'août appelait au combat et, en décembre, la revue pouvait déjà annoncer que l'appel avait été écouté. Le numéro du 1^{er} novembre 1943 choisit pour devise les paroles du poète Sándor Petőfi (1823-1849): « Nous te vénérons, Liberté! / La vie sans toi est laide pour toujours, / La mort pour toi, rayonnante pour l'éternité. » — A la dernière page, on trouvait la célèbre *Ballade* de Louis Aragon, traduite par Sándor Vidéki (pseudonyme de László Gereblyés).

Au fur et à mesure que le mouvement s'élargissait, naissaient d'autres revues clandestines, tel *Harcos Nő* [la Femme combattante], fondé pour donner un nouvel essor à la propagande parmi les femmes, par le groupe « Femmes Hongroises en France » qui s'était joint au Mouvement pour l'Indépendance par l'entremise de Vilma Ligeti. La rédaction était assurée par Mme Bölöni, la composition technique, par Klári Hertczka et Bella Kálai, les illustrations étaient de Bertalan Pór et István Beöthy. Mme János Gál et Mme József Strém s'étaient chargées de la distribution.

Également important, le *Phénix*, sous-titré: *Cahiers de la Résurrection Hongroise*, publié par le Groupement Intellectuel du Mouvement Hongrois pour l'Indépendance, avec une couverture par István Beöthy. L'auteur de

l'introduction se rangeait solennellement aux côtés de la Résistance et exprimait sa profonde conviction que ce combat contribuerait grandement à libérer toute l'Europe, donc, la Hongrie aussi. Les Hongrois participeraient à ce combat avec tous les moyens possibles, recourant tant aux actes révolutionnaires qu'à la lutte intellectuelle.

Une seule fois parut, en juin 1944 et également en langue française, le supplément de *Phénix*, la *Feuille de la Résurrection Hongroise*, rédigée, éditée et photocopiée par le Groupement Intellectuel. L'article de fond, *Pour que la Hongrie revive*, dresse le bilan de l'oppression où a vécu la Hongrie pendant quatre cents ans et soutient que des changements urgents sont indispensables. Pour que l'indépendance intellectuelle et morale soit restituée à la patrie, pour qu'il redevienne lui-même, le Hongrois doit s'engager dans la Résistance: il a grand besoin de l'aide française. Le supplément publie une version française d'un *Chant populaire de la fin du xvii^e siècle*:

Hongrois, ne crois pas à l'Allemand
 Quoi qu'il promette de mirobolant,
 Car même s'il te donne un contrat comme il faut,
 Aussi étendu que ton grand manteau
 Même s'il y appose son sceau volumineux
 Tel le disque de la lune là-haut dans les cieux:
 Il n'y a rien dans tout cela qui tienne, qui vaille,
 Que le Seigneur Jésus-Christ punisse la canaille!

Vient ensuite le poème *l'Europe est silencieuse* de Petöfi, puis un autre d'Endre Ady qui contient le message suivant:

...Pourquoi ne pourrions-nous pas rencontrer
 Hurlant sur les barricades des idées éternelles?...
 (« Chant du Jacobin Hongrois »)¹²

Les autres périodiques hongrois de la Résistance étaient imbus du même esprit d'union, tels *Riadó* [Alarme], « Bulletin du Groupe communiste hongrois », paru deux fois, aux mois de juin et de juillet 1944, *Petöfi* — « Bulletin des Casernes » —, publié par Imre Palotás, en septembre et les deux numéros de *Toborzó* [Recruteur], « Bulletin du Comité Milic », en août.

Il faut faire mention, pour l'année 1943, de la publication sœur hongroise de *la Vie du Parti* qui paraissait sous le même titre, et de la revue des Hongrois de France et de Belgique, *Szabadság* [Liberté], lancée antérieurement et qui portait cette devise: « Unissez-vous dans la lutte contre le fascisme! ».

*

Les livres édités par les Hongrois réfugiés en France méritent également l'attention. Nous y trouvons plusieurs anthologies du plus haut intérêt, des ouvrages d'histoire littéraire et d'importantes études idéologiques et politiques. Le genre privilégié de cette époque, comme cela est une

¹² En français dans l'original.

tradition dans les belles-lettres en Hongrie, était la poésie. Les poèmes paraissaient dans les revues, étaient récités dans des soirées clandestines ou semi-clandestines, ou étaient distribués sous forme de tracts. La censure de Hongrie interdisait l'importation de la plupart de ces publications, comme elle le faisait aussi pour les périodiques.

Pour la période qui suivit immédiatement la révolution de 1919, nous ne connaissons pas d'œuvres littéraires hongroises qui aient été éditées en France. Par contre, il y en a plus d'une à partir de 1927, l'année qui ouvre la série avec deux anthologies hongroises. La première est l'*Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui*. Établie et traduite par Ladislav Gara et Marcel Largeaud.¹³ László (=Ladislav) Gara a été le plus dévoué, le plus assidu à faire connaître à l'étranger la littérature hongroise progressiste. L'anthologie de 1927 avait pour but de donner aux lecteurs français un bref aperçu de la littérature hongroise contemporaine. Évidemment, cela n'allait pas ni ne pouvait aller, en ce qui concernait le choix des auteurs, sans quelques imperfections dont Gara et Largeaud s'excusent dans leur avant-propos. Ils remercient M. Albert Gyergyai et Lajos Mikes d'avoir contribué à cette lourde tâche. Le lecteur français pouvait s'y familiariser cependant avec des écrivains comme Mihály Babits, Sándor Barta, Lajos Biró, Jenő Heltai, Frigyes Karinthy, Dezső Szomory et d'autres, chacun étant représenté par une nouvelle. Zsigmond Móricz y figurait avec son *Hét krajcár* [Sept sous], Ferenc Molnár, avec *Széntolvajok* [Voleurs de charbon].

L'autre anthologie est celle de la poésie hongroise contemporaine.¹⁴ Béla Pogány avertissait le lecteur dans la préface qu'il n'avait pas voulu présenter un panorama complet de la poésie hongroise de l'époque, et que le souci d'en donner une image tant soit peu fidèle l'avait seul guidé dans le choix des auteurs. Il ne s'était donc arrêté que sur les poètes les plus importants, tels Mihály Babits, Béla Balázs, Kornél Bánai, Sándor Barta, Tibor Déry, László Fenyő, Imre Forbáth, Milán Füst, Oszkár Gellért, Gyula Illyés, Lajos Kassák, Simon Kemény, Aladár Komlós, Dezső Kosztolányi, György Sárközi, Lőrinc Szabó, Ernő Szép, Aladár Tamás, Árpád Tóth. De brèves notices biographiques aidaient le lecteur à mieux s'orienter. La haute qualité des traductions, dont plusieurs de Gyula Illyés, achevait d'assurer un niveau très élevé au recueil.

C'est également à Paris que parurent les deux grands ouvrages de György Bölöni, *Az igazi Ady* [le Véritable Ady], et *Táncsics*, le premier en 1934, aux Éditions Atelier, l'autre immédiatement après l'occupation allemande.

Voici comment Imre Gyomai parle de l'activité de M. et Mme Bölöni à Paris :

« ...Un vaste tableau se dessine sous la plume de Bölöni, un tableau à faire pâlir les fresques des cathédrales, et ce tableau représentera Endre Ady... Et afin que les couleurs puissent avoir assez de force pour être

¹³ Avec les notes biographiques de Béla Pogány. 4. éd. Éd. Rieder, Paris 1927. 261 pages.

¹⁴ Anthologie de la poésie hongroise contemporaine. Version française sous la direction de Béla Pogány, revue par Géo Charles. Les Écrivains Réunis, Paris, 1927. 218 pages.

dignes de ce géant, Bölöni refait le voyage d'Ady en Transylvanie: il ira jusqu'à Zilah, à Szilágysomlyó, jusqu'au bord du ruisseau Ér¹⁵ qui a conduit le poète à l'Océan, à la recherche de ces couleurs adyennes...

« Je veux parler aussi de celle qui est allée très loin de notre petit pays, de la femme qui a écrit, sous le pseudonyme Sándor (= Alexandre) Kémeri, le livre *Séták Anatole France-szal* [Promenades avec Anatole France] et qui a connu New York, Londres, Madrid. Son livre a été plusieurs fois réédité dans ces pays lointains. Maintenant cette femme connaîtra un nouveau succès: elle travaille sur un livre très original sur Rodin. A Paris, à Londres, ce nom étranger a déjà une grande force évocatrice: il évoque, ou, peut-être, il annonce l'âme enchantée d'un nouveau type de femme créatrice, plus forte, plus assidue parce que plus profonde que l'homme qui s'épuise vite quand il est créateur. Sous cette main féminine, en apparence très frêle, naîtra en toute sa grandeur le portrait non seulement de Rodin sculpteur mais aussi d'un Rodin jusque-là inconnu, Rodin l'homme... »¹⁶

Les livres hongrois édités à Paris dans les années vingt avaient plutôt un caractère politique, ainsi une publication de la Ligue pour les Droits de l'Homme, où Zsigmond Kunfi dénonce, dans 55 pages, un des crimes de la contre-révolution hongroise, le meurtre des journalistes Somogyi et Bacsó, devant lequel le monde entier resta stupéfait.

Les calendriers émis par le parti communiste jouaient aussi un rôle important. Celui de 1926 de *Párisi Munkás* fut dédié « Aux victimes de la terreur blanche hongroise et à ceux qui organisent maintenant et organiseront dans l'avenir la nouvelle révolution hongroise, en dépit de toutes les potences, de tous les supplices qui les attendent au fond des prisons de la contre-révolution ». Parmi les auteurs figurent György Lukács, Maïakovsky, Andor Gábor, Gyula Illyés, Paul Vaillant-Couturier, Béla Uitz.

Az 1927. évi naptár [le Calendrier pour l'an 1927] fut consacré au dixième anniversaire de la révolution victorieuse du prolétariat russe.

Celui de 1929 est, surtout, un Calendrier politique. On y trouve des citations des auteurs classiques du marxisme, des écrits commémoratifs à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation du parti hongrois des communistes et une étude sur la Commune de Paris.

C'est également par la Section « Livres » de *Párisi Munkás* que fut édité, en 1928, un document politique très important de seize pages: *Lenin Emlékkönyv* [Almanach Lénine], illustré.

Proletár Daloskönyv [le Livre de Chansons des Prolétaires], document de la littérature du mouvement ouvrier, parut en 1926 à Paris, avec une préface d'Henri Barbusse. Le bulletin des Enquêtes de la Gendarmerie [Csendőrségi Nyomozati Értesítő] en annonce l'interdiction en 1931. La Cour supérieure royale en recommande la confiscation et la destruction en ar-

¹⁵ Ce « grand fossé singulier, somnolent » devient, dans un poème d'Ady, le symbole de ses origines qui le liaient à la Hongrie « barbare », à la mentalité bornée, chauvine de la Monarchie; il veut être l'homme qui « à la source de l'Er s'ouvre l'espace, Vient à l'immensité, vient au Saint-Océan. » (Adaptation de Guillevic.) (Note du traducteur)

¹⁶ Imre Gyomai: *Ezt csinálják a magyar írók és újságírók Párizsban* [Ce que font les écrivains et les journalistes hongrois à Paris]. Literatura, septembre 1928. *Hazai és külföldi tudósítások* [Correspondance de Hongrie et de l'étranger].

quant du fait qu'« ...il contient les paroles de 25 chansons à la subversion par la violence du régime social ». Des exemplaires en sont pourtant parvenus à nos jours; ils conservent pour la postérité les chansons les plus enflammées, les plus incendiaires du mouvement ouvrier international et du mouvement révolutionnaire hongrois.

Les mémoires de Sándor Kémeri (Mme Bölöni) sur la terreur blanche qui avait suivi la répression de la République Hongroise des Conseils, parurent en 1929, chez Flammarion. Ce livre, intitulé *Sur les chemins des douleurs*, était préfacé aussi par Henri Barbusse qui connaissait très bien la situation en Hongrie. Toutes les éditions, hongroise, allemande et française furent condamnées à être saisie pour « diffamation systématique de l'État hongrois et de la nation hongroise » et pour « lèse-majesté », c'est-à-dire « outrage au régent ». Cette condamnation fut prononcée par Géza Töreký, juge au tribunal correctionnel royal de Budapest, en avril 1930; deux ans après, la « procédure objective », c'est-à-dire la saisie fut de nouveau ordonnée. Mais les policiers cherchaient en vain les exemplaires dans toutes les librairies, ils n'en trouvèrent aucun. Ceux-ci ne firent leur réapparition que plus de dix ans après, pour permettre de nouvelles éditions qui devaient rappeler à la mémoire cette période honteuse de l'histoire de la Hongrie.

La série *Monde*, d'une valeur sûre et durable, était le fruit d'une entreprise de grande envergure de Mihály Károlyi, György Bölöni et Pál Aranyosi. Elle était financée par Károlyi. La revue littéraire du même nom d'Henri Barbusse annonce la parution du premier volume de la série le 12 avril 1930; trois autres furent encore édités et la distribution de tous les quatre fut interdite en Hongrie. Le « Chveik » de Hašek encourut la même peine pour excitation à la haine de classes et au mépris du clergé. Frigyes Karikás l'avait traduit sous le pseudonyme de Fedor Katona, de même que le deuxième ouvrage de la série, le roman *Chocolat* de Tarassov Rodionov, qui avait eu du retentissement partout dans le monde et dont Gyula Illyés souligna, le premier en Hongrie, la très haute valeur, dans la revue *Nyugat* [Occident, la revue littéraire hongroise la plus importante de l'avant-guerre]. La censure hongroise trouva dangereux le troisième roman aussi, intitulé *1902-esek* [la Classe 1902], d'Ernst Glaeser, œuvre très appréciée par Thomas Mann. Le dernier fut *Új pásztor* [Nouveau pasteur], d'András Szilágyi. Il parut avec les dessins de Bertalan Pór. Gábor Gaál voyait dans le roman « l'apparition en Hongrie du pur esprit de classe » et le signe d'un tournant qui ouvrirait la voie à une révolution de type nouveau, pénétrée de l'esprit communiste. Aussi les autorités hongroises se hâtèrent-elles d'en ordonner la saisie pour excitation à la haine de classes et d'en informer par radiogramme tous les commissariats de police. Les détectives visitèrent toutes les librairies de Budapest pour ramasser les exemplaires, mais en vain. Ils firent une enquête pour identifier l'auteur et l'illustrateur, cela aussi sans aucun succès.

Dans la revue *Korunk* [Notre temps], paraissant à Cluj, Gábor Gaál analyse (n^{os} 7-8, 1930) l'importance de la série *Monde*. L'auteur constatait avec une pointe d'amertume que, bien sûr, ces livres n'avaient pu paraître

en Hongrie, que, bien sûr, quand ils avaient paru, ce n'était pas chez un éditeur hongrois, parce que les éditeurs de Budapest n'aimaient pas l'esprit critique, qu'ils n'aimaient rien qui rappelle la réalité quelque timidement que ce fût. « Les éditeurs de Budapest ne lancent que les histoires galantes et insipides dans le mauvais goût des grands boulevards... voilà pourquoi ils n'ont pas édité *Chveik*, pourquoi ce chef-d'œuvre a dû attendre jusqu'ici et paraître non pas en Hongrie, mais à Paris, chez le même éditeur hongrois qui, éditant tour à tour *Chocolat*, le roman de Glaeser, et *Nouveau pasteur*, œuvre d'un jeune auteur hongrois, inaugurant vraiment une nouvelle ère, se charge de faire oublier la carence de dix ans d'édition hongroise. »

Dans les années qui suivirent, les belles-lettres cédèrent la place à quelques éditions de caractère politique, tel le manifeste de Mihály Károlyi, intitulé *Tiétek a föld! Izenet a magyar földműves-szegénységnek* [La terre est à vous! Message au prolétariat agricole de Hongrie]. Il parut à Paris et donna lieu à un procès en Hongrie. Il fut interdit et saisi, mais éveilla l'intérêt de « l'autre Hongrie ». Longtemps après, les ouvriers furent arrêtés, torturés et condamnés à la prison si on trouvait chez eux des exemplaires abîmés et déchirés du *Message*.

La brochure éditée en 1932, à Paris, *Két akasztófa* [les Deux Potences] avait aussi son importance. Elle protesta contre le meurtre brutal de Sallai et de Fürst. — Première publication de la série *Pour l'unité prolétarienne*, l'étude intitulée *Unité d'action* de Béla Kun parut en 1934. L'année suivante, c'est un recueil d'études de Jenő Varga *la Crise économique, sociale, politique* qui fut également édité en français.

Un petit recueil, les *Hat proletár tömegdal* [Six chansons prolétaires], édité en 1934 par *Munkásszemle* (un des successeurs de *Párisi Munkás*) et qui contenait les poèmes d'Erich Weinert et de Fritz Hoff traduits par Aladár Komját et Lajos F. Kertész, préfacés et mis en musique par Pál Arma, alarma aussi les autorités hongroises; aussitôt qu'il vit le jour, un arrêté ministériel en interdit l'entrée en Hongrie.

En 1937, les émigrés éditèrent deux œuvres littéraires: le recueil de poèmes posthumes d'Aladár Komját, *Megindul a föld* [la Terre se met à trembler] que le tribunal hongrois fit aussitôt mettre au pilon, et le récit de Sándor Gergely, *Vitézek és hősök* [les Preux et les Héros], avec une préface de György Bölöni. Il fut édité par *Szabad Szó* et fit couler beaucoup d'encre dans les bureaux de la police et du tribunal.

*

Les émigrés hongrois du mouvement ouvrier à Paris ont fait circuler entre les deux guerres plusieurs imprimés aux dimensions réduites — manifestes, tracts et affiches — qui fournissaient des renseignements aux Hongrois vivant en France et les appelaient à l'action commune, quand les événements politiques l'exigeaient.

Il nous est resté des tracts remontant à 1923, émis par la « Ligue Hongroise pour les Droits de l'Homme », et aussi ceux publiés par le mouve-

ment syndical. Ceux de la cellule du parti de Paris retiennent aussi notre attention, comme un manifeste, de cinq pages polycopiées, de 1935, *Egységfrontot* [Pour le front unique], qui invitait à la participation à la lutte du parti communiste français pour la création d'un front unique, ou un exposé fait à la Conférence internationale de janvier 1937 de Paris, lequel commence par ces mots: *Mindenkihez!* [A tout le monde!]. La Conférence était un appel en faveur du secours aux combattants, aux veuves et aux orphelins espagnols...

Pendant la Résistance, l'importance de ces petits imprimés alla grandissant, car il était alors nécessaire de fournir des renseignements rapides. Parmi ceux qui touchent au sujet de la présente étude, il faut mentionner avant tout la brochure de dix pages, rédigée en français, du « Groupement des communistes hongrois en France », dédiée à la mémoire de cinq maquisards hongrois exécutés par les nazis — Imre Glasz et Pál Weisz, métallurgistes, Tamás Elek, étudiant âgé de 19 ans, József Boczor ingénieur et János Weisz métallurgiste, chef du groupe, connu sous le pseudonyme de Petit Jean — et « à tous ceux qui sont morts pour la cause sacrée de la Résistance nationale française ».

Kiáltvány [Manifeste], publié au printemps 1944, immédiatement après l'occupation allemande de la Hongrie, par le Comité Central du Mouvement Hongrois pour l'Indépendance, exerça aussi une grande influence. Il invite à se joindre à la Résistance française et à organiser des « milices patriotiques » hongroises.

*

Qui étaient ces Hongrois qui, émigrés de leur pays malgré qu'ils en eussent, ont continué la lutte en France, leur pays d'adoption, qui ont créé la presse de l'émigration, propagé les idées marxistes et la littérature hongroise et étrangère dans des revues et dans des livres et qui ont exhorté et participé aussi sous le drapeau français, au combat pour la liberté de toute l'humanité?

Dans leur livre intitulé *Champions hongrois de la liberté contre le fascisme*,¹⁷ István Kovács et János Flórián constatent que malgré leur nombre relativement réduit, les Hongrois vivant en France pendant l'occupation ont pris une part très active à la lutte héroïque du peuple français contre les fascistes allemands. Des données statistiques prouvent que, parmi les étrangers de la Résistance, le nombre des Hongrois vient immédiatement après celui des Espagnols. Endre Bajomi Lázár évalue ce nombre à 3 000 dans son livre intitulé *Hongrois de la Résistance*,¹⁸ préfacé par Vercors.

Ce même livre présente aussi les diverses formes de leur lutte et parle des martyrs et du sort des écrivains et des artistes hongrois émigrés. Il nous apprend entre autres choses qu'András Hevesi, auteur du roman *Párizsi eső* [Pluie de Paris], est tombé comme volontaire dans la bataille de la Somme, en 1940, année où est mort au champ d'honneur le peintre Béla Hegedüs

¹⁷ Budapest, Athenaeum, 1946 (en français).

¹⁸ Éd. Bateau Ivre. Paris, 1946. 89 pages. En français.

aussi. László Gara avait pris part au travail de propagande du maquis. Imre Gyomai, écrivain, volontaire dans l'armée française et fait prisonnier en 1940, organisa, sous pseudonyme, après s'être évadé, la résistance des mineurs et des vigneronns d'une ville du Midi de la France dès 1942. En 1944, il participa à la distribution d'armes et à la libération de la ville avant le débarquement. Le poète Antal Forgács disparut à Grenoble; selon toute vraisemblance, il a été déporté en Allemagne. Gyula Alpári, publiciste et ancien combattant, a été fusillé par les nazis. Les Hongrois ont montré un grand courage et un grand dévouement pendant la Résistance; ils furent parmi les premiers à donner leur sang pour la libération de la France, conclut Bajomi à la fin de son livre.

Cette époque a inspiré, outre les ouvrages documentaires, plus d'une œuvre littéraire aussi, comme le récit passionnant d'Imre Boócz, intitulé *Francia ég alatt* [Sous le ciel français], paru en 1947 dans la série *Szikra*, ou *Hét álnév* [Sept pseudonymes], d'Endre Murányi-Kovács, écrit près de vingt ans plus tard et dans lequel l'auteur, témoin de la Résistance et résistant lui-même, évoque sur un ton lyrique la fermeté idéologique et morale des combattants.

Mais les documents hongrois ne sont pas les seuls à faire revivre la lutte des Hongrois qui ont fait la Résistance. Les Éditeurs Français Réunis ont fait paraître en 1965, à Paris, un vaste recueil de documents¹⁹ qui consacre tout un chapitre à la mémoire de *l'Immigration hongroise*.

De nombreux documents manuscrits fournissent aussi de précieux renseignements à celui qui veut se renseigner sur cette époque.

Les *Mémoires* d'Ervin Gazdag nous apprennent que l'auteur avait habité à Paris avec György Honti et Barnabás Pesti. Étudiants, ils vendaient des journaux pendant les vacances d'été: « Barnabás Pesti a introduit une innovation révolutionnaire dans la vente des journaux... c'est lui qui avait eu l'idée de les vendre aussi dans les cinémas, pendant les entractes... » En 1941, ils entrèrent tous les trois dans le parti communiste français. Plus tard, Barnabás Pesti retourna en Hongrie sur l'ordre du parti, pour y continuer son travail dans la clandestinité; il fut arrêté et exécuté à Noël 1944 à Sopronkőhida.

József Imre participa à la distribution de la presse hongroise communiste en France entre 1928 et 1933; lui aussi rentra plus tard en Hongrie.

Dezső Révai, rédacteur de *Sportoló munkás* [l'Ouvrier sportif] et de *Proletár sport* [le Sport des prolétaires] s'établit à Paris en 1936. En 1944, il participa à la lutte armée comme membre de la compagnie hongroise « Petőfi ».

Károly Perczel partit pour l'étranger, quand il était encore étudiant à l'École Polytechnique de Budapest. En 1938, il fut expulsé de Suisse. Déjà membre du parti clandestin, il se fixa alors en France où il prit part au travail de la Main-d'Œuvre Immigrée, organisation internationale coordonnant les activités des groupements nationaux de la Résistance, et à celui

¹⁹ Laroche, Gaston: *On les nommait des étrangers. Les immigrés de la Résistance*. Les Éditeurs Français Réunis. Paris, 1965. 447 pages.

des Francs-Tireurs et Partisans. Le 23 août 1944, jour de l'insurrection de Paris, il était sur les barricades avec les autres membres de la Milice Patriotique. Sa femme fit aussi de la Résistance : elle transportait les tracts dans une voiture d'enfant.²⁰

Boris Fáy, membre du groupe de Petit Jean, qui a été tué par les nazis, écrit dans ses mémoires : « Nous distribuions régulièrement, au moins deux fois par semaine, des tracts et des journaux. Des papillons représentant la faucille et le marteau ou d'autres insignes, nous en mettions en circulation par milliers, et des milliers d'exemplaires étaient de notre fabrication. »

Sur le sort de l'un des cinq martyrs, Imre Glasz (Békés), les *Mémoires* d'Illa Békés, sa femme, nous renseignent. Dans le manuscrit de la veuve, nous avons retrouvé la lettre d'adieu d'Imre Glasz. « Soyez aussi optimiste, écrit-il, que je l'étais... Ce qui m'accable c'est que je n'ai pu réaliser ce dont j'ai tant rêvé, à savoir rendre meilleure la vie à nous tous... » Celui qui a écrit ces paroles s'était engagé pour servir la cause du socialisme dès sa jeunesse : il avait adhéré au mouvement ouvrier en 1927, ce qui lui valut la surveillance de la police, puis la détention, jusqu'en 1937, moment où il émigra à Paris. Dans la Résistance, il avait pour mission d'abord de distribuer les tracts et les journaux clandestins, puis, à la fin de 1941, il fut le chef de l'un des groupes armés.

D'après le témoignage de plusieurs sources, la réalisation technique de la presse et du matériel de propagande de la Résistance hongroise en France se fit pendant de longues années dans une pièce de Béla Sós, rue d'Abel, où une petite imprimerie était montée. Condamné à l'époque de la terreur blanche à six ans de prison par le tribunal de Kalocsa pour avoir été membre de l'Armée Rouge hongroise en 1919, Béla Sós avait réussi à s'évader deux ans plus tard et à partir pour la Yougoslavie, puis pour la France. Il écrit dans ses Mémoires :

« Nous avons distribué des tracts en langues hongroise, française et allemande, en les jetant par terre dans les rues les plus passantes. Naturellement, nous avons besoin d'un appareil pour polycopier les journaux et les tracts. Nous reproduisons le texte sur des stencils et nous fabriquons les tracts en plusieurs centaines d'exemplaires pour chacune des trois langues. L'appareil ne devait pas être lourd, car celui-ci étant destiné à servir dans un travail clandestin, il nous fallait penser aux fréquents déplacements aussi ; or, le poids n'en dépassait pas 3 kg. C'était une machine primitive... »

Ces différentes tâches étaient accomplies sous la responsabilité de Lajos Papp. Enfant, il avait connu la famine, la misère, une révolution et une contre-révolution. Son père était forgeron, il avait neuf enfants. Lajos Papp entra dans le mouvement ouvrier à l'âge de 20 ans. Il était allé à Paris pour la première fois en 1937. En 1939, le parti le charge de mettre sur pied la presse et d'organiser la section hongroise, devoir dont il s'acquitta avec dévouement jusqu'au mois d'octobre 1944, grâce à son talent extraordinaire d'organisateur et à ses contacts étroits avec le parti communiste français.

²⁰ Renseignement oral fourni par Imre Palotás, en janvier 1968.

Les intellectuels hongrois, écrivains, poètes, artistes, ne manquaient pas non plus sur les barricades. Quand il le fallait, il n'hésitèrent pas à changer la plume contre les armes ou à continuer la lutte avec les deux moyens, comme le firent par exemple György Bölöni, qui fut élu président du Mouvement Hongrois pour l'Indépendance, ou le poète László Gereblyés qui s'engagea dans la Compagnie « Petőfi ». Imre Palotás prit aussi les armes, tout comme Endre Murányi-Kovács, poète et écrivain, qui entra dans le maquis. Georges Politzer, philosophe d'origine hongroise que l'on appelait « le Pascal du matérialisme », a été fusillé par le Gestapo sur le Mont Valérien. Bertalan Pór, cet artiste puissant, a réalisé de nombreuses affiches. Le peintre Zoltán Váli consacrait tous ses loisirs à fournir des armes aux maquisards. Et même ceux qui distribuaient « seulement » des journaux, s'exposaient chaque jour au danger de mort.

Dans l'histoire de l'émigration hongroise en France, l'encre des écrivains était vraiment mélangée avec le sang et les larmes.

Györgyi MARKOVITS

Le Présent

Chronique des relations franco-hongroises 1968*

ÉCONOMIE

En dépit de l'accord commercial signé entre la Hongrie et la France en 1925, la part de la France dans le commerce extérieur hongrois a été assez modeste dans la période précédant la seconde guerre mondiale. En effet, ni l'orientation pro-allemande des milieux dirigeants de la Hongrie, ni les efforts français pour créer une « zone franc » n'étaient propices à une augmentation substantielle du volume des échanges entre les deux pays.

Si dans les années d'après-guerre, la situation s'est améliorée lentement, ce n'est qu'au cours des dix dernières années que les relations économiques des deux pays ont sensiblement évolué, en même temps qu'augmentait le volume des échanges. En effet, ce dernier a doublé entre 1958 et 1968. Les échanges entre la France et la Hongrie sont actuellement régis par les dispositions de l'accord commercial du 15 février 1966, qui va expirer fin 1969. La convention de coopération industrielle et économique signée à Paris au mois de décembre 1968 prévoit l'intensification des contacts économiques entre les deux pays.

Tableau des échanges commerciaux hungaro-français
(en millions de francs)

Année	Importations hongroises	Exportations hongroises	Total
1966	156,0	141,0	297,0
1967	169,0	126,3	295,3
1968	164,0	105,0	269,0

On voit d'après ce tableau qu'au cours des trois dernières années, le montant total des échanges annuels a varié entre 50 et 60 millions de dollars USA. Il convient de souligner que, pendant cette période, la valeur des importations en Hongrie n'a pas substantiellement changé, tandis que le volume des exportations hongroises a diminué de 10 à 13 %, notamment au cours des deux dernières années et que, de ce fait, le bilan commercial hongrois, relativement équilibré en 1966, était de plus en plus déficitaire.

La diminution de volume de nos exportations dans les années 1967 et 1968 s'explique par la régression de nos exportations agricoles. Notons

*Pour la visite du Président du Conseil Hongrois, M. Jenő Fock à Paris, voir le numéro précédent des *Nouvelles Études Hongroises*, vol. 3. 1968, pp. 235-240.

que la structure des exportations hongroises est loin d'être satisfaisante, 60 à 70 % de celles-ci se composant de produits agricoles et un tiers seulement de produits et de matériaux industriels. Il s'agit là évidemment d'une circonstance qui présente pour le développement de nos rapports réciproques un obstacle d'autant plus grave que la France est elle-même un pays exportateur de produits agricoles et même le plus important parmi tous les pays du Marché Commun. Même si nos exportations vers la France sont de nature à pouvoir suppléer quelques lacunes dans l'agriculture française, telles qu'elles ne devraient susciter aucune inquiétude de la part des cultivateurs français, il n'en reste pas moins qu'elles se voient souvent frappées de mesures de restriction discriminatoires.

En 1967 et dans la première moitié de 1968, notamment, nos exportations ont considérablement souffert des dites restrictions. Puis elles n'ont certes pas été favorisées par les événements, en France, de mai-juin 1968 ni par l'épizootie qui, en automne de la même année, s'est déclarée en Hongrie.

Il est en tout cas encourageant de voir que dans la dernière année, le volume de nos exportations industrielles n'a pas diminué; dans le secteur de l'industrie légère, une augmentation assez importante de nos exportations est même à signaler.

Voici une liste des principaux produits hongrois introduits en France :

Produits industriels: ameublement, textiles, lampes à incandescence et autres produits électriques, produits pharmaceutiques et chimiques, verrerie, maroquinerie, outils, articles de camping, bois de sciage, etc.

Produits agricoles: surtout produits de l'industrie alimentaire: jambon, demi-porcs, cheval et mouton de boucherie, foie gras, salami d'hiver. Grosse exportation de gibier: lièvres, faisans, perdrix, escargots, grenouilles, notamment.

Le volume de nos importations de produits français n'a pas considérablement changé par rapport à celles des dernières années. Elles se composent en grande partie de matériaux bruts et de produits semi-finis. On ne peut que se féliciter de l'augmentation de la quantité des machines et des installations mécaniques françaises introduites en Hongrie. Tout en contribuant à la modernisation de notre industrie, la mise en service d'installations de provenance française pourra d'autant plus favoriser le développement de nos rapports commerciaux que la politique commerciale de la France attache actuellement une importance particulière à l'exportation de ces produits.

La liste des produits français introduits en Hongrie se compose, entre autres, d'équipements pour fabriques de moteurs, de machines agricoles, de calculatrices d'installations pour les télécommunications, de matières brutes destinées aux industries chimique et textile, de produits semi-finis, d'automobiles, et de lait déshydraté, employé comme fourrage.

L'exécution de certains contrats signés en 1968 concernant l'importation en Hongrie de différents produits d'investissement est prévue pour les prochaines années. C'est ainsi que la maison Alsthom a signé avec l'industrie hongroise de l'aluminium un contrat relatif à la livraison d'installations

redresseuses au silicium pour la fonderie d'aluminium d'Inota au prix approximatif de un million de dollars USA; d'autre part, après de longues négociations poursuivies en 1968, un contrat relatif à l'application du système SECAM de la télévision en couleurs a été signé au début de 1969. Notons aussi qu'après l'Union Soviétique, la Hongrie a été la première à adopter ce système.

Comme la Hongrie doit par voie d'exportation se procurer la couverture en devises de ses achats étrangers, le développement de nos rapports commerciaux exige des efforts mutuels. Cela exige de chacun des deux partenaires la parfaite connaissance de la situation de l'autre et l'application de méthodes avancées dans le domaine économique — nécessité reconnue tant en Hongrie qu'en France. Aussi les visites réciproques des représentants des deux pays se sont-elles multipliées en 1968; elles ont été accompagnées d'une série d'expositions et de conférences destinées à la présentation de ce que nos deux pays viennent de réaliser dans les domaines technique et scientifique.

Signalons ici la grande importance tant politique qu'économique de la visite faite en France par M. Jenő Fock, président du Conseil des ministres hongrois. Ses entretiens avec le chef du gouvernement français qui ont été l'occasion d'un examen approfondi de nos rapports économiques, furent suivis, en décembre 1968, de la formation de commissions intergouvernementales et de la signature d'un accord de collaboration économique et industrielle.

M. József Biró, ministre hongrois du Commerce extérieur, qui, en novembre 1967, a rendu à M. Roland Nungesser la visite que ce dernier avait faite à Budapest lorsqu'il était secrétaire d'État aux Finances, a profité de son séjour à Paris pour mener des conversations utiles concernant les échanges commerciaux de nos deux pays.

La Semaine de la Technique et des Sciences organisée au mois de novembre 1968 à Paris par la Chambre de Commerce de Hongrie et l'Association des Sociétés techniques et scientifiques sous les auspices de M. Árpád Kiss, président de la Commission Nationale pour le Développement Technique, et de M. Robert Galley, ministre des Recherches Scientifiques, a fait beaucoup pour le rapprochement des représentants hongrois et français des sciences techniques. Elle a notamment fourni aux spécialistes français quelques informations importantes sur ce secteur de l'industrie hongroise.

Il incombe naturellement aux entreprises d'assurer la mise en pratique des accords conclus par les gouvernements. Les entreprises hongroises du commerce extérieur et de l'industrie ainsi qu'un certain nombre de maisons françaises de plus en plus intéressées par le marché hongrois et l'importation de produits hongrois, ont d'ores et déjà fait des efforts considérables dans ce sens. En 1968, les produits de l'industrie hongroise ont été présentés en France lors de plusieurs expositions spécialisées; deux milliers d'hommes d'affaires français sont venus à Budapest pour poursuivre des négociations avec des spécialistes hongrois, et un millier de techniciens hongrois se sont rendus en France pour de semblables négociations.

Il y a tout lieu de croire que ces déplacements ne constituent que le début d'une évolution pleine de promesses qui se traduira par une augmentation importante des échanges entre les deux pays sous le signe du principe des avantages mutuels.

Albert CZILI

CULTURE

Au cours de ces dernières années, les relations culturelles hungaro-françaises ont connu un essor imposant embrassant des domaines de plus en plus larges de la vie intellectuelle. L'année 1968 a vu dans les deux pays de nombreuses manifestations artistiques et scientifiques qui ont encore approfondi ces relations et lui ont insufflé une vie nouvelle. En passant en revue les manifestations destinées, en France, à offrir une idée de la civilisation hongroise ou celles qui, en Hongrie, présentaient tel ou tel aspect moins connu de la vie intellectuelle française, nous sommes frappés par la variété de formes prises par ces relations et ces contacts, variété et intensité qui mèneront, n'en doutons pas, à une meilleure compréhension entre les deux pays et à la reconnaissance de certaines possibilités de collaboration.

Bien que, au moment de la visite à Paris du président du Conseil des ministres hongrois, les entretiens aient porté en premier lieu sur les questions économiques et commerciales, cet événement important a toutefois permis aux hommes d'État hongrois et français de passer en revue l'évolution des relations culturelles entre les deux pays, d'en faire le bilan et d'exprimer leurs vues en ce qui concerne leur avenir. Le communiqué commun constate, entre autres, que les parties « estiment que les relations culturelles entre la Hongrie et la France évoluent d'une manière satisfaisante, conformément à l'accord culturel conclu le 28 juin 1966. Cet accord prévoit une intensification considérable des contacts entre écrivains, artistes, professeurs et savants hongrois et français afin de contribuer par là à la connaissance mutuelle de la civilisation et de la langue des deux pays. »

A leur réunion de fin novembre où elles devaient établir le programme des échanges culturels, techniques et scientifiques pour les deux années suivantes, les commissions mixtes hungaro-françaises, culturelle, technique et scientifique, apprécièrent de la même manière les résultats acquis. Les deux commissions mixtes exprimèrent leur accord avec la pratique des années précédentes en maintenant en gros les formes et les cadres des programmes d'échanges précédents et en assurant ainsi à peu près les mêmes possibilités pour les années suivantes. Dans le domaine technique et scientifique, l'échange des personnes a même été considérablement augmenté. (30 % environ.) On a surtout augmenté le nombre des voyages d'études courts, permettant aux spécialistes des deux côtés une information dans leurs domaines. L'année 1968 a donc apporté des succès importants du point de vue de l'avenir des relations culturelles entre les deux pays. La bonne marche depuis des années

des relations entre États a eu comme résultat logique un accroissement de l'intérêt que portent à l'autre pays les établissements, organisations et villes qui se cherchent des partenaires et qui, par des visites personnelles, des entretiens, tâchent de trouver des solutions à leurs problèmes communs. Les programmes d'échanges entre les États donnent un cadre à ce processus naturel, mais fournissent aussi des impulsions nouvelles. L'organe extrêmement actif des contacts entre les deux pays, l'Association France-Hongrie, a organisé, elle aussi, au cours de l'année écoulée, de nombreuses visites et manifestations culturelles.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter maintenant à quelques-uns des événements importants et caractéristiques de l'année 1968 qui pourront jeter une lumière sur la nature et les dimensions de cet important mouvement.

Au moment du séjour à Budapest des dirigeants de la Sorbonne, l'idée a surgi d'organiser une discussion entre historiens hongrois et français, portant sur les questions historiques qui, au cours de l'histoire, ont intéressé les deux pays, sur les événements qui, d'une manière ou d'une autre, ont créé des liens entre eux. Au mois de mars, les historiens se sont, en effet, réunis à la Sorbonne pour un colloque où Hongrois et Français exposèrent leurs opinions sur tel ou tel problème intéressant les deux pays. Ils ont traité de la structure féodale de l'État, des problèmes de la Réforme et de la Contre-réforme, des liens entre les luttes hongroises pour l'indépendance et la politique extérieure de Louis XIV, de l'influence en Hongrie de la Révolution française, du compromis de 1867 entre l'Autriche et la Hongrie. Cependant, le sujet qui a provoqué le plus grand intérêt, fut les relations des deux pays après la première guerre mondiale. Les thèmes du colloque embrassaient donc presque toute l'histoire des deux pays et permettaient ainsi d'élucider pour les deux côtés, les points de contact importants. C'était là un pas dans les relations des historiens, pas qui, en lui-même, certes, a une grande importance mais dont les vraies conséquences seront visibles quand les questions, abordées dans leurs grandes lignes, seront élaborées en détails et quand la première rencontre des historiens français et hongrois sera suivie d'autres destinées à entrer dans le fond des questions.

Des colloques hungaro-français d'historiens de la vie économique et de géographes ont également eu lieu à Budapest pour passer en revue les questions d'intérêt commun.

L'échange de boursiers s'est poursuivi, en 1968. De nombreux étudiants, chercheurs et artistes hongrois ont fait des voyages d'études plus ou moins prolongés en France. La Hongrie, à son tour, a accueilli des boursiers français, des étudiants du hongrois, des musiciens, des historiens de l'art. Leur nombre, pourtant, montre qu'en France on ignore encore le grand nombre des bourses offertes par la Hongrie ainsi que les domaines que l'on peut étudier avec succès en Hongrie. L'Université d'été de Debrecen a connu, comme tous les ans, un grand succès. Ce sont surtout les étrangers apprenant la langue hongroise qui y acquièrent, dans une ambiance agréable, des connaissances utiles sur la culture du peuple hongrois.

Les étudiants ont passé la dernière semaine de leur séjour en Hongrie au Balaton et à Budapest pour compléter les connaissances acquises aux conférences par une expérience directe de la vie dans le pays. Les étudiants étrangers ont quitté avec les mêmes impressions agréables les autres cours d'été parmi lesquels nous ne mentionnons que le cours de pédagogie musicale à Esztergom et le camp de la Jeunesse Musicale à Pécs.

Un événement important des relations techniques a été la *Semaine de la Technique et des Sciences hongroises* à Paris à la fin de novembre, préparée, du côté hongrois, par la Chambre de Commerce et, du côté français, par le Comité National du Patronat Français. Au cours de cette semaine, une vingtaine de conférences ont traité des résultats de la technique hongroise. Monsieur Árpád Kiss, président de la Commission Nationale pour le Développement Technique, s'est rendu à Paris pour l'ouverture de la semaine.

Les relations artistiques ont à leur actif des événements non moins considérables. En premier lieu, il conviendrait peut-être de parler des concours musicaux de Budapest auxquels, cette fois-ci, ont participé quinze jeunes artistes français. Au concours de violoncelle, portant le nom de Pablo Casals, c'est Jean Déplace, violoncelliste de l'Opéra de Monte-Carlo, qui a obtenu le deuxième prix.

Un des événements de premier plan des semaines musicales de Budapest organisées chaque automne a été, en dehors des concours musicaux, le concert donné par Pierre Dervaux qui, pourtant, n'était qu'un des nombreux musiciens français célèbres qui se sont produits en Hongrie, au cours de 1968. Nous citerons parmi eux Vlado Perlemutter, Gérard Souzay, Pierre Cochereau, France Clidat, Pierre Fournier. Nous avons également eu le plaisir de revoir le grand maître de la pantomime, Marcel Marceau, et de recevoir, parmi les étoiles de la chanson française, Gilbert Bécaud. L'Opéra de Budapest a accueilli les danseurs Claire Motte et Cyril Atanasoff. La Maîtrise de l'ORTF a rendu avec un très grand succès la visite de la Chorale de la Radio Hongroise à Paris, en 1967.

En 1968, les musiciens hongrois ont remporté, eux aussi, un certain nombre de succès en France. Parmi les concours musicaux, nous mentionnons la médaille d'argent obtenue par Csilla Zentay aux concours de chant de Toulouse. Des interprètes comme Sebestyén Pécsi, József Réti, Gábor Gabos se sont produits devant le public français et en automne, la tournée de l'orchestre symphonique de la Radio-Télévision Hongroise a remporté un grand succès. Le quatuor Bartók a donné deux concerts au Théâtre Récamier où il a joué les six quatuors de Béla Bartók. Comme événement important des relations musicales hungaro-françaises, mentionnons la première, à Angers, de l'opéra de Sándor Szokolay, *les Noces de Sang*, écrit d'après la pièce de Frédéric García Lorca.

Outre la grande variété des relations musicales, des événements dignes d'être mentionnés ont eu lieu au cours de l'année écoulée dans le domaine des autres arts également. Les films hongrois jouissent d'un intérêt grandissant auprès du public français, entre autres *Dix mille soleils*, de Ferenc Kósa

(prix de la mise en scène du Festival de Cannes de 1967) et *Rouges et Blancs*, de Miklós Jancsó, un des favoris au grand prix du festival interrompu de 1968. A la fin de l'année un contrat de coproduction a été conclu pour le nouveau film de Miklós Jancsó, *Sirocco*, qui est tourné en Hongrie avec des acteurs français.

Le public des cinémas et les spectateurs de la télévision ont pu voir en Hongrie de nombreux films français et nos théâtres ont également joué plusieurs pièces françaises, classiques et modernes. Un exemple en est l'heureuse reprise de *Tartuffe* et la première du film *Un homme et une femme*. Une première hongroise est une rareté dans les théâtres français, il convient donc de parler de celle de *la Famille Tót* d'István Örkény, le 10 octobre 1968, comédie qui a gardé l'affiche de la Gaîté-Montparnasse pendant des mois.

Dans l'édition hongroise, une des premières places est revenue, cette année encore, aux traductions de français qui présentent une large gamme des meilleures œuvres anciennes et modernes des écrivains français. Le plus grand événement des relations entre éditeurs a été la visite en octobre d'une des personnalités les plus marquantes de l'édition française, M. Claude Gallimard, et de ses collaborateurs, qui rencontrèrent plusieurs représentants de la vie littéraire hongroise et firent connaissance des milieux littéraires plus jeunes.

A la fin du mois de novembre, une délégation d'écrivains importants s'est rendue à Paris où ils participèrent à des soirées littéraires, rencontrèrent les personnalités de la vie intellectuelle française, et parmi elles, M. André Malraux. Les membres de cette délégation étaient Gyula Illyés, poète bien connu dans les milieux littéraires français, le célèbre romancier Tibor Déry et l'excellent poète László Nagy.

Le Musée de l'Homme a organisé, dans la première moitié de l'année, une exposition sous le titre de *Paysans et bergers*, exposition grandiose représentant les valeurs authentiques de l'art populaire hongrois. Le Musée des Beaux-Arts de Budapest, à son tour, a accueilli, en avril, une exposition de l'art graphique moderne français et la Galerie des Arts, l'œuvre de Fernand Léger.

Comme il ressort de cette revue même sommaire, les relations culturelles hungaro-françaises montrent en 1968 une très grande variété, telle ou telle manifestation étant une suite logique des résultats des années précédentes. Les relations sont donc caractérisées dans ce domaine par la variété et la continuité et tout laisse prévoir que ce caractère ne fera que se stabiliser et se raffermir dans l'avenir.

Géza RAJNAVÖLGYI

Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères

QUESTIONS GÉNÉRALES

HONGRIE 68

Rédigé par Miklós Gárdos. Budapest, Pannonia, 1968, 344 pages

Hongrie 68 est le troisième dans la série des annuaires de la maison d'édition Pannonia. Si le but qu'il se propose d'informer le lecteur étranger des principaux événements économiques, politiques, sociaux et culturels de l'année n'a pas changé, ce dernier volume témoigne du désir des rédacteurs de tenir compte des remarques faites par les lecteurs des deux premiers volumes.

Le chapitre intitulé *la Hongrie contemporaine vue par les statistiques* part des dernières statistiques géographiques, relatives aux villes de la Hongrie, à sa population, au revenu national, à la vie économique et sociale ainsi qu'aux événements scientifiques, culturels et sportifs pour présenter en raccourci tout ce qu'il faut savoir de la Hongrie de nos jours. Le bref résumé de l'histoire politique de l'année 1968 est suivi de l'analyse de l'industrie et de l'agriculture du pays et des changements qui s'y sont produits depuis l'introduction du nouveau régime de la direction économique.

Un autre chapitre, *Lettres, cinéma, théâtre* renseigne le lecteur sur l'édition et la production cinématographique, le succès international des films hongrois, l'apparition, dans le théâtre, de certaines tendances modernes, les plus grands succès de l'année, etc. Suivent quelques données relatives à la vie musicale en ce qui concerne notamment les compositeurs les plus en vue, l'édition musicale, les nouveaux disques, le public de l'opéra et de l'opérette. D'autres chapitres sont consacrés aux dernières réalisations dans le domaine scientifique, aux activités de l'Académie des Sciences de

Hongrie, à la presse, et aux événements de la vie politique et diplomatique. Comme les deux précédents annuaires, ce numéro publie la liste des lauréats des prix littéraires et artistiques de l'année. Une sorte de *Who's Who* des personnalités les plus en vue de la vie politique, littéraire, musicale, artistique et sportive de la Hongrie est présentée à la fin du volume.

Cet ouvrage publié en langues française, anglaise, allemande et russe se distingue non seulement par l'exactitude de ses informations, mais aussi par la concision de son texte qui initie le lecteur étranger à la réalité hongroise.

A. MAKARA

THE NEW HUNGARIAN
QUARTERLY
Vol. IX. n^{os} 29-31

Les trois derniers numéros de *The New Hungarian Quarterly* donnent lieu à la constatation que le tour d'horizon politique, économique et culturel donné par cette revue publiée sous la direction d'Iván Boldizsár a gagné en extension et en clarté. Le lecteur étranger lira avec un intérêt particulier les interviews avec János Kádár, premier secrétaire du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et avec l'éminent philosophe György Lukács sur l'introduction d'un nouveau régime de la direction économique, événement qui fait sentir ses effets dans tous les domaines de l'activité nationale. L'article de Ferenc Erdei sur le mouvement en faveur des coopératives de production agricole et la situation actuelle de ce mouvement éclaire l'un des aspects essentiels de la transformation de la vie dans

campagne. Les changements intervenus dans le système d'enseignement font l'objet de l'étude de Gyula Ortutay: *le But de l'enseignement dans la société socialiste*, qui a été initialement présentée par l'auteur à l'Académie des Sciences de Hongrie.

Le même numéro de la revue, paru à l'occasion du cinquantenaire de la révolution bourgeoise-démocratique d'octobre 1918, publie une documentation historique fort intéressante dont les deux pièces maîtresses sont l'article de l'historien anglais A. J. P. Taylor sur le séjour de Mihály Károlyi à Londres, et le rappel autobiographique des événements de 1918 par Lajos Kassák, le poète le plus important de l'avant-garde hongroise, décédé en 1967.

The New Hungarian Quarterly a aussi le mérite d'avoir éveillé l'intérêt de ses lecteurs pour la littérature hongroise. Son dernier numéro publie plusieurs traductions poétiques de valeur: celles de poèmes de Lőrinc Szabó par Edwin Morgan, et de János Pilinszky par Eric M. Johnson; l'intérêt de la traduction du poème de Sebestyén Tinódi-Lantos (1505 ou 1510-1556) *Sur les ivrognes* par l'excellent poète américain W. D. Snodgrass réside dans sa parfaite fidélité aux accents de l'original. Le texte de l'article d'Edwin Morgan sur la poésie hongroise contemporaine contient également la traduction de nombreux poèmes, notamment de ceux d'Attila József, un des plus grands représentants de la poésie hongroise d'entre les deux guerres, et de trois poètes actuels: Sándor Weöres, László Nagy et Ferenc Juhász, représentants respectifs de la génération des « anciens » et de celle des poètes « d'âge moyen ».

Sous la rubrique des arts, il convient de mentionner le compte rendu par Nicolaus Pevsner sur l'exposition des œuvres d'art

hongroises dans le *Victoria and Albert Museum* de Londres. L'auteur renommé parle avec admiration des œuvres post-gothiques de maître M. S., peintre hongrois du début du XVI^e siècle, dont l'accueil par le public de Londres n'a pas été moins enthousiaste que celui de Paris, quelques semaines plus tôt. La partie la plus intéressante de la chronique musicale d'András Pernye est consacrée aux événements de la vie musicale de Budapest, en 1968. En parlant du concert donné à Budapest, sous la direction de Pierre Boulez, par le *Residentie Orkest* de la Haye, Pernye fait état de l'intérêt qu'a présenté ce concert au public hongrois qui, à cette occasion, a fait la connaissance, en la personne de Boulez, non seulement de l'auteur de *l'Éclat*, un des plus importants représentants de la musique contemporaine, mais aussi d'un interprète authentique des œuvres de Webern. L'interprétation non moins authentique de Bartók par Boulez a éveillé à Budapest un intérêt d'autant plus grand qu'elle se distinguait très nettement de celle des musiciens hongrois qu'on était accoutumé de considérer comme les dépositaires pour ainsi dire officiels de l'œuvre de Bartók. Aussi, l'interprétation de Bartók par l'éminent chef d'orchestre français a-t-elle suscité de vives discussions. En effet, un nombre grandissant de jeunes compositeurs hongrois se rendent compte du danger d'épigonisme qu'ils risquent de courir en interprétant dans un esprit de parti pris l'œuvre de Bartók et en se conformant trop rigoureusement aux idées de Kodály. Plusieurs d'entre eux se sont rapprochés de l'école de Vienne; Zsolt Durkó, par exemple, dont l'œuvre est dans le récent numéro de *The New Hungarian Quarterly*, analysée par Imre Fábán.

M. SZEGEDY-MASZÁK

ÉCONOMIE, DROIT

IVAN MEZNERICS:
BANKING BUSINESS IN SOCIALIST
ECONOMY — WITH SPECIAL RE-
GARD TO EAST-WEST TRADE
Akadémiai Kiadó — Budapest et A. W.
Sijthoff — Leyden, 1968

Le professeur Iván Meznerics, directeur de la Banque Nationale de Hongrie, est

un spécialiste du droit des devises. Parmi ses ouvrages publiés en plusieurs langues, celui qui a été édité en 1963 en langue hongroise sous le titre de *Opérations de banque dans l'économie socialiste* occupe une place à part. L'édition corrigée et considérablement augmentée de cet ouvrage vient de quitter la presse en langue anglaise.

L'auteur s'est proposé de donner un

tableau d'ensemble des institutions et des transactions de droit civil permettant aux banques socialistes de faire face à leurs devoirs « internes » en ouvrant les crédits nécessaires aux organes économiques socialistes et à la population et en assurant le règlement des paiements et des décomptes, etc., et d'effectuer en même temps quelques opérations bancaires en rapport avec le commerce extérieur et les autres obligations internationales de l'État. Connaissant mieux que personne l'intérêt qui se manifeste pour les côtés théorique et pratique de ces questions de la part de nombreux juristes et économistes étrangers, notamment occidentaux, Meznerics donne, pour ainsi dire, une réponse à toutes les questions susceptibles d'être formulées concernant le droit bancaire de la Hongrie et des autres pays socialistes.

Comme l'écrit *le Monde* dans son numéro du 7 janvier 1969, les hommes d'affaires s'intéressant au commerce entre pays socialistes et non socialistes sont maintenant en possession d'un ouvrage-clé. István Szász, de l'Académie des Sciences de Hongrie, en parlant de la version hongroise de cet ouvrage dans la *Revue critique de droit international privé*, écrit ceci: « Le livre de M. Meznerics est l'un des livres les plus importants publiés depuis la seconde guerre mondiale dans les pays socialistes d'Europe de l'Est. Son importance, théorique et pratique, est considérable aussi bien du point de vue du droit civil comparé que du point de vue du droit international privé... »

Pour le professeur Gyula Eörsi, l'ouvrage a surtout le mérite d'avoir recours aux méthodes du droit comparé pour résumer non seulement les solutions hongroises, mais celles qui sont adoptées par les autres pays socialistes d'Europe également. L'auteur a pris en considération la réforme économique réalisée ou en voie de réalisation dans les différents pays socialistes. Il tient compte des théories les plus diverses; un coup d'œil jeté sur les notes suffit pour persuader le lecteur que l'auteur est au courant de tout ce qui a été dit concernant son sujet dans la littérature juridique des pays tant socialistes que non socialistes.

En effet, le professeur Meznerics participe activement, depuis la phase de la préparation, aux travaux de la réforme économique, sa collaboration à la réforme

ayant fourni la matière d'un autre ouvrage récemment paru en langue hongroise sous le titre de *Droit financier sous le nouveau régime économique socialiste* (édité par Közgazdasági és Jogi Kiadó, Budapest 1969, 510 pages). Dans ce livre, il traite avec compétence tous les problèmes d'actualité relatifs aux finances étatiques en même temps que des questions d'ordre financier en rapport avec le commerce extérieur de la Hongrie, et soumet à une analyse approfondie les dispositions législatives qui les régissent.

L'ouvrage est précédé d'un avant-propos de M. A. László, président de la Banque Nationale de Hongrie, qui écrit notamment: « ...Ce livre doit son actualité à l'essor du commerce mondial et au rôle relativement grand qu'y joue notre pays. L'intérêt du financement de nos échanges avec le monde capitaliste et les pays récemment créés comporte quelquefois la nécessité d'opérations bancaires qui ne sont guère prévues par une législation née des besoins internes d'un régime socialiste. En attendant les mesures dont la nécessité se fait sentir dans ce domaine, nous ressentons l'urgent besoin d'être informés de ces opérations-types nées de la pratique du financement du commerce extérieur, renseignements qui doivent être examinés au point de vue des avantages que peuvent présenter de telles opérations dans les sphères extérieures de notre économie nationale. »

De notre part, nous sommes entièrement d'accord avec Ferenc Mádl, critique des *Acta Juridica*, pour dire que l'importance de cet ouvrage ne saurait être trop soulignée.

I. KÁLLAY

J. BOGNÁR:
ECONOMIC POLICY AND PLANNING
IN DEVELOPING COUNTRIES
Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de
l'Académie des Sciences de Hongrie], Buda-
pest, 1968

La littérature traitant des problèmes économiques des pays en voie de développement est très abondante. Le livre du professeur Bognár y occupera certainement une place importante. Son analyse est fondée, en premier lieu, sur les conditions et les données caractéristiques de l'Afrique; il a l'avantage de comprendre un domaine varié

et complexe, le régime économique et politique des différents États, leur structure sociale, leurs relations internationales, leur géographie et leur histoire, réunis dans un tableau d'ensemble qui facilite la compréhension de leurs problèmes.

Après l'examen du côté économique et politique, l'auteur se demande quelles sont les mesures à prendre logiquement, et dans un esprit d'humanisme, pour accélérer l'évolution dans les pays moins développés. En effet, la situation internationale de nos jours, au lieu de tendre vers la suppression de l'ancienne distinction faite entre pays plus développés et moins développés, est propre à provoquer de nouvelles tensions, et cela en dépit de l'indépendance politique récemment obtenue par la plupart des pays, indépendance garantie par l'existence même des pays socialistes. D'un autre côté, le mécanisme du marché mondial porte toujours les traces d'un régime colonial dont les pays développés sont les seuls bénéficiaires. A long terme, la polarisation des différents pays s'accroît donc toujours plus et comporte pour le monde entier le risque d'une catastrophe.

L'espoir existe pourtant que les forces progressistes réussissent à enrichir le mécanisme du marché mondial de certains éléments nouveaux. Le plus important parmi ces derniers consisterait dans la nouvelle forme de la distribution internationale du travail, proposée par l'auteur qui pense que les pays en voie de développement pourraient, en vertu de conventions commerciales à long terme prévoyant les investissements nécessaires, assurer l'approvisionnement des pays développés d'une quantité grandissante de produits de l'industrie légère. Cela permettrait aux pays moins développés de faire des progrès dans la voie de l'industrialisation, et aux pays développés, de créer de nouveaux marchés pour leurs biens d'investissement (à condition naturellement que le système de protectionnisme soit liquidé). Tout ceci devrait s'accompagner de la modification de la politique des crédits qui ne seront pas attribués à des opérations à court terme des pays développés, mais à des opérations à long terme des pays en voie de développement. Il faudra en même temps faire procéder, en vue d'une organisation à l'échelon mondial, à l'exploration du marché et à la planification.

L'auteur, bien entendu, ne se berce pas d'espoirs vains en ce qui concerne la réalisation de ses idées. En tout cas, les gouvernements des pays en voie de développement seraient prêts à donner leur appui à une aide économique et politique rationnelle. Bognár examine dans les détails le rôle joué par ces gouvernements et l'interpénétration des facteurs politiques et économiques et souligne la nécessité de créer un régime de planification centrale et de contrôle étatique même dans les pays où la plupart des moyens de production n'appartiennent pas à l'État. Un tel système permettrait aux gouvernements de se rendre mieux compte des conséquences économiques de leurs décisions politiques.

L'auteur n'oublie naturellement pas que les gouvernements se laissent souvent guider par leurs propres intérêts politiques. La lutte des groupes, les conflits personnels et le rôle joué dans certains pays par l'armée ont retardé dans plus d'un cas les décisions raisonnables ou ont abouti à des décisions peu conformes.

L'auteur tient compte des traits particuliers de la situation dans les différents pays; si, donc, il formule des conclusions générales, l'image qu'il donne de la réalité n'est pas schématique. Un chapitre intéressant de l'ouvrage est consacré aux rapports entre les hommes d'État et les représentants de la science. Tout complexes que soient leurs rapports, leur collaboration constitue une nécessité de tout premier ordre, notamment en raison de l'influence positive que la science peut exercer sur la politique.

Les explications du professeur Bognár provoqueront certainement des polémiques. En effet, quelques-unes des conclusions de l'auteur et peut-être sa conception générale sont discutables. Il n'en reste pas moins que son livre est très riche en idées et en documentations dont pourront profiter tous les spécialistes des pays développés et des pays moins développés.

R. PÁNCÉL

ACTA OECONOMICA 1968
Tomus 3, fasc. 3 et 4

Les études publiées dans les deux numéros de 1968 des *Acta Oeconomica* traitent des sujets très variés.

J. Vajda analyse dans un article les

moyens et les conditions de l'accélération du développement des échanges entre l'Est et l'Ouest. En attirant l'attention sur quelques mesures politiques et administratives propres à entraver l'évolution, il souligne l'importance de la collaboration internationale dans les domaines industriel et commercial. L'application systématique de la politique de coexistence pacifique a créé une nouvelle situation dans laquelle les échanges entre l'Est et l'Ouest peuvent se développer dans de nouvelles conditions, bien que certains éléments du système d'interdictions et de protectionnisme appliqué par les pays capitalistes continuent de produire leur effet.

Les idées dont nous trouvons la formulation dans l'étude de *J. Tinbergen* sur la division internationale du travail, méritent une attention particulière par leur nouveauté. Il résume, pour commencer, les efforts déployés par plusieurs pays en vue de l'accélération de l'évolution et qui consistent, selon l'auteur, dans l'efficacité de la planification et de l'échange des informations. L'augmentation du bien-être ne peut être réalisée sans l'accroissement de la valeur nette de la production et sans la bonne répartition de la valeur ainsi obtenue. A ce point de vue, l'économie mondiale de nos jours est très loin de représenter un optimum, étant donné qu'une grande partie des forces de production n'est pas encore exploitée. En premier lieu, dans les pays considérés comme pauvres notamment, la répartition des revenus n'est pas équitable et le commerce est caractérisé par la prédominance du protectionnisme. Tout cela est contraire aux principes qui doivent régir une « économie de l'abondance ». L'analyse de trois modèles théoriques a amené l'auteur à la conclusion que la solution concrète des problèmes et la formulation de propositions ont pour condition préalable le dépouillement d'une vaste documentation statistique.

Dans un article intitulé *les Problèmes de la planification à long terme et la coordination internationale des plans économiques à l'intérieur du Comecon*, *I. Hetényi* résume les expériences faites en vue de la coordination des plans des pays membres du Comecon. Avant tout, il pose la question de savoir, pourquoi l'efficacité de la coordination de ces plans n'a pas obtenu jusqu'à présent son rendement maximum. Il formule certaines propositions en vue d'une meilleure coordina-

tion des plans dans le cadre et au niveau de la coopération actuelle des États.

Les coefficients techniques du bilan des relations à l'intérieur d'un secteur économique sont utilisés de plus en plus souvent en Hongrie aux fins de la planification à long et à moyen terme. Étant donné, cependant, que les plans ainsi établis reposent sur les données de périodes révolues, la nécessité de l'extrapolation des coefficients s'impose. *Gy. Szakolczai* et *P. Vásárhelyi* examinent dans la première partie de leur étude la nouvelle méthode de l'extrapolation des coefficients techniques fondée sur la détermination et l'extrapolation des « trends » analytiques. Ces derniers fournissent aussi la base de l'appréciation d'autres indices économiques ayant chacun leur propre signification économique. La coordination de ces « extrapolations indépendantes » s'effectue à l'aide d'une programmation aux conditions-limites. La seconde partie de l'étude est consacrée aux enseignements à tirer de l'utilisation de ce procédé. (En effet, les résultats ainsi obtenus sont déjà utilisés pour la décomposition des tableaux « input-output », selon les différents secteurs.)

I. Friss examine, dans un article intitulé *les Recherches économiques au service de la planification de l'économie nationale*, la nature, le caractère et le groupement des recherches scientifiques, selon leurs thèmes. Il souligne la nécessité de fonder toute décision économique sur des bases scientifiques et celle de l'élaboration d'un nombre aussi grand que possible de versions alternatives. En effet, le plan de l'économie nationale considéré comme un modèle doit donner une idée au moins approximative de l'évolution dans le pays. Le mode de la préparation minutieuse des décisions optimales fournit un des sujets les plus importants des recherches méthodologiques.

L'étude d'*A. Csernok* sur le *Revenu national de la Hongrie selon les chiffres de l'économie nationale* est consacrée à l'analyse des deux méthodes fondamentales utilisées pour l'établissement du revenu national. Les différences entre ces deux méthodes proviennent de l'interprétation différente des prestations.

Dans un article publié en langue russe (*l'Évolution économique dans quelques pays membres du Comecon*) *I. Joukova* et *Á. Miklós* examinent la situation économique dans

quatre États européens, membres du Comecon (Bulgarie, Tchécoslovaquie, République Démocratique Allemande, U.R.S.S.) pour la période de 1957 à 1965. Les auteurs ont fondé leur exposé sur le rythme de la croissance économique dans les pays ci-dessus. Le nombre d'ouvrages consacrés à l'analyse systématique des facteurs de croissance est minime. Parmi les problèmes souvent très complexes qui se posent dans les différents pays, les auteurs ont choisi ceux dont l'influence sur le processus de reproduction est la plus grande: changements des proportions à l'intérieur de l'économie nationale, rapports entre l'accumulation et la consommation, et montant des dépenses investies à la production.

Outre les articles que nous venons de citer, le lecteur en trouvera dans ce recueil d'autres qui le renseignent aussi sur quelques traits particuliers de l'agriculture ouest-allemande (*K. Forgács*), sur les problèmes du mouvement coopératif en Hongrie (*F. Erdei*), ainsi qu'un grand nombre d'articles d'information et de comptes rendus.

R. PÁNCÉL

RESEARCH PROBLEMS IN HUNGARIAN APPLIED GEOGRAPHY

Publié sous la direction de B. Sárfalvi, Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1969

Ce recueil d'études est consacré aux récents résultats qu'ont donnés en Hongrie les recherches géographiques appliquées. Parmi les onze études qui le composent, sept traitent des problèmes de la géographie physique et quatre de ceux de la géographie économique.

Les auteurs sont partis de la classification moderne des différentes régions d'un pays (la première étude du recueil est consacrée à la description physiographique des régions de la Hongrie) pour examiner, à l'aide d'une cartographie géomorphologique, le mode de l'exploitation du sol dans les différentes régions, en formulant en même temps quelques propositions relatives à ce sujet. Les renseignements qu'ils fournissent quant à l'application en Hongrie des méthodes modernes de la protection du sol et notamment sur les mesures prises pour

empêcher l'érosion, sont particulièrement utiles.

Les recherches relatives aux problèmes de la géographie économique ont, au cours des dernières années, abouti à des résultats particulièrement intéressants au point de vue international. L'article sur la situation de l'élevage en Hongrie met l'accent sur le fait que la valeur de la production de ce secteur économique présente 40 pour cent de celle de la production totale de l'agriculture hongroise; quant à la coordination territoriale, cependant, on n'en est encore qu'au début.

Le mouvement migratoire à l'intérieur du pays est dans son contexte régional soumis à une analyse approfondie. Deux études intéressantes consacrées à l'histoire et à la situation actuelle des régions hongroises caractérisées par le grand nombre de hameaux disséminés, étudient à fond ce phénomène unique et présentent quelques suggestions relatives à la solution des problèmes qu'il pose.

R. PÁNCÉL

AKTUELLE PROBLEME DER MARXISTISCH—LENINISTISCHEN STAATS- UND RECHTSTHEORIE

Material der Konferenz der Staats- und Rechtstheoriker der europäischen sozialistischen Länder, Budapest, 7-9 Dezember 1967. Avec une introduction de Z. Péteri Budapest, par l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1968

L'Académie des Sciences de Hongrie était, au mois de décembre 1967, le théâtre d'une conférence internationale importante. Les représentants de la théorie de l'État et du droit dans six pays socialistes de l'Europe se sont réunis à Budapest pour discuter avec leurs collègues hongrois les grands problèmes de leur discipline tels qu'ils se posent, en considération des dernières acquisitions de la science, dans la nouvelle étape de l'évolution socialiste de la société. L'évolution sociale de nos jours et, notamment, l'approfondissement de la démocratie ayant en effet mis au jour un certain nombre de nouveaux éléments, on se demande partout si les notions et la structure actuelle de la théorie générale de l'État et du droit suffisent encore pour saisir la réalité

sociale dans ses multiples transformations. Il faut aussi prendre en considération le développement considérable de cette discipline au cours des dernières années; en effet, la plus grande diversité des méthodes qu'elle emploie pour le traitement de sa matière, lui ont fait subir une certaine différenciation qui aboutit logiquement à la révision tant de ses bases fondamentales que de sa structure. La première question à décider est dans ces conditions celle de savoir s'il faut voir dans la théorie de l'État et dans celle du droit deux disciplines distinctes et autonomes ou plutôt deux parties relativement indépendantes d'une même discipline, et l'autre, si la philosophie, la sociologie et respectivement la théorie générale du droit sont à considérer comme les parties intégrantes d'une théorie unique reposant sur la synthèse des dits éléments ou plutôt comme les branches indépendantes de la science générale du droit. Après la discussion de ces problèmes, on a procédé à l'examen des rapports qui existent entre nos idées et les théories « occidentales » de tendance marxiste et à celui de quelques questions relatives à l'enseignement de la théorie de l'État et du droit dans les facultés universitaires.

Le texte des rapports hongrois et des rapports additionnels présentés par les participants étrangers de la conférence, précédés d'une introduction et du texte d'une allocution de M. Imre Szabó, de l'Académie des Sciences de Hongrie, occupe plus de trois cents pages. Ainsi, ce livre édité en langues allemande et russe, langues officielles de la conférence, a le caractère d'un recueil d'études. Notons que la plus grande partie des rapports est publiée en allemand.

Il est bien naturel que ce soit le premier ensemble de problèmes (relatifs à la matière de la théorie de l'État et du droit, à ses rapports avec la philosophie, à la sociologie et à la théorie générale du droit, à l'autonomie relative de la théorie de l'État) qui se soit trouvé au centre des discussions. M. I. Szabó et Z. Péteri étaient rapporteurs généraux; M. M. Szołtáczi et les professeurs J. Bogusak, G. Haney, M. Lakatos, A. M. Naschitz, P. E. Nedbajlo, H. Klenner, K. Opalek, I. Wagner et J. Wroblewsky ont soumis à la conférence des rapports additionnels dont chacun avait le caractère d'une étude indépendante. Un autre problème de grande importance,

celui de la relation entre la théorie socialiste du droit et le marxisme, fut développé par M. V. Peschka qui est parti de l'extension relative du concept de la théorie marxiste par rapport à celui de la théorie socialiste du droit pour conclure que l'application appropriée des méthodes du matérialisme dialectique et historique à l'objet des recherches constitue le critère fondamental de la théorie marxiste du droit. Les problèmes principaux de l'enseignement de la théorie de l'État et du droit ont été exposés par M. M. Samu; M. A. Burda a soumis à la conférence un rapport additionnel relatif à ce sujet.

Résumons-nous en soulignant l'unité organique du volume en ce qui concerne la composition de la matière, et en attirant l'attention sur la grande diversité des réponses données à certaines questions de détail appartenant au premier group. Il est permis d'y voir un signe caractéristique du dynamisme de la théorie marxiste-léniniste de l'État et du droit qui, tout en se créant au milieu des discussions, a su diversifier ses moyens d'investigation. C'est là que réside l'importance de ce volume riche d'idées qui contribue efficacement à la future synthèse des principales questions constituant la base de la théorie de l'État et du droit.

CS. VARGA

QUESTIONS OF INTERNATIONAL LAW 1968

Edited by Gy. Haraszti, published by the Hungarian Branch of the International Law Association, Budapest, 1968

Le premier recueil d'études de la section hongroise de l'I.L.A. a été publié sous le titre de *Questions of International Law*, à l'occasion de la conférence de Bruxelles de 1962.

Ceux qui suivirent lors des conférences de Tokyo et de Helsinki ont reçu un accueil très favorable de la part des spécialistes du droit international. Le succès de ces petits recueils encouragea la section hongroise de l'I.L.A. à publier à l'occasion de la conférence de Buenos Aires un volume assez important (plus de 300 pages), le quatrième dans la série, qui, sous le titre de *Questions of International Law 1968*, contient plusieurs études consacrées à quelques problèmes du

droit public et du droit privé internationaux.

Ces études ont pour caractéristique commune de vouloir servir la cause de la coexistence pacifique des États aux régimes économique-sociaux différents et celle de la mise en valeur systématique des principes de la démocratie dans le droit international contemporain.

Voici les sujets des études dont se compose l'ouvrage, dans l'ordre alphabétique des auteurs :

les nouveaux États et le droit international (H. Bokor-Szegő); — la question de la réciprocité dans le droit d'auteur international (Gy. Boytha); — la juridiction internationale (L. Buza); — l'influence des circonstances sur l'effet juridique des conventions internationales (Gy. Haraszti); — quelques problèmes en connexion avec le traité relatif à l'espace (I. Herczeg); — l'utilisation des eaux internationales (G. Herczegh); — le caractère autonome des règles internationales relatives à la vente (J. Karlócai); — les différents aspects de la réglementation légale des restrictions commerciales sous régimes capitaliste et socialiste (I. Meznerics); — les opérations de l'O.N.U. pour sauver la paix et la souveraineté étatique (Á. Prandler); — la réglementation juridique des échanges commerciaux internationaux dans les États socialistes de l'Europe orientale (I. Szászy); — les tendances progressistes de l'évolution telles qu'elles apparaissent dans le nouveau programme de l'O.N.U. (E. Ustor); — la personnalité juridique des différentes organisations internationales et leur pouvoir contractuel (L. Valki); — contrats de licence relatifs aux marques de fabrique et de commerce et aux dénominations commerciales (S. Vida).

La grande diversité des sujets et la profondeur de l'analyse témoignent du haut niveau de cette discipline en Hongrie.

L'intérêt de l'ouvrage est rehaussé, comme l'était aussi celui des trois premiers volumes de la série, par la bibliographie d'ouvrages hongrois publiés sur des sujets de droit international dans les années 1966-1967.

Cs. VARGA

ENDRE NIZSALOVSKY:
LEGAL ORDER OF THE FAMILY —
LEGAL ANALYSIS OF THE BASIC
CONCEPTS

Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

Dans son récent ouvrage sur les problèmes fondamentaux, d'ordre théorique et pratique, du droit de la famille, l'académicien Endre Nizsalovszky a groupé dans un système nouveau les différents phénomènes relevant du droit de la famille socialiste. On sait que l'édification du régime social et économique socialiste a provoqué le maintien et même le renforcement des liens familiaux. Le régime socialiste est, en effet, le premier dans l'histoire de l'humanité à avoir réalisé ce que n'ont pas réalisé les régimes fondés sur la propriété privée, la véritable égalité en droit de la femme dans le mariage. Voilà ce qui a motivé la séparation, à l'intérieur du système du droit, des règles juridiques relatives aux rapports de famille (règles qui, dans les sociétés fondées sur la propriété privée, font traditionnellement partie intégrante du droit privé) et la création d'une discipline autonome, celle du droit de famille socialiste qui, à plusieurs égards, se distingue du droit des rapports patrimoniaux.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux fondements naturels et sociaux de la famille, aux principes régissant le droit de famille socialiste. L'étude historique et comparative de la situation amène l'auteur à la constatation qu'à notre époque, la forme de la « petite famille » prévaut partout. Sous les régimes juridiques socialistes, notamment le travail de la ménagère étant hautement apprécié, l'épouse a le choix entre une profession ou un métier rémunérateurs et le travail à domicile qui lui laisse assez de loisirs pour s'occuper de l'éducation de ses enfants. Parmi les principes généralement acceptés du droit de famille socialiste, citons comme les plus importants la monogamie, la liberté du choix d'un époux, d'une épouse, l'émancipation des femmes et l'absence de toute distinction entre enfants nés dans le mariage et hors mariage. Selon un autre principe généralement accepté du droit de la famille socialiste, le mariage peut être dissous par une décision judiciaire bien motivée.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur examine la place occupée par le droit de famille dans le système du droit. Il en arrive à quelques conclusions d'ordre méthodologique permettant la délimitation de cette discipline. Dans les systèmes juridiques sur la propriété privée, dit l'auteur, les rapports de famille ne diffèrent pas beaucoup des autres rapports de droit civil entre personnes privées, tandis que sous le régime socialiste, ces rapports comme ils se reflètent notamment dans le droit, s'en distinguent nettement. Ce sujet fournit au professeur Nizsalovszky l'occasion d'examiner l'évolution du droit de famille hongrois depuis 1945 et quelques caractéristiques particulières de la législation hongroise concernant les rapports existant entre l'enfant né hors mariage et son père et la reconnaissance de la paternité.

Dans la troisième partie de l'ouvrage sont traités deux grands groupes de problèmes: ceux qui concernent le statut personnel des membres d'une famille et les déclarations avec effet juridique. L'auteur examine de plus près la situation juridique créée par l'adoption d'un enfant, par la désignation du père par décision de justice, en soulignant que la capacité d'agir d'une personne telle qu'elle est définie par le droit de famille se distingue de la capacité générale d'une personne de gérer ses propres affaires par sa nature relativement plus compliquée. Suivant l'analyse très détaillée du régime matrimonial et la présentation des solutions adoptées par la législation hongroise des dernières années ainsi que l'examen des déclarations avec effet juridique pour lesquelles la liberté contractuelle des parties ne peut naturellement entrer en jeu, le contenu des rapports de droit envisagés n'étant pas sujet à leur libre décision. L'analyse des différentes institutions du droit de famille s'accompagne de celle des causes restrictives (manque de volonté, invalidité, etc.) et de la formulation des problèmes se posant dans ce domaine ainsi que de leur solution. Les conclusions de l'auteur sont souvent d'une originalité remarquable.

L'académicien Nizsalovszky ne pense pas que, dans le domaine du droit de famille, les différences de l'idéologie et celles de la réglementation juridique doivent nécessairement être de la même grandeur, ce qui ne veut pas dire qu'on ne doit pas tenir compte dans le droit de famille égale-

ment de la diversité des différents régimes économique-sociaux.

Cs. VARGA

ISTVÁN SZÁSZY:
INTERNATIONAL LABOUR LAW —
A COMPARATIVE STUDY OF THE
CONFLICT RULES AFFECTING LA-
BOUR LEGISLATION AND REGULA-
TIONS

Joint édition published by Akadémiai Ki-
adó — Budapest, and A. W. Sijthoff —
Leyde, 1968

István Szász, de l'Académie des Sciences de Hongrie et de l'Institut de Droit International, a fait publier à Budapest, il y a quelques années, deux ouvrages fondamentaux en langue anglaise consacrés aux problèmes du droit international privé dans les pays socialistes de l'Europe orientale et à la procédure civile internationale. Dans son récent ouvrage, il s'est chargé de l'exposé de l'un des secteurs du droit international privé qui est d'une grande actualité. Étant donné, en effet, le nombre croissant des personnes de toutes les nationalités qui vont à l'étranger pour chercher un emploi, la concurrence des dispositions du droit du travail des différents pays peut amener d'assez grandes difficultés dans la pratique. Loin de constituer un phénomène exceptionnel, l'embauche des étrangers prend dans tous les États, tant socialistes que capitalistes, des proportions sinon identiques, en tout cas considérables et caractéristiques du dynamisme de notre époque en même temps que de la nouvelle nature des rapports entre les ressortissants des différents pays. Tout cela, et notamment la nature particulière des dits rapports, suffisent à motiver la nécessité d'une analyse juridique.

L'auteur résume d'abord les conclusions auxquelles il a abouti au cours de ses longues recherches, et dont quelques-unes, concernant un certain nombre de questions de détail, ont déjà fourni le sujet d'articles publiés en langues anglaise ou française dans les différentes revues internationales spécialisées. Se fondant sur une large documentation puisée dans les littératures juridiques des pays socialistes et non socialistes, il donne dans les presque cinq cents pages de son ouvrage l'exposé détaillé

des principes régissant les différents régimes juridiques, exposé qui est suivi par l'énumération des actes les plus importants et l'examen de la question du droit applicable à quelques espèces de contrats de travail relevant simultanément du droit de plusieurs pays. L'emploi des méthodes du droit comparé présente l'avantage que l'analyse théorique de l'application des règles du conflit des lois aux cas régis par le droit de travail peut se fonder sur un très grand nombre d'informations relatives aux solutions adoptées dans les différents pays. Tous les chapitres de l'ouvrage sont accompagnés d'une riche bibliographie internationale très bien rassemblée.

Dans l'*Introduction*, l'auteur définit la notion et l'objet du droit du travail, du droit du travail international, la place qu'occupe cette discipline dans le système du droit et les méthodes qui lui sont particulières pour conclure ses notes préliminaires par des sources du droit de travail international. La *Partie générale* contient l'analyse générale des dispositions du droit du travail international, en s'étendant notamment sur des sujets tels que les facteurs de la connexion, le choix du droit applicable par les parties, les problèmes de classification et de qualification, le renvoi, la question préliminaire, la détermination de la *lex laboris*, le principe de l'ordre public, et la distinction à faire entre les conflits de premier, de deuxième, etc., ordre. Dans les 24 chapitres de la *Partie spéciale*, qui constitue la majeure partie de l'ouvrage, sont traités quelques problèmes relatifs à l'application pratique des règles spécifiques du droit de travail surtout par rapport aux contrats de travail conclus par des individus. L'auteur présente le contrat de travail sous ses deux aspects, statique et dynamique, en faisant une nette distinction, d'une part, entre les questions telles que la responsabilité, la situation des femmes et des jeunes travailleurs, les heures de travail et les loisirs, le régime des salaires, les dispositions du droit du travail relatives aux innovations et aux inventions, etc., et, d'autre part, les problèmes juridiques concernant l'origine du rapport juridique, la validité du contrat de travail au point de vue de son contenu et de sa forme, sa modification, sa cessation, le prolongement de ses effets, etc. La même méthode est appliquée à la classification des problèmes juridiques re-

latifs aux rapports de travail collectif. Signalons ici le grand intérêt que présente l'analyse approfondie du contrat collectif. Un chapitre entier est consacré au droit des assurances sociales qui occupe une place relativement indépendante dans le système du droit du travail. Mentionnons enfin le chapitre sur les questions de procédure où les développements de l'auteur concernant la juridiction compétente et la détermination du droit, applicable, par exemple, dans une procédure disciplinaire, retiennent surtout l'intérêt. L'auteur ne se contente nullement de la simple indication des problèmes, mais cherche toujours à leur donner une réponse positive.

Cs. VARGA

RÉGLEMENTATION DE LA NULLITÉ DU CONTRAT DANS LE DROIT CIVIL SOCIALISTE

Rapport présenté à l'Institut International pour l'Unification du Droit Privé par l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1968

Ce livre rédigé par E. Lontai, avec une introduction de l'académicien Gy. Eörsi, a pour but principal de fournir à l'UNIDROIT des renseignements soigneusement contrôlés et ordonnés selon une classification scientifique sur la réglementation de la nullité du contrat dans l'U.R.S.S. et les États démocratiques populaires de l'Europe, renseignements suffisamment abondants pour servir utilement le programme de la préparation d'une législation uniforme. Il complète ainsi le rapport présenté en 1964 sur la même question par l'Institut Max Planck de Hambourg, rapport qui constitue le résumé des solutions adoptées par la législation des pays occidentaux.

La classification de la matière est la suivante. La *Première Partie* du livre contient une introduction générale et présente le tableau des sources de la réglementation. Dans la *Deuxième Partie* sont exposés les aspects généraux de la nullité d'un contrat; sa notion et son application, ses différentes formes, ses effets juridiques et la mise en œuvre de ses conséquences juridiques. Dans la *Troisième Partie*, on trouve la distinction des deux principales formes de la nullité

reposant sur des causes subjectives, notamment celle qui est provoquée par manque de la capacité juridique et celle qui est en connexion avec la capacité juridique. La *Quatrième Partie* présente l'exposé des différentes formes des vices de volonté, connues sous les noms d'actes non sérieux, d'erreur, de dol et de contrainte. La *dernière partie* est consacrée aux causes de nullité reposant sur l'effet juridique d'un contrat dont l'objet est considéré comme immoral, usuraire ou irréalisable. C'est là que se trouve aussi l'analyse de la lésion du synallagma.

La clarté de la composition ainsi que le soin apporté au choix des méthodes applicables à la présentation des problèmes sont dignes d'éloges. L'énumération des différentes solutions socialistes avec l'indication des dispositions légales, de la jurisprudence et de la doctrine est suivie du résumé des éléments communs ou presque communs se trouvant dans les différentes solutions et de la description des principales tendances s'affirmant dans ce domaine. Une riche bibliographie de la question se trouve à la fin du volume.

Cs. VARGA

L'HISTOIRE DE LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ EÖTVÖS LORÁND DE BUDAPEST (1667-1967)
Édité par la Faculté de Droit de l'Université Eötvös Loránd, Budapest, 1967

La faculté de droit de Budapest a célébré, en 1967, le troisième centenaire de sa fondation. Un très beau livre richement illustré de photos et de fac-similés, de documents originaux, évoque l'histoire ancienne et récente de la faculté.

Cette histoire fait notamment l'objet de deux études très bien documentées de la plume de P. Horváth et de J. Vigh qui traitent, l'un, l'époque entre la fondation de la faculté et la fin de la seconde guerre mondiale, et l'autre, celle qui suit la libération jusqu'en 1967, avec la description minutieuse de la situation dans lesquelles la faculté fut fondée et des conditions qui ont déterminé son histoire. L'esprit et les méthodes de l'enseignement, l'orientation générale de la formation des juristes dans les différentes étapes de l'évolution sont traités d'une manière captivante dans ces exposés faisant état, entre autres, des luttes

menées autour de la question de la langue de l'enseignement et d'autres questions touchant la politique nationale ainsi que du travail scientifique de quelques illustres professeurs de la faculté qui jouissaient en leur temps d'une renommée mondiale.

Après la fin de la deuxième guerre mondiale et l'évolution socialiste qui suivit, un esprit nouveau se manifesta dans l'enseignement universitaire en Hongrie. C'est cet esprit qui a commandé les réformes successives de l'enseignement pour prendre corps enfin dans le système actuel de l'enseignement qui, tout avancé et efficace qu'il soit, ne doit point être considéré comme un système définitif répondant à toutes les exigences de notre époque en pleine évolution. Suit l'exposé de la situation du corps enseignant et des étudiants de la faculté et de leurs rapports réciproques; des statistiques relatives aux publications universitaires et à la fluctuation du nombre des étudiants complètent l'image ainsi donnée.

D'autres données documentaires ont trait à la répartition du personnel enseignant selon les différentes disciplines, et à l'horaire des cours et des exercices pratiques.

Cs. VARGA

REVUE DE DROIT HONGROIS
Année 1967, n^{os} 1-2. Publiée par l'Association des Juristes Hongrois, Budapest

Cette revue semestrielle de l'Association des Juristes Hongrois, publiée depuis plus de dix années en langues française, anglaise et russe, est destinée à fournir aux juristes étrangers, et à toute autre personne s'intéressant au droit de la Hongrie socialiste, des informations assez précises et suffisamment bien fondées du point de vue théorique tant sur le régime juridique actuel de la Hongrie que sur les perspectives de l'avenir.

La *Revue de Droit Hongrois* parvient à ce but en publiant des études écrites le plus souvent par d'éminents juristes, consacrées soit à la situation prévalant dans un des grands secteurs du droit, soit à une institution juridique ou une loi particulières; ce faisant, les auteurs esquissent les problèmes qui se posent dans le domaine envisagé en même temps que les perspecti-

ves de l'évolution future. Sous la rubrique de documentation, la traduction des textes législatifs les plus importants est publiée *in extenso*.

Il s'agit le plus souvent de textes de lois, de décrets-lois ou de décrets émis par le Conseil des ministres, mais, dans certains cas particuliers, la *Revue* publie aussi la traduction du texte d'une directive adressée par la Cour suprême aux juridictions inférieures concernant une question de conséquence (soulignons qu'il ne faut pas attribuer aux directives de la Cour suprême, si grande que soit leur influence sur l'évolution juridique, le caractère d'une source de droit).

Ce double aspect de la revue permet aux lecteurs habituels de se faire une idée d'ensemble tant de l'application que de l'évolution du droit hongrois.

Les études publiées dans les deux numéros de 1967 ont pour sujets la jurisprudence des années 1960-1966 relative à l'application du nouveau Code civil et les conclusions auxquelles cette jurisprudence donne lieu (M. Világhy), l'orientation donnée par la Cour suprême à la jurisprudence, une des premières obligations de la juridiction suprême dans tous les pays socialistes (Gy. Rácz), les nouvelles dispositions légales sur les alcooliques (Gy. Szép), les garanties de la liberté personnelle de l'accusé au cours de la procédure criminelle et l'application du principe de la défense (D. Bagi), la nouvelle loi électorale qui représente une nouvelle étape dans l'évolution du régime électoral de la Hongrie (P. Schmidt) et, enfin, les aspects administratifs des contrats successoraux et des contrats de droit civil relatifs à l'entretien d'une personne ou à la rente viagère (J. Varga).

Parmi les textes législatifs publiés en traduction sous la rubrique de documentation, mentionnons les décrets-lois sur les contrats de livraison, sur les mesures à prendre pour la répression de l'ivresse et sur l'exercice de la profession d'avocat et les organisations des avocats ainsi que la loi de 1966 sur l'élection des députés parlementaires et des membres du Conseil des ministres.

Cs. VARGA

ACTA JURIDICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

Redigit Gy. Eörsi, Tomus X, Fasciculi 1-2 et 3-4, Akadémiai Kiadó, [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

Acta Juridica, organe représentatif des sciences juridiques en Hongrie, publie en langues anglaise, française, allemande et russe des études théoriques relevant du domaine des sciences politiques et juridiques. Ces études, dont chacune représente un haut niveau scientifique, sont consacrées aux différents problèmes juridiques d'actualité se posant au cours de l'évolution de l'État et du droit.

Parmi les études réunies dans le tome X, gros volume de 450 pages, citons en premier lieu celle de M. Világhy, intitulée *L'État et son entreprise* et traitant des changements intervenus, par suite de la récente introduction du nouveau régime de la direction économique, dans le domaine du contrôle exercé par l'État sur ses entreprises et, notamment, dans le contenu de la propriété étatique de ces entreprises. — K. Kulcsár, après avoir résumé les travaux de la vaste enquête organisée par l'Académie sur la question de la « connaissance du droit » analyse les méthodes utilisées pour réaliser cette enquête et ses premiers résultats: l'idée que nous avons de la situation actuelle en ce qui concerne la connaissance des différents secteurs du droit chez les différentes couches sociales est maintenant plus claire, les facteurs propres à exercer une influence sur la « connaissance du droit » et les problèmes fondamentaux de l'information en matière de droit sont mieux définis. — H. Bokor-Szegő analyse le contenu du droit d'autodétermination en droit international, en examinant cette question tant du point de vue de *lege lata* que de *lege ferenda*, et, notamment, dans ses rapports avec la désintégration du régime colonial. L'article de T. Nagy est consacré aux nouvelles tendances qui se font jour dans le droit financier international. L'étude de T. Pap sur les aliments dus entre époux dans un régime socialiste est complétée par un tableau de la jurisprudence relative à cette institution juridique qui évolue vers l'assistance sociale. L'article de L. Viski sur le problème de l'élément injuste dans les délits de mise en danger et celui de F. Toldi

sur la « stabilité » des actes administratifs et l'autorité de la chose jugée en droit administratif sont de nature à retenir également l'attention des juristes d'autres pays.

Parmi les contributions de moindre portée il convient de citer celles qui traitent de la réforme de la direction économique, des changements intervenus dans le droit hongrois et de la codification du droit international privé en Hongrie.

Traditionnellement, les *Acta Juridica* publient des notices critiques sur les publications juridiques de l'année précédente et des comptes rendus sur quelques réunions scientifiques importantes. C'est ainsi que, dans le tome X, on trouve l'analyse détaillée de plusieurs ouvrages récemment parus, ceux notamment sur le régime juridique de la famille (Nizsalovszky), sur les relations d'ordre juridique entre l'État et l'Église sous le régime Horthy (Csizmadia), sur les sanctions de droit civil (Aszталos), sur les problèmes généraux du droit international privé (Világhy), sur les recherches dites « criminalistiques », sur la correspondance d'Eötvös et de Szalay, d'un grand intérêt historique (Nizsalovszky), et sur les différents systèmes actuels de l'enseignement supérieur du droit (Varga), en même temps que le résumé des nombreuses publications ronéotypées de l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie. Sous la nouvelle rubrique de *Internationalia*, on lit des articles d'information relatifs à une trentaine d'ouvrages juridiques importants parus dans différents pays socialistes et non socialistes.

Parmi les nombreux comptes rendus des conférences scientifiques nationales ou internationales, relevons ceux des conférences consacrées à des problèmes tels que la structure de la théorie de l'État et du droit, le droit de la famille, la collaboration économique sur le plan international, l'importance au point de vue juridique de la révolution socialiste de 1919, l'histoire de l'enseignement du droit en Hongrie, l'exécution défectueuse des contrats, etc. Comme les précédents, ces deux derniers fascicules des *Acta Juridica* sont complétés d'une bibliographie des publications juridiques hongroises de l'année, à laquelle a été jointe une liste des sources de la documentation juridique en Hongrie.

Les études publiées dans ces *Acta Ju-*

ridica présentent ainsi un tableau très détaillé de l'évolution dans les différents secteurs des sciences étatiques et juridiques, y compris la théorie générale et l'histoire du droit. Si l'intérêt des auteurs se porte avant tout sur les problèmes théoriques de l'évolution hongroise, la méthode historique et comparative qu'ils emploient garantit que leurs travaux retiendra l'attention non seulement des spécialistes du droit comparatif, mais aussi celle des autres juristes s'intéressant aux problèmes théoriques du droit.

Cs. VARGA

ANNALES UNIVERSITATIS
SCIENTIARUM BUDAPESTINENSIS
DE ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE
— SECTIO IURIDICA
Tomus VIII, Budapest, 1967

Comme les précédents, les *Annales* de l'année 1967 sont un recueil d'études écrites par les professeurs et les autres membres du corps enseignant de la Faculté de Droit de Budapest. Les textes publiés dans l'une des langues allemande, anglaise, russe ou française sont toujours suivis d'un résumé en deux autres langues.

A l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la Faculté de Droit de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, ce dernier volume des *Annales* publie une étude de P. Horváth sur l'histoire de la faculté. Dans un autre article, K. Kovács analyse la situation de la Hongrie dans les deux dernières années de la seconde guerre mondiale pour examiner quelques questions relatives aux événements qui conduisirent à la fondation de l'État démocratique populaire hongrois sur les territoires libérés par l'armée soviétique. L'analyse des forces politiques de l'époque, du rôle joué par le Front National d'Indépendance et des travaux de l'Assemblée Nationale Provisoire qui s'est réunie en 1944 à Debrecen présente un intérêt exceptionnel. L'examen par P. Nándori de la responsabilité de la Hongrie pour la première guerre mondiale aboutit à la conclusion que les gouvernements des Empires centraux ainsi que ceux des Alliés poursuivaient des buts impérialistes, la cause pour laquelle ils luttaient ayant été loin d'être « juste »; en ce qui concerne le gouverne-

ment hongrois, comme celui-ci voulut la guerre et aurait certainement profité de la victoire des Empires centraux pour annexer certains territoires voisins, il doit également être tenu responsable de la guerre. M. Móra, dans son examen du rôle joué par le droit romain dans l'enseignement du droit en Hongrie socialiste, met l'accent sur le fait que, loin d'avoir appartenu à une seule nation de l'antiquité, et de présenter un caractère isolé, le droit romain constitua longtemps le droit du commerce universel, ce qui explique la place qu'il occupe dans notre enseignement juridique comme discipline préliminaire. — J. Kovacsics soumet à une analyse approfondie les facteurs de l'évolution démographique et en arrive à la conclusion que seules des mesures économiques pourront amener la modification de la tendance actuelle de l'évolution. L. Névai applique les méthodes du droit comparatif à l'étude de la réglementation du ministère public par la Constitution des différents pays capitalistes en Europe.

T. Révai résume les règles de l'arbitrage dans les pays socialistes en énumérant les cas où il y a lieu d'y avoir recours et en définissant les aspects personnels et matériels de cette institution ainsi que les garanties de la légalité de ses activités. L'étude théorique de M. Samu est consacrée aux problèmes relatifs à la notion et à la structure du droit international; l'auteur considère le droit interne et le droit international comme deux phénomènes sociaux relativement indépendants, les notions générales applicables à l'un et à l'autre se distinguant assez nettement par leurs caractéristiques fondamentales. I. Sárándi, enfin, analyse les nouvelles méthodes applicables par les coopératives de production agricole dans leur gestion économique et les tendances qui s'affirment dans ce domaine. Le volume se clôt sur une bibliographie des ouvrages publiés en 1965 par les membres du corps enseignant de la faculté.

Cs. VARGA

SCIENCES LITTÉRAIRES, LINGUISTIQUE

JÓZSEF WALDAPFEL:
A TRAVERS SIÈCLES
ET FRONTIÈRES

Études sur la littérature hongroise et la littérature comparée. Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

Le volume posthume du professeur József Waldapfel rassemble quelques-unes de ses études, les plus importantes. Ce choix restreint suffit cependant pour nous faire découvrir un savant aux connaissances multiples qui sera le guide du lecteur dans les domaines les plus divers de la littérature et de l'histoire de la civilisation, pour la période allant du XVI^e siècle à nos jours. Dans les activités de József Waldapfel, l'histoire littéraire n'a jamais fait figure de discipline isolée: il examine chaque problème dans les contextes de l'histoire de la civilisation, des courants religieux et philosophiques, des littératures étrangères et de l'évolution spécifique de la Hongrie.

C'est avant 1945 qu'il a composé ses études sur le XVI^e siècle, y faisant le point des recherches fondamentales; sa méthode complexe, sa largeur de vues vont de pair

avec de vastes connaissances philologiques et une précision méticuleuse. Tout en étudiant les sources, il éclaire le cheminement de certains motifs à travers l'Europe; en tirant au clair des questions chronologiques, il met en évidence l'influence sur nos écrivains des œuvres littéraires marquantes en Europe, dans la période donnée, ainsi que les efforts des écrivains hongrois pour se hausser au niveau de la culture européenne, cela en dépit des circonstances défavorables. Ses articles les plus importants dans ce domaine sont: *le Rôle de l'Université de Cracovie dans la civilisation hongroise*; *le Premier Ésope hongrois*; *la Prose de Gáspár Heltai et la littérature mondiale*; *la Poésie de B. Balassi et la littérature contemporaine italienne*.

Cependant, le professeur Waldapfel s'est penché, avant tout, sur les problèmes de la littérature des XVIII^e et XIX^e siècles, auxquels il a d'ailleurs consacré ses grandes monographies; dès les années qui suivent la libération et dans l'esprit de la conception marxiste de l'histoire littéraire, il a écrit ses analyses sur l'influence du Siècle des Lumières et sur le caractère spécifique du mouvement correspondant en Hongrie. Waldapfel a élaboré, dans ces

études, les fondements et la méthode de notre histoire marxiste de la littérature (le *Sentimentalisme et le maître de la prose hongroise de XVIII^e siècle*, J. Kármán; M. Csokonai, *poète des Lumières*).

Ses analyses portent également sur les diverses phases du romantisme hongrois. Les études sur József Katona — *les Premiers Drame historiques de l'auteur du Bánk bán; József Katona et la philosophie* — examinent l'influence du drame romantique français et allemand, ainsi que celle de la philosophie romantique allemande sur le poète et dramaturge hongrois. Waldapfel a brossé un tableau de la carrière de Mihály Vörösmarty et fourni, parallèlement, un tableau d'ensemble concis de la littérature romantique hongroise (le *Grand Poète hongrois du romantisme*, M. Vörösmarty).

L'auteur est revenu à plusieurs reprises sur l'activité d'Imre Madách, surtout sur l'analyse de la *Tragédie de l'Homme*. Il a étudié avec une très grande minutie philologique les sources de cette œuvre, puis les étapes de sa carrière nationale et internationale. C'est avec tout le sens historique et la perspicacité idéologique du savant marxiste que Waldapfel a déterminé la place de cette œuvre dans l'histoire de la littérature européenne. Faisant suite à un article intéressant, daté de 1942 encore: *Madách et Rousseau*, les deux vastes synthèses — *Madách et Fourier*, *Gorki et Madách* — sont des réussites, exemplaires par l'emploi qui est fait ici de la méthode comparative en histoire littéraire.

Plus tard, József Waldapfel se tourne vers les problèmes littéraires du XX^e siècle. Il se proposait de réunir et d'analyser les œuvres de la littérature socialiste hongroise; sa mort prématurée a empêché la réalisation de ce vaste projet qui lui a inspiré plusieurs études dans lesquelles il examine de nouveau les phénomènes de la littérature hongroise sous l'angle des interférences européennes historiques et littéraires. Deux de ces études figurent dans ce volume, illustrant de manière convaincante sa conception et ses objectifs: *l'Écho de la Grande Révolution Socialiste dans la littérature hongroise; la Place d'Aladár Komját dans le développement de notre littérature*.

Intérêt constant à l'égard des problèmes les plus variés, conscience professionnelle du philologue, méthode complexe dans la recherche, jugements de valeur et

historiques nettement tranchés sur la base d'une conception marxiste: telles sont les caractéristiques majeures des activités de József Waldapfel; elles sont fidèlement reflétées par ce volume dont il n'a pu, malheureusement, voir la parution.

M. MEZEI

JÓZSEF TOMPA:
UNGARISCHE GRAMMATIK
Akademischer Verlag, Budapest, 1968,
426 p.

L'ouvrage constitue une version abrégée de la grammaire descriptive, parue en deux volumes, sous le titre *A mai magyar nyelv rendszere* [le Système de la langue hongroise moderne], en 1961-1962. Cet ouvrage, œuvre d'une équipe de spécialistes, a été élaboré à l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie, sous la direction de József Tompa qui est lui-même l'auteur de plusieurs chapitres. Lors de la mise au point de la version succincte, J. Tompa a agi avec beaucoup de circonspection et en tenant compte des points de vue des lecteurs de langue allemande.

La *Ungarische Grammatik* — tout comme la grammaire en langue hongroise — est conçue selon les principes des grammaires descriptives traditionnelles, classiques, mais elle contient aussi les résultats des recherches effectuées dans l'esprit des tendances nouvelles. Le rédacteur a cherché à donner une description claire et compréhensible du système de la langue hongroise moderne, de façon que tout lecteur possédant une certaine formation grammaticale puisse s'en servir sans difficultés.

L'ouvrage est divisé en trois chapitres: Phonétique, Morphologie et Syntaxe.

La *Phonétique* présente le système des voyelles et des consonnes du hongrois, traite de l'interaction des phonèmes au cours de l'articulation, ainsi que des problèmes des syllabes, de l'accent des mots et de l'intonation.

La *Morphologie* est introduite par une description du système des catégories des mots, suivie par la morphologie proprement dite, comprenant les radicaux, la formation des mots (dérivation, composition et les modes rares de la formation), ainsi que la déclinaison caractéristique

(conjugaison et flexion nominale) de la langue hongroise.

Le chapitre de la *Syntaxe* comprend tous les problèmes des syntagmes et des phrases. Après avoir examiné les catégories des phrases, l'auteur passe en revue les syntagmes, les problèmes de la phrase simple (avec, au centre de l'exposé, les différentes parties de la phrase), puis, il esquisse les types de phrases complexes. Cette partie se termine par une description assez détaillée de certains éléments inhérents à la structure de la phrase: l'accent de la phrase, l'ordre des mots, l'intonation et la pause.

Les notions grammaticales courantes (phonème, morphème, syntagme, phrase, etc.), sont discutées de manière succincte, dans les cadres indiqués, à moins que les phénomènes particuliers de la langue hongroise ne rendent nécessaire des explications plus détaillées. Au cours de la représentation du système linguistique, il accorde autant d'attention au significatif qu'au signifié, démontre leurs rapports tout en les traitant séparément. Il applique de façon conséquente la méthode synchronique et n'indique les antécédents historiques que lorsque ceux-ci sont susceptibles de faciliter la compréhension d'un phénomène linguistique compliqué. Les règles grammaticales sont parfois complétées par des observations concernant l'emploi correct de la langue et de la stylistique. Les problèmes de l'orthographe ne sont pas abordés.

Toutes les catégories, règles, etc., sont amplement illustrées par des exemples empruntés à la langue commune moderne ou, dans quelques cas, à la langue littéraire. La compréhension des phrases modèles est facilitée par la traduction allemande qui se trouve à côté, tandis que l'interprétation des mots et des mots composés figure dans une liste à la fin du volume. De plus, le lecteur trouvera un index des matières détaillé, d'autant plus nécessaire que la terminologie de l'ouvrage est fondée sur les termes techniques de la littérature grammaticale hongroise qui, étant donné les particularités de la langue hongroise, n'auraient pas toujours pu être remplacés par un terme allemand.

La *Ungarische Grammatik* est, depuis longtemps, la première grammaire scientifique publiée en Hongrie qui soit également accessible aux personnes ne sachant pas le

hongrois, et qui donne une description, au niveau de la science moderne, du système de cette langue intéressante.

E. RÁCZ

PROTO-FINNO-UGRIC SOURCES OF THE HUNGARIAN PHONETIC STOCK

by György Lakó.

Budapest, 1968, 99 p.

Toute science a besoin de résumer ses résultats de temps à autre sous forme de synthèse. Ces synthèses contribuent dans une très grande mesure au développement de la discipline, puisqu'elles attirent l'attention sur ce qui a été atteint et sur ce qui n'est pas encore résolu. Elles sont en même temps le meilleur moyen d'informer les spécialistes des autres branches scientifiques sur l'état actuel de la discipline en question. Étant donné qu'il s'agit de linguistique finno-ougrienne, nous ajouterons encore qu'il est souhaitable que ces synthèses soient publiées dans une des langues mondiales.

Aussi faut-il saluer avec satisfaction l'entreprise de György Lakó, professeur de linguistique finno-ougrienne à l'Université de Budapest, qui nous offre une synthèse comprenant beaucoup plus que n'en indique le titre. Son ouvrage permet au lecteur de faire connaissance avec les langues apparentées au hongrois, et de comprendre l'essentiel de la parenté de ces langues. L'auteur retrace les méthodes et met en relief l'importance des recherches effectuées dans ce domaine, expose les rapports entre la phonétique finno-ougrienne et l'histoire de la phonétique hongroise, les matériaux, les sources et les tâches de la phonétique comparée des langues finno-ougriennes, ainsi que les lois phonétiques qui régissent ces langues. Il s'agit là en somme d'une *Introduction à la linguistique finno-ougrienne* concise et claire, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à ce domaine de la linguistique, désirent connaître les problèmes qui s'y posent et, à plus forte raison, à ceux qui s'en occupent d'une manière active. Voici les sous-titres de l'Introduction: les Langues apparentées au hongrois; l'Essentiel de la parenté des langues finno-ougriennes (les Catégories des éléments linguistiques offrant des traits

apparentés); les Degrés de parenté des langues finno-ougriennes (les Différences entre le hongrois et les langues apparentées et leurs causes); Méthodes et importance de l'étude des langues apparentées pour les recherches linguistiques hongroises; Rapports entre la phonétique finno-ougrienne et l'histoire phonétique de la langue hongroise (Tâches de la phonétique finno-ougrienne); les Matériaux de la phonétique comparée des langues finno-ougriennes; les Lois phonétiques des langues finno-ougriennes.

La deuxième partie du livre comprend la phonétique proprement dite.

Les chapitres en sont: la Notation phonétique; la Notion et le caractère de la langue de base finno-ougrienne; les Phonèmes de la langue de base finno-ougrienne (qualité et durée des phonèmes de la langue de base finno-ougrienne); Voyelles, Consonnes; Évolution des phonèmes de la langue de base dans les différentes langues finno-ougriennes.

L'auteur passe en revue les consonnes et les voyelles de la langue de base finno-ougrienne et indique dans un tableau synoptique leurs correspondants dans les langues finno-ougriennes modernes. Le tableau est chaque fois suivi d'exemples qui présentent le phonème en question. Le livre est utilement complété par un index des mots hongrois, ainsi que par une bibliographie détaillée, mise au point avec beaucoup de soin.

J. KISS

PERMJAKISCHES
WÖRTERVERZEICHNIS AUS DEM
JAHRE 1833 AUF GRUND DER
AUFZEICHNUNGEN
F. A. WOLEGOWS
von Károly Rédei
Budapest, 1968, 138 p.

L'étude de l'histoire des langues finno-ougriennes est extrêmement difficile en raison de l'absence de monuments linguistiques dans la plupart de ces langues. A part le hongrois, dont on possède des fragments linguistiques dès le IX^e siècle et des textes cohérents à partir du XII^e, il n'y a que le finlandais et l'estonien qui aient conservé des monuments anciens de leur langue,

ainsi que le zyriane, dont on possède quelques monuments datant du XIV^e siècle.

Les autres langues finno-ougriennes n'ont pratiquement pas d'histoire jusqu'au XIX^e siècle. Aussi n'est-il pas besoin d'insister sur l'importance des textes de cette époque au point de vue de la linguistique.

Le glossaire zyriane (russe-permiak) en question a été mis au point en 1833 par F. A. Wolegow à Novoïé Oussolié (aujourd'hui: Oussolié). En 1843, ce dernier en fait cadeau à Antal Reguly, le grand linguiste hongrois qu'il avait rencontré à Novoïé Oussolié, cette même année. Ce glossaire devint plus tard la propriété de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Il contient quelques 3 000 mots. Károly Rédei a classé les matériaux selon l'alphabet cyrillique, tout en réunissant très justement les mots appartenant au point de vue étymologique au même radical (dérivés, composés) sous une seule et même rubrique.

L'emploi du glossaire est considérablement facilité au lecteur par la transcription des mots en caractères latins. La signification est indiquée en allemand. Rédei constate que Wolegow est absolument conséquent en ce qui concerne l'orthographe des mots et que toutes ses traductions sont exactes.

Les rares erreurs ou inadvertances relevées par Rédei sont marquées par un ?. Sous l'influence de la grammaire russe, Wolegow a considéré quelques suffixes comme des mots indépendants et les a admis comme tels dans le glossaire. Rédei ne les a bien entendu pas reproduits. Il est intéressant de constater que Wolegow a noté les verbes sous leur forme du passé. La valeur du glossaire se trouve rehaussée par le fait qu'il nous renseigne sur un dialecte aujourd'hui disparu. On sait que le permiak est considéré de nos jours non plus comme un dialecte du zyriane, mais comme une langue indépendante (possédant même une langue littéraire): selon le recensement de l'année 1926, il constitue la langue maternelle de 134 mille individus.

L'emploi du livre est facilité par la clarté du texte, la transcription des mots en caractères latins, leur confrontation avec les mêmes mots des autres dialectes zyrianes et par l'index des mots russes. On ne peut que féliciter Károly Rédei et l'Académie

des Sciences de Hongrie d'avoir publié cet important monument de la langue zyriane dans une langue mondiale que la rend accessible aux milieux scientifiques de l'étranger, et de l'avoir présenté sous une forme aussi réussie.

J. KISS

ACTA LITTERARIA 1968
Vol. 1-2

Parmi les articles publiés dans le premier volume des *Acta Litteraria*, revue de science littéraire de l'Académie des Sciences de Hongrie, paraissant en langues étrangères, relevons-en surtout deux, d'ordre théorique: celui de I. Sötér, intitulé *la Tendence littéraire, la méthode artistique et le style* et celui de M. Szabolcsi sur *la Possibilité d'une unité des méthodes génétiques et structuralistes dans l'interprétation des textes*. L'article de I. Sötér pose les problèmes cruciaux de toute périodisation littéraire et artistique et insiste sur l'importance de l'élaboration de la catégorie marxiste de la méthode artistique, par rapport à laquelle le style est secondaire. M. Szabolcsi, faisant le bilan des différentes méthodes historiques et structuralistes pour l'interprétation des textes littéraires, s'interroge sur la possibilité d'une synthèse marxiste de ces deux voies. Remarquons encore la très curieuse comparaison entre Comenius et Kafka dans l'article de T. Komlovszki, intitulé *Kafkas Schloss und das Fortuna-Schloss des Comenius*. La rubrique *Revue* contient des comptes rendus sur le congrès de Belgrade de l'A.I.L.C. et une étude de L. Dobossy sur l'esthétique de R. Rolland: *Atteindre à l'harmonie*.

Le second volume est un numéro spécial consacré aux problèmes des littératures de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale. Après l'introduction du directeur de la revue G. Tolnai, on y lit une étude de Gy. M. Vajda sur les problèmes de l'histoire de la littérature comparée: *Goethes Anregung zur vergleichenden Literaturbetrachtung*. L'article du professeur autrichien J. Matl est une analyse historique précieuse: *Einige Bemerkungen zu den deutsch-österreichischen-südslawischen Literatur- und Kulturbeziehungen im Vormärz*. B. Köpeczi se penche sur *le Particulier et l'universel dans l'œuvre de Mihai Eminescu* et se propose d'examiner, « d'une part, les rapports qui existent entre les

caractères spécifiquement nationaux et universellement humains de cette poésie, d'autre part, les causes de son actualité dans le monde et, plus spécialement, en Europe centrale et orientale ». P. Juhász traite des *Traits socialistes du démocratisation révolutionnaire de Botv et de Petöfi*. L. Dobossy et E. Bojtár étudient l'histoire de la poésie tchèque au tournant du siècle et au cours des années 30 de notre siècle (*Contribution à l'étude de la poésie tchèque moderne — Poésie pure — poésie communiste*). S. D. Vuičić analyse le théâtre serbo-croate contemporain (*Théâtre et réalité*). Le professeur P. Nagy propose un panorama de la *Littérature hongroise moderne vue à vol d'oiseau* et il conclut que la conscience de la responsabilité et le sérieux des écrivains hongrois de nos jours « méritent assurément d'éveiller l'attention même au-delà des frontières de leur pays ».

I. FODOR

ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE
SCIENTIARUM HUNGARICAE
1968, Tomus 18, 1-471 p.

On signalera, pour commencer, le nom de deux romanistes hongrois connus: L. Gáldi publie un compte rendu du *Dictionnaire étymologique des éléments hongrois du lexique roumain*, vaste synthèse des emprunts hongrois de la langue roumaine, de la plume de L. Tamás (pp. 393-398). Dans une étude intitulée *Sieben Thesen zur Dialektforschung* (pp. 279-286), C. J. Hutterer traite de la théorie et des principes des recherches dialectologiques. Les résultats de l'atlas linguistique français et, récemment, les opinions de quelques linguistes structuralistes ont fait naître parmi les spécialistes une certaine incertitude quant à l'existence des dialectes et aux possibilités de leur étude. Hutterer se propose de démontrer que l'existence des dialectes est une réalité, qu'ils peuvent et qu'ils doivent être étudiés en tant que systèmes linguistiques indépendants. I. Szathmári (*Über den Stilwert der sprachlichen Elemente*; pp. 161-172) se penche sur le problème de la détermination du style et de ses catégories. L. Dezső examine les particularités de l'ordre des mots dans le hongrois (*Einige typologische Besonderheiten der ungarischen Wortfolge*; pp. 125-159), J. Zsilka choisit comme objet de ses recher-

ches les syntaxes transitives qu'il examine au point de vue structural (*Objective System, Subjective System and Analysed System*; pp. 25-124), Gy. Németh publie un article sur les noms d'étoiles dans l'ancien turc (*Über alttürkische Sternnamen*; pp. 1-6) et un autre, sur les notes d'un Croate de Hongrie tombé en captivité turque au XVI^e siècle (*Die türkische Sprache des Bartholomaeus Georgievits*; pp. 263-271), Gy. Szépe s'occupe des recherches linguistiques en Hongrie. Deux articles sont consacrés à des aspects folkloriques du dialecte Lovari de la langue tzigane de Hongrie. Les deux auteurs publient chacun les résultats de leurs propres enquêtes linguistiques (Gy. Mészáros: *Lovari-Texte aus Ungarn*; pp. 173-190 et É. Valis: *Two Gipsy Tales from Hungary*; pp. 375-392). Dans la partie *Chronica*, on trouve un résumé des événements linguistiques de l'année précédente, ainsi qu'une annotation des publications — livres, études, périodiques, articles de journal — groupées selon leur sujet. Cette chronique est un excellent moyen de présenter une vue d'ensemble de la linguistique hongroise.

Le volume comprend en outre des articles de plusieurs auteurs hongrois consacrés à la linguistique hongroise ou à la linguistique générale, ainsi que des communications et des comptes rendus d'auteurs hongrois concernant des sujets hongrois.

J. KISS

STUDIA SLAVICA 1968

Ce volume des *Studia Slavica* est un mélange paru à l'occasion du congrès international des slavistes tenu à Prague en 1968. Parmi les articles traitant de l'histoire de la littérature russe, relevons l'étude de L. Gáldi sur les alexandrins de Lermontov, celle de Gy. Király sur la structure des premiers romans de Dostoïevski, celle de M. Rév sur Tchekhov, et quelques problèmes de la littérature russe de la fin du XIX^e siècle et celle de Zs. Zöldhelyi sur l'influence de poèmes en prose de Tourguéniev en Hongrie. V. Scher analyse le problème des traductions hongroises de l'Ukrainien Chevtchenko (en russe). Les autres littératures slaves y sont représentées par l'article d'E. Bojtár sur le problème des *Tendances dans la poésie est-européenne entre les deux guerres*, par celui de L. Dobossy: *Ungarische Motive im Lebenswerk von J. Hašek* et par l'étude de L. Sziklay sur le *Roman historique au tournant du siècle*. La linguistique russe et slave, ainsi que le problème des mots d'emprunt slaves en hongrois sont représentés par les études de K. Bolla, de P. Király et de L. Kiss. L'article de M. Péter touchant à la fois la linguistique et la littérature sur les archaïsmes et les motifs religieux et bibliques dans les premières poésies de Maïakovsky mérite encore l'attention du spécialiste.

I. FODOR

HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE

ENDRE SIK:

HISTOIRE DE L'AFRIQUE NOIRE

Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

Les rapides changements politiques qui se sont produits au cours des dix et quelques dernières années, dans l'Afrique de l'au-delà du Sahara ont, à juste titre, suscité l'intérêt de l'opinion mondiale. Pourquoi et comment un continent entier a-t-il pu tomber sous domination étrangère? Quelles sont les transformations économico-sociales qui se sont opérées à l'époque de la colonisation? Les lois de l'évolution historique du continent noir sont, dans un grand nombre de questions essentielles, à un tel

point communes qu'il est justifié, et voire même indispensable d'en brosser un tableau d'ensemble homogène. Plusieurs spécialistes se sont récemment attaqués à cette tâche avec succès; parmi les ouvrages consacrés à ces questions, la trilogie *Histoire de l'Afrique Noire* du professeur Endre Sik se distingue tout particulièrement et les deux premiers volumes déjà parus en français et en anglais ont été si favorablement accueillis dans les pays africains qu'ils y servent désormais de manuels universitaires. La vertu première de l'auteur est d'avoir mené ses recherches du point de vue d'une philosophie de l'histoire cohérente et conséquente, et de mettre parfaitement à profit les possibilités offertes par le nombre de pages relativement élevé — 779 — à sa disposition, si bien que la

présentation des problèmes spécifiques des diverses périodes et unités géographiques ne nuit en aucune manière à la conception et à la structure de cet imposant ensemble.

Les deux volumes parus à ce jour se divisent en six parties principales selon les périodes majeures de l'évolution historique et les particularités africaines. Dans chacune de ces six parties principales, des chapitres à part sont consacrés aux grandes unités géographiques du continent. La méthode qui consiste à présenter, à l'échelle de celui-ci, la traite des noirs aux XVI^e—XVIII^e siècles, la « pacification », puis la brutale exploitation qui firent suite au partage de l'Afrique entre les puissances coloniales, ainsi que la résistance désespérée opposée à celles-ci, puis à établir parallèlement une distinction précise entre les différentes régions et périodes faisait, jusqu'ici, complètement défaut dans les ouvrages consacrés à ces questions.

Le troisième volume est prévu pour 1969; il portera comme sous-titre *la Désagrégation du système colonial*. Il présentera l'histoire des pays africains jusqu'à la conquête de leur indépendance, ainsi que l'analyse historique des conditions sociales et des mouvements de libération des peuples noirs encore sous la domination des colonialistes. Le professeur Sik ne s'est pas penché, à cette occasion, sur les problèmes qui se posent aux nouveaux États autonomes, puisque c'est une nouvelle époque qui s'ouvre avec ceux-ci et qu'une telle différence de principe ne pouvait manquer d'être prise en considération.

Endre Sik donne comme objectif à son ouvrage de fournir une histoire objective des faits, sans se hasarder à une appréciation quelconque, et de contribuer, grâce à ces matériaux d'une inappréciable richesse, à la solution du problème de savoir dans quelle mesure et de quelle manière il est possible d'appliquer les catégories et formules valables pour l'Europe aux conditions du continent africain. D'autre part, une « histoire objective des faits » signifie aussi que son auteur se maintient d'une manière conséquente sur les bases de principe de l'humanisme et du progrès. La remarque du professeur Sik n'est nullement fortuite: « j'écris ce livre en premier lieu à l'intention des Africains, je désire qu'il parvienne dans les pays africains ».

Les spécialistes apprécieront tout par-

ticulièrement le fait que chaque chapitre est suivi d'une bibliographie extrêmement détaillée et se proposant d'épuiser le sujet donné, à l'exception de la documentation de la toute dernière période. La stricte logique de composition exigée par le caractère scientifique et les dimensions de cet ouvrage embrassant une longue période historique et un vaste ensemble géographique, n'a nullement gêné l'auteur dans son désir de fournir par ailleurs aux larges masses de lecteurs, une œuvre agréable à lire, de style aisé, et facilement accessible.

L'*Histoire de l'Afrique Noire* publiée par les bons soins de la Maison d'Édition de l'Académie de Budapest, mérite d'être également louée pour sa bonne présentation, les 78 excellentes photographies et les 9 cartes qui l'illustrent.

A. BALOGH

ACTA HISTORICA ACADEMIAE
SCIENTIARUM HUNGARICAE

Akadémiai Kiadó Budapest, 1968, (XIV),
n^os 1-2 [Maison d'Édition de l'Académie
des Sciences de Hongrie]

Ce dernier numéro du périodique offre la primeur de l'activité multilatérale des historiens hongrois. Mme Á. R. Várkonyi, auteur d'un article intitulé *The Impact of Scientific Thinking on Hungarian Historiography about the Middle of the 19th Century* (avec un résumé en russe) analyse l'influence de la pensée scientifique du XIX^e siècle sur l'historiographie hongroise au milieu du siècle. Le projet du « Pacte Danubien » destiné à résoudre la situation politique compliquée des peuples vivant dans le bassin du Danube et à trouver le dénominateur commun de leurs intérêts et de ceux de la France et de l'Italie, fait l'objet de l'article de Mme M. Sz. Ormos intitulé *Sur les causes de l'échec du Pacte Danubien 1934-1935* (en français). D. Csátári (*Traditions vivantes, internationalisme vivant*) expose les luttes politiques des communistes de la Transylvanie du Nord rattachée à la Hongrie aux termes de la II^e décision de Vienne.

Dans la partie *Chronique*, le lecteur trouvera des comptes rendus détaillés des conférences et interventions faites au cours de la session organisée par l'Institut des Sciences Historiques de Budapest en 1966,

sur les problèmes de la division chronologique de l'histoire hongroise avant 1848-1849. Dans le *Rapport sur les recherches*, E. Mályusz se penche sur la question des sources de l'histoire de la Hongrie médiévale et sur les problèmes soulevés par la publication des chartes. On y trouve, en outre, des informations détaillées concernant la session de l'Académie des Sciences de Hongrie à l'occasion du 50^e anniversaire de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, ainsi que le colloque international sur l'histoire des pays danubiens entre 1938 et 1945 (en français). Le volume s'achève par les comptes rendus en allemand, français et russe de livres d'histoire venant de paraître et une bibliographie choisie des ouvrages d'histoire publiés en Hongrie dans les années 1965 et 1966.

I. BERTÉNYI

V. GÁBORI-CSÁNK:
LA STATION DU PALÉOLITHIQUE
MOYEN D'ÉRD-HONGRIE

Avec les études d'I. Dienes, M. Kretzoï, P. Krivan, E. Krolopp et J. Stieber. *Monumenta Historica Budapestiensi III*, Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

A Érd, dans la proximité immédiate de la capitale, on a découvert il y a peu de temps un site paléolithique dont la mise au jour a été confiée à une équipe placée sous la direction de Mme Gábori-Csánk. Les fouilles ont livré le troisième important ensemble de trouvailles du paléolithique moyen dans le bassin des Carpathes. La collaboration étroite de plusieurs spécialistes a permis de publier les travaux dans ce volume qui constitue un excellent exemple de la méthode complexe si souvent préconisée et si rarement réalisée en archéologie. Dans la première partie de l'ouvrage, Mme Gábori-Csánk décrit la marche des fouilles et communique les observations faites en cours de travail. P. Krivan résume ensuite les résultats des examens paléoclimatiques et stratigraphiques. Les analyses paléofloristiques ont été effectuées par J. Stieber, celles de la faune des mollusques par E. Krolopp. La partie paléontologique est due à M. Kretzoï qui a de même contribué à la mise au point des résultats de la zoologie archéo-

logique. I. Dienes publie les résultats des examens pétrographiques des outils découverts. Les autres chapitres écrits par Mme Gábori-Csánk sont consacrés aux problèmes de la chronologie, de la technologie et de la typologie des matériaux découverts, à la civilisation de l'agglomération mise au jour, au développement de l'industrie (fabrication des outils), au type et au mode de vie de l'agglomération. L'auteur détermine la place du site d'Érd à l'intérieur du complexe moustérien et résume les résultats des recherches. Sa mise au jour complète a permis la reconstitution, très rare dans la pratique, de la vie de cette époque. Le legs archéologique des chasseurs d'ours vivant dans ce campement en plein air, insolite à l'époque du paléolithique moyen, représente un nouvel aspect de l'évolution de la culture moustérienne en Europe centrale.

M. SZABÓ

ÁRPÁD DOBÓ:
DIE VERWALTUNG DER RÖMISCHEN PROVINZ PANNONIEN VON AUGUSTUS BIS DIOCLETIANUS
Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

Un des chapitres les plus négligés des recherches sur la Pannonie a été, pendant longtemps, celui de l'administration de cette province. Au cours de ces dernières dix années, on a bien vu paraître quelques travaux importants qui ont contribué à faire avancer la question, mais aucune synthèse n'a été publiée qui aurait présenté le sujet dans son intégralité. Le premier à s'attaquer à cette tâche, Á. Dobó, spécialiste de la question, s'est proposé de retracer l'histoire de l'administration publique de la Pannonie dans la période indiquée par le titre.

Une brève récapitulation de la conquête et de l'organisation de la province est suivie par les chapitres sur les gouverneurs, qui forment le noyau de l'ouvrage. C'est ainsi qu'au II^e chapitre, le lecteur trouvera une liste chronologique des gouverneurs de l'Illyrie, de la Pannonie indivise, puis de la Pannonie Supérieure et de la Pannonie Inférieure. La partie suivante est consacrée à la carrière des gouverneurs, à leur titre et à

leur rang, à leur origine et leur condition sociale et finalement à leur sphère de compétences et leurs tâches. Dans les autres chapitres du livre, l'auteur brosse un tableau des principaux offices de l'administration de la province (par ex., du bureau du gouverneur et de son personnel), ainsi que des problèmes économiques et financiers de l'administration.

En réunissant un ensemble de matériaux qui comprend plusieurs centaines d'inscriptions publiées intégralement ou en abrégé, l'auteur a effectué un travail important pour les recherches futures. En ce qui concerne la datation de l'activité de différents personnages en particulier, il fournit un grand nombre de résultats nouveaux.

M. SZABÓ

TABULA IMPERII ROMANI

L 34 Budapest (Aquincum-Sarmizegetusa-Sirmium) Publié, avec la contribution d'un grand nombre de spécialistes, par Sándor Soproni. Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968 (en allemand)

Le cahier contient la feuille L 34 de la carte géographique de l'Empire romain. En 1966, la commission de la *Tabula Imperii Romani* constituée dans le cadre de l'Union Académique Internationale, chargea la Hongrie de mettre au point la feuille d'Aquincum. L'exécution exceptionnellement rapide du travail est due à la collaboration de spécialistes hongrois, roumains, yougoslaves, bulgares et tchécoslovaques. La feuille Aquincum-Sarmizegetusa-Sirmium embrasse les territoires suivants: la partie occidentale de la Roumanie (les provinces romaines: *Dacia Porolissensis*, *Dacia Superior* et *Dacia Inferior*); l'angle Nord-Ouest de la Bulgarie (partie de la *Moesia Superior*); la partie Nord-Est de la Yougoslavie (les provinces de *Pannonia Superior*, *Pannonia Inferior*, *Dalmatia*, *Moesia Superior* et *Barbaricum*); la Hongrie, excepté l'Ouest de la Transdanubie (*Pannonia Inferior*, une petite partie de *Pannonia Superior* et *Barbaricum*) et enfin une petite partie du Sud de la Slovaquie (*Barbaricum*). Sur la carte sont indiqués les noms orohydrographiques antiques, les territoires des campements des peuplades et des tribus, les frontières des

provinces (compte tenu des conditions du début de l'Empire et de celles de l'époque qui succède à Dioclétien), les agglomérations, les monuments de caractère militaire, les trouvailles permettant de conclure à l'existence d'agglomérations (on y retrouve les noms d'agglomérations modernes dont le nom antique n'est pas connu, mais où, au témoignage des fouilles, il devait y avoir des agglomérations permanentes); des routes, des pierres milliaires, des ponts et des aqueducs; différents bâtiments (sanctuaires, bains, etc.); des mines, des carrières; des « ouvrages industriels » (ateliers de potier, etc.); des inscriptions. La carte a donc été établie en tenant compte de tous les points de vue et des résultats des recherches récentes. Elle fait partie d'un cahier contenant une introduction, une bibliographie et un index. Ce dernier a une importance particulière puisqu'il indique, par ordre alphabétique, les noms figurant sur la carte et fournit, conformément à leur caractère (agglomération, montagne, ethnique, etc.) un appareil permettant au lecteur de trouver au même endroit les sources antiques, les inscriptions, les dates historiques, les trouvailles et la littérature.

M. SZABÓ

BANNER—JAKABFFY:

A KÖZÉP-DUNAMELENCE RÉGÉSZETI BIBLIOGRÁFIÁJA

[Bibliographie archéologique du Bassin central danubien] 1960-1966

Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1968

La bibliographie archéologique des années 1960-1966 fait suite aux volumes parus en 1954 et en 1961. L'ouvrage de grande envergure est issu de la bibliographie et des matériaux réunis par le professeur János Banner, dont la classification et le développement progressif furent confiés à Imre Jakabffy qui, depuis le deuxième volume est seul à exécuter le travail de la mise au point. La bibliographie qui embrasse, dans la mesure du possible, la totalité de la littérature relative aux peuples habitant, depuis l'aube des temps jusqu'au X^e siècle, les cinq régions du Bassin central du Danube (la Grande Plaine, la Trans-

danubie, le Haut-Pays, la Transylvanie et le Sud) tient aussi compte des ouvrages résumant les recherches poursuivies sur les territoires contigus et même des livres et articles consacrés à des fouilles pratiquées sur des territoires plus éloignés, pour peu qu'ils contribuent à l'enrichissement de nos connaissances relatives aux civilisations du Bassin Danubien. La détermination des limites territoriales est une conséquence de l'application judicieuse du point de vue selon lequel il est impossible de traiter l'histoire des époques les plus anciennes en isolant les territoires dans le cadre de leurs frontières actuelles, mais qu'il faut partir de l'étude d'unités géographiques plus importantes.

La bibliographie se divise en sept parties. La première comprend des ouvrages de caractère général (bibliographiques, théoriques, historiques, muséologiques, etc.). La deuxième a pour objet la littérature concernant l'époque préhistorique, plus exactement, les temps qui s'écoulèrent entre l'apparition de l'homme et le I^{er} siècle de notre ère. La troisième partie, divisée en trois chapitres principaux (Empire romain, *barbaricum*, archéologie classique), énumère les ouvrages traitant de l'antiquité. La quatrième partie, intitulée *Haut Moyen Age*, réunit les ouvrages portant sur les peuples de l'époque des grandes migrations. Dans la cinquième partie, le lecteur trouvera la liste des ouvrages consacrés à la préhistoire du peuple hongrois, dans la sixième, la littérature des monticules, retranchements et fortins de terre. Enfin la septième partie comprend tous les ouvrages qui n'entrent pas dans les catégories précédentes. La bibliographie est accompagnée de textes explicatifs en hongrois, allemand, français et russe.

M. SZABÓ

ACTA ARCHAEOLOGICA
ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE T. XX, 1968

L'année 1968 de ce périodique est caractérisée par la richesse des sujets traités, qui vont du paléolithique jusqu'à l'orfèvrerie de l'époque romane, en passant par des époques les plus diverses étudiées au point de vue archéologique. La littérature du paléolithique ancien y est représentée en

premier lieu par l'étude fondamentale de László Vértes, l'éminent savant récemment disparu (*Rates of Evolution in Paleolithic Technology*), ainsi que par celle de Mme V. Gábori-Csánk, consacrée aux problèmes du développement des outils du paléolithique moyen, à la transformation de l'économie et à ses rapports avec la faune. (*Gerätenentwicklung und Wirtschaftsänderung im Mittelpaläolithikum.*) Miklós Gábori enrichit nos connaissances relatives au paléolithique moyen par un article traitant du plan de la tente de Szödliget (en allemand). Les recherches sur l'époque du cuivre et l'époque du bronze sont représentées par les publications de fouilles J. Korek et S. Bökönyi publient une étude, en allemand, sur le site de Salgótarján-Pécskő de la culture de Pécel à l'époque du cuivre, F. Kőszegi fait connaître, également en allemand, le cimetière de Pusztaszikszó, caractéristique de la culture de Bodrogkeresztúr à l'époque moyenne du bronze. Deux chercheurs soviétiques, Balagouri et Peniak présentent — en russe — les trouvailles de l'Ukraine subcarpathique intéressantes au point de vue de la métallurgie de l'âge du bronze en Hongrie. Les problèmes de l'âge du fer font l'objet d'articles intéressants. La constatation la plus importante du travail de J. Harmatta (*Früheisenzeitliche Beziehungen zwischen dem Karpatenbecken, Oberitalien und Griechenland*) concerne la population de la civilisation « scythique » de Hongrie qu'il définit comme des Sigynnes iraniens détachés de la confédération tribale cimmérienne et dont il analyse l'importance au point de vue de l'âge du fer en Hongrie. L'article d'E. Jerem (*The Late Iron Age Cemetery of Sárszentlőrinc*) fournit un grand nombre de nouvelles données relatives à la civilisation de la population autochtone de la Transdanubie à l'époque de la conquête des Celtes. Dans un second article, intitulé *Inscriptions on Pottery from Pannonia*, J. Harmatta se penche sur un domaine assez négligé des recherches relatives à l'époque romaine en Pannonie, en analysant les inscriptions des ouvrages de céramique. L. Barkóczi contribue à la discussion du problème de la continuité de l'époque romaine et des questions ethniques compliquées des premiers siècles de l'époque des migrations, en publiant les résultats des fouilles du cimetière de Fenékpusztá, remontant au VI^e siècle (en anglais). A côté de quelques

articles moins importants du point de vue hongrois, signalons, pour terminer, l'étude de Gy. László, traduction française de son article fort controversé sur le buste en hermès de saint Ladislas à Győr.

M. SZABÓ

FOLIA ARCHAEOLOGICA
XVIII. 1966-67

Le nouveau volume des *Annales du Musée National Hongrois* comprend des articles en hongrois et en langues étrangères consacrés à des sujets d'archéologie, d'histoire, d'histoire de l'art et d'histoire de la civilisation.

Parmi les articles archéologiques, signalons, en premier lieu, un travail d'importance fondamentale de la plume de László Barkóczy sur les objets en verre romains du II^e siècle de notre ère, mis au jour sur le territoire de *Brigetio* (Ószóny). A côté de l'analyse des divers types et des problèmes techniques, l'auteur nous donne aussi le catalogue des objets découverts (*Die datierten Glasfunde aus dem II. Jahrhundert von Brigetio*). Un autre article méritant une attention spéciale, celui de Tibor Kovács, présente les relations du Nord-Est de la Hongrie avec l'Orient au cours du II^e âge du bronze (*Eastern Connections of North-Eastern Hungary in the Late Bronze Age*). Un article de Zoltán Kádár examine, au point de vue zoologique, les cervidés en or scythiques (*Quelques aspects de la détermination zoologique des cervidés scythiques, à propos de celui de Zöldhalompuszta*). Mme Ágnes Cs. Sós publie les résultats des fouilles du cimetière avar de Dunaszekcső (avec un résumé en allemand).

Des articles intéressants sont consacrés à des problèmes du Moyen Age et de la Renaissance. Mme Élisabeth F. Vattai apporte une contribution à nos connaissances relatives à l'ensemble des trouvailles sépulturales de l'Île Marguerite datant du XIII^e siècle, avec une étude dans laquelle elle traite de la découverte et de l'identification de la bague conservée au Musée National (avec un résumé en allemand). La numismatique se trouve représentée par deux articles: I. Gedai expose la question des deniers de Friesach, datant du XIII^e siècle, mis au jour à Gyöng (avec un résumé

en allemand), tandis que Lajos Huszár relate l'histoire de l'atelier de monnayage de Visegrád au Moyen Age (avec un résumé en allemand). L'article de János Kalmár consacré aux boucliers de l'armée de Mathias Hunyadi conservés au Musée Historique de la Ville de Vienne constitue un apport intéressant non seulement à l'histoire des armes, mais du même coup à l'histoire et à l'histoire de l'art (avec un résumé en allemand).

Parmi les autres articles du volume qui reflètent la variété des sujets de recherches du musée, on en trouve un portant sur le costume hongrois des XVI^e et XVII^e siècles (Mme Mária V. Ember), un autre sur les rapports de Dominicus Custos, graveur sur cuivre d'Augsbourg, avec la Hongrie (Mme Gizella Cenner-Wilhelm), et, finalement, une étude sur la clarinette hongroise (György Gábrý).

M. SZABÓ

ACTA ANTIQUA ACADEMICA
SCIENTIARUM HUNGARICAE,
Tomus XVI, 1-4, 1968

Le nouveau cahier du périodique, consacré à l'académicien Imre Trencsényi-Waldapfel, à l'occasion de son 60^e anniversaire, comprend des articles de la plume de ses élèves et de ses collègues hongrois et étrangers. Les quelque 52 articles ici publiés, et qui ne constituent que la moitié de l'ensemble des manuscrits remis au comité de rédaction, embrassent presque tous les domaines des études antiques.

Le volume s'ouvre par une mise au point d'importance fondamentale d'E. Ch. Welskopf, intitulée *Religion als Geschichte*. Les recherches relatives à l'histoire des religions qui occupent un rôle important dans l'œuvre du jubilaire, font d'ailleurs l'objet de plusieurs autres travaux. J. Harmatta traite de quelques nouveaux éléments des rapports entre la mythologie grecque et les religions d'Asie Mineure; I. Hahn se propose d'apporter des compléments à l'arrière-plan de la fameuse prophétie de l'*haruspex Vulcatus*. D'autres articles, traitant de l'un des pendants du mythe de Prométhée dans le Caucase, un autre du culte de Dionysos Aisymnète à Patrae, ainsi que de l'interprétation du terme *Διονυσια τὰ ξενικά* à la

base d'une donnée de la Dobroudja et un exposé sur le *Sauprodigium* [prodige de la truie] romain, sont également assurés de l'intérêt des spécialistes.

L'histoire de l'Antiquité est représentée par les articles de plusieurs savants éminents. P. Oliva analyse la politique étrangère de Cléomène III, roi de Sparte, B. Gerov expose la crise des États des Balkans Occidentaux à l'époque de Marc-Aurèle. D'autres études importantes sont consacrées aux antécédents du deuxième accord dit carthaginois-romain, au rôle du fisc d'Auguste dans le principat, aux *Latrones Dardaniae*, à la conception politique de Stilicho et à la crise économique du III^e siècle, telle qu'elle se réfléchit dans les sciences juridiques.

Parmi les études relevant des recherches sur la civilisation de l'Orient antique, nous citerons en particulier celle d'A. Dobrovits, *Sur la structure stylistique de l'Enseignement de Ptahhotep* et celle de V. A. Lifchits sur le calendrier khvarezmien. Non moins intéressants sont les articles consacrés à l'épopée sumérienne *le Seigneur d'Enmenkar et d'Aratta*, à l'étymologie d'une inscription du temple de Philae ainsi que les matériaux jetant une nouvelle lumière sur la personne de l'auteur du Chukasaptati.

En ce qui concerne la philologie classique proprement dite (critique de texte, linguistique, histoire de la littérature) — l'autre grand domaine dans lequel le jubilaire s'est acquis des mérites — elle occupe également une place importante dans le volume. I. M. Tronski donne une analyse philologique de fragments de Sappho, R. Merkelbach démontre la corruption du texte d'une phrase dans une lettre de Marc-Aurèle, V. I. Ghéorghiev recherche la forme originale du mot indo-européen signi-

fiant « larme », L. Stoianovici analyse la notion de « hybris » dans l'Odyssée. De nouveaux résultats sont également fournis par les études sur les termes désignant la notion d'*aède* dans l'Odyssée, sur la signification de quelques termes d'Homère, sur les pendants des *Adelphes*, sur les élégies de Philéas (de Cos) et le symbolique du poème I. 11 de Propertius. Signalons encore deux études relatives à l'histoire de la philosophie, dont l'une traite des rapports entre Cicéron et le *παροδόξα* stoïque, l'autre de deux fragments d'Épicharme.

Parmi les études relevant de l'archéologie et de l'histoire de l'art, nous citerons en particulier celle de J. Gy. Szilágyi, consacrée à l'*amoché* de Mitrovica et celle de St. Mrozek traitant de la représentation épigraphique romaine de la notion de *tutela*. On trouvera des constatations fort intéressantes dans un article dont l'auteur passe en revue les œuvres d'art antiques représentant l'image biblique de l'amitié des animaux, de même que dans un compte rendu de la trouvaille celtique d'Isthmie et dans un exposé du problème des armes en métal précieux de l'âge du bronze. C'est de ce même domaine que font partie les études représentant les recherches sur la Pannonie. Citons quelques sujets: le problème de la *terra sigillata*, la croix des chrétiens primitifs sur une brique romaine, ouvrages en or de l'Église primitive au Musée National de Budapest, la figure de M. Campanius Marcellus.

Le dernier article, en grec, de Gy. Moravcsik, traite de l'histoire de Byzance à travers ses noms. Le volume se termine par une bibliographie complète du jubilaire, close en 1967.

K. SZABÓ

BELLES-LETTRES

ARION

Éditions Corvina, Budapest, 1968

Le premier numéro de cette publication a paru en l'honneur des « Journées de la poésie », tenues à Budapest, en 1966. Quel hommage plus digne aurait-on pu choisir à l'occasion de cet événement qu'un almanach au titre symbolique, dû à une équipe internationale et rassemblant des textes en plusieurs langues. Les membres de

l'équipe des rédacteurs — poètes et traducteurs participant, pour la plupart, à la rencontre — y ont fait profession de foi, proclamant l'universalité de la poésie et la nécessité profonde des traductions; parallèlement, ils rendent compte des problèmes que la traduction soulève et qui semblent souvent insolubles.

Le deuxième numéro de l'almanach, rédigé également par le poète György Somlyó, traducteur enthousiaste de la

poésie française, comprend les matières de la conférence de 1966 et présente les personnalités littéraires qui y ont pris part. Il communique l'allocution inaugurale du ministre des Affaires culturelles de Hongrie, Pál Ilku; malgré les divergences idéologiques, esthétiques et techniques, les hommes de lettres venus de quinze pays différents ne peuvent qu'être d'accord avec l'idée essentielle qu'il développe: «...la poésie — par sa nature et ses possibilités mêmes — doit aider à supprimer la méfiance entre les peuples, le sentiment de peur, d'angoisse au sein des peuples et des individus ».

Au rang des collaborateurs d'*Arion* II, nous trouvons les figures représentatives de la poésie contemporaine; leur participation témoigne de leur aspiration à l'information réciproque, à l'échange des idées, à la confrontation des tendances et des résultats les plus récents. Le nouveau numéro comprend des essais et des notes sur l'universalité de la poésie, sur les problèmes complexes de la poésie et de la traduction, de la réalité sociale et de l'imagination poétique du moderne et du traditionnel; il réunit également des poèmes de poètes russes, italiens, français, suédois, polonais, anglais et hongrois, le texte original étant suivi de la traduction en une ou plusieurs langues. Parmi ces auteurs, citons entre autres l'Espagnol Rafael Alberti, les Français Roger Caillois et Jean Rousselot, le Suédois Lundkvist, les Soviétiques Sourkov et Martinov, l'Allemand Stephan Hermlin, le Finlandais Lassi Nummi, l'Anglais Edwin Morgan, le Polonais Miedzyrzecki, l'Italien Toti et les Hongrois Kassák, Füst, Illyés, Juhász, Sőtér, Garai.

Arion publie également plusieurs essais et critiques consacrés à la littérature hongroise et qui sont d'un grand intérêt du point de vue du jugement porté sur elle-même par la littérature hongroise. Jean Rousselot parle de Madách et de *la Tragédie de l'Homme*; Goffin, de la poésie de Gyula Illyés; Guillevic, de celle de Milán Füst; Beniuc, de la poésie hongroise en général et, plus précisément, de la place de Petöfi, Ady et Attila József dans la littérature mondiale; enfin, Veronica Porumbaco analyse une anthologie poétique hongroise parue en Roumanie.

Dans l'introduction, les Éditions Corvina indiquent qu'elles ne considèrent pas l'or-

gane en plusieurs langues de la poésie internationale comme une publication de circonstance, mais qu'elles entendent continuer à le faire paraître dans l'avenir. Les quelques faiblesses de présentation du premier numéro ont été corrigées, la typographie est plus homogène, le volume plus aisé à manier. Les illustrations sont l'œuvre d'excellents artistes hongrois: Gadányi, Bálint et Kass. On a eu par ailleurs l'heureuse idée de placer au début de la revue l'*Ars poetica* — traduit en quatre langues — d'Attila József, cette profession de foi poétique qui a fait dire à Jean Rousselot qu'elle lui semblait, dans son genre, la plus sympathique de toutes.

L. FERENCZI

MÓR JÓKAI :
THE DARK DIAMONDS
Corvina Press, Budapest, 1968

Pour faciliter au lecteur étranger la compréhension de ce roman de Mór Jókai, il nous semble indispensable d'esquisser brièvement quelques traits caractéristiques de l'histoire de la société hongroise dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le Compromis austro-hongrois de 1867 ayant ouvert les portes au capital occidental, le processus d'industrialisation ne tarda pas à s'amorcer en Hongrie: l'industrie et le commerce marquèrent un essor rapide, le pays s'initia aux sciences modernes et adopta les résultats les plus récents de la technique. L'évolution entraîna, tout naturellement, l'aggravation de la tension existant entre les classes sociales. Le mouvement ouvrier commençait à s'organiser, un abîme infranchissable s'ouvrit entre la vie brillante de la grande ville et la paupérisation rapide des masses. Le processus de capitalisation s'accompagnait de triptotages et d'escroqueries sans précédents.

Bien que partisan convaincu de l'évolution, Jókai se faisait toutefois une idée très différente de l'essor de la bourgeoisie, et il observait les transformations et l'accumulation des antagonismes avec incompréhension et une inquiétude grandissante; sans dissimuler son indignation devant les phénomènes monstrueux dont il était le témoin. La répugnance et l'antipathie qu'il éprouvait à l'égard de ce développement imprévu l'amènèrent à concevoir un roman

dans lequel il se proposait de retracer la voie du développement social correspondant à son idéal. C'est ainsi que naquit, en 1870, le livre *Fekete gyémántok* (en anglais *Dark Diamonds*). Le héros, l'ingénieur Iván Berend, incarne le réformateur de la société, tel que se l'imaginait Jókai. Dans sa petite entreprise minière, il s'efforce de réaliser le « capitalisme pur », la paix de classe entre capitalistes et ouvriers, la grande utopie sociale dont avaient rêvé Campanella et Morus, le mythe de l'âge d'or impliquant l'égalité des religions et des races, la distribution équitable des biens dans un système d'État parfaitement technicisé.

Cette controverse avec le présent sur une base morale (parfois traitée dans un esprit fort satirique), l'évasion dans le monde des idéaux et des rêves ne vont pas sans l'idéalisation du héros et sans une forte stylisation de l'intrigue, des situations et des descriptions. Iván Berend est le héros solitaire par excellence, mis en vogue par le romantisme, savant, ascète, juge moral puritain et dandy élégant à la fois. Sa lutte contre le feu qui a éclaté dans sa mine représente un instant mythique, devient le symbole de la grande route qui de l'homme à la hache de pierre conduit jusqu'à la domination de la nature. Si quelques détails du roman risquent de sembler au lecteur actuel d'un romantisme excessif et difficile à supporter, l'ensemble de l'œuvre ne nous laisse pas moins une forte impression, parce que nous y découvrons l'éternel rêve des poètes évoquant les hauteurs auxquelles la race humaine est appelée à s'élever.

L. RIGÓ

KÁLMÁN MIKSZÁTH :
DER ALTE GAUNER, KAVALIÈRE,
DER GRAF UND DIE ZIRKUS-
REITERIN

Rütten und Loening, Berlin, 1968
(Gemeinschaftsausgabe mit dem Corvina
Verlag, Budapest)

La Hongrie de la fin du XIX^e siècle est le théâtre d'une transformation radicale des conditions sociales de plus en plus polarisées. Le développement bourgeois et la montée de nouvelles couches sociales s'accompagnent d'une rapide désintégration de l'ancienne noblesse dont la puis-

sance économique et politique, le poids social ne cessent de diminuer, sans que ses membres se rendent compte du changement, sans qu'ils comprennent les nouvelles tendances et qu'ils en tirent les conclusions qui s'imposent. Une sérieuse dissonance se produit ainsi entre la place réelle que la classe dirigeante déchue occupe dans la structure sociale et la place qu'elle s' imagine occuper.

Elle se détache peu à peu du temps réel, ne peut ou ne veut pas prendre acte des nouvelles conditions sociales : sa conscience, son attitude et ses habitudes continuent à être conditionnées par l'idéologie et les normes de l'ancien système féodal.

Kálmán Mikszáth, le plus grand romancier hongrois du tournant du siècle, observateur pénétrant des processus qui se déroulent au sein de la société, aborde, dans presque tous ses romans, le problème de cette dissonance, le conflit de la réalité et des illusions. Le monde qu'il décrit fourmille d'originaux anachroniques qui se plaisent dans des rôles extravagants, vivent dans la fascination de leur passé idéalisé dont l'illusion embellit ou remplace un présent désolant. Leurs souvenirs faussent leurs perceptions, empoisonnent leur âme, les condamnent à s'abandonner passivement à leurs rêveries et à l'irréalité. A travers ces personnages, Mikszáth, nous montre qu'à une époque d'une structure différente, les vertus et les valeurs de l'époque révolue deviennent une charge insupportable pour la société et condamne l'individu à un destin tragique ou tragi-comique.

Deux des trois romans réunis dans ce volume mettent en scène cette collision de la réalité et de l'illusion suivie de la destruction lente des illusions sous la pression des forces de la réalité. Le comte István Pongrácz, héros du livre intitulé *Beszterce ostroma* ([le Siège de Beszterce], en allemand *Der Graf und die Zirkusreiterin*, 1894) se désolidarise de son époque, croit vivre au Moyen Âge, observant les règles et les coutumes de la vie chevaleresque. Cette illusion, qui ne tarde pas à devenir une manie, lui confère de la grandeur, fait de lui une espèce de Don Quichotte et cause irrémédiablement sa perte. Il incarne ainsi le destin tragique d'un personnage dont la grandeur est tout anachronique. Mikszáth a donné là une belle preuve de son talent à présenter des personnages, à analyser des

caractères et à motiver des actions. Les figures du roman *Gavallérok* (en allemand *Kavaliere*, 1897) sont, eux aussi, des hommes égarés dans le temps. Ils n'ont toutefois rien de commun avec la grandeur et la force du comte Pongrácz : ce sont des membres appauvris de la noblesse que leur sort a condamné à mener la vie terne des petits employés. Ce n'est qu'à de rares occasions qu'ils peuvent s'octroyer le luxe d'organiser une comédie qui entretient leurs illusions, évoque pour un instant l'ancien style de leur vie de hobereau. Ce récit permet à Mikszáth d'analyser avec un art accompli le mécanisme de ce genre de comédie et de retracer, d'une plume satirique, le processus au cours duquel les protagonistes abandonnent tour à tour leurs rôles. Le troisième récit, intitulé *A vén gazember* ([Le Vieux coquin], en all. : *Der alte Gauner*, 1904) s'écarte, à tous les points de vue, des deux précédents. Un sujet sans véritable intérêt, l'absence des réels problèmes sociaux ou psychologiques, une intrigue faiblement menée, consistant en une série d'idylles romantiques et mettant en scène, au lieu de caractères vivants, des personnages anecdotiques — voilà ce qui caractérise cette œuvre médiocre qu'on regrette de voir traduite et publiée en même temps que deux chefs-d'œuvre.

L. RIGÓ

DEZSÓ KOSZTOLÁNYI :
LE DOUBLE. Les récits funambulesques
de Kornél Esti
Éditions Corvina, Budapest, 1967

« Kornél Esti a effectivement existé, mais il n'était point une personne civile » — déclare Dezső Kosztolányi en nous présentant le héros, au premier chapitre de son roman. S'il est vrai, comme Rimbaud l'a dit, que « Je est un autre », les récits de Kornél Esti représentent des fragments de la biographie de cet Autre. Ces récits sont d'une objectivité et d'une retenue dignes de Voltaire ou de Renard ; ils parlent de cet Autre, adoré et renié, du révolté, du nihiliste qui se plaît à faire éclater les formes, qui ne sait pas — et, d'ailleurs, ne veut pas non plus — se plier aux conventions, fussent-elles individuelles ou sociales, et qui deviendra le symbole si exigeant de la jeunesse de plus en plus lointaine de l'auteur.

« J'avais déjà passé la moitié de mes jours quand, par une venteuse journée de printemps, Kornél Esti me revint à l'esprit. Je décidai de lui rendre visite et de raviver notre vieille amitié » — écrit Kosztolányi dès les premières lignes de son œuvre. « ... Passé ma trentaine, il avait commencé à m'importuner » — ajoute-t-il. Son originalité à tout prix devenait fatigante, ses scandales plus ou moins grands, pénibles. Cependant, passé la quarantaine, revoir l'Autre et se confronter à cette figure imaginaire, mais de chair et de sang, à ce réfractaire aux conventions, devient chose inévitable.

Le premier chapitre de ce livre est un examen de conscience et une somme de ce qu'a représenté et de ce que représente l'Autre pour l'auteur ; le reste, c'est le développement de la fiction, la notation de quelques aventures de l'Autre.

« Il est certain que ce fut lui qui m'initia à toutes les mauvaises choses. Ce fut lui qui m'éclaira, à l'époque, sur la façon dont naissent les enfants ; lui qui énonça pour la première fois devant moi que les adultes sont des tyrans au teint jaunâtre, bouffis et puant le tabac, et qu'ils ne méritent aucun respect, parce que plus laids que nous et parce qu'ils mourront plus tôt ; ... lui qui m'apprit à chanter, à mentir et à faire des vers ; lui qui m'encouragea à prononcer à haute voix les mots obscènes... à épier, l'été, par les fentes des cabines de la plage, les filles en train de se déshabiller... ; lui qui me fit fumer la première cigarette... ; lui qui me prouva que tout est relatif, et qu'un crapaud peut aussi bien avoir une âme qu'un directeur général ; ... lui qui introduisit en fraude l'ironie dans mon sentiment, la révolte dans mon désespoir... »

Selon le premier chapitre, c'est cet Autre que l'auteur va retrouver après dix ans de séparation, ce Kornél Esti que rien ne peut plus étonner, mais qui, au cours de ses aventures plutôt médiocres, n'a jamais cessé d'espérer le miracle. « A la plupart des hommes, il n'advient presque rien. Mais moi, j'ai imaginé des tas de choses. Cela aussi fait partie de notre vie. La vérité n'est pas seulement que nous ayons embrassé une femme, c'est aussi que nous l'ayons désirée en secret, que nous ayons voulu l'embrasser. »

La rencontre a lieu au cinquième étage

d'un piteux hôtel sans ascenseur. Les deux amis décident d'écrire un livre sur Kornél Esti, une œuvre fragmentaire digne d'un poète, à la fois journal de voyage imaginaire et biographie romancée, dont on aura expulsé toute intrigue « idiote ». Le Je écrira ce livre et l'Autre lui fournira le sujet et le titre; ce sera la confession de l'écrivain revenu aux classiques sur celui resté pour toujours un romantique.

Quand, en 1933, le roman de Kornél Esti parut, Kosztolányi se rangeait déjà parmi les plus grandes figures de la littérature hongroise contemporaine. Mais même ses amis de jeunesse furent choqués par ce livre bizarre et impitoyable; ils ne purent cacher leur éloignement à son égard dans leurs conversations ou leurs articles. Seul Attila József, le représentant de la génération montante, le premier classique du réalisme socialiste en Hongrie, jugea à son importance ce témoignage d'une prise de conscience, cette vivisection en dix-huit chapitres, ou presque dix-huit nouvelles autonomes, que Kosztolányi applique à ce Kornél Esti incessamment ballotté entre l'imaginaire et le réel, et il qualifia le livre de critique inflexible des possibilités de l'existence en société bourgeoise. « Le nihilisme, une fois conscient, ne peut plus être pratiqué » — notait Attila József, en 1935, à propos des vers de Kosztolányi. *Le Double*, c'est le nihilisme devenu conscient; en ce sens, c'est une conclusion qui appelle une nouvelle littérature et une nouvelle manière de voir. Par cela, ce livre de Dezső Kosztolányi, qui peut être considéré aussi bien comme un roman que comme un cycle de récits, a immédiatement compté parmi les deux ou trois sommets de la prose hongroise du XX^e siècle.

L. FERENCZI

FERENC MÓRA :
DER GOLDENE SARG. Roman aus der
Zeit des Kaisers Diokletian
Corvina Verlag, Budapest, 1968

L'histoire du roman historique de F. Móra se passe à la fin du III^e siècle, à l'époque de l'empereur Dioclétien qui est celle des dernières persécutions des chrétiens et, en même temps, celle de la décadence de l'empire romain. Nous sommes

les témoins du conflit de la société et des mœurs païennes en pleine dissolution et de la nouvelle idée communautaire, de l'humanisme chrétien. L'intrigue elle-même est conditionnée par le choc des anciennes et des nouvelles forces sociales, politiques et religieuses et par la victoire finale de ces dernières. Dans ce monde, les caractères sont groupés autour de deux pôles. Les représentants de l'ancien monde païen, qu'ils soient prisonniers de leurs bas instincts, de leur soif de domination effrénée et grotesque, comme Maximien ou Galère, ou, au contraire, victimes de leur destin, des êtres désaxés et désorientés, comme Dioclétien ou Titanille, nous fournissent autant de preuves de la nécessité qui commandait la disparition de l'ordre ancien et d'une forme de vie dépassée. En face d'eux se dressent les représentants de la religion et de la morale chrétienne proclamant l'égalité des hommes.

Gránátvirág [Fleur de grenat], par exemple, dont la conversion et le martyre illustrent la victoire de la pureté de l'idéal humain, de l'amour et de la morale d'un ordre supérieur.

Un des critiques modernes du roman a fait observer que l'œuvre était née de la collaboration de l'écrivain et de l'archéologue qu'était Ferenc Móra, mais d'une collaboration insuffisamment synchronisée. L'écrivain semble avoir abandonné à l'archéologue le soin de tracer le portrait historique de l'époque, en se réservant la tâche d'exposer son histoire spirituelle, de présenter les personnages et de conter leur destin. C'est ce qui explique que le conflit du paganisme et du christianisme, le sort du vieux couple impérial et celui des amoureux ne forment pas un ensemble organique dans le roman, que les faits historiques ne traduisent pas l'atmosphère authentique de l'époque et qu'il émane de ce livre une sorte de scepticisme.

Le Cercueil d'or, paru en 1932, est resté jusqu'à nos jours un des romans les plus populaires, les plus appréciés par le public hongrois. Le secret de son succès réside dans son sujet intéressant, son intrigue riche en péripéties, dans la vision du monde qu'il traduit, et qui est imprégnée d'un profond humanisme, nourrie par l'admiration de l'auteur pour la culture antique et le refus qu'il oppose à la cruauté de la société de la fin de l'Empire, dans le respect qu'il éprouve

pour les idées chrétiennes tout en voyant leurs contradictions initiales, dans la richesse et la profondeur de ses connaissances, dans les caractères sympathiques, bien que trop peu arrêtés au point de vue psychologique, le jeu charmant des sentiments qui, sans être profonds, sont nobles et purs et, enfin, dans un romantisme souriant à travers les larmes, trait le plus caractéristique de ce livre.

L. RIGÓ

THE CRIMSON COACH

by GYULA KRÚDY

Éditions Corvina, Budapest, 1968

L'œuvre de Gyula Krúdy (1878-1933) est l'une de ces œuvres à double face qui appartiennent à l'avenir en même temps qu'au passé. S'il est permis de voir dans cet écrivain un représentant tardif de l'école romantique, il est non moins vrai qu'à l'inverse d'un Oscar Wilde qui liquidait le romantisme en le profanant, Krúdy ne se contentait pas du refus du réalisme du XIX^e siècle, mais allait plus loin en créant une prose très individuelle, et pourtant si proche du style expérimental d'un Proust, d'une Virginia Woolf ou des surréalistes. Ses récits appartiennent à ce genre littéraire auquel les Anglais ont donné le nom de « romance ». Henry James a découvert, chez les amateurs de ce genre, quelque ressemblance avec cet homme qui, après avoir lancé un ballon, laisse celui-ci flotter toujours plus haut dans le ciel pour couper au moment voulu la ficelle qui le rattachait à la terre. Pour assurer à ce procédé sa valeur artistique, il faut faire en sorte que le lecteur ne l'aperçoive pas.

Krúdy nous laisse toujours dans l'incertitude en ce qui concerne les liens par lesquels le monde imaginaire qu'il décrit est rattaché à la réalité. C'est peut-être en cela que réside son charme exceptionnel. Édouard Alvinczi, par exemple, le héros de la *Diligence rouge* (1913), semble être à première vue le dernier représentant d'un type de grands seigneurs qui appartient déjà au passé. Mais, ce type, a-t-il jamais existé? L'atmosphère chimérique qui l'entoure, donne-t-elle plutôt à penser que les manières et la philosophie de cet étrange personnage doivent leur existence, au moins en partie, à l'imagination de l'auteur, tout

comme ces personnages de l'époque d'Edward que James a décrits dans ses derniers romans?

L'œuvre de Krúdy nous introduit dans un monde autonome qui a ses lois propres. Naturellement, on peut dire la même chose de l'œuvre d'un auteur si profondément différent de lui qu'est, par exemple, Faulkner. Dans un tel monde, les personnages suivent chacun son propre chemin et ne semblent entretenir aucun rapport avec leur milieu. Kázmér Rezeda — un des personnages favoris de Krúdy — jette des lettres d'amour par la fenêtre des femmes inconnues, et dont il ne fera jamais la connaissance, pendant qu'il fait sa promenade accoutumée dans les petites rues du château de Buda où il poursuit de longues conversations avec le spectre de quelque ancien roi. Le passé et le présent se confondent ici, le caractère des personnages et la description du milieu obéissent à des lois très individuelles, et tout est subordonné à la subjectivité d'un narrateur qui lui-même participe aux événements — ce qui veut dire que les efforts artistiques de Krúdy tendent à créer une certaine tonalité qui lui est particulière (et qui fait songer parmi les représentants du roman contemporain à un Robert Pinget). Pour avoir accès au monde de Krúdy, il faut être sensible aux petites nuances de cette tonalité.

M. SZEGEDY-MASZÁK

ANTAL SZERB:

DIE PENDRAGON-LEGENDE

Corvina Verlag, Budapest, 1968

Antal Szerb (1901-1945), un maître de l'histoire de la littérature, de la critique et de l'essai, a quitté pour une fois son domaine habituel, pour écrire en *homo ludens* du XX^e siècle un roman dont le seul but est d'amuser, de distraire le lecteur. Il nous emmène au pays de Galles, pays par excellence des mystères et de la légende, et nous fait assister aux péripéties passionnantes d'une lutte pour un immense héritage qui met en présence le monde des fantômes de châteaux ancestraux et les fantômes très réels du XX^e siècle.

La Légende des Pendragon (1934) est, pour le genre, très difficile à situer. On peut considérer cette œuvre comme un roman

fantastique-humoristique reposant sur un impressionnant ensemble de données d'histoire de la civilisation, que son auteur a destiné au public des années 1930, friand d'occultisme, de mystère et sachant particulièrement apprécier une histoire peuplée de caractères bizarres et retracée avec art et imagination. Mais on peut tout aussi bien y voir une parodie des romans policiers ou des romans d'aventure, ou encore une satire achevée du goût pour les mystères. Il faut enfin savoir découvrir dans le livre l'autoportrait ironique de l'auteur. Car il ne fait pas de doute que, dans le personnage de János Bátky, philologue aimable et maladroit, que sa timidité et sa grande culture prédestinent à une vie confinée dans les bibliothèques et que sa passion pour les mystiques anglais du XVII^e siècle entraîne dans une extravagante histoire de fantômes, l'écrivain s'est mis lui-même en scène.

L. RICÓ

ZSIGMOND MÓRICZ:
MISCHI UND DAS KOLLEGIUM
[Sois bon jusqu'à la mort]
Éditions Corvina, Budapest, 1968

Ce livre de Zsigmond Móricz, le plus grand romancier hongrois de notre siècle, s'inspire des souvenirs personnels de l'auteur qui, à l'instar du héros de son roman, était élève du célèbre lycée de Debrecen.

Bien que le sujet soit emprunté à la vie quotidienne d'un lycée, ce roman n'est

point un livre pour enfants. La ville, comme elle était au tournant du siècle, le déclassement progressif de la noblesse moyenne, les traditions jadis progressistes, devenues plus tard trop rigides de l'ancien lycée protestant, les relations entre professeurs et élèves sont présentés avec une justesse psychologique qui classe ce roman parmi les chefs-d'œuvre.

Le petit héros du livre est soupçonné de vol. Ni son bon travail à l'école ni sa conduite toujours honnête ne suffisent d'affirmer ce soupçon : un hasard doit intervenir pour prouver son innocence. Ayant perdu sa foi dans ses professeurs et dans le collège, il se propose de quitter la ville et de parcourir le monde pour enseigner cette vérité qu'il faut être « bon jusqu'à la mort ».

Nous savons par la correspondance de Móricz que ce roman, écrit en 1920, lui a fourni l'occasion de présenter dans la personne des professeurs du lycée cette cruauté qu'il avait toujours combattue. L'état d'esprit qui, dans l'immobilité de la fin du XIX^e siècle, régnait à Debrecen, cette ville endurcie et cruelle qui ne respectait que les apparences, était le même qui s'était emparé de toute la société hongroise après l'échec des révolutions. Les paroles prononcées par le héros à la fin du roman indiquent la mission que l'auteur s'était donnée.

Sois bon jusqu'à la mort a été publié en douze langues. Une adaptation française, due à la plume de Jean Rousselot, paraîtra sous peu par les soins communs des Éditions Corvina, Budapest et de la Librairie Saint-Germain-des-Prés, Paris.

G. SIPOS

LIVRES POUR LES ENFANTS ET LA JEUNESSE

DAS HERZ DER STERNE

— Märchen der Völker

Éditions Corvina, Budapest, 1968, 436 p.

ISTVÁN FEKETE: VUK

Éditions Corvina — Spectrum Verlag,
Stuttgart, 1968, 108 p.

LÁSZLÓ DALA:

NOTRE MONDE

Éditions Corvina — La Farandole,
Paris, 1968, 96 p.

LÁSZLÓ DALA — FERENC KOCSIS:

LA VIE SUR LA TERRE

Éditions Corvina — La Farandole,
Paris, 1968, 96 p.

Le livre d'images *Mohrle* (Éditions Corvina — Verlag Karl Nietzsche, Niederwisa, 1968) dans lequel Éva Gábor raconte les aventures d'un petit chat et qu'accompagnent des illustrations en couleurs, vient de paraître pour la seconde fois en langue allemande. Étant donné le succès exceptionnel remporté par l'abécédaire *Das goldene ABC*, dont les illustrations en couleurs sont de Károly Reich, les Éditions Corvina en font paraître une troisième édition en collaboration avec trois maisons d'édition étrangères: Buchgemeinschaft Donauland, Vienne; Hoch Verlag, Düsseldorf et Deutscher Bücherbund, Stuttgart-Hambourg. Le livre pour enfants de Katalin Szécsi *Winzige Palastbauer* (Éditions Corvina — Bayerischer Landwirtschaftsverlag, München, 1968) accompagné d'illustrations explicatives en couleurs de la description de la vie des fourmis et des abeilles. On a procédé à une réimpression du premier volume de la collection *Märchen der Völker*, lancée l'année dernière: *Das Schloss an den goldenen Ketten* (Éditions Corvina, 1968) qui réunit des contes populaires et littéraires français, italiens, espagnols et portugais. Le deuxième volume de la série (*Das Herz der Sterne*; Éditions Corvina, 1968) conduit le petit lecteur dans le monde mystérieux des contes africains; il est illustré, comme le premier, par des dessins artistiques d'Emma Heinzemann. Le recueil de contes folkloriques hongrois composé par István Kormos (*Die goldene Tulpe*; Éditions Corvina — Altberliner Verlag, Berlin, 1968) en est à sa quatrième réimpression. *Vuk*, d'István Fekete, qui avait précédemment paru en espéranto, vient de sortir en traduction

allemande également (Éditions Corvina — Spectrum Verlag, Stuttgart, 1968); il narre la vie d'un petit renard et des autres animaux de la forêt. Les illustrations sont de Pál Csergezán.

Les volumes avec illustrations en couleurs de la collection *Encyclopédie enfantine* sont destinés aux enfants de dix à quatorze ans. *Notre Monde* — dont le texte est de László Dala et Pál Jakucs, les illustrations d'István Köpeczi Bócz et Ádám Würtz, a paru en français (Éditions Corvina — La Farandole, Paris, 1968) et russe (*Мир вокруг нас*, Éditions Corvina, 1968); cet ouvrage parle de la formation de la Terre, de la naissance des continents, des océans, des montagnes. Les débuts de la vie sur Terre, l'évolution de la flore et de la faune, l'apparition de l'homme font l'objet du deuxième volume de la collection (*La Vie sur la Terre*; Éditions Corvina — La Farandole, Paris, 1968; — *Путь жизни на земле*; Éditions Corvina, 1968); le texte de celui-ci est de László Dala et Ferenc Kocsis. Un autre ouvrage de László Dala — *la Naissance des machines* — avait déjà paru en français; il vient de paraître en russe et en serbe (*Рождение машины*; Éditions Corvina, 1968; — *Čudesni svet mašina*; Éditions Corvina — Mlado Pokolenje, Belgrade, 1968); ce livre passe en revue l'histoire plusieurs fois millénaire des instruments de travail, du développement de la technique; il est illustré — de manière particulièrement spirituelle — par László Réber et Ádám Würtz.

C'est en 1968 que Corvina a lancé la *Collection de l'Amateur* dont l'objectif est le même que celui de l'*Encyclopédie enfantine*: la diffusion des connaissances. *L'Histoire de l'argent* (*История денег*; Éditions Corvina, 1968) de Róbert József parle des causes de la création de la monnaie et de son rôle dans les différents systèmes sociaux; il est destiné aux enfants plus âgés, de même qu'un autre ouvrage au sujet particulièrement attrayant, les *Pyramides, palais, maisons préfabriquées* de Ferenc Sebök (*Пирамиды, дворцы, панельные дома*; Éditions Corvina, 1968) qui raconte l'histoire de l'architecture, plus précisément de 17 constructions, de l'Antiquité à nos jours. *Ein Zauberer geht durch die Stadt* (Éditions Corvina, 1968) de Sándor Török — avec les dessins si spiri-

tuels de László Réber — présente un magicien moderne qui vient miraculeusement en aide aux enfants tout en leur faisant prendre conscience de leurs petits défauts. Le roman de Miklós Rónaszegi, *Die Geschichte von Lahmen Büffel* (Éditions Corvina, 1968) est une histoire de Peaux-Rouges qui se passe il y a deux cents ans et raconte comment un petit Indien devient « adulte », comment il vit sa première dangereuse aventure de chasse; cela fournit en même temps à l'auteur l'occasion de familiariser le jeune lecteur avec les coutumes, le mode de vie des Indiens d'Amérique du Nord. Les illustrations en couleurs, qui occupent souvent les deux côtés de la page, sont d'István Köpeczi Bócz. Le roman de Magda Szabó, *Dites à Sophie...* a déjà eu de nombreuses éditions en langue étrangère; on vient de le faire paraître pour la cinquième fois en allemand (*Erika*; Éditions Corvina, 1968). C'est également pour la deuxième fois que paraît en allemand le roman d'une petite fille du même auteur: *Geburtstag* (Éditions Corvina — Altherliner Verlag, Berlin, 1968), qui est la peinture psychologique d'une adolescente, la gentille et passionnante chronique de ses joies et de ses déceptions. Le roman historique de Géza Hegedüs

(*Fremde Segel vor Salamis*; Éditions Corvina, 1968; cinquième édition) se joue au temps des guerres perses et permet au jeune lecteur d'acquérir du même coup des rudiments de la philosophie et de l'art des Grecs.

Cette année, une place de choix est revenue, parmi les livres pour la jeunesse imprimés en langues étrangères, aux romans biographiques. *Der Erdumsegler* (Éditions Corvina, 1968) raconte la vie aventureuse et le tour du monde de Magellan. *Der Gigant von Syrakus* (Éditions Corvina, 1968; quatrième édition; avec les illustrations de Tamás Szecskó) est la biographie d'Archimède. *Keine Stunde ohne Traum* de János Erdődy a été publié pour la deuxième fois en allemand (Éditions Corvina — Prisma Verlag, Zenner und Gürchott, 1968); le héros de ce roman est András Hess, le fondateur du premier atelier d'imprimerie en Hongrie, dont la vie a été particulièrement riche en péripéties diverses. Enfin, un autre ouvrage d'István Száva, *Ein Arzt besiegt den Tod* (Éditions Corvina, 1968) est consacré à un héros tout aussi captivant et également hongrois, le médecin Ignác Semmelweis, le « sauveur des mères ».

A. MAKARA

HISTOIRE DE L'ART

Les livres d'art publiés par les Éditions Corvina, et l'ACTA HISTORIAE ARTIUM, Akadémiai kiadó, Budapest

Parmi les livres d'art que les Éditions Corvina ont publiés au cours de l'année 1968, figurent la réédition de plusieurs ouvrages en hongrois ou en différentes langues étrangères, ouvrages qui ont remporté un vif succès lors de leur publication, ainsi que quelques nouveautés. Parmi ces publications, la présentation scientifique des pièces les plus marquantes des collections de musée suscitent certainement le plus grand intérêt; mais il en est sensiblement de même pour les études de synthèse dans lesquelles nos historiens d'art analysent telle période historique du point de vue des beaux-arts, ou telle méthode de la création artistique.

Quatre volumes ont été consacrés à la publication des trésors du Musée des Beaux-Arts de Budapest, la cinquième institution de haute importance de ce genre

en Europe. Parmi ces quatre volumes, l'imposant album de grand format de Lajos Vayer: *Handzeichnungen und Aquarelle großer Meister* (4^e éd., 1968; en français: *Chefs-d'œuvre du dessin*, 1957) est celui qui a connu le plus de tirages en langues étrangères depuis 1957. Les magnifiques œuvres graphiques des grands maîtres européens de jadis qui faisaient autrefois partie de la célèbre collection Esterházy fondée à la fin du XVIII^e siècle et enrichie jusqu'en 1822, furent vendues à l'État hongrois en 1871 et quittèrent ainsi Vienne pour Budapest; depuis la création du Musée des Beaux-Arts, d'éminents conservateurs — Gábor Térey, Simon Meller, Edit Hoffman, ensuite Lajos Vayer et, ces derniers temps, Iván Fenyő — ont poursuivi les activités enthousiastes de Joseph Fischer, l'érudit conservateur et collectionneur attiré des Esterházy. Grâce à l'achat de la collection — hongroise — des Pálffy, de celle — tchèque — de Nowohradsky Kollowrat et de

celle — de Nuremberg — des Praun, remontant à l'Italien Antonio Cesare de Poggi, ce grand connaisseur avait assuré au cabinet de dessins des Esterházy un rang exceptionnel en Europe, dès les premières années du XIX^e siècle.

Lajos Vayer a opéré un choix soigné et judicieux parmi les plus belles pièces de la collection. Il a accompagné ce choix d'une présentation minutieuse, moderne par sa conception et fournit une riche bibliographie des résultats scientifiques des chercheurs précédents: ainsi la beauté incomparable des œuvres présentées et l'importance de l'apparat critique, ont valu à l'ouvrage un succès mérité et qui ne s'est pas démenti depuis de longues années, aussi bien chez les spécialistes que chez les bibliophiles et les fervents des arts graphiques. L'album d'une présentation et d'une exécution typographique soignées rassemble les reproductions d'œuvres de maîtres d'Autriche et de Bohême du XIV^e siècle, des plus grands artistes de la Renaissance italienne et allemande — Léonard de Vinci, Raphaël et Dürer —, des maîtres les plus marquants de la peinture vénitienne, dont Tiepolo, du géant de la peinture néerlandaise, Rembrandt, et de nombreux autres maîtres secondaires.

L'album de Dénes Pataky, *Von Delacroix bis Picasso* (en français: *De Delacroix à Picasso*) a également connu plusieurs rééditions depuis 1958, et fait directement suite à l'ouvrage précédent. Une part importante de la collection des dessins de l'époque moderne du Musée des Beaux-Arts de Budapest faisait partie de la collection d'un fonctionnaire ministériel hongrois, Pál Majovszky (1871-1935), collection qu'il légua à ce musée. Plus de la moitié des 259 œuvres reproduites dans l'album sont des œuvres d'artistes français du XIX^e siècle et du tournant du XX^e, la place occupée par l'art graphique français dans cette collection est donc particulièrement importante. Le dessin anglais figure avec quelques belles œuvres préraphaélites (Rosetti, Burne-Jones), tandis que les Allemands ne sont représentés que par Rudolf Alt, Adolf Menzel, Hans von Marées et Liebermann.

Le dessin français est porté ici à son plus haut point avec l'aquarelle de Delacroix: *Cheval effrayé par l'orage* (1824), tandis que l'art romantique moyen apparaît

dans les dessins de Victor Hugo et de Gustave Doré; après les nombreuses œuvres de l'école de Barbizon (Théodore Rousseau, Daubigny, Corot, Millet), nous avons deux admirables feuilles de Daumier: une ébauche de *Parade* et un fusain intitulé *Archimède* qui évoquent également l'apogée du réalisme français. Édouard Manet figure avec toute une série d'œuvres (*Danseurs espagnols*, une étude de *Barricade*, la *Rue de Berne sous la pluie*, etc.); l'impressionnisme est représenté par plusieurs beaux pastels de Renoir, Sisley, Degas. Les études de Rodin rendent compte des tendances picturales, impressionnistes dans la sculpture de l'époque, tandis que les esquisses de Maillol donnent une idée de ses conceptions de la composition et de la répartition des volumes. Le post-impressionnisme, au tournant du siècle, est illustré par deux excellents dessins de Toulouse-Lautrec (*Mlle Marcelle Lender* et *Au Moulin Rouge*), par des œuvres de Cézanne: *Page d'étude*, *Portrait de l'artiste par lui-même*, *Paysage*, l'aquarelle *Nature morte aux fruits* et le crayon *Amour en plâtre* représentant la statuette qui revient dans un grand nombre de ses tableaux et, enfin, par des toiles de Van Gogh, l'*Ouvrière*, étonnante de force, le *Jardin de Nuenen* et *Meules de foin en Provence, Arles*. Les dessins et aquarelles de Gauguin, de Puvis de Chavannes, de Bonnard témoignent des aspirations décoratives au tournant du siècle. La dernière page de l'album porte la si poétique œuvre de jeunesse de Picasso: *Mère et enfant*.

Venetian Painting of the XVIIIth Century (en français: *La Peinture Vénitienne du XVIII^e siècle*) de Klára Garas et *Tableaux maniéristes* de Marianne Haraszti-Takács offrent un choix représentatif de deux époques, opéré dans les riches collections de la galerie des tableaux anciens du Musée des Beaux-Arts.

L'album de Marianne Haraszti-Takács rassemble des œuvres de qualité produites par le courant de style des XVI^e-XVII^e siècles, auquel l'histoire d'art contemporaine s'intéresse particulièrement. La série des reproductions s'ouvre avec trois peintures d'Angelino Bronzino, un des représentants les plus éminents du maniérisme florentin: l'*Adoration des bergers*, une composition d'un genre très prise à son époque et provenant de la Collection Esterházy, avec des figures aux mouvements gracieux et, à l'arrière-

plan, un paysage luxuriant; *Vénus, l'Amour et la Jalousie* — une scène de mythologie classique; et un *Portrait de femme* où l'accent est mis sur la psychologie. La tradition de la peinture de Michel-Ange est sensible dans la composition *La Vierge avec l'enfant Jésus et sainte Anne*, due au pinceau de Girolamo Macchietti et considérée naguère comme une œuvre d'Andrea del Sarto. Le rapport entre l'école de Florence et celle de Fontainebleau apparaît clairement dans le tableau *le Char d'Apollon et les Quatre Saisons* (entourage de Rosso Fiorentino); on peut également attribuer à l'École de Fontainebleau le *Portrait de Catherine de Médicis, reine de France*, d'une conception nettement conservatrice. L'École de Venise est présente avec *Le Christ en croix* de Véronèse, le *Portement de Croix* de Jacopo Bassano et *Le Christ mort, avec deux anges*, une œuvre de Palma le Jeune, reflétant l'influence de Michel-Ange. Budapest possède un grand nombre de tableaux de l'Espagnol Le Gréco, fortement marqué par la peinture vénitienne; l'album reproduit son *Christ au mont des Oliviers*. Le maniérisme à Parme, à Ferrare, à Crémone ou en Lombardie est représenté par les ouvrages de maîtres secondaires, mais très caractéristiques. La seconde partie du livre de Marianne Haraszti-Takács groupe des œuvres inspirées par le maniérisme aux Pays-Bas. Les flammingos nourris aux influences italiennes sont représentés par la *Conversion de Saül* de Denys Calvart, tandis que Gillis Mostaert, Frederick van Valckenborch et Sebastian Vranc rappellent les traditions plus anciennes de l'École néerlandaise. On remarquera deux tableaux de Hans van Aachen dont l'iconographie se rapporte à la Hongrie de l'époque: *Scène allégorique des guerres turques* et *Libération de Hungaria*; il s'agit de deux tableaux faisant partie d'une série de tableaux historiques; les cinq autres étant conservés au Kunsthistorisches Museum de Vienne.

Klára Garas a présenté un des ensembles de valeur de la riche collection italienne du Musée des Beaux-Arts de Budapest: les peintres vénitiens du XVIII^e siècle. Les cinquante tableaux de quelque vingt-cinq maîtres permettent une étude approfondie du settecento à Venise; les œuvres célèbres reproduites — de Sebastiano Ricci, Giovanni Battista, Giovanni Antonio et Francesco Guardi, de Bernardo Bellotto —

comptent parmi les monuments marquants de la peinture mondiale. Les œuvres de Marco Liberio, dont on nous montre celle *Jupiter et Mnémosyne*, illustrent la transition à partir du style sombrement dramatique de l'art pictural à Venise au XVII^e siècle. Les quatre tableaux de Ricci témoignent de toutes les étapes de son évolution: *Vénus et le satyre*, qui reste encore fidèle à la manière du Titien et de Véronèse; *Moïse à la fontaine*, une scène biblique qui devait être destinée originalement à orner une salle d'honneur avec son pendant, *le Bain de Bethsabée*, au coloris nacré; enfin *l'Assomption de la Vierge*, cette magnifique esquisse du grand tableau d'autel de la Karlskirche à Vienne. Giovanni Battista Tiepolo figure également avec des œuvres majeures (*la Vierge et six saints, l'Apôtre saint Jacques le Majeur remporte une victoire sur les Maures*), de même que son fils — Giovanni Domenico (*la Sainte Famille au repos, Dieu le Père*).

C'est auprès d'une collection privée de Budapest que le Musée des Beaux-Arts a acquis les toiles d'une imposante décoration de salle, attribuées par Klára Garas à Francesco Fontebasso. L'album nous offre la reproduction de deux vastes peintures murales d'une composition toute théâtrale, au coloris très riche. Elles intéresseront certainement le chercheur étranger; l'auteur communique également l'opinion d'Andor Pigler qui attribue ces deux œuvres à Tiepolo et le tableau de plafond des accompagnant, à Gregorio Lazzarini. A la suite d'une petite toile pieuse de Fontebasso, l'album met en évidence la « modernité » de la peinture vénitienne au XVIII^e siècle à l'aide des compositions vaporeuses de Gaspard Diziani et de Giuseppe Bazzani; suivent les peintres de la veduta et les paysagistes, depuis les toiles minutieuses et impassibles de Canaletto, jusqu'à celles, d'une animation quasi romantique, des frères Guardi ou de Marco Ricci. La dernière page de l'album reproduit un portrait particulièrement digne d'attention, dont l'auteur n'est cependant toujours pas identifié; ce portrait représente un membre de la Signoria de Venise.

Budapest possède un autre musée d'une grande importance dans son genre, bien qu'il ne soit pas de renommée aussi universelle que celui des Beaux-Arts; c'est le Musée d'Ethnographie. Ses trésors ont servi à illustrer une publication Corvina de 1968:

Art in Africa (en français, en préparation en co-édition avec Cercle d'Art, Paris) de Tibor Bodrogi; il s'agit d'un tableau d'ensemble de l'art primitif africain qui, depuis le début de notre siècle, est au premier plan de l'intérêt des spécialistes et du public, et qui a si sérieusement influencé le développement des beaux-arts.

L'ouvrage de Sándor Domanovszky, *Hungarian Pottery* présente cet art populaire hongrois, dont le passé remonte si loin et qui occupe une place de choix à l'échelle du folklore européen.

L'amateur d'art du XX^e siècle fait preuve d'un intérêt accru à l'égard du Moyen Age. Le XIX^e siècle considérait la Renaissance comme une sorte d'âge d'or; le nôtre se tourne avec la même nostalgie vers l'époque médiévale. Cette tendance inspire non seulement la recherche scientifique sur le Moyen Age — qui, de son côté alimente cette tendance —, mais elle a aussi accru la demande en ouvrages de vulgarisation sur cette époque. *Begegnung mit mittelalterlicher Kunst*, de Tivadar Artnér, se propose de satisfaire cette exigence des lecteurs, en faisant connaître l'histoire du Moyen Age, les principales périodes et les différentes branches de son art, ses techniques artistiques, les rapports de l'artiste, du mécène et du public.

Parmi les publications de l'année 1968, consacrées aux problèmes de l'art vivant, notons la réédition de l'imposante *Anatomy for the Artist* (en français: Anatomie artistique de l'homme, 2^e éd. Corvina, Budapest — Tréal, Paris, 1969) de Jenő Barcsay, ouvrage paru pour la première fois en 1953, les tirages en diverses langues se suivant, depuis, à une bonne cadence. Cet album indique clairement l'orientation d'une politique culturelle aux lignes très nettes qui dirige l'attention des artistes vers une connaissance approfondie et une représentation de la réalité visible. Barcsay a interprété cette orientation à sa manière et, en sa qualité de titulaire de la chaire d'anatomie de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Budapest, il travaille à un nouvel atlas anatomique à l'intention des artistes, en mettant l'accent sur l'extrême précision du dessin et sur l'analyse des corrélations de structure. Les belles planches de l'ouvrage sont consacrées à la présentation avec une exactitude scientifique, des parties du corps humain, du système osseux, de la configu-

ration des muscles, de la représentation des mouvements et des temps de repos. Grâce à sa méthode claire, rigoureuse, disciplinée et à son intuition, Barcsay parvient à découvrir, dans la structure du corps humain le jeu de ces lois abstraites que sa peinture constructiviste et non-figurative avait déjà réussi à exprimer dans le nouveau langage pictural de notre époque. L'*Anatomie artistique de l'homme* n'est pas seulement un manuel indispensable aux artistes; c'est encore un très intéressant document historique, un recueil graphique témoignant des valeurs classiques.

*

Le tome 1968 des *Acta Historiae Artium* a rassemblé plusieurs études notables de la plume de chercheurs hongrois et étrangers. Géza Entz, spécialiste de l'architecture médiévale s'est penché sur l'architecture transylvaine des XI^e, XII^e et XIII^e siècles; en annexe historique de ce texte, il fournit, dans l'ordre alphabétique des localités, les données relatives aux monuments étudiés. Le regretté József Csemegi analyse, dans le cadre de la naissance d'un certain type d'iconographie, la toile de fond socio-historique de la peinture russe des icônes. L'essai d'Ágnes Szigethi étudie les sources des miniatures gothiques de la *Chronique Enluminée de Vienne* (parue en français et en anglais), cet important témoignage de l'art hongrois médiéval. Csaba Csapodi examine le problème de la date de la cessation des activités de l'atelier d'enluminure du roi Mathias Corvin. Győző Gerő étudie l'architecture ottomane en Hongrie. Veronika Kapossy analyse les caractéristiques des deux périodes marquantes de la carrière de Daumier, cela sur la base de deux dessins conservés au Musée des Beaux-Arts de Budapest et de leurs analogies. L'art hongrois du XX^e siècle est abordé dans deux études constituant des monographies: *Vilmos Aba Novák*, par Magdolna B. Supka; *Ferenc Martyn*, par Éva Hárs.

Parmi les articles d'auteurs étrangers, mentionnons tout d'abord ceux qui ont trait à des monuments de Hongrie. Eva Sniezynska Stolot a consacré son étude au tombeau de Louis I^{er} le Grand de Hongrie; à l'aide des fragments conservés à Székesfehérvár, l'auteur a tenté de reconstituer cette importante œuvre sculptée, dont le

style relève de la dernière époque gothique, et de définir ses rapports historiques et artistiques avec d'autres œuvres. M. L. Shapiro s'est penché sur l'iconographie de quatre plaquettes de bronze de dimensions réduites, conservées dans la collection de sculptures anciennes du Musée des Beaux-Arts de Budapest, elles avaient été publiées par Jolán Balogh qui les attribuait à l'entourage de Michel-Ange; Meyer-Shapiro, à son tour, les définit maintenant comme une représentation des Quatre Tempéraments, destinée à orner les angles d'un miroir. L'article de F. Möbius a trait à un problème d'iconographie architecturale: la signification du Westwerk de l'époque carolingienne. Enfin, P. Miatev examine l'architecture profane des Turcs dans les pays balkaniques, du XIV^e au XIX^e siècle.

La majorité des matières du tome 1968 des *Acta Historiae Artium* sont donc relatives à l'histoire de l'art de l'Europe centrale et orientale; les problèmes dont s'occupent certains articles (celui de Kaposy sur *Daumier*, celui de Shapiro: *Reliefs des Quatre Tempéraments* à Budapest) peuvent cependant intéresser aussi les recherches sur l'art de l'Europe occidentale.

J. SZABÓ

TIHAMÉR SZENTLÉLEKY: ANCIENT LAMPS

Monumenta Antiquitatis extra fines Hungariae reperta. Vol. I, Akadémiai Kiadó [Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie], Budapest, 1969

L'ouvrage que voici constitue le premier volume de la série de catalogues des monuments antiques provenant de territoires non hongrois, rassemblés et tenus en évidence par le Département des Antiquités du Musée des Beaux-Arts de Budapest. Une partie moins importante se trouve au Musée Déry à Debrecen et dans des collections particulières. Ces monuments, peu nombreux, ne méritent pas de faire l'objet d'une publication séparée.

Le catalogue des lampes à huile a paru avec une préface de János György Szilágyi, directeur du Département des Antiquités du Musée des Beaux-Arts et rédacteur de la série, qui traite de l'histoire des collections, et fait connaître les points de

vue et les considérations qui ont présidé à la mise au point de la série.

Le catalogue des lampes est l'œuvre de Tihamér Szentléleky, directeur du musée de Szombathely, spécialiste connu de la question. Il comprend les 223 lampes à huile conservées au Musée des Beaux-Arts, ainsi que 66 pièces provenant d'autres collections.

La première partie du catalogue consacrée aux lampes en argile est constituée de plusieurs chapitres traitant successivement des lampes phéniciennes et carthaginoises (œuvre de J. Gy. Szilágyi), des lampes faites au tour aux V^e et IV^e siècles avant notre ère en Grèce et dans la péninsule italique, ainsi que des types de l'époque hellénistique et impériale, fabriqués à l'aide de moules qui constituent la majorité des matériaux. La deuxième partie énumère les lampadaires et les pinces, la troisième les moules de lampes à huile, enfin la quatrième les lampes en bronze. A l'intérieur de chaque partie, les pièces sont groupées par ateliers et par types, et pour chaque groupe on trouve, en plus de la description courante, un renvoi aux problèmes techniques, à la datation, etc.

Le plus grand mérite de l'ouvrage de Szentléleky est celui même de tout le catalogue, à savoir qu'il rend accessible à la science des matériaux en majeure partie non encore publiés. Pour en faciliter l'utilisation, l'ouvrage est pourvu de différentes sortes d'index.

M. SZABÓ

ISTVÁN NEMESKÜRTY: WORD AND IMAGE

History of the Hungarian Cinema
Corvina Press, 1968

Si le livre d'István Nemeskürty a atteint son but qui était de donner au lecteur étranger une première idée de l'art cinématographique en Hongrie, c'est parce que sous sa forme originale déjà — nous parlons de l'édition hongroise — il était destiné à un public peu informé sur ce sujet et dont les souvenirs de cinéma ne pesaient pas lourd dans la balance. Ainsi, les changements à faire dans le texte de l'édition anglaise étaient minimes. Voyons-y un des mérites de l'auteur, dont le principal consiste cependant à avoir su donner une unité

logique à ses vues et se conformer à un ordre chronologique rigoureux qui permet au lecteur de se retrouver facilement dans une matière dont ce livre offre une première synthèse.

L'auteur a été bien inspiré en empruntant quelques passages de ses anciens livres. Il s'agit surtout de ces brefs résumés de la critique contemporaine qui suivent chacun des grands chapitres, procédé d'autant plus justifié que le nom de Béla Balázs était déjà connu dans les milieux cinématographiques longtemps avant qu'on n'ait pris connaissance des réalisations des cinéastes hongrois. Les efforts de la critique laissent parfois des traces plus profondes que les œuvres d'art de la même époque, — comme c'était aussi le cas dans la Hongrie des années 1920 où — pour reprendre un mot de l'auteur — le « silence de la mort » régnait dans le domaine du cinéma comme dans tous les autres. On est donc heureux de retrouver dans ces pages le scénario illustré de László Moholy-Nagy ou le facsimilé d'un autre scénario publié dans la revue d'avant-garde de l'époque, celle de Lajos Kassák. Tout ce qu'il y avait en Hongrie d'art cinématographique trouvait longtemps refuge, à défaut de moyens de se réaliser sur l'écran, dans les colonnes de ces revues.

Je ne veux pas dire qu'il n'ait pas existé en Hongrie de production cinématographique. Il en existait une, et elle comptait quelques personnalités qui se sont fait une renommée en Allemagne, en Angleterre et jusqu'à Hollywood. Qui ne connaît, de nos jours encore, les noms de Michael Curtiz, de Sir Alexander Korda, de Paul Fejős, de Ladislav Vajda ou celui de Vilma Bánky, la fameuse partenaire de Rodolphe Valentino?

Après l'échec de la République des Conseils de 1919, tous les représentants de qualité du cinéma hongrois, auteurs et réalisateurs, ont émigré. Lorsque, après le

« silence de la mort », la production cinématographique a repris en Hongrie, ses réalisations étaient complètement étrangères à l'art. Elle s'est contentée de « fabriquer des chimères », — le titre de *Dix années de L'Automobile des contes* que donne l'auteur à son chapitre sur la cinématographie des années 1930, est très bien trouvé. *L'Automobile des contes*, cette comédie insignifiante qui introduisait les spectateurs dans un monde d'illusions, a fait école, et non seulement en Hongrie! Selon le réalisateur et critique Carlo Lizzani, le scénario de la plupart des comédies italiennes réalisées vers 1940 était écrit par quelques-uns des dramaturges hongrois alors en vogue.

A la recherche de réalisations vraiment artistiques, István Nemeskürty n'en trouve qu'une seule avant 1945: *les Hommes de la montagne*, d'István Szóts. Deux autres furent remarquées, avant l'apparition de Zoltán Fábry, au-delà des frontières de la Hongrie également, l'une de Géza Radványi: *Quelque part en Europe*, l'autre de Frigyes Bán: *Un lopin de terre* (celui-ci a remporté un succès bien mérité).

Les films de Fábri (*Un petit carrousel de fête*, 1955; et *Professeur Hannibál*, 1956) ont été les premiers à attirer l'attention générale sur l'art cinématographique de la Hongrie.

Ce qui intéressera le plus l'amateur du cinéma, c'est naturellement le chapitre sur les réalisations hongroises des dernières années. Cette fois, il s'agit non plus d'une industrie, mais d'un art au vrai sens du mot: de réalisations telles que *les Sans-Espoir* de Jancsó, *Dix mille soleils* de Kósa, et *le Père* d'István Szabó.

Complété par une bibliographie et une filmographie précises, et par des illustrations de très bonne qualité, le livre de Nemeskürty possède toutes les qualités requises pour être un livre de chevet des amateurs du film.

G. BIKÁCSY

MUSIQUE

BARTÓK — SA VIE ET SON ŒUVRE

Éditions Corvina. Budapest, 1968.
(Deuxième édition remaniée)

C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale, en 1956, que la musicologie hongroise a affronté, pour la première fois, le public international: *Bartók — Sa vie et son œuvre* a été publié, d'abord en français, puis bientôt en allemand et en anglais. Depuis, cet ouvrage est devenu indispensable, partout dans le monde, aux recherches sur le célèbre compositeur et musicologue hongrois. Le volume est divisé en trois parties; dans la première, les études de Zoltán Kodály, Bence Szabolcsi et Ernő Lendvai apportent les hommages des contemporains et de la postérité. Suivent sept articles et études de Béla Bartók, ainsi que quarante lettres de sa plume; le choix a été opéré par János Demény à partir de la correspondance réunie en trois volumes. La troisième partie, due à András Szöllösy, réunissait une bibliographie qui reflétait fidèlement l'état des recherches en 1956.

La nouvelle édition était devenue nécessaire, d'une part, parce que le tirage était complètement épuisé et, d'autre part, parce que les recherches effectuées entretemps avaient fourni un grand nombre de données nouvelles et importantes qui ne figuraient pas dans la publication précédente. La deuxième édition comporte, dans une présentation inchangée pour l'essentiel, avec quelques modifications de détails dans la traduction, les trois études classiques de Zoltán Kodály: *Béla Bartók*, 1921; *Un opéra de Béla Bartók*, 1918; *Bartók, le folkloriste*, 1950. De même, l'essai d'une importance fondamentale de Bence Szabolcsi *Bartók et la musique populaire* a été repris dans son texte original; l'auteur y examine la question, restée essentielle, de savoir comment la musique populaire s'est fondue dans l'œuvre bartókienne. *Introduction aux formes et harmonies bartókiennes* par Ernő Lendvai figure également sous sa forme originale; cette vaste étude date de 1953 et analyse les particularités de forme, de mélodie et d'harmonie de la tonalité selon le système d'axes, et de la section d'or. Bien entendu, il n'y avait rien à changer aux écrits et aux lettres de Béla Bartók.

Le lecteur trouvera, dans cette deuxième édition, la *Vie de Béla Bartók* — par Bence Szabolcsi — sous une forme augmentée, puisque les résultats récents de la recherche biographique et esthétique y figurent.

Par contre, l'auteur de la bibliographie, András Szöllösy fait subir à cette dernière un certain nombre de modifications. Même si le moment d'une bibliographie bartókienne vraiment complète n'est toujours pas venu, il a pu l'élargir sur un certain nombre de points essentiels. Par ailleurs, il a supprimé la présentation des œuvres de jeunesse non encore publiées; la précédente édition rendait compte de 25 partitions de jeunesse du compositeur; or, la création des Archives Bartók de Budapest et le dépouillement systématique des papiers de Bartók ont permis d'établir que le nombre de ces œuvres de jeunesse était beaucoup plus élevé qu'on ne le croyait. Les Archives Bartók se sont chargées d'en publier la liste thématique. Szöllösy ouvre donc sa bibliographie avec la *Rhapsodie* (op. 1) portant le numéro d'ordre 26, afin que les spécialistes puissent continuer à utiliser son relevé précédent. Les mêmes considérations l'ont guidé — fort judicieusement — quand il ne donne pas de nouveaux numéros d'ordre aux compositions retrouvées et publiées ces dernières années, les désignant par 33a, 35a, b, 47a, 63a, 114a, b, 115a. Sa bibliographie comporte, bien entendu, les données des nouvelles éditions; par contre, il a supprimé celles relatives aux premières interprétations. La bibliographie des écrits de Bartók a été, aussi, sensiblement enrichie, car Szöllösy a pu mettre à profit les documents qu'il eut à sa disposition lors de la préparation de l'édition critique de tous les écrits de Bartók (*Bartók Béla Összegyűjtött Írásai* [Les écrits de Béla Bartók], publié par András Szöllösy, Editio Musica, Budapest, 1966. En hongrois).

La deuxième édition de *Bartók — Sa vie et son œuvre* est un événement marquant des recherches bartókiennes; son succès ne sera certainement pas moindre que celui qui accueillit la première édition, il y a treize ans.

J. BREUER

BÉLA BARTÓK: ETHNOMUSICOLOGISCHE SCHRIFTEN
Faksimile-Nachdrucke

IV. Melodien der rumänischen *Colinde* (Weihnachtslieder)
Herausgegeben von D. Dille
Editio Musica. Budapest, 1968

Les importants ouvrages de Béla Bartók sur la musique populaire ont connu un destin mouvementé. Son recueil de chansons populaires slovaques — pour la publication duquel il avait pourtant signé un contrat avec un éditeur de Slovaquie — ne parut que près de vingt ans après sa mort. Il en fut de même pour son recueil serbo-croate et pour la majorité des chansons folkloriques roumaines qu'il avait recueillies. Toutefois, il put faire mettre sous presse une petite partie de ce qu'il avait noté en Roumanie. Ces ouvrages étant depuis longtemps épuisés, une nouvelle édition fut mise au point à l'aide de photocopies des publications originales; cette collection des œuvres ethnomusicologiques de Bartók a été terminée en 1968, une fois les *colindes* (chants de Noël) de Roumanie rééditées.

Ces pièces appartiennent à une couche ancestrale, particulièrement précieuse de la musique folklorique roumaine. Bartók s'intéressa à la rythmique différenciée de ces chansons, aux fréquents rythmes dits bulgares, ainsi qu'aux tonalités fort variées des mélodies. Dans les années 1920 déjà, cet ouvrage était prêt pour la publication; mais il ne trouva pas d'éditeur et conserva le manuscrit dans ses tiroirs, l'améliorant et le polissant sans cesse. Enfin, en 1935, il le fit imprimer à ses propres frais. Les illustrations — en tout 484 mélodies — étaient pour des raisons d'économie, des fac-similés des notations manuscrites de Béla Bartók; et pour la même raison, le long chapitre consacré aux paroles des *colindes* fut supprimé. C'est donc pour la première fois que ce texte paraît aujourd'hui. La nouvelle édition comporte le texte intégral — donc toutes les strophes — des chansons en roumain et leur traduction allemande, l'index des refrains, l'étude de Bartók sur les paroles des chansons ainsi qu'un certain nombre de communications dignes d'attention sur ces chefs-d'œuvre de la poésie populaire.

Dans le grand chapitre sur les mélodies, Béla Bartók analyse les particularités

rythmiques et métriques des *colindes*, leurs mètres caractéristiques, leurs échelles, leurs tournures mélodiques typiques. Il se penche également sur les rapports entre les mélodies et les paroles, sur les formes et le mode d'interprétation de ces chansons. Chaque pièce est accompagnée de notes explicatives figurant dans l'apparat critique. La méthode précise et minutieuse de Bartók dans la notation des mélodies nous introduit dans l'atelier du savant.

Cette nouvelle édition des *colindes* met à la disposition des folkloristes tout le trésor de la musique populaire roumaine recueillie par Bartók. Il serait intéressant d'examiner, à la lumière de ces documents, l'influence de la musique populaire roumaine sur la mélodie de l'œuvre bartókienne.

J. BREUER

DOCUMENTA BARTÓKIANA
Heft 3

Herausgegeben von D. Dille
Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest — B. Schott's Söhne, Mainz, 1968

Denijs Dille, l'éminent directeur belge de la section Bartók des Archives Bartók de Budapest, vient de publier des documents, jusqu'ici totalement inconnus, dans le Cahier n° 3, bien plus volumineux que les précédents, de la collection *Documenta Bartókiana* parue sous sa direction. La musicologie hongroise ne s'était pas jusqu'ici préoccupée de la réunion et de la publication *in extenso* de la correspondance de Béla Bartók; les trois gros volumes parus sous la direction de János Demény et les divers choix effectués en vue de la publication en langues étrangères, ne comprennent que des lettres du grand compositeur. Denijs Dille, par contre, publie dans ce *Cahier* des *Documenta* 175 lettres adressées à Bartók et il en ajoute encore 7 dans une annexe.

Bartók aimait voir l'ordre régner autour de lui. Comme le professeur Dille le constate dans son étude servant d'introduction, non seulement il conservait les très nombreuses lettres qui lui parvenaient, mais il y répondait dans la mesure du possible. C'est ce que nous montre l'examen des deux dossiers faisant partie du legs Bartók; l'un porte la mention « Affaires non réglées »,

l'autre, la mention « Lettres classées, copie des réponses ». Le nombre des lettres adressées à Bartók, et qui nous sont parvenues, diffère sensiblement avec les années. Il est probable que le jeune musicien ait été moins sollicité que le maître mondialement reconnu. Bartók qui n'aimait pas gaspiller le papier, utilisait souvent le verso des lettres qu'il recevait pour des brouillons, et il arrive souvent ainsi que nous ne possédions pas la fin des lettres qui lui étaient adressées. La réunion et la publication de toutes les lettres adressées à Bartók seraient donc une entreprise tout aussi désespérée que la publication de l'ensemble intégral des lettres écrites par lui. Le Cahier n° 3 des *Documenta Bartókiana* opère un choix sévère, mais ce qu'il contient est suffisamment riche pour fournir à la recherche des matériaux du plus haut intérêt.

Le volume rassemble les lettres dans l'ordre chronologique; la première date de 1902, elle est signée Károly Gianicelli, professeur au Conservatoire Ferenc Liszt de Budapest; la dernière, du 16 août 1945 — c'est-à-dire de quelques jours avant la mort du compositeur —, est de la plume de Yehudi Menuhin. Les correspondants de Bartók sont, d'une part, ses amis et des personnalités plus ou moins connues qui s'adressaient à lui à propos de telle ou telle question concrète; d'autre part, des artistes, peintres, écrivains et poètes hongrois de renom; enfin, les grandes figures de la vie musicale internationale de son époque, parmi lesquelles des compositeurs comme Casella, Delius, de Falla, Jánáček, Milhaud, Poulenc, Varèse, Vladigerov, Zemlinsky, des interprètes célèbres comme Furtwängler, Kolisch, Koussevitzky, Menuhin, Mitropoulos, Reiner, Hans Richter, Rosbaud, Scherchen, Spivakovsky, Szigeti. Ces lettres sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont trait, pour la plupart, à l'exécution de diverses œuvres du compositeur. Cette collection de documents montre également que Bartók était en contacts avec les meilleurs musicologues contemporains, et c'est ainsi qu'au hasard de cette correspondance, nous tombons sur les noms de G. Adler, Brăilou, Chybinski, O. E. Deutsch, Einstein, Hornbostel, Wellesz.

Le volume comporte beaucoup de données françaises; en plus des trois compositeurs déjà mentionnés, Bartók était en correspondance avec Clavocoressi, Caplet,

Ingelbrecht, Jean-Aubry, Jouvez, Laloy et Prunières. « Cher ami — je tiens à vous dire à nouveau combien j'ai été ému par votre *Sonate*. C'est une œuvre de race, pure et rude » — lui écrit Darius Milhaud (p.115; facs.: p. 117). Et Francis Poulenc: « Vous avez fait bien plaisir à tous les jeunes musiciens français, en venant nous jouer à Paris votre merveilleuse *Sonate* et toutes vos pièces de piano — merci. » (p.118) Ces deux lettres parlent de la présentation à Paris de la *I^{re} Sonate pour violon et piano*. Les autres lettres apportent également d'intéressantes précisions sur les relations françaises de Bartók.

Les lettres réunies ici sont publiées dans leur texte original et suivies de la traduction en allemand. Sur les dernières pages figurent les portraits des correspondants de Bartók. Le professeur Denijs Dille accompagne le volume d'un appareil critique établi avec la précision minutieuse dont il est coutumier.

J. BREUER

STUDIA MUSICOLOGICA

Academiae Scientiarum Hungaricae

Redigit: B. Szabolcsi

Adiuvantibus: D. Bartha, Z. Gárdonyi,
J. Maróthy, B. Rajeczky,
J. Újfalussy

Tomus X. Fasciculi 1 — 2

Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie. Budapest, 1968

Sur les quatre cahiers de la revue de musicologie en langues étrangères de l'Académie des Sciences de Hongrie, qui paraissent chaque année, seuls les numéros 1 et 2 réunis ont quitté les presses en 1968. Dans ce tome, la majeure partie des articles étudient l'histoire de la musique aux époques anciennes. Z. Hudovsky, spécialiste croate, vivant à Zagreb et à Oxford, présente dans son étude intitulée *les Organistes et jongleurs du Zagreb médiéval* l'histoire de la musique dans cette ville aux XIII^e et XIV^e siècles; il accompagne son texte d'un imposant appareil critique. K. Csomasz Tóth examine la diffusion en Hongrie des chorals de Luther et démontre, à l'aide d'une grande richesse de variantes, le rôle actif dans le développement du protestantisme hongrois de la mélodie en forme de choral

composée par Luther. Dans *Compléments aux rapports de la musique polonaise et hongroise au XVIII^e siècle*, G. Papp prouve, à l'aide d'un patient travail philologique et de plus d'une illustration musicale convaincante, qu'il y avait dans la période en question, de nombreux liens et affinités entre les musiques des deux pays qui présentaient, l'une et l'autre les traits caractéristiques de l'Europe orientale. W. Fuchss, longtemps ambassadeur de la Confédération Helvétique à Budapest, musicologue passionné et excellent instrumentiste, publie une étude hautement érudite, *Musique et éducation — moyens de transmission entre la Hongrie et la Suisse*, dans laquelle il passe en revue, du IX^e siècle à nos jours, les relations musicales et pédagogiques entre les deux pays. L'étude d'I. Borsai — *Mémoires traditionnelles des Égyptiens et leur importance dans la recherche de l'ancienne musique pharaonique* — suscitera tout particulièrement l'intérêt du lecteur. L'auteur a étudié sur place, pendant une année, la musique populaire d'Égypte et il démontre, à l'aide de onze citations musicales typiques, les rapports entre la musique contemporaine et ancienne du pays. Le chercheur viennois W. Graf, analyse l'importance du facteur biologique dans la musicologie comparée. Le musicologue lithuanien, V. Landsberguise, analyse l'art de M. K. Tchiourlionisse (1857-1899).

Dans la rubrique des documents, M. Domokos présente les 55 cantates, publiées en 1711, sous le titre de *Harmonia caelestis*, de Pál Esterházy. Gy. Gábry, chef du département de l'histoire des instruments de musique au Musée National de Budapest, relate l'histoire et fournit les données du clavicorde portatif de voyage ayant appartenu à W. A. Mozart et récemment retrouvé en Hongrie. I. Lakatos (Cluj) publie en fac-similé deux lettres qui lui ont été adressées par Prokofiev.

László Somfai fait paraître un compte rendu, ou plutôt une étude sur les *Écrits réunis de Béla Bartók* (publié par András Szöllösy; Editio Musica, Budapest, 1966). — József Újfalussy présente le premier volume — *Ethos et affectivité* — de l'histoire de l'esthétique musicale par Dénes Zoltai (Editio Musica, Budapest, 1966). — K. Csomasz Tóth rend compte du vaste ouvrage de János Maróthy: « Zene és polgár — zene és proletár » [Musique et bourgeois — musique et prolétaire], Maison

d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1966). — Le doyen danois des recherches internationales sur Haydn, J. P. Larssen, présente une critique sur l'iconographie de Haydn par László Somfai (*Joseph Haydn. Sein Leben in zeitgenössischen Bildern*. Éd.: László Somfai. Bärenreiter-Verlag, Kassel — Corvina-Verlag, Budapest, 1966).

J. BREUER

WENN BERLIOZ EIN TAGEBUCH GEFÜHRT HÄTTE...

Auswahl der Dokumente, Zusammenstellung, verbindender Text un Vorwort von Imre Fábíán
Corvina Verlag, Budapest, 1968

Parmi les grands compositeurs, la vie d'Hector Berlioz est peut-être celle qui se prête le plus facilement à la composition d'un journal supposé, puisque d'amples et authentiques documents sont parvenus à la postérité grâce à ses mémoires et à sa correspondance. Imre Fábíán, l'auteur de ce petit volume sur Berlioz, paru dans la si populaire collection des journaux fictifs de grands musiciens, n'a pourtant pas eu la tâche facile: trier les matériaux à sa disposition et opérer un choix constitue une lourde responsabilité et peuvent aisément conduire à des déformations d'ordre subjectif, à des décalages dans les proportions. Heureusement, ce danger a été pleinement évité dans le cas du volume en question; la subjectivité extrême qui anime les mémoires de Berlioz a été contrebalancée par un choix pertinent et de nombreuses citations sur le compositeur, empruntées aux contemporains.

L'auteur a divisé la vie de Berlioz en quatre grands chapitres: après le rappel des années de jeunesse et d'études, il fait revivre d'une manière suggestive, sur la base des documents les plus authentiques, les dix années du romantisme révolutionnaire, puis celles de pèlerinage de Berlioz, enfin les dernières années dans la solitude. Le troisième chapitre rassemble, bien entendu, de nombreuses données sur le concert donné par le compositeur à Pest, en 1846, ainsi que sur son voyage triomphal en Hongrie. Le volume comporte également un grand nombre de références aux relations de Berlioz et de Liszt.

Le journal supposé de Berlioz est présenté avec beaucoup de clarté; la typographie permet de distinguer les emprunts aux écrits de Berlioz lui-même des opinions des contemporains ou du texte de l'auteur. Tout en n'apportant que peu d'éléments

nouveaux sur le compositeur, ce qui serait incompatible avec ce genre, le journal supposé de Berlioz, réalisé avec beaucoup de soins, constitue une lecture instructive et de qualité.

J. BREUER

TOURISME

LE LAC BALATON

Budapest, Corvina, 1968

KÁROLY GINK:

DEBRECEN, HORTOBÁGY

Budapest, Corvina, 1968

KÁROLY GINK—IVOR-SÁNDOR

KISS:

ARTS ET ARTISANS EN HONGRIE

Budapest, Corvina, 1968

Le nombre des publications mises à la disposition des touristes étrangers et de tous ceux qui s'intéressent à la Hongrie va grandissant d'année en année. La majeure partie en est éditée par les soins des Éditions Corvina, le plus souvent en langues anglaise, allemande et française, et quelquefois en langues russe, tchèque, polonaise, serbo-croate, italienne ou espagnole également.

L'intérêt des albums de photos publiés en 1968 est particulièrement grand. Quelques-uns ont paru en grand format, comme celui intitulé *le Lac Balaton*, qui contient 128 photos des quinze meilleurs photographes d'art de la Hongrie. Une introduction d'inspiration lyrique, de la plume de Tibor Déry, rehausse la valeur de cet ouvrage publié en langues française, anglaise, allemande, russe tchèque, polonaise et serbo-croate.

Une autre série d'albums de photos, de format moyen, présente les plus belles villes de la Hongrie et quelques agglomérations d'intérêt historique, chacun des volumes contenant 110 à 130 photos d'un des plus renommés maîtres hongrois de cet art. Trois nouveaux albums de cette série viennent de quitter la presse. Celui sur *Debrecen, Hortobágy*, œuvre de Károly Gink, avec des textes rédigés en anglais, et en allemand, évoque l'histoire six fois centenaire de cette grande ville entourée de la *puszta* avec ses anciens monuments fort curieux et nous donne en même temps une idée de la ville moderne qui se construit. D'autres photos montrent le Hortobágy, la fameuse *puszta* à

proximité de Debrecen, avec ses mirages et quelques survivances des anciennes formes de vie des gardiens de haras. — Un autre volume montre *Pannonhalma*, centre culturel du Moyen Age. Les belles photos d'Attila Alapfy sont précédées d'une étude approfondie, de la plume de Katalin Dávid, également en langues anglaise et allemande. — Les photos de János Reismann réunies dans l'album intitulé *Sur la terre de Savaria* ont pour objet les monuments historiques et les beaux sites du département dont le chef-lieu, Szombathely, l'ancienne Savaria, a été fondé il y a deux mille ans par l'empereur romain Tiberius Claudius. Le texte est rédigé en langues allemande, russe et slovène.

L'un de ces albums paru sous le titre d'*Arts et artisans en Hongrie*, avec des textes rédigés en langues française, allemande et anglaise, présente un intérêt tout particulier. C'est une œuvre commune d'Ivor Sándor Kiss, secrétaire du Conseil hongrois de l'Art populaire, et du photographe d'art Károly Gink qui ont collaboré pour faire mieux comprendre l'art vivant du peuple hongrois. Les illustrations sont si bien réussies qu'on a l'impression de voir comment ces objets précieux de l'art populaire — dentelles, tissus, broderies, pots, sculptures sur os et sur bois, figurines en pain d'épices, etc. — se fabriquent, se portent ou sont utilisés.

Une autre série des Éditions Corvina, intitulée *Monuments d'art* s'est enrichie en 1968 de deux nouveaux volumes. Publiés en langues française, anglaise et allemande, ils sont consacrés à des monuments historiques présentant pour les touristes étrangers un intérêt particulier. Le texte qui reproduit sur 40 pages environ les derniers résultats des investigations avec un jugement esthétique sur les monuments, est accompagné de cartes et d'estampes de l'époque et est suivi de 40 planches. Dans l'un de ces ouvrages (*Pannonhalma*, Corvina, 1968), Ferenc Levárdy décrit le premier monastère bénédictin en Hongrie, qui, fondé

en 996, devait être promu au rang de l'archiabbaye de l'ordre dans ce pays. — Dans l'autre (*Szentendre*, Corvina, 1968), Pál Voit présente au lecteur une petite ville bâtie au bord du Danube où l'art post-byzantin des réfugiés serbes orthodoxes co-existe avec l'art baroque et rococo de l'Europe occidentale. Étant donné le sujet, ce livre fut édité en serbe également.

Mentionnons enfin parmi ces publica-

tions touristiques la deuxième édition du *Petit guide pratique de Budapest*, (Pannonia, 1968) publié en langues française, anglaise et allemande. Ce petit volume richement illustré de dessins amusants est un compagnon de voyage utile où le touriste puisera une grande quantité de bons conseils et de renseignements vraiment pratiques.

A. MAKARA

VARIA

FRIGYES HEGEDÜS:

MODERN PENTATHLON

Éditions Pannonia, Budapest, 1968; 292 p.

GYÖRGY SZEPESI:

RHAPSODIE DE FOOTBALL EN SOL HONGROIS

Éditions Pannonia, Budapest, 1968; 112 p.

ANNA VASVÁRI:

DAS EWIG WEIBLICHE

Corvina-Eulenspiegel Verlag, Berlin, 1968; 138 p.

KÁROLY GUNDEL:

LA CUISINE HONGROISE

Éditions Corvina, Budapest, 1968; 108 p.

Frigyes Hegedüs a été l'un de ceux qui ont forgé les magnifiques succès des pentathlètes hongrois: de 1963 à 1965, il a dirigé la sélection nationale qui a gagné plusieurs championnats olympiques et mondiaux. Dans son ouvrage *Modern Pentathlon*, paru en anglais, il développe l'histoire du pentathlon classique, puis la naissance, l'évolution, l'extension et l'importance de la variante moderne de cette discipline sportive. Les différents chapitres de l'ouvrage ont trait aux problèmes de la préparation, de l'entraînement, ainsi que de la participation aux compétitions; ils réservent des conseils d'ordre pratique aussi bien aux débutants qu'aux pentathlètes accomplis et aux entraîneurs.

Les Éditions Pannonia ont fait paraître en anglais, français, allemand et espagnol *Rhapsodie de football en sol hongrois*; c'est l'histoire des 70 ans du football hongrois, racontée par György Szepesi, le chroniqueur et reporter sportif hongrois le plus renommé actuellement. L'ouvrage donne la liste de toutes les équipes et de tous les joueurs de football qui ont eu un rôle marquant en Hongrie; il décrit les rencontres internationales les plus importantes et relate objectivement les succès et les échecs du football hongrois dans ses périodes consécutives.

C'est la cinquième fois que les Éditions Corvina et Eulenspiegel Verlag de Berlin publient en co-édition le si spirituel album de caricatures d'Anna Vasvári sur l'éternel féminin (130 dessins) *Das ewig Weibliche*. Ce volume comporte, par rapport aux précédentes éditions allemandes, 32 nouvelles planches en couleurs.

Les Éditions Corvina ont publié la troisième édition améliorée du livre de cuisine de Károly Gundel: *la Cuisine hongroise*, en anglais, allemand, français et russe. Les 140 recettes sont accompagnées des illustrations en couleur du photographe renommé Károly Gink; elles présentent les plats les plus caractéristiques de l'art culinaire hongrois.

A. MAKARA

CE VOLUME EST EN VENTE CHEZ LES DISTRIBUTEURS SUIVANTS:

- AUSTRALIE: New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney
AUTRICHE: Globus Buchvertrieb, Salzgries 16, Wien 1
Rudolf Nowak GmbH, Köllnerhofgasse 4, Wien 1
BELGIQUE: Librairie Du Monde Entier, 5, Place St. Jean, Bruxelles
Mertens & Co., 33, De Keyserlei, Antwerpen
BRÉSIL: Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril, 252 5°S/53, São Paulo
CANADA: Pannonia Books, 2 Spadina Road, Toronto 4 (Ont.)
Déliabab Film & Record Studio, 19 Prince Arthur Street, West., Montreal 18
Forum Books, 140 Kipling Ave. North., Islington (Ont.)
CUBA: Instituto del Libro, Calle 10 y 19, Habana
DANEMARK: Hunnia Books & Music, Nørrebrogade 182, København
Ejnar Munksgaard, Nørregade 6, København
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Center of Hungarian Literature, 1484 Third Avenue, New York, N.Y. 10023
Magyar Áruház, 1 1802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120
FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 2, Helsinki
Suomalainen Kirjakauppa, Vanha Ylioppilastalo, Helsinki
FRANCE: C. D. L. P., 142, bd. Diderot, Paris, 12^e
Librairie Hachette, 25, rue des Cévennes, Paris, 15^e
S. A. B. R. I. 292-296, rue St. Jacques, Paris 5^e
GRANDE-BRETAGNE: B. H. Blackwell Ltd., 48-51 Broad Street, Oxford
Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London, W. C. 1
Danubia Book Co., 78 Shaftesbury Ave., London W. 1
W. Heffer & Sons Ltd., 3-4 Petty Cury, Cambridge
I. R. Maxwell and Co. Ltd., Waynflete Building, 1-8 St. Clements, Oxford
GRECE: Elefthereoudakis, Constitution Square, Athens 126
Librairie des Sciences Techniques Étrangères, Harildou Tricoupi 13, Athènes 142
INDE: Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. Post Box 1374, Bombay 1
ISRAËL: Gondos, 16 Herzl St., Bet Hakranot, Haifa
Hadash Lib., Nesz-Ciona St., 4 Tel-Aviv
JAPON: Maruzen Company Ltd., 6, Tori Nichome, Nihonbashi, Tokyo
Nauka Ltd., 30-19, Minami-ikebukuro-Higashi 2-chome, Toshima-ku, Tokyo
Sanyo Shuppan Boeki, Co. Inc., Hoyo Bldg. 8, 2-chome, Takaracho Chuoku, Tokyo Central
NORVEGE: Johann Grundt Tanum, Karl Johansgatan 43, Oslo
Norsk Bogimport. Øvre Vollgate 15, Oslo
PAYS-BAS: Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 's Gravenhage
Meulenhoff & Co., Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
LIBREX Agenturen, Pallieterstr. 57, Amstelveen
« Club Qualiton », Prinsstraat 26, Amsterdam C.
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE: Kubon & Sagner, Schließfach 68, 8. München 34
Kunst und Wissen, Erich Bieber, Postfach 46, 7. Stuttgart 1
Erich Röth Verlag, Pressehaus, 35, Kassel
SUEDE: Almqvist & Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm
C. E. Fritze, Fredsgatan 2, Stockholm 16
Gleerupska Universitetsbokhandeln, Stortorget 2, Lund
Nordiska Bokhandeln, Kungsgatan 2, Stockholm 1
Sandbergs Bokhandel, Osteuropeiska Avdelningen, Brahegatan 3, Stockholm 5
SUISSE: Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4, Zürich
Librairie Rousseau, 36, rue J.-J. Rousseau, Genève
Pinkus & Co., Froshaugasse 7, Zürich
VENEZUELA: Ilico, Calle Union No. 7, Sabana Grande, Caracas
Louis Tarcsay, Calle Iglesia Edif, Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas
-

ou en Hongrie:

KULTURA

**Société Hongroise pour le Commerce de Livres
et de Journaux**

Budapest 62, Boîte postale 149

